

तमसो मा ज्योतिर्गमय

SANTINIKETAN
VISWA BHARATI
LIBRARY

JOURNAL ASIATIQUE

CINQUIÈME SÉRIE

TOME X

JOURNAL ASIATIQUE

OU

RECUEIL DE MÉMOIRES

D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS A L'HISTOIRE, A LA PHILOSOPHIE, AUX LANGUES
ET A LA LITTÉRATURE DES PEUPLES ORIENTAUX

RÉDIGÉ

PAR MM. BAZIN, DIANCHI, BOTTA, CAUSSIN DE PERCEVAL, CHERBONNEAU, D'ECKSTEIN

G. DEFRÉMERY, L. DUREUX, DULAURIER

GARGIN DE TASSY, GRANGERET DE LAGRANGE, STAN. JULIEN

MINZA A. KASEM-BEG, J. MOHL, S. MUNK, REINAUD

ET AM. SÉDILLOT, DE SLANE, ET AUTRES SAVANTS FRANÇAIS

ET ÉTRANGERS

ET PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

CINQUIÈME SÉRIE

TOME X



PARIS

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DU GOUVERNEMENT

A L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE

M DCCC LVII

JOURNAL ASIATIQUE.

JUILLET 1857.

PROCÈS-VERBAL

DE LA SÉANCE ANNUELLE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

TENUE LE 24 JUIN 1857.

La séance est ouverte par M. Reinaud, président.

Il est donné lecture du procès-verbal de la séance de l'année dernière; la rédaction en est approuvée.

Est présenté et nommé membre de la Société :

M. le D^r WALTER BEHRNAUER, attaché à la Bibliothèque impériale de Vienne.

Les ouvrages suivants sont présentés.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par l'auteur. *The Jamma musjeed at Beejapore.* Photographied from the original drawings, by CONNALL and HOWLETT. In-fol. Londres, 1857.

Par l'auteur. *Codices orientales Bibliothecæ regię Hafniensis.* Part. 3; Copenhague, 1857, in-4°.

Par l'auteur. *L'Opuntia ou Cactus raquette d'Algérie,* par M. L. LÉON DE ROSNY. Paris, 1857, in-8°.

Par l'auteur. *Traces de buddhisme en Norwége avant l'introduction du christianisme,* par HOLMBOË. Paris, 1857, in-8°.

Par l'auteur. *Lettre à M. Léon de Rosny, sur l'Archipel japonais et la Tartarie orientale*, par le Père FURET, missionnaire apostolique au Japon. Paris, 1857, in-8°, avec carte.

Par l'auteur. *Principes de grammaire générale*, par SAINT-HUBERT THÉROULDE. Paris, 1857, in-8°.

Par l'auteur. *Grammatica sanscrita* di Giovanni FLECHIA. Turin, 1856, in-8°.

Par l'auteur. *La silhouette du jour. Abus, vices, travers, ou les souhaits d'un bonhomme à ses concitoyens*, par DVITIYA DUMANAS, vaisiya de Benarès. Paris, 1857, in-8°.

Par l'auteur. *R. Jehuda ben Koreisch, Tiharetensis Africani, ad synagogam judæorum civitatis Fez Epistola de studii Targum utilitate et de linguæ chaldaicæ, misnicæ, talmudicæ, arabicæ, vocabulorum item nonnullorum barbaricorum convenientia cum hebræa. Textum arabicum litteris hebraicis exaratum....* Nunc primum ediderunt J. J. L. BARGÈS et D. B. GOLDBERG. Paris, 1857, in-8°.

Par les éditeurs. *La colombe du Massis*. Janvier à mars 1857, in-4°.

Par un anonyme. *Revue de l'Orient*. Avril et mai 1857, in-8°.

Par M. Garcin de Tassy. *La spoliation d'Oudh*, traduit de l'anglais du major R. W. BIRD. Londres, 1857, in-8°.

Par la Société. *Bulletin de la Société de géographie*. Avril et mai 1857, in-8°.

Par la Société. *Denkschriften der Kaiserlichen Aka-*

demie der Wissenschaften. Philosophisch-historisch.
Classe. Vol. VII. 1856, in-4°.

Par la Société. *Journal of the asiatic Society of Bengal.* N° VI, 1857, in-8°.

Par la Société. *Index to volumes I-XXIII of the Asiatic Journal.* Calcutta, 1856, in-8°.

Par l'Académie. *Sitzungsberichte der K. Akademie der Wissenschaften.* Tom. XX et XXI. Notizenblatt, 1856, in-8°.

Par l'auteur. *Constantine et ses antiquités*, par M. A. CHERBONNEAU. In-8°.

M. Mohl, secrétaire de la Société, donne lecture de son rapport annuel.

M. Guigniaut donne lecture du rapport des censeurs sur les comptes de 1856. La commission propose l'adoption de ces comptes, et des remerciements à adresser à la commission des fonds et à M. Charles Malo, agent de la Société. Ces propositions sont adoptées.

M. Reinaud lit un mémoire sur l'état actuel de la littérature arabe en Syrie.

On procède à l'examen des votes; il y a vingt-six bulletins de vote; le résultat du scrutin est :

Président : M. REINAUD.

Vice-présidents : MM. CAUSSIN DE PERCEVAL, le duc DE LUYNES.

Secrétaire : M. MOHL.

Secrétaire adjoint : M. BAZIN.

Trésorier : M. LAJARD.

Commission des fonds : MM. GARCIN DE TASSY,
MOHL, LANDRESSE.

Membres du Conseil : DUBEUX, SÉDILLOT, PAVIE,
PAVET DE COURTEILLE, l'abbé BARGÈS, DEFRÉMERY,
REGNIER, Noël DESVERGERS.

Bibliothécaire : M. KAZIMIRSKI DE BIBERSTEIN.

Bibliothécaire adjoint : M. LÉON DE ROSNY.

Censeurs : MM. BIANCHI, GUIGNIAUT.

TABLEAU DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

CONFORMÉMENT AUX NOMINATIONS FAITES DANS L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE
DU 24 JUIN 1857.

PRÉSIDENT.

M. REINAUD.

VICE-PRÉSIDENTS.

MM. CAUSSIN DE PERCEVAL, le duc DE LUYNES.

SECRÉTAIRE.

M. MOHL.

SECRÉTAIRE ADJOINT

M. BAZIN.

TRÉSORIER.

M. LAJARD.

COMMISSION DES FONDS.

MM. GARCIN DE TASSY, MOHL, LANDRESSÉ.

MEMBRES DU CONSEIL.

MM. DUBEUX.

MM. AMPÈRE.

SÉDILLOT.

GRANGERET DE LA-

PAVIE.

GRANGE.

PAVET DE COURTEILLE.

LANCEREAU.

L'abbé BARGÈS.

DE LONGPÉRIER.

DEFRÉMERY.

RENAN.

REGNIER.

Stanislas JULIEN.

Noël DESVERGERS.

HASE.

DULAURIER.

PERRON.

DE SAULCY.

DERENBOURG.

TROYER.

FOUCAUX.

DE SLANE.

SANGUINETTI.

LENORMANT.

BIBLIOTHÉCAIRE.

M. KAZIMIRSKI DE BIBERSTEIN.

BIBLIOTHÉCAIRE ADJOINT.

M. LÉON DE ROSNY.

CENSEURS.

MM. BIANCHI, GUIGNIAUT.

RAPPORT

SUR

LES TRAVAUX DU CONSEIL DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

PENDANT L'ANNÉE 1856-1857, •

FAIT À LA SÉANCE ANNUELLE DE LA SOCIÉTÉ,

LE 24 JUIN 1857,

PAR M. JULES MOHL.

Messieurs,

La Société a poursuivi pendant l'année dernière le cours de ses travaux sans interruption, quoique un peu plus lentement qu'elle n'avait espéré. Votre *Journal* a continué à publier des mémoires sur les sujets orientaux les plus variés. M. Pavie y a commencé à vous donner l'analyse détaillée d'un de ces romans mythologiques des bouddhistes chinois, qui forment un côté si singulier de la littérature chinoise. M. Bazin continue à vous communiquer la suite de ses études sur les parties les plus curieuses de l'organisation de l'empire chinois, dans lequel, au milieu de différences si profondes qui le séparent du reste de l'humanité, les besoins d'une grande société civile ont fait naître des établissements semblables aux nôtres, différents dans la forme, mais

identiques dans le but. La grande difficulté que l'on rencontre, quand on veut intéresser l'Europe à la Chine, gît dans l'étrangeté des formes extérieures et dans le son inaccoutumé des noms d'hommes et de choses; mais, quand on pénètre au-dessous de cette surface qui nous étonne, on trouve une civilisation qui ressemble bien plus à la nôtre que celle-ci ne ressemble à la civilisation des Hindous, des Grecs et des Sémites, quoique nous soyons descendants des Hindous, que nous ayons emprunté notre civilisation aux Grecs, et que nous ayons adopté les idées morales et religieuses des Sémites. Il n'y a pas de meilleure méthode, pour créer en Europe un intérêt pour la Chine, que d'exposer les côtés humains, ou, pour mieux dire, européens de son développement moral et social : c'est ce que tente M. Bazin, en faisant passer successivement devant nos yeux l'histoire des grands établissements chinois. Ceux dont il a traité cette année dans votre Journal sont : *les Ordres religieux en Chine, le Collège médical de Pekin et l'Académie de Pekin*, dont il doit vous entretenir dans cette séance même.

M. Sanguinetti nous a donné la fin de ses extraits de l'*Histoire des médecins arabes par Ibn Abi Oseïbiah*, qu'il a fait suivre de biographies semblables tirées de l'ouvrage d'Assafady. M. Cherbonneau a traité de l'*Histoire de la conquête de l'Espagne par les Arabes*, d'après Ibn al-Kouthya, et M. Défrémery de l'*Histoire de la secte des Assassins*. M. Regnier a continué son beau travail sur la *Grammaire du Rig-*

véda, et la famille de M. Burnouf nous a permis d'enrichir le Journal de quelques travaux de ce grand savant, sur la *Géographie de l'île de Ceylan*, et sur les *Manuscrits zends des bibliothèques publiques de l'Angleterre*.

M. de Rougé nous donne l'interprétation et le commentaire détaillé de la grande stèle égyptienne qui avait servi à l'Imprimerie impériale de spécimen de ses caractères hiéroglyphiques à l'Exposition universelle. M. Oppert a commencé la publication d'un travail considérable sur l'*Inscription de Nabuchodonosor à Borsippa* : c'est la première fois que paraît la traduction complète et l'analyse, accompagnée de preuves, d'un monument assyrien ; enfin, M. Chodko nous a offert, sur le dialecte curieux et encore très-imparfaitement connu des Kurdes, les matériaux que ses voyages et des études postérieures lui ont permis de rassembler.

La Société a publié le *Précis de législation musulmane par Sidi Khatil*, que M. le Ministre de la guerre nous a demandé. Nous espérons que les soins de l'éditeur, M. Richebé, la surveillance du Président de la Société, et la révision des épreuves par les juges arabes des tribunaux d'Algérie auront assuré la pureté du texte et la correction de l'impression ; si plus tard on trouvait quelques imperfections, nous serions en mesure d'y remédier dans les tirages suivants. On a employé dans cette édition les caractères magrebins, pour se conformer aux usages et aux

préférences des Arabes d'Alger; je ne sais s'il n'est pas à regretter qu'on perpétue, par leur emploi typographique, cette forme de lettres peu gracieuse, qui tend à séparer les Arabes africains de la littérature du reste de leur race. La différence entre l'écriture africaine et le neskhi est en apparence peu considérable; mais, en pareille matière, même un petit obstacle devient important; on peut s'en assurer en observant combien de difficultés les hommes des nations latines trouvent à s'accoutumer à la lecture de livres imprimés en caractères gothiques, malgré le peu de différence entre ces lettres et les lettres latines. Dans tous les cas, vous avez rendu un véritable service à la littérature orientale et à l'administration de l'Algérie, en publiant le texte de ce célèbre traité de législation.

Votre *Collection d'ouvrages orientaux* n'a pas fait autant de progrès que nous l'aurions tous désiré; mais le quatrième et dernier volume d'Ibn Batoutah est sous presse. MM. Defrémery et Sanguinetti ont livré la copie entière du texte et de la traduction, et l'impression sera, sans aucun doute, terminée dans l'année, car il y a aujourd'hui un tiers du volume en composition.

Le premier volume de Masoudi n'a pas encore pu être achevé, M. Derenbourg ayant, à son grand regret, été occupé à d'autres travaux; nous avons tout espoir que cette publication importante pourra dorénavant marcher plus rapidement. Le Conseil a songé en même temps à remplir la place que l'achè-

vement prochain d'Ibn Batoutah laissera libre dans la série de vos publications; il a pensé que la Société ne pouvait trouver un ouvrage plus utile, dans l'état actuel de nos études, que le *Fihrist* d'Ishak al-Nedim, ouvrage du iv^e siècle de l'hégire et très-riche en renseignements sur les premiers siècles de la littérature arabe et sur l'histoire des sectes pendant les premiers temps de l'islam. Le petit nombre des manuscrits de ce livre qui se trouvent en Europe, et leur médiocre qualité, en rendent la publication particulièrement difficile et laborieuse; néanmoins votre Conseil a pensé que la profonde connaissance de la langue et de l'histoire littéraire des Arabes que possède M. de Slane le mettrait en état de vaincre ces obstacles, et il l'a prié de se charger de cette publication. M. de Slane avait bien voulu accepter cette proposition, mais il apprit, bientôt après, que M. Flügel avait préparé depuis longtemps une édition du *Fihrist* et pensait à la publier; M. de Slane jugea avec raison qu'il devait suspendre son travail, pour ne le reprendre que dans le cas où M. Flügel abandonnerait son plan. Il est évident que l'intention de la Société ne peut jamais être de se mettre en concurrence avec les entreprises libres des savants, et que notre but doit être uniquement de faciliter les publications qui ne pourraient pas paraître sans l'aide d'une association. C'est ainsi que nous avons renoncé à la publication du texte de Mawerdi, lorsque nous avons appris que M. Enger s'en occupait; et c'est ainsi encore que l'impression de la Vie de Mohammed par

Ibn Hischam, qui devait entrer dans la Collection de la Société, a été suspendue, parce qu'un savant allemand, très-honorablement connu par ses publications d'ouvrages arabes, nous a fait part de son intention de publier le texte de cet ouvrage. La même courtoisie que nous exerçons envers d'autres a été exercée envers nous-mêmes par M. Lees, qui, non-seulement a renoncé à une édition de Masoudi, qu'il projetait quand il a appris l'intention de la Société d'en publier une, mais qui nous a encore procuré le manuscrit qui devait faire la base de la sienne. Ainsi, sur cinq ouvrages dont la Société se proposait la publication, il y a eu quatre cas de concurrence, ce qui pourrait étonner, quand on pense à tout ce que la littérature orientale offre de travaux, et au nombre limité des savants qui s'en occupent. Mais on peut se convaincre aisément que c'est dans la nature des choses et le résultat de la même loi selon laquelle presque toutes les découvertes se font simultanément par deux ou trois personnes. Quand le progrès naturel d'une science a rendu possible ou plus facile une découverte, ou quand il a rendu désirable la possession de certains matériaux, il faut s'attendre à ce que le même besoin frappe divers esprits. Ainsi, dans notre cas, des publications qui, il y a vingt ans, auraient paru inutiles ou impossibles, deviennent nécessaires, et il est naturel qu'on s'en occupe de plusieurs côtés : ce n'est qu'une preuve que leur temps est venu. Seulement, dans une science comme la nôtre, où les formes et les moyens dispo-

nibles sont toujours infiniment au-dessous du besoin et de la grandeur du but qu'il faut atteindre, cette convergence des travaux sur un même point est une chose regrettable; nous avons trop à faire, et nous ne pouvons rien faire sans trop de sacrifices, pour que nous ne devions regretter toute déperdition de travail et qu'il ne soit de notre devoir de chercher des moyens pour l'éviter. La Société, par ses habitudes de publicité, a pu, dans les cas qui se sont présentés, échapper à tout conflit et presque à toute perte de temps. Cet exemple serait, je crois, bon à suivre en général. Si chaque orientaliste qui a l'intention de publier un texte ou une traduction annonçait son plan dans un des journaux des sociétés asiatiques, et s'il ajoutait l'énumération des matériaux qu'il a à sa disposition, il y trouverait deux avantages : il avertirait ceux qui avaient pensé au même ouvrage, et il est probable qu'il recevrait des indications de matériaux qui, sans cela, peuvent lui rester inconnus.

Il serait bien entendu qu'une pareille annonce ne créerait à personne un droit de monopole sur un auteur; mais elle suffirait pour prévenir les inconvénients d'une concurrence involontaire, et, si l'on voulait s'en servir dans un esprit d'accaparement indiscret, la publicité même de ces prétentions les ferait échouer. Il est peut-être inutile de dire qu'en faisant cette proposition je n'entends parler que d'éditions et de traductions, et non pas de travaux d'esprit sur des sujets orientaux; car, pour ceux-ci,

toute concurrence est bonne, et ne peut que servir à éclaircir une question sous tous ses côtés, et la science n'avance jamais plus rapidement que par l'influence d'un conflit de ce genre. Avec ces restrictions, je ne doute pas que tous les journaux asiatiques ne prêtent avec plaisir l'aide de leur publicité à ces annonces et aux correspondances auxquelles elles pourront donner lieu.

La Société a fait, pendant l'année dernière, des pertes très-sensibles par la mort de quelques-uns de ses membres; mais la plus regrettable de toutes est celle de M. le baron de Hammer Purgstall, mort le 23 novembre de l'année dernière, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. C'était le doyen de la littérature orientale, le premier associé étranger que la Société ait tenu à honneur d'inscrire sur sa liste, et le plus zélé, le plus fertile et le plus célèbre des hommes qui se sont voués, de notre temps, à la culture des lettres orientales. Permettez-moi de dire quelques mots sur la carrière littéraire d'un savant dont la mort a laissé une aussi grande lacune dans la science. Je ne parlerai pas de sa vie, je n'aurais pas l'espace nécessaire, même pour les matériaux fragmentaires que je possède, et elle va être écrite en détail, d'après ses propres papiers, par un de ses amis à Vienne. Il suffit de dire que M. de Hammer était né à Gratz, en Styrie, en 1774, qu'il entra de bonne heure dans la carrière diplomatique, et qu'il passa sa jeunesse et une partie de son âge mûr dans le Levant, et le

reste à Vienne, comme interprète de l'empereur, et, plus tard, comme premier président de l'Académie de Vienne, qui lui devait en grande partie sa fondation. C'était un homme généreux, franc jusqu'à l'imprudence, hardi, bouillonnant d'esprit, aimable jusqu'à la coquetterie, doué d'une faculté de travail rare, ambitieux dans les grandes et les petites choses, et d'une vivacité inconcevable, vivacité qui fut la source de sa bonne et de sa mauvaise fortune, qui ne l'a jamais quitté jusqu'au moment de sa mort, et l'a entraîné dans des discussions interminables, qui ont bien souvent troublé sa vie et entravé ses plans les plus chéris, mais qui n'ont certainement pas laissé dans l'esprit de ses adversaires un sentiment durable d'amertume.

Il entra très-jeune dans l'Académie orientale, que le gouvernement autrichien venait de fonder à Vienne, et commença sa carrière littéraire à vingt-deux ans, par la traduction d'un poëme ture sur la fin du monde. Après ce début, il passa huit ans en Orient, sans rien faire paraître, mais livré à des études très-sérieuses, dont le premier fruit fut une Encyclopédie des sciences des musulmans, qu'il publia, en 1804, avec une certaine timidité et sous le voile de l'anonyme. A partir de ce moment, il suivit résolument la voie qu'il s'était ouverte, et continua, pendant plus de cinquante ans, à instruire et à étonner l'Europe savante par une succession incessante d'ouvrages sur les sujets les plus divers, et composés dans presque toutes les langues de l'Europe. Tout ce

qui touche à l'histoire, à la littérature et à la science des peuples musulmans était de son domaine; il fit paraître, en 1805, en anglais, un ouvrage sur les anciens alphabets orientaux; en 1806, un Mémoire sur l'influence de l'islam, et commença, en 1809, la publication des Mines de l'Orient, dont il publia successivement six volumes in-folio. Ces premiers essais furent suivis, à de courts intervalles, par un ouvrage en deux volumes sur l'Organisation de l'empire turc, par l'Histoire des Assassins, par un Mémoire sur les Templiers, par l'Histoire de l'Empire Ottoman, en dix volumes, tirée en grande partie de sources originales inconnues auparavant; par la Galerie biographique des grands hommes de l'islam, en six volumes; par la Description de l'administration du khalifat, par la traduction des voyages d'Evliâ Effendi, par l'Histoire de la Horde-d'Or et celle des Mongols de Perse; enfin, par l'édition et la traduction de l'Histoire des Mongols, par Wassaf, ouvrage de prédilection de M. de Hammer, qui était également charmé des bonnes et des mauvaises qualités de cet auteur. La mort l'a empêché de terminer cette publication, et ce serait un acte de gracieuse reconnaissance de la part de l'Académie de Vienne de continuer cet ouvrage, dont le manuscrit, si je ne me trompe pas, est achevé depuis vingt ans. Je ne mentionne pas un grand nombre de travaux historiques de M. de Hammer qui ont paru dans les Mines de l'Orient, dans les Annales de Vienne, dans les Annales de Heidelberg, dans notre Journal asiatique, dans les Mémoires de l'Académie

de Vienne, et dans d'autres recueils académiques ou littéraires. Ces ouvrages historiques paraissaient ne devoir lui laisser aucun temps pour d'autres travaux; mais ils ne formaient qu'un côté de son activité littéraire, et ses publications sur les lettres orientales, et surtout sur la poésie, sont tout aussi nombreuses et presque aussi volumineuses que ses ouvrages historiques. Il a publié des traductions en vers de Hafiz, de Motenebbi, de Baki, du *Gulschenraz* et d'Ibn al-Faridh; l'Histoire de la poésie persane, celle de la poésie turque, en quatre volumes; enfin, cet ouvrage monumental sur l'Histoire de la littérature arabe, dont il a paru sept volumes in-4°, et que la mort de l'auteur a interrompu. Pour ne pas trop allonger cette liste de titres, j'ometts nombre de travaux sur les sujets les plus divers, qui, par eux-mêmes, eussent suffi à l'activité et à la renommée d'un homme de lettres, et je ne dirai quelques mots que de l'Histoire de la littérature arabe, parce que c'est un livre entrepris et continué dans des circonstances sans exemple dans l'histoire littéraire. M. de Hammer avait toujours eu le dessein de terminer sa carrière par une nouvelle édition de l'ouvrage par lequel il l'avait commencée réellement : l'Encyclopédie des sciences des musulmans. Mais il voulait la faire précéder d'une histoire des lettres arabes, pour débarrasser son sujet de tous les détails biographiques et bibliographiques qui auraient interrompu sans cesse l'exposé des faits scientifiques. Il se détermina, à l'âge de soixante et seize ans, à commencer une Histoire

littéraire des Arabes, qui devait comprendre douze volumes in-4°, et contenir la biographie des auteurs arabes, les titres de leurs ouvrages et l'indication de ce qu'ils contiennent, d'après les manuscrits eux-mêmes, ou, à leur défaut, d'après les ouvrages biographiques, bibliographiques et encyclopédiques des Arabes; enfin, une traduction en vers allemands de spécimens de tous les poètes mentionnés dans l'ouvrage. Cet immense livre, qui pouvait effrayer l'homme le plus jeune et le plus ardent, ne devait donc former que l'introduction et les préliminaires de l'encyclopédie des sciences des musulmans. Je ne sais si l'auteur avait lui-même l'espoir sérieux d'aller jusqu'au bout de cette entreprise, mais il se croyait sûr d'achever l'histoire littéraire, et quand on voyait la régularité avec laquelle il publiait, année par année, un de ces gros et laborieux volumes, on était entraîné à partager sa confiance dans sa force et sa vie. Il était naturel qu'on crût qu'il se faisait aider par des secrétaires, qui auraient préparé le travail et fourni des notes; mais j'ai eu le plaisir de passer, en 1852, quelques semaines chez lui, en Styrie, et j'ai vu avec admiration qu'il faisait son travail tout seul, n'ayant auprès de lui aucun homme de lettres, et que toute l'aide qu'il réclamait consistait dans le service d'un valet de chambre, à qui il dictait quand, vers sept heures du matin, sa main était fatiguée de tenir la plume.

Une production si rapide et si incessante avait nécessairement ses inconvénients; elle ne laissait pas

toujours à M. de Hammer le temps de tout vérifier et de tout revoir, ni d'effacer les inexactitudes qu'un premier jet amène toujours avec lui. On a usé et abusé contre lui du droit de critiquer ce manque de soins, et, dans les nombreuses attaques littéraires auxquelles il s'est trouvé exposé, on lui a reproché ces inexactitudes plus qu'elles ne le méritaient; car il n'avait pas toujours tort, et je le trouve plus généralement exact qu'on n'a l'habitude de le dire. Ses ouvrages avaient d'autres défauts; il avait fait une partie de son éducation en Orient, et avait pris goût au style coloré des auteurs musulmans, même de ceux de la décadence, et il aimait à reproduire leurs comparaisons, leurs jeux de mots et de nombres, leurs allitérations et tous leurs artifices de langage, plus que ne le comportent les habitudes européennes. Ce défaut n'était pas sans compensation, car un pareil tour d'esprit lui facilitait l'intelligence de ces mêmes raffinements chez les auteurs orientaux, et ce n'est pas un petit avantage pour le traducteur de tant de poètes musulmans et de prosateurs comme Wassaf. Mais cette habitude de penser comme les Orientaux a exercé sur l'esprit de M. de Hammer une influence qui va plus loin que le style, et a produit chez lui des défauts de méthode tels qu'on en trouve souvent chez les auteurs musulmans. Quiconque s'est servi, par exemple, de son Histoire de la poésie persane ou de son Histoire de la littérature arabe, saura ce que je veux dire, sans que j'aie besoin d'entrer dans plus de détails.

Mais ce n'est pas par ses côtés faibles que nous devons juger un homme dont le savoir immense et l'originalité d'esprit auraient fait pardonner des défauts plus grands. Au temps de sa jeunesse, l'étude des lettres orientales dans toute l'Europe n'était encore qu'un auxiliaire de la théologie, et l'on n'y attachait d'autre importance que celle qui dépendait de l'usage qu'on pouvait en faire pour l'interprétation de la Bible. M. de Hammer fut le premier à faire, en Allemagne, ce que Sir W. Jones avait fait, avant lui, en Angleterre, c'est-à-dire, à traiter les littératures orientales comme un objet d'étude pour elles-mêmes, comme ayant leur valeur à elles, et tout à fait indépendante de toute application à la théologie. Il n'a jamais dévié de cette route, et, par un travail incessant, il a répandu par ses ouvrages plus de faits sur l'histoire et les idées des trois principaux peuples musulmans que personne avant lui. Il n'y a pas une partie de l'histoire morale ou politique des Arabes, des Persans ou des Turcs dont on puisse s'occuper aujourd'hui sans avoir recours à ses ouvrages; on peut avoir besoin de vérifier l'exactitude de ses traductions, on peut critiquer sa méthode, on peut trouver trop orientale la forme de ses livres; mais personne ne peut se dispenser de s'en servir.

Les autres sociétés qui s'occupent de l'Orient ont eu envers nous, pendant l'année dernière, les bons procédés auxquels elles nous ont habitués, et nous ont communiqué les travaux qu'elles font paraître.

La Société asiatique de Londres, la Société orientale allemande, les Sociétés géographiques de Paris et de Londres, la Société orientale américaine, la Société des sciences de Batavia, nous ont envoyé la continuation de leurs publications. La Société de Calcutta a achevé le volume XXIV de son Journal, a publié un index des vingt premiers volumes, et nous a envoyé quelques cahiers, récemment publiés, de sa *Bibliotheca indica*. Malheureusement cette belle collection va subir un temps d'arrêt. La Société, dans son excès de zèle, avait dépassé le crédit alloué pour cette publication, ce qui a fourni au gouvernement l'occasion de s'occuper de la manière dont elle a été conduite jusqu'ici. La Compagnie des Indes a trouvé que l'on avait donné une place trop grande aux ouvrages arabes, qu'elle juge d'un intérêt médiocre pour l'Inde, et elle exprime le désir que, lorsque l'état des fonds permettra la reprise des impressions, on ne les emploie plus que pour entreprendre des publications en sanscrit. Cette décision paraîtra regrettable à beaucoup de personnes; car, si importante que soit la littérature sanscrite, tant pour les écoles indiennes que pour la science européenne, et si nécessaire qu'il soit qu'on la rende accessible à l'aide de l'imprimerie, il n'en est pas moins évident que les ouvrages arabes sont la véritable source du savoir pour toute la population musulmane de l'Inde, et qu'il faut pourvoir ses écoles de livres arabes, si l'on veut maintenir une éducation littéraire chez elle, si l'on veut avoir des juges mu-

sulman's instruits, et surtout si l'on veut améliorer les méthodes d'enseignement et donner ainsi à la jeunesse les moyens de dépasser les connaissances traditionnelles de ses pères. Aussi longtemps que les écoles d'un peuple sont réduites à l'usage des manuscrits, on peut être sûr qu'elles consumeront les meilleures années de la vie des étudiants à leur faire apprendre laborieusement les rudiments des sciences, et qu'elles les tiendront assez longtemps sur leurs bancs pour que toute idée de sortir de l'ornière se soit évanouie ; mais quand l'usage des livres imprimés, plus corrects, plus faciles à trouver, et infiniment meilleur marché que les manuscrits, permet aux élèves de faire des progrès, même indépendamment du maître et de ses leçons orales, il leur reste du temps et de l'ardeur pour aller au delà de la routine et de cet enseignement banal qui ne produit aujourd'hui, dans toutes les écoles de l'Orient, que du pédantisme grammatical et scolastique, et des puérilités de versification. Si les gouvernements européens veulent accélérer la marche de l'instruction chez leurs sujets musulmans, il faut rendre le savoir arabe plus facile à acquérir, et ensuite greffer sur ce tronc indigène les sciences européennes. Il est impossible d'ôter aux nations musulmanes leur respect, presque superstitieux, pour la littérature arabe, et ce n'est pas en la négligeant officiellement qu'on la leur fera oublier. C'est un obstacle immense qui s'oppose à leurs progrès ; mais il faut l'aborder de front, et c'est en la faisant connaître plus facilement qu'on

pourra en démontrer l'insuffisance. Si donc les fonds que la Compagnie des Indes alloue aujourd'hui pour l'impression d'ouvrages orientaux ne suffisent pas pour y comprendre des ouvrages arabes, elle devrait augmenter la somme; et comme c'est un gouvernement très-libéral, il le fera aussitôt que cette conviction aura pénétré dans les esprits. Déjà aujourd'hui elle a assigné des fonds pour l'impression de la Collection d'historiens persans de l'Inde, dont M. Eliot avait fait le plan, et M. Bayley est chargé de commencer par une édition du *Tabakati Nasri*.

Je devrais maintenant vous soumettre la liste descriptive des différents ouvrages orientaux qui ont paru depuis notre dernière séance, mais l'état de ma santé ne m'a pas permis de consacrer à cette tâche le temps qu'elle exige, même pour être remplie de la manière incomplète que votre indulgence a bien voulu tolérer jusqu'à présent. Je le regrette très-sincèrement, car il a paru un nombre d'ouvrages importants, sur lesquels j'aurais été heureux d'attirer votre attention. J'espère y revenir l'année prochaine; pour aujourd'hui, permettez-moi de terminer par quelques réflexions sur l'état, les besoins et le rôle de la littérature orientale, que la vue de tant d'ouvrages, tirés de tant de langues, et produits dans une seule année, a fait naître.

La littérature orientale a conquis aujourd'hui toute l'indépendance dont elle a besoin; elle a pris possession dans toute son étendue du champ que

la nature des choses lui assigne; et, quoiqu'elle soit très-loin d'avoir atteint tout son développement intérieur, et qu'elle n'ait encore dit son dernier mot sur aucun sujet, elle est devenue l'auxiliaire nécessaire de toutes les sciences historiques dans le sens le plus étendu du mot. Je n'ai pas besoin de parler de son influence sur la théologie, qu'elle touche et enserre de tous côtés. Toute religion vient de l'Orient, et la théologie dépend des études orientales par deux de ses côtés les plus importants, par l'interprétation de la Bible et par l'histoire des idées religieuses, histoire qui ne peut naître que des études orientales et qui, aujourd'hui même, ne fait que poindre et commencer. L'étude de l'antiquité doit à la littérature orientale une réforme très-considérable; elle a compris la vérité du sentiment de Platon, que les Grecs étaient des enfants; elle a dû chercher en Orient l'origine des symboles, des idées, des langues et des sciences des anciens; elle a reçu de la grammaire sanscrite l'explication des formes des langues classiques et les raisons de leurs règles, et la philologie classique a appris que les lois qu'elle supposait être celles du langage humain n'étaient point universelles, et sa vaine grammaire générale a été remplacée par la grammaire comparée. L'histoire universelle ne commence à mériter ce nom que depuis que la littérature orientale a élargi sa base, en lui fournissant les moyens de comprendre dans son cadre tous les peuples qui ont exercé de l'influence sur les destinées de l'humanité et chez lesquels s'est développée une civili-

sation quelconque; son point de vue s'est agrandi; son jugement est devenu plus sûr par le nombre et le contraste des faits dont elle peut tenir compte, et elle tend de plus en plus à devenir l'histoire de l'humanité plutôt que celle de quelques conquérants et de leurs batailles. Tous les jours, l'étude des faits de civilisation et celle des institutions, du caractère et du développement des races occupent une place plus grande dans l'histoire, et les peuples qui n'ont pas influé directement sur le sort de l'Europe reprendront leur place légitime dans l'histoire. On les avait exclus parce qu'on ne les connaissait pas, parce qu'ils ne nous ressemblent pas, et qu'ils s'étaient formés en dehors de notre influence; mais on sera obligé de les étudier avec d'autant plus d'intérêt que leur organisation sociale ressemble moins à la nôtre. Il y a longtemps que la poésie orientale attire l'attention de l'Europe; l'Ancien Testament lui avait donné droit de cité chez nous et n'avait pas permis de la négliger. Il en sera de même de toutes les branches de l'activité de l'esprit. Qui pourrait, aujourd'hui, écrire une histoire du droit et faire abstraction de la législation indienne, chinoise et arabe? Qui pourrait s'occuper des municipes romains ou du moyen âge et ne pas étudier ceux de l'Inde? Qui voudrait traiter de l'histoire de l'art grec et refuser de s'éclairer par ce que les Babylo niens, les Égyptiens et les Assyriens ont fait, avant les Grecs? Qui pourrait entreprendre l'histoire des mathématiques sans connaître les progrès que les

Chinois, les Indiens et les Arabes ont faits dans les sciences?

L'industrie elle-même commence à nous interroger sur les procédés des Orientaux et à en faire son profit; et l'économie politique, quand elle se sera mise d'accord sur les faits qui se passent sous ses yeux, ne tardera pas à nous demander compte des expériences que les peuples de l'Asie ont faites en matière d'économie publique. Malheureusement, nous ne sommes pas encore en état de répondre à toutes les questions qu'on nous adresse. Nous sommes tous occupés à nous débattre au milieu d'une masse de matériaux difficiles à réunir, incomplets, exigeant un examen critique et de longues études, et très-coûteux à publier. Nous ne sommes pas nombreux, et les recherches que nous avons devant nous sont infinies; les gouvernements et le public font partout quelque chose pour la littérature orientale, mais nulle part assez. Autrefois, le public l'encourageait davantage; il y a cinquante ans, il a fallu cinq éditions et deux traductions des *Recherches de la Société asiatique du Bengale*, pour satisfaire la curiosité des lecteurs européens; aujourd'hui il n'y a rien de pareil à cet empressement. On dirait que le nombre des hommes assez instruits et assez civilisés pour prendre goût à des études qui ne portent fruit que pour l'esprit a diminué. C'est possible; mais il est possible aussi que la phase dans laquelle se trouvent les études asiatiques ait découragé les lecteurs non savants; ils demandent des résultats et des assertions;

nous leur donnons des matériaux et de la critique, et nous ne pouvons encore faire autrement. Il est naturel aussi que l'extension même de nos études ait découragé ceux qui ne peuvent leur donner tout leur temps et les ait fait désespérer de se reconnaître dans ces travaux multiples et préliminaires, et de s'y intéresser. Mais, quelle que soit la cause, il est certain qu'aujourd'hui le progrès des lettres orientales ne s'accomplit qu'à force de sacrifices, ce qui, nécessairement, restreint le nombre des travailleurs et ralentit la marche de la science.

On pourrait nous répondre par le nombre et l'importance des travaux qui s'achèvent, malgré toutes ces difficultés; on pourrait dire que la science a besoin de temps pour se former, et qu'il serait inutile de vouloir en hâter la marche plus que ne paraît le réclamer le besoin des esprits. Mais il existe une grave et puissante raison pour qu'on agisse et qu'on ne se fie pas à ces progrès lents dont se contenterait l'indifférence littéraire du public; car je n'ai parlé jusqu'ici que du côté purement scientifique de la question, pendant qu'elle en a un autre très-pratique et très-pressant, et dont l'importance s'accroît de jour en jour. Il n'y a personne qui ne sache que les gouvernements orientaux s'affaissent sous le contact des Européens, et que ni l'imitation de nos procédés, qu'ont essayée quelques-uns d'entre eux, ni la fermeture de leurs frontières, que d'autres ont pratiquée, ne les préservent. Les nations occidentales sont devenues si puissantes par l'exercice des libertés publiques

et par les richesses que le progrès des sciences naturelles et mathématiques a créées, que les plus grands empires d'Orient sont hors d'état de leur résister. La Turquie doit son existence à la volonté de l'Europe; la Perse vient de succomber à une très-petite guerre; l'Inde est entièrement dominée; la Chine comprendra bientôt son impuissance, et le Japon même se voit entraîné à des concessions et à un contact qui mettent en danger son indépendance. Il est certain que, dans un temps donné, toute l'Asie et tout le nord de l'Afrique seront gouvernés directement ou indirectement par des Européens. Un pareil pouvoir impose une grande responsabilité et de grands devoirs. Pour bien conseiller ou pour bien gouverner, il faut bien connaître; il ne suffit pas des meilleures intentions pour qu'un maître étranger puisse être juste; il ne suffit pas des théories les plus éclairées pour qu'un gouvernement de conquête puisse se rendre tolérable; il faut respecter le pays qu'on veut dominer; et, pour cela, il faut connaître sa langue, ses croyances, son passé, ses idées et ses lois. L'expérience a été faite souvent et en grand, et le résultat a toujours prouvé surabondamment que la réussite dépend des connaissances du vainqueur autant que de ses intentions. Je vais citer un seul exemple. Vers la fin du dernier siècle, quelque temps après la conquête du Bengale par la Compagnie des Indes, on envoya lord Cornwallis comme gouverneur général. Il avait à régler la question immense de la propriété territoriale dans un pays de trente millions d'hommes, où cette pro-

priété était tombée dans un grand désordre, par suite de la mauvaise administration des Mogols et de la variété des systèmes et des expédients que l'administration anglaise avait appliqués. C'était un homme d'une rectitude parfaite, qui se mit à l'œuvre avec la ferme intention de garantir tous les droits et de respecter tous les intérêts des indigènes. J'ai entre les mains une des preuves de la peine qu'il se donna pour découvrir l'état légal des propriétaires et cultivateurs : c'est un volume in-folio rempli d'extraits faits pour lui, et devant contenir tous les passages des historiens et des jurisconsultes du pays qui avaient trait à cette question. Lord Cornwallis devait se croire bien informé; mais, par malheur, on n'avait consulté que des auteurs musulmans, et l'on ne se rendait pas bien compte de la contradiction qui existe entre le droit hindou et le droit musulman, dont l'application n'avait jamais été dans l'Inde qu'une fiction légale ou une usurpation. Le résultat fut que lord Cornwallis, se croyant bien dans son droit, et séduit par ses idées anglaises, reconnut d'un trait de plume comme propriétaires les receveurs du gouvernement déchu des Mogols, convertit des millions de propriétaires en fermiers de ce qui avait été leur patrimoine, et détruisit la belle organisation municipale des Hindous dans toute la présidence du Bengale. Comparez aux maux irréparables produits alors par l'ignorance des hommes d'état de l'Inde ce que cinquante ans plus tard, dans des circonstances toutes semblables, une nouvelle école

administrative a pu faire dans les provinces de la haute Inde et du Pendjab. Éclairée par l'étude des lois indiennes, de l'histoire et des institutions anciennes du pays, elle est parvenue à rétablir dans ces provinces les droits des propriétaires qui avaient souffert sous les Mogols, à rendre la vie aux municipalités, à assurer la sécurité par la police locale, et à faire renaître la prospérité de pays ruinés par les guerres et les conquêtes. Cette administration ne peut pas être plus honnête, ni remplie de meilleures intentions que n'était celle de lord Cornwallis; mais elle avait pu profiter des travaux de sir W. Jones, de Colebrooke, de Macnaghten, de Wilks, de Malcolm, d'Elphinstone, de Tod, de Prinsep, de Wilson, de Briggs, d'Elliot, et de tant d'autres savants.

Il serait facile de tirer de l'histoire des conquêtes des exemples des maux sans nombre que l'ignorance des maîtres a accumulés sur les sujets et sur eux-mêmes, s'il était nécessaire de prouver que, pour bien gouverner un pays, il faut l'avoir bien étudié. Mais si l'Europe étend son influence ou sa domination sur l'Orient, elle se charge d'autres devoirs encore que de bien gouverner. L'Orient périt aujourd'hui faute de science; il en a eu autrefois: une science imparfaite, mais réelle; elle a succombé sous le despotisme et le fanatisme, et il s'agit pour l'Europe de réveiller cette ancienne culture, pour que sa domination trouve une excuse et ne soit pas simplement un abus de pouvoir et un crime de lèse-humanité, comme l'a été la conquête de l'Amérique.

L'Angleterre a essayé de donner de l'éducation à l'Inde, mais sans beaucoup de fruit jusqu'ici; la France commence à l'essayer en Algérie. C'est une tâche des plus grandes et des plus difficiles, et qui ne peut être entreprise qu'avec une connaissance parfaite de ce que l'Orient a autrefois possédé de science, pour qu'on puisse lui rendre de la vie et s'y appuyer afin d'y introduire les sciences de l'Europe. Il faut commencer par l'étude approfondie du passé du pays; ce n'est que par elle qu'on peut apprendre à en respecter les mœurs, à conserver ce qui est bon, à ménager les préjugés, et à faire accepter ce qu'on apporte de nouveau et de meilleur.

Il faut que l'Europe se prépare à cela; car, si elle tarde, le moment viendra où la force brutale réglera tout, détruira ce qui reste de bon dans les institutions des pays, et fera, par ignorance et sans le savoir, un mal irremédiable. Je doute que les gouvernements européens se préoccupent beaucoup des exigences d'un avenir pourtant si prochain; je doute même qu'il y ait une opinion publique assez éclairée pour exercer son influence; mais vous, au moins, aurez la consolation de sentir que vous remplissez un devoir, non-seulement envers la science, mais envers l'humanité, en poursuivant vos travaux ardu et trop souvent ingrats.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.**LISTE DES MEMBRES SOUSCRIPTEURS,**

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

MM. ABBADIE (Antoine d'), correspondant de l'Institut.

ABD-EL-KADER (S. A. l'émir), à Damas.

AIVAZOVSKI (L. P. Gabriel), directeur de l'Institution orientale polyglotte, à Paris.

ALCOBER (Vincent), employé au Ministère de l'intérieur, à Madrid.

ALEKAN (Alphonse), à Tunis.

AMPÈRE, membre de l'Institut, professeur de littérature française au Collège de France.

AMYOT, avocat à la cour impériale.

AUER (Alois), directeur de l'Imprimerie impériale et royale, à Vienne.

AUMER (Joseph), Ph. D.

AYRTON, secrétaire du Divan, au Caire.

BIBLIOTHÈQUE AMBROSIENNE, à Milan.

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ, à Erlangen.

MM. BADICHE (L'abbé), trésorier de la métropole.

BAISSAC (Jules), interprète au ministère de la guerre, à Paris.

BARBIER DE MEYNARD, attaché au Ministère des affaires étrangères.

BARDELLI, professeur, à l'Université de Pise.

BARGÈS (L'abbé), professeur d'hébreu à la faculté de théologie de Paris.

BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE, membre de l'Institut.

BAZIN (Antoine), professeur de chinois moderne à l'École spéciale des langues orientales vivantes.

BEAUTÉ fils, à Alexandrie.

BEAUVOIS (Eugène), élève de l'École des langues orientales.

BELIN, secrétaire interprète de l'ambassade de France à Constantinople.

BENZON (L'abbé), professeur d'hébreu, à Nice.

BEREZINE, professeur de langues orientales, à Casan.

BERGSTEDT, agrégé, à Upsal.

BERTRAND (L'abbé), chanoine de la cathédrale de Versailles.

BIANCHI (X.), ancien secrétaire interprète pour les langues orientales.

BLAND, membre de la Société royale asiatique de Londres.

BODIN (L'abbé), curé de Saint-Symphorien, à Tours.

MM. BOILLY (Jules), peintre, à Paris.

BOISSONNET DE LA TOUCHE (Estève), lieutenant-colonel d'artillerie.

BONNETTY, directeur des Annales de philosophie chrétienne.

BOTTA (Paul-Émile), consul général de France à Tripoli de Barbarie, correspondant de l'Institut.

BOURGADE (L'abbé), aumônier de la chapelle Saint-Louis, à Carthage.

BRÉAT, licencié ès-lettres, à Paris.

BRESNIER, professeur d'arabe, à Alger.

BROWN (John), interprète des États-Unis, à Constantinople.

BRUGSCH (Le Dr Ph. D.), attaché au musée de Berlin.

BULLAD, drogman, à Damas.

BURGRAFF, professeur d'arabe, à Liège.

BURNOUF (Émile), professeur à la faculté des lettres de Nancy.

CASPARI, professeur, à Leipzig.

CASSEL, docteur en philosophie, à Paderborn.

CATAFAGO, chancelier du consulat général de Prusse, à Beyrouth.

CAUSSIN DE PERCEVAL, membre de l'Institut, professeur d'arabe à l'École des langues orientales vivantes et au Collège de France.

CHADLI (Sidi Mohammed), directeur de l'École d'instruction supérieure arabe, à Constantine.

MM. CHAILLET, adjoint au payeur d'Alger.

CHARANCEY (DE).

CHARMOY, ancien professeur de langues orientales à l'Université de Saint-Pétersbourg.

CHERBONNEAU, professeur d'arabe à la chaire de Constantine.

CHINACI EFENDI, employé supérieur du Gouvernement ottoman.

CLÉMENT-MULLET (Jean-Jacques), membre de la Société géologique de France.

CLERMONT-TONNERRE (Le marquis DE), colonel d'état-major, à Amiens.

COHN (Albert), docteur en philosophie, à Presbourg.

COMBAREL, professeur d'arabe, à Oran.

CURETON (William), chanoine de Westminster.

DANINOS, interprète au tribunal civil d'Alger.

DEFRÉMERY (Charles), ancien élève de l'École spéciale des langues orientales vivantes.

DELAPORTE (Philippe), second drogman de la Porte à Constantinople.

DELESSERT (François), membre de l'Institut, président de la caisse d'épargne.

DELITZCH, professeur, à Leipzig.

DELSOL (J. J. LAFARGUE DE), à Verteillac (Dordogne).

DERENBOURG (Joseph).

DESMAISONS, conseiller d'état à Saint-Pétersbourg.

MM. DESVERGERS (Adolphe-Noël), correspondant de l'Institut.

DIETERICI (Ant.), professeur à Berlin.

DITANDY (Auguste).

DITTEL, professeur à l'Université de Saint-Petersbourg.

DRACH (P. L. B.), ancien bibliothécaire de la Propagande.

DUBEUX (J. L.), professeur de turc à l'École spéciale des langues orientales vivantes.

DUCHATELLIER, à Versailles.

DUCLERC (Charles).

DUGAT (Gustave), ancien élève de l'École spéciale des langues orientales vivantes.

DULAURIER (Édouard), professeur de malay et de javanais à l'École spéciale des langues orientales vivantes.

DUMAS (Louis).

DZIALYNSKA (M^{lle} la comtesse EDWIG), à Posen.

EASTWICK, professeur au collège de Hailesbury.

ECKSTEIN (Le baron d'), à Paris.

EICHTHAL (Gustave d'), secrétaire de la Société ethnologique.

EMIN (Jean-Baptiste), professeur à l'Institut Lazareff, à Moscou.

ENIS EFENDI, membre de l'Académie, à Constantinople.

ESCAYRAC DE LAUTURE (Le comte d'), membre de la Société de géographie.

MM. ESPINA, agent consulaire à Sfax.

FAYE, membre de l'Institut, recteur de l'Académie de Nancy.

FEER (Léon).

FINLAY (Édouard), à la Havane.

FINN, consul d'Angleterre à Jérusalem.

FLEISCHER, professeur à l'Université de Leipzig.

FLOTTES, professeur de philosophie, à Montpellier.

FLÜGEL, professeur, à Dresde.

FOUCAUX (Ph. Édouard), professeur de tibétain à l'École spéciale des langues orientales.

FRANKEL (Le docteur), directeur du séminaire, à Breslau.

FREUND (Siegfried), docteur en philosophie, à Breslau.

FRUJSTUCK DE LA FRUSTON (Michel).

FÜRST (Le docteur Jules), professeur, à Leipzig.

GABELENZ (H. CONON DE LA), conseiller d'état à Altenbourg.

GARCIN DE TASSY, membre de l'Institut, professeur d'hindoustani à l'École spéciale des langues orientales vivantes.

GAYANGOS, professeur d'arabe, à Madrid.

GERSON-LÉVY, membre de l'Académie impériale, à Metz.

GEISLER (Charles).

GERVY (L'abbé), à Saulzet.

MM. GILDEMEISTER, docteur en philosophie, à Marburg.

GOBINEAU (Le comte Arthur DE), premier secrétaire de la légation française en Perse.

GOLDENTHAL, docteur en philosophie, à Vienne.

GOLDSTÜCKER, docteur en philosophie, à Londres.

GOLLMANN (Le Dr Wilhelm), à Vienne.

GORGUOS, professeur d'arabe au lycée d'Alger.

GRAF, professeur à l'École royale de Meissen.

GRANGERET DE LAGRANGE, l'un des conservateurs de la bibliothèque de l'Arsenal.

GUERRIER DE DUMAST (Le baron), de l'Académie de Stanislas, à Nancy.

GUIGNIAUT, membre de l'Institut.

GUILLEMIN, recteur d'Académie, à Rennes.

GUYS (Henry), ancien consul de France en Syrie.

HAIGHT, à New-York.

HASE, membre de l'Institut, professeur de grec moderne à l'École spéciale des langues orientales vivantes, etc.

HASSLER (Conrad-Thierry), professeur, à Ulm.

HAUVETTE BESNAULT, bibliothécaire à l'École normale.

HAYES (Fletcher), maître ès arts, d'Oxford.

HERMITE, membre de l'Institut.

HERVEY-SAINT-DENYS (Le baron Léon D'), ancien élève de l'École spéciale des langues orientales.

MM. HOFFMANN (J.), interprète pour le japonais au Ministère des affaires étrangères des Pays-Bas, à Leyde.

HOFFMANN, conseiller ecclésiastique à Jéna.

HOLMBOË, conservateur de la bibliothèque de Christiania.

JANIN (André), professeur de langues sémitiques, à Genève.

JEBB (Rev. John), recteur à Peterstow, Ross (Hertfordshire).

JOLY, ancien employé au Ministère de l'intérieur.

JOMARD, membre de l'Institut, conservateur du département des cartes géographiques de la Bibliothèque impériale.

JOST (Simon), docteur en philosophie, professeur de langues étrangères.

JUDAS, secrétaire du conseil de santé des armées au ministère de la guerre.

JULIEN (Stanislas), membre de l'Institut, professeur de chinois et administrateur du Collège de France.

KASEM-BEG (Mirza A.), professeur de mongol à l'université de Saint-Pétersbourg, conseiller d'état actuel.

KAULEN (Fr.), recteur, à Putzchen.

KAZIMIRSKI DE BIBERSTEIN, bibliothécaire de la Société asiatique.

MM. KEMAL EFENDI (Son Exc.), inspecteur général
des écoles ottomanes, à Constantinople.

KERR (M^{me} Alexandre).

KHALIL EL KOURI, à Beyrouth.

KREHL, docteur en philosophie, à Dresde.

KREMER (De), chancelier du consulat d'Autriche,
à Alexandrie.

KÜHLKE (J.), à Passy.

LAFERTÉ-SENECTERRE (Le marquis DE), à Tours.

LAJARD (F.), membre de l'Institut.

LANCEREAU (Édouard), licencié ès lettres.

LANDRESSE, bibliothécaire de l'Institut.

LANGLOIS (Victor), ancien élève de l'École spé-
ciale des langues orientales vivantes.

LAROCHE (Le marquis DE), à Saint-Amand-
Mont-Rond.

LATOUCHE (Emmanuel), secrétaire adjoint de
l'École spéciale des langues orientales vi-
vantes.

LAZAREFF (S. E. le comte Christophe DE), con-
seiller d'état actuel, chambellan de S. M.
l'empereur de Russie.

LAZAREFF (S. E. le comte Jean DE, chambellan
de S. M. l'Empereur de Russie.

LEBIDART (Antoine DE), à l'Académie orientale
de Vienne.

LECOMTE (L'abbé), à Vitteaux.

LEFÈVRE (André), licencié ès lettres, à Paris.

LENORMANT (Charles), membre de l'Institut,

- conservateur du cabinet des antiques de la
Bibliothèque impériale, etc.

MM. LEQUEUX, chancelier-drogman au consulat de Jérusalem.

LETTERIS, directeur de l'Imprimerie impériale orientale, à Prague.

LEVANDER (H. C.), de l'université d'Oxford.

LOEWE (Louis), docteur en philosophie, à Londres.

LONGPÉRIER (Adrien DE), membre de l'Institut, conservateur des antiquités au Louvre.

LUMINET, interprète de première classe, à Mos taganeni.

LUYNES (Le duc DE), membre de l'Institut.

LYNCH (Blosse), capitaine de vaisseau au service de la compagnie des Indes, à Bombay.

MAC DOUALL, professeur, à Belfast.

MADDEN (J. P. A.), agrégé de l'université, à Versailles.

MADINIER (Paul).

MAHMOUD EFENDI, astronome égyptien.

MALLOUF (Nassif), professeur de langues orientales au Collège de la Propagande, à Smyrne.

MARTIN (L'abbé), curé de Saint-Jacques, à la Nouvelle-Orléans.

MARTIN, interprète principal, à Constantinople.

MAURY (A.), sous-bibliothécaire de l'Institut.

MAZOILIER (Joseph), vice-consul de France à Tarsous.

- MM. MECKEL, docteur en théologie, à Cologne.
- MEDAWAR (Michel), secrétaire interprète du consulat général de France, à Beyrouth.
- MERITENS (Eugène-Herman DE), élève consul.
- MERLIN (R.), sous-bibliothécaire au ministère d'État.
- MÉTHIVIER (Joseph), chanoine d'Orléans, doyen de Bellegarde.
- METZ-NOBLAT (Alexandre DE), membre de l'Académie de Stanislas, à Nancy.
- MILLIÈS, docteur et professeur de théologie, à Amsterdam.
- MILON, sénateur, à Nice.
- MINISCALCHI-ERIZZO, chambellan de S. M. l'empereur d'Autriche.
- MOHL (Jules), membre de l'Institut, professeur de persan au Collège de France, rédacteur du *Journal asiatique*.
- MOHN (Christian), ancien élève de l'École spéciale des langues orientales vivantes.
- MONDAIN, capitaine du génie, à Belgrade.
- MONRAD (D. G.), à Copenhague.
- MORLEY, trésorier du comité pour la publication des textes orientaux, à Londres.
- MOSTAFA BEN SADET (Thaleb), à Constantine, Algérie.
- MOURIER, attaché au cabinet du Ministre de l'Instruction publique.
- MÜLLER (Joseph), secrétaire de l'Académie de Munich.

MM. MULLER (Maximilien), docteur en philosophie,
à Oxford.

MUNK (S.), ancien employé aux manuscrits
orientaux de la Bibliothèque impériale.

MUNZINGER, de Soleure.

NÈVE, professeur à l'Université de Louvain.

OBEILLY (D'), professeur, à Castres.

OCAMPO (Melchior).

OPPERT, docteur en philosophie.

OVERBECK (Le docteur), professeur, à Bonn.

PASQUIER (Le duc), membre de l'Académie
française.

PAVET DE COURTEILLE (Abel), chargé du cours
de turc au Collège de France.

PAVIE (Théodore), chargé du cours de sans-
crit au Collège de France.

PERÉTIÉ, chancelier du consulat général de
Beyrouth.

PERRON (Le docteur), directeur du Collège
impérial arabe-français, à Alger.

PERTAZZI, attaché à l'internonciature, à Con-
stantinople.

PERTSCH (W.), docteur, à Cobourg.

PIQUERÉ, professeur à l'Académie orientale, à
Vienne.

PLACE, consul de France, à Jassy.

PLATT (William), à Londres.

MM. PORTAL, maître des requêtes.

PORTALIS (Le comte), membre de l'Institut.

POUJADE, consul de France, à Jassy.

PRATT (G. W.), à New-York.

PRESTON (Th.), Trinity-College, à Cambridge.

PYNAPPEL, docteur et lecteur à l'Académie de Delft.

RAUZAN (Le duc DE).

REGNAULT (Le baron), chef d'escadron d'état-major, à la 1^{re} division militaire.

REGNIER (Adolphe), membre de l'Institut.

REINAUD, membre de l'Institut, professeur d'arabe à l'École spéciale des langues orientales, etc.

RENAN (Ernest), membre de l'Institut, docteur ès lettres, attaché au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale.

RENOUARD (Le rév. Cecil.), à Swanscombe.

REUSS, docteur en théologie, à Strasbourg.

RICKETTS (Mordaunt), à Londres.

RIEU (Charles), employé au British Museum.

RITTER (Charles), professeur, à Berlin.

RODET, attaché à la Manufacture des tabacs de Paris.

RONDOT, délégué du commerce en Chine.

ROSIN (DE), chef d'institution à Nyons, canton de Vaud.

ROSNY (L. Léon DE), bibliothécaire adjoint de la Société asiatique.

MM. ROST (Reinhold), au Collège Saint-Augustin,
à Cantorbéry.

ROTHSCHILD (Le baron Gustave DE), à Paris.

ROUGÉ (Le vicomte Emmanuel DE), membre
de l'Institut, conservateur honoraire des
monuments égyptiens du Louvre.

ROUSSEAU (Adolphe), premier interprète du
consulat général de France, à Tunis.

ROUSSEAU (Antoine), interprète principal de
l'armée d'Afrique.

ROUZÉ (Édouard DE), capitaine, attaché à la
direction des affaires arabes à Alger.

ROYER, à Versailles.

SALLES (Le comte Eusèbe DE), professeur d'a-
rabe à l'École des langues orientales suc-
cursale de Marseille.

SANGUINETTI (le docteur B. R.).

SAULCY (F. DE), membre de l'Institut, conser-
vateur du Musée d'artillerie.

SAWELIEFF (Paul), attaché au cabinet impérial,
à Saint-Petersbourg.

SCHACK (le baron DE).

SCHEFER (Charles), interprète de l'Empereur
aux affaires étrangères.

SCHLECHTA Wssehrd (Ottokar-Maria DE), drog-
man de l'ambassade d'Autriche, à Constan-
tinople.

SCHWARZLOSE, docteur en philosophie, à Berlin.

SCOTT (Le docteur W. H.), à Londres.

- MM. SÉDILLOT (L. Am.), professeur d'histoire au collège Saint-Louis, secrétaire de l'École spéciale des langues orientales vivantes.
- SELIGMANN (Le D^r Romeo), professeur, à Vienne.
- SEROKA, chef de bureau arabe, à Biskara.
- SLANE (Mac GUCKIN DE), premier interprète du Gouvernement, à Alger.
- SOLEYMAN AL HARAYRY, secrétaire arabe du consul général, à Tunis.
- SORET (Frédéric), orientaliste, à Genève.
- STÆHELIN (J. J.), docteur et professeur en théologie, à Bâle.
- STECHEER (Jean), professeur à l'Université de Gand.
- STEINER (Louis), à Genève.
- SUMNER (Georges), à Boston.
- SUTHERLAND (H. C.), à Oxford.
- TAILLEFER, docteur en droit, ancien élève de l'École spéciale des langues orientales.
- TCHIHATCHEFF (Le prince DE), à Nice.
- THEROULDE.
- THOMAS (Edward), du service civil de la Compagnie des Indes.
- THOMSON (Cockburn), membre de la Société des antiquaires de Normandie.
- THONNELIER (Jules), membre de la Société d'histoire de France.
- TOLSTOÏ (Le colonel Jacques).
- TORNBERG, professeur à l'Université de Lund.

MM. TORRECILLA (L'abbé de).

· TROYER (Le major), membre de la Société asiatique de Calcutta.

· TRÜBNER (Nicolas), membre de la Société ethnologique américaine.

UMBREIT, docteur et conseiller ecclésiastique, à Heidelberg.

VAN DER MAELEN, directeur de l'établissement géographique, à Bruxelles.

VANDRIVAL (L'abbé), professeur au séminaire d'Arras.

VIGNARD, gérant du consulat de France, à Zanzibar.

VILLEMAIN, secrétaire perpétuel de l'Académie française.

VINCENT, orientaliste.

VLANGALI (Le prince).

VOGUÉ (Le comte Melchior de).

WEIL, bibliothécaire de l'Université de Heidelberg.

WESSELY, docteur en philosophie, à Prague.

WETZSTEIN, docteur en philosophie, à Leipzig.

· WILHELM DE WÜRTEMBERG (Le comte), à Stuttgart.

WOEPCKE, docteur en philosophie.

WORMS, docteur en médecine, à l'École de Saint-Cyr.

MM. WORMS DE ROMILLY.

WUSTENFELD, professeur à Göttingen.

ZINGUERLÉ (Le Père Pius), bénédictin à Meran,
Tyrol.

II.

• LISTE DES MEMBRES ASSOCIÉS ÉTRANGERS

SUIVANT L'ORDRE DES NOMINATIONS.

MM. MACBRIDE (Le docteur), professeur, à Oxford.

WILSON (H. H.), professeur de langue sanscrite,
à Oxford.

PEYRON (Amédée), professeur de langues orientales à Turin, associé étranger de l'Institut.

FREYTAG, professeur de langues orientales à l'Université de Bonn.

KOSEGARTEN (Jean-Godefroi-Louis), professeur à l'Université de Greifswalde.

BOPP (F.), membre de l'Académie de Berlin.

WYNDHAM KNATCHBULL, à Oxford.

SHAKESPEAR, professeur d'hindoustani, à Londres.

LIPOVZOFF, interprète pour les langues tartares, à Saint-Pétersbourg.

• BRIGGS (Le général).

GRANT-DUFF, ancien résident à la cour de Sattara.

MM. HODGSON (H. B.), ancien résident à la cour de
Népal.

RADHACANT DEB (Radja), à Calcutta.

KALI-KRICHNA BAHADOUR (Radja), à Calcutta.

MANAKJI-CURSETJI, membre de la Société asiatique de Londres, à Bombay.

COURT (Le général), à Lahore.

VENTURA (Le général), à Lahore.

LASSEN (Ch.), professeur de sanscrit, à Bonn.

RAWLINSON (H. C.), consul général d'Angleterre, à Bagdad.

VULLERS, professeur de langues orientales, à Giessen.

KOWALEWSKI (Joseph-Étienne), professeur de langues tartares, à Kasan.

FLÜGEL, professeur, à Dresde.

DOZY (Reinart), professeur, à Leyde.

BROSSET, membre de l'Académie impériale de Saint-Petersbourg.

FLEISCHER, professeur à l'Université de Leipzig.

DORN, membre de l'Académie impériale de Saint-Petersbourg.

WEBER (Docteur Albrecht), à Berlin.

SALISBURY (E.), à Boston, États-Unis.

WEIL (Gustave), professeur à l'Université de Heidelberg.

III.

LISTE DES OUVRAGES

PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

JOURNAL ASIATIQUE, *seconde série*, année 1828-1835, 16 vol.
in-8°, complet; 144 fr.

Chaque volume séparé (à l'exception des vol. I et II, qui ne se vendent pas séparément) coûte 9 fr.

Le même journal, *troisième série*, années 1836-1842,
14 vol. in-8°; 126 fr.

Quatrième série, années 1843-1852, 20 vol. in-8°;
180 fr.

Cinquième série, années 1853-1856, 8 vol. in-8°;
100 fr.

CHOIX DE FABLES ARMÉNIENNES du docteur Vartan, en armé-
nien et en français, par J. Saint-Martin et Zohrab. 1825.
In-8°; 3 fr.

ÉLÉMENTS DE LA GRAMMAIRE JAPONAISE, par le P. Rodriguez,
traduits du portugais par M. C. Landresse; précédés d'une
explication des syllabaires japonais, et de deux planches
contenant les signes de ces syllabaires, par M. Abel-
Rémusat, Paris, 1825, in-8°. = Supplément à la Gram-
maire japonaise, ou remarques additionnelles sur quelques
points du système grammatical des Japonais, tirées de la
grammaire composée en espagnol par le P. Oyanguren et
traduites par C. Landresse; précédées d'une notice com-
parative des grammaires japonaises des PP. Rodriguez
et Oyanguren, par M. le baron Guillaume de Humboldt.
Paris, 1826. In-8; 7 fr. 50 c.

ESSAI SUR LE PALI, ou langue sacrée de la presqu'île au delà du

Gange, avec 6 planches lithographiées et la notice des manuscrits palis de la Bibliothèque du Roi, par MM. E. Burnouf et Lassen. *Paris*, 1826. In-8°; 9 fr.

MENG-TSEU VEL MENCIMUM, inter sinenses philosophos ingenio, doctrina, nominisque claritate Confucio proximum, sinice edidit; et latina interpretatione ad interpretationem tartaricam utramque recensita instruxit, et perpetuo commentario e Sinicis deprompto illustravit Stanislas Julien. *Lutetiae Parisiorum*, 1824, 2 vol. in-8; 24 fr.

YADJNADATTABHADHA, ou LA MORT D'YADJNADATTA, épisode extrait du Râmâyana, poème épique sanscrit, donné avec le texte gravé, une analyse grammaticale très-détaillée, une traduction française et des notes, par A. L. Chézy; et suivi d'une traduction latine littérale par J. L. Burnouf. *Paris*, 1826. In-4°, avec 15 planches; 9 fr.

VOCABULAIRE DE LA LANGUE GÉORGIENNE, par M. Klaproth. *Paris*, 1827. In-8°; 7 fr. 50 c.

ÉLÉGIE SUR LA PRISE D'ÉDESSE PAR LES MUSULMANS, par Nersès Klaietsi, patriarche d'Arménie, publiée pour la première fois en arménien, revue par le docteur Zohrab. *Paris*, 1828. In-8°; 4 fr. 50 c.

LA RECONNAISSANCE DE SACOUNTALA, drame sanscrit et pracrit de Cālidāsa, publié pour la première fois sur un manuscrit unique de la Bibliothèque du Roi, accompagné d'une traduction française, de notes philologiques, critiques et littéraires, et suivi d'un appendice par A. L. Chézy. *Paris*, 1830. In-4°, avec une planche; 24 fr.

CHRONIQUE GÉORGIENNE, traduite par M. Brosset. *Paris*, Imprimerie royale, 1830. Grand in-8°: 9 fr.

La traduction seule, sans texte, 6 fr.

CHRESTOMATHIE CHINOISE (publiée par Klaproth). *Paris*, 1833. In-8; 9 fr.

ÉLÉMENTS DE LA LANGUE GÉORGIENNE, par M. Brosset. *Paris*, Imprimerie royale, 1837. In-8°; 9 fr.

GÉOGRAPHIE D'ABOUL'FÉDA, texte arabe, publié par MM. Reinaud et le baron de Slane. *Paris*, Imprimerie royale, 1840. In-4°; 45 fr.

RADJATARANGINI, OU HISTOIRE DES ROIS DU KACHMÎR, publiée en sanscrit et traduite en français, par M. Troyer. *Paris*, Imprimerie royale et nationale, 3 vol. in-8; 36 fr.

Le troisième volume *seul* : 6 fr.

PRÉCIS DE LÉGISLATION MUSULMANE, suivant le rite malékite, par Sidi Khalil, publié sous les auspices du ministre de la guerre. *Paris*, Imprimerie impériale, 1855. In-8; 6 fr.

COLLECTION D'AUTEURS ORIENTAUX.

IBN BATOUTAH, texte et traduction par C. Defrémery et le docteur B. R. Sanguinetti. *Paris*, Imprimerie impériale. In-8°. Vol. I, II et III; 22 fr. 50 c.

Chaque volume de la collection se vend séparément 7 fr. 50 c.

Nota. Les membres de la Société qui s'adresseront directement au bureau de la Société, quai Malaquais, n° 3, ont droit à une remise de 33 p. o/o sur les prix ci-dessus.

OUVRAGES ENCOURAGÉS

DONT IL RESTE DES EXEMPLAIRES.

TARAFÆ MOALLACA, cum Zuzenii scholiis; edid. J. Vullers. 1 vol. in-4°; 4 fr. pour les membres de la Société.

LOIS DE MANOU, publiées en sanscrit, avec une traduction

française et des notes, par M. Auguste Loiseleur-Deslonchamps. 2 vol. in-8°; 21 fr. pour les membres de la Société:

VENDIDAD-SADÉ, l'un des livres de Zoroastre, publié d'après le manuscrit zend de la Bibliothèque impériale, par M. E. Burnouf, en 10 livraisons in-fol.; 100 fr. pour les membres de la Société.

Y-KING, ex latina interpretatione P. Regis, édité par J. Mohl. 2 vol. in-8°; 14 fr. pour les membres de la Société.

CONTES ARABES DU CHEYKH EL-MOHDI, traduits par J. J. Marcel. 3 vol. in-8°, avec vignettes; 12 fr.

MÉMOIRES RELATIFS À LA GÉORGIE, par M. Brosset. 1 vol. in-8°, lithographié; 8 fr.

DICIONNAIRE FRANÇAIS-TAMOUL ET TAMOUL-FRANÇAIS, par M. A. Blin. 1 vol. oblong; 6 fr.

VOCABULAIRE FRANÇAIS-ARABE, par J. J. Marcel. 1 vol. in-8°.

JOURNAL ASIATIQUE.

AOUT-SEPTEMBRE 1857.

ÉTUDES

SUR LA GRAMMAIRE VÉDIQUE.

PRÂTIÇÂKHYA DU RIG-VÉDA.

CHAPITRES VII, VIII ET IX.

Ces trois chapitres, qui sont les trois premiers de la seconde lecture, traitent de la *pluti*, c'est-à-dire de l'allongement des voyelles. Comme ils ne renferment guère que des listes de mots ou d'alliances de mots dans lesquels des voyelles, soit finales, soit intérieures, sont sujettes à allongement, j'ai pensé qu'au lieu de les traduire vers pour vers, comme j'ai fait pour les chapitres précédents, et comme je ferai pour les suivants, il valait mieux, pour la commodité des recherches, ranger les mots et les formes qui font l'objet des *sûtras* par listes alphabétiques. En dehors de ces mots et de ces formes, cette première moitié de la seconde lecture ne nous offre qu'une seule règle importante : celle qui concerne l'allongement par position métrique. J'en ai donné la traduction à la suite du texte sanscrit. Les autres *sûtras* se trouvent aussi traduits réellement dans les listes mêmes, où j'ai eu soin d'indiquer exactement, avec des renvois, toutes les restrictions, toutes les conditions prescrites pour l'allongement. J'ai seulement substitué un ordre méthodique aux accumulations confuses du *Prâtiçâkhya*. Aucun passage ne m'a laissé de doute, sans quoi j'aurais appelé l'attention, soit

dans des notes, soit dans cette introduction, sur les difficultés que je n'aurais pu résoudre.

La disposition que j'ai adoptée aura un autre avantage : elle empêchera cette partie de mon travail de faire double emploi avec l'excellente édition et le savant commentaire de M. Max Müller, qui, sans aucun doute, seront continués prochainement, et où je pense que ses *sûtras* seront traduits littéralement et dans leur ordre. Pour les autres parties de cette grammaire védique, M. Max Müller et, avec lui, d'autres indianistes ont bien voulu reconnaître qu'il n'était pas inutile, vu la nouveauté et à certains égards la difficulté de l'ouvrage, qu'il en parût à la fois deux éditions entièrement indépendantes l'une de l'autre et accompagnées toutes deux d'une traduction et d'un commentaire. Cette considération, fondée sur la comparaison de notre double travail, diminue le regret bien naturel, que j'éprouvais d'abord, d'être entré, sans le savoir, dans une même voie qu'un maître aussi habile et aussi exercé.

CHAPITRE VII. (Lecture II, chap. 1.)

PLUTI ou ALLONGEMENT DES VOYELLES. — Règle générale relative à *makshd*. — Mots dont la finale est sujette à allongement, soit partout, soit en tête d'un *pāda* généralement, soit devant tel ou tel mot.

दीर्घं ऋस्वो व्यंजने ऽ न्यस्त्वृकारायथादिष्टं सामवशः स
[संधिः ।

सैव मुतिर्या स्वरूपदिष्टा योनिभौगादिषु चोदयादेः ॥ १ ॥

मक्षित्युकारः प्रवते सर्वत्राप्यपदान्तभाक् ।

मुता याहीत्यतो ऽ न्येषु पेदश्चेति विग्रहे ॥ २ ॥

अनाकारोपधश्चांत्यो येत्युत्तरपठस्य यः ।

उदात्तोद्वर्धस्य नास्येति व्यञ्जनोपधः ॥ ३ ॥

नियूय पिष्टतमयाभिपय प्रास्य संगत्यानुदृश्याभिवृत्य ।

आरभ्य संमील्य मङ्गुंगमाभिरभिद्वम्य यत्र निषय वीति

[च ॥ ४ ॥

नहि जह्यभि वीर्येण कधीति कणुथेति च ।

एतान्येकाक्षरे पदे क्षेप्रीभाव्ये पराणि च ॥ ५ ॥

युक्ष्व मंस्व विष्नेति हीति विद्धि पिब त्विति ।

जुहोत यज धासथ शिशीत भरेति स्विति ॥ ६ ॥

सु नु हीत्येतेषु पेष्वधेति तृपतेन मुंचतायेति वीति ।

सु न्वित्यनर्यपर्योरुकारः पठं तयोरुत्तरे योज धेति ॥ ७ ॥

मृळ्यद्वां वसुवित्तमं यत्सोमं ज्ञातवेदसं ।

भस्तेत्येतेष्वपादांतो ऽ येति करणादिषु ॥ ८ ॥

करणं च चित्कारते वृणीमहे भवतं कणोतु भवत स्वस्तये ।

पुर्विति चित्पुरुद्वतो नृषूतः सहस्राणि पुरुभुजा धियायते

[॥ ९ ॥

वहेति त्वं दुहिर्द्व्यपुस्तरं युमं रुद्रं नव्यमेतेषु वर्धय ।

चिन्मह्त्विं गीर्गणानः स ते परं न्वित्यंत्ये चेन्मर्तशब्दा-

[द्विवः परे ॥ १० ॥

तूतुजानो मतिभिर्भोजनानि नो दद्वि स्तोमं भूरि योनिं

। त्वमेषु ।

भेत्येतन्न नु चियो भवेति स्तोतृभ्यो युष्मि शतं मे पेषु
[॥ ११ ॥

शोचा यविष्ट्वैवा यथा कर्ता यत्सादया सप्र ।

अर्चा मरुद्वास्तिष्ठा नः सना स्वः पास्या नव्यः ॥ १२ ॥

बोधा स्तोत्रे चङ्गमा ब्रह्मवाहः शंसा गोषूङ्गा दुहितर्वदा
[तना ।

अजा नष्टं जंभया ता अधा महो गंता मा युक्त्वा हि सृजा
[वनस्पते ॥ १३ ॥

अग्ने रक्षा णस्तिष्ठा हिराययं सोता वरेण्यं शोचा मरुद्दधः ।
शिक्षा स्तोतृभ्यो भूमा त्रिबंधुरः पिबा मधूनां सोता परीति
[च ॥ १४ ॥

सक्व मिमिक्व दधिष्व वसिष्व ओत सुनोत हिनोत पुनात ।
विद्य जंगृभ्म रग्भ्म ववन्म क्षाम सुपप्रनि मंथत मत्स्व
[॥ १५ ॥

सर र्द एण जिन्व धार्यार्ष क्षर यज यच्छ दशस्य सोध सेध ।
तप रूज मृळ वर्ध यावयात्र अवय नमस्य विदाष्ट कृष्व
[जोष ॥ १६ ॥

शृणुधि शृणुत यंत यद्वत स्तव सिम गृह्यत कुत्र मोषथ ।
दिधृत पचत वृश्च विध्यताथ मद्व्यात्त यदीत पाथन
[॥ १७ ॥

उपागत्याख्वलीकृत्य वव्राजाविष्टनोरुष्य ।

इष्टुर्तेऽष्टिष्व मर्मृज्म विभयेयर्त तच्छतं ॥ १८ ॥

सार्द्धमद्यादिभिः प्लुतैः पादादौ व्यञ्जनोदयं ।

न्वेववर्जं न संयोगे शेषे चापठिते सति ॥ १९ ॥

वर्ध शुभ्रे रुज यः सध राजन्वह हव्यानि यदि मे ऽ ध
[यामनि ।

विष्मं दातामध धास्याध यदध ते विश्वं पुरु वार्च गाय
[॥ २० ॥

वह वायो पिब मध्वः पुरु विद्वान्पुरु विश्वान्यध वायुं
[पुरु शस्त ।

यदि मृत्योरध जिह्वा पुरु विश्वा पिब शुद्धं पिब राये वह
[कुत्सं ॥ २१ ॥

भरद्वाजे ऽ र्च देवाय यदि वा पुरु दाशुषे ।

वह शुक्तायाध बह्वध यत्पुरु ह्रीति न ॥ २२ ॥

कधीति पोरुषु सहस्रसां धियं जरित्रे न इति तत्रेति चांत्ये ।

सहस्येन सुश्रवसं पवस्व द्वे नो अधीत्येषु पोरुषु तेन ॥ २३ ॥

द्वेवं वेनं केतमित्युत्तरेषु दधातेति शुधि वंस्वेति नः पोरु ।

वेदेति विश्वस्य भूमं म उत्तरं शुनःशेषे च प्लवते यकारे
[॥ २४ ॥

ब्रह्मेति नो द्वे च गिरः कृणोति ते कृणोत तूतोदिति
[चोत्तरेषु ।

अभीति नो नु नवते सतो नरं द्वा सस्त्रित्याम्ने ऽर्ष पोर
[तु मुख्ये ॥ २५ ॥

चक्रुर्वद्वेते दशस्यन्समुद्रो रथेन नः सप्रक्रषीन्मदंति ।
ते वो भयंते नियुद्धिः कृपोटं रथस्य सोमस्य मती रणंति
[॥ २६ ॥

समुद्रं द्वे स्वर्णं नवम्बुद्वयो दशग्वं दंसिष्ठ वसूनि नो वसु ।
वृत्रं निर्द्वे नु यतिभ्यः सहंतः पृथिव्यां निर्हंसि समत्सु
[पावक ॥ २७ ॥

यत्रेति चक्रुरादिषु नरः सुपर्णा इति च ।
समुद्रादिषु येनेति तत्रेति मे सदो रथं ॥ २८ ॥
अवेति नो नु कल्पेषु नूनं वाजेषु पृत्सुषु ।
आद्ये चेद्वाजयुं पार्ये कमग्ने मघवन्परे ॥ २९ ॥
रास्वा पितः शतेना नो वर्धस्वा सु श्रुधी ह्वं ।
मदस्वा सु वरुस्वा सु वनेमा ते नही नु वः ॥ ३० ॥
पाथा द्विवो धाता रथिं सृजता गयसाधनं ।
रास्वा चोहू न शग्धी नः सृजता मधुमत्तमं ॥ ३१ ॥
जह्नी चिक्त्वो वेत्या हि रक्षथा न हृता मखं ।
युयोतां शरं स्वेना हि वनेमा ररिमा वयं ॥ ३२ ॥
प्रप्रा वो अस्मे धामा ह सना ज्योतिरपा वृधि ।
ऋध्यामा ते वामदेवे जुहोता मधुमत्तमं ॥ ३३ ॥

यक्त्वा महे धिष्ठा शवो जनिष्ठा देववीतदे ।

अथा त्वं क्यथाया श्वःश्वः सचस्वा नः स्वस्तये ॥ ३४ ॥

CHAPITRE VIII. (Lecture II, chap. II.)

PLUTI OU ALLONGEMENT DES VOYELLES (suite). — Mots dont la finale s'allonge dans l'intérieur d'un *pāda*. — Règle de position métrique. Exceptions. — Allongements à la fin d'un *pāda*.

अतः पादं विग्रहं षष्ठपृक्त उकारो ब्रजस्य सु धा नमोभिः ।
शुचिं पवित्रं तु महीर्नु चाप्लुतं सुतस्येति यद्युद्योदया न
[॥ १ ॥

सोमसुतिं चर्किराम स्त्वाम स्त्वाना गृभाय स्थं श्रुधीति ।
ते अस्ति ते महिम्नः प्र वोचत प्र वोचं नः सुमना द्वैप-
[दाश्च ॥ २ ॥

महे दधिध्वं तिर् मुंच नो मृधश्चर नमध्वं नम ते नयंत ।
स्वित्येतेष्वेकाक्षर्योः पराणि चेटुपेंद्राग्ने ऽत्राध्वरमायुरेत्वि-
[ति ॥ ३ ॥

सदेत्येतयोनिषु पीतये परं धन्वेत्येतत्सोम राष्ट्र पूयमानः ।
यदीति कथो मनसः कवीनां सबंधवो गोः सस्मेति तेषु
[॥ ४ ॥

चेरति पुष्टिं सोम चर्षणिप्रा जनिमेति हंति सं जातवेदाः ।
रंधयेति येषु कं शासदुत्तरं न नःकोरे स्वित्युप सातये
[परे ॥ ५ ॥

मह्यत्र जय काव्येन गूर्धय भरेति स्वरिति प्रत्यये षट् ।
 मढ पर्ष पिपृत धन्व यक्षत रुहेमेति स्वस्तय उत्तराणि
 [॥ ६ ॥

दधिम मढत तन्वि सिंचत स्तव वढतानज रक्षतोक्षत ।
 पिपृत पृणात पृंक्षत प्रुष स्थ घ हिनवाय जुहोत पश्यत
 [॥ ७ ॥

चक्षमाकुत्र भूम स्म शिशीत स्तोत पप्रत ।
 यथोदयानि सर्वाणि त्विति चैकाक्षरोपधं ॥ ८ ॥
 कदा हरिवो वरुणस्य चक्रतुः सूर्यस्य निश्चा इव भूम
 [तेषु न ।

वस्त्राणि हि बाबधे यज्ञियानां ते दंसो द्वे नः सव शक्र
 [तेषु तु ॥ ९ ॥

चक्षमेति द्वेपदे भूरि दुष्कृतं वर्धतां विप्रवचसो जिह्वेति ।
 काणवायना निष्कृतीरेतयोः स्थ जाताः सुस्था ह्वनश्रु-
 [तश्च ॥ १० ॥

स वा परं घेति न कौत्सवैमदं स्म राशिमित्यादिषु न प्रति
 [ष्म च ।

स्म ते पोषु ब्रजनं वनस्पते शुभे परुण्यां स्म पुरा वृषा-
 [कपो ॥ ११ ॥

राशिं वाजेष मे सख्य पूषणं तं तृहदायि मा दुर्हणायतः ।

यस्मै यदृत्रहृत्येषु मावते वातो यं यस्य मदुर्गृभीयसे॥ १२॥

पृक्षा विपश्चितमवा पुंरंध्या घा त्वद्विर्वीरान्वन्नुयामा

[त्वोताः

जनया देव्यं भुजेमा तनुभिर्हा वरुतो वासया मन्मना च

[॥ १३ ॥

वेदा वसुधितिं रोमा ऋथिव्या वोचा सुतेषु धावता सुहृत्यः ।

मुंचा सुषुवुषः स्वाद्या पितूनामिहा वृणीष्व बोधया

[पुंरंधिं ॥ १४ ॥

अवथा स क्वाणुथा सुप्रतीकं तिरा शचीभिः क्वाणुता

[सुत्नान् ।

मंता नरुषो ऽनयता वियंतः स्मा च्यावयन्नीरया वृष्टिमंतं

[॥ १५ ॥

असृजता मातरं सू र्थं लुवे नयता बद्धं स्वापया मिथूटृशा ।

इता जयतागता सर्वतातय ईर्यथा मरुतो नेषथा सुगं

[॥ १६ ॥

अन्यत्रा चित्पिबता मुंजनेजनं घा स्या वोचेमा विद्वथे-

[धिता धियं ।

इता नि यत्रा वि द्शस्यथा क्रिविं चा बोधाति द्रावया

[त्वं किरा वसु ॥ १७ ॥

हा पदेव कर्तना श्रुष्टिं योधया च जग्रंभा वाचं ।

पायया च तर्पया कामं गातुया च मंदया गोभिः ॥ १८ ॥

घा स्यालंघेना सुमतिं वोचा नु व्यथया मन्युं ।

नेथा च चक्रा जरसं भवता मृळयंतश्च ॥ १९ ॥

एवा चन भजा राये ररिमा ते भजा भूरि ।

श्रुधी न उभयत्रां ते भजा त्वं मृळया नश्च ॥ २० ॥

एकः ऋषिर्द्वादशिनोर्लघावष्टममक्षरं ।

उदये संहिताकाले नःकारे च गुरावपि ॥ २१ ॥

दशमं चैतयोरेवं षष्ठं चाष्टाक्षरेऽक्षरं ।

व्यूहेः संपत्समीक्ष्योने क्षेप्रवर्णैकभाविनां ॥ २२ ॥

न वावृधंत वदत्यादयः जिघांससि ।

सासक्याम ववृत्याम दीदिक्याष्टममूर्णुहि ॥ २३ ॥

पुरुप्रजातस्याभि नः कृणुहि द्यक्षरोपधं ।

कुर्यश्चोत भवंत्विद्र सद्नायास्ति नाम चित् ॥ २४ ॥

चमसाँ इवात्रि वसवान द्वादशिनः सृजास्य विमदस्य ।

सुमखाय धारय ददातु रक्ष धिया दधातु द्विधिषेय ॥ २५ ॥

अंग सरस्वति पंच चरंति ग्राभिरिल्लेन्वसि रायसि धाव ।

विद्धि षु णोऽभि षतः सुविताय त्वा समिधान दधीमहि

[देव ॥ २६ ॥

जाभिषु जासु चिकेत किरासि स्मस्युप पात्यसि सोम

[शतस्य ।

आयुषि चेतति विष्टपि मास्व प्रोश्मसि मूर्धनि सख्य वरंत
[॥ २७ ॥

प्रदिवि वरुण तमसि तिरसि धृतमिव द्विवि मम हिनु विशः।
उषसि पृथिवि रजसि बहसि हनति पितरि वि विहि नि
[मधु ॥ २८ ॥

सहस्राणि ओमतेनासनाम ह्यायामिवेषण्यसि सस्तु पाहि।
गोपीथ्याय पक्मानो वसंतान्सह्याय वोचेमहि मानुषस्य
[॥ २९ ॥

आव्य भूमेति पादांतौ व्यंजनेषु अधी ह्वं ।
सख्या होता स्मा सनेमि धर्मा सं भूषता रथः ॥ ३० ॥

CHAPITRE IX. (Lecture II, chap. III.)

PLUTI ou ALLONGEMENT DES VOYELLES (suite). — Allongement des voyelles finales des termes antécédents, dans les mots composés.
— Allongements intérieurs, soit dans des mots simples, soit dans des parties de mots.

सर्वत्र पूर्वपदांताः प्रवन्ते वसुमधयोः परयो एवे तुवि ।
विश्व विभ्व धन्व रथर्ति शत्रु युम्र यज्ञेति सहस्रै प्र चाप्नुते
[॥ १ ॥

सहप्रवादा उदयास्तमांताः पर्यभ्यपापीति वृतावृषर्णे ।
अभीवर्तः सूयवसो रथीतमः पुरुतमोऽनंतर्धर्च उत्तमः
[॥ २ ॥

क्वर्तु धान्य मिथु चर्षणि स्तन पिबेति सर्वत्र यथोदयं च ।
 त्विष्युक्थेत्येता उदये मकारे पर्युर्वक्षेत्यमकारे ऽनुनासिके

[॥ ३ ॥

पितृ माहिनाकृषि भंगुराश्च विश्वदेव्य भेषज तुग्य पस्त्य ।
 सुमर्तारातीत्युदये वकारे वैश्वाद्यश्च पृशनादयस्तु ॥ ४ ॥
 यकारे ऽराति कवि सुक्रतु शुधि पितु सुम रय्यताश्चेति चैते ।
 न त्वश्च सुमर्त वृषेति पद्या एकाक्षरादा उदये यकारे ॥ ५ ॥
 पृशनाजिर्जु मधु पुत्रि जनि क्रतु वल्गु वंधुर वृकांकु दम ।
 वृजिनाध्वरीषु वृष मध्य सखि स्तम्भु दुहुनाघ यवि शत्रु

[वसु ॥ ६ ॥

वेभु श्रादुनि पुष्ट पर्वतालुति शुभ्र हृदयामति सह वृष्ण्य
 [शक्ति ।

सप्रि स्वधिति कशन वयुनर्ण घृणि हित धित विषु सुत-
 [त्विय नीथ ॥ ७ ।

नर्तवाकेनाश्ववित्सुमयंता वसुवसु प्रसहानो ऽभिवावृत्ते ।
 परिवृत्तं नाभिवृत्याश्ववच्च पादांते सर्वत्र परे मघस्य ॥ ८ ॥
 अश्वयूपायाश्वयुजो ऽश्वयोगाः सहवल्हः सुमयंतर्तयंत ।
 सहवसुं सहवत्सर्तयुक्तिं सहवीरं वयुनवच्चकार ॥ ९ ॥
 सुमायुर्जुह्वः ऽश्वयूपायाश्वयुजोऽश्वयोगाः दक्षिणावानृतायोः ।
 वृषारवाय सूमयं शंतावन्नपीजुवाप्सीवृतो ऽनपावृत् ॥ १० ॥

इन्द्रावतः सोमावतीमवायती दीर्घाधियो ऽ मित्रायुधो रथो-
[तरः ।

अन्नावृथं विश्वापुषं वसूजुवं विश्वाभुवे यसायते घृतावृथा
[११ ॥

सुम्नायः मित्रायुव ऋषीवो देवावान्विवः ।

एवावदस्य क्षेत्रासामृतावे सदनसेदे ॥ १२ ॥

पेद्व्रतं रनिग्येषु मुतिः पद्येषु चोत्तरा ।

वृषस्व वंथ वृध्वांसं वाता वातुर्वनो वृतुः ॥ १३ ॥

वृते वृषाणा वृषाणो वृजे वंथि मृजुर्मृशुः ।

मृजे मृजीत वनैषां व मेति सदृशादिषु ॥ १४ ॥

सहेत्यादिः पूर्वपदोपधः सन्नेकाक्षरचर्षणिधन्ववर्जं ।

न तु पादस्याष्टिनोऽतं गतस्य न द्वादशिनोऽनभिमातिपूर्वः ।
[१५ ॥

अभिमाति नृ पृतनोपधस्तु सर्वत्र परे प्लवते यकारे ।

आवयादीनामुदयास्त्रिवर्णाः पदैकदेशा इति तान्प्रतीयात्
[॥ १६ ॥

आवय यावय च्यावय यामय रामय मामह वावस ।

द्रावय द्वादह वावृध तातृष सासह रावप ॥ १७ ॥

आयक्षार् मुतं तेषामनन्वित्यस्य मध्यमं ।

द्विवर्णं प्रत्ययोऽत्यस्य प्रवादाः षष्ठितः परे ॥ १८ ॥

द्रूणाश उक्थशासञ्चेकारांतश्च दाधृषिः ।

पांदांतेऽपद्यः सादनमर्धचंति तु पूरुषः ॥ १८ ॥

दोषामस्मै राजतोऽक्रन्वनस्पतीन्म श्रेयमानां कति तुभ्य-
[मेभ्यः ।

उषासमित्युत्तरं सर्वदृश्यं पादस्य चैकादशिनो यदंते ॥ २० ॥

यवयुग्मयः ससाहिषे ववृधंतो रमया गिरा रम्भ ।

यवयसि ततृषाणमोषति अवयंतोऽदृहंत ते नृषक्ये ॥ २१ ॥

अवयत वाजसातौ नृषक्ये विम्बासहं द्रूणाशा रोचनानि ।

न ततृषाणो यमयो ररप्शे पुरुषीणं यवयंत्विद्वश्च
[॥ २२ ॥

रक्ष यवय स्तेनं ससाहे यवया वधं ।

परमया द्रवयंत अवयन् रते च न ॥ २३ ॥

साद्वांसो वः सत्रासाहं सादन्यं सत्यं तातान ।

नानाम श्रूयाः शुश्रूया रीषंतं गातूयंतीव ॥ २४ ॥

वावर्त येषां रीषतोऽद्वारे सांत्यभि नृषाहमपूरुषघ्नः ।

सांति गुहा तन्वं रीरिषीष्ट जानि पूर्व्योऽभीवृतेव अथाय
[॥ २५ ॥

साहान्साहा जर्हृषंतं प्रसाहं नक्तोषासा सूर्यमुषासमग्निं ।

परिणपः सूनृते जायंती शुश्रूयातं यूयुविःसादना ते ॥ २६ ॥

कान्सुषाहा वृतवांति साहान्नृज्येव सूयवसादृषाय ।

उषासानंक्ता पृथुजाघने च राथ्येभी रीरिषत ग्लाप्रयंति
[॥ २७ ॥

अध्वानयद्रीरिषत्प्रावणेभी स्थीयंतीवाद्भायः ससाहे ।
सासाह यूयुधिरिः ॥ २८ ॥ : पूरुषघ्नं रीरिषः पूरुषाद् ॥ २८ ॥
अपूरुषं जाहृषाणेन रेषत ऋतायुभी स्थीनां साहिषीमहि ।
पवीतारः क्रियात्ये पूरुषत्वत ऋतावरीषि हव्यानि गामय
[॥ २९ ॥

वृषायस्व प्रसवीता ससाहिषे तातृपाणा तातृपिं साह-
[नसृशः ।

साह्यामेयांति पशुमांति जागृधुः पवीतारं सूर्यमुषासमीमहे
[॥ ३० ॥

Les trois chapitres qui précèdent traitent du *sandhi* nommé *sāmavaça*, qui consiste dans l'allongement d'une brève devant une consonne. L'allongement, en général, se nomme *pluti*, mot générique qui embrasse, outre les modifications propres au *sāmavaça-sandhi*, les allongements nasalisés, tels qu'*evāñ agnim* (II, 32, *sūtra* 65), et l'allongement d'une voyelle initiale après une consonne, comme *yonim āraik* (II, 40, *sūtra* 74).

Les allongements du *sāmavaça* (voyez le sens étymologique du mot, au chap. I, 15, note du *sūtra* 60) peuvent affecter toutes les voyelles brèves, à l'exception du *r*, c'est-à-dire *a*, *i*, *u*. C'est ce que nous ap-

prend le premier *çloka*, qui sert d'introduction à ces trois chapitres, et dont voici la traduction littérale : « Une [voyelle] brève, autre que *ri*, se change en longue devant une consonne, comme il va être dit. C'est le *sandhi* nommé *sāmavaça*. — Ce [*sandhi* se nomme aussi] *platiḥ* (allongement), ainsi que celui qui a été enseigné dans les [*sandhis* des] voyelles (chap. II, 32), et [le changement en longue] de l'initiale du second mot dans *yonim āraik*, etc. (ch. II, 40). »

La méthode du *Prātiçākhya* dans ces trois chapitres, comme presque partout ailleurs, est tout empirique. Il se contente généralement d'énumérer les faits, sans en chercher la raison, et le petit nombre de règles qu'il établit ne sont fondées, à fort peu d'exceptions près, que sur des rencontres et des combinaisons fortuites, ou sur des analogies toutes mécaniques qui ne s'expliquent, en général, que par la liberté que cet antique idiome laissait au poète, en ce qui touche à la quantité.

Les diverses licences énumérées peuvent se diviser en trois sections :

1° Allongements des finales des mots placés en tête d'un *pāda* :

2° Allongements des finales dans l'intérieur d'un *pāda* ;

3° Allongements dans l'intérieur d'un mot. Cette troisième section se subdivise en deux parties :

a. Allongement de la finale d'un *padya*, dans un composé ;

b. Allongement dans l'intérieur d'un mot simple ou d'un *padya*.

Le chapitre VII traite surtout des allongements de la première section; le chapitre VIII, de ceux de la seconde; le chapitre IX, de ceux de la troisième.

Je vais donner d'abord les règles et les analogies qu'établit çà et là le *Prâtichākhyā*; puis, dans des listes alphabétiques, j'énumérerai les allongements signalés, en ayant soin, d'une part, d'indiquer le chapitre et le *çloka* où ils sont mentionnés, et, d'autre part, de renvoyer au passage du Vêda cité par le scolaste.

RÈGLES ET ANALOGIES.

Un certain nombre de mots allongent leur finale devant des monosyllabes affectés du *kshaiprasandhi*, c'est-à-dire ayant un *i* ou un *u* changé en semi-voyelle. (VII, 5-7.)

Certaines syllabes, dans l'intérieur des mots, s'allongent devant *v* (IX, 4, 7, 14); d'autres, devant *y* (IX, 5, 6, conf. 16); d'autres, devant *m* (IX, 3, 14); quelques-unes, devant des nasales, autres que *m* (IX, 3). Un petit nombre de mots exercent une influence constante sur la quantité de ceux qui les précèdent. Une centaine de mots allongent leur finale en tête d'un *pâda*, devant une consonne, mais non, à peu d'exception près, devant un groupe de consonnes (VII, 8-19).

Uvaṭa considère la défense d'allonger devant un groupe de consonnes comme une règle générale

(voy. la scolie du *çloka* 19 du chap. VII, et; dans la première liste alphabétique, le monosyllabe *gha*), qui s'étend à toute espèce de mots, quelque place qu'ils occupent dans le *pāda*, et ne souffre d'autres exceptions que celles qui sont mentionnées expressément dans le *Prātiçākhyā*. Cette défense est naturelle; une brève devient grave devant un groupe de consonnes, et il n'est pas besoin de marquer l'allongement par l'orthographe.

Quelques mots sont sujets, dans certaines rencontres, à un allongement final, qu'ils ne subissent pas à la fin d'un *pāda* (VII, 8-10). D'autres, au contraire, le subissent à cette place (VIII, 30). — Comparez, pour les allongements à l'intérieur des mots, IX, 2, 8, 19, 20.

Les finales s'allongent devant une syllabe légère (voy. I, 4, *sūtras* 20 et 21), quand elles forment la 8^e ou la 10^e syllabe, dans un *pāda* de 11 ou de 12 syllabes; ou la 6^e, dans un *pāda* de 8 (VIII, 21, 22).

Exemples : 1^o 8^e syllabe, dans un *pāda* de 11 : ता॒दी॒न्ना॒श॒त्रुं॒ न॒ किल्ता॑ वि॒वित्से, dans le *pāda* किल् (Rig-Véda, I, xxxii, 4);

2^o 8^e syllabe, dans un *pāda* de 12 : अग्ने॑ सु॒व्ये मा॒ रिषामा॑ व॒यं तव॑, dans le *pāda* रिषाम (I, xciv, 1);

3^o 10^e syllabe, dans un *pāda* de 11 : अ॒ह्ना॒ वि॒श्वो॑ सु॒मना॑ दी॒दिही॒ नः, dans le *pāda* दी॒दिहि॑ (III, liv, 22);

4^o 10^e syllabe, dans un *pāda* de 12 : अ॒व ह॒रा॒ अ॒शसो॑ ह॒न्तना॒वधः, dans le *pāda* ह॒न्तन॑ (II, xxxiv, 9);

5° 6° syllabe, dans un *pāda* de 8 : वा॒ज॒र्य॒त॒मवा॒
स्थं, dans le *pada* अव (V, xxxv, 7).

Contre-exemples montrant que l'allongement n'a pas lieu : 1° dans les *pādas* d'autre mesure : भ॒द्रं नो॒
अ॒पि वा॒तय॒ मनः (X, xx, 1);

2° Devant une syllabe naturellement grave : वृ॒षा
स॒मत्सु॑ द्वा॒सस्य॒ नाम॑ चि॒त् (V, xxxiii, 4) : pour la finale de *nāma*, voyez les exceptions que nous donnons plus loin;

3° Devant une syllabe allongée dans le *sāṃhitā-pāṭha* : आ॒दि॒त्यास॒स्ते अ॒क्रा न वा॒वृधुः, dans le *pada*
व॒वृधुः (X, lxxvii, 2).

Naḥ, même quand il devient grave, n'empêche jamais l'allongement (VIII, 20) : द्यु॒भिर्हि॒तो ज॒रि॒मा सू
नो॑ अ॒स्तु, dans le *pada* सु॒ नः॑ (X, lix, 3).

A l'occasion de cet allongement, déterminé par la place de la syllabe dans le *pāda*, le *Prātiçākhyā* fait une remarque générale fort intéressante pour la métrique du Vēda (VIII, 22) : *vyūhaiḥ sampat samikshyone kshaipravarṇaikabhāvinām*. Uvaṭa explique ainsi ce sūtra : *ūne pāde kshaipravarṇānām ca sandhīnām ekibhāvinām ca vyūhaiḥ pādasya sampat samikshitavyā*. « Dans un *pāda* inférieur [au nombre voulu de syllabes], il faut pourvoir au complément du *pāda* (c'est-à-dire, parfaire le nombre des syllabes) au moyen des dissolutions des *kshaiprasandhis* et des *contractions* (c'est-à-dire, en ramenant à leur état primitif les voyelles changées en semi-voyelles, et en rempla-

cant par deux voyelles les longues qui sont le résultat d'une contraction). Cette règle est éclaircie par des exemples : *udvatsvasmā akrīṇotanā trīṇām*, pour *udvatsu asmai akrīṇotana trīṇām* (*Rig-Véda*, I, CLXI, 11). Pour parfaire le nombre de syllabes de ce *pāda*, qui n'en a que 11, au lieu de 12, il faut dissoudre le *kshaiprasandhi* et ramener *udvatsvasmā* à *udvatsu-asmā*. Par suite de cette dissolution, la finale de *akrīṇotana* se trouve être la 10^e, et s'allonge, conformément à la règle. — Pour compléter le *pāda* suivant, qui, au lieu de 8 syllabes, n'en a que 7 : *pretā jayatā naraḥ*, pour *pra ita jayata naraḥ* (X, CIII, 13), il faut dissoudre la contraction et ramener *pretā* à *pra-itā*, et, de cette façon, la finale de *jayata* se trouve être la 6^e syllabe et s'allonge régulièrement. — Quelquefois même, ajoute Uvaṭa, il faut faire une dissolution de lettre dans un *pāda* trop court, où il n'y a ni contraction, ni voyelle changée par le *sandhi* en semi-voyelle, et c'est, dit-il, ce que le *sūtra* indique par l'addition de *varṇa*. Ainsi, dans *gor na parva vi radā* (pour *rada*) *tiraçcā* (I, LXI, 11), il y a 10 syllabes au lieu de 11 : pour justifier l'allongement de *radā*, il faut couper une syllabe en deux (sans doute la seconde de *parva*), de manière que *dā* occupe la huitième place dans le *pāda*.

Les mots suivants font exception à la règle de position métrique, et n'allongent pas leur finale quand elle forme la 8^e ou la 10^e syllabe dans un *pāda* de 11 ou de 12 syllabes, ou la 6^e dans un *pāda* de 8 syllabes :

- Aṁga*, VIII, 26 (*Rig-Véda*, VI, LXXII, 5¹).
- Abhi*, devant : { *Naḥ*, VIII, 24 (X, CXLIX, 4; cf. IX, CI, 3).
 { *Sataḥ*, VIII, 26 (VIII, XXIII, 26; cf. IX, CI, 3).
- Avadyāni*, VIII, 23 (VI, LXVI, 4).
- Avri*, VIII, 25.
- Asandāma*, VIII, 29 (VIII, XXV, 22).
- Asi*, VIII, 27 (V, IX, 4).
- Asti*, VIII, 24^r (I, XXXVI, 12).
- Asya*, VIII, 25 (X, CXXXII, 3).
- Āyushī*, VIII, 27 (IV, IV, 7).
- Indra*, VIII, 24.
- Invasi*, VIII, 26 (VIII, XIII, 33).
- Ishanyasi*, VIII, 29 (X, XCIX, 1).
- U*, suivi de *vasantān*, VIII, 29 (X, CLXI, 4).
- Uta*, VIII, 24 (II, XXVII, 14).
- Upa*, VIII, 27 (VII, XCIH, 6).
- Uçmasi*, VIII, 27 (I, CLIV, 6).
- Ushasi*, VIII, 28 (VII, III, 5).
- Ūṛṇuhi*, VIII, 23 (IX, XCI, 4).
- Kirāsi*, VIII, 27 (*Vāl.* I, 4).
- Kṛiṇuhi*, précédé d'un dissyllabe, VIII, 24 (*vayaḥ kṛiṇuhi*, VI, XLIV, 9; cf. *vriṣhnyāni kṛiṇuhī*, VI, XXV, 3).
- Go-pīthyāya*, VIII, 29 (X, XCV, 11).
- Gnābbhiḥ*, suivi de *iha*, VIII, 26 (VII, XXXV, 6).
- Ghritam-iva*, VIII, 28 (IV, LVII, 2).
- Camasāṇ-iva*, VIII, 25 (X, XXV, 4).
- Caranti*, VIII, 26.
- Ciketa*, VIII, 27 (IX, CII, 4).
- Cetati*, VIII, 27 (IX, CVI, 2).
- Chāyām-iva*, VIII, 29 (VI, XVI, 38).
- Jāmishu*, VIII, 27 (X, XXI, 8).

¹ Dans cette liste et dans les suivantes, un seul chiffre romain, suivi d'un ou de plusieurs chiffres arabes, renvoie au chapitre et au *śloka* du *Prātiśākhya*. Deux chiffres romains, ou *Vāl.* et un chiffre romain, suivis d'un chiffre arabe, renvoient au *Rig-Véda*. — L'abréviation *cf.*, *conf.*, marque des contre-exemples.

Jāsu, VIII, 27 (VII, XLVI, 2).

Jighāṃsasi, VIII, 23 (VII, LXXXVI, 4).

Tamasi, VIII, 28 (VII, VI, 4).

Tīrasi, VIII, 28 (IV, VI, 1).

Dadātu, VIII, 25 (VIII, LX, 13).

Dadhātu, VIII, 25 (VI, LI, 11).

Dadhīmahi, VIII, 26 (VII, XL, 1).

Didhisheya, VIII, 25 (VII, XXXII, 18).

Divi, VIII, 28.

Dīdhi, comme huitième syllabe, VIII, 23 (VIII, XLIX, 6;

cf. III, LIV, 22 : dans ce second exemple, *hi* est la 10^e syllabe d'un *pāda* de 11).

Deva, VIII, 26 (X, XCIII, 9).

Dhāraya, VIII, 25.

Dhāva, VIII, 26 (IX, LXXXVI, 48).

Nāma, suivi de *cit* (V, XXXIII, 4; cf. I, CXXXIII, 4).

Ni, VIII, 28 (X, LXXXIV, 7).

Nu, suivi de *viṣaḥ*, VIII, 28 (I, CLXXII, 3; cf. VI, xv, 5).

Pañca, VIII, 26.

Pavamāna, VIII, 29 (IX, LXXIX, 3).

Pāti, VIII, 27 (X, 1, 3).

Pāhi, VIII, 29 (III, XXXI, 20).

Pitari, VIII, 28 (X, LXI, 6).

Puru-prajā́tasya, VIII, 24 (X, LXI, 13).

Prithivi, VIII, 28 (V, LXVI, 5).

Pra, VIII, 27.

Pra-divi, VIII, 28 (III, XLVI, 4).

Bhavantu, VIII, 24 (V, LI, 12).

Mudhu, VIII, 28 (VIII, XXVI, 20).

Mama, VIII, 28 (X, XXV, 2).

*Martasya*¹, VIII, 23 (VIII, XI, 4).

¹ Le manuscrit 595 de Berlin donne, au *śloka* 23, *martasya*, au lieu de *vātasya*. Uvata, après avoir cité un exemple de *vātasya*, avertit que d'autres lisent *martasya* : « *Martasyeti tasya sthāne paṭhanti* », parce que l'exemple cité au sujet de *vātasya* est plutôt un *pāda* de 10 que de 11 syllabes. Puis il cite lui-même un exemple pour *martasya*.

- Mānushasya*, VIII, 29 (I, CXXI, 4).
Māsva, VIII, 27 (IX, XCIII, 5).
Mārdhani, VIII, 27 (VII, LXX, 3).
Raksha, suivi de *dhiyā*, VIII, 25 (X, LIII, 6; pas de contre-exemple).
Rajasi, VIII, 28 (X, LXXXII, 4).
Ranyasi, VIII, 26 (VIII, XII, 18).
Varanta, VIII, 27 (II, XXIV, 5).
Varuṇa, VIII, 28 (I, XXIV, 14).
Vavṛityāma, VIII, 23 (VII, XXVII, 5).
Vasavāna, VIII, 25 (X, XXII, 15).
Vahasi, VIII, 28 (VIII, XLIX, 15).
*Vātasya*¹, VIII, 23.
Vāvṛidhanta, VIII, 23.
Vi, VIII, 28 (IX, XCVII, 38).
Vimadasya, VIII, 25.
Vishṭapi, VIII, 27 (IX, CVII, 14).
Vihi, VIII, 28 (II, XXVI, 2).
Vocemahi, VIII, 29 (I, CLXVII, 10).
Çatasya, VIII, 27 (I, XLIII, 7).
Çromatena, VIII, 29 (VIII, LV, 9).
Sakhya, VIII, 29 (I, CI, 1, etc.)
Sadanāya, VIII, 24 (X, XCIII, 15).
Sadma, VIII, 27 (I, CLXXIII, 3).
Sam-idhāna, après *tvā*, VIII, 26 (X, CL, 2; pas de contre-exemple).
Sarasvati, VIII, 26 (VII, XCV, 6).
Sastu, VIII, 29 (VII, LV, 5).
Sahasrāṇi, VIII, 29 (VIII, L, 8).
Sāsahyāma, VIII, 23 (I, CXXXII, 1).
Su, entre *viddhi* et *ṇak* (II, XX, 1; cf. X, LIX, 4).
Su-makhāya, VIII, 25 (IV, III, 7).
Suvidāya, VIII, 26 (VI, XL, 3).

¹ Voyez la note relative à *mantasya*. L'exemple cité pour *vātasya* est X, XXII, 4.

**Atha*, VII, 17 et 19 (I, IV, 3).

**Adya*, VII, 8 et 19 (X, LXIII, 8).

Adya, VII, 7, devant *vi*, changé en *vy* par le *kshaiprasandhi* (I, CLXI, 13).

Karaṇaṁ (VI, XVIII, 13).

Adya, VII, 8 et *Ca* (I, XXV, 19).

19, s'il ne termine pas un

pāda, s'allonge devant.

Cit (VIII, XV, 6).

Karate (IV, XLIV, 3).

Vṛiṇīmahe (V, LXXXII, 7).

Bhavataṁ (I, XXXIV, 1).

Kṛiṇotu (X, XXXV, 2).

Bhavata (II, XXIX, 6).

Adyādya, VII, 34, devant *ṣvaḥ-ṣvaḥ* (VIII, L, 17).

**Adha*, VII, 13 et 19 (I, CLVI, 1),

Adha jihvā, VII, 21 (VI, VI, 5).

Adha te viṣvaṁ, VII, 20 (I, LVII, 2; cf. I,

CLVI, 1).

exceptions.

Adha dhārayā, VII, 20 (IX, XCVII, 11).

Adha bahu, VII, 22 (VI, X, 4).

Adha yat, VII, 20 et 22 (X, LXI, 23; I, CLVII,

2).

Adha yāmani, VII, 20 (IV, XXVII, 4).

Adha, VII, 34, devant *tvam hi* (VIII, LXXIII, 6; cf. X, LXI, 22).

Adha, VII, 13, devant *mahaḥ* (V, LII, 3).

Adha, VII, 7, de *Su*, changé en *sv* (VII, LVI, 17).

vant. *Nu*, changé en *nv* (VII, LXXXVIII, 2).

Hi, changé en *hy* (IV, X, 2).

***Anaja*, VIII, 7 (V, LIV, 1).

Anayata, VIII, 15, devant *viyantaḥ*.

Anyatṛa, VIII, 17, devant *cit* (VIII, XXIV, 11).

Apa, VII, 33, devant *vṛidhi* (VII, XXVII, 2).

Abhi, VII, 5, devant un monosyllabe affecté du *kshaiprasandhi* (X, LIX, 3).

- ! *Dvā* (X, XLVIII, 7).
- Nah*, suivi de. { *Ā* (IV, XXXI, 4).
Agne (I, CXL, 3).
Arsha (IX, XCVII, 51)
 (cf. IX, XCVIII, 1).
- Abhi*, VII, 25, devant.
Naram (IX, XCVII, 49).
Navante (IX, c, 1).
Nu (II, XXX, 7).
Sat (II, XLI, 10).
Sataḥ (VII, XXXII, 24).
 | *Su* (IV, XXXI, 3).
- **Aya*, VIII, 7 (IV, XVIII, 2).
- **Arca*, VII, 12 et 19 (V, XVI, 1),
Arca gāya, VII, 20 (VI, XVI, 22).
 exceptions. *Arca devāya*, chez *Bharadvāja*, VII, 22
 (VI, LXVIII, 9).
- Arca*, VII, 12, devant *marudbhyaḥ* (V, LII, 1).
- **Arsha*, VII, 16 et 19 (IX, LXV, 19).
Kalpeshu (IX, IX, 7).
Agne (I, LXXIX, 7).
Kām (X, L, 5).
- Ava*, VII, 29 devant. *Nah* } suivis *Pārye* (VIII, LXXXI, 9).
Nu } de *Maghavan* (VI, XV, 15).
Vājayuṁ (VIII, LXIX, 6)
 (cf. X, CV, 8).
Nūnam (VI, XLVIII, 19).
Pṛitsushu (I, CXXIX, 4).
Vājeshu (VI, LXI, 6).
- Ava*, VIII, 13, devant *puraṁdhyā* (V, XXXV, 8).
- Avatha*, VIII, 15, devant *saḥ*.
- **Avishṭana*, VII, 18 et 19.
- **Ashṭa*, VII, 16 et 19 (VIII, II, 41).
- Asrijata*, VIII, 16, devant *mātaram* (I, CX, 8).
- Āgata*, VIII, 16, devant *sarvatātaye* (I, CVI, 2; X, XXXV, 11).
- Āya*, VIII, 30, à la fin d'un *pāda*, devant une consonne (I, CLXVI, 13).

**Ita*, VII, 17 et 19 (VIII, LXXII, 7).

Ita, devant . . . { *Jayatā*, VII, 16 (X, CIII, 13).
Dhiyaṁ, VII, 17 (V, XLV, 6).
Ni, VII, 17 (I, v, 1).

**Iyarta*, VII, 18 et 19 (VIII, VII, 13).

**Ishkarta*, VII, 18 et 19 (VIII, 1, 12).

Iha, VIII, 14, devant *vr̥ṇishva* (IV, XXXI, 11).

Īraya, VIII, 15, devant *vr̥ṇishmantam̐* (X, 'xcviii, 8).

Īrayatha, VIII, 16, devant *marataḥ* (V, LV, 5).

**Ītishva*, VII, 18 et 19 (VIII, xxiii, 1).

Nu, changé en *nv* (VIII, LV, 9).

U, VII, 7, devant *Su*, changé en *sv* (V, LXXXV, 5);
 mais non devant ces mots suivis de
arya (X, LXXXVI, 3).

¹ *Gṛibhāya* (V, LXXXIII, 10).

Carkirāma (X, XL, 1).

Te asti (VIII, LXX, 8;
 cf. VIII, LXX, 5).

Temahimanaḥ (X, LIV, 3;
 cf. VIII, LII, 5).

Naḥ sumandḥ (IV, XX, 4;
 cf. I, CXXXVIII, 4).

Pra vocam̐ (cf. IX, CX, 1).

Pra vocata (X, XL, 11).

Ratham̐ (VIII, xxvi, 1).

Çrudhi (I, xxvi, 5).

Somasutiṁ.

Stavānā (IV, 'lv, 4).

Stavāma (IV, xxxix, 1).

Tu (X, LXXXVIII, 6).

Dhādḥ (IV, vi, 11),

Namobhiḥ (I, LXXVII, 2),

U, VIII *Nu*, bref (I, CLXXIX, 2; non
 1 et 2, cf. VI, IX, 6), suivis

devant *Pavitram̐* (IX, XLV, 4), de

Mahīḥ (VIII, LV, 10),

Vrajasya (IV, LI, 2),

Çuciṁ (II, xxxv, 3),

Su (I, CXXXVIII, 8),

Sutasya (X, xciv, 8)

***Ukshata*, VIII, 7 (I, LXXXVII, 2).

**Uccha*, VII, 13 et 19 (VI, LXV, 6).

Uccha, VII, 13, devant *duhitāḥ* (V, LXXIX, 9).

**Upāgatya*, VII, 18 et 19 (exemple, dit *Uvaṭa*, tiré non de la *sāmhitā*, mais de la *vṛitti* : *Upāgatya somyā somyāsaḥ*).

Ubhayatra, VIII, 20, devant *te* (III, LIII, 5 : dans cet exemple *trā*, pour *tra*, forme la 8^e syllabe d'un *pāda* de 11; mais, malgré cela, il ne devrait pas s'allonger, parce que *te* est grave; voy. VIII, 21).

Uru, VII, 31, devant *na* (VI, XLVII, 14).

**Urashya*, VII, 18 et 19 (V, XXIV, 3).

Ritena, VII, 7, devant *vi*, changé en *vy* (X, CXXXIX, 4).

Ridhyāma, VII, 33, devant *te*, chez *Vāmadēva* (IV, x, 1; cf. II, xxviii, 5).

Ena, VIII, 19, devant *sumatiṁ* (IX, xcvi, 2).

Eva, en tête d'un *pāda*, VII, 12 et 19, soit devant une consonne simple, soit devant un groupe (I, viii, 9; IV, xix, 1).

Eva, devant... { *Cana*, VIII, 20 (VI, XLVIII, 17).
Yathā, VII, 12 (IV, xxx, 1).

**Karta*, VII, 12 et 19 (I, xc, 5).

Karta, VII, 12, devant *yat* (I, LXXXVI, 10).

Kartana, VIII, 18, devant *crushṭiṁ* (II, xiv, 9).

Kāvyena, VIII, 6, devant *svaḥ* (IX, LXXXIV, 5).

Kira, VIII, 17, devant *vasu* (IX, LXXXI, 3).

**Kutra*, VII, 17 et 19 (V, vii, 2).

Kriṇuta, VIII, 15, devant *suratnān* (X, LXXVIII, 8).

Kriṇutha. devant un monosyllabe, affecté du *kshai-prasandhi*, VII, 5 (VIII, xxvii, 18).

devant *supratīkam*, VIII, 15 (VI, xxviii, 6).

devant un monosyllabe affecté du *kshai-prasandhi*, VII, 5 (IV, xii, 4).

Kridhi.) devant, VII, { *Jaritre* (VIII, LXXXVI, 8).
23. { *Dhiyām* (X, xlii, 7).
Naḥ (I, xxxvi, 14).
Śahasrasām (I, x, 11).

- **Kṛishva*, VII, 16 et 19 (VI, xviii, 15).
 **Kshara*, VII, 16 et 19 (IX, xxxv, 3).
 **Kshāma*, VII, 15 et 19 (X, clxxxvi, 1).
 **Ganta*, VII, 13 et 19 (V, lxxxix, 9).
Ganta, VII, 13, devant *mā* (VIII, xx, 1).
Gātuya, VIII, 18, devant *ca* (VIII, xvi, 12).
 **Gāhata*, VII, 17 et 19 (I, lxxxvi, 10).
Gārdhaya, VIII, 6, devant *svaḥ* (VIII, xix, 1).
Gmanta, VIII, 15, devant *nahushaḥ* (I, cxxii, 11).
 **Gha*, VIII, 7 (IV, xxvii, 2), excepté devant, VIII, 11 :
 sāḥ (X, xxv, 10)
 vā (I, cxii, 19), dans Kutsa et Vimada (cf. VIII, xlvii, 4).
 Nu, changé en *nv*, VII, 7 (II, xv, 1).
Gha, devant¹. *Tvadrik*, VIII, 13 (X, xliii, 2).
 Syāḥ, VIII, 17 (VIII, xliii, 23).
 Syālat, VIII, 19 (I, cix, 2).
Ca, VIII, 17, devant *bodhati* (I, lxxvii, 2).
 **Cakṛima*, VII, 13 et 19 (VII, xxxi, 2).
 Jihvayā (X, xxxvii, 12).
 **Cakṛima*, VIII, 8, excepté devant, VIII, 10 *Bhūri dushkṛitam* (X, c, 7; cf. VIII, xlvii, 25).
 Vardhatām (III, 1, 2).
 Vipravacasah (VIII, l, 8).
Cakṛima, VII, 13, devant *brahmanāḥ*² (I, ci, 9).
Cakra, VIII, 19, devant *jarasām*.
Cara, VIII, 5, devant. *Carshaniprāḥ* (VII, xxxi, 10).
 Pushṭim (VIII, xlviii, 6).
 Somaḥ (I, xci, 19).

¹ Ces allongements sont mentionnés à part, nonobstant la règle générale du chapitre VIII, 7 et 8, parce qu'ils ont lieu devant des groupes de consonnes. (Voyez plus haut, p. 73 et 74.)

² Voyez la note relative à *gha*.

<i>Tu</i> , VIII, 8, après	<i>Te daṁsaḥ</i> (I, XLIX, 4; cf. IV, XXII, 6).
un monosyl-	<i>Naḥ sa va...</i> (VIII, XXI, 10; cf. IV, XXXII, 1).
labe (VIII, VII,	<i>Bābadhe</i> (VI, XXIX, 5).
11; conf. VI, {	<i>Yajñtyānām</i> (X, LXXXVIII, 6).
XXIII, 7); mais	<i>Vastrāṇi</i> (X, 1, 6).
non devant,	<i>Çakra</i> (I, CLXXVII, 4).
VIII, 9.....	<i>Hi</i> (VIII, XXXII, 24).

Triṃpa, VII, 7, devant *vi*, changé en *vy* (VIII, XLV, 22).

	<i>No adhi</i> (VIII, XX, 25; cf. IX, LXVI, 30).
<i>Tena</i> , VII, 23,	<i>Pavusva</i> (IX, LXI, 19).
devant.	<i>Sahasyena</i> (VII, LV, 7).
	<i>Suçravasām</i> (I, XLIX, 2).

<i>Dadhāta</i> , VII, 24,	<i>Ketaṁ</i> (IX, XXI, 6).
devant.....	<i>Devaṁ</i> (V, XXII, 1).
	<i>Venaṁ</i> (IX, XXI, 5).

Dadhima, VIII, 7 (X, XLII, 6).

Dadhishva, VII, 15 et 19 (III, XL, 5).

Daśasya, VII, 16 et 19 (VI, XI, 6).

Daśasyatha, VIII, 17, devant *kriviṁ* (VIII, XX, 24).

Didhṛita, VII, 17.

Drāvaya, VIII, 17, devant *tvaṁ* (VIII, IV, 11).

	<i>Pūyamānaḥ</i> (IX, XCVII, 3),	} VIII, 4.
<i>Dhanva</i> , devant..	<i>Rāt</i> (VI, XII, 5).	
	<i>Soma</i> (IX, CVI, 4).	
	<i>Svastaye</i> , VIII, 6 (IX, LXXV, 5).	

Dharma, VIII, 30, devant *saṁ*, à la fin d'un *pāda* (III, XVII, 1).

Dhāta, 31, devant *rayiṁ* (III, LIV, 13).

Dhāma, VII, 33, devant *ha* (VI, II, 9).

Dhārāya, VII, 16 et 19 (X, XXV, 4).

Dhāvātā, VIII, 14, devant *suhastyah* (IX, XLVI, 4).

Dhāsātha, VII, 6, devant *su*, changé en *sv* (I, cxi, 2).

Dhishva, VII, 34, devant *ṣavaḥ* (II, xi, 18).

**Namasyā*, VII, 16 et 19 (II, xxxiii, 8).

Nayata, VIII, 16, devant *baddham* (X, xxxiv, 4).

devant des monosyllabes, affectés du *kshai*-

prasandhi, VII, 5 (IV, xviii, 4; cf. VI,

Nahi } xxvii, 3).

devant *nu vaḥ*, VII, 30 (I, clxvii, 9; cf.

VI, xxvii, 3).

Nu, en tête d'un *pāda*, VII, 10 et 19, soit devant une consonne simple, soit devant un groupe (I, xcvi, 7; IV, xvi, 21).

Gīh.

Griṇānaḥ (IV, xvi, 21).

Nu, VII, 10 et 11, s'il ne termine pas un

Cit, non suivi de *yaḥ* (VI, xxx, 3; cf. VIII, lx, 10).

pāda, s'allonge

Mahitvaṃ (I, lix, 6).

devant . . . *Marta* (I, lxiv, 13; V, xxxi, 13),

Te, suivis ou de

Saḥ, de *Adriṣaḥ* (VIII, xxi, 2; cf. VI, xxvii, 3; VI, xiv, 1).

Netha, VIII, 19, devant *ca* (X, cxxvi, 2).

Neshatha, VIII, 16, devant *sugam* (V, liv, 6).

**Pacata*, VII, 17 et 19.

***Paptata*, VIII, 8 (I, lxxxviii, 1).

Parsha, VIII, 6, devant *svastaye* (I, xcvi, 8).

***Paṣyata*, VIII, 7 (I, ciii, 5).

Pātha, VII, 31, devant *divaḥ* (I, lxxxvi, 1).

**Pāthana*, VII, 17 et 19 (I, clxvi, 8).

Pāyaya, VIII, 18, devant *ca* (III, lvii, 5).

**Pāraya*, VII, 12 et 19.

Pāraya, VII, 12, devant *navyaḥ* (I, clxxxix, 2).

***Piprita*, VIII, 7 (I, cxv, 6).

- Piprita*, VIII, 6, devant *svastaye*¹ (X, LXIII, 8). •
- **Piba*, VII, 14 et 19 (VII, XXII, 1). — Excepté devant, VII, 21
- Madhvaḥ* (X, CXVI, 1).
Rāye (X, CXVI, 1).
Çuddham (I, CLXIV, 40).
 devant *tu*, changé en *tv*,
 VII, 6 (VIII, I, 26.)
 devant *madhūnām*, VII,
 14 (IV, XLVI, 1).
- Piba*.
- Pibata*, VIII, 17, devant *muñjanejanaṁ* (I, CLXI, 8).
- **Punāta*, VII, 15 et 19 (IX, CIV, 3).
- Puru dācushe* (IX, XX, 9).
Puru vā (I, CXLII, 10).
Puru vidvān (VIII, LXXXI, 9).
 9).
Puru viçvā (VII, LXII, 1).
Puru viçvāni (I, CXCI, 9).
Puru çasta (IV, XXXVII, 8).
Puru hi (VI, LXIII, 8).
Cit (X, x, 1).
Dhiyāyate (IX, xv, 2).
Nṛishūtaḥ (VIII, iv, 1).
Purubhujā (V, LXXIII, 1).
Puruhūtaḥ (VIII, II, 32).
Sahasrāṇi (VIII, I, 8).
- Puru*, VII, 9, s'il ne termine pas un *pāda*, s'allonge devant. . .
- Pricha*, VIII, 13, devant *vipaçcitam* (I, iv, 4).
- **Prichata*, VIII, 7 (I, CXLV, 1).
- **Prīṇata*, VIII, 7 (II, XIV, 10).
- Pra-pra*, VII, 33, devant *vo asme* (I, CXXIX, 8; conf. VIII, LVIII, 1).
- **Prusha*, VIII, 7 (X, LXXII, 1).
- **Bibhaya*, VII, 18 et 19 (VIII, XLV, 35).
- **Bodha*, VII, 13 et 19 (VII, XXII, 3).

¹ Voyez la note relative à *gha*.

Bodha, VII, 13, devant *stotre* (X, CLVI, 5).

Bodhaya, VIII, 14, devant *puraṁdhiṁ* (I, CXXXIV, 3).

Kṛinota (VIII, XXXII, 17).

Kṛinoti (I, CV, 15).

Brahma, VII, 25, {

devant. {

Ca girah (VI, XXXVIII, 3; cf. X, IV, 7).

Tātota (II, XX, 5).

Te (VIII, LXXIX, 3).

Naḥ (VII, XXVIII, 1).

Bhaja, VIII, 20, {

devant. {

Tvaṁ (VII, XXVII, 1).

Bhūri (I, LXXXI, 6).

Rāye (X, CXII, 10).

**Bhara*, VII, 11 et 19 (VIII, II, 23).

Bharu devant. . . {

Su, changé en *sv*, VII, 6 (X, CXIII, 10).

Svaḥ, VIII, 6 (IX, CVI, 4).

Tātujānaḥ (I, LXI, 12).

Tvaṁ (X, LXXXIII, 3).

Bharu, VII, 11, {

s'il ne termine

pas un *pāda*,

s'allonge de-

vant.

Daddhi.

Naḥ (I, LXIII, 9).

Bhūri (III, LIV, 15).

Bhojanāni (V, IV, 5).

Matibhiḥ (IX, CIII, 1).

Yoniṁ (I, CXL, 1).

Stomaṁ.

Jātavedasaṁ (X, CLXXVI, 2).

Bharata, VII, 8.

devant.

Mṛīlayadbhyāṁ (I, CXXXVI, 1).

Yat (VIII, LI, 1).

Vasuvittamaṁ (VI, XVI, 41).

Somaṁ (II, XIV, 6).

**Bhava*, VII, 11 et 19 (I, CLVI, 1).

Bhava, VII, 11, s'il ne termine
pas un *pāda*, s'allonge devant

{ *Dyumnī* (X, LXIX, 4).

{ *Me* (X, LXXXIII, 7).

{ *Çata* (VII, XV, 14).

{ *Stotribhyaḥ* (III, X, 8).

Bhavata, VIII, 19, devant *mṛīlayantaḥ* (I, CVII, 1).

Bhujema, VIII, 13, devant *tanūbhiḥ*.

**Bhūma*, VII, 14 et 19 (V, VII, 5).

Kadā (I, CV, 3)

***Bhūma*, VIII, 8 *Cakratuḥ* (I, CLIX, 2).

(I, LXI, 14). *Nishtyā-iva* (VIII, 1, 13).

—Excepté de- *Varuṇasya*.

vant. *Sāryasya* (X, XXXVII, 6).

Harivaḥ.

Bhūma, VIII, 30, à la fin d'un *pāda*, devant une consonne (I, CLXXXII, 6).

Bhūma, VII, 14, devant *tribandhuraḥ* ¹ (VII, LXIX, 2).

Bhūshata, VIII, 30, à la fin d'un *pāda*, devant *rathaḥ* (I, CLXXXII, 1).

***Makshu*, VII, 2, même quand il est premier terme d'un composé; voyez la 2^e liste alphabétique (VIII, xxxi, 15; III, xxxi, 20; VII, LXXIV, 4). — Exception: *makshuṅga-mābhiḥ*, VII, 4 (VIII, xxii, 16).

Mada, VIII, 6, devant *svastaye* (X, LXIII, 3).

***Madata*, VIII, 7 (I, LI, 1).

**Madatha*, VII, 17 et 19 (VIII, VII, 20).

**Manthata*, VII, 15 et 19 (III, xxix, 5).

Mandaya, VIII, 18, devant *gobhiḥ* (III, xxx, 20; III, L, 4).

Mandasva de- { *Su*, VII, 30 (VIII, vi, 39).

vant. { *Hi*, changé en *hy*, VII, 6 (III, xli, 6).

**Marmrijma*, VII, 18 et 19 (III, xviii, 4).

Mahaya, VIII, 6, devant *svaḥ* (I, LII, 1).

**Mimikshva*, VII, 15 et 19 (I, XLVIII, 16).

Muñca, VIII, 14, devant *sushuvashaḥ* (X, xciv, 14).

Mumcatu, VII, 7, devant *vi*, changé en *vy* (IV, xii, 6).

**Mṛīḥ*, VII, 16 et 19 (I, cxiv, 2).

Mṛīlaya, VIII, 20, devant *naḥ* (VIII, XLVIII, 8).

**Moshatha*, VII, 17 et 19 (V, LIV, 6).

Voyez la note relative à *gha*.

- ...*asya*, précédé d'une
consonne, VII, 3 (IV,
XLII, 1; I, LIII, 8; cf.
I, CXL, 10).
Anu-driçya (X, CXXX, 7).
Abhi-padya (X, LXXI, 9).
...*ya*, VII, 3, non précédé d'*â*
et final d'un terme de deux
syllabes, qui termine un com-
posé et commence par un *udâtta* {
(II, XXXVII, 3; cf. I, CV, 2
X, LXXXV, 33; II, x, 5; VIII
I, 4).—Exceptions (VII, 4):

- Abhi-vlagya yatra* (I,
CXXXIII, 1; cf. I, CXXXIII,
2)
Â-rabhya (I, LVII, 4).
Ni-yûya pishtutamayâ (cf.
X, LXX, 10).
Ni-shadyavi (I, CLXXVII, 4;
cf. I, CVIII, 3).
Prâsya, pour *pra-asya*
(I, CXXI, 13).
Sam-gatya (X, XCVII, 21).
*Sam-mîlya*¹ (I, CLXI, 12).

Yakshva, VII, 34, devant *mahe* (V, XLII, 11).

**Yacha*, VII, 16 et 19 (I, XXII, 15).

**Yachata*, VII, 17 et 19 (II, XXVII, 6).

Yachata, VIII, 6, devant *svastaye* (X, LXIII, 12).

**Yaja*, VII, 16 et 19 (I, LXXV, 5).

- Kriptâṁ* (X, XXVIII, 8).
Cakruḥ (VII, LXIII, 5).
Te (I, CLXIII, 4).
Yatra, VII, 26 et 28, en tête d'un
pâda, devant.....
Daçasyan (X, CXXXVIII, 1).
Naḥ (I, LXXXIX, 9).
Naraḥ (VII, LXXXIII, 2).
Niyudbhiḥ (X, *III, 6).
Bhayante (VII, LXXXIII, 2)↗

¹ Dans tous ces composés en *ya*, la 1^{re} syllabe du second terme est *udâtta*.

Matih (V, XLIV, 9).
Madanti (V, LXI, 14).
Raṇanti (IX, CXI, 3).
Rathasya (III, LIII, 5).
Rathena (I, XXII, 4).
Vaḥ (I, CLXVI, 6).
Vadete (X, LXXXVIII, 17).
Sapta-rishin (X, LXXXII, 2).
Samudraḥ (X, CXLIX, 2).
Suparṇāḥ (I, CLXIV, 21).
Somasya (VIII, IV, 12).

Yatra, VIII, 17, dans l'intérieur d'un *pāda*, devant *vi* (VIII, XIII, 20).

**Yadi*, VII, 17 et 19 (III, XXIX, 6), excepté devant.....

{ *Mṛityoḥ*, VII, 21 (X, CLXI 2).
Me, VII, 20 (VIII, XIII, 21).
Vā, VII, 22 (X, CXXIX, 7).

Kavīnaṁ (X, XXII, 10).
Krithaḥ.
Yadi, VIII, 4, dans l'intérieur d'un *pāda*, devant.....

{ *Goḥ* (X, XII, 3).
Manasaḥ (IX, XCVII, 22).
Sabandhavaḥ (IX, XIV, 2).
Saramā (III, XXXI, 6).

**Yanta*, VII, 17 et 19.
**Yāvaya*, VII, 17 et 19 (X, CXXVII, 6).
**Yukshva*, VII, 13 et 19 (X, IV, 6).

Yukshva *devant { *Hi*, VII, 13 (VI, XVI, 43).
Ĥi, changé en *hy*, VII, 6 (I, XIV, 12).

Yuyota, VII, 32, devant *cāruṁ* (VIII, XVIII, 11).

- Dañśishkṭha* (VIII, xxiv, 25).
Daṣagvañ (VIII, xii, 2).
Naḥ (I, lxii, 2).
 Le thème *navagva* (IX, cviii, 4; IV, li, 4).
Niḥ (VIII, ix, 4).
Nu (VIII, xii, 4).
Pāvaka (I, l, 6).
Prithivyāñ (II, xvii, 6).
Yatibhyaḥ (VIII, iii, 4).
Vasu (VIII, xvii, 10).
Vasūni (VI, xvi, 48).
Vṛitrañ niḥ (I, lxxx, 2; cf. VIII, ix, 4).
Sumatsu.
Samudrañ (VIII, iii, 10).
Sahantaḥ (V, lxxxvii, 5).
Svar ṇa (V, liv, 15; cf. X, cxxi, 5).
Yoja, VII, 7, devant *nu*, changé en *nv* (I, lxxxii, 1, etc.)
Yodhaya, VIII, 18, devant *ca* (III, xlvi, 2).
**Raksha*, VII, 14 et 19 (I, xviii, 3).
Raksha, VII, 14, précédé d'*agne* et suivi de *naḥ* (VII, xv, 13; cf. XIV, cxiv, 3).
***Rakshata*, VIII, 7 (I, clxvi, 8).
Rakshatha, VII, 32, devant *na* (VIII, xlvii, 1).
**Raṇa*, VII, 16 et 19 (IX, vii, 7).
**Rada*, VII, 16 et 19 (VI, lxi, 6).
Randhaya, VIII, { *Yeshu* (VI, xix, 12).
 5, devant... { *Kaṁ* (I, cxxxii, 4).
 Çāsāt (I, li, 8).
**Rarabhma*, VII, 15 et 19 (VIII, xlv, 20).
Rarima, VII, 32, après *vanemā* et devant *vayañ* (II, v, 7).
Rarima, VIII, 20, devant *te* (III, xxxii, 2).
Rāsva devant... { *Ca*, VII, 31 (I, cxiv, 6).
 Pitāḥ, VII, 30 (I, cxiv, 9).
**Ruja*, VII, 16 et 19 (IX, xci, 4). — Exception, VII, 20 :
ruja yāḥ (IX, liii, 3).

Rukema, VIII, 6, devant *svastaye* (X, LXIII, 14).

Roma, VIII, 14, devant *prithivyāh* (I, LXV, 4).

Vaṁśa, VII, 24, devant *naḥ* (VIII, xxiii, 27).

^a *Vada*, VII, 13 et 19 (I, xxxviii, 13).

Vada, VII, 13, devant *tand* (I, xxxviii, 13¹).

^{**}*Vadata*, VIII, 7 (I, LXIV, 9).

Vanuyâma, VIII, 13, après *vîrân* et devant *trotâḥ* (I, LXXIII, q; cf. V, III, 6).

[illegible]

**Vardha*, VII, 16 et 19 (VIII, LXIV, 13):—Exception, VII, 20: *vardha cubhre* (VII, xcv, 6).

* *Vardhaya*, VII, 10 et 19 (IX, xcvi, 36).

Vardhaya, VII, 10, s'il ne termine pas un *pāda*, s'allonge devant.....

{	<i>Dyumnāñ</i> (I, CIII, 3).
	<i>Naryañ</i> (I, CXC, 1).
	<i>Rudrañ</i> (VI, XLIX, 10).

Vandhasva, VII, 30, devant *su* (VIII, XIII, 25).

* *Vavanma*, VII, 15 et 19 (VII, xxxvii, 5).

Vavrája, VII, 18 et 19 (III, 1, 6).

Vasishva, VII, 15 et 19 (I, xxvi, 1).

Kutsam, VII, 21 (I, CLXXIV, 5).

Vdyo, VIII, 21 (VII, xc, 1).

Vaha, VII, 10 et 19 (~~X~~, XII, 2).

—Excepté devant..... Çushnáya, VII, 22 (I, CLXXV, 9).

Havydni, VII, 20 (X, LI, 5).

Vaḥa, VII, 10, s'il ne termine
pas un *pāda*, s'allonge devant
Tvañ (I, XLIV, 1).
Duḥitaḥ (V, LXXIX, 8).
Daivyañ (I, XXXI, 17).

Vahasva, VII, 30, devant *su* (VIII, xxvi, 23).

Vāsaya, VIII, 13, devant *manmand* (I, CXL, 1).

Vida, VII, 16 et 19 (V, xli, 13).

Viddhi, VII, 6, devant *tu*, changé en *tv* (VII, xxxi, 4).

¹ Pour les deux règles relatives à *vada*, le commentaire cite deux fois un même exemple, qui ne s'applique qu'au *çloka* 13, et non au *çloka* 19.

**Vidma*, VII, 15 et 19 (X, XLV, 2). — Exception, *VII, 20 :
vidma dātāraṁ (VIII, XLVI, 2).

Vidma, VII, 6, devant *hi*, changé en *hy* (VIII, II, 21).

**Vidhyata*, VII, 17 et 19 (I, LXXXVI, 9).

Vīryeṇa, VII, 5, devant un monosyllabe, affecté du *kshaipra-sandhi* (IV, XVIII, 5).

**Vriṣṣa*, VII, 17 et 19 (III, XXX, 17).

Vettha, VII, 32, devant *hi* (VI, XVI, 3).

Bhṛimaṁ (VIII, L, 12).

Veda, VII, 24, en *Me* (V, XII, 3).

~~Vet~~ed'un *pāda*, Y..., chez *Ṣunaḥṣepa* (I, xxv, 7; cf. VI, LI, 2)

Viṣvasya (VI, XLII, 3).

Veda, VIII, 14, dans l'intérieur d'un *pāda*, devant *vasudhitiṁ* (IV, VIII, 2)

Voca, devant... *Nu*, VIII, 19 (I, CXXXII, 1).

Suteshu, VIII, 14 (VI, LIX, 1).

Vocema, VIII, 17, devant *vidatheshu* (I, XL, 6).

Vyathaya, VIII, 19, devant *manyuṁ*.

**Çaṁsa*, VII, 13 et 19 (III, XLIX, 1).

Çaṁsa, VII, 13, devant *goshu* (I, XXXVII, 5).

Çagdhī, VII, 31, devant *naḥ* (VIII, III, 11).

Çatena, VII, 30, devant *naḥ* (IV, XLVI, 2).

**Çiksha*, VII, 14 et 19 (VII, XXXII, 26).

Çiksha, VII, 14, devant *stotribhyaḥ* (II, XI, 21).

***Çiçīta*, VIII, 8 (VIII, XL, 10).

Çiçīta, VII, 6, devant *su*, changé en *sv* (VIII, XL, 11).

**Çriṇuta*, VII, 17 et 19 (II, XLI, 13).

**Çriṇudhi*, VII, 17 et 19 (VIII, XIII, 6).

**Çoca*, VII, 12, 14 et 19 (VIII, XLIX, 6).

Çoca devant... { *Marudvridhaḥ*, VII, 14 (III, XIII, 6).
Yavishṭhya.

**Çravaya*, VII, 16 et 19 (VIII, LXXXV, 12).

Crudhi, en tête)
 d'un *pāda*, de- *Naḥ*, VII, 24 (VI, XXVI, 1).
 vant. *Havaṁ*, VII, 30 (II, XI, 1).

Çrudhi, VIII, 20, dans l'intérieur d'un *páda*, devant *naḥ* (I, cxxx, 6).

Çrudhi, VIII, 30, à la fin d'un *páda*, devant *havaṁ* (I, xxv, 19).

**Çrota*, VII, 15 et 19 (III, lxxxvii, 9).

**Sakshva*, VII, 15 et 19 (I, xlii, 1).

Sacasva, VII, 34, devant *naḥ svastaye* (I, i, 9; cf. I, cxxix, 9).

Sada, VIII, 4, devant *pítaye* (VIII, lxxxvi, 8).

vant. *Yonishu* (II, xxxvi, 4).

Sadma, VIII, 30, à la fin d'un *páda*, devant *hotá* (IV, i, 8).

**Sanā*, VII, 12 et 19 (IX, iv, 1).

Sana, VII, 33, devant *jyotiḥ* (IX, iv, 2).

**Sara*, VII, 16 et 19 (IX, xli, 6).

**Sádaya*, VII, 12 et 19 (I, xv, 4).

Sádaya, VII, 12, devant *sapta* (X, xxxv, 10).

**Sima*, VII, 17 et 19 (VIII, iv, 1).

***Siṁcata*, VIII, 7 (II, xiv, 1).

Cara (VIII, xxxii, 19).

Tira.

Dadhidhvañi (X, ci, 11).

Nama (I, cxxix, 5).

Namadhvañi.

Nayanta.

Su, VIII, 3, devant.

Mahe (V, xlii, 13).

Muñca (X, xciv, 14).

Mṛidhaḥ (II, xxviii, 7).

Agne (I, cxxxix, 7).

Atra (III, lv, 2).

Adhvaram (III, xxiv, 2).

Áyuh (VIII, xviii, 22).

Te, { suivis } *Áyuh* (VIII, xviii, 22).

Naḥ, { de } *Indra* (I, clxxiii, 12).

Upa (I, cxxxix, 1); mais

non de *upa sātaye*, VIII,

5 (I, cxxxviii, 4).

Etu (VIII, xxvii, 3).

Sa, VIII, 16, devant *ratham have* (VIII, xxvi, 1; cf. VIII, XLV, 9).

**Sanota*, VII, 15 et 19 (VII, xxxii, 8).

**Supaptani*, VII, 15 et 19 (I, clxxxii, 5).

**Srija*, VII, 13 et 19 (VII, lxxxvi, 5).

Srija, VII, 13, devant *vanaspate* (I, xiii, 11).

Srijata, VII, 31, { *Gayasādhanaṁ* (IX, civ, 2).

devant..... { *Madhumattamaṁ* (IX, lxii, 21).

**Sedha*, VII, 16 et 19 (VI, xliv, 9). — Exception, VII, 20.

sedha rājan (X, xxv, 7).

**Sota*, VII, 14 et 19 (VIII, i, 17).

Sota, VII, 14, { *Pari* (IX, cviii, 7).

devant..... { *Varenyaṁ* (VIII, i, 19).

**Sodhu*, VII, 16 et 19.

**Stava*, VII, 17 et 19 (II, xi, 6).

***Stava*, VIII, 7 (X, lxxxix, 1).

***Stota*, VIII, 8 (VIII, xvi, 1).

***Stha*, VIII, 7 { *Kāṇvāyandh* (Vāl. vi, 4).

(V, lxi, 1). — { *Jātādh* (X, lxiii, 2).

Excepté, VIII, { *Nishkṛitih* (X, xcvi, 9).

10, devant... { *Surathāh* (V, lvii, 2).

Havanaçrutah (VIII, lvi, 5)

***Sma*, VIII, 8 (IV, xxxi, 8). — Excepté :

1° Après *pruti*, VIII, 11.

/ *Taṁ*, VIII, 12 (I, xlii, 2).

Ṭṛimhat, VIII, 12 (X, cii, 4).

Te, VIII, 11 *Parushnyām* (V, lii, 9).

(cf. IV, xxxi, *Vanaspate* (I, xxviii, 6).

2° Devant. 9)..... *Vrajanam* (VII, iii, 2).

Çubhe (V, lii, 8).

Durgribhṭyase, VIII, 12 (V, ix, 4).

Durhaṇḍyatah, VIII, 12 (X, cxxxii, 2).

Dhāyi, VIII, 12 (V, lvi, 7).

Purā, VIII, 11, chez *Vṛishākapi* (X, lxxxvi,

10; cf. I, clxix, 5).

- Pûshanañ*, VIII, 12 (X, xxxiii, 1).
Mat, VIII, 12 (X, xcv, 8).
Mâ, VIII, 12 (X, xcv, 5).
Mâvate, VIII, 12.
Me, VIII, 12 (X, xcv, 5).
Yañ, VIII, 12 (V, ix, 3).
 2° Devant. *Yasmai*, VIII, 12 (V, vii, 8).
 (Suite.) *Yasya*, VIII, 12 (V, ix, 5).
Râçim̐, VIII, 12 (IX, lxxxvii, 9).
Vâjeshu, VIII, 12 (VIII, xlix, 10).
Vâtah̐, VIII, 12 (X, cii, 2).
Vṛitrahatyeshu, VIII, 12 (VII, xxxii, 15).
Sadma, VIII, 12 (X, xcvi, 10).
Sma, VIII, 15, devant *cyâvayan*¹ (III, xxx, 4).
Sma, VIII, 30, à la fin d'un *pâda*, devant *sanemi* (IV, x, 7).
Svadma, VIII, 14, devant *pitûnâm* (I, lxix, 2).
Svâpaya, VIII, 16, devant *mithûdriçâ* (I, xxix, 3).
Svena, VIII, 32, devant *hi* (VII, xxi, 6).
Ha, devant... { *Padeva*, VIII, 18 (IV, xxxi, 5).
 { *Vahatah̐*, VIII, 13 (V, xli, 7).
Hata, VII, 32, devant *makhañ* (IX, ci, 13).
 **Hinava*, VIII, 7.
 **Hinota*, VII, 15 et 19 (X, xxx, 11).

II. VOYELLES FINALES DES TERMES ANTÉCÉDENTS, DANS LES MOTS COMPOSÉS.

LISTE ALPHABÉTIQUE DES FORMES DONT LA FINALE EST SUJETTE À ALLONGEMENT DANS L'INTÉRIEUR D'UN COMPOSÉ.

- Akrishi*, IX, 4, devant *v* (X, cxlvi, 6).
Aksha, IX, 3, devant une nasale, autre que *m* (X, liii, 7).
Agha, IX, 6, devant *y* (VIII, lx, 7).

¹ Voyez la note relative à *gha*.

Aṁku, IX, 6, devant *y* (VI, xv, 17).

Ajira, IX, 6, devant *y*.

Adhvāri, IX, 6, devant *y* (I, xxiii, 16).

Anapa, IX, 10, dans *anapā-vṛit* (VI, xxxii, 5).

Anna, IX, 10, dans *annā-vṛidham* (X, i, 4).

Apa, IX, 2, devant la racine *vṛit*, aux formes où elle a un *ri* (I, lvii, 1).

Apari, IX, 10, dans *aparī-vṛitaḥ* (II, x, 3).

Api, IX, 10, dans *apī-juvā* (II, xxxi, 5).

Api, IX, 2, devant la racine *vṛit*, aux formes où elle a un *ri* (X, xxxii, 8).

Abhi, IX, 2, devant la racine *vṛit*, *Abhi-vāvṛite*, IX, 8 (X, aux formes où elle a un *ri* (VI, clxxiv, 1).
Lxx, 4; I, xxxv, 4). — Excepté *Abhi-vṛitya*, IX, 8 (X, dans. clxxiv, 2).

Abhi, IX, 2, dans *abhī-varta* (X, clxxiv, 1; X, clxxiv, 3).

Amati, IX, 7, devant *v*.

Amitra, IX, 11, dans *amitrā-yudhaḥ* (III, xxix, 15).

Arāti { IX, 5, devant *y* (I, xcix, 1).
IX, 4, devant *v* (IX, cxiv, 4).

Ava, IX, 11, dans *avā-yatī* (VIII, lxxx, 1).

devant *y*, non initial d'un *Aṣva-yujāḥ* (V, liv, 2).
monosyllabe, IX, 5 (X, *Aṣva-yūpāya* (I, clxii, clx, 5; cf. I, li, 14). — 6).

Aṣva Excepté dans, IX, 9. . . *Aṣva-yogāḥ* (I, clxxxvi, 7).
devant *v*, IX, 4 (X, xcvi, 7). — *Aṣva-vat*, à la fin d'un *pāda*
7). — Excepté dans, IX, (VIII, xcvi, 5; cf. VIII, lxxxii, 3).
8.

Aṣva-vit (IX, lxi, 3).

Āhuti, IX, 7, devant *v* (IX, lxvii, 29).

Indra, IX, 11, dans *indrā-vataḥ* (IV, xxvii, 4).

Ishu, IX, 6, devant *y* (I, cxxviii, 4).

Uktha, IX, 3, devant *m* (VII, xxxiii, 14).

Ugra, IX, 10, dans *ugrā-devaṁ* (I, cxxvi, 18).

- Uru*, IX, 3, devant une nasale, autre que *m* (X, XIV, 12).
Riju, IX, 6, devant *y* (I, CXXXVI, 5).
Rina, IX, 7, devant *v* (X, XXXIV, 10).
 devant *y*, non initial d'un monosyllabe IX, 5 (X, v, 3; cf. VIII, LIX, 10),
 exceptions, IX, 9. . . *Rita-yanta* (VIII, III, 14).
 allongement excep- *Rita-yuktiṁ* (X, LXI, 10).
Rita / tionnel devant un *Ritā-yan* (VII, LXXXVII, 1).
 monosyllabe, IX, *Ritā-yuñ*.
 10. *Ritā-yoh* (I, CLXIX, 5).
 devant *v*, IX, 4. — Exception, IX, 8: *rita-vākena* (IX, CXIII, 2).
Rita, IX, 12, dans *ritā-vne*¹ (VIII, XCII, 8).
Riti, IX, 1, devant le radical *sah* (VIII, LXXVII, 1).
Ritviya, IX, 7, devant *v* (VIII, XII, 10).
Ridu, IX, 3, devant tout conséquent (VIII, LXVI, 11).
Rishi, IX, 12, dans *rishī-vah* (VIII, II, 28).
Eva, IX, 12, dans *evā-vadasya* (V, XLIV, 10).
Kava, IX, 3, devant tout conséquent.
Kavi, IX, 5, devant *y* (I, CLXIV, 18).
Kriçana, IX, 7, devant *v*.
Kratu, IX, 6, devant *y* (X, LXIV, 2).
Kshetra, IX, 12, dans *kshetrā-sām* (IV, XXXVIII, 1).
Ghṛiṇi, IX, 7, devant *v* (X, CLXXVI, 3).
Ghṛita, IX, 11, dans *ghṛitā-vṛidhā* (VI, LXX, 4).
Carshani, IX, 3, devant tout conséquent (III, LI, 1; VIII, 1, 2).
Jani, IX, 6, devant *y* (VII, XCVI, 4).
Tugrya, IX, 4, devant *v* (VIII, I, 15).
Tuvi, IX, 1, devant le thème *rava* (X, XCIX, 6; X, LXIV, 4).
Twishi, IX, 3, devant *m* (VI, LXVI, 10).
Dakṣha, IX, 10, dans *dakṣhā-vān* (III, XXXIX, 6).

¹ Cet allongement est mentionné à part, parce qu'il a lieu devant un groupe de consonnes. (Voyez, dans la première liste alphabétique, la note relative à *gha*.)

Dama, IX, 6, devant *y* (VI, XLVII, 16).

Ārgha, IX, 11, dans *ārghā-dhiyaḥ* (II, XXVII, 4).

Āuchuna, IX, 6, devant *y* (VII, LV, 3).

Deva, IX, 12, dans *devā-vān*, suivi de *divaḥ* (cf. X, LXI, 26).

Dyumna, IX, 1, devant le radical *sah* (I, CXXI, 8).

Dhānya, IX, 3, devant tout conséquent (X, XCIV, 13).

Dhita, IX, 7, devant *v* (III, XXVII, 2).

Nītha, IX, 7, devant *v* (III, XII, 5).

Une nasale, autre que *m*, IX, 3 (I, XXXIII, 8; cf. VIII, IX, 3).

Pari, devant. La racine *vr̥it*, aux formes où elle a un *ri*, IX, 2 (X, CXIII, 6) — Exception, IX, 8: *pari-vṛitaṁ na* (VII, XXVII, 2; cf. X, CXIII, 2).

Parvata, IX, 7, devant *v* (IX, XLVI, 1).

Pastya, IX, 4, devant *v* (IX, XCVII, 18).

Pitu, IX, 5, devant *y* (X, CXLII, 2).

Pitrya, IX, 4, devant *v* (IX, XLVI, 2).

Piba, IX, 3, devant tout conséquent (II, XI, 14; X, XXII, 15).

Putri, IX, 6, devant *y* (VII, XCVI, 4).

Puru, IX, 2, dans *purū-tama*, au commencement ou à la fin d'un hémistiche (VI, XLV, 29; VIII, XCI, 7; cf. V, LVI, 5).

Pushṭa, IX, 7, devant *v* (VIII, XLV, 16).

Pṛiṣana, IX, 6, devant *y* (I, LXXXIV, 11).

Pra, IX, 1, devant le radical *sah*, non allongé (X, LXXIV, 6; cf. VI, XVII, 4). — Exception: IX, 8, *pra-sahānah* (X, XCIX, 2).

Bhaṁgura, IX, 4, devant *v* (X, LXXVI, 4).

Bheshaja, IX, 4, devant *v*.

Makṣu, VIII, 2, devant tout conséquent; voy. la 1^{re} et la 3^e liste alphabétique (III, XXXI, 20).

Madhu, IX, 6, devant *y* (V, LXXIV, 9).

Madhya, IX, 6, devant *y* (I, CLXXIII, 10).

Māhina, IX, 4, devant *v* (III, LVI, 3).

Mitra, IX, 12, dans *mitrā-yuvaḥ* (I, CLXXIII, 10).

Mithu, IX, 3, devant tout conséquent (I, XXIX, 3).

Yajña { devant le radical *sah*, IX, 1 (X, xx, 4).
dans *yajñā-yate*, IX, 11 (V, xli, 1).

Yavi, IX, 6, devant *y* (X, lxi, 9).

Ratha, IX, 1, devant le radical *sah* (VIII, xxvi, 20).

Rathi, dans *Rathī-tama*, IX, 2 (I, xi, 1; IX, lxvi, 26).
Rathī-taraḥ, IX, 11 (I, lxxxiv, 6).

Rayi, IX, 5, devant *y* (III, lxii, 2).

Vandhura, IX, 6, devant *y* (IV, xliv, 1).

Vayuna, IX, 7, devant *v* (V, lxxxi, 1). — Exception: *vayuna-*
vat devant *caḥāra* (VI, xxi, 3; cf. IV, li, 1).

Valgu, IX, 6, devant *y*.

Vasu { devant *y*, IX, 6 (I, li, 14).
dans *vasū-juvañ*, IX, 11 (VIII, lxxxviii, 8).

Vibhva, IX, 1, devant le radical *sah* (V, x, 7).

Viṣva dans *viṣvā-pushaṁ*, IX, 11 (I, clxii, 22).
dans *viṣvā-bhuve*, IX, 11 (X, l, 1).
devant le radical *sah*, IX, 1 (III, xlvii, 1).

Viṣvadevya, IX, 4, devant *v* (X, clxx, 4).

Vishu, IX, 7, devant *v* (X, xliii, 3).

Vrika, IX, 6, devant *y* (X, cxxxiii, 4).

Vrijina, IX, 6, devant *y* (X, cxxvii, 1).

Vriṣha { devant *y*, non initial d'un monosyllabe,
IX, 5 et 6 (I, xxxii, 5; III, lii, 5; cf.
IX, lxxvii, 5).
dans *vriṣhā-ravāya*, IX, 10 (X, cxlvi, 2).

Vriṣhnya, IX, 7, devant *v* (VI, xxii, 1).

Vaibhu, IX, 7, devant *v* (X, xlvi, 3).

Çakti, IX, 7, devant *v* (V, xxxi, 6).

Çata, IX, 10, dans *çatā-van* (VI, xlvii, 9).

Çatru { devant *y*, IX, 6 (X, lxxxix, 15).
devant le radical *sah*, IX, 1 (VIII, xlix, 6).

Çubhra, IX, 7, devant *v* (IX, xv, 3).

Çrudhi, IX, 5, devant *y* (VI, LXVII, 3).

Şakhi, IX, 6, devant *y* (I, CXXVIII, 1).

Sadana, IX, 12, dans *sadana-sade* (IX, XCVIII, 10).

Sapti, IX, 7, devant *v* (VII, XCIV, 10).

Saha, IX, 7, devant *v* (I, *Saha-vatsā* (I, XXXII, 9).

CXXV, 2). — Excepté *Saha-vasuñ* (II, XIII, 8). IX, 9.

dans. *Saha-vāhaḥ* (VII, XCVII, 6).

Saha-vīrañ (III, LIV, 13).)

Sukratu, IX, 5, devant *y* (I, CLX, 4).

Suta, IX, 7, devant *v* (VIII, LIV, 6).

Devant *y*, non initial d'un monosyllabe, IX, 5 (VI, 1, 7),

exception : *sumna-yantā*, IX, 8 et 9¹ (VI, XLIX, 1),.

<i>Sumna.</i>	allongement ex-	<i>Sumnā-yan</i> , devant <i>it</i> , IX,
	ceptionnel de-	12 (I, CXIV, 3; conf. I,
	vant un mono-	CXXXVIII, 1)
	syllabe.	<i>Sumnā-yuh</i> , devant <i>juhve</i>
		{ VI, II, 3; cf. III, XXVII,
		1).

Devant *v*, IX, 4 (I, CXIII, 12).

Su, { *Sū-mayañ*, IX, 10 (VIII, LXVI, 11).

dans. { *Sū-yavasa*, IX, 2 (VI, XXVIII, 7; VII, XVIII, 4).

Soma, IX, 11, dans *somā-vatim* (X, XCVII, 7).

Stana, IX, 2, devant tout conséquent (I, CXX, 8).

Stabhu, IX, 6, devant *y* (III, VII, 4).

Svadhiti, IX, 7, devant *v* (I, LXXXVIII, 2).

Hita, IX, 7, devant *v* (I, CLXXX, 7).

Hridaya, IX, 7, devant *v* (I, XXIV, 8).

Hrāduni, IX, 7, devant *v* (V, LIV, 3).

En outre, on allonge la finale d'un antécédent quelconque :

1° Devant *magha*, IX, 1, à toutes ses formes, excepté au

¹ Cette exception se trouve répétée dans deux *śloka*s, et le commentaire cite deux fois le même exemple.

génitif *maghasya*, IX, 8 (VII, LXXI, 1; VIII, LXX, 2; I, XLVIII, 10; V, XXXIII, 6);

2° Devant *vasu*, à toutes ses formes, IX, 1 (VII, XXXII, 24; X, CXXXIX, 4; VIII, XLVI, 1). — Exception: *vasu-vasu*, IX, 8 (X, LXXVI, 8).

Parmi les allongements mentionnés dans cette liste, le plus grand nombre a lieu devant les semi-voyelles *y* et *v*; deux, devant un *m* quelconque; trois, devant toute nasale autre que *m*; huit, devant le radical *sah*; six, devant le radical *vrit*, aux formes où il a un *ṛi*.

Dans les composés comme *abhī-varta*, dont nous donnons le thème, et non un cas particulier, l'allongement a lieu à tous les cas. Le *Prātiçākhya*, au 2° *çloka* du chapitre IX, appelle ces mots *sahapravāddh*: la règle s'applique au mot avec son thème, c'est-à-dire à toutes ses formes.

III. ALLONGEMENTS INTÉRIEURS, SOIT DANS DES MOTS SIMPLES, SOIT DANS DES PARTIES DE MOTS.

N. B. Dans la liste qui suit, la voyelle allongée se distingue par sa forme de majuscule.

Adamāyaḥ, IX, 28 (VI, XVIII, 3).

Adhvānayat, IX, 28 (VIII, XVIII, 10).

Anānu . . . , IX, 18 (II, XXIII, 11).

Apūrusham, IX, 29 (X, CLV, 3).

Apūrusha-ghnaḥ, IX, 25 (I, CXXXIII, 6).

Abhivṛiteva (dans le *padu*: *abhivṛitā-iva*), IX, 25 (X, LXXIII, 2).

Açrathāyaḥ, IX, 28 (X, CXII, 8).

Iyānti, IX, 30 (VI, XXIII, 4).

Uktha-çāsa, à toutes ses formes, IX, 19 (X, LXXII, 7; X, CVII, 6).

Ushās . . . , à diverses formes (voy. *Ushāsānuktā* et *nūktoshāsa*):

- Akran* (I, xcii, 2).
Asmai (VIII, lxxxv, 1).
Kati (X, lxxxviii, 18).
 1° Après, IX. *Tubhyaṃ* (I, cxxxiv, 4).
 20. *Doshāṃ*.
Mahṭyamānāṃ (IV, xxx, 9).
Rājataḥ (I, clxxxviii, 6).
Vanaspatiṃ.
Agniṃ, IX, 26 (VII, xcix, 4; cf. VII, xliv, 1; VI, xvii, 5).
 2° Entre *sū-ryaṃ* et... *Īmahe*, IX, 30 (X, xxxv, 2; cf. III, xxxi, 15).
 3° A la fin d'un *pāda* de 11 syllabes, IX, 20 (I, cxxiv, 9; cf. I, xliv, 1; X, 1, 1).
Ushāsanaktā (voy. *ushās...*), IX, 27 (X, xxxvi, 1).
Rijūyeva (dans le *pada: rijuyā-iva*), IX, 27 (I, clxxxiii, 5).
Ritāyu-bhīḥ, IX, 29 (IX, iii, 3).
Ritāvarīr-iva, IX, 29 (IV, xviii, 6).
Kiyātyā, IX, 29 (II, xxx, 1; cf. X, xxvii, 12).
Gātūyanti-iva (dans le *pada: gātuyanti-iva*), IX, 24 (I, clxix, 5).
Gāmaya, après *havyāni*, IX, 29 (V, v, 10; cf. X, clii, 4).
Glāpayanti, IX, 27 (I, clxiv, 10).
Ghṛita-vānti, IX, 27 (IX, xcvi, 13).
 ... *cyāvay...*, IX, 17 (*cyāvayasi*, VIII, lxxxix, 7).
Jāgridhuḥ, IX, 30 (II, xxiii, 16).
Jāni, devant *pūrvyaḥ*, IX, 25 (VIII, vii, 36; cf. I, cxli, 1).
Jārayanti, après *sūnrite*, IX, 26 (I, cxxiv, 10; cf. I, xlviii, 5).
Jāhrishāṇā, IX, 29 (I, ci, 2).
Tātāna, après *satyaṃ*, IX, 24 (I, cv, 12; cf. V, i, 7).
Tātṛipāṇā, IX, 30 (X, xc, 16).
Tātṛipīṃ, IX, 30.
 ... *tātṛish...* IX, 17 *Tātṛishāṇaḥ*, après *na*, IX, 22 (VI, xv, 5).
 (*tātṛishāṇaḥ*, I, xxxi, 7). — Ex- *Tātṛishāṇāṃ*, devant *oshati*, IX, 21 (I, cxxx, 8; cf. I, clxxxiii, 11).
 ceptions...

Dādṛiṣhi, IX, 19, à toutes les formes où le thème se termine en i (II, xvi, 7; IV, xvii, 8).

... *dādrih*... IX, 17 (*dādrihāṇaḥ*, I, cxxx, 4). — Exception: *adadrihanta*, IX, 21 (X, lxxxii, 1).

Dū-ṇāṣa, à toutes ses formes, IX, 19 (VI, xlv, 26; VI, xxvii, 8). — Exception, IX, 22: *dūṇaṣā*, devant *rocandni* (III, lvi, 8).

... *drāvay*... IX, 17 (*drāvayā*, VIII, iv, 11; *drāvayitnavaḥ*, IX, lxix, 6). — Exception: *dravayanta* (X, cxlviii, 5).

Naktoshāsā (voy. plus haut *ushās*...), IX, 26 (I, xiii, 7).

Nāndama, IX, 24 (II, xxxiii, 12).

Pari-rāpaḥ, IX, 26 (II, xxiii, 14).

Pavītāraḥ, IX, 29 (IX, iv, 4).

Pavītāraṁ, IX, 30 (IX, lxxxiii, 2).

Paṇu-mānti, IX, 30 (IX, xcii, 6).

À la fin d'un hémistiché, IX, 19 (X, xc, 3; X, xcvi, 5; cf. X, xc, 1). — Exception:

Pūrush... à di- } *purushāṇāṁ* (VII, cii, 2).
verses formes } (*Pūrusha-ghnaṁ*, IX, 28 (I, cxiv, 10).

Dans...

Pūrushādah, IX, 28 (X, xxvii, 22).

Pūrushatvatā, après ...ī,
IX, 29 (IX, liv, 3; cf. V, xlviii, 5).

Prithu-jāghane, IX, 27 (X, lxxxvi, 8).

Pra-savītā, IX, 30 (VII, lxiii, 2).

Pra-sāham, après *jarhriṣhanta*, IX, 26 (VI, xvii, 4; conf. I, cxxix, 4).

Prāvaṇebhiḥ, IX, 28 (III, xxii, 4).

Māmṛijīta, IX, 14 (VII, xcvi, 3).

Māmṛijuh, IX, 14 (X, lxvi, 9).

Māmṛijē, IX, 14 (VII, xxvi, 3).

Māmṛiṇuḥ, IX, 14 (VIII, ix, 3).

Makshū... (voy. les deux listes précédentes), VII, 2, partout
(*makshūyu-bhiḥ*, VII, lxxiv, 4):

...*māmāh*..., IX, 17 (*māmāhantām*, I, xciv, 16; *māmāhe*, I, clxv, 13).

...*yāmāy*..., IX, 17 (*yāmāya*, VIII, iiii, 2). — Exception, IX, 22 : *yamayoh* (X, cxvii, 9).

Yavayā, devant *vadham*, IX, 23 (X, clii, 5).

Yavaya, devant *stenaṁ*, IX, 23 (X, cxvii, 6).

...*yāvay*..., IX, 17 (X, cxvii, 6). — Exceptions.....

Yavayantu, devant *indavaḥ*, IX, 22 (VIII, xlviii, 5).

Yavayasi, IX, 21 (VIII, xxxvii, 4).

Yavayuh, IX, 21 (VIII, lxvii, 9).

Yūyudhir-iva, IX, 28 (X, cxlix, 4).

Yūyuvih, IX, 26 (V, l, 3).

Rathfnāṁ, IX, 29 (I, xi, 1).

Rathfyantīva (dans le *pada* : *rathiyantī-iva*), IX, 28 (I, clxvi, 5).

Rāthyebhiḥ, IX, 27 (I, clvii, 6).

Aramayaḥ, IX, 21 (II, xiii, 12)

...*rāmāy*..., IX, 17 (*rāmāyā*, X, xlii, 1). — Exceptions.....

Paramayā, IX, 23 (VI, xxxviii, 3).

Ramayā, devant *girā*, IX, 21 (V, lii, 13).

Raraksha, IX, 23 (I, cxlvii, 3).

...*rāra(p)*..., IX, 17 et 18

Rarate, IX, 23 (V, lxxvii, 4).

(*rārapīti*, VI, iiii, 6; *rārandhi*, I, xci, 13). Exceptions.

Rarapçe, IX, 22 (IV, xx, 5).

Rarabhmā, IX, 21 (VIII, xlv, 20)

Rīrishāḥ, IX, 28 (I, cxiv, 8).

Rīrishat, IX, 28 (III, liii, 20).

Rīrishata, IX, 27 (I, lxxxix, 9).

Rīrishishṭa, après *tanvaṁ*, IX, 25 (cf. VIII, xviii, 13).

Rīshataḥ, non suivi de *d*, IX, 25 (I, xxxvi, 15; cf. I, xii, 5).

- Rīshate*, IX, 29 (I, CLXXXIX, 5).
Rīshantañ, IX, 24 (II, XXX, 9).
Vāvanah, IX, 13 (IV, XI, 2).
Vāvantha, IX, 13 (VIII, LV, 5).
Vāvandhi, IX, 14 (V, XXXI, 13).
Vāvarta, devant *yeshāñ*, IX, 25 (X, XCIII, 13; cf. I, CLXV, 2).
... *vāvas*... (*vāvasāñā*, I, XLVI, 13; *vāvase*, VIII, IV, 8).
Vāvātā, IX, 13 (VIII, IV, 14).
Vāvātuḥ, IX, 13 (VIII, I, 16).
Vāvāna, IX, 14 (X, LXXIV, 6).
Vāvṛije, IX, 14 (VII, XXXIX, 2).
Vāvṛituḥ, IX, 13 (IV, XXX, 2).
Vāvṛite, IX, 14 (X, CLXXIV, 1).
... *vāvridh*..., IX, 17 (*vāvridhāñā*, VIII, 5, 11; *vāvridhīthāḥ*, I, CXXX, 10). — Exception: *vāvridhantaḥ*, IX, 21 (IV, II, 17).
*Vāvridhvāmśaṁ*¹, IX, 13 (VIII, LXXXVII, 8).
Vāvriśasva, IX, 13.
Vāvriśāñah, IX, 14 (IV, XXIX, 3).
Vṛiśāya, IX, 27 (X, XCVIII, 1).
Vṛiśāyasva, IX, 30 (exemple tiré d'un *praisha*).
Çuṣṛūyāḥ, IX, 24 (VIII, XLV, 18).
Çuṣṛūyātāñ, IX, 26 (V, LXXIV, 10).
Çrathāya, IX, 25 (II, XXVIII, 5).
Çravayatañ, IX, 22 (VII, LXII, 5).
... *çrāvay*..., IX, 17 (*çrāvayā*, VIII, LXXXV, 12; *āçrāvayantaḥ*, I, CXXXIX, 3). — Exceptions...
Çravayan, IX, 23 (II, XIII, 12).
Çravayantaḥ, IX, 21 (I, CX, 3).

¹ Il semble que la règle relative à *vāvridh*... (IX, 17) rende inutile la mention à part de *vāvridhvāmśaṁ*. Le commentaire se fait à lui-même cette objection dans la scolie du *śloka* 13, et répond qu'en vertu du *krama* (voy. ch. VI, 1, *sūtra* 2), le *dh* initial du groupe doit être précédé de *d*: *vāvri-ddhvāmśaṁ*, et que, par conséquent, ce mot ne se trouve pas compris dans la règle du *śloka* 17.

Çrôyâh, IX, 24 (II, x, 2).

Sâdana, IX, 19, à la fin d'un *pâda*, et quand il fait à lui seul un mot (I, XLIV, 4; I, CXXXVI, 2; conf. VII, XXIV, 1; V, VII, 2).

Sâdana-sprîçah, IX, 30.

Sâdanâ, IX, 26, devant *te* (X, XVIII, 13).

Sâdanyaṁ, IX, 24 (I, XCI, 20).

Sânti, IX, 25, { *Abhi* (II, XXVIII, 1; VIII, XXI, 6).
devant. { *Guhâ* (VIII, VIII, 23).

Sasâhishe, IX, 21 et 30

... *sâsah*... IX, 17 (*sâsahâ*, VIII,

IX, 20; I, CLXXII, 6). — Exceptions.

(X, CLXXX, 1).

Sasâhe, IX, 23 et 28

(VIII, LXXXV, 15; X, CIV, 10).

Sâsâha, IX, 28 (V, XXV, 6).

Sâh... :

Suivi de *y*, et précédé de, IX
16.

Abhimâti (III, XXXVII, 3).

Nṛi (I, C, 5; VI, XLVI, 8).

Pṛitanâ (III, XXXVII, 1;
cf. V, XXIII, 2).

— Exceptions : *Nṛishahye*,
après.

Te, IX, 21 (VI, XXV, 8).

Vâjasâtau, IX, 22 (IX,
XCVII, 19).

2° Comme second terme d'un composé, IX, 15¹ :

Quand le 1 ^{er} terme n'est pas	/	Un monosyllabe	{	<i>Nṛi-shâham</i> , IX, 25
				(VIII, XVI, 1).
				<i>Su-shâhâ</i> , après <i>karan</i> ,
				IX, 27 (I, CLXXXVI, 2; cf. IX, XXI, 3).
				<i>Carshaṇi</i> (VIII, 1, 2).
				<i>Dhanva</i> (I, CXXVII, 3).

Exception : *vibhâ-saham*, IX, 22 (V, x, 7).

De 8 syllabes (VIII, LXXVII, 1; cf. X, CIV, 7; X, XX, 7). — Exception, IX, 24: *vaḥ satrā-sāhaṁ* (VIII, LXXXI, 7).

Quand *sah* . . . ne termine pas un *pāda*¹

De 12 syllabes (II, XXI, 3; cf. VI, LXXV, 9; II, XXI, 2).

¹ *Sāhan*, IX, 26 (VI, LXXIII, 2).

Sāhāḥ, IX, 26 (VIII, XX, 20).

Sāhishīmahi, IX, 29 (VIII, XL, 1).

3° Dans les formes suivantes . .

Sāhyāma, IX, 30 (X, LXXXIII, 1).

Sāhvāṁsaḥ, IX, 24 (IX, XLI, 2).

Sāhvān, IX, 27 (III, XI, 6).

Sōyavasāt (dans le *pāda*: *suyavasa-at*), IX, 27 (I, CLXIV, 40).

¹ A moins qu'il ne soit précédé d'*abhimāti* (X, XLVII, 3).

ÉTUDE SUR UNE STÈLE ÉGYPTIENNE,

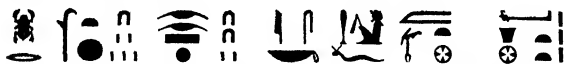
APPARTENANT À LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE,

PAR M. LE V^{ic} E. DE ROUGÉ. .

SUITE (VOIR LE CAHIER DE SEPTEMBRE-OCTOBRE 1856). .

V.

Nous avons laissé la princesse de Bachtan au moment où, ramenée en Égypte par son royal époux, elle fut élevée à la dignité suprême. Ce qui précède n'a été qu'un préambule, une sorte d'exposition du sujet; le récit de la guérison, véritable motif de la stèle que nous expliquons ici, commence à la fin de la sixième ligne, et dans les termes suivants :



Cheper renpe 15 (Payni?) hru 22 aske hen-w em jama-necht-hent-erpa-u

Factum est anno 15^e, Payni die 22^a, cum (esset) rex in (Thebarum templo quodam?)



ha ari hes-u en tew Amon-ra neu ka-t ta-ti em hevi-w

faciens hymnos patris Amonis-solis, domini solii duplicis mundi, in festo ejus





noure en Ap res heso-t het-w kte sep ape i-tu er fal-en




bono Oph australis, sedis cordis ejus, (quod) vice prima venerunt ut dicerent





								
hen-u	an	api	en p-ser en	Vochten	iu	ker	an-u	
regi :	(est)	legatus	principis	Bachtan	venit	cum	donis	
								
		achu	en suten himo-t					
		permultis ad regiam uxorem.						

On voit qu'il n'est pas possible de couper cet ensemble de groupes; ils ne forment qu'une seule phrase. C'est déjà une chose bien opposée aux idées émises par Salvolini, et partagées par beaucoup de savants, lorsque l'on commença à pénétrer le sens des hiéroglyphes, que de trouver des phrases de cette longueur. La littérature de la XIX^e dynastie m'a offert de nombreux exemples de périodes assez longues et bien coupées, et l'écriture hiéroglyphique se prêtait, tout aussi bien qu'une autre, à tous les développements du style, quoi qu'on en ait pu penser *a priori* et à une époque où l'on était loin de soupçonner toutes les ressources de la langue égyptienne.




La phrase est claire dans son ensemble; on la trouve presque entièrement traduite dans les notes du manuscrit de Champollion. J'aurai seulement à discuter plusieurs détails que j'apprécie autrement que M. Birch. Remarquons d'abord l'emploi du terme  *cheper* «il arriva», au commencement de la phrase, le dérivé copte  *YONI* a conservé cette

nuance sans altération : *accidit, contigit* (voy. Peyron, *Lex. copte*, verb. *ⲕⲱⲡⲓ, ⲗⲉⲱⲡⲓ*, etc.).





















La particule  ASKe est composée de *as* « ecce », et de *ke*, qui s'ajoute en composition très-fréquemment comme *ⲕⲉ* « etiam » en copte; la force de la locution est « voici que ». M. Birch sépare en deux le groupe que je prends pour un nom de localité : *tama-necht-hent-erpa-u*; telle serait sa lecture, si la prononciation suivait chaque élément, ce qui doit rester pour nous un point douteux. Champollion l'a laissé en blanc dans sa traduction; je ne doute pas qu'il ne s'agisse de quelque sanctuaire important de la ville de Thèbes. M. Birch traduit : « when his majesty « was in the Thebaïd commanding the cities ». Dans cette manière de voir, on ne sait que faire du premier signe après , à savoir, le bras armé , qui, lorsqu'il est seul, répond ordinairement au mot *necht* « la force, la puissance ».



En second lieu, pour que le groupe   pût signifier *commandant*, il faudrait un signe de flexion grammaticale qui le rattachât au sujet  « sa majesté », comme l'est le verbe suivant, *ari*; *ha ari* dans l'action de faire. Je pense, quant à moi, que nous avons affaire ici à un nom de lieu complexe, où le groupe  a une primauté d'honneur, et qu'il s'agit de quelque une des salles hypostyles¹ que Thèbes devait posséder en si grand nombre au temps de sa splen-



¹ Ce nom de localité est probablement l'abrégé du nom suivant,




mérite de déterminer, d'une manière précise, et le sens et la prononciation. M. Birch fait remarquer que ce mot (ainsi déterminé par les jambes en marche) est nécessairement le nom du messager, du héraut qui a fait le voyage, et il en rapproche avec raison le titre : *Suten api er rat-w* « royal héraut à ses pieds ». Je ne crois pas qu'il faille le confondre avec , déterminé par le volume; il me semble, néanmoins, qu'ils dérivent l'un et l'autre du même radical, qui correspond au copte Ⲫⲡ « juger, estimer », et que le vrai sens de  est le mot *guide*, qu'avait choisi Champollion. Pour la lecture, M. Birch hésite en AP et TAP. Cette dernière valeur avait été proposée par M. Lepsius; mais je ne vois pas que rien la confirme; la lettre initiale est  A, toutes les fois qu'elle est écrite, et jamais T¹.

M. Birch traduit, avec raison, la locution $\Delta \Xi$ par « apportant »; le mot à mot est « venant avec ». La particule *ker*, qui vient probablement de $\Xi \Sigma$ *ker* « saisir, tenir, posséder, avoir », a très-souvent la force de « avec », et s'emploie pour « ayant, possédant » (voy. *Mémoire sur l'inscr. d'Ahmès*, p. 128) : *iu ker* revient exactement à la locution arabe جاءب.

¹ M. Lepsius a remarqué que cet *a* initial pouvait être l'*a* qui se prépose souvent au radical; pour que cette explication fût admissible, il faudrait qu'on pût montrer un *t* initial dans une variante du mot AP. Ainsi,   doit se lire *anet*, parce que l'on trouve souvent   *net*, mais on n'a pas rencontré                

La particule qui marque la destination des présents est  *en*, elle est moins fréquemment employée dans cette acception que  *er*.

							
<i>Hane</i>	<i>maso-w</i>	<i>em-ta</i>	<i>hon-w</i>	<i>hna</i>	<i>an-w</i>	<i>fat-w</i>	
Cum	adductus est	ante	regem	cum	suis donis,	dixit	
							
			<i>em se-uaschi</i>	<i>hon-w</i>			
			invocans	sanctitatem ejus.			



Le sens est clair, et nous sommes ici complètement d'accord. Le verbe *mas* « amener » se trouve écrit avec la voyelle médiale  MAS; il se prend aussi dans le sens d'*apporter* des objets. Par exemple, dans la grande scène de Medinet-habou, qui représente la panégyrie célébrée au 1^{er} Pachons, un homme apporte au roi une gerbe qu'il doit couper avec sa faucille; l'inscription dit en cet endroit :   *mas vet-u¹ en suten* « apporter les gerbes au roi. »



• *Se-uasch* est la forme composée du verbe *uasch*, en copte ⲙⲁⲥⲥ « invocare »; ici, comme dans beaucoup de cas, on ne voit pas que l's initiale ajoute rien au sens primitif; peut-être était-elle intensitive, ou un peu emphatique. La lettre ⲩ, dont l'équi-

¹ En copte, ⲩⲟⲩⲣⲁ « olyra ».

valent exact est *aa*, se trouve plus souvent transcrite par le son *o*; c'est elle qu'on a presque toujours choisie pour représenter ce son dans le nom des Ptolémées.




M. Birch traduit le mot *aũu* par « salut »; jé crois que la traduction de Champollion, par le copte ΕΘΟΥ « gloire », était plus exacte : c'est ici l'action que l'on nommait *ta auu* « glorification », et que nous appelons l'*adoration*, car c'est l'acte d'hommage qu'on rendait aux dieux. Le groupe des neufs arcs, , avait été comparé par Champollion au copte ΝΙ-Ϣⲁⲓⲃⲧ, nom des Libyens, lequel pouvait, en effet, sembler une sorte de pluriel tiré de ΝΕ-Ϣⲁⲓ « arc ». Nous devons à M. Lepsius une observation fort juste sur le sens de ce groupe; ce savant remarque que  ne figure pas, comme nom d'une nation spéciale, dans les inscriptions triomphales, et encore moins dans les récits de combats; il semble que ce soit une sorte de terme général, désignant neuf peuples principaux, suivant M. Lepsius. Je pense que le nombre 9 est une sorte de pluriel d'excellence (3 fois 3) et qu'il désigne l'ensemble des peuples barbares, comme le nombre 9 appliqué aux dieux désigne le cycle entier adoré dans un temple. En effet, quoique les personnages divins soient in-

diqués au nombre de 9 (par le groupe , par exemple) dans les dédicaces, on n'en trouve souvent, dans la série des figures, que 8, ou tout autre nombre. Le pluriel ordinaire est figuré par trois ; neuf est donc à mes yeux un pluriel de pluriel, qui peut avoir eu une expression spéciale dans la langue égyptienne comme dans plusieurs autres. La traduction « peuples barbares » convient d'ailleurs bien mieux aux exigences du sens, ici et partout ailleurs, que celle de « Libyens », qui n'est indiquée par aucun monument. On ne voit pas pourquoi les peuples de la Mésopotamie auraient salué le Pharaon du titre de Soleil des Libyens; ils expriment, au contraire, leur propre soumission par la qualification de Soleil de tous les peuples.


M. Birch traduit la fin de la phrase par « our life depends of thee ». Je crois que la tournure exacte est « donne-nous de vivre en ta présence ». Ce premier salut est un hommage à la divinité du roi, dont le principal attribut, aux yeux des adulateurs orientaux, était le droit absolu de vie et de mort. Les inscriptions rappellent fréquemment ce droit divin des Pharaons, et l'histoire d'Esther atteste que ces traditions étaient vivantes à la cour des rois perses (voy. *Esther*, iv, 11). La belle juive n'osait aller trouver son époux, pour détourner les malheurs qui menaçaient sa nation; car toute personne qui se serait présentée ainsi, sans l'ordre du roi, devait être aussitôt punie de mort, si le souverain n'étendait vers elle son sceptre, en signe de clémence.



Ma traduction suit ici M. Birch, sauf pour le mot *compliment*, par lequel ce savant rend les signes ; *sen-ta* signifie littéralement « respirer la terre », pour « se prosterner ». L'acte du *sen-ta* est bien expliqué dans la stèle des mineurs d'or; les chefs du pays d'Akaiat y sont représentés venant adorer le Pharaon :



Cette adoration, le front dans la poussière et le ventre à terre, est encore le cérémonial officiel des cours de l'Asie orientale. M. Birch traduit ici le *sen-ta* par « compliment », et ailleurs par « obéissance ». La phrase précédente nous donne une des formules du *sen-ta* prononcé; « adoration » me paraît la traduction véritable, il répond étymologiquement au *προσκύνημα* des Grecs.

Le symbole , la jambe de taureau, nécessite une discussion; il signifie « second, une seconde fois »,

et, comme verbe, « recommencer ». La preuve s'en trouve à Silsilis, dans la série des panégyries célébrées sous Ramsès-Meïamoun; elle est ainsi chiffrée:

𓆎, 𓆏, 𓆐, 𓆑, etc. c'est-à-dire 1^{re}, 2^e, 3^e, 4^e panégyrie. M. Birch nous apprend qu'il doit cette remarque à M. Hincks; elle m'avait aussi frappé, et j'ai traduit, dès 1849, le titre 𓆏 𓆐 par « second du roi », ou lieutenant royal¹; mais personne n'a, que je sache, indiqué la vraie lecture du mot. M. Birch propose *tam*², et M. Brugsch, *uhem*; mais ni l'un ni l'autre n'ont justifié ces conjectures. Les variantes du groupe ne sont pas rares, et l'on se convaincra tout d'abord,

en étudiant les diverses leçons du Rituel, que 𓆏^x 𓆐 s'emploie tout à fait indifféremment pour le même mot. x ne joue pas ordinairement un rôle phonétique; dans l'ancien style, c'est le symbole du *croisement*, de la *multiplication*; il se trouve naturellement à sa place dans les mots *second*, *recommencer*. La véritable variante phonétique consiste dans l'ad-

dition de l'n initiale, 𓆏^{~~~~~} 𓆐. Je l'ai trouvée, pour la première fois, dans le nom d'un des juges infernaux. 𓆏^{~~~~~} 𓆐 𓆑 𓆒 *Tenemi*³; les Rituels d'ancien style, et en particulier ceux du Louvre, l'écrivent 𓆏^{~~~~~} 𓆏^x 𓆐 𓆑 𓆒⁴.

¹ Voyez *Notice des monuments du Louvre*, stèle d'Entew, p. 49.

² *Gam*, en suivant sa méthode de transcription, où *g* = 𓆏.

³ Voy. *Todt*. chap. cxxv, au 19^e juge.

⁴ Comparez aussi, dans les listes d'offrandes, un objet nommé

NeM; Lepsius, *Denkmäler*, IV, 3, sic 𓆏^{~~~~~} 𓆐.

Le signe } avait donc la valeur *nem*; il est syllabique, car on le trouve indifféremment écrit avec ou sans ses compléments phonétiques *n* et *m*. Les trois formes },], /, s'écrivaient également, à la volonté du graveur; les deux dernières indiquent la marche des deux jambes de devant: c'est un symbole assez naturel des idées *une seconde fois, recommencer*. On peut faire un rapprochement assez curieux entre ce symbole et le mot hébreu פִּעֻסִּים, qui signifie « gressus » et « vices »; ces analogies doivent être remarquées en présence du témoignage de Clément d'Alexandrie, qui nous avertit de la ressemblance qu'il avait observée entre les symboles des Hébreux et ceux des Égyptiens. } s'employait d'une manière générale pour dire « de nouveau », même à la troisième fois; à chaque fois qu'une action était répétée, on pouvait s'en servir. Je puis citer, comme exemple, l'inscription du tombeau d'Ahmès; ce personnage, après chaque action, est décoré $\Leftarrow \} _$ *em nem a* « une nouvelle fois ». Le nom propre de juge infernal, *Tenemi*, s'explique facilement d'après son déterminatif \wedge , les jambes marchant en sens inverse; *nem*, augmenté du T causatif, signifiera « faire retourner, redoubler »; *celui dont l'aspect fait reculer* est un nom qui trouve naturellement sa place au milieu des personnages effrayants qui composent la série des assesseurs d'Osiris.

Nem s'emploie, soit comme adjectif, soit comme adverbe, soit enfin comme une sorte de verbe auxiliaire; c'est alors ce mot qui prend les suffixes, et

le thème verbal reste invariable, ce qui forme une construction tout à fait analogue à la conjugaison copte; c'est le cas qui nous occupe ici : NeM-w-TaT « iteravit dicens ». A la ligne 13°, le sujet est un substantif, il sépare les deux mots NeM en HeN-w. . . . eM TaT « iteravit rex. . . . dicendo ». Plus loin, à la même ligne, on trouve la tournure opposée, avec *nem* adverbe : eR ARI-a NeM eM-Ta-K « ago iterum ante te ». Ces diverses locutions montrent la flexibilité de la langue égyptienne, et la richesse de sa syntaxe¹.

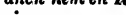














<i>At-a</i>	<i>neh</i>	<i>Ati</i>	<i>nev-a ha</i>	<i>Vent-nte reschi-t</i>
Veni	ad te,	Rex,	domine mi, pro	Bint-reschi-t.




















sen-t keti-t en suten hima Neweru-ra
sororem minorem regiae sponsae Neferu-ra







J'ai peu de remarques à faire sur ce commence-









Je ne veux pas m'écarter de mon sujet pour étudier les nombreux emplois du terme **ANCH**; je ne puis néanmoins laisser passer l'occasion de rappeler la légende d'Apis :  *Hapi anch nem en Ptah*, et la traduction que j'en ai donnée : « Apis, vie nouvelle de Ptah. » Je sais que ce sens a été contesté; on peut observer, à l'appui de mon opinion, 1°. que les autres taureaux ont une légende analogue; ainsi, Mnévis, dont le nom ordinaire est  *oër meri*, est appelé *anch nem en Ra*  « vie seconde ou nouvelle du Soleil », ce qui s'accorde parfaitement avec l'idée de

ment de la 9^e ligne. Le caractère  est d'une forme indécise; mais, entre les signes voisins  et , le sens ne permet pas d'hésiter à reconnaître  *sen-t* «sœur»; il y a d'ailleurs un  *n* complémentaire qui ne peut convenir à  = *sem*. Ces formes indécises ne se trouvent que bien rarement, sous la XVIII^e dynastie, dans les monuments importants. Le mot qui suit est   KeTi «petit», le copte ; c'est un des exemples du passage au  du T antique.













Le nom de la princesse est écrit trois fois dans le texte, et avec quelques différences. La première forme,     VeNT NTe ReSchi-t, contient la particule *nte* de plus que les deux autres; ce qui nous fait voir que le rédacteur a voulu séparer les deux mots *bent* et *reschi*. La seconde,     *bent resch-ti*, montre qu'il a assimilé le second mot à l'égyptien ReSchi-t «la joie» (en copte ); car il lui a donné le déterminatif ordinaire de ce mot,

l'incarnation de la divinité dans ces animaux sacrés; 2^o que les dieux naissants reçoivent la qualification de     *nem anch* «recommençant la vie» (voy. *Denkm.* IV, 61, 62, 64, et la scène de l'accouchement divin); aussi, le lever du soleil était-il le symbole et la matérialisation de cette éternelle renaissance divine. C'est dans le même sens que les défunts, ayant acquis l'immortalité à la suite du jugement d'Osiris, reçoivent souvent le titre de   *anch nem* «recommençant la vie», comme variante du titre ordinaire   «le justifié».

, le nez de veau, symbole des *souffles*, de la *fraîcheur*, et ensuite du *plaisir*. La troisième variante,    *bent resch*, montre que le premier mot se prononçait *bent* (avec le *t* final de la forme , qui ne se confond pas avec la marque souvent explétive ). On doit reconnaître ici, avec M. Birch, un nom sémitique, car le mot *bent* est indubitablement بنت « fille ». M. Birch croit trouver dans le second mot, *al-isch* « l'homme », ce qui ne me satisfait pas; j'ai pensé à quelque nom propre comme Reschid; la finale *ti* semble indiquer qu'on prononçait *Bint-reschit*. En tout cas, quoique le rédacteur égyptien ait eu certainement en vue le mot *reschi* « joie », il est à peu près certain que ce n'était de sa part qu'une assimilation arbitraire, par laquelle il a voulu donner à ce nom le sens de *filles de la joie*; et c'est là ce qui peut nous expliquer pourquoi il a une fois inséré la particule de flexion *nte* entre les deux mots *bent* et *reschi*.


						
<i>Men</i>	<i>avec em</i>	<i>ha-us</i>	<i>ama</i>	<i>uo</i>	<i>hon-ek</i>	
<i>Malum</i>	<i>invasit</i>	<i>artus ejus;</i>	<i>faciat</i>	<i>ire</i>	<i>rex</i>	
						
	<i>rech</i>	<i>che-t scha</i>	<i>er miaa-s</i>			
	<i>scientem</i>	<i>res librorum</i>	<i>ut videat oam.</i>			

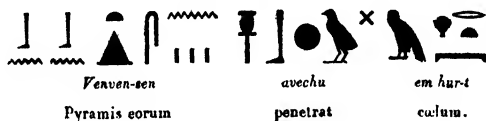
Je me sépare ici de mon savant devancier; il traduit le premier membre de phrase par « who cannot

« move herself(?) ». Il considère *men* comme la négation, ce qui pourrait être admis; mais tout dépend du sens que l'on reconnaîtra au groupe , que M. Birch transcrit HaVeCh, et qu'il traduit par « sauter, s'élancer, se mouvoir », d'où il tire sa traduction littérale : « il n'y a plus de mouvement dans ses membres. »  ne me paraît pas pouvoir se lire autrement que AVeCh; le signe initial  s'échange partout, et même dans ce mot, avec  et ¹, dont la valeur AV n'est pas contestée; je ne vois pas pourquoi on substituerait ici l'aspiration; ajoutons, comme dernier renseignement, une variante de l'époque ptolémaïque, où ce même mot est écrit  , avec trois lettres simples². En étudiant l'ensemble des usages du thème AVeCh, j'arrive avec certitude aux idées « pénétrer, absorber ». Le sens qu'indique M. Birch, le mouvement, aurait eu infailliblement les jambes  pour déterminatif habituel, et je n'ai pas trouvé une fois  avec ce groupe. Les trois déterminatifs qui accompagnent le thème AVeCh sont : 1° , l'idée de croisement; 2° , symbole très-général pour les actions fortes, et 3° , qui a plusieurs sens : outre la *joie* et les *sentiments*, l'action de *manger*, *aval*er, lui est attribuée, et, dans un sens figuré, les idées de *pénétrer*, *entrer*; c'est

¹ Voy. *Todt.* chap. xv, 2; cf. Champol. *Monum.* pl. XXXVIII, l. 19, et Lepsius, *Denkmäler*, IV, 46, 6.

² Lepsius, *Denkmäler*, IV, 18; cf. *Todt.* xv, 2.

ainsi que le verbe  AM « manger, avaler », s'emploie, avec le même déterminatif, pour *enchâsser* une pierre précieuse. Nos trois déterminatifs conviennent parfaitement au sens de *pénétrer*. Parmi les exemples que cite M. Birch, je lui ferai observer qu'il est peu naturel de dire des obélisques que leurs pyramidions *sautent* dans le ciel¹.



Telle paraît être la traduction naturelle de ce passage. L'expression *avechu em haa*, que ce savant traduit par « sautant de joie », sera bien mieux rendue par « pénétrés de joie », car elle forme parallélisme avec « comblés de santé », dans le passage cité². Voici d'ailleurs une expression analogue, où le même verbe a pour régime *la vie*, et où le sens de *sauter* devient impossible; elle est tirée du discours de Ptah à Ramsès II³:



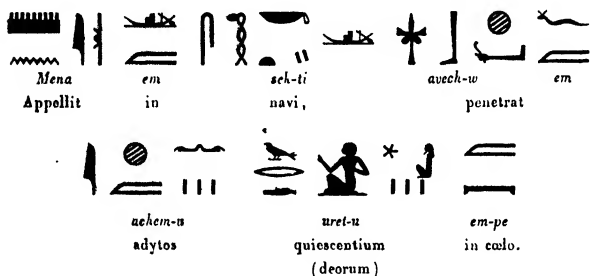
¹ Voy. Lepsius, *Denkmäler*, III, 24, base du grand obélisque de Karnak.

² Rosellini, *Mon. R.* CXIII, l. 8.

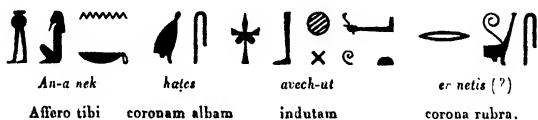
³ Champollion, *Monum. pl.* XXXVIII, l. 19, à Ibsamboul.


C'est un des bons effets du règne de Ramsès qui est ainsi tracé.

Nous trouvons donc à ce verbe deux sens bien liés; au figuré « être pénétré, comblé de . . . », au sens propre « s'absorber, pénétrer dans . . . ». L'âme justifiée, admise au ciel, arrive, dit le Rituel au chapitre xv, dans les sphères des astres :




Ce sens s'établit encore très-bien par l'emploi métaphorique de AVeCh-tu, signifiant « combiné »; le schent est ainsi défini (voy. Lepsius, *Denkmäler*, IV, 46, 6) :



C'est, en effet, cette combinaison qui produisait le schent .

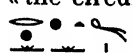

Ayant reconnu dans *avech* l'idée de « pénétrer », il faudra appliquer, dans notre passage, au groupe

 MēN, déterminé par l'oiseau funeste, la signification de « mal ». Le mot *men* a clairement ce sens dans un passage de la confession négative¹.

			
An	ari-a	men	van
. Non	feci	malum	fœdum.

Sans savoir quel est le péché spécial ainsi indiqué, on voit que la négation se trouve en tête de la phrase, comme dans tous les autres passages du même tableau.

Les mots *men avech em ha-us* se traduisent de la manière la plus naturelle : « Un mal a pénétré dans ses membres ».

M. Birch ne nous donne sa traduction des mots suivants que comme une conjecture, et je ne puis m'y rallier : « Would your majesty proceed to know « the circumstance and see it or her (?) ». Les signes  désignent, à la ligne 11^e, le grammate royal *Toth-em-hevi*, qui va visiter la princesse par ordre du roi. Cette remarque, qui a échappé à M. Birch, est la clef du passage qui nous occupe. Les premiers mots ne sont pas obscurs : *ama uo hon-ek*, mot à mot « que fasse aller ta majesté... » Qui ? L'individu qualifié *rech che-t scha*, mot à mot « quelqu'un sachant la chose du livre » ou « toute science », car le groupe  se prend aussi quelquefois pour l'ensemble d'une

¹ *Todt.* chap. cxxv, l. 26.








chose¹. La difficulté provient ici de ce que le rédacteur a omis toute marque de flexion au verbe ReCh « savoir, connaître » ; mais la ligne 11^e ne laisse aucun doute sur cette traduction, comme on le verra plus tard. L'ambassadeur du prince de Bachtan demande donc au roi d'envoyer un savant pour examiner la princesse malade. Ce point établi, nous suivons le même sens, qui continue à nous éloigner de notre devancier.






Le rédacteur met toujours dans la bouche du roi un langage recherché qui rend ces phrases très-difficiles à comprendre.



M. Birch traduit : « deliver to me the letter of « the prince to the interpreters (?) of cabinet. » Ce qui a égaré ici notre savant confrère, c'est le groupe , assez rare dans les inscriptions ; il le prend pour une lettre, venant du prince de Bachtan, lettre dont il n'a nullement été question dans le discours

¹ En ce sens, il serait possible que ne formât qu'un mot, ou serait déterminatif, ReCh Che-t « sachant toute chose », on sait que représente les livres, les écritures.

de l'ambassadeur. Mais nous n'en sommes pas réduit, pour ce groupe, à des conjectures; c'est l'inscription de Rosette qui nous en donne la clef. Les hiérogammates y sont désignés, à leur place, parmi les prêtres, par les signes démotiques qui correspondent au mot *ne-schaï* « les grammates », suivis d'un groupe qui n'est que le signe abrégé des hiéroglyphes  « la double demeure de vie ». On sait que les lignes hiéroglyphiques correspondant à cet endroit du texte étaient dans la partie détruite de la pierre de Rosette; mais ce passage est parfaitement conservé dans le protocole identique des deux décrets de Philæ, et le nom du collège des hiérogammates, venant après les stolistes, s'y lit dans les deux monuments  TI-u Pa-ti ANCh; ce qui ne diffère du groupe de notre inscription que par la variante graphique  pour , et par l'absence de la particule  *nte* « de ». Le mot TI n'était plus usité sous les Ptolémées, puisque le démotique le remplace par le sigle ordinaire pour *sechaï* « scriba »; il ne faut donc pas s'étonner de ne plus le trouver dans le dictionnaire copte. L'orthographe de l'inscription de Philæ nous montre, par son déterminatif , qu'il s'agit des *hommes* de la science, et non pas des livres, comme je l'avais d'abord pensé. Ce déterminatif manque dans notre inscription, il n'y a que , signe des écritures; cela devait bien suffire pour un mot aussi connu des Égyptiens que le nom du collège des hiérogammates. Je ne me hasarderais pas à vouloir expliquer



ce qu'on entendait par la double demeure de vie. Lorsqu'on transcrit ces groupes composés, comme je le fais ici, par les deux termes dont ils sont formés, on doit bien se rendre compte que cette transcription est douteuse, la prononciation du mot ainsi représenté pouvait bien être toute différente de celle de ses éléments réunis.

Il en est ainsi du groupe suivant, dont les éléments donnent bien, pour le sens, « les docteurs des choses mystérieuses », *sechāi-u ameni-t-u*.   CheN-nou (le copte memphitique ) signifie « l'intérieur, le dedans »; je n'oserais affirmer qu'il s'agisse des *mystères de l'intérieur du corps humain* : c'est ce qui me paraît le plus probable; mais il est possible qu'il s'agisse des docteurs de l'intérieur du temple, ou *attachés au sanctuaire*.

M. Birch ne paraît pas avoir possédé une copie bien exacte pour le groupe  ; il est gravé sur la stèle en très-petits caractères, mais parfaitement lisibles, et on ne peut lui substituer d'autres signes, comme l'a fait ce savant. Ils forment d'ailleurs un second membre de phrase en parfait parallélisme avec le premier. On demandait au roi un habile docteur, il répond en mandant ses hiérogammates et ses savants.

						
<i>Sta-t</i>	<i>nou</i>	<i>ha-a</i>	<i>fat</i>	<i>en hon-w</i>		
(Ipsis) deductis	ad eum	illico,	dixit	rex.		

M. Birch continue, dans la supposition d'une lettre du prince de Bachtan : « He passed it out of his hand. »
« Said his majesty. »






Le groupe  est l'expression usitée pour *amener* des personnes; il paraît, au sens propre, signifier « traîner, remorquer une barque ». La locution  *ha-a* « sur l'acte, à l'instant », a été déjà expliquée (voy. p. 231, 232 du tome VIII du Journal asiatique). L'ordre du roi s'exécute immédiatement.








em kev-len
e cœtu vestro.











J'ai longtemps hésité sur cette phrase difficile, et je ne suis pas encore bien certain d'avoir trouvé partout la nuance exacte.



M. Birch traduit, toujours en supposant une lettre :
« When ye have read and listened to the word which
« is brought me, thought in his heart, written by his
« fingers, tell me, to the best of your knowledge(?) ».


















































































































Plusieurs circonstances du récit s'opposent à cette traduction; d'abord nous avons constaté qu'il n'avait pas été question d'une lettre, le groupe  ayant dû recevoir un sens tout différent. En second lieu, nous allons voir que les docteurs ne donnent pas au roi la réponse que nécessiteraient ces mots ainsi compris; ils se bornent à faire venir le sayant *Toth-em-hevi*, ce qui était la seule réponse convenable à ce que le roi leur demandait, suivant mon opinion, à savoir, un homme habile désigné parmi eux. La première partie de la phrase me paraît traduite avec certitude. Le rôle que j'attribue ici au terme *ma* initial se déduit bien de la signification radicale *locus*; le copte dit également -- «propterea «quod», en donnant à  la même force que je suppose au mot antique.

Asch devient le verbe «lire» dans la traduction anglaise; le copte  comporte bien cette acception, mais comme nous n'avons plus affaire à aucune lettre, je reviens au sens ordinaire du mot *ASch* =  qui est *appeler*, et pour lequel le déterminatif  est le plus convenable. Dans les mots *tut-et na*, il manque, pour le sens que j'adopte, la marque finale de la première personne,  ou ; elle est souvent omise ou oubliée dans les textes de basse époque, particulièrement sous les Saïtes, et nous avons déjà constaté que notre texte était assez incorrect pour admettre ici cette négligence; la particule *â* étant suivie de la conjonction *aske*, qui re-













commence un membre de phrase, il faut nécessairement supposer un suffixe pour son complément.

La traduction de M. Birch suppose la même appréciation des mots *tut-en-na*. Le caractère principal du mot *tut*, , n'a pas, sur la pierre, la forme ronde et décidée que porte le type , il est plus allongé et plus effilé du bas; c'est peut-être le signe , la langue, que le graveur a voulu tracer. C'est, en effet, celui-ci que l'on trouve ordinairement avec le complément  T, pour écrire le mot *tut* « parler ». Le caractère  n'a le plus souvent pour complément que la voyelle  *u*, et M. Birch a proposé de lire le groupe   , *chera*; nous aurons plus loin l'occasion d'examiner cette question; ici le *t*  final montre qu'on ne peut hésiter à lire *TuT*.

Je donne ici, au verbe   AN-a, la même acception que tout à l'heure : « je fais venir », c'est-à-dire « je mande auprès de moi. »

Le groupe   paraît rendu par *thought* « pensé », dans la traduction de M. Birch; aucune explication ne justifie cette conjecture, et le signe principal  attend encore son étude. Les variantes qu'il prend, suivant les diverses époques, sont innombrables; chaque graveur le modifiait à sa fantaisie, et cependant on reconnaît son type assez facilement; voici quelques-unes de ses principales formes :                                                                                                              


reliefs de métier, recueillis par Champollion (*Monuments*, pl. CLXVI), nous montrent un ouvrier se servant de cet instrument, soit pour creuser, soit pour calibrer ou jager des vases, tous de forme ronde; on le trouve employé de même dans les bas-reliefs du Voyage de Caillaud, et dans Lepsius (*Denkmäler*, II, pl. XIII); c'était peut-être une sorte de trépan¹. La main droite tenait l'appendice supérieur, et la gauche dirigeait la tige inférieure.

Le radical écrit avec ce type d'instrument avait un domaine très-étendu dans le langage; restreignons-nous à ce qui nous est ici nécessaire, et tâchons d'abord de lire le mot. Son second élément phonétique est constamment écrit  ou  *va*, par orthographe double; souvent, aussi, on trouve de plus la voyelle *u* (*sic*)   ², ou  ; cette circonstance et le sens du mot, qui va nous ramener au copte ⲟⲩⲃⲉ, m'avaient décidé pour la lecture UVA, et je crois avoir trouvé une preuve de la vérité de cette lecture dans le groupe  •  (variante  ). C'est la forme que plusieurs textes ptolémaïques donnent au mot bien connu UVeN «lucere», écrit ordinairement  . On reconnaîtra particulièrement ce mot dans la formule la plus

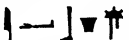





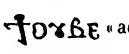


¹ Suivant M. Lenormant, on devrait y reconnaître une sonde destinée à forer des puits artésiens; les bas-reliefs que je cite paraissent lui donner un tout autre usage.

² Lepsius, *Denkmäler*, IV, 23, et sur la statue d'Ounnowre, au Louvre, et *passim*.

usitée pour le « lever et le coucher du soleil » *uven-w* . . . *hotep-w*. Je la trouve ainsi écrite à Ombos, et appliquée à *Sévek-ra*, ou « Soleil, seigneur d'Ombos »,




 UVeN-w HoTeP-w qui se lève et se couche, dans l'enceinte du temple que le roi lui consacre¹. La lecture UVA ainsi confirmée², le sens

¹ Voy. Lepsius, *Denkmäler*, IV, 48; cf. *Id. ibid.* IV, 10.

² Je dois néanmoins avertir qu'à côté de la valeur UVA, différentes variantes très-anciennes semblent annoncer une transcription AV, AVA, peu différente au fond, puisque l'A° était vague, et servait aux sons o, ô. On trouve à Beni-Hassan (*Denkmäler*, II, 124) le groupe  *aav*, avec deux déterminatifs, dont l'un, , est bien connu avec la valeur *av*, et l'autre, , peut être une variante de notre signe . De plus, la forme , que prend souvent le même hiéroglyphe, ne diffère qu'à peine du signe , auquel correspond la prononciation AVA, dans les manuscrits de style antique du Musée du Louvre (aux chapitres LXIX, lig. 8, et LXXIII, lig. 36, du Rituel funéraire, comparés à l'exemplaire de Turin). Ajoutons que le correspondant du copte *Ⲡⲩⲃⲉ*, dans le sens de *adversus*, *contra*, *Ⲡⲟⲩⲃⲉ* « adversari », s'écrivait en hiéroglyphes  dans son orthographe complète, avec le syllabique  *av*, et la corne, la pointe en avant, . Exemple :











						
<i>An</i>	<i>ta</i>	<i>ki</i>	<i>em</i>	<i>avu</i>	<i>ki</i>	
•	Non	feci alteram	•	•	contra	alteram.

(Lepsius, *Denkmäler*, II, 125); d'où je soupçonne que AVA et UVA ne sont que deux nuances grammaticales du même type.

premier et général du radical écrit    me paraît être celui qu'a conservé en copte la particule $\text{O}\chi\text{E}$, seul reste de ce thème autrefois très-riche en développements, à savoir, *vers*, *contre*. UVA, comme verbe, signifiait « tourner, diriger », d'où « orienter », et, comme particule « vers ». Le chapitre CLXI du Rituel funéraire contient, après le tableau des portes des quatre vents, une prescription pour l'orientation du cercueil et de sa décoration. Le texte dit :







          

Au-ua-tu new *uva* *ta avle*
 Convertunt eum adversus quatuor (partes)

em *pe-t* *ua-t en* *mehit*
cati, *una* boream versus

Le texte continue en énumérant les quatre points cardinaux; puis il ajoute :

Pa *nu* *emmen* *nio-u* *nti*
 (Pars) quæque secundum ventos qui

em *uvau-u*
 contra eam.

Cet exemple réunit heureusement l'emploi de notre terme *uva* comme verbe et comme particule. On comprend facilement comment cet instrument aura été pris pour symbole de l'idée de *tourner*; on ne pouvait s'en servir qu'en le tournant dans le vase.


Une des acceptions les plus usitées du type UVA est, comme substantif, *artisan, ouvrier* pris dans un sens relevé, et, comme verbe, *faire un ouvrage*; on l'employait pour désigner des arts fort divers. On peut le rapprocher, dans cette acception, du copte ⲱⲃ , ⲉⲓⲉⲡ , etc. qui s'applique à diverses sortes d'ouvrages et d'ornements. Dans la stèle des mineurs d'or, traduite par M. Birch, à la ligne 13, il est employé sous la forme ⲱⲃ , pour la construction d'un réservoir d'eau destiné à abreuver les voyageurs et leurs ânes. Le papyrus de l'histoire des deux frères nous montre la reine effrayée par l'apparition subite des deux arbres où s'est réfugiée l'âme de son premier époux; elle persuade alors au roi de faire faire des meubles avec ces arbres. Le texte continue ainsi :






¹ Je ne transcris pas les signes ⲱⲃ ⲉⲓⲉⲡ , qui, dans le style hiéroglyphique, accompagnent toutes les désignations du roi, comme une sorte de déterminatif honorifique. (Voy. *Mémoire sur l'inscription d'Ahmès*, p. 185.)













Ici, les *uvuu* sont des ébénistes; en sorte qu'il faut traduire ce mot par un terme très-général, tel que *artiste*. On voit, en effet, qu'il est employé pour désigner divers noms de charges et dignités civiles et sacerdotales, dont l'étude nous mènerait trop loin de notre sujet. C'est dans ce sens qu'il faut entendre le passage de la grande inscription des campagnes de Toutmès III, où l'on énumère, parmi les dépouilles, « les anneaux d'or trouvés aux bras ou aux mains des *uvau* tués ou pris dans la bataille². »

Ces détails étaient nécessaires pour comprendre l'emploi du groupe en question dans la locution  *uva-tu em het-w*. L'envoyé de Bachtan avait demandé au roi un savant docteur pour examiner

¹ L'orthographe  est assez constante dans la qualification des personnes pour m'engager à la considérer comme un mot un peu différent, quoique se rattachant au même radical. Je ne trouve pas cette variante quand il s'agit du verbe; le *v* final est, au contraire, souvent écrit dans ce dernier cas, comme  ou  UVA.

² Voy. Lepsius, *Denkmäler*. III, 32, l. 29; cf. Birch, *Annals of Thoutmes III*, loc. cit.

la princesse; le roi, ayant fait venir ses hiéroglyphes, doit nécessairement leur demander de lui indiquer l'homme convenable. Cet homme, il le caractérise par deux expressions parallèles, et, à ce qu'il semble, assez recherchées; la première est littéralement *un homme qui ait l'art dans son cœur*; mais j'hésite beaucoup sur le sens de la seconde, qui doit la compléter par le parallélisme. Je la laisse un instant de côté pour m'occuper des mots suivants, où je trouve le groupe , fort mal interprété jusqu'ici.

M. Chabas a proposé, dans le mémoire cité ci-dessus, de traduire KeV par « ornement, éclat »; je ne puis me ranger à son opinion, et j'écarte d'abord les groupes  et , qui me paraissent clairement devoir être traduits par le copte ⲕⲉⲃⲉ « refri-
gerare »; le signe  peut s'y trouver accidentellement pour sa valeur syllabique KeV, mais les déterminatifs entraînent ordinairement un sens bien distinct.  KeV, avec le signe  ou , et souvent avec le volume , qui s'ajoute à toutes les idées de *comptes* ou de *calculs*, répond très-exactement au copte ⲕⲉⲃⲉⲃⲉ « plicatura, duplicatio », d'où ⲕⲁⲃⲉ « vices, multiplicare, etc. ». L'anneau  de métal *ployé* explique le mot à lui seul. Tel est le premier sens de . Le papyrus des deux frères parle, à son début, des soins heureux que recevaient leurs troupeaux :



Kev-sen

mesu-sen

Multiplicabant

partus suos



er

aker

aker (bis)

valde valde.

C'est ainsi que l'on doit, suivant mon opinion, interpréter la locution *kev-w hotep-u nte nuter-u*, citée par M. Chabas¹ : « le roi a doublé ou multiplié les dons faits aux dieux ».





Mais un radical tel que celui que nous venons de constater se prête à des sens métaphoriques extrêmement nombreux. J'avais d'abord choisi l'acception de *réponse*, que j'abandonne aujourd'hui, parce que je n'en ai pas rencontré d'autre exemple. M. Birch traduit par « connaissance ». Le copte présente, dans cette direction, ⲕⲁⲃ, dans ⲙⲉⲧⲕⲁⲃ « calliditas » et ⲕⲉⲃⲓⲁ « fraus »; l'un et l'autre répondent donc à notre mot *duplicité*, et ne semblent pris qu'en mauvaise part; je ne trouve d'ailleurs aucun autre exemple qui justifie cette traduction. On rencontre souvent, au contraire, l'expression *em-kev*, signifiant clairement « faire partie de, être du nombre ou de l'assemblée de »; *em kev ten* sera « de coetu vestro », ou « e numero vestrum ». Voici des exemples de cette locution :

¹ Cf. Lepsius, *Denkmäler*, III, 223.

1° *Scha en sinsin*, section IV, mss. du Louvre, al-
location à l'âme justifiée :








2° (*Rituel funéraire*, chap. II, l. 2.) *Ah Tmou Tmou!*
« dites aux lions » que l'Osiris un tel arrive; *em kev-*
sen « dans leur cycle, au milieu d'eux ». Cette locu-
tion est assez fréquente; je suis donc autorisé à tra-
duire la fin de notre phrase par « de cœtu vestro »,
ou « e medio vestrum ». Il est permis de penser que
le roi assimile ici le savant collège à un des cycles
célestes.

Il nous reste les mots *schaï em tev-u*   , qui
doivent fournir un sens à eux seuls; je prends 
secha dans la nuance du copte πϣ ϸϣϣ « magister »;
car je ne crois pas qu'il s'agisse ici d'un talent pour
l'écriture, qui eût été peu utile à la malade, et je
traduis un « maître dans les doigts », c'est-à-dire « un
opérateur habile ». Ce serait là l'expression parallèle
appelée par les mots *ava-tu em het-w* « peritum in
« corde suo ». Si j'ai réussi à saisir cette phrase diffi-
cile, le roi demandait à ses hiérogammates de choi-
sir dans leur sein un docteur instruit et un opérateur
adroit, c'est-à-dire un parfait médecin. Il est à remar-










¹ *Chaves-u* « les lampes », nom de certaines constellations, proba-
blement les *Décans*; ici le *kev* est leur cycle.

de transcrire toujours, en mettant l'adjectif après le substantif, *an suten* « scribe regius ».

La lecture de ce titre, *an suten*, est due à M. Birch; beaucoup de bons exemples la justifient; mais il ne faut pas en conclure que le signe  se prononçait *an* dans tous les cas; cela n'est prouvé jusqu'ici que dans le nom du basilico-grammate, et ce pouvait être le nom particulier de cette charge.











La particule *han* « avec » s'écrit ordinairement  , c'est-à-dire la voyelle après les consonnes; l'orthographe  , qui suit probablement la prononciation, est une innovation qu'il faut aussi noter. Nous sommes déjà loin du style des Toutmès et des Aménophis, sous bien des rapports.

VI.



								
<i>Sper</i>	<i>pu</i>	<i>ari en</i>	<i>rech</i>	<i>che-t</i>	<i>scha-u</i>	<i>er</i>	<i>Vechten</i>	<i>keme-new</i>
<i>Cum accedisset</i>		<i>sciens</i>	<i>res</i>	<i>librorum</i>	<i>ad</i>	<i>Bachten</i> ,	<i>reperit</i>	
			(homo)					


								
<i>Vent-resch-ti</i>				<i>em</i>	<i>secheru</i>		<i>ker</i>	<i>chui</i>
<i>Bint-reschit</i>				<i>rem</i>	<i>habentem</i>		<i>cum</i>	<i>demone.</i>

J'ai déjà fait voir que le premier membre de cette phrase importante n'avait pas été saisi par M. Birch; il le traduit: « The object of the journey was to know the state of the affairs in Bachten. » Le verbe *sper*

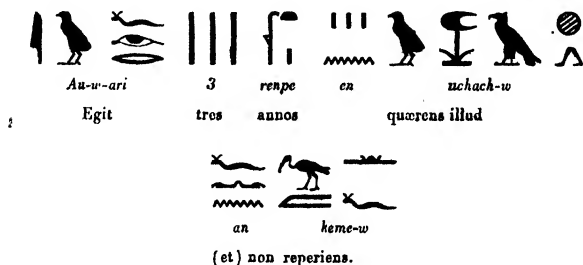
 «accedere» est connu depuis Champollion, et l'on ne peut hésiter à le reconnaître ici, quoique son déterminatif  ait été omis; l'inversion et le verbe auxiliaire *pu* le mettent au plus-que-parfait, comme nous l'avons vu tout à l'heure, avec une relation que nous rendons par le subjonctif. Nous avons constaté également que les mots *rech chet scha-u* étaient la qualification de l'homme spécial que le prince de Bachtan demandait au Pharaon; elle caractérise ici *Tot-em-hévi*. Le roi vient de lui ordonner de partir pour Bachtan avec l'ambassadeur. Qui peut maintenant arriver à Bachtan, si ce n'est lui? Il est donc incontestable que c'est le docteur égyptien qui est ici indiqué par les mots    , et, dès lors, notre interprétation est certaine aussi à la 9^e ligne, à l'endroit où l'ambassadeur demande au roi d'envoyer un     pour voir la princesse; les deux groupes ne diffèrent d'ailleurs que par les signes idéographiques du pluriel : *les sciences* ou *la science*, ce qui ne change rien à la traduction.

La seconde partie est traduite par M. Birch : « He thought Benteresch was under the influence of «spirits (?)», ce qui se rapproche extrêmement du sens que je propose; nous sommes moins d'accord sur les détails.

Le groupe  |, ou l'oiseau qui suffit ici pour le représenter, , est transcrit par le savant anglais *senem*, et traduit par lui «penser»; je me sépare de


lui sur ces deux points. Le symbole est un oiseau échassier *cherchant sa nourriture*, et le verbe se traduit partout exactement par « trouver ». Le papyrus des deux frères m'en a offert une foule d'exemples très-clairs; lorsque le frère cadet revient à la ferme chercher des semences, il *trouve* sa belle-sœur seule. L'ainé revenant au logis *trouve* sa femme étendue par terre. En se plaignant à son mari, elle lui dit : « Il m'a trouvée assise seule »; et c'est toujours le groupe  qui exprime cette idée.

Je donnerai ici le texte d'un seul de ces exemples, parce qu'il explique aussi le terme corrélatif *uchach* « chercher ». Le frère cadet avait recommandé, lorsqu'il serait mort, de chercher soigneusement son cœur pour le faire ressusciter. Le texte dit alors :

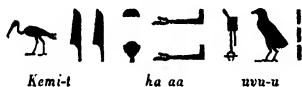





A la fin, cependant, il *trouva* une gousse d'acacia où le cœur était caché¹.

¹ Plusieurs savants, et M. Birch lui-même, ont déjà traduit ce même signe par le verbe *trouver*. Depuis que ceci est écrit, j'ai reçu

Tous les sens que nous donnons en français au mot *trouver* sont du domaine du signe ; et notamment *se trouver*, *trouver* pour *jager*, *estimer*, *être d'avis*; c'est ce que nous allons voir dans les mots suivants.








La lecture *senem*, que propose M. Birch, provient de l'inscription des Annales de Toutmès IV; mais l'oiseau qui suit le mot ainsi écrit me paraît différent: c'est l'oie du Nil¹, tandis que nous avons ici un échassier bien caractérisé. Or, dans la même inscription, notre mot *trouver* est, si je ne me trompe, exprimé par le même échassier, dans une phrase que j'ai déjà citée plus haut (voy. *Denkmäler*, III, 32, l. 29). « Or, en anneaux

















trouvés aux bras (ou aux mains) des gens distingués ». De là, je conclus que *senem*, écrit dans la même inscription, avec l'oie pâtureur pour déterminatif, doit avoir un sens différent. *Trouver* m'avait mené droit au copte memphitique ,  *Baschm*.  « invenire » (on connaissait le second élément M); mais j'hésitais toujours entre les articula-





un excellent travail de M. Chabas, inséré dans la *Revue archéologique*; ce savant y explique un hymne à Osiris, qui fournit aussi un bon exemple; il y est dit d'Isis, cherchant son frère : *an chen-nes an kime-tu-s-su* « elle ne s'est pas arrêtée avant de l'avoir trouvé. »

¹ Voy. Lepsius, *Denkm.* III, 30, l. 29.














tions antiques *k*, *t*, ou *sch* pour la lettre initiale, lorsque M. Brugsch me communiqua une variante du nom de ville *Vukem* , où *kem* est exprimé par ; c'est certainement le même nom que je trouve à Philæ écrit   *Vaukem*¹. Salvolini avait déjà signalé la variante  à , et cette variante pourrait faire une difficulté, car  semble avoir la valeur *am*, comme initiale du nom des peuples nommés *Amous*.

Le signe  peut répondre à différents mots; mais je crois plutôt qu'on a confondu (et les graveurs égyptiens eux-mêmes) plusieurs hiéroglyphes très-semblables. , ou le bâton de chasse, le *bou-mérang*, me paraît le type *am*, du nom des *Amous*. Le poteau d'abordage , qui détermine    *mena* « arriver », ressemble aussi extrêmement au poteau, plus mince ordinairement, qui servait à attacher l'oiseau appelant ; celui-ci s'employait aussi seul, , à la place de , pour écrire le verbe  *KeMa*, dans le sens de « jouer, se réjouir », en copte ². De là provient sans doute la variante  = ; mais le type de l'idée *trouver* est bien l'échassier .




¹ Voy. Lepsius, *Denkm.* IV, 53; cf. IV, 56.




²   signifie aussi, d'une manière incontestable, « créer »; c'est dans ce sens que Champollion l'avait rapproché de ,  « invenire ».

il est employé presque exclusivement dans les textes anciens, et surtout dans les textes hiératiques.

En arrivant à Bachtan, Tot-em-hevi trouva la princesse *em secheru ker chui* sous l'obsession d'un esprit, d'un démon. Le             

sistait en ce qu'elle était *ker chai* « avec un esprit ». *Ker* indique encore plus que l'idée *avec*, ce mot implique souvent la *possession* d'une chose, comme nous l'avons déjà remarqué.


















Je ne puis faire mieux, pour le sens de  , que d'analyser ici la remarquable discussion de M. Birch. Le premier sens du groupe est *lumière*; cela est rendu certain, tant par de nombreux exemples que par le déterminatif , qu'il prend dans cette acception¹. Il est facile de tirer de là les sens secondaires *éclat, splendeur, honneurs, privilèges, droits*, que ne mentionne pas M. Birch, et dont je pourrais citer bien des exemples. peut-être aussi le sens de *fêtes, cérémonies*, que Champollion lui donne dans son Dictionnaire (p. 184).

M. Birch fait ensuite voir que ce terme, avec le déterminatif , désigne un certain nombre de génies ou divinités du second ordre, ce qui rappelle les esprits lumineux du gnosticisme².   ChU devient également le nom *des mânes*, des défunts justifiés, qui passaient à un état semblable à celui des génies ou démons du second ordre. Notre savant devancier cite des textes qui montrent que l'influence de ces génies était souvent redoutée, et qu'on faisait des prières pour s'en défendre; il con-



¹ Voy. *Todt*. xv, 34 et *passim*.

² Notre mot *esprit* est tiré de l'idée du souffle, les Égyptiens semblent avoir employé une métaphore préférable, en comparant l'esprit au rayon lumineux.

clut de cette discussion que la princesse était sous l'obsession d'un esprit de cette espèce, et la suite de notre texte va pleinement justifier cette excellente explication, qui se trouve d'ailleurs en si parfaite harmonie avec ce que nous savons des croyances de l'Orient antique.









Je suis obligé de m'arrêter un instant sur la lecture du type , qui joue un rôle immense dans les textes. M. Birch nous laisse sous ce rapport dans l'incertitude; car, après avoir transcrit *ach*, il revient à *bachu*, à *chut*, et paraît néanmoins incliner plus fortement pour *acht*; la seule variante qu'il indique serait  *ach*. Je crois que le signe  doit se lire ChU; les variantes qui le prouvent sont nombreuses et concordantes. Celle que Salvolini a signalée,   =   , est très-fréquente dans les rituels¹; or la lecture du premier groupe par *chu* n'est pas douteuse, et Lepsius l'a confirmée par la liste grecque des décans. Mais ce savant, n'ayant pas reconnu l'égalité phonétique de  et , dit que les décans *chu* et *ape-chu* manquent dans les listes anciennes. C'est une erreur; on trouve à la place correspondante, au tombeau de Sêti,  , deux oiseaux *chu*, au Ramesséum    *, et puis   * *ape chu*; c'est-à-dire deux décans dans cette constellation, tout comme à Dendérah. La liste du temps de Nectanébo présente les mêmes signes. Les décans *ape-biu* et *biu* viennent ensuite; ils sont écrits







¹ Todt. *Ch.* xvii, l. 39; cf. *Rituel Cad.* loc. cit.

par l'oiseau  *baï*, avec lequel il faut se garder de confondre l'oiseau  à la crête dorée, symbole de la lumière, et qui ressemble à la belle grue couronnée du Sénégal. Une variante ptolémaïque écrit le même groupe avec le chat, en égyptien *chau*; je la cite, parce que la phrase paraît un souvenir consacré à la beauté de la célèbre Cléopâtre¹ :



On sait, d'ailleurs, que le chat était regardé, lui-même, comme un symbole de lumière.









Cette valeur *chu* étant bien établie, il n'est plus étonnant de voir l'oiseau  employé pour  dans quelques mots où il ne joue qu'un rôle phonétique, par exemple dans le mot   ; c'est ainsi que se trouve écrit, au tombeau de Ramsès VIII, le péché que le Rituel de Turin orthographie   .

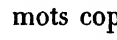
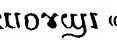
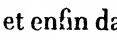

Le mot *chot* « flamme », ordinairement  , a pour variante   ou  , et M. Birch le lit alors lui-même *chet*, d'où il suit que la valeur de l'oiseau est bien un *ch*. Je sais que ce radical, ainsi que beau-

¹ Voy. Lepsius, *Denkm.* IV, 65.



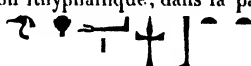
² Le *lotus* est employé comme déterminatif de la joie, surtout aux basses époques; c'est à tort que M. Birch, dans le résumé précité, exclut la fleur de *lotus* des déterminatifs généraux.

³ *Totl.* CXXV, 20.

coup d'autres, se présente souvent, dans les rituels antiques, avec une ou deux voyelles initiales; en sorte que le groupe y est orthographié , au lieu de  ou . C'est ce qui a engagé, sans doute, M. Birch à lire *ach*; mais la valeur de  étant certaine, il ne faut voir dans ces exemples qu'une voyelle initiale ajoutée au radical simple; ce que les langues égyptiennes et coptes admettent très-facilement. J'ajouterai, pour compléter ce qui regarde le signe , que le même mot s'écrit par la tête seule de l'oiseau , et que cette tête elle-même remplace quelquefois le fouet sacré, , dans le groupe  *chu* « protéger, gouverner », en vertu de sa seule valeur phonétique¹.

Le mot était trop important pour ne pas en éclaircir la lecture; elle nous permet de retrouver des dérivés certains dans les mots coptes  « *gloria*, laus »,  « *sacrificium* »,  « *adorare* », et enfin dans la particule , à laquelle M. Quatremère a fait reconnaître la valeur de *dignus*.




Les phrases qui suivent sont un peu mutilées; on peut néanmoins suivre le sens avec ce qui reste sur la pierre.




























¹  est le nom même du fouet  *chu*, dans la description d'Ammon ithyphallique, dans la panégyrie représentée à Medinet-Abou:  *chu-w ha a-w avet* « son fouet est sur son bras droit ».

















M. Birch propose : « He thought they were spirits
« of Kel or contending with her or him. »



Champollion a copié la stèle à une époque où elle était un peu moins dégradée, et sa copie nous sera très-précieuse en cet endroit. Écartons d'abord le pronom féminin —, que M. Birch lit à la fin de cette phrase; le masculin — est encore parfaitement visible sur la pierre. On ne peut donc pas entendre ceci de l'esprit qui *se serait battu avec elle*. Les premiers mots *Keme-new-su* se lisent sans difficulté; or la formule *new-su* a, le plus habituellement, la force du verbe réfléchi. Nous verrons à la ligne 18^e *er ta-new-su ha cha-t-w*, ce que M. Birch traduit parfaitement par « il se mit sur le ventre », pour « il se prosterna ». Je traduis *keme-new-su* par « il se trouva »; le sujet étant Thot-em-hevi, comme dans le membre de phrase qui précède. Les derniers mots, *ker han-w*, ne peuvent avoir d'autre sens que « combattre avec lui ». Dans le groupe effacé, on distingue encore parfaitement l'oiseau funeste —, comme déterminatif, après les deux feuilles ||; quant au caractère qui précédait, il est difficile d'en rendre compte, la pierre est trop dégradée à cette place; la forme de la dépression ressemble à 0 ou à J. M. Prisse l'a prise pour un simple accident, car il n'a mis au-




cun signe entre  et ; l'exiguïté de l'espace pourrait lui donner raison. Champollion a cru distinguer le bas du signe , et M. Birch a suivi cette manière de voir¹.





Nous devons à ce savant des recherches curieuses sur ce signe, qui paraît être une rame; comme le mot   représente incontestablement *la parole*, on avait pris  pour une parfaite variante de la langue ². En effet, dans les Rituels de basse époque, et, par exemple, dans celui de Turin, le signe linéaire pour  est souvent tout à fait pareil à celui qui représente , tant dans le mot    , que dans un autre groupe  *hap*, dont le vrai déterminatif est . Ces deux signes ont cependant des correspondants hiératiques bien distincts, et, de plus, le complément phonétique de  est ordinairement une ou deux voyelles,  ou  , tandis que  est suivi du  *t*³. M. Birch fait voir par les variantes   égal à   x, et à   x  , que la prononciation de  doit être *CheR*, dans la for-








¹ Seulement, on ne peut, comme le demande M. Birch, changer     en    ;  est très-bien conservé sur la pierre, au commencement de la ligne; c'est entre  et  qu'il paraît y avoir eu quelque chose.

² Voir, pour l'explication du groupe   , le Mémoire sur Ahmès, p. 37.

³ Dans M. Bunsen (*Egypt's place*),  paraît aux signes mixtes n° 30 avec la valeur *tet*, et , le vrai représentant de ce mot, ne figure nulle part.




mule usuelle pour les défunts *proclamés justes*. On connaît encore, au même signe, la valeur phonétique HAP, et le nom même de la rame ! paraît avoir été prononcé *mahou*. C'est là un des exemples de la polyphonie d'un signe; cette polyphonie pourrait aussi expliquer les cas où, comme à la ligne 10° de notre inscription, le mot *tut* « paroles » semble être écrit ! ; mais, comme je l'ai dit, on peut supposer facilement, en pareil cas, une incorrection dans le texte, à cause de la ressemblance des deux signes | et !. Le mot *cheru*, ainsi écrit !  , est rapproché par M. Birch du copte ϫρωϣ « vox »¹.

Dans la formule  ! , qui signifie « les offrandes funéraires », ce savant signale également la variante phonétique   ! *pere-t cheru*.

Avec l'oiseau funeste, ce terme *cherui* !   , se rencontre parmi les expressions qui désignent le mal; on le doit rapporter alors au même radical que    , qualification appliquée ordinairement aux ennemis.


Le papyrus Sallier (n° 1, I, 8) nous montre Ramsès II enfonçant les rangs des Chetas :

										
Hane-w		aku	em			p-cherui				na
Et ipse		irrupit						intra hostes,		

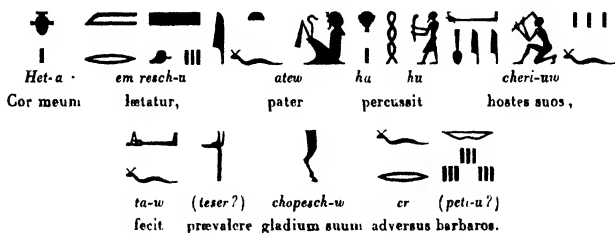
¹ Ce savant cite un excellent exemple du mot *cheru*, dans le sens de voix, où il est orthographié    ! *cherru*. (Voy. *Mémoire sur la coupe d'or du Musée du Louvre*.)

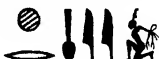












C'est probablement un terme de mépris qu'il faut voir ici dans *p-cherui*.

Les Takkari, les Schartan, et autres peuples vaincus sont aussi qualifiés  dans les monuments de Ramsès III (voy. Champol. *Monum.* cciii). La traduction *ennemis* est également la seule qui convienne dans le passage suivant, tiré de Beit-el-Ouallé.

Les fils de Ramsès II suivent leur père sur leurs chars et se réjouissent de sa victoire; l'un d'eux dit, entre autres choses :














La lecture *cher* est encore assurée, dans cette nouvelle acception, par l'orthographe , que je remarque deux fois sur un monument de la XII^e dynastie (voy. Lepsius, *Denkmäler*, II, 136); dans cette inscription, le déterminatif est lié comme un prisonnier.

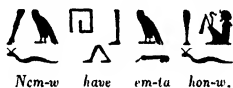
Pour revenir à notre passage, si Champollion a vu distinctement le signe , il y avait     CheRi; mais le déterminatif  est seul certain; il se prête au sens d'*ennemi, méchant, ou petit, faible*. On peut donc entendre que Thot-em-hévi « trouva un démon ennemi qu'il fallait combattre », ou bien qu'il « se trouva trop faible pour le combattre », en un mot qu'il ne put réussir à l'expulser. Je choisis ce dernier sens pour deux raisons : la première est que la formule    indique très-souvent le réfléchi, *keme-new-su* « il se trouva »; la seconde est que Thot-em-hévi s'en revint réellement sans aucun succès, puisque nous allons voir une nouvelle demande de secours adressée au dieu Chons en personne. Le démon est d'ailleurs traité, dans toute la suite du récit, avec une grande considération, et je doute fort qu'on lui eût appliqué une épithète déterminée par le signe du mépris . Le rédacteur de l'inscription eut trop à s'en louer, pour ne pas lui avoir conservé une grande reconnaissance.

VII.



La princesse n'étant pas guérie, le récit passe sans transition à une nouvelle ambassade, adressée au roi, son beau-frère.

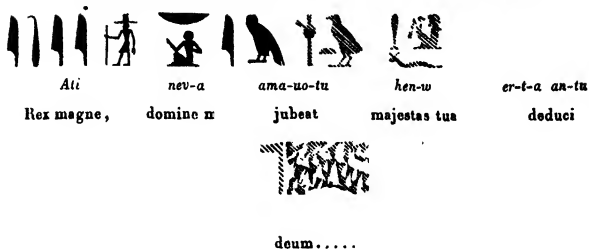
								
<i>Un sar en</i>	<i>Veckton</i>	<i>nem-w</i> (<i>hav?</i>)	<i>em (ta)</i>	<i>hon-w</i>	<i>em tat</i>			
Princes	Bachtau	iterum (misit?)	ad	revem,	dicens :			




M. Birch traduit : « The chief of the Bakhtan
 « come a second time and stood before his majesty,
 « and said. . . » Je ne puis me ranger à son opinion,
 et, d'abord, le prince n'était pas venu lui-même la
 première fois; il avait envoyé un ambassadeur ou
 un courrier, . On voit même, par la suite
 du récit, qu'il était resté chez lui, car il vient au-
 devant du dieu Chons, à son arrivée dans ses États.
 Le verbe que je propose de suppléer ici est 
HaVe « envoyer », que nous avons discuté à la ligne 3°.
 M. Prisse a vu, en effet, un signe de forme carrée
 à la partie supérieure de cette lacune; Champollion
 n'y a distingué qu'un trait vertical. L'espace serait
 régulièrement rempli par les signes suivants :



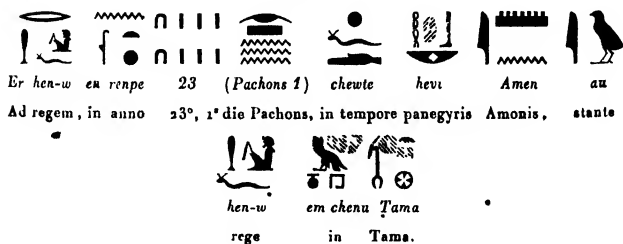
et cette restitution me paraît acceptable.





M. Birch revient ici sur le sens de , que j'ai
 expliqué plus haut; il le transcrit *gam*, et je regrette
 de voir que cette faute s'est glissée dans l'excellent
 Abrégé du système hiéroglyphique qu'il a joint au
 résumé publié par S. Gardner Wilkinson. Cet épi-
 tomé si utile pouvait être incomplet, mais il eût été
 désirable de n'y introduire que des choses bien cer-
 taines, et il est très-nécessaire de relever les inexac-
 titudes que l'auteur a pu y laisser. J'ai déjà donné
 les preuves de la lecture de , qui est *nem*; le mot
 à mot exact serait ici « iteravit mittens ».











Les caractères restitués ici ne sont plus tous lisibles aujourd'hui; mais les copies de Champollion et de M. Prisse s'accordent très-exactement sur ce point. On peut donc ajouter sans crainte les mots essentiels    « amener le dieu » à la traduction de M. Birch, qui donne : « My Lord, would his « majesty order that the god... » La lacune qui suit est trop longue pour que j'essaye une conjecture raisonnable sur les mots qui la remplissaient; mais le sens y perd peu de chose, comme on va le voir. Il faut nécessairement restituer quelque chose d'analogue à *L'envoyé de Bachtan arriva ou se présenta*, ou mieux encore *fut conduit*...



Ligne 13.
















Je suis ici M. Birch pour le sens; mais il s'est trompé en plaçant au-dessus du caractère  le verbe *set* « célébrer ». On lit encore distinctement les signes phonétiques pour *panégyrie*    *hev*. Je reviendrai sur cette fête annuelle du premier Pachons.

Il n'y a ici aucune difficulté; la particule *chewte* « lorsque » a été expliquée par Champollion; la conjonction *em chen*   a pour variante phonétique, dans la plupart des textes anciens,    : c'est le copte $\epsilon\theta\omicron\upsilon\tau\iota$ « intra; intus ». On voit que dans ce mot le vase , ordinairement lu *nu*, prend, par le principe de la polyphonie, la valeur *chen*; mais le déterminatif de l'idée lieu, , prévient toute erreur pour ce cas.





Il n'y a rien à remarquer dans cette phrase, si ce n'est l'orthographe inusitée du verbe  *HePeT*, qui est ordinairement écrit  *HeTeP*; non-seulement il y a ici une métathèse que l'on retrouve dans les formes coptes $\epsilon\omega\tau\iota$ et $\epsilon\omega\tau\iota$, mais encore le

t final, écrit par , doit être signalé. Une offrande ainsi figurée, , et qui semble un gâteau de farine; est la variante usuelle du bras tenant la même offrande, , ce qui est le symbole du *don*; M. Birch prétend que, dans les époques pharaoniques,  avait toujours la valeur *ma*. Je ne puis me ranger à cet avis; les mots coptes ⲉⲃⲓ « dare », et ⲉⲃ « da » (impératif), attestent bien que, dans la langue antique, il y a eu deux radicaux, *ma* et *ta* signifiant « donner »; le symbole  s'appliquait aussi bien à l'un qu'à l'autre, en vertu de la polyphonie. *Ma* s'écrit d'ordinaire avec un *m* complémentaire , ou bien avec le vase  sur la main, au lieu du signe , ; mais quand  (ou ) est seul, je crois qu'il reste habituellement avec la valeur phonétique *ta*; c'est ainsi qu'on l'a employé plusieurs fois dans notre inscription, pour la variante , au lieu de .

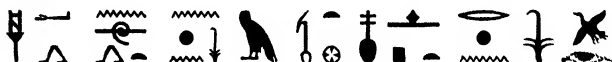
							
<i>P-nev</i>	<i>nouwe</i>	<i>er-ari-a</i>	<i>nem</i>	<i>em-ta-k</i>	<i>ha</i>	<i>se-t</i>	<i>en p-sar en</i>
Domine bone!	ago	iterum	coram te	pro	filia	principis	

	
	
<i>Vechten</i>	
Bachtan.	

Traduction de M. Birch : « My gracious master, « I appear before you on account of the daughter of « the chief of the Bakhtan. » Cette tournure ne tient

pas compte du sens de  *nem* « iterum ». On ne nous a pas dit, il est vrai, que le roi eût déjà prié Chons pour la guérison de sa belle-sœur; mais cela est facile à supposer, puisque l'on peut voir, par les deux dates, que la maladie durait depuis onze ans. Le signe de la première personne, dans , ne porte pas les insignes de la royauté; on pourrait penser que c'est l'envoyé de Bachtan qui parle, mais on observe souvent cette petite inexactitude, et je reste de l'avis de M. Birch; c'est le roi qui parle, car c'est lui seul qui va agir et qui a pu donner les ordres pour la cérémonie qui va suivre.



Ligne 14.



Hanc sta-t en chensu em Tama newer-hept er chensu p-art
Tum deductus est Chons in Tama, deus optimus, ad Chons agentem



secher neter aa s-heri schema-u
consilia, deum magnum, ejicientem hostes.

Je me suis expliqué, en commençant, sur ces deux formes du dieu Chons; je ferai seulement remarquer que le verbe  *se-heri* a ici son déterminatif habituel, , le guerrier, repoussant avec son bouclier, et le bras levé pour frapper de sa lance, ou plutôt de sa hache d'armes. *Schema-u*, dans lequel je vois

les puissances ennemies, est suivi des jambes en marche Δ .

Le verbe *sta*, qui signifie, au sens propre « remorquer une barque », s'applique symboliquement à la conduite solennelle des dieux ou des grands personnages; on le trouve aussi, pour *amener* ou *faire venir*, dans toutes les nuances de ces mots. Ma traduction n'est que celle de M. Birch; nous différons seulement pour l'explication des titres du dieu.

<i>Hane</i>	<i>tat</i>	<i>en hen-w</i>	<i>em-la</i>	<i>chensu</i>	<i>em</i>	<i>Tama</i>	<i>newer-hotep.</i>
<i>Tum</i>	<i>dixit</i>	<i>rex</i>	<i>ante</i>	<i>Chons in</i>	<i>Tama</i>	<i>deo</i>	<i>optimo.</i>

Tous ces mots ont déjà passé sous nos yeux; notons seulement que, dans le titre de Chons, le rédacteur est revenu, pour cette fois-ci, à l'orthographe usuelle du mot $\frac{\text{hotep}}{\text{hotep}}$.

<i>P-neu</i>	<i>newer</i>	<i>au-ar-ta-k</i>	<i>hra-k</i>	<i>er chensu</i>	<i>p-ari</i>	<i>secher</i>			
<i>Domine bone,</i>		<i>si converteris</i>		<i>os tuum ad Chons</i>	<i>agentem</i>	<i>consilia,</i>			

<i>neter aa</i>	<i>se-heri</i>	<i>schema-u</i>	<i>er-t-a</i>	<i>sche-w</i>	<i>er Vechten</i>				
<i>deum magnum, ejicientem</i>		<i>hostes,</i>	<i>ut facias</i>	<i>ire eum</i>	<i>ad Bachtan</i>				

<i>han</i>	<i>oer oei</i>
<i>gratia</i>	<i>maxima.</i>

Voici la traduction anglaise de ce passage : « My
 « good Lord, would you lift up thy face to Chons...
 « that he should go to the Bakhtan? he assented
 « (twice?) ». Nous sommes donc d'accord pour le pre-
 mier membre de phrase, il faut seulement serrer
 de plus près la locution *au-er-ta-k hra-k*. Le verbe
 auxiliaire *ar*, placé avant le radical, compose
 une des formules conditionnelles ou dubitatives que
 nous rendons par *si*; la stèle des mineurs d'or en
 offre un exemple excellent : « Tout ce que tu veux
 se fait », disent les fonctionnaires au roi Ramsès¹:

Ar	ave-k	secher	em korah	haṭ-to			
Si	velis	excogitare	in nocte	diem,			




au-w cheper
ipse fiet.










On trouve aussi, à la 17^e ligne du même monu-
 ment : *ar tate-k en mu* « si tu disais
 à l'eau (de sortir du rocher, elle viendrait à ta pa-
 role). »

Notre formule de prière polie doit donc être ana-
 lysée par la forme dubitative : « si tu tournais ta face
 vers le dieu Chons ». Observez que le *ε* dubitatif du
 copte n'est pas autre chose que ce verbe *ar*, *er*, devenu


¹ Voy. Prisse, pl. XXI, l. 13; cf. Birch, *loc. cit.*

e par l'oblitération de l'r finale, comme la particule  er.

Le vocatif *p-nev nowre* « domine bone », nous montre, pour la seconde fois, l'emploi de l'article avec le nom au vocatif, il faut aussi tenir note de cette particularité, qui pourrait embarrasser dans des phrases moins claires. M. Birch a omis cette forme du vocatif dans son Abrégé précité.

La formule *han oër* (bis) est plus difficile; la traduction que M. Birch propose, avec le signe du doute, ne tient pas compte du mot *oër*, avec l'addition  *sep* 2 « bis ». Ce dernier signe, par la reduplication du mot, forme une sorte de superlatif; on en a un exemple très-clair dans la locution adverbiale     *er aker aker*, qu'on rencontre très-fréquemment dans les papyrus, et qui signifie « extrêmement », tant en bonne qu'en mauvaise part¹. *Oër oër* signifie donc ici « très-grand ». La même locution, à la ligne suivante, est augmentée de *ape* , qui ajoute encore un degré à ce superlatif. M. Birch traduit le mot *han*  par « consentir ». Je le rapporte, comme lui, à la racine copte  « velle »; le déterminatif  est celui des mouvements et des sensations agréables et favorables; mais pour justifier les épithètes *oër* (bis), *très-grande* et *ape oër* (bis), *très-insigne*, il faut ici la nuance de *grâce*, *faveur*;

¹ Ce sens de *er aker* a échappé à M. Birch dans la stèle des mineurs d'or, l. 21, *cher her-s ken-ta her-mu er aker*, traduisez : « sed via ejus carens aqua omnino. » (Voy. ci-dessus, p. 142.)

elle s'applique également bien à la ligne 20^e, où nous retrouverons ce mot. On ne comprendrait pas, d'ailleurs, pourquoi le dieu consentirait *deux fois*, et si le mot *han* était ici le verbe *consentir*, il y aurait eu de toute nécessité le pronom , pour le rattacher au sujet. *Han* est donc un substantif qualifié par *oër oër*.

(La suite à un prochain numéro.)

ÉTUDES ASSYRIENNES.


























INSCRIPTION DE BORSIPPA,

RELATIVE À LA RESTAURATION DE LA TOUR DES LANGUES

PAR NABUCHODONOSOR.

(Suite.)

IX.

						
A	- na.	i	- bi	- si	- sa.	au.
Ad	conficiendam eam					et (ad)
						
ul	- lu	u.	ri	i	- si	- sa.
elevandum			caput ejus		manum	
						
ga	- ta.					
						
as	- su	um.	hi	- ma.	la	- bi
extendi :			sicut		antea	
						
ri	im.					

שלם, dont les impératifs correspondants seraient רָנַן, רָמַן, רָמַן, רָמַן.

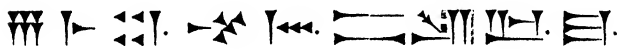
Les deux phrases suivantes ne se trouvent pas sur le baril qui seul nous fournit la fin du dernier paragraphe; mais l'ensemble en est tellement important, qu'il faut voir dans cette omission une des nombreuses inadvertances dont les textes assyriens nous montrent des exemples.

Le sens du passage est clair. Nabuchodonosor se glorifie d'avoir reconstruit l'édifice tel qu'il avait été dans les temps très-reculés. Comment pouvait-il avoir une notion de l'état du temple dans ces antiques époques? Voilà ce que nous ignorons; probablement une tradition conservée parmi les Chaldéens l'aura guidé dans son œuvre.

Le mot *labirim* לַעֲבֹרָה veut dire «auparavant», et vient du mot si connu des langues sémitiques עָבַר «passer». Le terme est intéressant, parce qu'il offre un des cas très-rares de la conservation de la lettre servile ל, qui, généralement, a dû céder en assyrien à אָן. Nous avons encore dans le dialecte babylonien des Achéménides, influencé déjà par l'hébreu et l'araméen, *lapani* לַפְנֵי «devant».

Il est curieux que cette expression לַעֲבֹרָה se rencontre, au sujet de la mimmation, avec l'hébreu בְּמָרָם, qui, certainement, a son origine dans la racine מָרָה «être nouveau», d'où vient aussi מָרוֹם «pas encore». מָרָם a la même signification; et בְּמָרָם veut dire littéralement «dans le temps nouveau», c'est-à-dire «jadis».

Quoique les deux lettres $\text{—} \text{E}$ ne nuisent pas à la lucidité du sens, elles présentent cependant des difficultés. Le trait horizontal a les valeurs syllabiques de *as*, *dil* et *rau*, ensuite il exprime la préposition *ina* « dans ». En outre, il semble exprimer le verbe היה « être », et surtout le niphâl נהיה, qui se trouve également en hébreu, avec la signification de « avoir été, n'être pas, cesser ». Je croirais volontiers que le simple trait — exprime la forme verbale *inah*, qu'on trouve souvent dans les passages ayant rapport aux temples détruits, par exemple dans le prisme historique de Tiglatpileser I^{er} (col. 7).


 641. sani. il - lik. va.
 DCXLI. anni prætérière,



fuere.

תִּרְמָא שְׁנֵי יָלֵךְ יִנְהָה.

Le caractère — devrait donc être transcrit יִנְהָה, et être regardé comme un niphâl anomal de היה, avec le ה conservé. Cette opinion acquiert de la vraisemblance par le fait que le E *va*, qui, comme nous avons vu, finit les phrases et ne se met qu'après les formes verbales (s'il n'exprime pas le verbe substantif), se trouve souvent seul dans la même locution, sans être précédé du clou horizontal.

La syllabe *ma* ou *va*, qui peut-être a quelque

rapport avec la syllabe מ des textes poétiques de la Bible, a fréquemment un u devant elle; nous avons ainsi le masculin irrégulier אֲבִישׁוּ pour אֲבִישָׁא.

La dernière phrase de ce paragraphe est très-claire. Le mot כְּמֶא s'emploie comme l'hébreu כְּמוֹ, pour toutes sortes de comparaisons, par exemple נוֹנִי כְּמֶא « comme des poissons », כְּמֶא חֲצִבֶּת « comme du khesbet ». Il rend aussi le perse *avathâ* « ainsi ». Nous citons un beau passage de Sardanapale V, dans lequel ce roi dit de lui-même :

𐎶. 𐎶𐎵 𐎶𐎵. 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵. 𐎶𐎵 𐎶𐎵.

Sa. Nabu. ilu. tas - mi - tuv. ki - ma.

Quem Nebo, deus instructionis¹, sicut

𐎶𐎵 𐎶𐎵. 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵. 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵. 𐎶𐎵.

a - bi. u. um - mi. i - rab - bu - su.

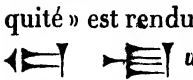

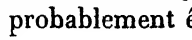
pater et mater educavit.

שְׁנֹבוּ אֵלֶּה תִּשְׁמַעְתָּא כְּמֶא אָבָא וְאִמָּא יִרְבוּשׁוּ.

La combinaison כְּמֶא est usitée souvent devant des verbes et des phrases où il faut, comme ici, suppléer le verbe substantif. Le sens est : « comme cela avait été dans le temps antérieur, ainsi j'en ai élevé le faite. »

Le mot *ullut* vient probablement de עָלָה « monter »; cependant cela n'est pas sûr, car dans les inscriptions trilingues, *ulla*, *ulli*, *ullut* et *ullit*, est employé comme un démonstratif qui rend le perse *ava*.






¹ Ou « quem Nebo et *dea* instructionis sicut pater et mater educarunt. » Et j'ai maintenant acquis la preuve que cette interprétation, que j'avais admise d'abord, est la seule vraie.

« celui-là », et il est rapproché de אלה, אלין, اولانك, qui ont le même sens. Dans le cas où l'assyrien *ullat* que nous lisons ici serait identique avec le *ullut* des textes achéméniens, le passage se transcrirait אלה יום, et se traduirait par « dans ce jour-là ». Nous faisons observer que le perse *haca paruviyata* « depuis l'antiquité » est rendu à Bisoutoun (l. 3), par  *ultu ulla*. M. Rawlinson compare ce terme à une locution très-commune dans les textes; mais le savant anglais dit lui-même que le passage (l. 3) est mutilé; un terme analogue (l. 18) où il voit , doit probablement être lu אלה יום  ¹. *yum ruhuk* רחוק יום.

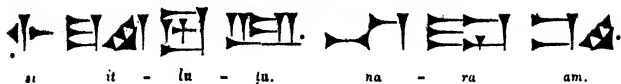
Les deux passages de l'inscription de Bisoutoun ne prouvent donc ni pour ni contre cette dernière interprétation.

La partie essentielle de l'inscription finit ici; ce qui suit est l'épilogue, une prière adressée aux dieux Nebo et Mérodach, de bénir et de protéger le monarque.

X.

  
 x Na - bu - uv. hablu. ki i - nuv.
 Nebo filius suimet ipsius,
 
 uk - ka al - lav. si i - ri.
 intelligentia suprema,

¹ Voyez Layard, pl. LXXXV, l. 16, et pl. LXXXVI, l. 18. Ce terme rend également la locution perse citée ci-dessus.



si

it

- lu

- lu.

na

- ra

am.

dominator

exaltans



Marduk.

i

ip

- si

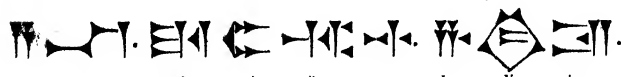
- tu

u

- a.

Merodachum,

operibus meis



a - na.

da - mi

ik - tu.

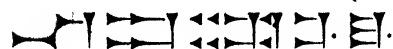
ha - di

is.

ad

auctoritatem (conservandam)

ominino



ap

- li

id.

fave.

Les termes *hablu kīnuv* חַבְלָא כִּינֻבּ doivent être rendus par « le fils de lui-même ». Nous nous sommes déjà expliqué sur le rapport qui existe entre les idées d'*être* et de *même*, exprimées toutes deux par le verbe כּוּן. A ces deux idées se rattache l'acception d'éternité, qui est inhérente à la notion de l'être.

Dans notre passage, le sens *lui-même* est assuré par une variante d'épithète, variante qui se rencontre aussi souvent que la phrase de notre texte; elle est (voy. par exemple, Inscr. de Londres, col. I, l. 33) :



A - bi

il

- su.

ki




i












- nuv.







Gignens semet

ipsum.


Nebo est le dieu de l'intelligence qui, d'après la belle idée des Chaldéens, s'engendre par elle-même; c'est la divine sagesse qui, sans avoir créé le monde, en conserve les lois immuables. Ce Dieu surveille les légions du ciel et de la terre, et il règle l'ordre établi sur la terre; car c'est de sa main que les rois tiennent leur sceptre et leur supériorité.

Des deux textes, l'un écrit le mot fils par le monogramme, l'autre en toutes lettres    *abluv*.



Le terme *sukkallu šīru* est une épithète constante de Nebo. Nous transcrivons l'expression   , et nous la comparons à la racine sémitique    « être intelligent¹ ». Par une suite bizarre d'enchaînements d'idées qui, du reste, est loin d'être isolée dans les idiomes de Sem, cette racine signifie, en chaldaïque et en hébreu même (car le  et le  y sont identiques), et sagesse et folie. La forme assyrienne dérive du paël, et rappelle le chaldaïque . Dans l'arabe, la seconde forme, qui correspond au paël, implique seule l'idée de la conception, formation, création; nous rappelons  et .

Le mot *sukkallu* se trouve aussi écrit    , *suk-kal-lu*, et nous remarquons que la lettre  a ici, probablement par anomalie, la valeur de *suk*. La syllabe *suk* est rendue par  dans les syllabaires.

¹ Au reste, *sukkallu* pourrait n'être pas sémitique, et rendre un mot touranien signifiant *roi*, allié au scythique *Σκολόται*, d'Hérodote.

tandis que  n'est ordinairement employé que pour les combinaisons suivantes :



Le monogramme usité pour *sukkallu* est , l'archaïque , dont les valeurs syllabiques sont *luh* et *rih*. La valeur idéographique est constatée par le syllabaire K. 62, et confirmée par le passage col. IV, l. 18 de l'Inscription de Londres (voy. p. 181) où, dans cette même phrase, le monogramme est employé.

L'épithète *sitluta* est le *nomen actoris* de l'iphtaal, d'après la forme פתעל, et se transcrit שְׁתַּלַּט; nous avons déjà rattaché à la même formation, et עתור et פתקד (Bis. l. 8). Nous n'avons pas besoin de citer les langues sémitiques pour prouver la signification de שְׁתַּלַּט; tout le monde connaît l'expression qui désigne la royauté musulmane et arabe. Dans l'inscription de Nakch-i-Roustam se rencontrent les termes persan پادشاه et arabe سلطان. Le mot iranien provient du perse *pâtikhhsaya*, de *pati-khsi*, qu'on lit dans l'inscription sépulcrale de Darius I^{er}. La phrase : *adamsâm patiyakhhsaiy* est traduite par l'assyrien :



אן עלישן שלטא אעבש :

Le mot *sultan* se trouve en assyrien (Botta, pl. CXLV, 2 l. 1); il y est, chose étrange; appliqué au Pharaon Sebech, adversaire de Sargon; on y lit :



שְׁבַחִי שְׁלֹמֹנָא מֶלֶךְ

Nebo est nommé *naram Marduk*, celui qui exalte Mérodach, et prié de faire prospérer les œuvres de Nabuchodonosor. La dernière phrase de ce paragraphe nécessite des éclaircissements, à cause des deux mots obscurs *damikti* et *naplis*.

Quant à ce dernier mot, le baril du temple de Mylitta nous démontre que c'est un impératif du niphâl au masculin; car, dans le document cité, le roi s'adresse à la déesse par *naplisi* נִפְלִסִי, la même forme au féminin. L'exemplaire de M. le duc de Luynes, le seul qui soit bien conservé, nous rend le service de faciliter l'analyse grammaticale de *naplis*, et de rectifier ainsi une première opinion, d'après laquelle nous y voyions la 1^{re} personne du pluriel de פִּלַּץ.

Le verbe פִּלַּץ signifie « peser »: donc le niphâl veut dire « être pesé », et ensuite « être propice ». La notion passe par les transitions de « être juste, être modéré ». Remarquons ici que l'allemand présente exactement la même manière de s'exprimer: *wiegen*

veut dire « peser », et *gewogen sein* « être pesé » signifie « être favorable ».

Ainsi, le niphâl de מלס acquiert la signification active de protéger, ayant à l'accusatif le régime qui est, dans ce cas-ci, *ipsttūa* עֲבַשְׁתִּיָּהּ « mes œuvres ».

Nous devons dire que se met souvent pour , combinaison qui répugnait à l'oreille assyrienne.

Damikti דמקט est encore plus difficile que נמלס, et l'incertitude que l'on peut avoir sur la véritable signification de דמק est d'autant plus singulière, que la racine, essentiellement assyrienne, se trouve dans les inscriptions trilingues.

Dans le préambule des inscriptions perses, il est dit qu'Ormuzd a donné aux hommes la *siyâtis*, et ce terme perse est traduit par un mot assyrien, *dumku*, écrit, ou en caractères syllabiques, ou souvent

TUM. KI. L'inscription de Hamadan, seule, interprète le mot iranien par *gabbi nuhsa*, גַּבִּי נְחָשָׁא, ce qui peut se traduire par « paroles de la prédiction, révélation ».

Si le sens du mot *siyâtis* était aussi clair qu'il est obscur, on pourrait trancher la question. Malheureusement, aucune conjecture (y compris la mienne, qui le traduit par *supériorité*, en le rattachant à la racine *khsi*, sanscrit कश्चि *kshi*, dominari), n'a jusqu'ici pu être regardée comme une explication sur laquelle on ne revient pas. Je crois cependant que la meilleure est

encore celle que j'ai proposée, quoique j'aie penché à voir dans *siyâtis* une forme plus primitive du sanscrit व्याप्ति « enunciatio, éclaircissement »; et il paraît certain que ce mot *siyâtis* est la source du persan شاد « lumière » et « joie ».

Les notions de *supériorité* et de *volonté* se tiennent de près, et il est clair que ce sens prévaut pour le mot מַדִּיק. Nous citons une phrase de Nabuchodonosor (Inscription de Londres, col. I, sub fine) :



כִּי מַדִּיק דָּמַח בִּלִּי

La philologie comparée porte peu de secours dans ce cas spécial. Nous en rapprochons l'arabe دَمَق « insérer, adapter »; cette idée est assez voisine de l'idée générale qui prévaut dans le terme assyrien. Rappelons ici que, du mot allemand *fügen* « joindre », viennent *fügung* « destinée divine », *fug* « droit », *befugniss* « autorité morale pour faire quelque chose », et que la racine germanique est étymologiquement identique au radical latin *pac*, d'où *paciscor*, *pactum*, *pax*.

Le mot *dumuk* מַדִּיק diffère, quant à sa signification, de מַדִּיקָה, auquel s'applique fort bien l'acception de « force, puissance, autorité ». Celle de מַדִּיק s'applique aussi à des œuvres de constructions puissantes. Le dieu Lunus est qualifié dans l'Inscription de

Londres (col. IV, l. 61 sq.) : *nas šaddu damiktiya*, נָשָׁא שַׁדְּדוּ דַּמִּיקְתִּיַּא « qui soutient le côté de mon autorité », tandis qu'il est nommé dans la même colonne (l. 25) *mudammik idatiya*, qui doit se transcrire מִדַּמְמִיק יְדַתִּיַּא « qui m'inspire mes sentences ».

Bref, nous nous arrêtons à la signification de *puissance morale* pour *damikti*. C'est l'autorité, tandis que la *puissance matérielle* est rendue par רְבוּת, רִנּוּת.

Le mot *hadis* est un adverbe et doit se transcrire חָדִישׁ; il appartient à la racine אחר « un », et signifie, selon nous « uniformément, complètement, tout à fait ». Le mot assyrien *hadis* se rapproche de la forme chaldaïque חר; la racine commune aux autres idiomes sémitiques ne s'est conservée que dans ce mot, car le chiffre *un* se dit עֶשְׂתֵּן. Ce dernier fait semblerait anomal, s'il ne donnait pas tout d'un coup, et d'une manière entièrement incontestable, l'explication du nombre hébraïque *onze*. Dans le mot עשתי-עשר seul est conservé l'ancien nom de nombre עֶשְׂתֵּן, et la découverte de l'assyrien écarte ainsi toutes les étymologies qui, plus étranges les unes que les autres, s'étaient formées à ce sujet.

Cet exemple montrera jusqu'à l'évidence qu'une racine, quoiqu'elle ne se trouve qu'en assyrien, n'en appartient pas moins au fond qui, dans le principe, était commun aux Sémites.

Le sens de cette dernière phrase est donc : —

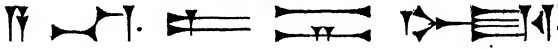
« Sois en tous points favorable à mes œuvres, pour que je conserve mon autorité ».

Dans toutes les inscriptions, certaines prières sont adressées aux dieux; celle-ci convient à Nebo, qui repose dans la tour, comme nous l'avons vu plus haut. Il avait aussi un temple à Babylone, et nous ne pouvons nous empêcher de citer un beau passage de l'Inscription de Londres (col. IV, l. 18 *sqq.*), qui a trait à cette construction.

18. 
 A - na. Nabu. šukkallu. ši i - ri.
 Deo Nebo, intelligentie supremæ,

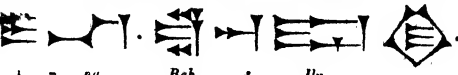
19. 
 sa. i - din - nav. ḫaraš.
 qui transfert sceptrum


 i - sar - ti.
 justitie

20. 
 a - na, pa - ḫa - dav.
 ad administrandam


 ka al - da. at - mi.
 sedem? hominis,

21. 
 bit. Ḫaraš - ilam - iddin. bit - šu.
 domum sceptrum mundi tradentis, domum suam,

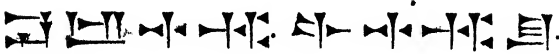
22. 
 i - na. Bab Ilu.
 in Babylone,

23. 
i - na. ku up - ri. au. a - gur -
in bitumine et imbrici-



ri.

bus

24. 
i ip - ti ik. pi - ti ik - au.
perfecí perfectionem ejus.

אֵן נָבֹו סְכְלָא צִירָא. שִׁידְנָא חֲרַטְּ יִשְׂרָתָא אֵן פִּקְד כְּלָדָא אֲדָמָא.
בֵּית חֲרַטְּ-עִלְמִידִין בִּיתְסֹו אֵן בְּבֹלוּ אֵן כְּפָרָא וְאַנְרִי אֲפִתְק
פִּתְקִשׁוּ.

«Au dieu Nebo, à l'intelligence suprême, qui transfère le sceptre de la justice pour le gouvernement du séjour de l'homme, j'ai bâti le temple de *Harat-ilam-iddin*, son temple, dans Babylone, en bitume et en briques ».

(Le mot *Harat-ilam-iddin* semble être un nom mystique de Nebo anthropomorphisé, et il rappelle la formation des autres noms propres des Assyriens. Tous les dieux du Panthéon assyrien en ont porté de semblables. Le mot *kalda admi* rappelle le nom de la Chaldée; mais je ne crois pas qu'il lui soit étymologiquement identique; car on lit aussi *kalada admi*. Le terme est d'une extrême difficulté; il est probable que le nom de Chaldée en a été rapproché, comme par un jeu de mots, quoiqu'il y soit étranger. *Kasdim*, en

touranien, signifie simplement *Mesopotamia*, *Sennaar* שִׁנְיָהּ *Interamnes*¹.)


Après cette digression, retournons à notre texte.

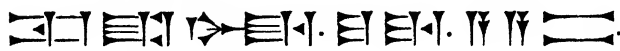
XI.


 Ba - la - tav. dar. ruhuk, si i - bi.
 Stirpem statis remote, multiplicationem septuplicem



 li id - tu u - tiv. ku un.
 fecunditatis, stabilitatem



 kuddu. la - ba - ri. pa - li f.
 throni, victoriam gladii,


 su um - hu tu. na - ki - ri.
 pacificationem rebellium,


 ka - sa - dav. irgit. ai - bi.
 subactionem terrarum hostium

¹ Nous nous permettons l'exposition suivante, quoiqu'elle ne se rattache pas précisément au texte de Borsippa, pour prouver que *Our kasdim* n'est pas une ville, mais l'expression touranienne pour désigner la Mésopotamie :

 *ur* signifie « rive, terre », magyar *or-szag*.

 *kas* signifie « deux », magyar *ket*.

 *dim* (*div, tim, tiv*) signifie « eau », magyar *tő, tenger*.

a - na. si - ri ik - ti. su ar -

 in perennitatem conce-

ka av. I - na. sulum.

 de. In columnis

dippi - ka. ki i - nuv. mu - ki in.

 tabulae tum eterne, statuentis

ba - lu ut. sa

 de sortibus cœli et

ur - pi it. i - ni.

 terræ, bea

a - lak - ku. ya - mi - ya. su - tu ur.


 cursum dierum mearum, inscribo

li id - tu

 secunditatem.

La première phrase se compose d'une suite d'accusatifs, régis par le verbe *sarkav*. Nous allons d'abord expliquer celui-ci: c'est l'impératif paragogique de שָׂרָךְ «accorder». L'impératif simple se dit שָׂרָךְ, avec la prolongation שָׂרָךְ. Nous avons déjà eu occa-

sion de nous occuper de ce verbe lorsque nous avons interprété la racine שכן, que nous considérons comme, un kal, dérivé d'un shaphel de בון. Ainsi שרך n'est, dans l'origine, autre chose que la même voix verbale de ארך « être long, parvenir ». Par une suite d'enchaînements d'idées, le shaphel acquiert la signification d'accorder, précisément comme de l'allemand lang provient le verbe erlangen « obtenir ».

Le verbe שרך, dont l'expression idéographique est , également employé pour שכן, se trouve assez souvent dans les inscriptions assyriennes. Nous citons :

Kal ישרך 3° pers. sing. « il accorda ».

ישרכו 3° pers. plur. « ils accordèrent ».

Shaphel. ישרכו 3° pers. pl. « ils invoquèrent » (c'est-à-dire « ils se firent accorder »).

Le kal se trouve dans la phrase qui finit toutes les inscriptions gravées sur les plaques de revers de Khorsabad :



I - bis.

urbis

et

successum - bur.

Exstructione.

et

successum



hir

bi

i

su.

is

ru

ku.

sacrificiorum inaugurantium

concesserunt



in

ni.

a

na.

da

ris.

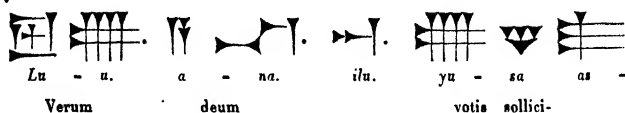
mihi

in


æternum.

עבש ער ושלבר קרבושו ישרכוני אן דרש

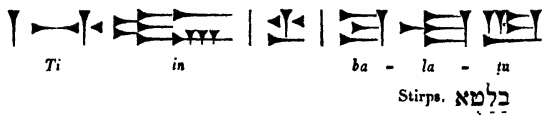
Sur le caillou de Michaux (col. 2, l. 10), on lit :




לֹא אֵין אֱלֹהִים יִשְׁרָאֵל

Le mot *sirikti* est écrit , *si-rik-ti* dans les barils de Nabouimtouk ; nous savons, par cette variante, que la seconde lettre a la valeur de *rik*. Nous voyons dans ce mot, non pas un infinitif renforçant l'idée exprimée par l'impératif שְׁרַכָּא, mais bien un tout autre mot se rattachant à l'araméen שְׂרַכְתָּא « postérité ». On trouve souvent dans les inscriptions assyriennes de ces allitérations, formées par des mots d'une prononciation rapprochée, mais d'une acception différente.

La formule, très-fréquente dans les inscriptions de Babylone, de אֵין שְׂרַכְתָּא שְׁרַכָּא, signifie, selon nous, « accorde pour toujours ». Les deux premiers termes de cette locution répondent à celle de אֵין דְּרַשׁ, de l'inscription de Sargon que nous venons de citer ; une autre manière, usitée dans beaucoup de textes (par exemple, le prisme de Tiglatpileser I^{er}, le caillou de Michaux), est :



La comparaison des monuments de Ninive avec ceux de Babylone montre à l'évidence l'identité complète des deux caractères; ils permutent même dans les inscriptions postérieures de Ninive, où l'influence du style de Babylone se fait déjà sentir. Ce monogramme entre dans le groupe idéographique qui rend le nom de Babylone, et dont nous avons parlé plus haut,  *DIN. TIR. KI*; l'explication de ce groupe est fort obscure. Nous lisons le caractère aussi dans le nom du père du roi Nabonid :



Ce nom correspond, pour le sens, avec celui de Nebozaradan de la Bible, exprimé dans les inscriptions de Babylone par le groupe suivant :




Le groupe complétant *balatav* est écrit *DA. ir. A*; je n'ai pas besoin de dire que ces lettres n'expriment

pas le son de *da'ira*, qui serait rendu : *da'i-ra*. Il se pourrait pourtant que *da ir* formât, à lui seul, le mot sémitique *דהר*, *دهر*, identique à l'hébreu et à l'araméen *דר*. Cela est même plus que probable. Quant à *𐤢*, cette lettre a le son syllabique de *ruk*, probablement parce que les idées de goutte et de mouiller, qui constituent sa valeur première, et dont l'image a concouru à sa formation, se trouvent exprimées par la racine sémitique *רוק* et *רוך*. Souvent nous trouvons *DA. IR. A. TI*, où *TI* n'est autre chose que le complément phonétique de *רחק*. On lit dans une inscription que nous avons trouvée à Babylone :




בֵּלֶט יָמֵי רַחֲקָתָא

La signification de *rukuti* est assurée et par la comparaison avec l'hébreu, et par les textes assyriens de Persépolis, où ce mot *rukti* traduit l'arien *duraïy* (sanskrit दूरं *dûré*) « au lointain ».

La prière suivante est pour rendre les nais-
sances sept fois plus fécondes.  *si i-bi*
est le verbe dérivé du nombre sept שבע; il y a,
comme souvent ailleurs, un déplacement du *v*, qui
du reste était et est encore aujourd'hui moins per-
ceptible dans la prononciation en usage dans ces
contrées. Le *v* final étant très-difficile à rendre par
l'écriture anarienne, on le faisait pour cela déjà sen-

tir dans la première syllabe ; personne n'ignore que les lettres emphatiques de l'arabe exercent la même force rétroactive dans la prononciation.

Inutile de dire que ce fait ne se produit que quand le *ʿ* se trouve à la fin d'un mot, sans être mû par une voyelle, comme en שבע, que l'on écrit שַׁעַב ; mais la véritable place que la lettre prend dans la racine nous est révélée par la transcription des formes grammaticales où le *ʿ* finit un groupe syllabique. Ainsi nous lisons souvent (par exemple, Inscription de Londres, col. X, l. 8 et ailleurs) :



 Lu us - ba a. li id - tu


 (Dous) septuplicem reddat fecunditatem.

לשבע לדתות

Cet exemple nous démontre que la racine est שבע, et non שעב ; car le précatif de שעב serait écrit *lusib*.

Lidut est un mot abstrait, formé de la racine אִלַּר « engendrer », l'hébreu יִלַּד ; l'infinitif assyrien, correspondant à l'hébraïque לָרַת, est לִרְת, et de cet infinitif on a fait un substantif par la syllabe דת, לִרְתות, ayant le sens de « maternité, fécondité ».

Ce mot est différent du mot תִּלְדַּת, rappelant l'hébreu תּוֹלַדַת, et qui veut dire « naissance, accouchement ».

Passons à la troisième demande, la *stabilité* du trône. Nous n'avons pas à répéter ce que nous avons dit au sujet de כּוּן « la solidité ». Quant à 

IŠ. GU. ZA, les deux derniers signes indiquent « grandeur », et le premier signifie « bois »; le tout est donc « bois de la grandeur ». Le sens de ce groupe pourrait être tout autre chose que trône, car les idées de sceptre, lance, parasol, roue, chariot, y répondent aussi; mais une foule de passages démontrent que c'est bien le *siège* de la royauté. D'ailleurs le groupe traduit le mot perse *gāthu* (le persan گاه) dans l'inscription de Nakch-i-Roustam, l. 26. On lit dans l'original : *tyaiy gāthum barañtiy* « qui supportent mon trône », et dans la traduction :

Sa.	kuššū.	al	-	tu	u	-	a.	na	-
Qui	solum	meum						sub-	

su	u.
tentant.	

שכסא אתון נשו

La prononciation de ce mot, qui n'est jamais écrit phonétiquement dans les inscriptions, est constatée par un syllabaire de Londres, où l'on voit, en regard du groupe de notre texte, le terme *ku uš-šu u, kuššū.*

La proposition suivante est très-intéressante à cause du mot *labar*, qu'elle contient. Nous reconnaissons dans ce mot assyrien le prototype du fameux *labarum* de Constantin, dont on soupçonnait depuis longtemps l'origine orientale. Les astrologues chal-

déens auront introduit à Rome l'expression qui nous occupe : elle est souvent associée à un terme *pali* qui a également une signification (celle d'étain) dans le langage alchimiste.

Quant à *labar*, il doit signifier « succès, victoire », et il se retrouve souvent dans les inscriptions dans ce sens. Je vois, en *pali*, le pluriel de פלע : פלעי. Ce dernier figure dans les textes comme insigne de la puissance royale ; l'arabe فلع veut dire « gloire », de فلع « fendre », qui est parent de פלא, פלי, פלח, qui ont le même sens. Nous lisons dans les inscriptions de Sargon :

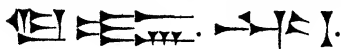


משלבר פלעי

(*pal* est expliqué par *palū* dans un syllabaire : *pal* en est le pluriel, et quelques exemplaires de l'inscription des taureaux de Khor-sabad écrivent *pali* en lettres phonétiques.)

Dans une inscription de Khorsabad, adressée à Ninip-Sardan, et que nous désignons sous le nom de *l'Inscription du vestiaire*, on lit :

¹ Au lieu de *musalbir* משלבר, on lit dans les barils de Sargon *mu-lab-bir* מלבר. Le premier est le *shaphel*, le second le *paël* de la racine *לבר*.



Ki

in,

pala - su

Erige


gladium ejus.

כִּן פֶּלַעַשׁוּ

La pacification des rebelles est le cinquième point que demande au dieu protecteur le roi de Babylone. J'ai choisi le terme de *pacification*, parce qu'il rappelle le fameux mot latin qui désignait le presque anéantissement d'une nation réduite. Le mot assyrien est שִׁמְקַה, infinitif du shaphel de מִקַּה, qui ne se trouve, que je sache, que dans cette voix seule, mais qui s'y lit très-fréquemment. En arabe, مَقَّت veut dire « haïr », مَقَط « briser ». Je crois qu'il faut se tenir à la première racine, qui rend les lettres assyriennes, de sorte que la signification première de שִׁמְקַה est « faire haïr, rendre odieux ». On rencontre souvent l'aoriste écrit :






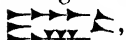
sam - hit.

Le génitif *nakiri* est très-clair; c'est le participe au pluriel de נָכַר, l'arabe نَكَر, qui, à Bisoutoun, traduit le verbe perse signifiant rébellion. Nous avons déjà eu l'occasion de parler de ce verbe dont le monogramme est .

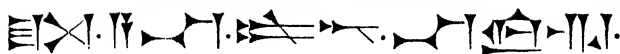
Nous pouvons, à l'égard de ce signe, presque inconnu comme caractère phonétique, poursuivre l'histoire de la formation de l'écriture. Deux syllabaires différents nous disent qu'il exprime l'idée de נָכַר « se révolter »; une autre tablette et les passages de beau-

coup d'inscriptions nous témoignent qu'il signifie de même דָּן « donner, créer ». Subsidiairement, et seulement dans les noms de Sennachérîb et d'Assarhaddon, il exprime l'idée de frère. Le syllabaire K. 62 lui attribue les valeurs de *pap* et de *kur*, dont la dernière, *kur*, n'est pas même syllabique, mais dérive du mot assyrien : *nakar*.

D'où provient cette coïncidence de valeurs si différentes? Le médo-scythique nous donne le mot de l'énigme. Cet idiome traduit le perse *adâ* « il a créé » par *biptusda*, et le perse *hamathriya abava* « il se révolte » par *libda*. Le son syllabique de la lettre  a donc été la raison pour laquelle deux idées aussi différentes ont été exprimées par le même caractère. On sait que dans la langue, relativement moderne des Médo-Scythes, le *bi* et le *pa* se confondent, de sorte que l'équivalence de *bip* et de *pap* ne soulève aucune difficulté quelconque. Nous ignorons quelle était l'objet recélé sous cet hiéroglyphe, peut-être était-ce la hache, attribut du démiurge et de l'ennemi.

Et parce que le signe  avait la signification de *pap*, les Assyriens lui donnèrent la valeur idéographique de leur mot *pappu* ( v. K. 62), nom familier de frère; c'est pour cela que ce signe s'emploie quelquefois comme équivalent de , qui rend ordinairement l'idée de frère.

Les inscriptions de Ninive nous fournissent des passages analogues à celui de notre texte; nous citons une phrase qui se retrouve dans presque toutes les inscriptions de Sargon :



Sa. a - na. sum - kut. na - ki - ri.

Cui ad pacificandos rebelles



su ut - bu u. tikliau.

(est) obedientia servorum suorum

(i. e.) quem ad pacificandos rebelles sequuntur servi.

שאן שמקת נכרי שתבא תכלישו

La conquête des pays ennemis est le dernier souhait de Nabuchodonosor. Le texte porte כִּשְׁר אֶרְצֵת אֵיבִי.

Le verbe כִּשְׁר est une racine essentiellement assyrienne, dont la signification nous est révélée par la traduction de Bisoutoun, et a déjà été établie par M. Rawlinson (*Memoir on the babylonian and assyrian inscriptions*, pages c et ci). On lit dans ce texte, l. 57 :



A - na. hu - sa - di. a - ra. Ma -

In profectioe versus Me-

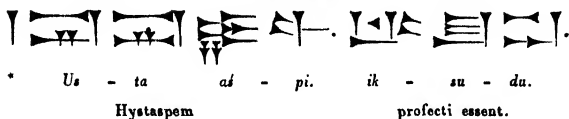
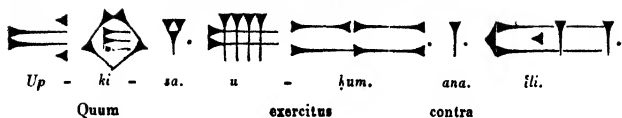


da at.

diam.

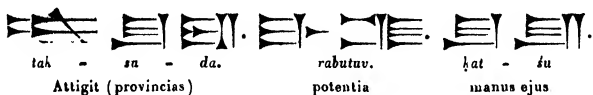
אן כִּשְׁרָא אֵן מְרִי

Cette phrase traduit celle-ci de l'original perse : *yathâ Mâdam parâraçam*. Le passage *yathâ hauva kâra parâraça abiy Vistâçpam* « lorsque cette armée s'avance vers Hystaspe » est traduit par l'assyrien (l. 66) de la manière suivante :



אֶפְרַיִם שִׁיקָם אֵן עָלֵי וּשְׁתַּסְפָּא יִכְשְׁדוּ.

Le verbe כִּשַׁר est d'un emploi très-fréquent dans les inscriptions de Ninive. Ainsi אֶכְשַׁר « j'allai » se trouve souvent avec le simple accusatif « la ville, le pays », dans le sens « je conquis ». Telle est précisément l'acception du verbe dans notre phrase. Une autre locution, fort commune, est :



תִּכְשַׁר רְבוֹת קְחָסוּ.

Une des idées exprimées par le monogramme ✠ est celle qui nous occupe. Pour faire connaître au lecteur le sens du signe, on y ajoute souvent des compléments phonétiques. Ainsi, pour אֶכְשַׁר, on écrit ✠ אֶ, pour כִּשְׁרָתִי « la prise », ✠ אֶ—אֶ. אֶ ut, et אֶ—אֶ ti, ne sont écrits que pour guider le lecteur dans la prononciation du monogramme.

Le mot אֶ אֶ אֶ est un des exemples très-nombreux que fournissent les inscriptions sémitiques au sujet du fait suivant : *Un antique mot touranien a passé*

dans l'écriture de Babylone, et y est prononcé par son équivalent assyrien. *Mada*, en casdo-scythique, voulait dire « pays », et c'est le nom même de la Médie, qui résiste à toutes les étymologies ariennes.

Nous reviendrons tout à l'heure sur la preuve de cette assertion. La certitude de l'ancienne existence de populations anariennes dans la Médie se déduit directement du témoignage d'Hérodote; car les noms que le père de l'histoire donne aux différentes tribus de la Médie sont tous des épithètes attribuées par les Ariens nobles et sédentaires aux peuplades errantes de cette contrée. En voici les noms :

I. Touraniens. *Bouçai* « Aborigènes », perse *Busiyā* (pl.), sansc.

भूष्य *bhūshya*¹ (sing.).

Παρπηταχνοί « nomades », perse *paraitakā*;

Στρούχατες « habitants des tentes », perse *catrahuvatis*; sanscrit *चत्रवत् chatravat*² (sing.);

II. Ariens : . . Ἀριζαντοί « de race d'Arya », perse *ariyazantu*;

sanscrit *आर्यजन्तु, āryagantu* (sing.); .

Βούδιοι « maîtres du sol », perse *būdiyā*³;

Μάγοι « Mages », perse *Magus* (sing.) *Magava* (plur.).

Les inscriptions des Achéménides distinguent les Mèdes ariens qui soutiennent la cause des Perses, des Mèdes nomades dont les sympathies sont ac-

¹ On pourrait penser au perse *buzā*, sansc. भूज *bhūg'a*, *γνηενης*; mais il est probable qu'Hérodote aurait transcrit cette dernière formation par *Bouçai*.












² Je n'ai pas besoin de rappeler que nous exprimons le son *tch* par *c*, et celui de *dj* par *g*.

³ Selon nous, de *धी* « tenir », perse *di*.

quises aux ennemis du joug des Mazdéens. Cette distinction est demeurée cachée jusqu'à ce que les traductions médo-scythique et assyrienne du texte de Bisoutoun m'aient éclairé sur cette matière. La dernière version parle des Mèdes rebelles comme des Mèdes מְלֹא אֵן בֵּית « qui n'ont pas de maisons » (traduction assyrienne de Bisoutoun, l. 43), et la traduction scythique les détermine par *Madabi appa Uhümmannu* « les Mèdes des plaines ».

C'est dans l'intérêt de ces populations touraniennes qu'ont été rédigées les inscriptions de la seconde espèce des Achéménides.

Revenons à notre sujet.

Parmi les différentes expressions expliquées par    *mātv* « pays », se trouve en dehors de  *SI*,  *KI*,  *UN*,  *MUR* et *VUR*,  *MA*, ainsi que les mots   *mada* et  *kintik*¹. Ces derniers termes nous font connaître la raison pour laquelle les signes syllabiques de *ki* et de *ma* indiquent également la notion de terre. Le caractère *ki* sert souvent à traduire le perse *bumi*, ou seul, ou avec le complément phonétique *ti*; il exprime, comme les autres monogrammes cités ci-dessus, les mots assyriens אֶשֶׁר, עֶקֶר, אֶרֶץ, מָטָה.

¹ C'est par ce mot casdo-scythique que nous expliquons Ταργίταος, nom du premier homme, selon les Scythes. (Hér. IV, 5.) Nous y voyons un mot composé du dialecte scythique de la mer Noire, et correspondant au casdo-scythique *Tur-kintikna* « fils de la terre ».

On pourrait peut-être conclure de la similitude des sons de *māt* et de *mada*, que ce dernier terme ne fut qu'une altération du premier mot, sûrement assyrien. Il n'en est rien; et la démonstration du fait que *mada* est considéré par les Sémites comme un groupe non phonétique et parfaitement étranger réside dans la circonstance qu'on le répète et qu'on écrit *mada mada*, pour dire «les pays». Jamais on ne met deux fois le singulier en lettres phonétiques pour exprimer le pluriel, ce qui serait absurde; mais on écrit alors le mot tout entier, fléchi comme il doit l'être. Si l'on épèle le pluriel de *mat*, on écrit *matāt*, et non pas comme on le lit dans le passage suivant (Inscription de Londres, col. II, l. 13) :

𐎶 𐎶𐎵 𐎶 𐎶𐎵. 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵.

Matāt.

ru - ga

Terras

amplas.

מתת רהקת

Le mot *aibi* rappelle exactement l'hébreu איב «ennemi». Ainsi on lit dans l'inscription souvent répétée de Sardanapale III, l. 9 :

𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵. 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵.

Mu

-

ka

ab

-

bi

is.

irgit.

ai

-

bi

-

su.

Debellans

terram

inimicorum suorum,

𐎶𐎵 𐎶𐎵 𐎶𐎵. 𐎶𐎵 𐎶𐎵. 𐎶𐎵 𐎶𐎵.

da

a

-

is.

kul

-

lat.

nakiri.


conculcans

districtum

rebellium.

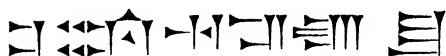
מכבש ארצת איבישו דיש כלת נכרי.

Souvent les inscriptions de Nabuchodonosor finissent par le mot שְׂרָכָא; ce texte y ajoute une invocation particulière, qui rappelle la prière des juifs usitée aux grandes fêtes du commencement de l'année religieuse : בַּסֵּפֶר חַיִּים זַכְרֵנוּ וְנִתְּבֵנוּ « consigne-nous et inscris-nous dans le livre de la vie ».

Une tablette de Sardanapale V fait mention du groupe  IŠ. LI. HU. SI. UM. On y lit :


IŠ. SUK. LUM.


Sa - lum. [dippi]
Columna [tabulæ].
שְׁלָם דַּפָּא


IŠ. LI. HU. ŠI. UM. Su u.
Idem.



שׁוּא



IŠ BAR. KIN.


Mas - ta - ru.
Scriptura.
קִשְׁטָר

La légende commence un côté de la tablette, et il manque en haut une lettre que nous avons cru pouvoir suppléer. Dans le mot שְׁלָם, nous voyons le mot arabe شَلم, qui, en assyrien et en hébreu, doit se transformer en שְׁלָם, tandis que les dialectes araméens lui substitueront un mot תְּלָם. Ce mot veut

dire « faire une entaille, un cran, fendre », et il semble même n'être pas étranger à l'hébreu חלל « sillon ». Nous le traduisons par « page, colonne d'une table », et nous n'avons pas besoin de rappeler que toutes les inscriptions babyloniennes plus développées sont tracées par colonnes. Et si l'on nous demande comment du verbe « fendre » dériverait la notion de colonne d'écriture, nous répondrons que, même en allemand, on n'a qu'un mot pour exprimer cette idée; c'est le mot *spalte* « fente », de *spalten* « fendre ».

Le signe syllabique *um*,  à Ninive,  à Babylone, a la signification de « table »; on l'explique par *dipū*. Il est remarquable que le même son se trouve comme expression de l'écriture jusque dans l'extrême Orient, dans le tartare-mantchou; en sanscrit, en perse, en hébreu, on rencontre des formes très-ressemblantes pour déterminer cette notion.


Nous passons à la phrase suivante, sans nous arrêter davantage au mot *dippu*, *dipū*, que nous avons déjà cité plusieurs fois; seulement nous faisons observer que le signe  a reçu, à cause de son explication idéographique, également le son syllabique de *tip*.

Le terme *kīnūv* כִּינֻבִּי signifie « éternel », ainsi que nous l'avons déjà établi; nous aimerions à y voir un vocatif s'adressant à Nebo, si nous ne préférons pas le prendre comme une épithète de *table*. C'est aussi à ce dernier mot que nous rapportons *mukin* מֻכִּין, participe de l'aphel de כּוּן, et identique, pour la forme et

la signification, à l'hébreu סָכֵן « établissant, fixant ». La proposition entière est : מָכֵן בְּלֻעוֹת שְׁמִי וְאַרְצָתָא.

Parmi les mots nouveaux de notre phrase, nous remarquons *bulat*, que nous faisons venir d'une racine בלע, alliée à l'arabe, si souvent usité, بلغ « arriver, parvenir ». De là vient بَلَّغَ « le but, le sort », qui se trouve dans la phrase musulmane. امر الله بلغ, qui signifie « c'est ainsi que Dieu a décidé ». (Littér. « le décret de Dieu, c'est le sort ».) Nous transcrivons donc *bulat* בְּלֻעוֹת, et nous le traduisons par « sort ».

Cette interprétation nous a paru la plus simple et la plus conforme à la phrase, et nous avons abandonné pour elle d'autres rapprochements moins naturels.

La prière suivante est transcrite par nous : הָנִי מְיָאֵלְכָא יוֹמִי. Le mot , *i-ni*, paraît venir de la racine הָנָא, l'arabe هِنَا « accorder, bénir », dans la seconde forme (تَهْنِئَا) « féliciter »; c'est d'elle que vient aussi la formule que les Arabes s'adressent après un repas quelconque, هِنَّا « bien vous fasse ».

De même que הָנִי est l'impératif de הָנָא, שְׁטַר est la même forme de שָׁטַר. La vocalisation de l'impératif assyrien dépend de celle de l'aoriste. Si ce temps se forme en יַפְעַל, l'impératif sera פַּעַל; si, au contraire, celui-là est יַפְעַל, celui-ci se formera en פַּעַל, et si le premier est יַפְעַל, la forme dérivée sera פַּעַל. L'arabe nous donne les mêmes règles pour la formation de l'impératif. Ainsi on dit en assyrien :

יִמְחַר de מַחַר

יִהְיֶה de הֵנִי

יִמְנֵר de מִנֵּר

יִשְׁמֵר de שָׁמֵר

Les verbes défectifs de la langue de Ninive forment à cette règle des exceptions sur lesquelles nous reviendrons ¹.

La seule chose qui reste encore à expliquer dans ce passage est la locution *alakku yumiya*, הֲלִכְא יוּמִי. Le premier mot vient de la racine הלך, qui, en assyrien, exprime l'idée d'aller, tout comme en hébreu. C'est elle qui, dans les inscriptions des Achéménides, traduit les verbes *i*, *siyu*, *gam* « aller ». Nous pouvons citer les formes suivantes :

Kal. אֲלֵךְ (rarement אֶלֶךְ) « j'allai ».

יֵלֵךְ (rarement יִלְךְ) « il alla »; perse, *asiyava*, *parāgmatā*.

יִלְכוּ « ils allèrent ».

הֲלֵךְ « va » (impératif); perse, *paridiy*.

הֲלִכְא « allez » (impératif au pluriel du féminin); perse, *parāitā*.

הֲלִכְא « la marche ».

הֲלֵךְ « allant ».

Iphiteal. . . יִתְלַךְ « il marcha ».

Iphtaal. . . אִתְלַךְ « je marchai ».

יִתְלַךְ « il marcha ».

יִתְלַכוּ pour יִתְלַכוּ « ils marchèrent ».



¹ Nous en verrons une tout à l'heure dans le verbe הֲלִכְא.

Nomina. . . חִלְכָּת « le rite »; hébreu הלכה.

חִלְכָּת « le cours ».

מַחְלָךְ « la marche, l'escalier ».










Le mot *alakku* חִלְכָּא est un infinitif avec la dernière radicale redoublée, de la forme פֻּעֵל; nous connaissons également les formes de פֻּעַל et פֻּעֵל. Les mots כְּתִיב et כָּדֵר appartiennent à ces classes de dérivés.

Le mot *alakku* est écrit  *a-lak-ku*;  a les valeurs syllabiques de *rit*, *sit*, *mis* et *lak*; car il permute avec *la ak* dans beaucoup de termes, surtout dans ceux qui viennent de la racine חִלַּךְ, par exemple :

   et  .

a - la ak - ti a - lak - ti.

Le syllabaire K, 110 (Collection photographique, 18) donne les valeurs suivantes :

  si - ti	   mi - nu - tu - - - -	  it - ku annulus, signum. 
 ak		

一、三、六、九、十二、十五、十八、二十一、二十四、二十七、三十、三十三、三十六、三十九、四十二、四十五、四十八、五十一、五十四、五十七、六十、六十三、六十六、六十九、七十二、七十五、七十八、八十一、八十四、八十七、九十、九十三、九十六、九十九、一百。

kir - ба *an* - ну.

donum

קרבנא

1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100. 101. 102. 103. 104. 105. 106. 107. 108. 109. 110. 111. 112. 113. 114. 115. 116. 117. 118. 119. 120. 121. 122. 123. 124. 125. 126. 127. 128. 129. 130. 131. 132. 133. 134. 135. 136. 137. 138. 139. 140. 141. 142. 143. 144. 145. 146. 147. 148. 149. 150. 151. 152. 153. 154. 155. 156. 157. 158. 159. 160. 161. 162. 163. 164. 165. 166. 167. 168. 169. 170. 171. 172. 173. 174. 175. 176. 177. 178. 179. 180. 181. 182. 183. 184. 185. 186. 187. 188. 189. 190. 191. 192. 193. 194. 195. 196. 197. 198. 199. 200. 201. 202. 203. 204. 205. 206. 207. 208. 209. 210. 211. 212. 213. 214. 215. 216. 217. 218. 219. 220. 221. 222. 223. 224. 225. 226. 227. 228. 229. 230. 231. 232. 233. 234. 235. 236. 237. 238. 239. 240. 241. 242. 243. 244. 245. 246. 247. 248. 249. 250. 251. 252. 253. 254. 255. 256. 257. 258. 259. 260. 261. 262. 263. 264. 265. 266. 267. 268. 269. 270. 271. 272. 273. 274. 275. 276. 277. 278. 279. 280. 281. 282. 283. 284. 285. 286. 287. 288. 289. 290. 291. 292. 293. 294. 295. 296. 297. 298. 299. 300. 301. 302. 303. 304. 305. 306. 307. 308. 309. 310. 311. 312. 313. 314. 315. 316. 317. 318. 319. 320. 321. 322. 323. 324. 325. 326. 327. 328. 329. 330. 331. 332. 333. 334. 335. 336. 337. 338. 339. 340. 341. 342. 343. 344. 345. 346. 347. 348. 349. 350. 351. 352. 353. 354. 355. 356. 357. 358. 359. 360. 361. 362. 363. 364. 365. 366. 367. 368. 369. 370. 371. 372. 373. 374. 375. 376. 377. 378. 379. 380. 381. 382. 383. 384. 385. 386. 387. 388. 389. 390. 391. 392. 393. 394. 395. 396. 397. 398. 399. 400. 401. 402. 403. 404. 405. 406. 407. 408. 409. 410. 411. 412. 413. 414. 415. 416. 417. 418. 419. 420. 421. 422. 423. 424. 425. 426. 427. 428. 429. 430. 431. 432. 433. 434. 435. 436. 437. 438. 439. 440. 441. 442. 443. 444. 445. 446. 447. 448. 449. 450. 451. 452. 453. 454. 455. 456. 457. 458. 459. 460. 461. 462. 463. 464. 465. 466. 467. 468. 469. 470. 471. 472. 473. 474. 475. 476. 477. 478. 479. 480. 481. 482. 483. 484. 485. 486. 487. 488. 489. 490. 491. 492. 493. 494. 495. 496. 497. 498. 499. 500. 501. 502. 503. 504. 505. 506. 507. 508. 509. 510. 511. 512. 513. 514. 515. 516. 517. 518. 519. 520. 521. 522. 523. 524. 525. 526. 527. 528. 529. 530. 531. 532. 533. 534. 535. 536. 537. 538. 539. 540. 541. 542. 543. 544. 545. 546. 547. 548. 549. 550. 551. 552. 553. 554. 555. 556. 557. 558. 559. 560. 561. 562. 563. 564. 565. 566. 567. 568. 569. 570. 571. 572. 573. 574. 575. 576. 577. 578. 579. 580. 581. 582. 583. 584. 585. 586. 587. 588. 589. 590. 591. 592. 593. 594. 595. 596. 597. 598. 599. 600. 601. 602. 603. 604. 605. 606. 607. 608. 609. 610. 611. 612. 613. 614. 615. 616. 617. 618. 619. 620. 621. 622. 623. 624. 625. 626. 627. 628. 629. 630. 631. 632. 633. 634. 635. 636. 637. 638. 639. 640. 641. 642. 643. 644. 645. 646. 647. 648. 649. 650. 651. 652. 653. 654. 655. 656. 657. 658. 659. 660. 661. 662. 663. 664. 665. 666. 667. 668. 669. 670. 671. 672. 673. 674. 675. 676. 677. 678. 679. 680. 681. 682. 683. 684. 685. 686. 687. 688. 689. 690. 691. 692. 693. 694. 695. 696. 697. 698. 699. 700. 701. 702. 703. 704. 705. 706. 707. 708. 709. 710. 711. 712. 713. 714. 715. 716. 717. 718. 719. 720. 721. 722. 723. 724. 725. 726. 727. 728. 729. 730. 731. 732. 733. 734. 735. 736. 737. 738. 739. 740. 741. 742. 743. 744. 745. 746. 747. 748. 749. 750. 751. 752. 753. 754. 755. 756. 757. 758. 759. 760. 761. 762. 763. 764. 765. 766. 767. 768. 769. 770. 771. 772. 773. 774. 775. 776. 777. 778. 779. 780. 781. 782. 783. 784. 785. 786. 787. 788. 789. 790. 791. 792. 793. 794. 795. 796. 797. 798. 799. 800. 801. 802. 803. 804. 805. 806. 807. 808. 809. 810. 811. 812. 813. 814. 815. 816. 817. 818. 819. 820. 821. 822. 823. 824. 825. 826. 827. 828. 829. 830. 831. 832. 833. 834. 835. 836. 837. 838. 839. 840.

pi - tá an - nu

פדנא

一、二、三、四、五

an - gu

sa an - gu

vicem gerens.

שבו

Et comme si l'auteur de la tablette avait oublié encore quelques valeurs, le même document revient sur le signe à un autre endroit :

1411

m2 14

三 三 三

id - lu

justus. עֲדָלָה

一、二、三、四、五

$$k_1 = si \quad ip$$

ri *it* - *tuv.*

descensio דדתא


La dernière phrase *ṣuṭur littūti* שְׁטַר לְדִתוּתָא «inscris la fécondité (dans ton livre)», ne présente plus de difficulté.

XII.


Ma - ha ar.
 Imitare,


Marduk.
 Merodache,



sar.
 rex



sa - mi i.
 eoli


au.
 et


ir - gi it.
 terræ,


a - bi.
 patrem


a - li - du - ka.
 genitorem tuum,


i ib - si.
 opera


tu


u - a.


su


um - gi - ri.
 mea fortuna,


rup - pid.
 fulci


du um - hu


u - a.
 potestatem meam.


Na - bi - uv.


ku - dar - ri.
 Nabuchodonosor,

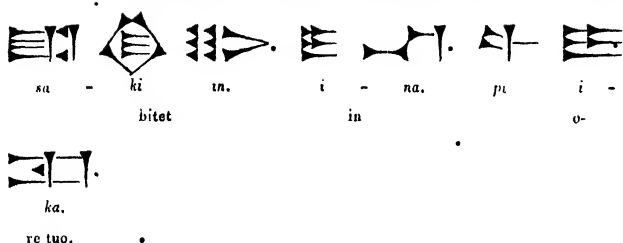

lu.
 verum


sar-ru.
 ri


za - ni - na


an.


is -
 instaurator,



C'est le dernier paragraphe de l'inscription, et en quelque sorte l'épilogue. Il ne présente pas de grandes difficultés philologiques; mais il contient bien quelques points obscurs pour le déchiffrement.

Mérodach est supplié par le roi d'imiter le père qui l'a engendré. On est en droit de conclure, de ce passage et d'autres, que Mérodach, le dieu adoré surtout par les Babyloniens, était réputé fils de Nebo. Nous avons plusieurs filiations divines; *Ao* est nommé fils d'*Anu* (Oannes), *Ninip* est désigné comme fils de *Bel*, qui est connu sous le nom de père des dieux en général. Dans les termes de l'inscription, Mérodach semble donc être le fils de Nebo.

Ce dieu est encore nommé roi du ciel et de la terre. Nous ne connaissons aucun autre passage où il soit qualifié ainsi. La gloire de la suprématie céleste est toujours attribuée à la divinité qu'on exalte plus que les autres; ainsi Nabonid, dans les barils de Mergheyer, nomme Sin (*Lunus*): « maître des dieux, roi des dieux du ciel et de la terre, (roi) des dieux des dieux ». On voit quel contre-sens peut naître de la déférence excessive même envers un dieu.

En abordant l'explication du paragraphe, nous devons faire remarquer que *maḥar* se présente ici avec une acception très-rare. Le verbe מָחַר n'a ordinairement que les significations de « prendre, mesurer, compter, augmenter ». Ensuite nous connaissons les mots מִּחְרֵי « antérieur », et מְחֵרוֹת « beaucoup ». Dans cette proposition on demande à Mérodach de mesurer son père, c'est-à-dire d'avoir égard à lui, et de faire comme lui. Nous rendons la phrase par « imite ton père », et nous rappelons au lecteur que מָחַר a des rapports d'étymologie, pour cette acception du moins, avec la racine אָחַר « être derrière, être après, suivre »; en hébreu, מָחַר signifie « demain », c'est-à-dire ce qui suit aujourd'hui.

Nous n'avons pas à parler de la forme de l'impératif מִּחַר, ni à insister sur le mot *'abi alidika* אָבִי אֱלִדִּיקָא « le père qui t'a engendré ». La racine אֱלַד ne nous est plus inconnue, nous en connaissons les dérivés suivants : אֶלֶד « père », אֱלֶדָה « mère », *status emphaticus* אֱלֶדְתָּא, תִּלְדָּתָא « naissance », לְדָתָא « fécondité ». Nous lisons dans l'Inscription de Londres (col. VII, l. 12) que Nabuchodonosor nomme le roi Nabopal-læssar אָבִי אֱלִדִּי « mon père qui m'a engendré »; rarement on lit le mot אב sans qu'il soit suivi du mot בָּנוּ *creator*. Ainsi nous voyons :

אָבִי בָנוּ « le père qui m'a engendré ».

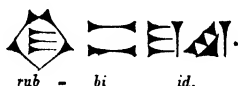
אִמָּא בָנִיתָ « la mère qui m'a enfanté ».




Les mots *iḥṣitūa* et *dumkūa* עֲבִשְׁתוּ et דִּמְקוּ sont

des formes de suffixes de la première personne, telles que nous en avons déjà vu dans *gatūa*. Ce que j'ai dit à cette occasion me dispense de revenir sur ce sujet.

Sumgiri שִׁמְגִירָא, est l'impératif du shaphel de מִגֵּר *fortunare*, que nous connaissons déjà, avec le \aleph paragogique. La forme *sumgir* serait plus exacte; car celle de *sumgiri* est spécialement réservée au féminin de l'impératif. Le masculin de ce mode est souvent prolongé en assyrien comme en hébreu; mais cette terminaison paragogique se forme généralement en *a*. Cependant, n'oublions pas que, dans l'antique langage de la Bible, nous voyons souvent un *i* ajouté au mot, là où l'usage moderne l'aurait, sans doute, proscrit.

Ruppid est l'impératif au paël de רָפַד et רָבַד « étayer, soutenir ». Ce mot est une fois ainsi écrit :



Dans l'autre exemplaire, on trouve, au lieu des signes *bi id*, un seul signe qui rappelle assez la forme d'un *ka*, mais qui pourrait être également le signe exprimant forteresse . Nous savons que le même caractère, dont la forme assyrienne est , est expliqué par les syllabaires comme signifiant la syllabe *bat*. Ce son ayant son représentant en , la véritable prononciation du signe mentionné semble être *but*, le seul *homosymphone* de *bat* qui n'ait pas en-

core d'expression. Ici le signe, quoi qu'il en soit, rend sûrement *bit* ou plutôt *pit*; car nous savons avec quelle singulière facilité permutent en assyrien le 𐤁 et le 𐤂 au milieu des radicaux. Puisque *bit* est certainement interprété par le signe 𐤁𐤂, nous pourrons, avec une grande vraisemblance, attribuer au caractère de notre passage la valeur de *pit*, qu'il aura indépendamment de celle de *but*.

Un fait nouveau, mais très-certain, c'est la valeur secondaire de *rap* que nous donnons au signe de



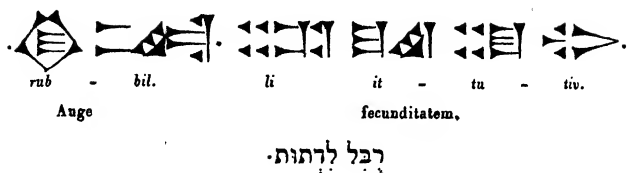
ki. Nous avons d'abord lu *kibit* ou *kibid*, en le rapprochant de l'hébreu כבוד « honneur ». Mais le sens et la difficulté grammaticale ne nous permettaient pas de nous en tenir là; de nombreux passages nous ont bien prouvé que le caractère 𐤁𐤂 devait encore

avoir une autre signification. Puisque la forme était nécessairement un impératif, le premier signe 𐤁𐤂



ne pouvait représenter que *Xup*, si elle était un paël, et *suY*, si elle était un shaphel. Après avoir éliminé toutes les syllabes dont nous connaissons déjà la représentation dans le syllabaire anarien, il fallait examiner celles dont l'équivalent nous est encore inconnu. Aucun des sons non représentés n'était si probable que *rap*; car en substituant ce son *rap* au *ki* que nous admettions jusqu'alors dans plusieurs mots, nous obtenions un mot connu et bien placé dans le contexte.

Ainsi 𐤁𐤂 « fois », lu *rub-bi*, nous donne un mot



Revenons au mot *rupid*.

Nous le transcrivons רַבִּל, ce qui est un impératif du paël ; nous comparons l'hébreu רַבִּל dans la même forme, et l'arabe رَفِد (ترفيد), ayant le sens de « soutenir, appuyer ».

Le sens de la phrase est donc :

« Imite, ô Mérodach, roi du ciel et de la terre, le père qui t'a engendré, bénis mes œuvres, soutiens ma puissance ».






La signature manque dans la plupart des inscriptions ; elle se trouve ici. Le sens en est :

« Que Nabuchodonosor, lui qui est le roi restaurateur, demeure devant ta face. »

Il nous reste à dire un mot de la particule souvent employée *lu* ou *lū*. Elle n'a pas le sens de l'hébreu לו « si », quoiqu'elle parte de la même idée fondamentale ; elle insiste plutôt simplement sur la vérité de la notion énoncée, comme le français *certes*, *bien*. Sans être explicite, elle a un sens bien défini, et contribue à la vivacité du discours ; aussi la voyons-nous en fréquent usage dans les imprécations, les prières, et les phrases qu'on allègue pour appuyer ce qu'on a dit, ou ce qu'on va dire.

C'est avec cette fine nuance que la particule *lu* est

employée ici : Nabuchodonosor se prévaut de son titre de constructeur des temples en ruines, pour obtenir des dieux l'accomplissement de ses vœux.

Le roi se qualifie de    , et ce terme peut être prononcé *zaninan*, où *zanina ilu*, soit que l'on envisage le signe  comme syllabique, ou comme représentant l'idée de dieu. Je me décide pour la première alternative; non pas que la notion de *instaurare deum* ne soit pas très-babylonienne, mais parce que nous aurions, pour exprimer cette dernière idée, ou le pluriel *les dieux*, ou *zaninaka* « qui t'a reconstruit », comme dans le passage cité plus haut.

La forme *zaninan* est quelque peu insolite, puisque nous devrions plutôt attendre *zannan* זַנַּן, à l'état construit זַנַּנּוּ, *zannannu*, d'après la forme assyrienne זַנַּנּוּ; état emphatique, זַנַּנּוּ. Cette dérivation correspond exactement à l'arabe فَعَّلَان, et l'assyrien et l'arabe se rencontrent même dans son application sur la même racine; ainsi, l'arabe صَدَّان répond à l'assyrien צַדְדָּן, Sandan, l'Hercule de Ninive.

Quoi qu'il en soit, *zaninan* est un substantif adjectif, ayant l'acception de restaurateur.

La dernière phrase est *lissakin ina pika* לִשְׁכֵּן אֶן פִּיקָא « fiat in ore tuo ». *Lissakin* est le précatif du niphâl de שָׁכַן « faire »: donc le passif signifie « être fait, exister, demeurer ». Cette dernière acception rapproche notre mot de la signification hébraïque, car nous avons dans la langue de la Bible un exemple de l'em-

ploi au passif de ce verbe qui ordinairement y est employé comme intransitif; nous voulons parler de la forme שָׁכַן, qui veut dire « habitant ».

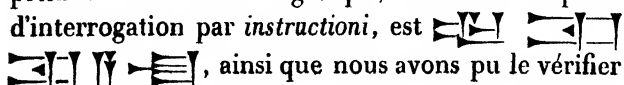
Le même mot se trouve dans une formule d'invocation, c'est-à-dire :

לְשָׁכַן שְׁכַתְּךָ (adressée aux dieux) qu'il soit fait à l'aide
de toi.

לְשָׁכַן שְׁכַתְּכִי (adressée aux déesses) *id.*

Quelquefois on voit aussi *lissakna* לִשְׁכָּנָא avec le \aleph paragogique, ce qui peut être encore la forme féminine au pluriel.

Quant au dernier mot de notre texte, *ina pika*, c'est, à la lettre, le mot hébreu פִּי, פה « bouche, front ». *Ina pika* « devant toi, devant ta face », et c'est par cette dernière invocation que finit le document que nous venons d'analyser.

Nous avons laissé, sans l'expliquer, un groupe qui se trouve tout au commencement de l'inscription, dans la phrase : « Qui instructioni (?) dei maximi præbet aures suas ». Ce groupe, rendu avec le point d'interrogation par *instructioni*, est , ainsi que nous avons pu le vérifier dans un récent voyage à Londres. Nous ne faisons ici que rapporter la correction du texte qui, sur les deux barils, offre des difficultés de lecture matérielle; et nous ne pouvons pas en donner une expli-

cation certaine. Si ce groupe n'est pas un complexe de signes idéographiques, nous aimerions à proposer la prononciation אֶלְפָּת כְּהֶל¹ « instruction de la puissance », et à rapprocher le premier mot de la racine אֶל « instruire », tandis que le second se rattacherait à la racine araméenne כְּהֶל « pouvoir ». Il n'y a dans cette transcription rien de certain, que le sens qui est bien celui de « enseignement »; car l'ensemble de syllabes AL. KA. KA. A. LA. peut très-bien être le représentant d'un seul terme assyrien dont nous ignorons encore la prononciation. Je ne serais pas éloigné d'y voir le mot תְּשֻׁמְעָתָא « instruction », de שָׁמַע « entendre », et cela est d'autant plus possible, qu'on a pu le mettre précisément à cause de l'expression אָזְנוֹ « ses oreilles ». On peut alléguer en faveur de cette interprétation que le grand dieu de la phrase semble être le dieu Nebo. Cette divinité est ailleurs nommée אֱלֹהֵ תְשֻׁמְעָתָא « le dieu de l'instruction », et elle enseigne la justice aux monarques.

Après avoir soumis à notre examen le détail de ce texte assyrien, nous en offrons maintenant au lecteur la transcription en caractères hébraïques, et l'inscription, revêtue d'une forme sémitique, pourra prendre place parmi les documents émanés de la branche sémitique du genre humain.

¹ Voyez ce que nous venons de dire sur la manière d'exprimer la syllabe pit.

TRANSCRIPTION, EN CARACTÈRES HÉBRAÏQUES, DU TEXTE
DE L'INSCRIPTION DE BORSIPPA.

נְבוֹכַדְרֶאצַּר סַר בְּבִלּוֹ. רַב־טָו הוּא כִּינָא. עֲתוּד כֵּן לְפִי מֶרְדֵּךְ. יִשְׁכָּא
צִירָא. גֶּרֶם נְבוֹ. מִשְׁעָא עִמָּקָא. שְׁאֵן תִּשְׁמַעְתָּא אֱלֹה רַבְרַב מִשָּׂא
אוֹנָשׁוֹ. שִׁכְנַכָּא לֹא מִפְּרַכָּא. זֶנֶן הֶרְמָא וְצִרְחָא. הִבְלָא רֶשֶׁתִּין
שִׁנְבוּפִלְאֶצַּר סַר בְּבִלּוֹ. אֲנָכוּ: גִּנְאָם. מֶרְדֵּךְ בַּעֲלָא רַבּוֹ כְּנִשׁ
יִבְנִי ו¹. זִנְגַתְסוֹ עֲבָשׁ יִמְהַרְנִי. נְבוֹ פֶקֶד קֶשֶׁת שְׁמִי וְאַרְצַת. חֶרֶס
יִשְׂרַתָּא יִשְׁדַּמַּח קִתּוּי: תֶּרְמָה הִיכְלָ שְׁמִי וְאַרְצַת. שְׁבֵת בַּעֲלָ
אֱלֹהֵי מֶרְדֵּךְ. בֵּית-כּוּא רִדְחָא בַּעֲלוּתְשׁוֹ חֶרְצָא נִמְרָא שִׁלְרֶשׁ
אֲשַׁתְכֵּן: צִרְחָא² שְׂאֵאֲשֵׁשׁ אַעֲפֹשׁ וְ אֵן כֶּסֶף חֶרְצָא נִסְכְּתִי אֲבָנָא
עֶרָא מַעֲקָנָא אֶרְנָא אֲשַׁכְלֵל שְׁפִרְשׁוֹ: בֵּית-תַּמֶּן אֶרְצַת. זִכְרַת
בְּבִלּוֹ אַעֲפֹשׁ אֲשַׁכְלֵל וְ. אֵן אֲגִרִי צִפְרָא עֲלֵתָא אַעֲלָא רֵאשִׁשָּׁא:
גִּנְאִמִּשׁוֹ. בֵּית-חַמְמִי שְׁבַע אֶרְצַת. זִכְרַת בֶּרֶסֶפָא. שְׁסֶרָא מַחֲרִי
יַעֲפֹשׁ וְ. שְׁנִי וְאַרְבַּעָא עֲמִרִי יִזְכְּרוּ וְ. לֹא יַעֲלָא רֵאשִׁשָּׁא. אֱלֹת
יוֹם רִיכּוּת יִגְהֶמוּ וְ. לֹא שְׁתִּישֶׁר מַעֲצֵמִי כֹלָם: זֶנָא וְרַעֲדָא יִנְסוּ
לְבַנְתִּישָׁא. אֲגִרִי תַחֲלִבְתִּישָׁא יִפְתָּר וְ. לְבַנְתִּי קִמִּישָׁא יִשְׁפָּךְ
תִּלְגַּשׁ: אֵן עֲבָשָׁא בַּעֲלָא רַבּוֹ מֶרְדֵּךְ יִשְׁתַּכְנִי לְבָא. אֲשֶׁרֶשָׁא לֹא
אֲנֵעַ וְ לֹא אֲנִכְר תַּאֲמַנְשָׁא: אֵן אֶרַח שְׁלֵמָא. אֵן יוֹם מִנֶּר. לְבַנְתִּי

¹ Le 1 rend le *va* du texte qui se trouve à la fin d'une phrase pour indiquer qu'elle se joint à celle qui va suivre.

² Quelques inscriptions nomment la tour כִּינָא, « la maison éternelle ».

קמישא ואנרי תחלבתישא עבתת אכשר ו. מעקדתשא אשעון
ו. שטר שמי אנ כתרי עבתתשא אשכן : אנ עבששא ועלן
ראששא קתא אשם . כמא לעברם ינחא . אאשש אבנישו ו .
כמא שיום אלורת . אעלא ראששא : נבו הבלא כינא . סכלא
צירא . שתלטא . גרם מרדך . עבשיתוי אנ דמקתא חדש נפלם ו .
בלטא דהר רחק . שבע לדתות . כן כמא . לבר פלעי . שמקת
נכרי . כשדא ארצת איבי . אנ שארכתא שרכא : אנ שלם דפך
כינא מכן בלעות שמי וארצת . הנא הלכא יומי . שטר לדתות :
מחר מרדך סר שמי וארצת אבי אלדך . עבשיתוי שמגרא .
רפר דמקוי : נבוכדראצר סרא וננו לשכן אנ פיד :

TRADUCTION.

Nabuchodonosor, roi de Babylone, serviteur de l'Être éternel, témoin de l'immuable affection de Mérodach, le puissant empereur qui exalte Nebo, le sauveur, le sage qui prête son oreille aux injonctions du dieu suprême; le vicaire des dieux qui n'abuse pas de son pouvoir, le constructeur de la Pyramide et de la Tour, fils aîné de Nabopallassar, roi de Babylone, moi.

Nous disons : « Mérodach, le grand seigneur, m'a lui-même engendré; il m'a enjoint de reconstruire ses sanctuaires. Nebo, qui surveille les légions du ciel et de la terre, a chargé ma main du sceptre de la justice.

« La Pyramide est le temple du ciel et de la terre,

la demeure du maître des dieux, Mérodach; j'ai fait recouvrir en or pur le sanctuaire où repose sa souveraineté.

« La Tour, la maison éternelle, je l'ai refondée et rebâtie; en argent, en or, en autres métaux, en pierre, en briques vernissées, en cyprès et en cèdre, j'en ai achevé la magnificence.

« Le premier édifice, qui est le temple des bases de la terre, et auquel se rattache le plus ancien souvenir de Babylone, je l'ai refait et achevé; en briques et en cuivre, j'en ai élevé le faite. »

Nous disons pour l'autre, qui est cet édifice-ci : « Le temple des sept lumières de la terre, et auquel se rattache le plus ancien souvenir de Borsippa, fut bâti par un roi antique (on compte de là quarante-deux vies humaines), mais il n'en éleva pas le faite. Les hommes l'avaient abandonné depuis les jours du déluge, en désordre proférant leurs paroles. Le tremblement de terre et le tonnerre avaient ébranlé la brique crue, avaient fendu la brique cuite des revêtements; la brique crue des massifs s'était éboulée en formant des collines. Le grand dieu Mérodach a engagé mon cœur à le rebâtir; je n'en ai pas changé l'emplacement, je n'en ai pas attaqué les fondations. Dans le mois du salut, au jour heureux, j'ai percé par des arcades la brique crue des massifs et la brique cuite des revêtements. J'ai inscrit la gloire de mon nom dans les frises des arcades.

« J'ai mis la main à reconstruire la Tour, et à en élever le faite : comme jadis elle dut être, ainsi je

l'ai refondée et rebâtie; comme elle dut être dans les temps éloignés, ainsi j'en ai élevé le sommet.

« Nebo, qui t'engendres toi-même, intelligence suprême, dominateur qui exaltes Mérodach, sois entièrement propice à mes œuvres pour ma gloire. Accorde-moi, pour toujours, la perpétuation de ma race dans les temps éloignés, une fécondité septuple, la solidité du trône, la victoire de l'épée, la pacification des rebelles, la conquête des pays ennemis! Dans les colonnes de ta table éternelle, qui fixe les sorts du ciel et de la terre, consigne le cours fortuné de mes jours, inscris-y la fécondité!

« Imite, ô Mérodach, roi du ciel et de la terre, le père qui t'a engendré, bénis mes œuvres, soutiens ma domination!

« Que Nabuchodonosor, le roi qui relève les ruines, demeure devant ta face! »

Nous faisons suivre la liste, rangée par ordre alphabétique, des mots que contient notre texte. Nous avons dû exclure tous ceux qui ne sont pas immédiatement nécessaires à l'explication de l'inscription, parce que le principe contraire nous aurait engagé trop loin.

אֲבִי « père ».

אֲבִי, stat. emphat. אֲבִינִי ;

« pierre ».

אֲנִי, arabe آجر « brique cuite ».

אָזן « oreille ».

| | |
|--|---|
| אֵיב « ennemi ». | אִשֶּׁע, héb. יִשַׁע « être large ». |
| אֵלד, héb. יִלד, ar. ولد
« engendrer ». | מוֹשִׁיעַ, aph. h. מוֹשֶׁע
« sauveur ». |
| אֵלד « père », genitor.
לְדוּחַ « fécondité ». | אִשֶּׁש fonder ». |
| אֵלד « dieu ». | פֶּאֶל. אִשֶּׁש « je fonde ». |
| אֵלד « celui-là ». | אַתָּה « tu ». |
| אֵלד « ceux-là ». | בֵּב « porte ». |
| אֵלד « instruire ». אֵלפֶת (פ) « instruction ». | בְּבִלֹ « porte d'Ao, Baby-lone ». |
| אֵלד ou אִשֶּׁת « de, à partir de, depuis ». | בֵּית « maison ». |
| אִמֵּן « fonder, être sûr, croire ». | בִּלְט « souche, race ». |
| תָּמֵן ou תָּמֵן « pierre angulaire ». | בִּלַּע, arab. بَلَّغ « atteindre, arriver ». |
| אֵן « à, vers ». | בִּלְעוֹת « sort ». |
| אֵן « dans, de ». | בִּנָה « faire, créer ». |
| אֵנְכו « je ». | Kal. אִבְנִי « je bâtis ». |
| אֵרַח héb. יָרַח « mois ». | בְּרִסְפָא « tour des langues, Borsippa ». |
| אֵרַך « être long ». | רֵהַר « époque ». |
| שְׁאֲרֵכְתָא « éternité ». | רִמַּח « incliner » (ar. رَمَح). |
| שֶׁרך (quod vide). | Shap. אִשְׁרִמַּח « faire incliner ». |
| אֵרֶן, héb. אֶרֶן « une espèce d'arbre, pin, cyprès ». | דִּמַּק « insérer, adapter ». |
| אֵרֶצַת « terre ». | דִּמָּק « suprématie ». |
| אִשֶּׁב, héb. יִשֵּׁב « être assis ». | דִּמְקָתָא « puissance ». |
| שֶׁבַת « demeure ». | דִּפָּא st. emph. דִּפָּא « table, inscription ». |

| | |
|----------------------------------|-----------------------------------|
| חבל « engendrer ». | חמם « chauffer ». |
| הַבֵּל « père ». | חַמָּם « lumière, étoile, |
| הַבֵּל, st. emph. הַבֵּלָא , | planète ». |
| d'où פֶּל « fils ». | חֶרֶט « sceptre ». |
| הַדָּש « entièrement ». | חֶרֶץ, st. emph. חֶרָצָא « or » |
| היה « être ». | (hébr. חרוץ). |
| הָיָא « l'être ». | יּוֹם « jour ». |
| הֵיכַל « temple ». | יִשְׁכָּא « empereur » (mot tou- |
| הלך « aller ». | ranien). |
| הַלְכָא « le cours ». | יֵשֶׁר « être juste ». Ist. « di- |
| הנא, imp. הֵנָּא « rendre | riger ». |
| heureux ». | יִשְׁרָתָא « justice ». |
| הֶרֶם, st. emph. הֶרְמָא « py- | כְּדָר « rejeton, adolescent ». |
| ramide ». | כּוֹן « être ». Aph. « placer, |
| זכר « se souvenir ». | fixer ». |
| Pa. « commémorer ». | כִּינָא « étant, éternel ». |
| זְכֵרְתָא « chose à laquelle | (Comme apposition : |
| se rattache le sou- | « même ».) |
| venir ». | כְּנֶשׁ « en propre per- |
| זנן I. « restaurer ». | sonne, même ». |
| זִנְן « restaurateur ». | כלל « être accompli ». |
| זננן idem. | sh. j'achevai. |
| זִנְנָא « restauration ». | כלם « parole ». |
| זנן II. « trembler », ar. زَلَّ. | כסא « trône ». |
| זָן, st. emphat. זִנְנָא | כֶּסֶף, st. emph. כֶּסְפָּא « ar- |
| « tremblement de | gent ». |
| terre ». | כֶּשֶׁד « aller, attaquer, pren- |
| חלב « plaquer, revêtir ». | dre ». |
| תַּחֲלִבְתָּא « revêtement ». | כֶּשֶׁר « rompre, percer » |
| | (ar. كسر). |

| | |
|--|--|
| כתר « couronner, ceindre ». | נחם « abandonner ». |
| כֶּתֶר « frise ». | נוע « mouvoir (<i>amovere</i>),
changer de place ». |
| לֹא « non, ne pas ». | 1 ^{re} p. aor. אָנַע. |
| לֵב, st. emph. לִבָּא « cœur,
affection ». | נכר, ar. نَكَر « non recon-
naître, être en-
nemi ». |
| לבן « être blanc; mouler
des briques ». | Kal. נָכַר, plur. נִכְרֵי
« rebelle ». |
| לִבְנָתָא « brique crue ». | Paël. אֲנַכֵּר « j'atta-
quai ». |
| לָבִיר « être fort ». | נמר « voir ». |
| לָבִיר « succès, victoire »
(<i>labarum</i>). | נִמֵּר « ce qui se voit,
brillant, pur ». |
| לֹא « vraiment ». | נסר « tomber ». |
| מגד « être heureux ». | Paël. יִנְסוּ « ils firent
tomber ». |
| Shaph. impér. שִׁמְגֵד
« rends heureux ». | נסך « fondre ». |
| מגד « bonheur ». | נסכתי « métaux ». |
| מחר « mesurer, compter,
imiter ». | נצר « protéger ». |
| מחרי « antérieur ». | סכל « être intelligent ». |
| מקת « haïr » (ar. مَقَت). | סִכְלָא « intelligence ¹ ». |
| Shaph. שִׁמְקַת « anéan-
tir ». | עבר « passer ». |
| משא « prêter », <i>præbere</i> . | לְעֵבְרָם « dans le passé,
auparavant ». |
| מָת « pays ». | עבש ou עָבַש « faire, bâtir ». |
| נאם « dire, énoncer ». | עֵבֶשִׁית, pl. עֵבֶשׁ
« œuvrer ». |
| נבא « annoncer ». | |
| נְבוֹ « le prophète,
Nebo ». | |

¹ Voyez pourtant la note de la page 175.

| | |
|--------------------------------|------------------------------------|
| עֲבָתָה « arcade ». | פֶּרֶךְ Paël, part. מִפְּרֶךְ, st. |
| עוֹד « attester ». | emph. מִפְּרֶכָּה « in- |
| עֵתוֹר (Ipht.) « témoin ». | juste ». |
| עוֹז « être fort ». | צִיר « suprême ». |
| Shaphel, אֲשֵׁן, pour | צֶעַם Pa. « proférer, balbu- |
| אֲשַׁעֵן « fortifier, re- | tier ». |
| nouveler ». | צֶפֶר ar. صَفَر « cuivre ». |
| עֲלֶה « monter ». | צֶקֶק « exsuder, dégoutter ». |
| Paël, inf. עֲלֹז « faire | מִצְקֵנָה « un arbre ré- |
| monter, élever ». | sineux, lentisque ». |
| עֲמָק « être profond ». | צֹרַח « tour ». |
| עֲמָקָה « profond, sage ». | קִבֵּר Pa. « parler, dire ». |
| עֲמֵר « vie humaine ». | קֶבֶד « voûte ». |
| עֲקָר « être tordu ». | קוֹם « être debout ». |
| מְעַקְדָּה « rampetour- | קָמָה, st. emph. קָמָה |
| nant autour d'un | « massif ». |
| édifice ». | קִשְׁתָּה « légion ». |
| עֲרֵי « brique vernissée ». | קֵת « main ». |
| פִּמֵן (ar. فطن) « penser ». | רֹאשׁ « tête ». |
| פִּטְר Iphtaal, « fendre ». | רֶבִי « grand ». |
| פִּי « bouche, face ». | רֶבֶב « très-grand ». |
| פִּלֵס Niphāl, « être | רֶבַט ar. رِبَاط « lier ». |
| propice ». | רֶבֶט « esclave ». |
| פִּלַע « glaive ». | רֶבַע, d'où אֲרֶבַע « quatre », |
| פִּקֵר « administrer, surveil- | אֲרֶבַע ¹ « quarante ». |
| ler ». | |

¹ Cette forme résulte d'un syllabaire qui donne en outre les noms des nombres חֲמִשָּׁה 50, שְׁלֹשָׁה 30, סָרָא 20, עֶסְרֵת 10, en regard des chiffres assyriens.

| | |
|---|---|
| רֹדֶךְ (racine inconnue). | שָׁלַט « dominer ». |
| מֶרֹדֶךְ, n. p. « Méro-
dach ». | שָׁתַלַּט « dominateur »
(Iphtaal). |
| רָחֵק, héb. רָחָק « éloigné ». | שָׁלַם « paix, bonheur ». |
| רוֹם « exhausser ». | שָׁלַח arab. سَلَح « sillon, co-
lonne ». |
| גִּרְם « celui qui exalte ». | שָׁלַחַשׁ (adv. inexpliqué). |
| רָחַץ « inonder ». | שָׁם « nom ». |
| רִיכּוּר « déluge ». | שָׁמַי « ciel ». |
| רָעַד « tonnerre ». | שָׁמַע « entendre ». |
| רָפָד Paël, imp. רָפַד « sou-
tenir, étayer ». | תְּשַׁמְעָתָא « instruc-
tion ». |
| שָׁ « qui ». | שְׁנַי « deux ». |
| שִׁבְעַ « sept, septuple ». | שָׁפַךְ « verser ». Niph. « s'é-
bouler » (effundi). |
| שׂוּם « mettre, poser ». | שָׁפַר « magnificence ». |
| שָׂמַר « écrire ». | שָׁרַךְ (de שָׂאָרַךְ) « accorder ». |
| שָׂטַר « inscription ». | שָׂחָה « s'adresser ». |
| שָׂכַן Kal. « faire ». | Shaph. « diriger ». |
| שָׂכַן Niph. (לִשְׂכֹּן) « de-
meurer ». | שָׂתַלַּנְשׁ adv. de תַּל « en colli-
nes ». |
| שָׂחָה (אֲשָׁחָה) « faire ». | |
| שָׂכַנְכָּה, st. emph. « vicaire (des dieux) »,
mot touranien. | |

Cette table des mots contenus dans l'inscription de la Tour des langues ne laissera, j'espère, aucun doute sur le sémitisme de la langue assyrienne. Malgré la différence qui sépare celle-ci des idiomes

congénères, elle prendra désormais place à côté de l'hébreu, du syriaque, du chaldaïque, de l'arabe et de l'éthiopien.

Pour dire quelques mots sur l'époque exacte de la rédaction de notre texte, nous croyons devoir la placer entre l'avènement de Nabuchodonosor et la prise de Jérusalem, c'est-à-dire entre 604 et 588 avant J. C. On sait, grâce à Béroze, que la restauration des antiques sanctuaires fut un des premiers soins du monarque juvénile. La construction des murs de Babylone, dont le roi parle dans presque toutes les autres inscriptions, ne se trouve pas mentionnée dans notre document, et nous croyons savoir qu'elle ne fut entreprise qu'après la conquête de la Judée.

Les successeurs de Nabuchodonosor s'occupèrent également de l'embellissement de la Pyramide et de la Tour. Le fait est certain pour Nergalsarassar, pour Nabonid et pour le dernier roi que, jusqu'à preuve contraire, nous nommerons Nabouimtouk; ce fut, comme nos lecteurs le sauront, le père de Balthasar, immortalisé par le Livre de Daniel.

Xerxès, en revenant de Grèce, détruisit la Pyramide, qui, d'après les historiens, contenait le tombeau du dieu. Ctésias et Élien rapportent que le roi de Perse, avide de trésors, y trouva un sarcophage à moitié rempli d'huile. Alexandre employa, pendant deux mois, dix mille soldats pour déblayer les débris de la Pyramide; peu de temps après, le grand Macédonien mourut, et avec lui fut enterrée l'idée de la

reconstruction de cet antique monument. La ruine fut changée en citadelle, mais la tradition a, jusqu'à nos jours, réservé le nom de Babil au monument auquel remonte le plus antique souvenir de Babylonie.

La Tour échappa à la fureur sacrilège du vaincu de Salamis. Quelle fut la cause de sa préservation? Cela restera pour nous un mystère. Mais il est certain que le père de l'histoire la vit encore, qu'elle survécut, au moins en partie, à l'époque d'Alexandre, et qu'elle dura jusqu'à Pline et jusqu'à Septime Sévère. A partir de là, nous en perdons la trace. Mais son nom babylonien de *Šarḫ* est parvenu jusqu'aux Arabes, et celui de Borsippa, conservé à travers les siècles sous la forme défigurée de *Birs*, vit encore aujourd'hui dans la bouche des Bédouins.

Il est plus que probable que la destruction surhumaine frappa l'œuvre restaurée, comme elle avait désolé l'antique monument de la confusion des langues. Le mode de construction même en devait hâter la ruine, dont nous ignorons l'époque.

Et cette ignorance nous enjoint de nous arrêter ici. Nous recommandons, encore une fois, ce premier essai à la bienveillance du lecteur, et, encouragé par son indulgence, nous aborderons dans un second mémoire l'analyse d'un document assyrien appartenant à un autre ordre d'idées.

NOTICE SUR KHALÎL, FILS DE CAÏCALDY,

EXTRAITE DU DICTIONNAIRE BIOGRAPHIQUE D'ASSAFADY

INTITULÉ : الوافي بالوفيات

TEXTE ARABE, PUBLIÉ, TRADUIT ET COMMENTÉ,

PAR M. LE D^r B. R. SANGUINETTI.

AVANT-PROPOS.

La biographie qui va suivre est celle d'un jurisconsulte d'un grand mérite, contemporain et ami d'Assafady. Il est auteur de beaucoup d'ouvrages qui ne se trouvent point mentionnés dans le Dictionnaire bibliographique et encyclopédique de Hâdji Khalfah. Khalîl vivait encore au moment où Assafady rédigeait sa notice. Ibn Bathoûthah, à son retour de la Chine, se trouvant à Jérusalem vers la fin de l'an sept cent quarante-huit de l'hégire (1348 de J. C.), y a vu et connu le fils de Caïcaldy. Celui-ci correspondait encore avec Assafady dans l'année sept cent cinquante-trois de l'hégire (1352 de J. C.). On lit en effet sous cette date, dans le recueil des correspondances d'Assafady¹, une épître de Khalîl, en vers et en prose rimée, ainsi que la réponse analogue d'Assafady. Hâdji Khalfah², qui cite Khalîl, fixe la date de sa mort à l'année sept cent soixante et une de l'hégire (1359 de J. C.). Enfin, Abou'l Mehâcin, dans son Dictionnaire

¹ كتاب الحان السواجع بين البادى والمراجع (Manuscrit de la Bibliothèque impériale, supplém. ar. mis en ordre par M. Reinaud, n° 698).

² Dictionnaire bibliographique et encyclopédique (édition de M. G. Fluegel, t. I, p. 312).

biographique ¹, consacre aussi une courte notice à Khalîl, fils de Caïcaldy, et nous apprend qu'il mourut à Jérusalem dans le mois de moharram de l'année sept cent soixante et une de l'hégire (décembre 1359 de J. C.). Il fait cependant observer qu'Alesnaouy (sans doute dans son Histoire des docteurs châfi'ites) prétend que ce fut dans le mois de moharram de l'année sept cent soixante de l'hégire (décembre 1358 de J. C.), et conclut en disant que Dieu sait le mieux quelle est la vérité ².

Je publie le texte de cette notice, car il contient : 1° un bon nombre de titres d'ouvrages, que l'on n'est jamais sûr de bien traduire quand on n'a pas les livres mêmes sous les yeux, la bizarrerie des Orientaux étant extrême à ce sujet; 2° des vers qui offrent assez d'intérêt, et 3° des fragments en prose rimée, avec des métaphores, des hyperboles et des jeux de mots, très-difficiles à rendre dans la version française. J'ai fait mon possible pour être dans celle-ci clair et exact; j'ai aussi ajouté quelques explications en note. Pourtant, je suis convaincu que le texte arabe sera, non-seulement utile, mais même nécessaire, aux personnes qui voudront se rendre entièrement compte des matières que renferme le présent travail.

TEXTE.

خَلِيلُ بْنُ كَيْكَلْدِي

الشيخُ الامامُ العلامةُ الحافظُ المحدثُ الفقيهُ الأصوليُّ
الاديبُ صلاحُ الدينِ ابنُ العَلَّائِي الدمشقيُّ الشافعيُّ وُلِدَ
في اَحدِ الرِّبِيعَيْنِ سَنَةِ اربعٍ وتسعينٍ وستِ مائةٍ اَوَّلِ
سَمَاعِهِ صَحِيحٍ مُسْلِمٍ سَنَةِ ثَلَاثٍ وَسَبْعِ مائةٍ عَلى الشَّيْخِ شَرَفِ

¹ المنهل الصافي والمستوفى بعد الوافي (Manuscrit de la Bibliothèque impériale, anc. fonds ar. n° 749, t. III).

² Voy. fol. 65 r° et v°.

الدين الفرّارّي خطيب دمشق عن المشائخ الاربعة عشر
وفيها كَمَل عليه ختم القرآن العظيم ثمّ أنّه سمع البخاريّ
على ابن مشرف سنة اربع وفيها ابتداءً بقراءة العربيّة
وغيرها على الشيخ نجم الدين الحفازيّ والفقه والفرائض
على الشيخ زكيّ الدين زكريّ ثمّ أنّه جدّ في طلب الحديث
سنة عشر وسبع مائة وقرأ بنفسه على القاضي تقيّ الدين
سليمان الحنبليّ الكثير وعلى ابي بكر بن عبد الدائم
وعيسى المظّم واسماعيل بن مكتوم وعبد الاحد بن
تيميّة والقاسم بن عساكر وابن محمّد اسماعيل وهذه الطبقة
ومن بعدها وشيوخه بالسماع نحو سبع مائة شيخ ومن
مسموعاته الكتب الستّة وغالب دواوين الحديث وقد علّق
ذلك في مجلّد سماه أثار الفوائد المجموعة في الإشارة الى
الفرائد المسموعة ، ومن تصانيفه ايضاً ، كتاب النحاحات
القدسيّة في مجلّد كبير يشتمل على تفسير آيات وشرح
احاديث ذكره مَواعيد حفظاً بالمسجد الاقصى ، وكتاب
الاربعين في احوال المتّقين في ستّة واربعين جزءاً ، وكتاب
تحفة الرّائض بعلوم آيات الفرائض ، وبرهان التيسير في
عنوان التفسير ، واحكام العُنُون لأحكام القرآن ، ونزهة
السّفرة في تفسير خواتيم سورة البقرة ، والمباحات المختارة
في تفسير آية الدّية والكفّارة ، ونظم الفرائد لما تضمّنه

حديث ذى اليدين من الفوائد ، وتحقيق المراد في ان
 النهى يقتضى الفساد ، وتفصيل الاجمال في تعارض الاقوال
 والافعال ، وتحقيق الكلام في نية الصيام ، وشفاء المسترشدين
 في اختلاف المجتهدين ، ورفع الاشتباه عن احكام الاكراه ،
 وغير ذلك ، ومن تصانيفه مما لم يتم الى يومئذ ، كتاب
 نهاية الاحكام لدراية الاحكام ، كتاب الاربعين الكبيرى
 يقع كل حديث منها بطريقة الكلام عليه في مجلد ، وله
 التعليقات الاربع ، الكبيرى ، والوسطى ، والصغرى ، والمصرية ،
 في اثني عشر مجلداً ، ومن الاجزاء الحديثية ما يطول ذكره ،
 وخرج للقاضى تقي الدين وجماعة من الشيوخ وكان اولاً
 يعانى الجفدية ثم انه في سنة خمس عشرة وسبع مائة هاود
 الاشتغال بالفقه والاصولين وغير ذلك فحفظ التنبيه
 ومختصر ابن الحاجب ومقدمته في النحو والتضريف
 ولباب الاربعين في اصول الدين لسراج الدين الارموى
 وكتاب الامام في الاحكام وعلق عليه حواشى ثم انه رحل
 صحبة الشيخ كمال الدين ابن الرملى الى زيارة القدس
 سنة سبع عشرة وسمع من زينب ابنة سکن (١) وغيرها
 ولازم الشيخ كمال الدين المذكور سفرًا وحضرًا وعلق عنه

١ Ici le manuscrit porte سکن ; mais plus loin , dans la notice de
 زينب , on lit شكر .

كثيراً وجميع معه سنة عشرين وسبع مائة وسمع بمكة من
 الشيخ رضى الدين الطبري ولازم القراءة على الشيخ
 برهان الدين الفزاري في الفقه والاصول مدة سنتين
 وخرج له مشيخة وغيرها وولى تدريس الحديث بالناصرية
 سنة ثمان عشرة وسبع مائة ثم انه درس بالاسدية سنة
 ثلاث وعشرين وسبع مائة وافتي بادن الشيخ كال الدين
 ابن الرملكاني وقاضى القضاة سنة اربع وعشرين وسبع
 مائة ثم درس بحلقة صاحب حص سنة ثمان وعشرين
 وسبع مائة ثم انتقل الى تدريس المدرسة الصلاحية
 بالقدس سنة احدى وثلاثين وسبع مائة واقام به الى
 يومئذ وتولى مشيخة دارالحديث السيفية بالقدس
 اجتمعت به غير مرة بدمشق والقدس والقاهرة واخذت
 من فوائده في كل علم وقل ان رايت مثله في تحقيق ما
 يقوله وتدقيقه ونقلت من خطه له خطبة انشأها لدرس
 دارالحديث بحلقة صاحب حص وهي للحمد لله الذى
 رفع متن العلماء وجعل لهم من لدنه سنداً وابقى
 حديثهم الحسن على الاملاء ابدًا وامدهم بمتابعات كرمه
 المشهور فوصل ما كان مقطوعًا واعز من كان مفردًا وحي
 ضعيف قلوبهم من الاضطراب حتى غدت ثابتة الافكار
 وعدل موازين نظرهم حين رحمت بفضلهم البين بشواهد

الاعتبار وانجز لهم من صادق وعدة علو قدرهم المرفوع
 واطاب بالسنة الاقلام وافواه الكابر مشافة ثنائهم
 المسموع وجعل شرفهم موقوفاً عليهم وشرف من عداهم
 من جملة الموضوع اجدده على حديث نعمة الحسن المتصل
 المسلسل وتواتر منه التي يدفع بها تدلس كل امر
 معضل ومريد كرمه الذي عم الختلف والمؤتلف
 فلا ينقطع ولا يوقف على ان يعلل واشهد ان لا اله الا الله
 وحده لا شريك له شهادة اتخذها المنتقى للخير مناجاة
 وأنس بها يوم أمسى في جانب الحد غريباً وفي طي
 الاكفان مدرجاً واشهد ان محمداً عبده ورسوله افصح من
 جاء عن ربه مرسلأ وانصح من خاطب بوحية حتى امسى
 جانب الشرك متروكاً مهملأ الذي رمى قلوب الاعداء
 وجسومهم بالتجريح وطاعن بالعوالي حتى استقام وقوى
 متن الدين الصحيح صلى الله عليه وعلى آله واصحابه
 الذين ابادوا المنكر وارى على المتفق والمفتق سنا مجدهم
 الاكبر صلاة معتبرة الايراد دالة على انهم في فضل الدنيا
 والآخرة نعم السادة الافراد وكتب الى من القدس
 الشريف فكتبت للجواب اليه عن ذلك (طويل)

انا في كتاب ما ظفرت بنده لان نسيم الروض طاب بنده
 وحل فحلى ناظرى ومسمى بلفظ يفوق الدر في نظم عقده

واهدى الى قلبى هُدًواً فقدتُه واطفأ من جمر الحشا حرَّ وقدره
 وما كنت ارجو الحشا تِلَفْتُ ظمًا على بُحْد دهرى ان افوز بوزره
 فقبِلْتُ من شوق شفاء سَطوره شفاها فروى غلنى طيب برده
 وبِتُّ اُنْأى فيه اخلاص باطنى واتلوا قد ضمَّ سورة حمده
 فإِنْ قلتُ رَوْضُ كان في ذا محاسن سوى ما لروض الجزن من نفع وزده
 وان قلتُ أَفْضَى زاد هذا بآنه به كلَّ نجم حلَّ في أوج سعدِه
 بعثت به جبراً لكسر اصابنى وما كلُّ مولى يشتهى جبر عبده
 وحققتُ أَنَّ الْوَدَّ مِنْكَ مُوَكَّدٌ جرى الله مولانا على حُسن قصده
 اقمْتُ على عَهْدِ الصَّفَاء ولم أَخْخُنْ ومثلك من يرى موافيق عهده
 جفاني اخلاى الذين ألفتهم وانت خليلٌ سرَّنى حفظاً وُدّه
 اليك صلاح الدين اهدى على النوى تحية صَبَّ ضاق صدرًا لبُعده
 فَإِنْ كان يَلْقَاكَ النسيمُ مُعْنَبَرًا فانَّ سلامى فيه فاسمَحْ برده

وكتبتُ اليه وقد ورد من القدس الشريف الى دمشق

سنة تسع وثلاثين وسبع مائة ، (وافر)

اتيت الى دمشق وقد تشكَّت اليك لطول بُعْدٍ وانتراح
 وكانت بَعْدُ بَعْدُكَ في فساد وجئت لها ففازتْ (١) بالصلاح

وقد اجاز لى كَلِّما يجوز له تسميعة ويكتب في الاستدعاء

بيتًا مُفَرَّدًا حسنًا وهو ، (طويل)

¹ Le manuscrit porte وقد فازت; le sens est le même, mais la mesure du vers serait altérée.

اجازَهُمُ الْمَسْئُولُ فِيهِ بِشَرْطِهِ خَلِيدُ بْنُ كَيْكَلْدَى الْعَلَلِيُّ كَاتِبُهُ
وهو مثل ما اكتب انا ايضا ، (مُنْسَرَح)

اجازَ السَّائِلِينَ مَا سَأَلُوا فِيهِ خَلِيدُ بْنُ إِيْبَكِ الصَّفْدِيُّ

وكتبْتُ له عدَّةُ تَوَاقِيْعٍ بِتَدْرِيسِ الْمَدْرَسَةِ الصَّلَاحِيَّةِ
بِالْقُدْسِ الشَّرِيفِ مِنْهَا مَا كَتَبْتُهُ لَهُ عَنِ السُّلْطَانِ الْمَلِكِ
الصَّالِحِ إِسْمَاعِيلِ بْنِ الْمَلِكِ النَّاصِرِ فِي سَنَةِ خَمْسٍ وَارْبَعِينَ
وَسَبْعٍ مِائَةٍ لَمَّا كُنْتُ بِالْقَاهِرَةِ وَلَمْ تَحْضُرْنِي نَسَخَتُهُ عِنْدَ
تَعْلِيْقِ هَذِهِ التَّرْجُمَةِ وَمِنْهَا أَوَّلُ تَوْقِيعِ كَتَبْتُهُ لَهُ بِدَمَشَقَ
سَنَةِ أَحَدَى وَثَلَاثِينَ وَسَبْعٍ مِائَةٍ وَهُوَ رَسْمٌ بِالْأَمْرِ الْعَالِي
لَا زَالَتْ أَوَامِرُهُ الْمُطَاعَةُ تَهْدِي إِلَى الْأَمَاكِنِ الشَّرِيفَةِ صَلَاحًا
وَتَرْفَعُ قَدْرَ مَنْ إِذَا خَطَا فِي طَلَبِ الْعِلْمِ الشَّرِيفِ تَضَعُ لَهُ
الْمَلَائِكَةُ جَنَاحًا أَنْ يَرْتَبَ (١) الْمَجْلِسَ السَّامِيَ الْفُلَانِيَّ
مُدْرِسًا بِالْمَدْرَسَةِ الصَّلَاحِيَّةِ بِالْقُدْسِ الشَّرِيفِ أَنْابَ اللَّهِ
وَاقْفَاهَا لَمَّا إِنْتَصَفَ بِهِ مِنَ الْعُلُومِ الَّتِي اتَّقْنَهَا حِفْظًا وَطَرِّزَ
بِإِرَادِهَا الْحَافِلَ فَرَاقَتْ فِي الْقُلُوبِ مَعْنَى وَفِي الْأَسْمَاعِ لَفْظًا
فَهُوَ الْخَبْرُ الَّذِي يَفُوقُ الْبَحْرَ بَغْرَارَةً (٢) مَوَادَّةً وَالْعَالِمُ
الَّذِي أَصْبَحَ دَمُ الشَّهْدَاءِ بَارَآءَ مَدَادِهِ إِنْ نَقَلَ حُكْمًا فَا

^١ Le manuscrit porte يرتب (sic.).

^٢ Le manuscrit porte بغرارة.

المُرْنِي إِلَّا قَطْرَةً مِّنْ هَتَّانِهِ (1) او رَجَّحَ قَوْلًا فَا ابْنُ سُرَيْجٍ اِذَا
 جَارَاهُ مِّنْ خَيْلٍ مِّدَانَهُ او نَظَرَ خَصْمًا فَا ابْنُ الْخَطِيبِ
 مِمَّنْ يُعَدُّ مِنْ اَقْرَانِهِ او اسْتَدَلَّ مُحْتَجًّا فَا يَقْطَعُ السِّيفُ
 إِلَّا بَدْلِيلَهُ وَيُرْهَانَهُ فَا الْمَاوَرَدِيُّ حَاوِي مَنَاقِبِهِ وَذِكْرُهُ وَاَبُو
 اسْحَاقُ صَاحِبُ التَّنْبِيهِ عَلَى رَفْعَةِ مَحَلِّهِ وَقَدَرُهُ قَدْ اَصَحَّتْ
 بِهِ وُجُوهُ الْاَصْحَابِ سَافِرَةٌ عَنِ الْحُسْنِ الْبَارِعِ وَالْمَنْظَرُ الْجَمِيلِ
 وَامْسَتْ طُرُقُ الْمَذْهَبِ بِدَرْسِهِ (2) وَاضْحَةُ الْاِمَارَةِ رَاجِحَةٌ
 الدَّلِيلِ وَلِذَلِكَ نُدَبَ لِنَشْرِ الْعِلْمِ الشَّرِيفِ بِذَلِكَ الْقَطْرِ
 الْجَلِيلِ وَاسْتَحَقَّ لِفَضْلِهِ الْاَقْصَى اَنْ تَكُونَ حَضْرَةُ الْقُدْسِ
 مَقَامَ الْخَلِيلِ فَلْيُورَدْ مِنْ فَضْلِهِ الْبَاهِرِ هُنَاكَ مَا يَجِبُ مَذْهَبَ
 ابْنِ اِدْرِيسٍ بِدَرْسِهِ وَيَنْشُرُ مِيتَ الْعِلْمِ حَتَّى يَكُونَ رُوحًا
 فِي قُدْسِهِ وَلِيَتَعَهَّدَ الطَّلَعَةُ بِالْحِفْظِ وَالْبَحْثِ فَانْهَما
 لِلْعِلْمِ كَالْجَنَاحَيْنِ وَلِيَقِفَّ عِنْدَ مَا شَرْطُهُ الْوَاقِفُ اَنْابَهُ
 اللَّهُ الْجَنَّةُ فَا يَفْسُدُ امْرُوقٌ بَيْنَ صِلَاحَيْنِ وَتَقْوَى اللَّهُ
 عَزَّ وَجَلَّ زِينَةُ الْعِلْمِ فَلْيَجْعَلْهَا طِرَازَ لُبْسِهِ وَجَمَالَ الْعِلْمِ
 فَلْيَدْخِرْهَا لَعْدَةِ الَّذِي يُهْرَبُ فِي الْخَيْرِ عَلَى اَمْسِهِ وَاللَّهُ
 تَعَالَى يَزِيدُهُ فَضْلًا اِلَى فَضْلِهِ وَيَنْشُرُ بِهِ اَعْلَامَ الْعِلْمِ الَّتِي
 تَخْفِقُ عَلَى رُؤْسِ اَهْلِهِ بِمَنَّةٍ وَكَرَمِهِ اِنْ شَاءَ اللَّهُ تَعَالَى،

(Ms. de la Bibl. imp. suppl. ar. n° 706.)

¹ Peut-être faudrait-il ici تَهْتَانِهِ ؟

² Le manuscrit porte بدوسه .

AOUT-SEPTEMBRE 1857.

TRADUCTION.

KHALÎL, FILS DE CAÏCALDY.

C'est le docteur, le chef très-savant, qui sait tout le Korân par cœur, le traditionnaire, le jurisconsulte, s'étant occupé des principes fondamentaux de l'islamisme. Salâh eddîn, fils d'Al'alây, le Damasquin, le ~~châfite~~ ^{chafite}. Il est né dans l'un des deux mois de rabî', de l'an six cent quatre-vingt-quatorze de l'hégire ¹. Le premier ouvrage qu'il a entendu expliquer ce fut le *Sahîh*, de Moslim, dans l'année sept cent trois de l'hégire (1303-1304 de J. C.), par le docteur Cheref eddîn Alfézâry, ou de la tribu de Fézârah, prédicateur à Damas, qui avait connu et suivi sur ce livre les explications de quatorze docteurs ². Dans cette même année, Alfézâry fit à Khalîl la lecture complète de tout le Korân magnifique. Ensuite Khalîl entendit expliquer le *Bokhâry* (ou le *Sahîh* de cet auteur) par Ibn Mochrif, dans l'année sept cent quatre de l'hégire (1304-1305 de J. C.). A cette époque, il commença à étudier la langue arabe, etc., sous la direction du cheïkh Nadjm eddîn Alkahfâzy, la jurisprudence et les préceptes d'obligation divine, sous celle du cheïkh Zéky eddîn Zacharie. Plus tard, dans l'année sept cent dix de l'hégire (1310-1311 de J. C.), il s'occupa avec

¹ En d'autres termes, dans le troisième ou le quatrième mois de ladite année. Ceci correspond à février ou mars 1295 après J. C.

² Probablement, en remontant jusqu'à l'auteur même de l'ouvrage

zèle de l'étude des traditions. Il lut lui-même le *Kéthîr* (ou le recueil de cet auteur), en présence du juge Taky eddîn Soleïmân Alhanbaly. Il le lut aussi devant Abou Becr, fils d'Abd Addâïm; 'Îça Almotha'im; Ismâ'il, fils de Mactouïm; 'Abdalahad, fils de Taïmiyyah; Kâcim, fils d'Açâkir; et devant son cousin Ismâ'il. Ainsi Khalîl a étudié sous toute cette classe de savants, et sous celle qui leur a succédé; il a entendu environ sept cents docteurs ou cheïkhs. Parmi les ouvrages dont il a entendu l'explication, il y a les *Six Livres*¹, et la plupart des recueils de traditions. Khalîl a consigné tous ces détails dans un volume qu'il a intitulé : *Relation des avantages réunis, indiquant les choses précieuses et uniques qui ont été entendues*.

Khalîl est aussi l'auteur des ouvrages qui suivent :

1° Le Livre des souffles du vent (ou des émanations embaumées, ou des dons) de Jérusalem. — C'est un gros volume, qui renferme des explications sur plusieurs versets du Korân, et un commentaire sur des traditions. L'auteur y rappelle des promesses, pour être conservées et apprises par cœur dans la mosquée *alaksâ*, ou temple de Jérusalem.

2° Le Livre des quarante traditions, touchant les actes de ceux qui craignent Dieu. — Il est divisé en quarante-six parties ou tomes.

¹ Ce sont sans doute les deux *Sahîh* du Bokhâry et de Moslim, le *Mouattha* de Mâlic, le *Djâmi'* du Tirmidhy, les deux *Sonan* d'Abou Dâoud et du Nécây. (Cf. Hâdji Khalîfah, *Dictionnaire bibliographique et encyclopédique*, édition de M. G. Fluegel, t. III, p. 32.)

3° Le Livre offert en présent à l'instituteur, ou à celui qui exerce les autres dans la connaissance des versets du Korân, lesquels exposent les préceptes d'obligation divine.

4° La Preuve évidente du succès, dans le titre de l'interprétation.

5° Le Ferme arrangement du titre du livre, au sujet des préceptes du Korân.

6° L'Agrément des scribes, au sujet de l'explication des sceaux (ou des conclusions) de la sourah de la Vache ¹.

7° Les Choses permises et choisies, touchant l'interprétation du verset du Korân sur le prix du sang et sur l'expiation ².

8° La Rangée de perles, à propos des avantages que renferme la tradition de l'Ambidextre.

9° La Vérification de la volonté, ou de la pensée, sur cela que la défense, ou la prohibition, engendre le désordre.

10° Le Détail du résumé dans l'antagonisme des paroles et des actions.

11° La Confirmation du discours, au sujet de l'intention du jeûne.

12° La Médecine de ceux qui veulent suivre la bonne voie, à propos du dissentiment qui existe entre les hommes, lesquels se sont occupés avec zèle des matières religieuses.

13° La Dissipation de l'obscurité, touchant les

¹ Chapitre deuxième du Korân. Cf. aussi le verset 6.

² Cf. Korân iv, 94.

décisions juridiques prononcées par force, ou les lois de la coaction.

Nous passons sous silence d'autres livres du même auteur. Parmi les ouvrages qu'il n'a pas encore achevés dans ce moment-ci, nous nommerons :

1° Le Livre de l'extrême limite de l'arrangement solide, traitant de la connaissance des préceptes, ou des lois.

2° Le Livre des quarante traditions principales.— Chacune de celles-ci est citée dans l'ordre du discours qui la concerne, où elle a une section à part. L'ouvrage est en un seul tome.

3° Quatre commentaires ou scolies au volume précédent, savoir : 1° la plus grande ; 2° la moyenne ; 3° la plus petite ; 4° la scolie égyptienne, ou rédigée au Caire. — Le tout en douze tomes.

Il serait trop long d'énumérer tous les volumes qui ont trait aux traditions et dont Khalil est l'auteur.

Le fils de Caïcaldy a été instruit dans les belles-lettres, etc. par le juge Taky eddîn et par plusieurs autres docteurs. Il voulait d'abord suivre la carrière militaire ; mais dans l'année sept cent quinze de l'hégire (1315-1316 de J. C.), il s'occupa de nouveau et sérieusement de la jurisprudence, des deux genres de principes fondamentaux de l'islamisme¹, etc. Il ap-

¹ الأصول. Ce duel, formé du pluriel الأصول, signifie les principes fondamentaux de la théologie dogmatique et ceux de la jurisprudence canonique. En d'autres termes, les أصول الدين et les أصول الفقه. (Cf. Hâdji Khalfah, *Dictionnaire*, etc. édition citée, t. I, p. 331 et suiv.)

prit par cœur le *Tenbîh*¹, ou avertissement; le *Mokhtasar*², ou abrégé d'Ibn Alhâdjib, ainsi que ses deux *Préfaces*³, ou prolégomènes sur la grammaire, les règles de la déclinaison et de la conjugaison. Khalîl apprit aussi par cœur les deux ouvrages suivants : 1° La Quintessence des quarante traditions sur les principes fondamentaux de la théologie dogmatique, par Sirâdj eddîn Alormaouy (ou originaire de la ville d'Ormiyah, dans l'Âdherbaïdjân); 2° Le Livre de la connaissance, ou de l'ensemble des décisions juridiques. — Il a ajouté des notes marginales à ce dernier livre.

L'année sept cent dix-sept de l'hégire (1317 de J. C.), Khalîl partit de Damas avec le cheïkh Camâl eddîn, Ibn Azzamlécâny⁴, pour visiter la ville de Jérusalem. A cette occasion, il étudia sous Zâinab, fille de Sacan (ou Chacar), etc. Il fut assidu près dudit cheïkh Camâl eddîn, tant en voyage que dans les temps de repos, de vie sédentaire, et il écrivit beaucoup de commentaires d'après ce cheïkh. L'an

¹ Il existe plus d'un livre qui porte ce titre; mais il est ici question, sans doute, de l'ouvrage célèbre d'Aboû Ishâk, de Chîrâz, traitant de la jurisprudence musulmane.

² C'est l'abrégé du livre d'Alâmidy sur les décisions juridiques.

³ Il s'agit du livre de grammaire arabe bien connu sous le nom de *الكافية*, *Alcâfiyah*, ou la grammaire complète. Son auteur est mort dans le dixième mois de l'année 646 de l'hégire (1249 de J. C.). (Cf. Aboû'l Fédâ *Annales musulmici*, édition de Reiske et Adler, t. IV, p. 496-497, etc.)

⁴ Cf. sur ce personnage Ibn Batoûtah, *Voyages*, texte arabe publié et traduit par C. Defrémery et le D^r B. R. Sanguinetti, t. I, p. 156 et suiv.

sept cent vingt de l'hégire (1320 de J. C.), Khalîl fit le pèlerinage de la Mecque, en compagnie d'Ibn Azzamlécâny, et il entendit dans cette ville les leçons du docteur Radhy eddîn Atthabary, ou originaire du Thabaristân. Il lut pendant plusieurs années de suite des ouvrages sur la jurisprudence musulmane et sur les principes fondamentaux de la théologie dogmatique, en présence du docteur Borhân eddin Alfézâry, qui le nomma cheïkh, etc.

A son tour, et dans l'année sept cent dix-huit de l'hégire (1318 de J. C.), le fils de Caïcaldy fut chargé de l'enseignement du *Hadîth*, ou des traditions, dans l'école appelée *Annâcîriyyah*; puis dans l'année sept cent vingt-trois de la même hégire (1323 de J. C.), il professa dans le collège, ou école nommée *Alaçadiyyah*. L'année sept cent vingt-quatre de l'hégire (1324 de J. C.), il prononça des réponses juridiques, avec la permission du docteur Camâl eddîn Ibn Azzamlécâny, et du kâdhi des kâdhis ou grand juge. L'an sept cent vingt-huit de l'hégire (1328 de J. C.), il lut et professa dans l'assemblée du seigneur de Hims ou Émèse. — Ensuite dans l'année sept cent trente et une de l'hégire (1331 de J. C.), il se rendit à Jérusalem, comme professeur de l'école dite *Assalâhiyyah*. Depuis lors, et jusqu'à ce moment-ci, Khalîl a toujours habité cette ville. Il fut investi de la dignité de supérieur de l'école, ou académie des traditions, nommée *Assaïfiyyah*, dans cette noble cité de Jérusalem. Pour ma part, j'ai fréquenté beaucoup ce savant,

soit à Damas, soit à Jérusalem, soit au Caire; j'ai tiré parti de ses nobles prérogatives et des avantages nombreux qu'il offre dans toutes les sciences. J'ai connu peu d'hommes qui puissent soutenir la comparaison avec lui, pour l'exactitude, la véracité et la précision dans tout ce qu'il avance.

J'ai copié, de la propre écriture de K̄halil, la harangue, ou sermon suivant, qu'il a prononcée en ouvrant son cours dans l'école des traditions, en présence de l'assemblée du seigneur d'Émèse :

« Gloire à Dieu, qui a élevé bien haut le dos des savants et qui leur a préparé un soutien auprès de lui; qui a fait durer toujours leurs belles paroles, au moyen de la dictée; qui les a aidés des suites de sa munificence célèbre; qui a réuni de la sorte ce qui était séparé et rendu puissant celui qui était isolé !

« C'est Dieu qui a protégé contre le trouble le côté faible des intelligences des savants, jusqu'à ce qu'elles fussent devenues fermes dans leurs pensées; c'est lui qui, par les règles de l'expérience, a mis en équilibre, ou a redressé, les balances de leur réflexion, quand elles penchaient, à cause d'un mérite éclatant. Il a fait obtenir aux savants, ainsi qu'il le leur avait sincèrement promis, une dignité très-élevée; il a rendu agréables les éloges brillants et sublimes que l'on entend prononcer à leur égard, par les langues des *kalams*, ou roseaux pour écrire, et par les bouches des encriers; il a voulu que leur noblesse fût attachée à eux d'une manière insépa-

rable , tandis que celle des autres hommes est précieuse ou supposée.

« Or, je loue Dieu au sujet du précieux récit de ses bienfaits , parvenu jusqu'à nous successivement et sans interruption ; au sujet de la notoriété de ses grâces , par lesquelles est repoussé ce qu'il y a d'obscur et de caché dans les choses difficiles ; au sujet de l'excès de sa générosité , laquelle recouvre celui qui est en dissentiment avec les autres , comme celui qui est d'accord avec eux. Elle ne discontinue pas , ne souffre point de pause ; elle abreuve sans cesse et produit toujours son effet.

« J'atteste qu'il n'y a pas d'autre dieu qu'Allah , qu'il est unique , sans associés. Cette confession doit me servir de conduite dans la voie du bien et du salut ; elle sera ma compagnie le jour où je me trouverai comme étranger au bord du tombeau , enveloppé dans les plis du linceul. J'atteste que Mahomet est le serviteur et l'envoyé de Dieu ; qu'il est le plus éloquent de tous ceux qui ont été expédiés , comme ambassadeurs , de la part de leur seigneur ; qu'il est le plus sincère de tous ceux qui ont parlé d'après l'inspiration de Dieu. De sorte que le parti des polythéistes a été délaissé et abandonné. C'est Mahomet qui a criblé de blessures les cœurs et les corps de ses ennemis ; qui a percé ces derniers avec les lances , jusqu'à ce que le dos de la vraie religion fût ferme et solide.

« Que la bénédiction de Dieu soit sur Mahomet , sur sa famille , sur ses compagnons , qui ont détruit

l'iniquité ; dont la splendeur de l'immense gloire a brillé de plus en plus sur les hommes confédérés, comme sur les individus séparés et isolés ! Que cette bénédiction serve d'exemple admirable, et montre que ces grands personnages sont couverts de mérite dans ce monde-ci et dans l'autre ! Quels Seigneurs incomparables ! »

Une fois Khalîl m'a écrit de la noble Jérusalem, et je lui ai répondu ainsi qu'il suit :

(Vers.) Un écrit m'est parvenu ; mais je n'ai pas pu m'emparer de son parfum ; car le zéphyr du jardin a été embaumé d'une odeur pareille à la sienne.

Je l'ai tenu avec moi ; il a réjoui mes yeux et mes oreilles par des expressions plus belles que les perles dans les rangées de leurs colliers.

Il a donné à mon cœur une tranquillité qu'il avait perdue ; il a éteint l'incendie des charbons ardents qui dévoraient mes entrailles.

Je n'avais pas espéré, dussent mes viscères périr de soif, avoir le bonheur de m'abreuver de cette épître, tant est grande l'avarice de mon sort !

Or, par suite de l'excès de ma passion, je baisai avec mes lèvres les bords, ou les lèvres de ses lignes. L'agrément de sa fraîcheur a étanché mon ardente soif.

J'ai passé la nuit à m'entretenir en secret de cet écrit, avec la partie sincère et intime de ma personne ; à lire, à méditer, en raison de son contenu, la *soûrah*, ou chapitre, de sa louange.

Si je disais : « C'est un parterre de fleurs », il y aurait beaucoup de vrai dans cette expression. Seulement, on ne s'attriste point lorsque les roses du jardin exhalent leur odeur.

Si je disais : « C'est un horizon », ce ne serait pas encore

assez. Il faudrait ajouter que, dans cet horizon, chaque astre est toujours dans l'apogée de son bonheur.

Tu as envoyé cette épître, pour consolider la fracture qui m'était survenue; mais tous les maîtres ne souhaitent pas la guérison de leurs esclaves.

Je me suis ainsi assuré que l'affection est bien ferme de ta part. Que Dieu récompense notre maître, à cause de la bonté de son dessein!

Tu as tenu la promesse de l'amitié sincère et tu n'as pas trompé. Tes pareils sont les hommes qui observent toutes les conditions de leurs engagements.

Mes amis, ceux que je fréquentais m'ont offensé; mais tu es un ami¹, et la conservation de tes tendres sentiments me remplit de joie.

A toi, Salâh eddîn, j'envoie de loin les salutations d'une personne qui t'aime, et qui est affligée d'être séparée de toi.

Si le zéphyr, parfumé d'ambre gris, vient à te rencontrer, il est porteur de mon salut. Or, sois assez généreux pour le renvoyer, pour le rendre.

J'écrivis aussi à Khalîl ce qui suit, à l'occasion de son arrivée à Damas, lorsqu'il venait de la noble Jérusalem. C'était dans l'année sept cent trente-neuf de l'hégire (1338 ou 1339 de J. C.) :

(Vers). Tu es venu à Damas; déjà cette ville se plaignait à toi, au sujet de la grande distance, et de ton absence prolongée.

Après ton départ, la cité était dans le trouble; tu y es arrivé, et elle a recouvré la tranquillité ou le bien².

¹ خليل, Khalîl; c'est aussi le nom propre de Salâh eddîn, fils de Caïcaldy.

² الصلاح; c'est peut être aussi une sorte d'allusion au titre honorifique de Khalîl, fils de Caïcaldy, qui était Salâh eddîn.

Salâh eddîn m'a donné la permission d'enseigner tout ce qu'il peut expliquer. Il écrit d'ordinaire sur la demande un joli vers isolé que voici :

Khalîl, fils de Caïcaldy, Al'alây, qui a tracé ce distique, a permis aux postulants ce qu'ils demandent, et avec la condition stipulée.

Ce vers est analogue au suivant, que j'ai l'habitude d'écrire moi-même, en pareille circonstance :

Khalîl, fils d'Îbec Assafady, accorde aux postulants ce qu'ils demandent dans leur pétition.

J'ai écrit à Khalîl un certain nombre de lettres patentes qui lui étaient adressées au sujet de son enseignement dans l'école appelée *Assalâhiyyah*, ou fondée par Saladin, dans la noble cité de Jérusalem. Parmi celles-ci figurent les dépêches que je lui ai envoyées de la part du sultan Almalic Assâlih, Ismâ'îl, fils d'Almalic Annâcir¹, dans l'année sept cent quarante-cinq de l'hégire (1344 de J. C.). J'étais alors au Caire, et je n'avais pas encore reçu de Khalîl son écrit ou sa note, au moment de la rédaction de cette biographie. Les premières lettres patentes que j'ai eu occasion de lui écrire, ce fut à Damas, dans l'année sept cent trente et une de l'hégire (1330 ou 1331 de J. C.) ; les voici :

« Un ordre auguste prescrit (puissent les commandements toujours obéis de notre souverain arriver

¹ Ce sultan régna en Égypte depuis l'année 743 de l'hégire (1342 de J. C.) jusqu'à l'année 745 de la même hégire (1344 de J. C.).

sans cesse en paix dans les nobles lieux, élever la dignité de quiconque, ayant marché à la recherche de la science sublime, a reçu des ailes de la part des anges!), cet ordre auguste prescrit qu'il (Khalil) fixe et consolide une telle réunion illustre (*sic*), comme professeur de l'école dite *Assalâhiyyah*, dans la noble Jérusalem (que Dieu récompense le fondateur de cette école!), à cause du mérite dont il est doué de savoir si bien par cœur plusieurs sciences, d'orner et d'embellir les assemblées par l'exposition de ces mêmes sciences. De sorte que le sens en devient clair pour les intelligences et les paroles en sont agréables pour les oreilles.

« C'est le maître ¹ qui surpasse la mer par l'abondance de ses matières; c'est le savant, dont l'encre se trouve vis-à-vis le sang brillant des martyrs ². Lorsqu'il cite une loi, un arrêt, Almozany ³ n'est qu'une simple goutte de sa pluie durable; lorsqu'il

¹ الحبر. Ce mot signifie « scribe, docteur, maître »; de plus « encre, etc. »

² Cela veut dire peut-être que l'efficacité du sang répandu par les martyrs, pour la défense de la religion musulmane, n'est pas supérieure à celle de l'encre que ce savant emploie dans le même but. Ou bien que la quantité de l'encre est égale à celle du sang. Au reste, parmi les traditions appelées authentiques par les musulmans, il y a celle-ci : « L'encre des docteurs et le sang des martyrs sont d'un prix égal ».

³ Il s'agit sans doute ici de l'illustre imâm châfi'ite dont le nom était Aboû Ibrâhîm, Ismâ'il, fils de Iahia, etc., Almozany, ou de la tribu de Mozâinah, fille de Kelb. Il était disciple d'Acchâfi'y, et sa mort eut lieu en Égypte dans l'année 264 de l'hégire (878 de J. C.). (Cf. Ibn Khallicân, *Dictionnaire biographique*, édition de M. de Slane, p. 104 du texte arabe, et t. I, p. 200 de la traduction an-

veut faire triompher une opinion, Ibn Soraïdj ¹, s'il court avec lui, n'est pas un de ces chevaux qu'il faut pour son hippodrome. Quand il discute avec un adversaire, Ibn Alkhathîb ² lui-même ne peut point être regardé comme un de ses pairs ou de ses dignes émules; quand il met en avant des preuves, le glaive ne coupe que par ses arguments et par ses démonstrations. Or, Almâouardy est celui qui rassemble ses vertus et sa renommée³. Aboû Ishâk est l'auteur de l'avertissement sur l'éminence de sa place et de sa dignité⁴. Les visages des compagnons (de Mahomet) ont, par son moyen, montré l'éclat d'une beauté admirable et d'un charmant aspect.

glaise). *Almozany*, à la lettre, pourrait signifier « ce qui provient d'un petit nuage, petite pluie, etc. »

¹ C'est Aboûl' Abbâs Ahmed, fils d'Omar, fils de Soraïdj, le fameux docteur châfi'ite, mort à Bagdad dans l'année 306 de l'hégire (918 de J.C.). (Cf. Ibn Khallicân, ouvrage et édition cités, p. 24 du texte arabe, et t. I, p. 46, de la version anglaise). *Ibn Soraïdj* veut dire, mot à mot, « le fils de la petite selle. »

² Ces mots signifient « le fils du prédicateur. » C'est là le surnom du célèbre docteur châfi'ite, Fakhr eddîn, Mohammed, fils d'Omar Arrâzy, mort dans l'année 606 de l'hégire (1210 de J. C.). (Cf. Ibn Khallicân, édition citée, p. 664 du texte arabe, et t. II, p. 652, de la traduction anglaise.)

³ *حواى مناقبه وذكره*. On fait ici allusion à un des ouvrages d'Almâouardy, dont le titre est précisément *Hâoui*, ou « ce qui contient, recueil, etc. » Cet auteur est mort l'an 450 de l'hégire (1058 de J. C.).

⁴ *صاحب التنبيه على رفعة محله وقدره*. Ici encore l'on joue sur les mots; car Aboû Ishâk de Chirâz a écrit en effet un livre intitulé *Tenbîh*, ou avertissement. Il est mort dans l'année 476 de l'hégire (1083 de J. C.).

Les voies de la vraie doctrine ont acquis, par ses leçons, des marques évidentes et des signes prépondérants.

« Pour tous ces motifs, il a été appelé à propager la noble science dans cette contrée illustre, et il est digne assurément, à cause de son très-vaste mérite, que la sainte cité de Jérusalem soit le lieu de séjour d'Alkhalil¹. Qu'il y répande donc par ses qualités brillantes, par son enseignement, et tant qu'il vivra, la doctrine d'Ibn Idrîs²; qu'il y ressuscite le cadavre de la science, jusqu'à ce qu'elle soit un esprit dans son sanctuaire; qu'il exerce les disciples à apprendre les leçons par cœur et à se livrer aux recherches, puisque l'une et l'autre de ces occupations sont comme les deux ailes de la science; enfin, qu'il observe exactement toutes les conditions prescrites par le fondateur de l'école (puisse Dieu lui donner pour récompense le paradis!). Ce qui se passe entre deux hommes vertueux³ n'est pas sujet au trouble ni au désordre.

« La crainte du Dieu puissant et glorieux est l'or-

¹ مقام الخليل; littéralement « la station de l'ami, ou de l'ami de Dieu ».

² C'est sans doute l'illustre imâm Aboû 'Abd Allâh Mohammed, fils d'Idrîs, etc., le chef renommé des châfî'ite, et qui est mort en Égypte l'an 204 de l'hégire (820 de J. C.). (Cf. Ibn Khallicân, ouvrage cité, p. 626 du texte arabe, et t. II, p. 569 de la traduction anglaise).

³ وقع بين صلاحين. Ceci fait probablement allusion au titre de *Salâh eddîn*, qui était commun à Khalil, et au fondateur de l'école, dont il vient d'être parlé. *Salâh eddîn* était aussi le titre honorifique de l'auteur, Assafady.

nement de la science. Par conséquent, que la piété soit la broderie de ses vêtements (de Khalil) et la perfection de sa doctrine ! Qu'il conserve cette piété pour **son** lendemain, lequel sera encore meilleur que sa journée d'hier¹ ! Que le Dieu très-haut augmente de plus en plus le mérite de Khalil, qu'il déploie par son moyen les étendards de la science, qui flotteront sur les têtes de son peuple, ou en présence des savants, par sa grâce et par sa magnanimité ! Si telle est la volonté du Tout-Puissant. »

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 10 JUILLET 1857.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu, la rédaction en est adoptée.

Il est procédé, selon le règlement, à la nomination des membres de la commission du Journal. La majorité des voix désigne :

MM. REGNIER,
GRANGERET DE LAGRANGE,
BAZIN,
DULAURIER.
*
GARCIN DE TASSY.

¹ La journée d'hier et celle du lendemain sont sans doute une allusion à la vie présente et à la vie future.

M. Lancereau fait un rapport sur l'état des papiers Ariel. Il explique qu'il a réparti les papiers en trois classes : 1° papiers contenant des matériaux pour les travaux de la Société, comme textes tamouls, télंगा et malayalam; linguistique (glossaires, dictionnaire français-tamoul-portugais, notes pour une grammaire tamoule, fragments de texte); sciences naturelles et médicales (vocabulaire pharmaceutique français-tamoul, notes pour un dictionnaire d'histoire naturelle, en tamoul, télंगा, persan et arabe); bibliographie (liste de livres et de manuscrits divers, noms d'auteurs sanscrits et tamouls par ordre de classes); travaux de M. Ariel (ébauches d'ouvrages, traductions du tamoul et du télंगा, inscriptions, etc.); 2° papiers tirés des archives de Pondichéry (pièces diplomatiques, administratives et statistiques; recueil concernant les monnaies actuelles de l'Inde, recueil de pièces relatives au Carnatic, de 1701 à 1800; autre recueil concernant le Malabar, le Tandjour, les Mahrattes, etc.); 3° extraits d'ouvrages imprimés de toute sorte, fragments de journaux, etc.

M. Lancereau propose d'incorporer dans la bibliothèque de la Société les pièces de la première classe, et d'offrir les pièces de la deuxième à un dépôt public spécial, comme, par exemple, aux archives de la marine. M. le président propose que la première classe de ces papiers soit incorporée dans la bibliothèque, et que, pour les deux autres classes, le vote soit ajourné jusqu'à la séance d'octobre, pour que les membres du conseil puissent se rendre compte eux-mêmes de la nature des pièces. Ces propositions sont adoptées.

M. Rodet lit un compte rendu de l'ouvrage de M. Veth, sur Bornéo, que le conseil lui avait renvoyé. Remis à la commission du Journal.

M. Defrémery lit un extrait d'une lettre de M. Cherbonneau, à Constantine.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par les éditeurs. *Dictionnaire arabe-français*, par M. Kazimirski de Biberstein. Paris, 1857; gr. in-8° (26° livrais.).

Par les éditeurs. *Journal des savants*; in-4° (juin 1857).

Par la Société. *Bulletin de la Société de géographie*. Paris, 1857; in-8° (juin 1857).

Par S. E. le ministre de l'instruction publique. *Revue des sociétés savantes*. Paris, 1857; in-8° (n° de janvier 1857).

Par les éditeurs. *Le Mûbasher*. Édition arabe et française (juin 1857).

Par l'Académie de Saint-Petersbourg. *Bulletin de la classe historico-philologique*. Saint-Petersbourg, 1854-1856. T. XI à XIII. 3 vol. in-4°.

— *Mémoires de l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg*. Saint-Petersbourg, 1855. Tome VIII; in-8°.

ZOROASTRE, Essai sur la philosophie religieuse de la Perse, par M. Joachim Menant; deuxième édition. Paris, 1857; in-8° (xxviii et 212 pages). Chez Derache. Prix : 3 fr.

DE NOVO TESTAMENTO AD VERSIONUM ORIENTALIUM FIDEM EDENDO, scripsit Antonius Paulus de Lagarde. Berlin, 1857; in-4° (20 pages).

Pauli Antonii de Lagarde **DE GEOPONICON VERSIONE SYRIACA COMMENTATIO**. Leipzig, 1855; in-4° (24 pages).

Ce sont deux programmes comme les écoles en Allemagne en publient pour annoncer leurs examens, et qui souvent contiennent des dissertations importantes, que la manière dont on les publie empêche de se répandre dans le public savant comme elles le méritent. Il est probable aussi que l'habitude qu'on a conservée de les faire composer en latin contribue à les tenir dans l'obscurité; car il faut bien convenir que de lire du latin moderne est une des occupations les plus laborieuses et les plus ingrates qu'on puisse s'imaginer. Je ne veux ici, en

aucune façon, critiquer le latin de M. de Lagarde, mais seulement l'habitude surannée des écoles. Ces deux dissertations en elles-mêmes sont très-curieuses, et la seconde fournit de nouveau la preuve que les manuscrits syriaques que le Musée Britannique a eu le bonheur d'obtenir des moines de la Thébaïde serviront à la critique et à la restauration du texte, non-seulement des Pères de l'Église, mais d'une partie des auteurs classiques grecs. — J. M.

THE KINGDOM AND PEOPLE OF SIAM, by Sir John Bowring. Londres, 1857; 2 vol. in-8° (432 et 446 pages, avec des gravures et une carte).

Sir John Bowring fut envoyé au Siam en 1855, pour faire un traité entre l'Angleterre et ce pays. Il donne, dans ces deux volumes, une description générale du pays, et un récit détaillé de ses négociations et de son contact avec les Siamois. La partie générale de l'ouvrage, qui comprend à peu près un volume et demi, est naturellement, en grande partie, une compilation tirée d'ouvrages antérieurs; mais ce n'est pourtant pas seulement une compilation, car l'auteur est un homme intelligent et observateur, assez bien préparé par la lecture de ses devanciers, et qui contrôle, par ce qu'il voit et par les documents qu'il se procure, les assertions et les descriptions des auteurs, autant que le permettent les circonstances. Il ne connaît pas le pays aussi bien que M^{re} Pallegoix, mais il a l'esprit plus ouvert et plus précis que lui, de sorte qu'on peut lire son livre avec plaisir et fruit, même après celui de l'évêque. La partie qui se rapporte à ses relations avec les deux rois est très-curieuse, et un peu indiscrete, car il imprime les lettres des rois avec toutes leurs fautes de grammaire anglaise; il aurait dû être plus reconnaissant et plus touché de la peine que ces deux princes ont prise de si bien apprendre l'anglais. L'image de cette cour barbare, travaillée par les idées euro-

péennes, est très-intéressante. La description d'un pays par un homme qui ne sait pas la langue qu'on y parle, et qui n'y a passé que quelques mois, presque toujours dans la même ville, ne peut pas être suffisante; mais l'ouvrage contient néanmoins une assez grande masse d'observations pour avoir une valeur réelle. Grâce aux dispositions bienveillantes de la famille royale du Siam, il est facile aujourd'hui aux voyageurs européens de pénétrer dans ce pays, et d'explorer les parties hautes du royaume, d'étudier l'histoire naturelle de ces contrées fertiles et inconnues, d'observer les Laos et d'autres tribus, leurs langues et leurs mœurs, sur lesquelles nous n'avons que des renseignements très-imparfaits, fournis par quelques missionnaires isolés. Le traité négocié avec les rois du Siam par M. de Montigny assure aux voyageurs scientifiques européens toute protection, et la douceur des mœurs de la population se prêtera facilement à l'application de ces stipulations diplomatiques. — J. M.

A RESIDENCE AMONGST THE CHINESE; inland, on the coast and at sea, by Robert Fortune. Londres, 1857; in-8° (xvi et 440 pages, avec des gravures).

M. Fortune est un botaniste écossais, qui a été envoyé en Chine en 1843 par la Société d'horticulture de Londres, pour lui procurer des plantes nouvelles, et, depuis 1848-1856, il a continué à explorer ce pays, aux frais de la Compagnie des Indes, à laquelle il expédie des plantes et des graines de thé pour les plantations dans l'Himalaya. Tous les botanistes et les propriétaires de jardins de luxe en Europe savent avec quel soin et quel bonheur il s'est acquitté de ses fonctions, et de combien d'arbres, d'arbustes et de fleurs il a enrichi l'Europe. Il avait déjà publié le récit de deux de ses expéditions, et maintenant il vient d'imprimer celui de ses voyages depuis 1852 jusqu'en 1856. Ce dernier ouvrage est

peut-être le plus intéressant des trois, parce que sa connaissance plus intime de la langue et des hommes du pays lui permettait de se mouvoir plus librement. On est tout étonné de voir avec quelle facilité il voyage dans l'intérieur et va où il veut, avec quelle bonhomie il est traité par les populations, et combien peu de difficultés il a avec les autorités. Sa description de la vie dans les monastères bouddhistes et des manières d'être des gens de ville et de campagne est extrêmement intéressante, et donnera une idée bien plus favorable des Chinois que celle qu'on prend dans les ouvrages des Européens qui ne connaissent que les ports de mer, surtout Canton, ou dans les lettres des missionnaires, qui, en général, ne connaissent que très-médiocrement la partie païenne de la population parmi laquelle ils vivent.

INDISCHE SKIZZEN von Albrecht Weber. Berlin, 1857; in-8°.

Ce petit volume est formé de la réunion de quatre mémoires qui traitent de l'Inde ancienne, du bouddhisme, des rapports de l'Inde ancienne avec les pays d'Occident, et des études modernes sur l'Inde. Ces mémoires avaient paru dans différents journaux, et M. Weber a très-bien fait de les réunir, car personne ne les lira sans en tirer du plaisir et de l'instruction.

M. E. Thomas est sur le point de faire paraître, en deux volumes, la collection des articles et mémoires de M. J. Prinsep, tirés du *Journal asiatique* de Calcutta, et de quelques autres recueils. Il y ajoutera la réimpression des excellentes *Useful tables* du même auteur. M. Thomas joint des notes aux mémoires, dans lesquelles il indique au lecteur ce que

des recherches postérieures à la rédaction de chaque mémoire ont ajouté aux matériaux que M. Prinsep avait à sa disposition et aux conclusions auxquelles il était arrivé. La difficulté qu'on trouve à se procurer les premiers volumes du *Journal asiatique* de Calcutta et l'addition des notes de M. Thomas rendront cette collection précieuse pour les indianistes.

On écrit de Calcutta que plusieurs savants se sont réunis pour faire paraître une nouvelle édition du *Sabda Kalpa Druma* du Rajah Radhakant deb. Cette édition serait préparée avec l'aide de l'auteur, et elle serait destinée à être mise en vente, tandis que la première a été entièrement distribuée par le Rajah. Ni la forme ni le prix de la nouvelle édition ne paraissent encore être arrêtés; nous tiendrons les lecteurs du *Journal* au courant, quand les conditions de la publication seront fixées.

HANDBUCH DER GESAMMTEN ÆGYPTISCHEN ALTERTHUMSKUNDE
von Dr Max Uhlemann. Leipzig, 1857, 2 vol. in-8°, 252 et
321 pages.

Le premier volume contient l'histoire et la critique des travaux faits sur les hiéroglyphes égyptiens; le second, l'archéologie égyptienne. L'ouvrage sera complété par deux autres volumes, qui contiendront la Chronologie et l'Histoire de l'Égypte, et les principaux textes égyptiens, traduits en allemand. L'auteur est partisan du système de M. Seyffarth.

JOURNAL ASIATIQUE.

OCTOBRE-NOVEMBRE 1857.

DESCRIPTION HISTORIQUE

• DE LA VILLE DE KAZVIN,

EXTRAITE DU TARIKHÉ GUZIDÈH DE HAMD ALLAH MUSTÔFI KAZVINI,

PAR M. C. BARBIER DE MEYNARD.

AVANT-PROPOS.

Hamd Allah Mustôfi occupe un rang honorable parmi les historiens persans de second ordre; son *Nouzhét-el-Kouloub* renferme de précieuses données sur la géographie de la Perse au VIII^e siècle de l'hégire, et le *Tarikhé Guzidèh*, ou *Histoire choisie*, quoique écrit sous une forme abrégée, est un des meilleurs guides qu'on puisse avoir pour pénétrer dans le labyrinthe de l'histoire orientale. La description historique et topographique qui termine cet excellent ouvrage n'en est pas la partie la moins intéressante, et c'est à Kazvin même, cette première et agréable étape d'un long voyage, que j'ai pu, ce livre à la main, constater l'exactitude des renseignements qu'il contient. On ne saurait nier l'utilité de ces monographies pour l'histoire comme pour l'archéologie, et il est à regretter que des villes plus importantes n'aient pas trouvé aussi leur historien. Le style de Mustôfi est clair, simple quelquefois jusqu'à la sécheresse; mais il est du moins dépourvu de tous ces faux diamants, de ces ornements de mauvais goût qui déparent la prose de Mirkhond ou de Vassaf. J'ai cru pouvoir user d'une certaine indépendance dans la

traduction de ce fragment : j'ai interverti l'ordre de certains paragraphes, j'en ai supprimé même quelques-uns, pour éviter les redites ou les subdivisions à l'infini. Une imitation exacte qui rend la pensée de l'auteur sans en conserver la phraséologie me semble le système le plus rationnel quand il s'agit de traduire un historien musulman, à plus forte raison un historien persan; et je crois que le récit du *Rouzet es Safa*, ou du *Tarikhé Vassaf*, n'aurait qu'à gagner à être dépouillé de ces oripeaux que quelques orientalistes se sont étudiés à faire passer dans notre langue avec une fidélité désespérante.

Le récit laconique de Mustôfi demandait d'amples commentaires; mais j'ai dû me borner à ne développer que les faits saillants, ou à rectifier quelques erreurs de noms et de dates, pour ne pas donner à mes notes plus d'étendue que le texte.

La plus grande difficulté d'une traduction de l'histoire de Mustôfi provient, non pas du texte même, mais de la négligence avec laquelle les copistes persans reproduisent, depuis deux siècles, tous leurs livres classiques. Des trois exemplaires que possède la Bibliothèque impériale, le manuscrit g F. Bruix m'a semblé mériter le plus de confiance, et je l'ai pris comme base de mon travail; à une écriture nette et lisible, il joint le mérite d'offrir une foule de notes marginales dues à des lecteurs érudits. Le ms. 15 F. Gentil et le ms. 25 (supplément persan de M. Reinaud) sont beaucoup plus incorrects, et ne peuvent être consultés qu'avec discernement. Il en est de même d'un exemplaire dont j'ai fait l'acquisition à Téhéran. M. C. Schefer, dont on connaît les richesses bibliographiques et la rare obligeance, a bien voulu mettre à ma disposition quelques-uns de ses précieux manuscrits, et, entre autres, une excellente copie du *Modjem-el-Bouldan* de Yakout, mine inépuisable de renseignements, qui m'a fourni quelques leçons importantes

I.

Origine du nom de Kazvin, fondation et agrandissements successifs de cette ville (1).

Ahmed ben Abou Abd Allah, dans son *Livre de l'Explication* (2), rapporte ce qui suit : « Kazvin fut bâtie par Châpour, fils d'Ardéchir Babégân, qui la nomma *Châdpour* (شادپور). Cette bourgade naissante ne formait qu'un quartier, limité au sud par la rivière d'*Abhar*, et au nord par celle de *Ramend*. On y remarque encore des tertres formés par les débris des anciens murs (3). On sait qu'un des premiers Kosroës envoya une armée pour combattre les Deïlémiens. Ce fut sur l'emplacement même de la ville actuelle que la bataille s'engagea. On rapporte qu'au plus fort de l'action, le général de Kosroës dit à l'un de ses officiers : « *Vois ce coin* (این کَش وِی), c'est là qu'il faut rétablir le front de l'armée. » Cette dénomination de *Kèch-vin* serait dès lors restée à cet emplacement, et elle aurait été donnée à la ville qui s'y éleva plus tard. Les Arabes, en s'en emparant, l'auraient façonnée à leur prononciation, et en auraient fait *Kazvin*, nom que l'usage a consacré.

Ce fut sur l'emplacement même du Chehristân et des cimetières de *Kounbèr* et de *Bedhèk* que s'élevèrent les premières constructions, et cela à une époque si reculée, qu'il est difficile d'en connaître l'auteur. Le Chehristân, ou cité, placé au centre de la ville moderne, fut, sans nul doute, bâti par Châ-

pour Zou'l Aktaf. Ce prince, après avoir vu son armée défaite et dispersée dans le pays de Roum (4), errait presque seul et sans défense dans le nord de la Perse, quand le hasard le conduisit au bord d'une rivière, près de laquelle était un hermitage, habité par un adorateur du vrai Dieu (c'est là qu'est situé maintenant le couvent des kalenders). Plusieurs de ses généraux, repoussés par l'ennemi, étaient venus chercher un refuge dans les montagnes voisines. Châpour les rallia, forma une nouvelle armée, avec laquelle il marcha contre le César de Roum, et remporta la victoire. A son avènement au trône, il n'oublia pas le lieu où le destin lui était devenu plus favorable, et il y fit bâtir une ville; mais les ouvriers étaient constamment inquiétés par les sauvages habitants du Deïlem, qui venaient, pendant la nuit, détruire les travaux de la journée; ils s'en plaignirent à Châpour. Le monarque, assailli alors par les Arabes, et menacé par la révolte de plusieurs prétendants au trône, ne put que leur conseiller de payer tribut aux Deïlémiens et de continuer les travaux; bientôt la cité fut terminée. Le commencement de cette construction eut lieu dans le mois d'Abân, l'an 463 de l'ère d'Alexandre, sous le signe des Gémeaux; il s'est donc écoulé, depuis cette époque, 1178 années solaires (5). Une garnison fut établie dans la ville nouvelle, pour la protéger contre les incursions de ses farouches voisins. Lorsque Châpour fut délivré de tous les embarras qui avaient signalé les premières années de son règne, il tourna ses armes contre

les Dëilémiens, les repoussa jusque sur les rives de la mer Caspienne, et les extermina sans pitié. Une partie du butin fut brûlée, et l'autre fut enfouie sous terre par l'ordre du magnifique souverain, qui dédaignait d'aussi modestes dépouilles. Cependant, malgré ces sévères représailles, les Dëilémiens renouvelèrent plus tard leurs attaques. Quand l'étendard de la foi fut déployé sur le monde, les habitants de la cité ne tardèrent pas à être éclairés par la lumière de l'islam. Sous le khalifat d'Osman, son frère utérin Vélid ben Okbah, qui gouvernait les deux Iraqs, envoya contre Kazvin Saïd ben el-Ass el-Amoui (6). Après un siège très-court, le général s'empara de la ville. Sous le règne du khalife abbasside Hadi Billah Mouça, fils de Mehdi, un autre quartier fut construit par ordre de ce prince, à côté de l'ancienne cité, et fut nommé ville de Mouça. Plusieurs familles arabes vinrent s'y établir. Ce quartier est compris actuellement entre ceux de Derdj et de Djoussaq (درج و جوسق) (7), et notamment sur l'emplacement de la rue Sabek (سابك). Mubarek Turki, un des esclaves du khalife Hadi, fit élever, à la même époque, un troisième quartier, qu'une partie de sa famille habita. On y voit un jardin qui a conservé le nom de Mubarek Âbâd, entre le quartier de Derdj et celui de Destdjérd (8). Haroun er-Réhid éleva la mosquée principale, située sur la petite place à l'ouest du vieux château nommé *Pichin Saf* (پیشین صف). Il ordonna également qu'un mur d'enceinte fût construit autour des trois quartiers alors existants

et il acheta tous les champs environnants, dont il dota sa mosquée. L'ensemble de ces legs fut désigné par le nom de *Réchid ábád* (9).

A la mort de ce khalife, les travaux de fortification furent suspendus pendant longtemps. Un de ses successeurs, le khalife Mo'tassem, voulut les reprendre; mais ce projet fut abandonné. Bientôt la maison d'Abbas fut affaiblie par le pouvoir sans contrôle qu'exerçaient les émirs du palais ou les princes étrangers, et une longue interruption arrêta les agrandissements de la ville. Ce ne fut qu'à la suite de la révolte du missionnaire de la vérité, Hassan ben Zeïd el-Bakèr, que Moussa Bouga, envoyé par le khalife Mo'tazz contre ce rebelle, le repoussa de la province et put terminer le mur d'enceinte (10). L'an 254, cette muraille avait treize cents coudées de circonférence, deux cent six tourelles, sept grands bastions et douze portes. La ville renfermait neuf quartiers, à savoir, outre la vieille cité et la nouvelle nommée *Chéridj* (شرح), les sept quartiers désignés, d'après diverses localités voisines, sous les noms de Abhar ابرهر, Erdeval اردوال, Rey ری, Dámeghân دامغان, Destdjérd دستجرد, Derdj درج et Djoussaq جوسق. Cent vingt ans plus tard, la muraille menaçait ruines, lorsque le célèbre Sahèb Ismaïl ben Abad, ministre de Moueyid ed-Doulè et de Fakhr ed-Doulè, princes boueïdes, la fit relever (373 de l'hégire), et se fit bâtir, dans le Djoussaq, un vaste palais, dont il ne reste aucun vestige; mais l'emplacement sur lequel il s'élevait a conservé le nom de Sahèb Ábád. Quelques an-

nées plus tard (411 de l'hégire), les fortifications furent détruites à la suite de la révolte des Kazviniens contre Ibrahim Merzubân. De nouveaux travaux furent entrepris sous la direction de l'émir Abou Ali Djâféry. En 572, Sahèb Sadr ed-dîn Mohammed ben Abdallah el-Meraghi, vézir de Sultan Arslan le Seldjouqide, ordonna la reconstruction complète du mur d'enceinte et de nouveaux travaux de défense. Ce fut l'imam Saïd Djémal ed-din Baboueïh le Rafeïte qui en dirigea l'exécution. Les Mogols, en envahissant la Perse, rasèrent les fortifications de Kazvin, et depuis lors elles n'ont plus été relevées. Peut-être la Providence permettra-t-elle à une autre main de les rétablir (12).

II.

Conquête de Kazvin et conversion de ses habitants.

Voici ce que rapporte l'auteur du Livre des pays كتاب البلدان (13) : « Ce fut sous le règne d'Omar que Béra ben Gharèb et Zeïd-el-Kheïl, de la tribu de Thaï, vinrent mettre le siège devant la cité construite par Châpour (zou'l aktaf) (14). Ils trouvèrent une résistance opiniâtre, et avant de donner un assaut définitif, ils offrirent aux assiégés d'accepter l'islamisme, ou de se soumettre à l'impôt du kharadj; mais ceux-ci leur crièrent du haut des remparts : « Nous ne voulons ni de votre religion, ni du tribut que vous réclamez. » Le siège fut alors poussé avec plus de vigueur, toutes les communications furent

rigoureusement interceptées, et les Kazviniens durent ouvrir leurs portes. Mais ils n'acceptèrent que des lèvres la foi nouvelle, et à peine l'armée musulmane s'était-elle retirée, qu'ils revinrent à leur première idolâtrie. Une seconde armée fut envoyée contre eux, sous les ordres d'Abd er-Rahman el-Harèthy. La ville fut reprise; les habitants, convaincus de l'inutilité de leur résistance, acceptèrent avec une entière franchise la sainte loi du Prophète, et adoptèrent, avec le zèle le plus sincère, les dogmes et les pratiques de la vraie religion. » A l'époque où les différentes sectes prirent naissance, un petit nombre d'entre eux adoptèrent la doctrine d'Abou Hanifa ou se déclarèrent pour la maison d'Ali. Le quartier de Destdjerd fut leur résidence; la majorité des habitants se conformèrent aux préceptes de Schafey. A l'exception de quelques juifs qui vinrent s'y établir à diverses époques, on ne vit jamais à Kazvin d'autre religion ou des sectes différentes. Par suite de la conquête, la ville même et le canton de Qaqzân (قازان) (۱۵) furent soumis à la dîme; le reste de la plaine paya le kharadj après qu'elle fut conquise par Arwa, fils de Zeïd des Beni Thay, sous le règne d'Omar.

III.

Dépendances de la ville.

Lorsque Haroun er-Réchid éleva la ville moderne, la localité de Béchariat (بشاریات), une partie de la plaine de Rey, le canton de Ramend (رامند), une

partie de la plaine d'Hamadân, la ville d'Abhar et une portion du canton de Qaqzân soumis alors à la ville d'Abhar, furent, par ordre du khalife, annexés à Kazvin en raison de leur proximité, et cette ville forma une province distincte. A la mort d'Haroun, les gouverneurs mirent la ville sous leur dépendance directe. Quand Mouça, fils de Bouça, construisit les remparts et accrut la population en attirant à Kazvin les habitants des localités voisines, il fit de cette ville le chef-lieu de la province, et lui donna de nouveaux territoires. C'est ainsi qu'il prit à la province de Rey les localités de Zehra زهرا, Kiha قیها et Marzouhi مارزوی; à Hamadân et Taliqan, il enleva Kharraqaneïn خرقانی et le Kheroud inférieur خروء سفلی; enfin, il prit au Deïlem Séfédj سَفِج, Kasr el-Béradin قصر البرادین et Pechkel-Dèrè پشکل دره. A la mort de Mouça, de nouvelles révoltes éclatèrent parmi les gouverneurs mécontents de ces remaniements faits sans leur aveu. Abou Melik Hinzala (حنظلة), fils de Khalèd et-Te-mimy, homme très-puissant et qui habitait ordinairement Kazvin, profita du crédit dont il jouissait auprès des khalifes pour proposer une transaction. En conséquence, Kiha et Marzouhi furent rendus à Rey, et Kharraqaneïn à Hamadân. Quant aux autres territoires, ils furent définitivement annexés. Sous la domination des Djaférides, la province s'agrandit encore; elle renfermait alors, outre les localités mentionnées : Abhar, Zendjân, Tharèmeïn طارمین,

Kharraqân خرقان, Rahmet Abad, Sidjas سجاس, Diz Abad دز آباد, Kaèz Kunân کاغذ کنان et Hèrkam هرکام. Toutes ces annexions de territoires sont authentiques, et établies par d'anciennes chartes ou actes juridiques. A l'avènement de la dynastie mogole, la famille des Ifikhariens reçut le gouvernement de la province, qui s'accrut encore des villes de Sava, d'Ava et de Djehroud جهرود. L'ensemble de ces localités forma un *toman* (۱۶).

Les Kazviniens, la banlieue de la ville, les gens de Zehra et une partie des habitants d'Abhar, sont chiïtes; ceux de Béchariat et de Sefedj sont du rite hanéfite. Les autres cantons ont adopté les préceptes de Chafey. Quant aux habitants de Qaqzân et de Destdjérd, ils professent en secret la doctrine de Mazdaq et méprisent toutes les autres sectes.

IV.

Rivières, cours d'eau, canaux et conduits d'irrigation.

La province de Kazvin n'est en général arrosée que par l'eau provenant de la fonte des neiges; car les sources y sont très-rares (۱۷). L'eau n'arrive en ville que depuis le commencement de l'hiver jusqu'à la fin du printemps, et se partage en quatre cours différents. Le premier est nommé *Derèkh* (درخ); il traverse la ville et cause quelquefois des craintes sérieuses; car il domine tous les jardins, tant intérieurs qu'extérieurs de la ville à l'occident, ainsi qu'une partie au nord et au sud vers les quartiers

de Djoussaq et d'Abhar; le second est l'Arterèk (ارترك), qui coule à l'ouest et au nord, du côté des quartiers de Destjêrd et de Daméghan; le troisième est le Zarèh (زاره), qui arrose une partie limitrophe au quartier d'Abhar, au dehors de la ville. Les deux derniers ont moins d'importance.

Tous ces ruisseaux, à part le quatrième, se croisent autour de la ville, et leur parcours, ainsi que je l'ai vérifié moi-même, est d'environ trente mille *djérib*, en calculant pour un *djérib* soixante pieds carrés. Grâce à cette abondance d'eau, tous nos jardins sont d'une merveilleuse fertilité, et il est difficile de trouver un pouce de terrain qui soit resté abandonné et sans culture.

A l'exception du canal creusé par ordre de Mélik Saïd Iftikhar eddin, qui l'affecta au jardin de son propre tombeau, tous les autres canaux sont du domaine public, et ne peuvent être réclamés comme propriété particulière. Primitivement l'eau était fournie par des puits dont l'un avait plus de cent coudées de profondeur. Lorsque Hamza, fils de Yeç'â, gouverneur de Koum, fut nommé gouverneur de Kazvin par Sultan Mahmoud, fils de Sebuktéguin, il fit creuser un canal aboutissant à la grande mosquée et traversant presque tous les quartiers. Ce canal est obstrué maintenant. Un autre conduit, qui passe dans les quartiers de Dameghân et de Rey, est dû à la princesse Arslan Khatoun, fille d'Alp Arslan. On raconte que cette princesse venait quelquefois camper auprès de Kazvin, qui lui avait été donné en fief

pour ses dépenses particulières. Un jour les habitants, très-incommodés par le manque d'eau, vinrent trouver la khatoun pour lui demander de vouloir bien autoriser le percement d'un canal; ils la trouvèrent assise sur le devant de sa tente et filant. La voyant absorbée par ce travail, ils craignirent de la distraire et gardèrent le silence; mais la fille du roi, avec une rare pénétration d'esprit, comprit le motif de leur visite, et elle leur dit avec douceur : « Le fuseau est l'ornement des femmes chastes; car leur esprit, occupé par ce travail, ne s'arrête pas sur des pensées coupables. Je sais que vous avez une requête à m'adresser et que mon rouet est la cause de votre silence; faites-moi connaître l'objet de votre demande, afin que je puisse y donner mon consentement. » Les solliciteurs, encouragés par ce noble langage, exposèrent leur requête, et la khatoun fit immédiatement commencer les travaux; elle ne voulut même quitter la ville qu'après avoir vu l'eau se répandre dans les conduits. Un autre canal, le *Khammar tachi*, parcourt tous les quartiers et se déverse dans la campagne; il fut fait par ordre de Khammar Tach el-Amoui, vers l'an 500.

Il faut mentionner enfin le canal royal, construit par ordre de Melik Saïd Yahia Istikhari, pour les quartiers d'Abhar, de Rey et d'Erdeval. L'eau des canaux que nous venons de mentionner est exclusivement réservée à l'alimentation publique et au service des bains; mais elle ne doit pas être employée à l'arrosage des jardins ni des champs; un pareil usage

est contraire aux intentions des fondateurs de ces vaqfs.

V.

Mosquées, cimetières et tombeaux vénérés de Kazvin.

La grande mosquée, dite *Mosquée de l'Imam Schafey*, est de plusieurs époques. L'oratoire principal fut construit ou agrandi par divers personnages qui y attachèrent leur nom, avec le droit, pour leurs descendants, d'y exercer les fonctions d'imam. Le petit oratoire, à l'occident de la chapelle et *du passage des deux cellules* (خلوتین), est dû à Abd el-Djebbar ben Hatem. La grande chapelle, avec son portique, fut construite aux frais de l'émir Khammar Tach; commencée en 500, elle fut terminée au bout de neuf ans. Plus tard, Saïd Hadji Fakhr eddin fit reconstruire la voûte et la toiture de ce portique, qui menaçaient ruine, et il ajouta un autre parvis à l'orient. Celui qui est tourné vers le nord est du roi Mozaffer eddin Alp Argoun Khan (548 de l'hégire).

La mosquée dite *des compagnons du Prophète* fut construite aux frais de l'imam Abou Hanifa. Le roi Alp Argoun et Khadjèh Ezz eddin Hanefi l'agrandirent.

La mosquée de Tous (توت) fut fondée par Moham-med ben Haddadj Thakefi, sur l'emplacement d'un temple païen. Quand les Kazviniens embrassèrent l'islamisme, ce fut là qu'ils célébrèrent d'abord la prière du vendredi; mais les chiïtes prétendent qu'Ali y fut insulté, et ils ont de l'éloignement pour cette

antique mosquée. On croit que la chapelle de *Se-hrè* (سهره) a été également élevée sur les débris d'un temple du feu. Il faut citer encore la mosquée des Muradiens, fondée par Murad et agrandie par Fakhr eddin Mustôfi, et enfin l'oratoire situé au bout du cimetière dans lequel repose le vénérable cheïkh Saïqali.

Kazvin compte un nombre plus considérable de mosquées ou de chapelles; mais celles que nous venons d'énumérer sont les plus fréquentées, à cause de leur sainteté ou du souvenir qu'y ont laissé plusieurs saints illustres.

Les cimetières sont compris dans l'intérieur de la ville. Le plus vénéré est celui qui est situé à l'est du quartier de Rey, à l'ouest d'Erdeval, au nord du Cheristân, et au sud des remparts. Son nom primitif était *Kohenber* کهنبر, et l'usage en a fait *Kounber*. On explique ainsi cette dénomination: « tu n'emportes dans la tombe que tes bonnes ou mauvaises actions » (littér. fais et emporte کنی بر).

C'est là que se trouve la tombe d'un fils de l'imam Riza, mort à l'âge de deux ans, sous le nom d'Husseïn; les tombes d'Ibn Madjèh le traditionniste, de Khaïr en-Nissadj, de Cheïkh Ahmed Gazali et d'autres docteurs renommés (18). Quelques tombes respectables se trouvent aussi près du lieu nommé *Porte de musc* درمَشك. C'est dans le même cimetière de Kounber qu'on voit le sépulcre de ce jeune homme dont Cheïkh Alek rapporte une anecdote surprenante.

Ce jeune dévot, absorbé par l'amour divin le plus pur et le plus exalté, se présenta chez le cheïkh et le supplia de lui laisser faire avec lui le pèlerinage de la Mecque. Le cheïkh, qui observait le jeûne le plus rigoureux pendant toute la durée du voyage, n'accueillit pas d'abord sa demande, persuadé que ce jeune homme n'aurait pas la force de supporter les fatigues et les austérités de la route; mais, vaincu par ses ardentes prières, il consentit enfin à l'emmenner. De Kazvin à Bagdad, et de Bagdad à la Mecque, le cheïkh vit avec admiration que son compagnon l'imitait, le surpassait même dans toutes les pratiques austères et les privations qu'Alek s'imposait à lui-même. Son zèle ne se ralentit pas au retour. Enfin, au moment où la caravane des pèlerins touchait aux portes de Kazvin, le cheïkh voulut savoir le nom de cet édifiant disciple; mais à toutes ses questions ce dernier opposait le silence le plus impénétrable. A peine entré en ville, il quitta le cheïkh et disparut. Peu d'instants après, Alek rencontra une femme qui était venue au-devant de son fils; il la questionna, la reconnut pour être la mère de son mystérieux compagnon et lui demanda la permission de l'accompagner dans sa demeure. Il avait à peine dépassé le seuil de la porte, que le jeune homme, qui était prosterné et priait avec effusion, se leva, et, regardant le cheïkh, s'écria en poussant un douloureux soupir : « Ô mon Dieu, puisque tu as dévoilé mon secret, envoie vers moi l'ange de la mort ! » En effet, il mourut dans la nuit, et ses restes furent déposés

dans le Kounber. Quant au cheïkh Alek, il est enterré dans le cimetière de Djoussaq, qui est réputé favorable aux prières.

Dans l'origine, lorsque Kazvin ne se composait que de quelques faubourgs isolés, les nécropoles étaient dans le voisinage de chacun de ces faubourgs. Plus tard, après l'achèvement de la muraille d'enceinte, tous les quartiers ayant été enclos dans cette muraille, les cimetières se trouvèrent également dans l'intérieur de la ville, ce qui est contraire à l'usage. En outre, plusieurs mosquées, chapelles et collèges, renferment des tombes vénérables et souvent visitées, bien que l'imam Saïd Imam eddin Rafey s'élève contre cet usage de déposer les corps dans les lieux destinés à la prière. Il existe aussi dans les villages des environs quelques tombes qui attirent la foule, et quelques-unes sont si anciennes, qu'on ignore à qui elles appartiennent.

VI.

Des personnages illustres, compagnons du Prophète, imams, cheïkhs, rois et princes qui ont habité Kazvin.

Nous avons dit plus haut que Béra, fils de Gharèb, après s'être emparé de la ville, y laissa une garnison arabe pour la défendre contre les Deïlémiens. De leur lignée sont sortis plusieurs docteurs, qui ont pendant des siècles illustré Kazvin; mais aujourd'hui nos professeurs et nos prédicateurs n'appartiennent plus à cette race; ce sont souvent des étrangers pris

à gages. Zeïd ben el-Kheïl et Vélid ben Okbah, Abou Horeïra et Abou Dodjana, furent les chefs de la première armée musulmane chargée de la défense des frontières. Ce dernier eut sous son gouvernement toute la plaine avoisinante (19). Dans les rangs de cette armée, on remarquait aussi Ibrahim, fils de Yezid; Semmak et son fils Açed, qui, tous les deux, s'attirèrent, par leur valeur, les bénédictions d'Omar; Chems ben Othba, dont le cheval fut vendu 4000 drachmes et la cuirasse 3000 drachmes; Ahnef ben Qaïss, etc. . . . Parmi les compagnons d'armes de Béra était Thalha ben Khoailed el-Açedi, qui s'établit après la conquête dans les environs de la ville, et devint le chef d'une nombreuse famille, dont quelques héritiers existent encore et portent son surnom.

Le saint imam Ali ben Moussa Riza, fuyant la persécution, vint chercher un refuge à Kazvin, et fut recueilli généreusement par Daoud ben Suleïman Ghazi.

Un autre rejeton de la famille d'Ali, Iahia, arrière-petit-fils de Husseïn, demeurait à Kazvin, où son savoir et ses vertus, autant que son illustre origine, le faisaient considérer comme imam par la plupart des docteurs. Informé que le khalife Haroun er-Réchid avait donné l'ordre de l'arrêter et de le conduire à Bagdad, il fut contraint de s'éloigner de son séjour de prédilection, pour se réfugier auprès de Hassan, roi du Mazendérân. Le khalife eut recours à une ruse qui lui fut suggérée par Fadhl ben Yahia

Le Barmécide. Il fit écrire une lettre, revêtue du cachet de tous les qadis de Bagdad, et dans laquelle Yahia se reconnaissait comme son fidèle sujet. Il envoya le même Fadhl auprès de Hassan pour lui communiquer cette pièce et exiger l'extradition du descendant d'Ali. Tous les docteurs, intimidés par les menaces de la cour de Bagdad, proclamèrent la validité de cette lettre, qu'au fond du cœur ils savaient n'être qu'un odieux mensonge, et le chef du Mazendéran dut obéir à cette apparence de légalité. Quand Yahia arriva à Kazvin, sous la conduite du Barmécide, il apprit que les habitants avaient joint leur témoignage à celui de ses ennemis, et il s'écria : « Gens de Kazvin, que Dieu confonde vos paroles (يا اهل قزوین لاجع الله في كلماتكم) ». On attribue à cette imprécation tous les malheurs qui tombèrent plus tard sur notre cité (20).

Il faut reconnaître cependant que Kazvin profita souvent des visites que lui firent les princes abbassides, et notamment El-Hadi et Haroun er-Réhid: Ce dernier y séjourna quelques temps pendant son expédition dans le Khorassan, et ce fut alors qu'il diminua les impôts et les corvées de la ville. Voici la teneur de la lettre qui fut délivrée à cette occasion :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux !

« L'esclave de Dieu Haroun er-Réhid, aux habitants de Kazvin.

« Vous avez exposé au prince des croyants que, votre ville étant sur la frontière et dans le voisinage des

ennemis, vous étiez sans cesse obligés de pourvoir à l'entretien de vos armes, de vos chevaux et de vos munitions pour combattre les Deïlémiens; que le prince des croyants avait confirmé entre vos mains la possession de vos terres, de vos jardins et autres biens, et les avait exemptés du kharadj. Vous nous avez demandé la promulgation et l'expédition de cet ordre. Le prince des croyants, désireux de vous prouver sa bienveillance et d'augmenter vos ressources de défense, a accueilli votre demande, et ordonné à ses agents de ne vous inquiéter en rien. Que tous ceux qui liront cet écrit y ajoutent foi et se gardent bien de résister à l'ordre de l'émir. Écrit par Ismaïl ben Sabah, à la fin du mois de zil qadèh l'an 189 (21). »

Le séjour des princes seldjoukides ne fut pas moins favorable à Kazvin. Ainsi, le sultan Mélik Schah, au milieu des troubles qui agitaient son empire, n'oublia pas l'état déplorable dans lequel les incursions des Deïlémiens avaient mis cette ville, et, pour y remédier, il y établit, comme gouverneur, le fils d'un de ses esclaves, Tourân, avec ordre de se marier dans le pays et de veiller avec le plus grand soin à sa défense et à sa prospérité.

Sultan Arslan établit à Kazvin son quartier général lorsqu'il assiégea la grande place des Ismaéliens, contre laquelle avait échoué son oncle Mess'oud, et il ne s'en éloigna qu'après la prise de cette place, à laquelle on donna alors le nom de Arslan Kucha.

Les nobles familles de la ville furent toujours disposées à accueillir les rois, qu'ils fussent dans la pros-

périté ou dans l'infortune. Ce fut ainsi qu'un des membres de la famille Kermani, logé dans la rue neuve (کوچه نو), recueillit chez lui Mohammed, fils du roi de Kharezm, fuyant devant les Mogols; que l'atabek Saad ben Zengui, poursuivi par le Kharezm Schah, trouva asile et protection chez Emdad eddin Zakani. On remarqua que, malgré la disette qui régnait alors, son hôte dépensa la moitié de son bien pour que l'illustre réfugié trouvât chez lui une hospitalité princière. Saad, devenu prince du Fars, n'oublia pas ce qu'il devait à Zakani; il le fit venir à sa cour, et lui donna mille preuves de sa munificence et de son amitié. Un autre personnage de la famille des Iftikhariens eut chez lui, pendant huit jours, le sultan Abqaï Khân, suivi de son fils et de toute sa cour, et sa fortune était assez considérable pour qu'il pût défrayer tout son monde avec magnificence, et sans recourir à un emprunt.

Il serait trop long de citer tous les princes et seigneurs de la cour mogole qui passèrent à Kazvin, et se plurent à y résider (22).

VII.

Gouverneurs de la province de Kazvin, depuis la conquête jusqu'à nos jours.

Sous les anciens Kosroës, alors que Kazvin était renfermé dans l'étroit faubourg construit par Châpour, les gouverneurs de la province n'y résidaient pas; ils passaient l'été à Roudbar et l'hiver à Rey.

Lorsque la lumière de la foi éclaira notre pays, voici, d'après l'ordre chronologique, la suite des gouverneurs qui l'ont administré :

Khalifat d'Omar. — Abou Dodjana Semmak l'Ansarien; Kéthir ben Chéhab el-Hareçy.

Khalifat d'Osman. — Saïd ben el-Ass el-Amouy, délégué par Valid ben Okbah.

Khalifat d'Ali. — Rebi el-Khaïthem, de Koufa; Aboul Arif el-Ardhi; Merreh ben Schorail, de Hamadan; Obeïdah ben Amr Selmani; Kortah ben Abtah.

Règne des Ommiades. — Hadjadj ben Youcef, qui gouvernait toute la Perse, donna à son fils Mohammed la garde des frontières. Lorsque Yezd ben Mohèlèb succéda à Hadjadj, les gouverneurs de Kazvin furent : Nesseh ben Moslem; Nasr ben Siarkesan (?).

Règne des Abbassides. — La famille des Barmécides eut d'abord pour appanage particulier le gouvernement de la Perse et du Khorassan.

Ali ben Yssa, fils de Mahân *أبي ماهان*, leur succéda.

Sous la domination des Thahèrides, la province eut des gouverneurs particuliers, qu'il serait trop long d'énumérer.

Le khalife Mo'tassem, informé des incursions incessantes que les Deïlémiens faisaient sur cette frontière de l'empire, et convaincu des dangers qui pouvaient en résulter pour ses états s'il les laissait impunies, enleva Kazvin aux gouverneurs de l'Irak et du Khorassan, et donna le pouvoir civil et militaire

de la province à Bedr, fils de Fakhr ed-Doulèh Abou Mansour le Koufien, qui était de la race de Hourr ben Zeïd. Ce chef s'y établit l'an 223, et pendant près de deux siècles sa famille conserva ses fonctions avec le surnom de Fakhr ed-Doulèh. Pendant vingt-huit ans, l'autorité de la maison d'Abbas ne fut pas contestée. Haçan ben Zeïd, s'étant révolté contre la cour de Bagdad (251 de l'hégire), occupa la province pendant deux ans. Mouça ben Bouqa la restitua à ses premiers possesseurs (253), et pendant huit ans encore les Fakhr ed-Doulèh l'administrèrent.

Quand les Samanides prirent aux Béni Leïs le Thabaristân, le Mazenderân et une partie de l'Iraq, Élias ben Ahmed fut leur délégué à Kazvin pendant deux ans.

En 294, les khalifes, rentrés en possession de ces états, replacèrent Fakhr ed-Doulèh XII à la tête de la province, qu'il administra pendant vingt-sept ans.

Sous le règne des Boueïdes (321), la même famille fut au pouvoir pendant près d'un siècle, ainsi que l'attestent les chartes et brevets conservés dans ses archives.

En 421, sous le règne de sultan Mahmoud le Gaznévide, l'héritier de cette maison mourut, en laissant un fils unique trop jeune pour pouvoir succéder à son père; Mahmoud donna à un favori, nommé *Karasti*, la juridiction du conseil d'état, charge qu'il nomma استيفاء. Telle est l'origine des fonctions de mustôfi, qui ont toujours subsisté depuis. Jusqu'à cette époque, les Kazviniens étaient restés fidèles

aux préceptes de la sainte religion, ils n'avaient pas mangé le pain du doute, et Dieu les avait récompensés de leur piété en ne leur donnant que des chefs vertueux et intègres. Karasti, homme fourbe et cupide, jeta le trouble dans cette heureuse cité, pour pouvoir l'opprimer avec plus de facilité. Il réunit un jour les notables et leur dit : « Ce que j'ai à vous demander est une chose bien minime ; car mes goûts sont modestes, et la modération nous est commandée par le livre divin. Je désire que chacun de vous m'apporte seulement un certain nombre d'œufs ; je les ferai éclore, et le produit de mon poulailler suffira à toutes mes dépenses. »

Les Kazviniens, touchés de la modération de leur chef, s'empressèrent de satisfaire à sa demande, et les œufs furent déposés dans un vaste grenier. Le lendemain, Karasti les convoqua de nouveau : « J'ai eu un songe, dit-il, qui me prouve qu'en vous prenant une portion de votre bien, quelque minime qu'elle soit, j'ai enfreint les lois de la justice. Allez dans ce grenier, et que chacun de vous reprenne ce qu'il a apporté. » Mais les habitants, dans leur enthousiasme, avaient négligé de désigner, par une marque particulière, leur redevance personnelle. Quand il fallut procéder au partage, on ne put s'entendre ; il y eut contestation, rixe, et le sang coula. La mésintelligence régna dès lors parmi eux, et le perfide gouverneur en profita pour faire peser sur eux le joug le plus lourd ; mais il ne jouit pas longtemps du succès de son stratagème ; car il fut tué, un

an après, dans une sédition populaire (23). Son successeur fut Hamza, fils de Yeç'â, qui réunit ce gouvernement à celui de Koum, pendant deux ans. Après lui, l'émir Chérif Abou Ali Mohammed Djafèri et ses enfants gouvernèrent le pays pendant soixante ans. Le dernier-rejeton de cette famille fut Abou Ali Cherèf Schah, fils de Mohammed Djafèri. Ce gouverneur, propriétaire de presque tous les villages voisins et d'un grand nombre de greniers et de jardins, avait un revenu de 360,000 dinars d'or; sa table absorbait chaque jour six cents *mens* de pain et cent vingt de viande, poids de Kazvin. Malgré cette immense fortune, il était sans faste et sans ostentation, et sortait vêtu de la façon la plus modeste. Il mourut en 484, laissant ce riche héritage à une fille unique. Celle-ci, d'une imprévoyance et d'une prodigalité sans borne, dépensa en peu de temps tous les biens de son père, et on la vit, à la fin de sa vie, demander son pain dans les rues à la charité publique. Triste exemple de l'instabilité des biens de ce monde, qui prouve que l'homme ne doit ici-bas songer qu'aux provisions nécessaires au suprême voyage.

بمال غرّه مباش و زندگانی شاد
که مال آب روان است و زندگانی باد

Ne te laisse pas séduire par l'appât des richesses et les joies de la vie;

La fortune est une eau courante, et la vie fuit rapide comme le vent.

Au dernier des Djaferides succéda Emad ed-Doulèh Tourân, fils d'Alfakacht, esclave de Melik Schaï. Ce personnage et son fils exercèrent nominale-ment le pouvoir pendant cinquante et un ans; mais, retenus à la cour par leurs fonctions, ils délèguèrent leur autorité à un esclave, nommé Zahèd Khammar Tach. Celui-ci, homme pieux et juste, remit de l'ordre dans l'administration, contribua à l'embellissement de la ville, et y fonda, ainsi qu'à la Mecque, un grand nombre de legs d'utilité publique, à l'usage des Kazviniens. Il mourut en 530; mais déjà quelques années avant sa mort il s'était éloigné des affaires pour se consacrer à Dieu. Son agent fut un certain Yça Nasrani. A la mort de Alfakacht, fils de Touran (24), les imams de Kazvin demandèrent un gouverneur à la cour de Bagdad; le khalife Moktafi désigna un de ses esclaves, nommé *Bouranqouch Bazdar* بُرنَقُش بَزْدَار, qui fut le chef d'une famille qui gouverna la province pendant cent seize ans. Le dernier rejeton fut Mélik Naçir eddin Bouranqouch. Sous la dynastie mogole, Mohammed Iftikhar eddin reçut de Sultan Mengou Qaân le gouvernement de Kazvin (651 de l'hégire), et le partagea avec son frère Imam eddin Yahia pendant vingt et un ans. En 677, on vit également deux gouverneurs, l'émir Amr le Chirazien, et Khadjèh Fakhr eddin Mustôfi. Jusqu'à la fin du règne d'Oïdjaitou Khân, le pouvoir se maintint presque toujours dans la famille des Iftikhariens. Enfin, à l'avènement de Abou Saïd Behadour Khân (que Dieu prolonge son

règne!), la province a été donnée par le sultan à sa grand-mère, Goundjèh Khâtoun, گونجه ختون, pour les dépenses de sa maison.

VII.

Nomenclature des principales familles de Kazvin, de ses scheikhs et de ses docteurs.

Les familles les plus notables de cette province sont toutes d'origine arabe (25). Lorsque Mouça ben Bouqa convertit en une ville importante l'antique cité des Kosroës, il invita, sur l'ordre du khalife, les tribus répandues dans les environs à se réunir dans l'enceinte même de la ville. Quelques-unes répondirent à cet appel, et se mêlèrent à la population primitive. A ces deux éléments anciens s'ajouta, plus tard, une autre classe plus distincte; car l'usage établit que, lorsque un citoyen parvenait à un grade éminent ou se distinguait par son mérite, son nom se transmettait à ses descendants. Telles sont les trois sources d'où dérivent les maisons illustres du pays. Avant d'en donner l'historique, il est convenable de citer succinctement les descendants du Prophète, les cheikhs et les docteurs qui ont répandu tant d'éclat sur cette ville privilégiée.

Si, parmi les plus anciennes familles du monde, celle des Seïds est la plus noble et la plus digne de respect, on doit reconnaître aussi que les rejetons de cette race qui ont habité ou habitent Kazvin, se sont montrés dignes de leur sang par la pureté de

leur foi et par leurs vertus. On n'en vit jamais un seul invoquer son titre de noblesse pour vivre aux dépens du public. Tous ont honoré les fonctions qu'ils ont choisies, et plusieurs même ont mérité le nom de saints. Tels sont Seïd Rûza, Seïd Ezz eddin, Abdel Azim, le chef de la noblesse de son temps, homme pieux et bienfaisant autant que riche; il mourut sans postérité, mais sa mémoire nous est encore chère; Seïd 'Ezz eddin Ahmed, qui fut naqib de nos jours. Ce saint homme fréquentait le cheïkh Djémal eddin, et ses enfants soutiennent l'honneur de son nom; ils sont de ceux qui s'abstiennent d'insulter les compagnons du Prophète (واز سب) (26) (صحابه مستترزند). L'un d'eux est le noble Mohammed Huceïny, grand juge de la province de Sultaniéh, et de tout le ressort de Kazvin, d'Abhar, Zendjân et Tarêmeïn. Il appartient à l'école de Schafey.

Nos docteurs méritent un égal tribut d'éloges, autant par leur connaissance profonde des traditions et des lois que par leur piété solide et éclairée. Ils ont toujours eu de l'éloignement pour les sciences qui peuvent nuire à la religion, et ont consacré tous leurs efforts au soutien de la foi et à la propagation de leurs doctrines. Quelques-uns ont dû à leur mérite d'être appelés aux fonctions de grand vézir.

LISTE DES FAMILLES NOBLES.

افشاريان (Race arabe).

Le chef de cette famille fut Iftikhar eddin Mo-

ammed Bekri, descendant du khalife Abou Bekr. Le plus illustre de ses descendants a été Mélik Saïd Iftikhar eddin Mohammed ben Abou Nasr, l'une des notabilités de Kazvin sous la dynastie mogole. Non-seulement il se distingua par son mérite dans ses fonctions de chancelier et de trésorier, mais il cultiva aussi les lettres avec succès. Il possédait à fond la langue mogole, et faisait autorité parmi les savants de cette nation; il a traduit en cette langue le livre de *Kalila et Dimna* (27), et les *Aventures de Sindbad*, en turc. Ces deux ouvrages passent pour être des modèles de diction. Il fut appelé à la cour, sous le règne d'Oktay Qaân, pour y faire l'éducation de Mengou Qaân. Ce prince, en montant sur le trône, n'oublia pas ce qu'il devait à son précepteur, et lui donna le gouvernement de la province. Iftikhar eddin mourut l'an 678, laissant une fortune considérable à ses frères. — Melik Saïd Yahia, gouverneur d'abord de Kazvin, puis de tout l'Irak persan. Ses propriétés étaient immenses, à ce point que, d'*Erran* jusqu'à *Yezdgérd*, il pouvait voyager sans sortir de ses domaines. Un de ses frères, Mahmoud, gouverna le Mazendérân; un autre, Ahmed, le Gordjistân, et un troisième, Razi eddin Baba, la ville de Diarbekir. Yahia mourut après tous ses frères, à Bagdad, où il fut enterré (rebi ul akhér 700 de l'hégire). Un an après sa mort, il ne restait plus rien de son immense fortune. — Saïd eddin Baba et son fils Ismaïl, de la même famille, ont laissé des poésies estimées.

بازداريان (Race turque).

Le chef de la famille fut *Bouranqouch .Bazdar*, esclave du khalife Mouktafi, qui lui donna Kazvin à gouverner; il prit alors le nom de *Mozaffer eddin*, qui resta à sa famille avec ses hautes fonctions. Les descendants actuels vivent dans l'obscurité.

بشاريان (Race arabe).

Maison recommandable, dont le représentant le plus connu est *Khadjèh Yzz eddin Bechari*, l'agent de Saïn Khân.

برهانیان (Race persane).

Tirent leur origine de *Borhan eddin*, issu de l'antique tribu des *Keyâns*. Ils sont fixés à *Tébriz*.

هانغیان (Race arabe).

Issus de *Houda (هوده)* *Hanéfi*, chef des Arabes du *Yemama*, du vivant de notre glorieux Prophète.

حلوانیان (Race arabe).

Ainsi nommés de la ville de *Houlvan*, dont ils sont venus. Un des ancêtres maternels de mon père qui gouverna *Rey* était de cette famille.

خالدیان (Race arabe).

Issus de *Khaled ben Welid el Makhzoumi* (28),

ils se partagent en deux branches. La première vint du Guilân; elle compte plusieurs soufis distingués, entre autres, Scheïkh Nour eddin Keïl (کيد). La seconde, venue de Zendjân, eut pour chef Khadjèh Sadr eddin Ahmed, qui, pendant quatre ans, gouverna l'Irak persan, tandis que son frère, Molla Qotb eddin, en était le grand juge.

خليليان (Race arabe).

Issus d'Osman ben Assân. Les fonctions de prédicateurs du rite de Schafey leur sont dévolues. *Hafèz Khalili* est l'auteur du livre nommé ارشاد, qui est une histoire de Kazvin; il a laissé encore d'autres ouvrages (29).

دبيران (2)

Cette famille ne commence qu'à Molla Saïd, le célèbre docteur. Hadj eddin Ali Kachi, qui en est sorti, était d'une érudition prodigieuse dans les sciences métaphysiques.

رافعان (Race arabe).

Rafey ben Khadi', l'Ansarien, contemporain des premiers khalifes, en est le chef. Plusieurs docteurs célèbres en descendent : l'imam Djemal eddin Babouey, en l'honneur de qui Khaqani a écrit un distique connu. Molla Aboul Qassem Abdel Kerim, fils du précédent, a écrit plusieurs ouvrages utiles : un grand commentaire du Kóran, un autre commen-

taire abrégé, le *Kitabé moharrar*, کتاب محرر, le livre intitulé *Tédouin*, تدوین, qui est une histoire de Kazvin, etc. Il mourut au mois de zil qadè l'an 623, et fut enterré dans le cimetière de Kounber (30).

زاکانیان (Race arabe).

La famille des Zakaniens est issue des Benî Khaf-fadjèh, بنی خفاجه. Ils ont conservé le sauf-conduit que notre glorieux Prophète leur accorda après leur conversion. Ce document vénérable est de la main d'Ali, et revêtu des cachets d'Omar, d'Abou Bekr Selman Faressy, etc. Cette famille se divise en deux branches. La première, dite des *Ylmiens*, علمیان, a été illustrée par l'imam Rokn eddin Mohammed, qui déploya un si grand zèle dans les affaires de religion. On sait que, sous les premiers princes mogols, une grande querelle s'éleva entre les sunnites et les schiites. Rokn eddin Zakani, ardent promoteur du sunnisme, se rendit auprès de l'émir qui gouvernait le Khorassan, et triompha de ses adversaires dans toutes les discussions théologiques. Maître du champ de bataille et soutenu par le prince, il fit fabriquer un poinçon, sur lequel était gravé le portrait d'Omar, le fit rougir au feu et l'imprima lui-même sur le front des dissidents. L'autre branche existe encore. Safi eddin et Nizam eddin Obeïd Allah ont laissé des poésies et des traités (رساله) estimés.

زُبیریان (Race arabe).

Ainsi nommés de Moçab, fils de Zobeïr. C'est une

famille de docteurs. Abou Suleïman Ahmed est le plus connu.

زادانيان (Race arabe).

Ils remontent à Zadân, chef d'une tribu arabe et contemporain du Prophète, ainsi que l'atteste une lettre de la main d'Ali, qui les autorise à habiter Ascalon ou Kazvin. Mon aïeul maternel, Heibet Allah Omar, était de cette famille, et Imam eddin Rafey, dans son *Tédouin*, rapporte, sur son compte, un fait très-singulier : « Heibet Allah, dit-il, avait une répulsion profonde pour l'usage des pleureuses, et il avait souvent recommandé qu'elles fussent bannies de son convoi. A sa mort, sa famille, plongée dans la douleur, oublia cet avis, et les pleureuses furent appelées selon la coutume. Mais elles avaient à peine commencé leurs lamentations, que les assistants épouvantés virent le mort se dresser sur son séant, et se tenir ainsi immobile et muet, jusqu'à ce que ces femmes eussent été éloignées. » La raison, il est vrai, a peine à admettre un fait aussi étrange; mais n'oublions pas qu'elle ne peut pénétrer les desseins de Dieu, et d'ailleurs l'autorité de l'imam Rafey est assez imposante pour faire accepter ce récit comme authentique.

شيرزاديان (Race indigène).

Le chef de cette famille importante était un pauvre homme de Kazvin, qui portait encore le bonnet de peau d'agneau. Son fils, Hadji Bedr eddin, amassa une

belle fortune, et fut intendant criminel de la ville. Un des fils de ce dernier, Houçam eddin, fut le favori de Bouqa, chef de l'olous d'Argoun Khân; il fut entraîné dans la disgrâce de Bouqa, après avoir longtemps gouverné le Fars. Un de ses neveux, Medjd eddin, gouverna aussi cette province.

طاوسيان (Race arabe).

Issus de Thaous, fils de Keïça, un des successeurs des compagnons du Prophète. L'imam Abou Djafar Iraki, de cette famille, fut, d'après le témoignage de l'imam Rafey, le favori de plusieurs princes, et profita de sa haute position pour alléger les châtiments et les amendes infligés au peuple. Son fils, Molla Saïd Ala eddin, se distingua par sa piété et sa science; il a écrit un traité intitulé تعلیقة. Il mourut en 672. Une branche collatérale a fourni plusieurs hauts fonctionnaires et même des grands vézirs.

عبّاسيان (Race arabe).

Ils descendent d'Abbas, fils d'Abd el-Mothaleb. La perception des impôts de la province est une charge héréditaire dans cette famille.

غفاریان (Race arabe).

Le chef de cette famille très-récente est le grand imam Nedjm eddin Abd el-Gaffar, auteur du livre

حد الحاوی , ou Commentaire de jurisprudence ; il fut une des gloires de l'école de Schafey. Sa mort arriva le 8 du mois de moharrem l'an 665 , ainsi que l'atteste un vers d'une élégie composée en son honneur par le poète Zakani , qui était son neveu (31). La dignité d'imam est restée dans cette famille.

فیلوگوشان (Race indigène).

La famille des *Filougouch* est originaire du Deïlem. Lorsque la secte maudite des hérétiques envahit ce pays , le chef de cette maison , qui était très-attaché à l'orthodoxie , quitta son pays et se fixa à Kazvin. C'était un homme riche et bienfaisant , et son fils , Djémal eddin Filougouch , se distingua après lui. S'il existe encore des héritiers de ce nom , ils vivent dans l'obscurité.

قضویان

Khadjèh Fakhr eddin , chef de la justice au grand conseil , exerça si longtemps ces fonctions et avec une telle supériorité , que l'épithète de *qazvi* ou « l'homme de lois » lui resta , et fut transmise à ses descendants. Son fils , Ezz eddin , fut , grâce à la protection d'un de mes ancêtres , Emin eddin Nasr , intendant de Mohammed ben Ildeniz , que le roi de Kharezm avait nommé gouverneur de l'Irak. Son petit-fils , Emad eddin , fut le *vékil* ou agent de l'émir Karakay. Lorsque le khalife fut tué par les Mogols , l'émir , devenu gouverneur de Bagdad , emmena Emad eddin avec

lui. Ce dernier se montra si zélé pour les intérêts des habitants, qu'on le surnomma le troisième Omâr (ثالث العمرين).

قراولان (Race turcomane).

C'est une petite tribu turcomane, qui arriva avec les Mogols, s'établit ici et acquit des biens considérables. La beauté et l'amour de la musique étaient héréditaires chez les *Qaravoul*, et on cite plusieurs musiciens célèbres, même des femmes, qui appartiennent à cette famille, maintenant éteinte.

کرجیان (Race arabe).

Abou Dolaf Adjeli vint en Perse, sur l'ordre d'Harrun er-Réchid, et construisit la petite ville de *Keredj*, dont il prit le nom. Aboul Qaçem, le martyr, enterré dans la grande mosquée, est un de ses descendants.

کیان (Race indigène).

Famille originaire de Deïlem. Un de ses membres, Aboul Fazaïl, qui habitait Tébriz lors de la catastrophe du roi de Kharezme, empêcha les désordres et les calamités que cet événement avait fait naître dans l'Azerbaïdjan. Son fils, Mouhi eddin, fut chef des Qadis de Tébriz.

مالکیان (Race arabe).

Issue de Malek ben Anas, cette maison a donné

naissance à plusieurs savants, entre autres, à l'imam Abou Djafar Ahmed et à l'imam *Zakaria ben Mohammed*, auteur du livre célèbre, *عجائب المخلوقات*. Cet écrivain vivait au moment de l'invasion des Mogols (32).

ماکانیان (Race indigène).

Ils tirent leur origine et leur nom de Makân ben Kaki le Deïlémite. Sédid eddin Ismaïl, son petit-fils, s'attira une grande popularité, comme juge éclairé et intègre. Un autre de ses descendants, Molla Razi eddin Mohammed, fils de Chems eddin Ahmed, était chef des qadis de la Perse. Houlagou Khân le chargea de détruire les hérétiques maudits, et, après une lutte pénible, il parvint à en délivrer la religion. Puisse Dieu le récompenser !

مستوفیان (Race arabe).

La famille des Mustôfi, qui est celle de cet indigne pécheur, l'auteur de ce livre, est une des plus anciennes du pays; elle remonte à Hourr ben Yezid (حُر بن یزید). Depuis le règne du khalife Motaçem, jusqu'à celui de Kader Biamrillah, elle gouverna à plusieurs reprises Kazvin. Les fonctions de conseiller d'État lui furent ensuite dévolues. Ce fut sous le règne du sultan Mahmoud le Gaznévide, qu'un de nos ancêtres paternels devint Mustôfi; il s'appelait Emin eddin Abou Nasr. Riche et considéré, il fut long-

temps un des agents les plus influents du gouvernement; devenu vieux, il renonça aux affaires, fit le pèlerinage de la Mecque, et s'adonna aux pratiques les plus rigoureuses de la vie ascétique. Un jour, se trouvant avec le vénérable scheïkh Nour eddin Keïl, il lui dit : « Pendant que j'étais en place, j'ai souvent cédé à la corruption et accepté des cadeaux. Telle est l'origine de ma fortune. Ces biens mal acquis pèsent maintenant sur ma tête comme un lourd fardeau. Que dois-je faire pour alléger ma conscience ? — Vous devez, avant tout, lui dit le cheïkh, restituer ces biens à leurs maîtres. — Hélas ! reprit Emin eddin, ils se réuniront contre moi au tribunal de Dieu, mais les rassembler ici-bas serait chose impossible. — Puisqu'il en est ainsi, répondit le saint, prenez les armes contre les ennemis de la foi et mourez en martyr. Cette mort vous absoudra, car le Prophète a dit : *Le glaive efface les péchés*, السيف بحاء الذنوب. » Mon aïeul s'éloigna tristement, et en déplorant que son âge et ses infirmités l'empêchassent de racheter ses fautes par une fin méritoire. Peu de temps après, les Mogols s'emparaient de la Perse. Emin eddin tomba entre leurs mains, et, dans l'espoir d'une forte rançon, ils épargnèrent ses jours. En effet, le vieillard les conduisit dans sa maison, en leur promettant de leur livrer les trésors qu'il y avait cachés; mais à peine étaient-ils entrés, il s'arma d'un bâton et foudrit sur eux, en cherchant de sa main débile à les repousser. Il fut aussitôt égorgé, et mourut en martyr. Ainsi se véri-

fia la parole du scheïk. Un de ses petits-fils, Fakhr eddin Mohammed, gouverna l'Arménie et fut grand vézir pendant un an. Mon frère, Zeïn eddin Mohammed, a occupé des charges importantes. Il a été l'agent accrédité et l'ami du célèbre ministre *Khadjèh Rechid eddin*, le martyr (33).

مرزبانان (Race indigène):

Ancienne famille, éteinte aujourd'hui, et qui habitait le quartier de Destjerd, non loin du jardin du Meïdan. Plusieurs traditionnistes ont porté ce nom, et on prétend même que le savant Ibn Madjèh appartenait à cette famille. L'auteur du *Kitabé tédevin* raconte qu'on entendit un soir dans Kazvin une voix éclatante, qui semblait partir de la grande mosquée, et qui criait : « Famille de Merzuban, préparez-vous au voyage ! » Cette nuit même, quarante personnes de cette famille moururent subitement.

نیشاپوریان

Lors du tremblement de terre qui renversa la ville de Nichapour, en 540, parmi les familles qui émigrèrent, étaient quelques juges qui vinrent habiter Kazvin; on cite surtout Ali ben Abder Rezzaq, qui fut vézir du roi de Kharezm. Notre ville doit à ce magistrat un collège, un hôpital, des bains qu'il légua à la grande mosquée.

بولا غموريان (Race turque).

Le chef de cette famille est l'émir *Gumuch* گمش.

issu de Tabanèk Khan, chef de la horde des Nāïmans. Ce Gumuch fut intendant de la ville, sous Oktay Khan, vers l'an 600. Son fils, *Boula Timour*, reçut le titre d'émir, et acquit de grands biens dans l'Irak et le Khorassan. L'héritier actuel de cette maison est Nousret eddin Boqay, homme riche et bien-faisant.

Tel est le tableau très-succinct des principales familles qui ont successivement illustré notre province ; je n'ai pu en citer beaucoup d'autres, qui se recommandent par leur origine et leur mérite, dans la crainte d'allonger ce récit et de fatiguer l'attention du lecteur.

A la suite de la monographie dont je viens de donner une rapide traduction, Hamd Allah Mustôfi avait, dans un chapitre final, résumé tout son livre, à l'aide d'un ingénieux moyen mnémotechnique, fort goûté de nos jours, et dont le vézir Rachid eddin lui avait suggéré l'idée. Le savant ministre, nous dit Kazvini, avait terminé sa grande chronique par un arbre généalogique résumant, sous une forme claire et saillante, la filiation des tribus, des nations et des dynasties dont il a écrit l'histoire ; des médaillons ou légendes explicatives contenaient la date et les faits principaux de chacune d'elles, et le lecteur pouvait ainsi, d'un coup d'œil, embrasser l'ensemble de cet immense travail. Mais, de graves erreurs s'étant glissées dans ce précieux résumé, Mustôfi en avait entrepris la ré-

vision, et il se proposait de le placer à la fin de son abrégé. Soit qu'il n'ait pu réaliser ce projet, ou, ce qui est plus vraisemblable, que des copistes négligents aient reculé devant les soins qu'exigeait la reproduction de ce tableau, il ne se trouve dans aucun des manuscrits que j'ai pu examiner, soit en Perse, soit à Paris. Cette lacune est regrettable, non-seulement pour le travail spécial dont je me suis occupé, mais pour l'intelligence de tout le *Tarikhé-Guzidéh*.

Mon intention avait été d'abord de reprendre l'histoire de Kazvin au point où l'auteur l'avait laissée, et de la conduire jusqu'à nos jours. Il n'eût pas été peut-être sans intérêt de montrer cette ville, si longtemps accablée par les guerres d'invasion et les luttes religieuses, renaissant de ses cendres et s'élevant au rang de capitale, sous les premiers princes Séfévis; assaillie bientôt après par de plus cruels désastres, sous le règne éphémère des Afghans et des Zends, et parvenant ainsi, à travers mille vicissitudes, jusqu'à la dynastie actuelle, dont la sollicitude, quoique mal secondée, a du moins relevé ses murailles. Les historiens modernes de la Perse et les voyageurs européens m'offraient à cet égard d'utiles renseignements; mais ces recherches auraient donné des développements excessifs à un sujet d'un intérêt historique secondaire, et je crois devoir plutôt m'excuser d'avoir retenu trop longtemps l'attention du lecteur sur ce coin obscur d'un empire dont l'histoire générale est encore à faire.

NOTES.

(1) Je passe, sans le traduire, le premier chapitre ou *fast*, qui n'est qu'une longue énumération des *hadis* prononcés par le Prophète ou par Ali en l'honneur de Kazvin. En bon et pieux musulman. Hamd Allah Mustôfi a enregistré et traduit avec soin une quarantaine de ces sentences en s'appuyant sur l'autorité de l'imam Raféy. Cette verbeuse nomenclature n'offre aucun intérêt, et, d'ailleurs, comme le remarque judicieusement Yakout (*Modjèh el-Bouldan*, *sub littera ق*, ms. appartenant à M. Schefer), la plupart de ces traditions ne doivent être accueillies qu'avec la plus grande réserve et doivent être considérées plutôt comme des dictons que l'amour-propre des Kazviniens, et peut-être aussi la politique des khalifes avaient intérêt à propager. Par sa position géographique, Kazvin, toujours exposée aux attaques des Deilémiens ou des Turcomans, devait avoir sa part des bénédictions et des promesses accordées par Mahomet à toutes les villes frontières. Le géographe arabe se contente de citer les deux paroles suivantes, qui lui semblent être authentiques : « Kazvin est sur la terre l'image du jardin d'Aden dans le paradis ; » et cette autre : « On combattrà à Kazvin une troupe d'hommes dont le serment n'a aucune valeur. » Ce fut sans doute cette réputation de sainteté acquise à Kazvin qui engagea l'illustre Sahéb Ismail ben Abad à y venir souvent, et le séjour de ce puissant ministre contribua beaucoup à la prospérité de la ville. (*Nouzhèt el-Qouloub*, ms. 127 ancien fonds, fol. 366; voir ci-dessus, p. 262.)

(2) Plusieurs exemplaires du *Tarikhé Guzidèh* portent كتاب البيان; mais c'est une erreur, et je pense qu'il faut lire كتاب التبيان, car dans la préface du *Nouzhèt el-Qouloub*, Mustôfi cite ce dernier ouvrage parmi ceux dont il s'est servi pour sa compilation. Le titre exact est, d'après Hadji Khalfa, كتاب تبيان في أحوال البلدان, par Ahmed, fils d'Abou Abdallah. C'est faute d'avoir consulté le *Nouzhèt* que Langlès n'a pu reconnaître le vrai titre de cet ouvrage. (Conf. Chardin, *loc. laud.*)

(3) Si la version de l'auteur du *Tarikhé Guzidèh* était adoptée, la fondation de Kazvin remonterait à la moitié du 11^e siècle de notre ère; mais cette hypothèse, peut-être flatteuse pour la vanité des

Kazviniens, me semble tout à fait gratuite. Le fils d'Ardéchir a doté la Perse de plusieurs villes, et la postérité lui a fait honneur de beaucoup de fondations bien postérieures à son règne; c'est une manie que j'ai été à même de constater chez quelques archéologues d'Ispahân et de Téhérân, et qui doit rester en dehors de la critique. *Hamza Isfahâny*, cité par Ahmed Razi, attribuait la fondation de Kazvin à Behram I^{er}, vers l'an 270 de J. C. (*Heft Eklim*, 4^e climat.) En outre, l'assertion de notre auteur est contredite par le témoignage du *Loubb et-Tévarikh*, qui ne nomme que Châpour Zoul Aktaf, et par l'autorité plus imposante de l'auteur du *Modjem*. Voici les termes mêmes de Yakout. « Kazvin est située à vingt-sept farsakhs de Rey et à douze farsakhs d'Abhar, dans le quatrième climat, sous le 75° degré de longitude et le 37° degré de latitude. D'après Ibn el-Fakih, ce fut Sabour Zoul Aktaf qui fonda cette ville ainsi que celle d'Abhar. Cet auteur ajoute : « La forteresse se nomme كشوين *Kechvin* en persan. La ville est séparée du Deilem par une montagne où les anciens rois avaient établi un poste de cavaliers pour la protéger contre les attaques des Deilémiens et des voleurs. » La confusion entre les deux premiers Schapour est assez fréquente chez les historiens persans, et Mustôfi lui-même y est tombé. (Voir ms. 9, fol. 38 v°). Dans le même passage, l'auteur fait remarquer que les anciens Cosroës avaient l'habitude de donner aux villes qu'ils construisaient une forme particulière. C'est ainsi, dit-il, que Zevzèn avait la forme d'un faucon, et Chouster celle d'un cheval; Nichapour figurait exactement un échiquier. (Ms. 9, *ibid.* voy. aussi le *Heft Eklim*, à l'article *Kazvin*, et *Voyages de Chardin*, t. II, p. 393, en note.)

(4) Ces événements sont rapportés en détail dans le livre II, chap. iv du *Tarikhé Guzidèh*. (Conf. ms. 9, fol. 38 v°.)

(5) Dans le *Nouzhet* qui fut, comme on le sait, rédigé après le *Tarikhé Guzidèh*, Mustôfi semble avoir rectifié cette date, car il place cet événement dix ans plus tôt (en 473). Yahia Kazvini adopte l'année 466 (154 avant notre ère; conf. d'Herbelot). L'ère d'Alexandre ou de Zoul Qarnéin est plus connue en Europe sous le nom d'ère des Séleucides (voy. *Art de vérifier les dates*, Paris, 1820, discours préliminaire); l'an 463 de cette ère correspondant à l'année 151 de J. C., si l'on prenait pour base le calcul de Mustôfi, on devrait fixer la rédaction de son *Tarikhé* à l'an 730 de l'hégire (1329). Mais, dans un autre passage, l'auteur nous apprend que cent vingt ans se

sont écoulés entre l'invasion des Mogols (599 de l'hég.) et la composition de son histoire, c'est-à-dire en 720 de l'hégire (1319 de l'ère chrétienne). Ce passage permet de croire que la date donnée par le *Nouzhét* à la fondation de Kazvin est plus vraisemblable et plus conforme aux recherches ultérieures de l'auteur. On peut en conclure aussi que le *Tarikhé Guzidéh* fut écrit entre 719 et 720 de l'hégire.

(6) Voyez sur ce personnage l'*Essai sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme* de M. Caussin de Perceval, t. III, p. 424 et suiv.; Aboul Faradj, *Hist. dynastiarum*, p. 117. Ce fut l'an 26 de l'hégire (646 de J. C.) que Saïd ben el-Âss fut investi de ce commandement. On sait que le choix fait par Vélid de ce général fut un des dix reproches que les révoltés adressèrent à Osman avant de l'assassiner. (*Tarikhé Guzidéh*, ms. 9, fol. 47 r^o.) C'est à tort que Langlès (Chardin, t. II, p. 395) lit *Sad* au lieu de *Saïd*.

(7) Le manuscrit 15 et le mien portent موسق, qui est une mauvaise leçon. Je préfère lire جوسق, parce que c'est aussi le nom d'une petite ville entre Rey et Kazvin (*Meraçid*, fol. 175), et nous voyons par ce passage que les principaux quartiers de Kazvin avaient reçu les noms des localités avoisinantes.

(8) Je me conforme, dans l'orthographe de ce nom, aux habitudes de la prononciation moderne; mais nous voyons dans le grand Dictionnaire de Yakout et dans l'Abrégé attribué à Soyouthi que la véritable prononciation est دستجرد *destèdjred*.

(9) Le manuscrit 15 et celui que j'ai acquis à Téhéran portent رشیدیات, qui n'est que la traduction arabe du même mot.

(10) Ce fut en 253 de l'hégire que cette révolte éclata. Mustôfi nous donne ailleurs d'assez longs détails sur cet événement. Haçan n'avait autour de lui qu'un millier de partisans, mais d'un dévouement et d'une bravoure à toute épreuve. Mouça, pour triompher de cette poignée d'hommes sans effusion de sang, eut recours à un stratagème souvent employé à cette époque : il fit répandre du naste derrière le camp des révoltés auquel il fit mettre le feu au moment d'engager le combat. Les soldats d'Haçan périrent dans les flammes. (*Tarikhé Guzidéh*, ms. 9, fol. 196 v^o; conf. Abou'l Faradj, p. 175.)

(11) On peut consulter sur ces villes ou bourgades le *Meraçid el-Ittila*, à l'exception de *درج* que je n'ai pu retrouver, même dans le grand dictionnaire de Yakout.

(12) Sous le règne de Sultan Arslan, fils de Togroul, le territoire de Kazvin fut le théâtre d'une guerre acharnée entre les gouverneurs d'Ispahan et de Rey, et l'armée du prince seldjouqide. La bataille où les révoltés furent mis en déroute fut livrée sous les murs de la ville. Quelques années après, les Ismaéliens (Mélahidès) se rendirent maîtres de la ville et s'y fortifièrent. Le progrès de leurs armes inspira de vives inquiétudes à Arslan, qui marcha lui-même contre ces sectaires. Il délivra Kazvin, se rendit maître de quatre autres places importantes, et, en dernier lieu, de *Qalay Qahérè* « la forteresse puissante, » qui reçut à cette occasion le nom d'*Arslan-Kuehâ*. Enfin, en 561, Inanèdj, à la tête des troupes auxiliaires que lui donna le Kharezmi-Schah, entra dans la province et pillâ les villes de Kazvin, de Zendjân, d'Abhar, etc. Ces désordres durèrent jusqu'à l'assassinat de ce rebelle, en 563. C'est à la suite de tous ces désastres que le bienfaisant ministre d'Arslan ordonna ces travaux de reconstruction que le fléau de la guerre avait rendus fort urgents. (Ms. 9, fol. 150 et suiv.) Le vœu de Mustôfi a été exaucé et les premiers princes séfévis ont relevé les murailles de la ville; mais ces murs, construits en briques non durcies au feu, n'ont pu résister ni à l'ennemi ni aux intempéries de l'air, et déjà du temps de Chardin les ruines s'amoncelaient autour de la ville. La dynastie actuelle a compris quelquefois la nécessité de ne pas laisser démantelées des places si fréquemment exposées aux attaques du dehors. De récents travaux à Kazvin, à Téhéris et à Khoï, témoignent de cette bonne pensée; mais le défaut d'argent, la routine et mille préjugés indestructibles paralysent constamment ses efforts. La prise si aisée de Bouehir et les lenteurs du siège d'Hérat viennent de démontrer que l'art des fortifications et le génie militaire sont encore à l'état d'enfance chez les Persans.

(13) Il semblerait, d'après ce titre, que l'auteur avait sous les yeux le grand ouvrage d'Aboul Haçan Ahmed el-Béladori; mais les détails donnés par Yakout sont tellement identiques à ce passage de Mustôfi, que je serais porté à croire que ce n'est que par une erreur de copiste qu'on lit *كتاب البلدان* au lieu de *معجم البلدان*.

(14) La plupart des chroniqueurs arabes sont unanimes à dire que Zeïd el-Kheïl mourut avant le Prophète, et M. Caussin de Perceval a adopté cette opinion dans son *Essai sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme*. Cependant Mustôfi paraît sûr de son fait; il revient sur ce personnage quelques pages plus loin, et, dans une autre partie de son Histoire, il affirme que les traditionnistes qui assignent à la mort de Zeïd une date aussi reculée sont dans l'erreur. Les bornes de ce travail ne me permettent pas de discuter un fait d'une importance aussi mince. Je dirai seulement que l'assertion de l'auteur persan ne repose sur aucune preuve positive, et, ce qui lui donne encore moins de valeur, le nom de Zeïd ne se retrouve pas dans le texte de Yakout.

(15) Voyez, sur cette localité, le *Méracid el-Ittila*, fol. 508. Arwa était fils du même Zeïd el-Kheïl dont il est question dans la note précédente. Le nom d'Arwa est resté populaire en Perse, parce que ce guerrier demeura fidèle à la cause d'Ali et combattit à côté de lui à Siffin. (Conf. *Kitab el-Agani*, IV, *apud* Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, t. III, p. 280.)

(16) Presque tous ces noms sont défigurés dans les exemplaires que j'ai eus à ma disposition. J'ai pu en rétablir plusieurs en consultant le *Modjem* et son abrégé, le *Nouzhet*, et la compilation d'Ahmed Razi; mais quelques-unes de ces localités sont si peu importantes qu'elles ne sont citées dans aucun de ces ouvrages.

(17) Kazvini mentionne cependant dans son *Nouzhet* (ms. 127, ancien fonds, fol. 365) un étang nommé *Ongueul*, *آنگول*, situé à trois farsakhs de la ville, et qui, même au cœur de l'été, fournit de la glace en abondance.

(18) Voici les détails que donne Yakout (*Modjem*, *loco laud.*) sur Ibn Madjèh, détails extraits de l'ancienne chronique d'Ibn Chirveïh, *أبن شبرويه*: « Parmi les imams de Kazvin, on cite Mohammed ben Yezid ben Madjèh Abou Abdallah el Hafèz, auteur du *كتاب السنن*, livre si véridique que, lorsque l'écrivain le présenta à Abou Zérà, celui-ci lui dit: « Je pense que, si votre livre était entre les mains du public, il rendrait inutile la lecture de presque toutes les *sommes* (*جوامع*), car il ne renferme pas plus de

« vingt ou trente *hadis* dont la filiation soit douteuse. » L'historien Djâfar, fils d'Édris, dit qu'Ibn Madjèh mourut le lundi de la dernière semaine de ramadhan, l'an 273; il tenait du pieux docteur lui-même qu'il était né l'an 209. — *Khair en-Nisadj*, dont le vrai nom est Mohammed ben Ismail, mourut à Kazvin, âgé de cent vingt ans, sous le règne du khalife Môtamed, l'an 266 (879 de J. C. Ms. n° 9, fol. 261 v°.) — Ahmed Gazali, frère du célèbre docteur de ce nom, mourut aussi à Kazvin, en 517 (1123), et laissa des écrits dogmatiques estimés. (*Ibid.* fol. 267 v°.) — Le cheikh Alek, dont il est question quelques lignes plus bas, se rendit célèbre par son austérité et ses miracles. Il était contemporain de Mahmoud le Gaznévide.

(19) La contradiction entre les écrivains arabes et persans, que j'ai déjà eu occasion de signaler à propos de Zeïd el-Kheil, se présente encore à l'égard de ce personnage. En effet, les premiers affirment qu'Abou Dodjana Şemmak fut tué à la bataille d'Akrama, l'an 11 de l'hégire (632). D'autre part, le témoignage de Mustôfi, ordinairement si exact dans tout ce qui se rapporte aux origines de son pays natal, ne permet pas de douter du nom de ce *tabi*, qui fut plus tard gouverneur de la ville. On pourrait peut-être expliquer cette confusion en se rappelant que le nom de *Semmak* fut porté par plusieurs des chefs arabes qui accompagnèrent Naïm dans la première expédition musulmane en Perse. Thabari ajoute même que l'un d'eux, Semmak ben Harèth, fut désigné par Omar pour s'emparer du nord de l'Irak persan et de l'Azerbaïdjân. Les premiers historiens persans peuvent avoir confondu ce général avec un personnage beaucoup plus connu, Abou Doudjana, et Mustôfi, jaloux d'attacher une gloire de plus à son pays, aura accepté sans contrôle une opinion déjà si accréditée. (Conf. *Tabari*, trad. turque, éd. de Constantinople, 3^e partie, p. 132.)

(20) Dans une autre partie de son ouvrage, Hamd Allah Mustôfi relate également cet événement, qui eut lieu vers l'an 176 de l'hégire, et il ajoute que ce Haçan qui régnait dans le Mazendéran était de la famille de Rustem, fils de Zal. Enfin, dans un passage de son dernier chapitre, que j'ai cru pouvoir omettre dans le courant du récit pour éviter les longueurs, l'historien de Kazvin raconte, à ce propos, un trait de mœurs assez caractéristique. « Parmi ceux, dit-il, qui déployèrent le plus grand zèle pour obtenir des adhésions à la lettre fabriquée par ordre du khalife, on cite Mohammed ben el-

Yemâni, ministre de l'Irak persan, et *Khadjèh Beçiar Khaïr* (sic). Haroun er-Réhid, satisfait du concours que lui avaient donné les Kazviniens, envoya à ce dernier plusieurs bourses pleines d'or afin qu'il les distribuât aux pauvres de la ville. Mais telle était encore la vigueur de la foi et la pureté des mœurs, que personne ne voulut accepter l'aumône du khalife, et cette somme resta pendant plusieurs jours exposée sur la place publique. Enfin les docteurs et les qadis décidèrent qu'elle serait employée à l'acquisition de champs et de greniers, qui furent ajoutés ensuite au vaqf de la mosquée de Réhid. » Ces exemples de désintéressement et d'humanité n'étaient pas rares dans ces premiers âges de la foi musulmane. Lorsque Ismail, fils d'Ahmed le Samanide, vint mettre le siège devant Kazvin, où s'était réfugié Mohammed ben Haroun, pendant toute la durée du siège, les jardins et les champs qui entourent la ville furent respectés par l'ennemi, et les soldats n'osaient même pas prendre un fruit sans en offrir le prix. (Ms. 9, Brueix, *loc. sup. laud.*)

(21) Le texte de ce document est très-défiguré dans les quatre manuscrits que j'ai consultés; le voici à peu près rétabli. La précision et la simplicité de ce style contrastent avec la rédaction ambitieuse et boursouflée que les chancelleries musulmanes adoptèrent dès le siècle suivant.

بسم الله الرحمن الرحيم هذا كتاب من عبد الله هرون
 الرشيد لاهل قزوین انکم دفعتم الى امير المؤمنين مكان ثغرتکم
 وقربه من العدو وما ينالکم من الموتة (٢) في اعداد الاسلحة
 وارتباط الخيل وجهاد من عاداتکم من اعداء الديلم وان امير
 المؤمنين اقربهما في ايديکم من الاراضى والبساتين وغيرها مما
 يجرى عليه الخراج فرفع عنکم ذلك وسألتم امير المؤمنين انفاذ
 ذلك والاستعجال لکم فاجابکم اليه لرائه في الاحسان اليکم
 والتقوية لکم على جهاد عدوکم وامر عماله علیکم الا يتعرضوا
 لکم فمن قرأ عليه کتاب امير المؤمنين هذا فليتنقده ولا يعده
 الى غيره ولا يجعل على نفسه في ممانعة امير المؤمنين سبيلاً

وكتبه اسمعيل بن صبح في سلخ (٢) ذى القعدة سنة تسع وثمانين
وماية

(22) L'auteur a consacré un paragraphe spécial aux cheïks et aux soufis qui ont illustré son pays. Les plus célèbres sont : le cheïkh Ibrahim Hérawi, qui était contemporain du fameux Bayézid Bestami (11^e siècle); les deux illustres thaumaturges Ibrahim Edhem et Ibrahim Khawas; Abou Ali Chaqiq, de Balkh, qui quitta sa patrie pour habiter Kazvin, qu'il déclarait être le séjour de prédilection de ceux qui avaient renoncé au monde (mort vers l'an 190); Aboul Kérîm ben Haroun, auteur de plusieurs ouvrages ascétiques, etc. On retrouve ces noms et plusieurs autres avec quelques détails biographiques dans la Géographie littéraire d'Ahmed Razi.

(23) Je n'ai pas besoin de dire qu'il faut ajouter peu de foi à ce récit, très-peu compatible avec ce que nous savons de la splendeur du règne de Mahmoud. Je ne traduis cette anecdote que parce qu'elle interrompt assez agréablement la sèche nomenclature donnée par l'auteur.

(24) Ce nom et les suivants, ainsi que l'a déjà remarqué M. De-fremery (*Histoire des Seldjoukides et des Ismaéliens, Journal asiatique*, 1848), sont altérés dans les différentes copies du *Tarikhé Guzidéh*, et il est difficile d'en fixer la prononciation. Je penche à croire cependant que la leçon *Bouranqouch* est préférable à *Barnacach*. *Bouranqouch*, dans le dialecte oriental, est une épithète qui peut s'appliquer à tout oiseau de proie (mot à mot, *oiseau frappeur*), et, en particulier, au faucon, et il est possible que l'esclave du khalife Moktafi ait conservé un surnom qui rappelait ses anciennes fonctions.

(25) Il serait injuste de demander aux écrivains orientaux des notions exactes d'ethnologie, et la classification faite par Hamd Allah de l'aristocratie de sa province ne doit être acceptée qu'avec une grande réserve. On verra, en effet, dans l'énumération qui suit, que plusieurs de ces familles sont ou d'une origine très-moderne, ou entées sur une source tout indigène. Rien n'est d'ailleurs plus naturel chez un musulman que ce désir de se rattacher par quelque lien, quelque faible qu'il soit, à l'antique et forte race qui a donné

naissance au Prophète. Malcolm a constaté très-judicieusement que les tribus d'origine sémitique qui s'établirent dans le Khorassan ou au delà de l'Oxus ont toujours dédaigné de se mêler aux populations qui les entouraient et que, maintenant encore, il est facile de reconnaître le sang des conquérants arabes au milieu des nationalités plus ou moins mélangées de l'Asie centrale. (Conf. *Hist. de Perse*, t. I, p. 409.) Il est aussi intéressant de remarquer que les idées aristocratiques sont beaucoup moins incompatibles avec l'égalité sociale et religieuse des Orientaux qu'on ne l'a souvent prétendu; ce chapitre de notre historien en est une preuve de plus.

(26) Cette phrase est caractéristique, car elle prouve combien le fanatisme schiite est de fraîche date. Le témoignage de l'auteur en faveur des idées de tolérance qui régnaient alors est d'autant moins suspect qu'il était lui-même, par conviction ou par politique, partisan très-déclaré de la maison d'Ali. Les vers suivants, composés par Hamd Allah lui-même, contiennent une profession de foi très-explicite.

از دولت محبت او لادمصطفی
 شك نیستم که اسعد ابنای آدمم
 گر دوستدار حیدر خدا رافعی است
 من رافضیترین همه اهل عالم
 با حبّ اهل بیت گرم بغض کس بود
 معنی عقل و علم شناسند همدمم

L'heureuse influence de l'amitié que me témoignent les enfants du Prophète me rend, sans nul doute, le plus fortuné des hommes.

Si l'ami du *Lion de Dieu* est un hérétique, nul n'est plus hérétique que moi dans le monde;

Mais si ma prédilection pour la noble famille m'a suscité des ennemis, mes amis du moins comprennent l'alliance de la raison avec la science.

Ces vers, extraits sans doute d'un Divan obscur composé par Mustôfi au milieu de travaux plus sérieux, sont cités avec empressement par Ahmed Razi, qui, vivant sous la dynastie des Séfévis, en affecte tout le prosélytisme religieux.

(27) Ces détails jettent quelque lumière sur une question de bibliographie présentée par Hadji Khalfa d'une façon fort obscure. Cet auteur, tout en attribuant cette version à un écrivain de Kazvin, dénature le nom du traducteur et prétend qu'elle fut faite en langue turque. Ailleurs, il mentionne, il est vrai, une traduction des fables de Bidpay, en langue névaï, mais il ne sait si elle est due au même savant, ou à un certain Zahér Eddin Mohammed el Katéb. Enfin, il cite le témoignage de l'historien Benakéti qui fait honneur de cette traduction à Hékim Azraki, esclave de Toghan Schah. M. de Sacy, dans le savant mémoire qui précède son édition de *Kalila et Dimna*, constate les contradictions du bibliographe turc, mais n'entre dans aucun détail sur cette version mogole intéressante comme étude de langue, mais devenue sans doute très-rare, si toutefois elle existe au fond de quelque bibliothèque d'Isfahan ou de Tébriz.

(28) Conf. sur ce personnage illustre et sur les Bénou Makhzoum, l'*Essai sur l'hist. des Arabes*, t. III, p. 91 et *passim*.

(29) Le titre de ce livre, كتاب الارشاد في علم البلاد, indique que c'est, non une histoire de Kazvin, comme il est dit dans le *Tarikhé Guzidéh*, mais plutôt une biographie de tous les docteurs de cette province. J'attribue cette inadvertance aux copistes, car Hamd Allah devait connaître mieux que personne un ouvrage qu'il a souvent mis à contribution tant pour le chapitre que je traduis que pour le *Nouzhet el Kouloub*. (Voy. la préface de ce dernier ouvrage, ms. 127, fol. 7 r°.) C'est à tort que d'Herbelot attribue ce livre à Zakaria ben Mohammed, l'auteur du *Adjaïb el Makhhlouqat*.

(30) Le *Kitabé moharrar*, qui est une défense des principes de l'école de Schafey, paraît avoir eu une grande vogue, et il en a été fait de nombreux commentaires. (Conf. Hadji Khalfa, à ce mot.) C'est par erreur qu'il place la mort de Molla Aboul Kaçem, en 723.

(31) Voici ce distique, tel qu'il est donné dans l'*Atèch-Kédèh* et le *Heft-Eklim*:

افتاب فضل ومهتاب شریعت نجم الدین
آنکه خاک پای او شد تاج فرق مشتری

هشتم ماه محرم سوی جنت نقل کرد
سال شش صد و پنجاه و پنج هجری پیغمبری

Il est difficile de savoir si le livre dont il est question ici est un commentaire du grand ouvrage schafeïte, *حاری کبیر*, de Maverdi, mort en 405, ou d'un traité des pratiques religieuses portant le même nom et composé par Abd el Melik Sa'êgi Kazvini.

(32) On sait que les différents traités arabes ou persans qui portent ce titre, ainsi que le nom de divers écrivains originaires de Kazvin, ont longtemps donné lieu à une confusion que M. de Sacy a le premier signalée. (Conf. *Chrestomathie arabe*, t. III, en note.) On trouvera dans la savante *Introduction à la Géographie d'Abou'l Féda*, par M. Reinaud, une discussion aussi claire que judicieuse de ces difficultés, ainsi qu'une notice sur la vie et les ouvrages du naturaliste kazvinien (p. 72, 143 et suiv.). Quant au surnom de *Komouni*, qui se trouve souvent ajouté au nom de Zakaria ben Mohammed, sans pouvoir en préciser l'origine, je crois cependant qu'il ne peut être considéré comme nom patronymique, puisque Mustôfi nous apprend positivement que cet écrivain presque contemporain appartenait à la famille *Maléki*.

(33) On peut lire l'émouvant récit de cette mort rapporté par M. É. Quatremère d'après Sakkai. (*Histoire des Mogols*, p. XLV.) Je crois que le savant orientaliste a fait une légère confusion entre les noms des deux frères de la famille Mustôfi. L'aîné seulement paraît, d'après le témoignage du *Tarikhé Guzidèh*, avoir exercé la charge d'intendant de Rechid Eddin, et Hamd Allah Mustôfi ne fut secrétaire que de Gaïas Eddin, auquel il dédia son *Histoire choisie*. On remarquera que j'ai toujours traduit le titre de mustôfi par celui de conseiller d'État, qui n'est, du reste, qu'un équivalent; mais il est vraisemblable que ces fonctions étaient à l'origine à peu près ce qu'elles sont encore aujourd'hui en Perse, une sorte de juridiction générale sur les finances, le contentieux et la jurisprudence administrative du grand conseil. (Voir cependant une note de M. Reinaud, *Introduction à la Géographie d'Abou'l Féda*, p. 155.)

(34) Un de mes manuscrits mentionne ici trois familles de peu d'importance: les *Moumèniens*, d'où est issu Tadj Eddin Mou'mény,

lieutenant du ministre Khadjèh Chems Eddin; les *Moukhtariens*, dont le chef fut un certain Moukhtar, familier des princes seldjouqides; les *Moassiens*, dont le rejeton le plus connu a été Abd el Melik Moassa, écrivain distingué, qui fut le collaborateur de Safi Eddin Aboul Ala, sous le règne de Togrul Bek.

ÉTUDE

SUR LE SY-YÉOU-TCHIN-TSUEN,

ROMAN BOUDDHIQUE CHINOIS,

PAR M. THÉODORE PAVIE.

2^e ARTICLE.

Éducation de Sun-Ou-Kong; développement de son intelligence; il dérobe les secrets du ciel; sa rébellion; sa défaite et sa chute.

Le beau roi des singes avait donc obtenu un nom de famille et un petit nom. Dans sa joie, il faisait des sauts et des gambades, et, par mille politesses, il témoignait sa reconnaissance au Bodhisattva Soubhoûti¹. Celui-ci fit conduire le nouveau disciple dans une cellule. Au milieu de ses nouveaux cama-

¹ 祖師 *Tsou-ssé*; son véritable nom était 須菩提 *Soubhoûti*. Je dois cette note à l'obligeance de M. Stanislas Julien, que j'ai consulté sur plusieurs passages. Ce Soubhoûti est cité dans l'*Introduction à l'histoire du Bouddhisme* de M. Eug. Burnouf (t. I, p. 465), et dans la *Vie de Bouddha* publiée en tibétain et traduite par M. E. Foucaux, comme ayant reçu l'enseignement direct de la bouche de Çākya Mouni.

rades, le singe s'employa à balayer l'école, à ratisser le jardin et à soigner les fleurs : il accomplissait son noviciat. Sept ou huit années s'étaient-écoulées ainsi. Un jour, le Maître, assis sur son siège, enseignait la loi de l'Intelligence aux jeunes immortels. Expliquant cette grande doctrine, il disait :

« Elles sont admirables et profondes les trois sectes ; elles renferment complètement les dix mille préceptes de ce qu'il y a de plus mystérieux. — Que l'on discute sur la doctrine de la véritable Voie (avec Lao-tseu et les Bouddhistes) ; que l'on développe la religion des sacrifices à la Terre (avec Kong-fou-tseu), les trois sectes, au fond, sont d'accord. — Éclairer l'entendement, en un mot, se conformer aux principes de la vérité, voilà ce qui aide à atteindre l'état surnaturel, qui consiste à ne plus renaître. »

Après ce rapide exposé, le Maître demande au singe, son nouveau disciple, à laquelle des trois cent soixante parties de la doctrine de l'Intelligence il désire s'appliquer d'une façon particulière. « Voyons, lui dit-il, veux-tu apprendre la magie ¹, c'est-à-dire l'art d'évoquer les immortels, de connaître l'avenir en perçant avec un fer rouge l'écaille d'une tortue ? Veux-tu que je t'enseigne la doctrine des diverses sectes, la secte des lettrés ², la secte des bonzes, la

¹ 術.

² La glose dit : « Les lettrés ont le cœur droit, les Bouddhistes ont le cœur éclairé. La véritable intelligence consiste à éclairer son cœur, à se maintenir dans une quiétude absolue ; c'est l'art de conserver le cœur d'un enfant qui ne vieillit pas. »

secte des Tao-sse, la secte des deux Principes ¹, la secte de Mé², la secte des Médecins ³? » Le singe répondait toujours : « Est-ce l'art de vivre longtemps ? »

« Vouloir vivre longtemps (par le moyen de ces doctrines), répliqua le Bodhisattva, autant vaudrait être pareil au pilier de bois dressé entre deux murailles⁴. — Maître, reprit le disciple, je ne suis qu'un être sincère et naïf; je ne puis comprendre ce langage voilé. Quel est le sens des paroles que vous venez de prononcer ? — Quand on a bâti une maison et qu'on veut la rendre plus solide, on dresse un pilier de bois entre les deux murailles. Si, un jour, la grande salle de l'édifice vient à crouler, c'est que, très-certainement, ce pilier est pourri⁵. »

Le Maître continua : « Veux-tu connaître le repos absolu⁵? C'est s'abstenir de tout aliment, conserver et entretenir la pureté de l'âme, demeurer dans

¹ La secte des deux Principes, sur laquelle la glose ne donne aucune explication, est peut-être la même que celle du *Fong-chouy*, espèce de géomancie qui s'appuie sur la connaissance du climat (du vent et de l'eau).

² *Mé-ty* est un philosophe hétérodoxe fort ancien, dont Meng-tseu cite quelquefois le nom, et qu'il réfute à l'occasion. Il vivait au temps des Tchéou.

³ La secte des Médecins paraît être celle du *Kong-fou*, postures particulières qu'il faut prendre pour guérir diverses maladies. (Voir, au t. IV des *Mémoires sur les Chinois*, la notice sur le *Kong-fou* des Tao-ssé.)

⁴ Dans l'édition in-8° que M. Stanislas Julien a bien voulu me communiquer, je lis cette note : « La muraille, c'est de la terre; le pilier, c'est du bois. Mais ce bois ne peut pénétrer dans la terre; il ne vit pas, voilà pourquoi il dure peu. »

l'inaction, méditer, rester assis, les jambes croisées; garder le silence, renoncer aux plaisirs des sens, acquérir des mérites, tantôt par l'abstraction, tantôt par de bonnes œuvres; enfin, pénétrer jusqu'aux limites de la parfaite quiétude. » Et comme le singe demandait encore : « Est-ce ainsi qu'on arrive à vivre longtemps? » le Maître répliqua :

« Vivre longtemps par le moyen de cette doctrine, autant vaudrait être comme la cruche de terre qui n'a pas été cuite. Quand on a fait une cruche avec de l'argile, bien que ce vase ait une forme, il ne peut encore contenir l'eau. La chaleur du feu la mettra en fusion dans un instant; une grande pluie la réduira à l'état liquide; très-certainement elle s'en ira en morceaux (tant qu'elle n'aura pas subi la dernière épreuve). »

« Veux-tu apprendre la doctrine du Mouvement ¹? C'est être, c'est agir, c'est accomplir une foule de choses surnaturelles. — Est-ce là le moyen de vivre longtemps? » demanda encore le singe.

¹ 動. Voici la traduction de ce qui se rapporte au mouvement; elle offrait des difficultés réelles, et j'ai dû recourir, cette fois encore, au savoir et à la complaisance de M. Stanislas Julien : « C'est être, c'est agir; recueillir le principe inférieur (et matériel, *yn*) pour suppléer au principe supérieur (et immatériel, *yang*); tendre avec la main un petit arc et un grand en y appuyant le pied; se frotter le nombril pour faire circuler la respiration; brûler des roseaux et dresser un trépied; y jeter du *minium* et raffiner la pierre d'automne (la pierre philosophale?), et, en même temps, boire du lait de femme. » C'est-à-dire : mettre en équilibre les deux principes qui produisent et soutiennent la vie, et combiner leur action de manière à ce qu'ils opèrent comme au moment de la création. Il s'agit donc tout simplement ici d'alchimie et de magie.

« Vouloir vivre longtemps avec cette doctrine, autant vaudrait prendre la lune dans l'eau. Lorsque la lune paraît au firmament et que son image se réfléchit dans les eaux, elle est véritablement visible dans ce miroir; mais on ne peut la saisir, car en réalité il n'y a rien. »

Le disciple ne voulait rien apprendre, excepté l'art de vivre longtemps. Chassé par le Maître, que son obstination finit par irriter, il se retira un peu déconcerté, mais sans mauvaise humeur. Il revient bientôt, à l'heure où le Maître dormait; celui-ci disait à demi-voix :

« Elle est difficile, difficile; difficile à connaître, la doctrine¹; elle est au-dessus de l'intelligence humaine. — Avec la pierre philosophale², gardez-vous de la comparer! Sans effort, vous ne la trouverez pas, jusqu'à ce que d'autres hommes vous en transmettent les formules mystérieuses. — A les développer, on fatigue sa bouche et la langue se dessèche. »

Enfin le singe fait savoir au Maître qu'il a entendu les paroles prononcées par lui pendant son sommeil;

¹ Ou mieux, la *Bodhi*, l'intelligence supérieure qui conduit à l'état de Bouddha.

² Le mot que je traduis ainsi est 金丹 *Kin-tan*. On lit dans le Dictionnaire de Khang-hi, à ce dernier mot : « Les Bonzes (*Tao-kia*) font cuire, dans un trépied, le métal (l'or) et la pierre de couleur rose nommée *tan*, pour en faire sortir la pierre philosophale. » Cette expression signifie, je le crois du moins, connaître le principe des êtres, le premier principe caché dans l'or, les métaux et les pierres précieuses enfouis dans le sein de la terre, et qui en forment comme le noyau, d'après les idées émises sur la création au premier chapitre de cet ouvrage.

il en demande l'explication. Le Bodhisattva, cédant à ses instances, prit la parole et dit :

« Par la manifestation des choses cachées, on tend à pénétrer la vérité; les formules mystérieuses servent à la perfection : la vie n'est pas autre chose. Toutes ces paroles se résument en ce seul mot; l'énergie de l'esprit vital. Attachez-vous, avec une attention soutenue, à la conservation du trésor (de la vie), et ne le laissez pas échapper au dehors. — Si vous ne laissez pas échapper au dehors le trésor qui est dans votre corps, vous recevrez l'enseignement de la grande intelligence que je vous transmets. Elle se présente sous une forme voilée; il y a des formules mystérieuses. Rappelez-vous qu'il y a bien des secrets cachés pour chasser les désirs déshonnêtes et obtenir la parfaite indifférence des sens. Obtenir la parfaite indifférence des sens, c'est être tout resplendissant et briller d'un éclat sans tache, en face de la *Tour précieuse* présenter la lune brillante. Le trésor de la lune, c'est le lièvre de *jade*; le trésor du soleil, c'est l'oiseau : de là sortent la tortue et le serpent qui se tiennent enlacés. Cet enlacement est la vie, dont la solidité est telle, que, dans le feu même, elle propage le lotus d'or et rassemble en un tout les cinq éléments. Intervertissant l'ordre (des choses naturelles), les mérites (acquis par ces connaissances) finissent par produire le Bodhisattva, qui est en union avec l'Immortel¹. »

¹ Ce passage peut être considéré comme une sorte de formule magique (धारणी Dhārāṇī); j'ai essayé de le traduire littéralement, tel que je l'entends. La vie dont il s'agit ici (性命) serait donc la vie qui ne cesse pas, qui échappe aux transmigrations, et aussi l'énergie des sens vitaux (精炁神), la vitalité qui peut triompher de la mort et des existences futures, quand l'intelligence vient y ajouter la science, selon le système des Sāṅkhistes. Ce rapprochement entre la Sāṅkhya et le bouddhisme a été signalé par

Le disciple se retira après avoir entendu ces paroles, et, trois ans plus tard, le Maître lui fit connaître ce qui se rapporte aux trois Douleurs :

« Quand ils ont obtenu la pierre philosophale, les esprits et les génies sont difficiles à contenir. Bien qu'ils aspirent encore davantage à une longue vie, cependant, au bout de cinq cents ans, le ciel fait tomber la calamité du tonnerre

M. E. Burnouf, et développé par lui, avec autant de finesse que de clarté, dans son *Introduction à l'histoire du Bouddhisme* (p. 520 et suiv.). Les formules magiques dont il est question dans ce passage seraient de deux sortes : les unes comprenant les notions de la Sâṅkhyā sur la pérennité des âmes, ou plutôt de la vie ; les autres se rapportant aux secrets des *Dhāraṇīs* du Bouddhisme. La Tour précieuse

(丹臺) signifie, sans doute, l'esprit dans lequel se manifeste d'une façon éclatante, et comme une lune brillante sur un ciel pur, l'intelligence dégagée de toute obscurité. Je suis conduit à adopter ce sens par la note que M. St. Julien a insérée à la suite de la préface du *Si-yu-ki* (page LVII), qui précède la traduction des *Mémoires de Hiouen-thsang*. On sait que les Chinois croient voir un lièvre dans la lune ; les Hindous appellent aussi cet astre *प्राप्ती* et *प्राप्ताङ्कः*, qui a le lièvre pour marque. Quant à l'oiseau que recèle le soleil, j'en trouve la trace dans l'un des noms de cet astre en sanskrit, à savoir : *पतङ्गः*, qui signifie aussi oiseau ; mais c'est une croyance chinoise

fort ancienne. Le mot que je traduis par tortue (龜) est plutôt une sorte de *Nāga* ou de dragon à écailles ; les Chinois prétendent qu'il a été créé seulement femelle, et qu'il s'accouple avec le serpent.

Dans l'expression *lotus d'or* (金蓮), on peut voir une allusion à la personification du trésor de Kouvêra, dieu des richesses, lequel est en grand honneur parmi les *Tantrikas*, ou bien aux métaux, à l'or, pareil au lotus flottant au-dessus des eaux, considérés comme le noyau de la terre, autour duquel se rassemblent les cinq éléments. Peut-être s'agit-il de la vie, considérée comme le *Pradhāna*, ou la nature première qui contient en germe les cinq éléments subtils (*पञ्चतन्मात्राणी*).

pour te frapper. Il est donc nécessaire de connaître ce qu'est la vie ; de prévoir, avec un cœur intelligent, les choses à venir, afin d'échapper au désastre. En échappant ainsi, on obtient de vivre longtemps d'accord avec les lois du ciel. Échapper, ce n'est pas autre chose que tenir cette existence merveilleuse. De nouveau, après cinq cents ans, le ciel envoie, pour te consumer, la calamité du feu. Ce feu n'est pas celui du ciel, ni non plus le feu ordinaire ; on le nomme le feu du principe inférieur (de la terre). Le corps, de lui-même, se plonge alors au bas de neuf fontaines ¹, où il se met à brûler. Le feu pénètre le palais au murs de boue ² ; et quand les cinq intestins ³ sont entièrement consumés, quand les quatre membres sont détruits, pendant mille ans on marche dans une voie difficile, qui est celle de l'illusion ou du vide. De nouveau, après cinq cents ans, le ciel fait tomber la calamité du vent, qui te balaye. Ce vent n'est ni le vent de l'est, ni celui de l'ouest, ni celui du midi, ni celui du nord ; ce n'est point non plus le vent du premier jour de la lune, qui se mêle et s'unit aux métaux, on le nomme le *vent fort*. Entré par le crâne, il pénètre dans les six régions intérieures ⁴, jusqu'aux basses parties de l'abdomen, traverse les neuf ouvertures ; la chair et les os entrent en dissolution, le corps se détruit de lui-même. C'est là ce qu'il s'agit pour toi d'éviter. »

Or le moyen de se soustraire à la triple calamité du tonnerre, du feu et du vent, c'est d'acquérir la connaissance des soixante et douze transformations : trente-six appartiennent à la grande Ourse ⁵, trente-

¹ Le lieu où vont les âmes après la mort, selon l'idée des Chinois.

² C'est-à-dire, le corps.

³ Le cœur, le foie, les poumons et la rate.

⁴ Les organes de la vie, de la digestion et des sécrétions.

⁵ C'est-à-dire, appartiennent au ciel, aux génies qui habitent les cieux.

six à la magie de la terre. Ces dernières furent enseignées au singe, qui ne demandait point à connaître les transformations célestes; le Bodhisattva lui en apprit les formules. Le voilà qui sait voler sur les nuages et changer de forme à volonté. Mais sa turbulence a jeté le désordre parmi les autres disciples du Maître. Obligé de quitter la demeure de celui-ci, il s'élance dans l'espace, à cheval sur une nuée, et retourne vers son peuple de singes. A son arrivée au mont Hoa-ko-chan, ses sujets l'accueillent par des cris de joie. Il était bien temps qu'il reparût pour les siens, car un esprit des ténèbres avait tenté, en son absence, de s'emparer de la caverne habitée par la nation des singes : cet esprit est le roi des ténèbres du nord ¹. Sans plus tarder, le grand singe s'élance à sa poursuite. Du haut des nuées, il aperçoit les cimes de la montagne et entend des voix. Au fond d'une caverne cachée sous les eaux ², les pe-

¹ Littéralement : du nord droit, sincère, 直北. Une note de l'édition in-8° explique ainsi ce passage : « Le nord exact, c'est l'eau; le midi précis, c'est le feu. L'eau et le feu qui se pénètrent mutuellement produisent les démons; l'eau et le feu, en se combinant avec harmonie, produisent la pierre philosophale. Les démons ne peuvent vivre en paix; ne doivent-ils pas être chassés ? »

² Littéralement : la caverne de l'intestin qui contient l'eau. Une note du texte dit sans plus de façon : « Cette eau ainsi appelée est l'eau de la vessie (de la terre), qui n'est pas l'eau pure du principe Yang. Le réceptacle de cette eau (derrière lequel se cachent les esprits-fées) ne doit pas être confondu avec la limite des régions supérieures. » Il est dit aussi, dans une glose qui précède ce même chapitre : « Le treillis (liên) des eaux n'est pas la même chose que le réceptacle (thsung) des eaux. Dans le premier cas, il s'agit de la

tits esprits-fées dansaient gaiement. Le singe ayant décliné ses noms et ses titres, les petites fées l'annoncent à leur souverain. « Ah ! répond en souriant le roi des esprits, j'ai entendu parler de cette race singulière de singes. On dit que celui qui s'appelle leur souverain s'est fait bonze pour arriver à la perfection : je pense que c'est lui. Et que vient-il chercher ici ? Voyez un peu ; est-il armé ? — Il est sans armes, répliquent les esprits-fées ; par son costume, il ne ressemble à rien. Ce n'est ni un bonze, ni un homme vulgaire, ni un Tao-ssé » Le roi des esprits prend son glaive, et sort pour voir le singe, qui l'attendait à la porte. Celui-ci regarde et voit ¹ :

Sur sa tête est attaché un casque de métal noir ; autour de son corps, il a serré une tunique en filet de couleur brune ; il a revêtu une cuirasse de fer noir ; à ses pieds, il a chaussé des sandales noires ; son corps a une épaisseur de dix palmes ; sa hauteur est de trente pieds ; à la main, il porte un glaive qui lance une multitude d'éclairs.

« Quel est donc ce vaurien, s'écrie le singe avec colère, qui ose me toiser ainsi du regard, moi, respectable roi des singes ? — Ah ! réplique en souriant le roi des esprits, tu n'es pas plus gros qu'un enfant, tu n'as pas atteint l'âge mûr, et tu ne portes à ta main aucune arme ! D'où te vient

Bodhi (qu'il faut traverser pour arriver au ciel) ; dans le second, il s'agit du viscère intérieur de la terre qui contient les démons (*Nâgas*, dragons, etc.).

¹ Ces esprits sont de l'espèce des *Nâgas* ; ceux-ci habitent l'intérieur de la terre, le *Pâtâla*. Mais les petits monstres créés par la fantaisie des Chinois n'ont ni la grandeur, ni l'aspect surhumain que les Hindous ont donnés à ces êtres contemporains des époques antédiluviennes.

tant d'audace ? Pauvre bête craintive, c'est toi qui te permets d'arriver ici pour me demander des explications ! — Méchant génie, répond le singe avec menaces, respecte un personnage de mon importance. Les petits valent plus que les grands ! Si je n'ai pas d'armes, j'ai mes deux mains, et, par la magie, je puis atteindre jusqu'à la lune, aux confins du ciel. Ah ! tu n'as pas peur, et tu te ris du respectable roi des singes ! » — Là-dessus, faisant une gambade, il se mit à souffleter le roi des esprits. Celui-ci allongea la main pour fermer l'entrée de la grotte. — « Tu n'es qu'un avorton, s'écrie-t-il, et je suis un géant. Tu frappes avec le poing ; je frapperai avec le glaive, je te tuerai. Ah ! tu te moques ! Attends que j'atteigne mon glaive, et nous lutterons ensemble. » — Aussitôt le roi des esprits, ouvrant le treillage (qui sert de porte à la caverne), se met en devoir de percer le singe. Les voilà qui luttent et s'atteignent, se portant mutuellement des coups. Mais il arrivait que les efforts du plus grand restaient sans effet ; car le plus petit résistait vaillamment. Enfin, voyant que le singe, par son adresse et l'agilité de ses muscles, échappait aux coups qu'il cherchait à frapper sur lui avec plus de force encore, il fit un effort désespéré. C'est droit au visage du singe qu'il dirige la pointe de cuivre de son glaive. A peine a-t-il frappé, que le singe se met à multiplier son propre corps. Le roi des esprits a donc frappé le singe ; mais l'animal a eu recours à un secret magique pour faire sortir d'autres corps du sien propre. Prenant dans sa bouche une touffe de poils, il les mâche, les souffle dans l'espace, et prononce la formule d'incantation. Tout aussitôt, deux à trois cents petits singes arrivent à son secours et l'environnent en troupe serrée. Or le roi des singes continua d'employer la magie ; les quatre-vingt-quatre mille poils de son corps subirent la même métamorphose

Assailli de tous les côtés à la fois, le roi des génies eut beau appeler à son secours les esprits-fées, il fut

fait prisonnier et emmené par le roi des singes. Celui-ci dissipa dans l'espace et fit disparaître d'un mot les auxiliaires qu'il avait tirés des poils de son corps; puis il ordonna à un nuage de s'abaisser, monta dessus et retourna dans ses États. Ce premier exploit éveilla dans l'esprit du singe les instincts guerriers. Maître du glaive enlevé au roi des génies, il s'exerça au maniement de cette longue lame. Cependant il comprit qu'il lui fallait des armes pour lui et pour ses sujets. Où en trouver, comment s'en procurer?

Ses conseillers, au nombre de quatre, lui firent connaître qu'il existait, aux confins du pays de *Ngao-lan*, un roi, maître de plusieurs villes gardées par des soldats, et qui pourrait vendre les armes dont le besoin se faisait sentir parmi les singes. Le roi de ces derniers a bientôt franchi, à l'aide d'un nuage sur lequel il vole, la distance qui le sépare de la ville étrangère; mais cette ville est entourée de fossés; elle a six portes, trois marchés, une foule de maisons grandes et petites. Pour y pénétrer sans obstacle, il déchaîne sur la cité un tourbillon de vent. Le sable vole, les pierres sautent, partout règnent la crainte et la confusion. Les soldats du pays, ainsi que les habitants des rues et des marchés, se barricadent en dedans de leurs portes; personne n'ose sortir. C'est alors que le roi des singes descend du haut de son nuage. Il va ouvrir les portes de l'arsenal, et n'a plus que l'embarras du choix; dix-huit espèces d'armes s'offrent à sa vue. La difficulté, c'était de les emporter toutes; il a recours au moyen magique

employé déjà dans sa querelle avec le roi des esprits. Tirant un de ses poils, il le mâche, et des milliers de petits singes se pressent tumultueusement autour de leur souverain. Les voilà tous qui s'élancent de nouveau sur une nuée pour retourner dans leur pays. Ils apportaient des épées, des épieux, des lances, des arcs, des arbalètes, des masses d'armes, etc.¹

Dès le lendemain, le roi des singes ne compta pas moins de quarante-sept mille soldats bien armés. La terreur se répandit bientôt parmi les habitants des montagnes voisines; les génies des soixante et douze cavernes, les animaux de toutes sortes s'empressèrent de se soumettre; chaque année, ils apportaient

¹ Revenant, un peu plus loin, sur cette science de la magie et des transformations, la glose dit : « Mettre en lumière et manifester la grande intelligence de la pierre philosophale, c'est la même chose que posséder le métal caché au milieu des eaux, par lequel on obtient la véritable doctrine. En général, il est sous la terre, tantôt près, tantôt éloigné, tantôt brillant, tantôt obscur; mais il n'y a rien qui puisse l'arrêter, ni lui faire obstacle; il en est de même de l'expansion de notre volonté. Une fois que le roi des singes posséda le métal du glaive enlevé au roi des génies impurs, il acquit encore le métal des arsenaux du royaume de *Ngao-lan*, il amassa les métaux du tribut apporté par les animaux des soixante et douze cavernes; le mont *Hao-ko* (habité par les singes) fut comme un vase de fer. La base de cette ville, toute de métal, étant solidement établie, s'étendit au loin sans s'arrêter. » Et ailleurs : « Ce que l'on nomme, dans le langage des immortels, le *métal dans l'eau*, c'est la grande Intelligence, au fond très-pure et très-mystérieuse, que les paroles ne peuvent transmettre. » N'y a-t-il point dans tout ceci une allusion aux conquêtes de l'homme sur les secrets de la nature, et à la puissance acquise par l'espèce humaine, lorsqu'elle sut se servir des métaux cachés dans la terre? On verra plus loin que ce singe, comme un autre Prométhée, expiera sous une montagne la puissance surhumaine qui le conduit peu à peu à la révolte.

le tribut. Le cœur du roi des singes était rempli d'une grande joie. Cependant ses conseillers lui demandèrent s'il avait la puissance de pénétrer au sein des eaux; il leur répondit :

« Depuis que j'ai été initié à la grande Intelligence, je connais les soixante et douze transformations qui dépendent de la terre. Je commande aux nuées du ciel, mon esprit pénétrant ne connaît rien qui le surpasse; c'est un jeu pour moi de cacher mon corps, de me rendre invisible, de monter où je veux, d'atteindre ce que je veux. Pour s'élever au ciel, il y a des chemins; pour rentrer dans la terre, il y a des portes. Je puis marcher devant la lune et le soleil sans projeter d'ombre, entrer dans le métal et dans la pierre sans les briser¹; mais pour s'enfermer au sein des eaux, cela est impossible; le feu ne peut pas non plus être détruit par le feu. »

Or il s'agissait d'aller demander d'autres armes encore au roi des Dragons, qui vit sous les eaux. Pour pénétrer dans la demeure de celui-ci, il y avait un moyen, c'était de passer sous le pont de fer joignant les deux rives du torrent voisin de la caverne qu'habitaient les singes. Le singe prit cette route; en un instant, il arrive devant le palais du roi des

¹ Cette puissance surnaturelle est celle que la *Sāṅkhya* nomme ऐश्वर्य, la domination sur tout ce qui existe. Cette domination est dite de huit espèces : 1° sous la forme atomique, traverser le monde; 2° sous une forme gigantesque, aller où l'on veut; 3° avec un corps aussi ténu que les fibres du lotus, se poser sur les étamines d'une fleur; 4° en quelque lieu que l'on désire un objet, s'y transporter et l'obtenir; 5° obtenir tout ce que l'on souhaite; 6° exercer son autorité sur les trois mondes; 7° dominer tout ce qui existe; 8° faire se tenir, s'arrêter ou se mouvoir tout ce qui est, depuis Brahma jusqu'à une pierre. (Voir le commentaire du sôûtra xxxiii°.)

Dragons, et se fait annoncer comme un *saint homme né du ciel*¹. Le roi des Dragons de la mer orientale s'empresse d'aller recevoir cet hôte illustre. Il lui offre un siège; on prend le thé (les Chinois veulent que l'on observe leur cérémonial jusque chez les Dragons!), et la conversation s'engage sur le ton de la *politesse*. Le singe dit :

« Depuis ma naissance, j'ai quitté le monde pour me perfectionner dans la vertu; j'ai obtenu un corps qui ne doit plus revivre ni mourir. Récemment je me suis mis à exercer, dans l'art de la guerre, mes jeunes gens, pour qu'ils soient en état de garder les cavernes de notre montagne. Pourrais-je y parvenir, si je n'avais des armes? Depuis longtemps j'ai entendu dire que, dans le palais de mon sage voisin, il y a très-certainement beaucoup d'armes divines, et je suis venu tout exprès pour les lui demander. »

Le roi des Dragons ne jugea pas à propos de le refuser; il fit apporter plusieurs glaives, de formes diverses. Mais le singe, capricieux de sa nature, trouvait l'un trop léger, l'autre peu commode à manier; si bien que le grand Dragon lui fit présenter, — toujours par quelque chef de la famille des poissons qui occupaient les premiers emplois dans son empire, — une lance carrée et de nature divine, du poids de soixante et douze mille *kin*. « Trop léger, trop léger, » répondit encore le singe; et comme le roi des Dragons perdait patience, le singe ajouta en souriant :

¹ La glose prétend que ce mot veut dire : « qui ne doit plus ni renaître, ni mourir. »

« Il y a un ancien proverbe qui dit : Si le roi des Dragons des mers se met de mauvaise humeur, adieu les choses précieuses¹. Cherchez, cherchez encore, et voyez si vous n'avez rien à ma convenance. »

Le roi des Dragons se retirait sans répondre aux demandes réitérées du singe, lorsque ses femmes et ses filles vinrent lui dire :

« Ce saint personnage est très-puissant, n'en doutez pas. Dans notre trésor des mers, nous avons un morceau de fer divin qui sert à boucher la caverne du ciel. Depuis quelques jours, il brille d'un éclat étincelant comme celui de la nuée à l'aurore; il en émane une vapeur extraordinaire. Oserions-nous manquer à notre devoir, et ne pas nous porter à la rencontre du saint personnage (dont ces présages annoncent la venue)? » Le roi des Dragons répliqua : « Au temps où le grand empereur Yu rectifia le cours des eaux et établit le niveau² du fleuve Kiang et de la mer, il plaça ce morceau de fer enchanté. Quel parti peut-on en tirer? »

¹ Ce proverbe, sans doute fort ancien, prouverait que la croyance populaire admet l'existence d'un dieu des richesses caché sous la terre, au fond des eaux. Le *Kouvéra* des Hindous habite au nord, celui des Chinois est roi de la mer orientale; c'est toute la différence qui les distingue l'un de l'autre. Quant aux armes surnaturelles, la poésie indienne les célèbre en maint endroit du *Mabâbhârata* et du *Râmâyana*. Il y a l'arme d'Agni, l'arme d'Indra, et surtout les armes terribles que Civa met entre les mains de ceux qui se vouent à lui. Dans tout ceci, la fantaisie chinoise a fait des emprunts à la rêverie indienne.

² Ta-yu fut, en effet, chargé de réparer les dommages causés par les débordements des eaux avant la mort de Yao, et employa treize ans à ce grand travail. Il n'en est pas moins curieux de le voir mentionné ici; mais les Chinois aiment tant l'histoire, ils attachent tant de prix à tout ce qui se rapporte aux premiers empereurs de leur nation, qu'ils ne permettraient pas aux Dragons d'ignorer ces détails.

« Qu'il en fasse ou non son profit, répondirent les femmes du roi des Dragons, présentez-le lui. » Le souverain des mers suivit leur conseil; il emmena dans le lieu désigné (dans le trésor de l'Océan) le roi des singes, qui se fâchait déjà, croyant qu'on le mettait à la porte, et lui montra une immense barre de fer. Le singe, l'ayant jugée trop longue, la raccourcit, y adapta une poignée et lui donna le nom de *la masse de fer qui obéit à la pensée*; elle pesait treize mille cinq cents *kin*. Enchanté de posséder une arme aussi précieuse, il fait un pas, médite, puis marmotte quelques mots, porte la main à son front¹, et entre brusquement au milieu du palais de cristal, où trônait le vieux roi des Dragons. Toute la cour du souverain des poissons, des crustacés et des cétacés est en rumeur. Mais, sans prendre garde à l'effroi qu'il cause en ces lieux, le singe s'assied pour faire encore une nouvelle demande. Il a des armes, c'est très-bien; cependant il lui manque un vêtement, ou plutôt une armure. « Je n'en ai point, répond le roi des Dragons. — Un hôte ne se donne pas la peine de chercher deux logements², répond le singe; tant que

¹ Les gravures sur bois qui sont placées en tête de l'ouvrage représentent le roi des singes tenant sous le bras sa masse de fer, et portant sa main à son front, comme pour en faire jaillir une pensée.

² Littéralement : « Un étranger (ou un convive) ne se met pas en peine pour deux hôtes : 一客不犯二主. » Le même proverbe se trouve dans la Grammaire du P. Prémare, qui le traduit ainsi, « *Hospes hospitium non mutat*, » et remplace le caractère 犯

je n'ai pas ce que je demande, je ne sors pas d'ici. — Peut-être y a-t-il hors de ce palais, dans la mer, ce que vous cherchez..... — Courir trois maisons ne vaut pas rester tranquille dans'une; je vous en prie dix mille fois, donnez-moi un vêtement ¹. »

Menacé par le singe, qui lui propose un duel, le roi des Dragons parle d'appeler à son secours ses jeunes frères, les Dragons du sud, du nord et de l'ouest, *Ngao-kin*, *Ngao-chun* et *Ngao-joun*.

« Je ne m'en irai pas, je ne m'en irai pas, répliqua le singe, il y a un proverbe qui dit : Si par trois fois on a accueilli votre demande, ne perdez pas courage; si l'on vous a reçu deux fois, alors espérez. Et cet autre encore : Si l'objet de vos poursuites s'élève tout à coup, dès qu'il s'abaissera, aidez-vous un peu, et tout ira bien ². — Le grand Immortel ne veut pas se retirer, dit alors le roi des Dragons; j'ai ici un tambour de fer et une cloche d'or; dans les cas pressants, je frappe un coup sur le tambour et sur la cloche, et aussitôt mes jeunes frères se rassemblent. »

Au premier coup de tambour et de cloche, les rois des Dragons des trois autres mers arrivent en hâte. Le vieux souverain de la mer orientale leur

fân, de notre texte, par 煩 *fân*, qui a le même son et à peu près le même sens.

¹ Dans ce proverbe, très-simple, le commentateur voit une idée profonde, et l'interprète ainsi : « Mieux vaut s'en tenir à une école (*kia* « maison », et, par suite « secte »), que d'en rechercher plusieurs..... »

² La glose dit que le sens de la phrase est celui-ci : « Ne pas s'acharner à la poursuite des choses; attendre qu'elles arrivent, et alors profiter des circonstances, s'y accommoder. »

explique ce qui se passe, l'arrivée du singe, la puissance de celui-ci et son obstination à réclamer des vêtements, après avoir reçu déjà des armes et de précieux métaux. Le roi des Dragons du nord (Ngao-chun) se dessaisit, en faveur du singe, de ses sandales en racines de nénufar, propres à marcher sur les nuées; le roi des Dragons de l'ouest (Ngao-joun) donne une cuirasse d'or; le roi des Dragons du sud (Ngao-kin) abandonne son casque d'or bruni. Leur aîné, le roi des Dragons de l'est, va porter ces divers objets d'équipement au singe, qui s'en revêt tout joyeux et sort avec une gambade. Grâce au métal qui l'enveloppe, il a pu traverser les eaux sans se mouiller, et réparaître au milieu des siens tout brillant de l'éclat de son armure. Aux singes, ses sujets, étonnés de lui voir à la main l'arme précieuse donnée par le roi des Dragons, il raconte ses aventures et ses voyages. Il explique comment il peut, par l'effet de la magie, commander à cette arme si longue et si pesante. Quand il lui dit par trois fois : Rapetisse-toi ! elle se réduit à un si petit volume, qu'il la cache dans le pavillon de son oreille. S'il répète trois fois le mot : Allonge-toi ! elle prend des proportions colossales ¹. Le premier usage qu'il fit de cette arme

¹ Voici ce que dit l'une des gloses de l'édition in-8°, à propos de cette arme magique : « Le cœur de l'homme est naturellement lourd (et porté vers la terre); quand il s'élève et se calme, il acquiert la pénétration des génies et la puissance des transformations. Ce livre nous en offre un exemple, dans ce singe (devenu un) cœur (une pensée). Cette arme, nommée *comme la pensée*, c'est la puissance du cœur. Sans habileté, le cœur ne pourrait communiquer la vie au-

prodigieuse et des secrets magiques pénétrés par lui, ce fut de soumettre les rois des génies des soixante et douze cavernes.

« Plein de joie, il sort de sa caverne, tenant entre les mains l'arme précieuse. Grâce à son esprit doué d'une pénétration qui le rend capable de régir le ciel et de gouverner la terre ¹, il dit à son corps : Grandis-toi ! Aussitôt il atteint une hauteur de mille coudées. Sa tête s'élève comme une haute montagne; le milieu de son corps a la grosseur d'un mont escarpé, ses yeux lancent des éclairs, sa bouche est

tour de lui; sans son arme, le singe, qui agit par le cœur, ne pourrait accroître le domaine de sa puissance intellectuelle. Voilà pourquoi, au commencement de ce chapitre, l'auteur introduit la mention de cette arme, qui se nomme *comme la pensée*. La pensée et le cœur sont une seule et même chose. Quand le singe lui commande de se faire grande ou petite, longue ou courte, etc. dans toutes ces circonstances, elle obéit à son cœur. C'est ainsi qu'il arrive à connaître ce qu'il y a entre le ciel et la terre. Sans cette arme, il ne deviendrait pas ce qu'il est devenu, un être saint, né du ciel; il ne serait qu'un homme saint, né du ciel. » Cette arme est donc, sous une forme sensible, l'image de la domination, ou *aīṣvaryaṃ*, dont j'ai parlé plus haut dans une note.

¹ Tel est le sens des mots : 法天像地的神通. « *Regere-cælum-gubernare-terram* (signe du participe) *spiritus-sagacitate-præditus*. » Le signe du participe est rejeté ici après les deux régimes. (Voir Prémare, p. 128.) Le caractère *siang* devrait être sans la clef de l'homme 象. Sous cette forme, il est synonyme de 法, et peut avoir une acception verbale. (Voir dans les *Mémoires de Hiouen-thsang*, traduction de M. Stan. Julien, p. XLVI de la préface du *Si-yu-ki*, les remarques du savant professeur sur le caractère *siang*.) Le signe du participe d'un verbe actif peut se placer après le régime, comme dans cette phrase : 打鼓的, *tympanum pulsans*.

rouge comme le sang, ses dents ressemblent à des tranchants de glaive. La lance qu'il porte à la main touche jusqu'au trente-troisième ciel et pénètre jusqu'au fond des dix-huit enfers. A sa vue, les rois des génies des soixante et douze cavernes sont glacés d'épouvante; ils frappent la terre de leurs fronts, s'inclinent respectueusement à ses pieds..... Tout à coup, le singe contracte cette forme qu'il avait revêtue, prend son arme, et, par une métamorphose, la réduit à n'être plus qu'une fine aiguille à coudre; il la cache dans son oreille, et retourne à la caverne qu'il habite. »

Après cet exploit, il se forme une cour, en distribuant des grades et des emplois aux singes de diverses espèces. Le temps du repos était venu; un jour, à la suite d'un grand conseil, dans lequel il a été discuté sur la littérature et sur l'art militaire avec les dix rois des animaux¹, il donne à ceux-ci un grand banquet. On mange bien, on boit mieux encore, et voilà les sept rois des bêtes qui vont dormir près du pont de fer, à l'ombre d'un pin. Pendant que le roi des singes sommeille tranquillement, sous la garde de ses quatre grands officiers, deux personnages étrangers, qui tiennent à la main une pancarte sur

¹ Ou plutôt les rois des animaux fabuleux, à savoir : le roi des démons-bœufs, le roi des démons-crocodiles, le roi des démons-pong (espèce de poisson qui se change en oiseau, selon les Chinois), le roi des serpents, le roi des renards, le roi des.... (les deux caractères manquent dans les dictionnaires; ils sont sans doute mal écrits). Tels sont les personnages avec lesquels le beau roi des singes discute sur les lettres et sur la guerre! Quelles que soient la forme et la nature des êtres que les Chinois mettent en scène, ils leur donnent immédiatement leurs goûts, leurs habitudes, et tous leurs instincts particuliers.

laquelle est écrit son propre nom, s'avancent en silence. A l'aide d'une corde, ils saisissent l'âme¹ du roi et l'emportent. Celui-ci s'éveille dans sa nouvelle demeure; sur les murs de la ville où on l'a conduit, il lit ces mots : *Frontières de l'empire des ténèbres*. C'est là que règne le juge des enfers, le roi de l'empire des morts, *Yén-wang*. Surpris de se réveiller en pareil lieu, le singe répond à ceux qui l'ont amené :

« Je sais bien que je suis sorti des trois mondes, mais je ne suis pas rentré dans les cinq éléments; je ne leur suis plus soumis. Pourquoi ces gros gaillards ont-ils osé m'effacer du milieu des vivants ? » — Et voilà que les deux mandarins du sombre empire, dont l'emploi était d'effacer le nom des morts, se mettent à le tirer de force pour l'entraîner; ils voulaient

¹ 魂魄 *Kouan-ling*, a ordinairement le sens d'âme humaine. Ici, cette âme est le पुरुष : des philosophes indiens, l'homme en petit, l'homme en raccourci, *pas plus long que le pouce*, अङ्गुष्ठमात्रः, tel que le reconnaissent les védantistes et aussi les sâmkhistes; à ces derniers, comme nous l'avons déjà remarqué, le bouddhisme a fait plus d'un emprunt. Ces deux personnages qui enlèvent l'âme du singe rappellent trait pour trait le dieu Yama lui-même, lorsqu'il vint enlever l'âme de Satyavân (l'époux de Sâvitri) durant son sommeil. Les Tao-ssé admettent aussi que l'on peut, en dormant, faire un voyage dans l'autre monde. (Voir le livre des *Récompenses et des peines*, traduction de M. Stanislas Julien, p. 40.) A propos des métamorphoses du singe, et de la facilité avec laquelle il contracte son arme et fait rentrer en lui les petits êtres sortis de son corps, on reconnaît qu'il possède, avec les armes divines, la connaissance des formules magiques, des secrets au moyen desquels on les retient et on les rappelle à soi après s'en être servi.

अस्त्राणि समग्रानि..... संहारानि.....

(*Mahābhārataṁ, Ādiparva*, lect. 130, vers 5131.)

le faire entrer ; mais le caractère impatient du roi des singes s'éveille tout à coup. Tirant de son oreille l'arme enchantée, tout en colère, il se courbe, saisit l'occasion, prend en main la masse de fer, et se met à frapper sur les deux sbires chargés d'entraîner les morts ; il en a fait de la viande morte¹, et s'échappe du nœud coulant jeté autour de son cou. Alors, s'ouvrant un passage, il pénètre dans la ville des morts. La terreur s'y répand ; les démons à tête de bœuf se sauvent à l'est et se cachent à l'ouest ; les démons à face de cheval s'enfuient au sud et se dispersent au nord, puis, montant au palais de *Sên-lö*², ils avertissent les rois de ce qui se passe, en criant : « Malheur ! malheur³ ! »

打爲肉醬. « Il en fit de la chair préparée pour être conservée, de la viande séchée ou salée. »

² **森羅**. C'est le nom du palais habité par Yama. Les démons à tête de bœuf, en sanscrit, गोमुखः, sont des espèces de yak-chas ; les démons à tête de cheval, en sanscrit, अश्वमुखः, sont les kinnaras.

³ Au commencement de cet épisode, il est dit dans le texte que le roi des singes avait **放下心** *Fang-hia-sin*, littéralement : déposé son cœur, c'est-à-dire, abdiqué, mis de côté les sentiments humains, les désirs terrestres. La glose s'étend longuement sur cette expression. Voici quelques-unes des réflexions qu'elle lui suggère : « Le roi des singes possédait en lui-même la vie des hommes et des choses, il l'avait absorbée complètement, il pouvait donc déposer son cœur. Le texte ne dit pas : son cœur se relâcha (*sin-fang-hia*), mais bien : il se débarrassa de tout sentiment personnel. Il y a là-dedans une belle pensée, que les hommes du siècle ne comprennent pas, eux qui n'ont pas encore échappé (aux misères du monde), et qui, en secret, se préoccupent du blâme et de la louange.... C'est là ce qu'on nomme la calamité d'un cœur qui se répand au dehors, et c'est l'entrée qui donne accès à la vie et à la mort.... Celui qui a abdiqué les sentiments humains vit dans un état d'abstraction ; il ne tient plus à rien, et pourtant il existe.... Il ne tient à rien, et il est le maître d'abandonner ce qu'il veut.... A la différence de

Il y avait dans les régions inférieures dix rois secondaires, nommés les dix rois remplaçants du sombre empire¹. Ils s'excusent devant le singe, qu'ils traitent de *grand immortel* ; si on a osé porter la main sur lui, c'est qu'on s'est trompé de nom : il y a tant de noms qui se ressemblent dans le monde des vivants ! « Comment vous appelez-vous ? Venez avec nous ; montons au palais de Sên-lö, et là nous examinerons le cas devant le grand juge qui siège du côté du sud². » D'abord, on feuilleta trois des registres sur

ceux qui n'ont pas renoncé à eux-mêmes, il voit même en dormant. Confucius a dit : « Au matin, j'écoute l'enseignement de la doctrine ; le soir, je puis être mort !... — Mais vivre et être exposé à mourir, ce n'est pas là connaître clairement la vraie doctrine. Celui qui a renoncé à ses sentiments personnels ne peut mourir jamais, mais peut vivre toujours..... Ainsi du singe, qui entre brusquement dans la ville du roi des enfers, après avoir tué ceux qui l'entraînaient. Le mort redevient vivant, et les vivants, à leur tour, deviennent des morts..... »

¹ 十代冥王 *Chy-tay-ming-wang*. Je m'abstiens de citer ici leurs noms chinois, qui ne se prêtent ni à la traduction littérale, ni à l'interprétation des caractères.

² Le dieu des morts de la mythologie indienne habite du côté du sud ; de là le nom de दक्षिणाश्रयपति, *régent de la partie méridionale de l'horizon*, qui est donné à Yama. Il est à remarquer que les adorateurs de Vichnou se croyaient affranchis, eux aussi, de la dépendance du dieu des morts. (Voir le *Vichnoupourâna*, traduction de M. Wilson, page 287.) C'est par la méditation, par l'absorption en Bhag'avat, par le renoncement, en un mot, qu'ils arrivaient à éviter la mort et la vie des naissances futures. A ce propos, je ferai observer que les Chinois ont encore emprunté aux Indiens l'idée des neuf organes creux, ou neuf portes. Ainsi, dans une glose de l'édition in-8°, on lit ces mots : « Les anciens ont dit : Le cœur du saint homme a sept ouvertures ; cela doit s'entendre des sens internes. Dans ce livre, on dit. En général, les neuf ouvertures concourent

lesquels étaient inscrits les noms de toutes les espèces d'animaux. Arrivé à l'article singe, le juge lut ce qui suit :

« Le singe ressemble à l'homme, mais son nom ne se trouve pas parmi ceux de l'espèce humaine. Il ressemble aux quadrupèdes, mais il ne marche point à la suite des animaux merveilleux tels que le *ky-lin*. Il a des rapports avec les volatiles, mais il n'est point soumis aux lois de l'aigle. » Il y avait encore d'autres registres; le roi des singes, les parcourant de l'œil, remonta au delà des noms des treize cents esprits inférieurs, et découvrit ces mots : *Sse-ou-kong*, « singe né d'une pierre céleste, ayant atteint l'âge avancé de trois cent quarante-deux ans, terme de sa vie. » A cette vue, il dit : « J'avais oublié ces circonstances de mon âge, à quoi bon les rappeler, et qu'est-il besoin de ce nom ? » — S'armant d'un pinceau, avec attention et d'une main exercée, il efface tous les noms appartenant à la race des singes. Après avoir effacé tous ces noms, il arracha le registre, en s'écriant : « C'est réglé, c'est réglé ! A partir d'aujourd'hui, je ne suis plus soumis à vos lois. » — Et il se fraya un passage hors des limites du sombre empire. Les dix rois n'osèrent l'approcher; ils se rendirent au palais de Nuées flottantes pour saluer le Pou-sa (*Bodhi-sattva*), roi des trésors de la terre, qui dut présenter, à cette occasion, une requête au ciel supérieur.

toutes à la sanctification du bouddhiste; cela doit s'entendre des organes externes. On peut voir par là que, en ce qui touche au corps humain, si les organes internes servent à former le saint homme (le sage, d'après l'idée de Kong-fou-tseu et des lettrés de son école), les organes externes servent à l'accomplissement de l'état de *Bouddha*. . . . » Ce sont là les *neuf portes de la ville* dont il est question dans la *Bhagavadguitâ*, et à propos desquelles M. Schlegel a dit en note : *Portæ enumerantur in hunc modum : bini oculi, binæ nares, binæ aures et os; hæ sunt septem in capite constitutæ; infra duæ, anus et membrum genitale*. Les lettrés omettent les deux derniers organes, qui n'ont point un rapport aussi direct avec le cœur, avec la pensée.

Le singe était retourné triomphant au lieu où ses quatre grands mandarins le croyaient encore endormi. Bientôt après, un jour que le souverain Seigneur de Jade¹ trônait dans le palais des nuées aux portes d'or, à l'heure où, tous rassemblés, les immortels, lettrés et guerriers du palais des plus hautes régions élevées faisaient leur cour, un messenger céleste² vint apporter un placet de la part du roi des Dragons de la mer orientale, qui se plaignait des méfaits du roi des singes, et demandait des troupes pour le combattre. Quelques instants après, arrive un autre placet, présenté par le roi des enfers, et qui contenait ce qui suit :

« Dans le sombre empire habite celui qui régit le principe grossier de la terre. Au ciel, il y a les purs esprits ; sur la terre, il y a les génies d'un ordre inférieur : les deux principes subissent les lois d'une rotation perpétuelle. Les êtres animés ont la vie, les êtres inanimés ont la mort, et ils reviennent sous la forme de créatures : il en est ainsi pour toutes les classes d'êtres. Or voici qu'un certain roi des singes (suivent ses noms et les détails de sa naissance), emporté par

¹ *Yu-ty* « le très-vénérable empereur » ; cette expression appartient à la secte des *Tao-ssé*.

² 真人 *Tchin-jin* ; c'est ainsi que les *Tao-ssé* nomment les êtres qui peuvent laisser de côté leur corps mortel, se rendre invisibles et aller où ils veulent. Ces *Tchin-jin* ressemblent aux *Djoguis* indiens arrivés à la puissance surnaturelle par la méditation, ou à ceux qui, selon le système des *sânkhistes*, possèdent au plus haut degré la qualité de la bonté et de la vérité (*sattva*). En tant que génies, il se rapprochent tout à fait des *siddhâs* du panthéon hindou. (Voir la définition qui en est donnée dans le *Vichnoupourâna* de M. Wilson, p. 227.)

la colère, par la méchanceté, par l'esprit d'insubordination, et se vantant d'être un esprit qui pénètre tout, a maltraité les démons des neuf cercles de ténèbres. Fier de sa grande force, il a injurié les dix rois secondaires du sombre empire, et pénétré dans le palais de *Sén-lō* pour anéantir son nom ainsi que ceux de toutes les espèces de singes. Il ne veut pas se résoudre à ce que les singes, après avoir vécu longtemps, s'éteignent pour tourner dans la roue, et chacun d'eux n'est plus condamné à vivre ni à mourir. Dans mon indignité, j'adresse mes humbles supplications au Ciel tout-puissant, le priant de daigner envoyer des guerriers célestes pour réduire ce monstre; par là sera rétabli l'ordre en ce qui touche aux deux principes du ciel et de la terre, et une paix éternelle sera rendue au monde. — Requête respectueuse. »

Le Dieu suprême promet de leur venir en aide; mais les saints qui l'entouraient se demandaient quel pouvait être ce singe extraordinaire. Par ordre du souverain des lieux, deux étoiles partirent vers le roi des singes, pour le prier de paraître devant leur maître. Celui-ci s'empressa d'obéir, et, montant sur une nuée, il s'éleva tout joyeux vers les hautes régions de l'empirée. Il allait vite, mais l'étoile de Vénus, chargée de le guider, le laissait loin derrière elle. Arrivé à la porte du ciel, le singe veut entrer, et voilà que des sentinelles, armées de grands glaives, lui ferment le passage. Toujours disposé à se fâcher, le singe cherche querelle à l'étoile, qui l'a trompé, en l'invitant à venir se heurter contre des portes closes; il parle déjà de s'en aller. « C'est ta faute, répond en riant l'étoile de Vénus; tu es resté en arrière, les gardiens, ne te connaissant pas, ont refusé de t'ad-

mettre. » Elle dit un mot aux terribles sentinelles, et le singe voit s'ouvrir devant lui les portes des demeures célestes ¹.

A la vue du souverain seigneur, le pauvre singe se trouble, il oublie de saluer ! C'est un grand crime, qu'il cherche à racheter par l'humilité de son attitude et de son langage, et qui excite l'indignation des magistrats du palais céleste. Quoi ! il a un corps d'homme, et il ignore les rites ! Mais, dans toute la cour du divin Maître, il n'y a qu'un emploi qui puisse lui convenir : celui de gardien des chevaux. L'étoile

¹ La glose, continuant de développer la théorie de la transmutation des métaux et de la pierre philosophale, dit à ce propos : « Ceci montre clairement que celui qui possède la connaissance de la transmutation des métaux et de la grande science de la pierre philosophale, 金液還丹大道, jouit d'une longue vie, en harmonie avec les lois célestes, monte jusqu'au neuvième ciel, et entre en relations familières avec le Maître suprême : on ne peut l'empêcher de monter jusque-là. Le Maître suprême est le souverain du ciel et de la terre ; par son pouvoir, il récompense et punit les vivants et les morts. (幽明, littéralement : l'obscur et le lumineux, les ténèbres et la lumière. C'est une expression élégante, empruntée à l'historien Ssé-ma-tsien.) Il a le secret du passé et du présent. . . . » Il y a dans tout ceci un singulier mélange d'alchimie, de matérialisme et de croyance en un dieu maître du ciel et de la terre, et qui récompense et punit les vivants et les morts. Quel est ce roi du ciel, Brahma, Bouddha ou le Chang-tien des lettrés ? On ne peut le savoir au juste. Il s'agit probablement de l'Adibouddha, ou Bouddha créateur des théistes, qui admettent un dieu doué des attributs que les Indiens accordent à Brahma. Dans ce récit étrange, on voit, réunis aux Bodhisattvas les dieux des Tao-ssé et les divinités brahmaniques ; ils agissent de concert et vivent en bonne intelligence, conformément au proverbe chinois : les trois religions n'en font qu'une,

de Vénus l'installe dans ces fonctions, et il a si fort à faire, qu'il passe les jours et les nuits sans dormir. Un pareil emploi ne tarde pas à l'ennuyer, d'autant qu'il entend dire qu'à la cour du roi des cieux il n'y a pas de rangs distincts; il n'est encore lui-même qu'une sorte de surnuméraire¹. S'il s'acquitte de sa

¹ 未入流, *non encore entré dans les séries, dans les catégories.* (Voir le Dictionnaire de Morrison, au mot *Wei*.) « Il n'y a point de rangs, dit le commentateur; les saints hommes sont devenus capables de connaître et d'acquérir l'intelligence céleste; ils agissent d'après les lois du ciel; ils transforment les deux principes; ce sont des esprits éclairés qui ont le don des mille métamorphoses: ils ont la vie, et ils sont sur le même rang que le ciel. Pourquoi? Par les métaux, les rangs sont fixés durant tout un *kalpa* (劫), sans pouvoir être confondus; par la pierre philosophale, l'essence du soleil et de la lune a donné à l'esprit sa perfection. C'est, dans son ensemble, l'air (le souffle, l'essence) du principe supérieur; car, ce qui enveloppe le ciel et la terre, c'est l'air; ce qui transforme les métaux et produit la pierre philosophale, c'est encore l'air. Il n'y a rien que l'air n'embrasse, il n'y a rien dans quoi ne se trouve l'air, qui sert à la production des métaux et de la pierre philosophale. » Un écrivain a dit: « Contenir les mouvements de la vie, nourrir et fortifier l'esprit, pratiquer à fond la vertu, ce sont là les trois lumières. Tous les vices tendent à chasser violemment cet esprit droit et juste qui demeure toujours vivant. » Il a dit encore: « Les ténèbres qui se répandent (dans l'esprit) mettent obstacle aux transformations, et, dans le milieu obscur qu'elles produisent, elles enveloppent tous les êtres, et enserrant la vérité comme dans un filet. » Puis, cherchant à mettre sa doctrine d'accord avec celle de Confucius et des anciens sages, le commentateur ajoute: « Quelle différence y a-t-il (entré cette doctrine) et ce que dit le *Y-king*, par ces mots: Au ciel et à la terre correspond la vertu; au soleil et à la lune correspond la clarté (de son intelligence); aux bons et aux mauvais génies correspondent le bonheur et les calamités? — Et dans le *Tchong-yong*: le ciel et la terre coordonnent, les dix mille êtres se

besogne avec diligence, on lui dira : Bien ! S'il se montre négligent, il sera sévèrement châtié. C'en est assez ; le roi des singes prend le parti de retourner à la montagne où il vit en souverain. S'élançant à travers les portes, qui s'ouvrent devant lui, parce que les gardes savent son nom cette fois, il prend son vol sur un nuage et va s'abattre au milieu des siens.

Le retour du roi fut célébré par un banquet, et on annonça l'arrivée du roi des Dragons unicornes, qui fut introduit, et dit en s'inclinant avec respect :

« Depuis longtemps, j'ai entendu dire que Votre Majesté appelle auprès d'elle les sages ; il n'a pas dépendu de moi de venir plus tôt lui présenter mes devoirs. Ayant appris que Votre Majesté, après avoir été enregistrée parmi les employés de la cour céleste, a mis le comble à ses désirs par un retour glorieux, je suis venu tout exprès pour lui offrir cette robe de couleur jaune, en signe de congratulation. Si

développent et grandissent. — Tous commencent par être jeunes et s'habituent aux pratiques de la vie (et de la vertu) ; ceux qui parviennent à la perfection, on a donc le droit de les nommer les saints hommes qui sont en harmonie et en union avec le ciel. » En me reportant au grand commentaire de l'édition impériale du *Tchong-yong* (invariable milieu de Confucius), je trouve l'explication suivante de ce court passage : « Le mot *oey* (位) du texte signifie disposer en ordre, mettre l'ordre et la paix dans les choses. Le mot *yo* (育) signifie gagner sa vie, se développer dans la vie. » Ce qui revient à dire : le ciel et la terre disposent les êtres selon leur rang et leur condition ; ceux-ci se développent d'eux-mêmes, mais sous l'influence du double principe créateur ; leur vocation est donc de se perfectionner pour remonter à leur source.

elle veut bien me retenir à son service, je suis prêt à lui témoigner tout le zèle d'un sujet dévoué. »

Dans sa joie, le roi des singes lui donna le titre de ministre, de vice-roi et de commandant du premier corps d'armée. Ce nouveau venu (qui était un intrigant, dit en note l'éditeur chinois) persuada au singe de faire écrire sur sa bannière les noms et titres de *Tsy-tien-ta-ching* « grand saint ordonnateur du ciel¹. » Mais la fuite du saint personnage avait été annoncée au Maître souverain, qui se mit en devoir

¹ Le commentateur fait ici cette remarque : « Le roi des singes avait la même origine que le ciel ; il n'y avait donc rien en quoi il pût se trouver en opposition avec le ciel ; aussi fallut-il qu'un roi des esprits unicorues le poussât à la résistance. . . . En acceptant la robe jaune et en inscrivant son nouveau titre sur sa bannière, il se déclarait indépendant, maître absolu, et disait : « Je ne relève que de moi, et non du ciel ! » Une glose de l'édition in-8° dit encore : « Dans l'homme, il n'y a que le cœur, et le cœur est ce qu'il y a de principal. . . Quand ce singe obéit à son cœur, il est singe, et cela lui suffit. Quand il est singe de pierre, il se nomme le Beau roi des singes ; il ne se sépare pas encore de ceux de son espèce. Il va plus loin dans ses prétentions, et devient *Sun-ou-kong*, le petit-fils que le détachement éclaire. Peu s'en faut qu'il n'atteigne à ce détachement des choses terrestres. Pourquoi paraît-il devant le palais des Dragons ? Tout à coup, il prend le nom de Grand Saint du ciel, et, une fois ce nom prononcé, non-seulement le détachement disparaît, mais encore le singe a changé de nature. Bientôt il se répand au dehors, il perd la tranquillité et s'attire beaucoup d'affaires. Puis il a une sinécure dans le ciel, puis il devient le Grand Saint d'en haut, puis il se révolte, et, au milieu de tous les démons, il ne peut plus se recueillir. Il faut qu'il soit enfermé sous la montagne des Cinq-Éléments (après sa chute) pour que le singe intelligent revienne à son premier état. . . Ce qui fait que le cœur du sage est brillant comme un miroir, c'est qu'il est en un repos absolu ; être en un repos absolu, c'est ne pas même connaître que le cœur est le cœur. . . . »

d'envoyer des troupes pour le châtier. Il nomma général en chef, chargé de soumettre les esprits rebelles, Tao-ta-tien-wang-ly-tsing; les trois grands No-tcha-tay-tseu reçurent le titre de régents des trois océans¹. Voilà donc les armées célestes qui s'ébranlent pour aller punir le singe de sa fuite précipitée. Après les défis et les provocations d'usage, de grands combats sont livrés, dans lesquels l'avantage reste au roi des singes. Il y a là des détails charmants, un peu puérils, et des descriptions d'armes fort agréables à lire en chinois, mais qu'il serait inutile de traduire

¹ Il y a, dans le texte, 托塔天王李精 *To-ta-tien-wang-ly-thsing*. Ce nom est écrit aussi, et plus souvent, *To-ta-ly-tien-wang*, ou simplement *Ly-tien-wang*. De *Ta-to-ly-tien-wang* (en admettant que les trois premiers caractères soient purement phonétiques, quant aux deux derniers, ils représentent le mot sanskrit *Déva*), on pourrait tirer *Dattali* (*Déva*), nommé aussi *Dattâtri* (*Déva*), l'un des richis des anciens âges, fils de Poulastya, et considéré aussi comme Agastya lui-même, devenu le régent de l'étoile Canopus. Mais je ne vois pas ce que viendrait faire ici ce personnage, qui n'appartient point à la tradition bouddhique. Le mot chinois *ly* (littéralement *prune*) est aussi le nom d'une étoile qui, dans les magistratures du ciel, « a pour emploi de gouverner les choses militaires. »

Voir le Dictionnaire de *Khang-hy*. Quant à 那吒 *No-tcha*, je serais tenté de le rectifier ainsi : 邪 *yé*, ce qui donnerait *Yé-tcha*, *Yakcha*, d'autant plus que ces personnages sont nommés plus loin

了叉 *Ya-tchay*, qui est la véritable transcription du sanskrit *Yakcha*. Cependant, de *No-tcha* on peut tirer *Nadya*, les rivières personnifiées, que l'on trouve invoquées quelquefois, au commencement du *Pantchatantram*, par exemple, immédiatement après les *Siddhâs*. Il ne faut pas oublier que le singe est ici la personnification du feu, qui ne pouvait pénétrer au fond des eaux; des rivières ne seraient-elles pas bien venues à l'attaquer?

ici. Les personnages mis en scène s'injurient, se menacent et s'attaquent vivement avec des armes sur-naturelles ; tour à tour bouffons et sérieux, luttant entre ciel et terre, ils s'agitent comme les esprits d'une fantasmagorie.

Vaincu dans une première rencontre, malgré ses efforts trente fois renouvelés, l'un des fils du roi du ciel vient annoncer à son père que le singe est invincible, et qu'il porte une bannière sur laquelle sont écrits les titres usurpés par le rebelle : « Grand saint ordonnateur du ciel. » Pendant ce temps, le singe, félicité par les fées des soixante et douze cavernes, ne songe qu'à mieux établir sa puissance. Il donne donc à ses six frères des titres analogues au sien, s'attribuant ainsi une autorité absolue sur les choses du ciel. D'autre part, le roi du ciel, renonçant à employer la force, consent à laisser à ce grand saint le titre qu'il sait si bien défendre. L'étoile de Vénus est chargée d'aller lui porter cette nouvelle, en l'invitant à monter de nouveau vers les régions célestes, où il se verra confirmé dans ses dignités. Le roi du ciel ordonne à son directeur des travaux de dresser pour le grand saint, à droite du jardin des Pêchers immortels¹, un trône, qui fut placé dans un palais. Dans ce palais, il y eut deux intendants ; l'un se nommait la Parfaite quiétude, l'autre l'Esprit paisible. Une foule d'immortels d'un rang secondaire furent,

¹ 蟠桃. Pêchers fabuleux, qui ne fleurissent qu'une fois tous les trois mille ans. (Voir Morrison, au mot *Fan*.)

en outre, préposés au service de cette demeure céleste¹.

Cependant le singe menait la plus douce et la plus tranquille existence dans son palais. N'ayant rien à faire qu'à manger et à dormir, il flânait à travers l'Olympe, si bien que le roi du ciel, craignant que cette oisiveté n'attirât quelque fâcheuse affaire, se décida à nommer le roi des singes gardien du jardin des Pêchers immortels.

Comme il allait entrer dans le jardin, voici que la Terre vient à sa rencontre et lui demande : « Grand Saint, où allez-

¹ Le roi des singes a déjà triomphé du roi des Dragons et du roi des enfers; maintenant il impose des conditions au roi du ciel (nommé ici *Yu-ty* « l'empereur de Jade »). Tous ces succès, il les doit à la connaissance, acquise précédemment, des secrets de l'Intelligence, ou *Bodhi*. La glose dit : « Le ciel ou les *Dévas*, qui avaient regardé le saint personnage comme un mauvais génie, prenaient la vérité pour l'erreur; lui, au contraire, en faisant de ses frères (les rois des crocodiles, etc.) autant de saints, il transforma l'erreur en vérité. Non-seulement les *Dévas* ne pouvaient soumettre les saints, mais même ils ne pouvaient soumettre les mauvais génies. Et tandis que les *Dévas*, regardant le saint personnage comme un mauvais génie, ne pouvaient soumettre un seul d'entre les démons, le saint, en élevant au même degré que lui les démons, ses frères, gardait son autorité sur toute la troupe des saints. . . . » D'où il résulte que les *Dévas* du ciel brahmanique, en méconnaissant la véritable nature d'un personnage initié à la révélation bouddhique, trahissaient leur impuissance et leur incapacité. En lui accordant une place à part dans leur Olympe, ne semblent-ils pas aussi capituler avec la doctrine nouvelle, se retirer devant elle et céder la place à ceux qui la représentent? C'est ainsi que les bouddhistes, en ôtant le sceptre à Brahma, l'ont relégué, inactif et impuissant, dans un coin du ciel; une place aussi a été donnée à Civa et aux troupes de démons qui le servent.

vous ? — J'ai été nommé par le roi du ciel intendant du jardin des Pêchers immortels, et je viens faire ma revue. » — A ces mots, la Terre s'empresse de le saluer; elle appelle tous les employés du jardin, pour qu'ils viennent s'incliner devant le Grand Saint, puis elle introduit celui-ci. Le singe voit :

Des pêchers robustes, étincelants de fleurs divines; — chargés de fruits abondants et qui se touchent; les rameaux s'inclinent. — On ne dirait pas des arbres merveilleux, mais bien des pêchers ordinaires. — Ce sont les arbres qui croissent et se développent spontanément à l'ouest, et dont le fruit se nomme la Mère du ciel du lac d'Ambroisie ¹.

Interrogée par le singe, la Terre lui apprend que ces pêchers sont au nombre de trois mille six cents. Ceux qui sont en avant fleurissent une fois dans trois mille ans; tout homme qui mange un de leurs fruits devient immortel. Au milieu, se trouvent ceux qui ne fleurissent qu'une fois dans six mille ans; tout homme qui mange un de leurs fruits peut voler dans les airs, et vivra toujours, sans vieillir. Enfin, tout au fond, se trouvent ceux qui ne fructifient qu'une fois en neuf mille ans; tout homme qui mange un de leurs fruits vit éternellement, et dans une parfaite harmonie avec le Ciel et la Terre. Il y en avait douze

¹ Dans Morrison (au mot *Fan*), ils sont appelés la mère du ciel de l'ouest. Les deux caractères que je traduis par lac d'ambroisie,

瑤池, signifient, le premier, « pierre précieuse de couleur rouge, et le second, « fossé. » Dans le roman bouddhique intitulé *Blanche et Bleue*, traduit par M. Stanislas Julien, on voit (chap. v) Blanche aller cueillir, sur les bords de ce même lac, la plante d'immortalité, confiée à la garde d'un jeune immortel à tête de singe.

cents de chacune des trois espèces, qui ne différaient que par la couleur du fruit¹. La vue de ces pêches merveilleuses devint une grande tentation pour le singe. Négligeant toute autre promenade, il rôdait dans le jardin, et regardait d'un œil avide les fruits à moitié mûrs, qu'il eût croqués à belles dents, si les employés aux ordres de la Terre n'eussent été sans cesse sur le qui-vive. Pour tromper la surveillance de ces gardiens armés, il leur dit qu'ils peuvent aller se coucher, et qu'il se charge de faire bonne garde en leur absence.

Dès qu'il les a vus partir, le singe se dépouille de son bonnet et de ses vêtements, puis il se met à grimper sur l'arbre. C'était un grand pêcher aux fruits mûrs et transparents. Il en cueille un certain nombre, tandis qu'il est sur la branche, et se met à les avaler d'une bouchée; puis il descend de l'arbre avec précipitation, reprend son bonnet et ses vêtements, et rappelle les gardes en leur disant de retourner sur la plate-forme qui leur sert de lieu d'observation. Quant à lui, il s'en alla dans sa demeure, et resta absent du jardin deux ou trois jours.... Il était enchanté d'avoir dérobé le fruit merveilleux; mais, un matin, la reine des cieux², ayant résolu de préparer un grand banquet, ouvrit les portes

¹ La glose cherche à établir un rapport entre ce jardin des Hespérides et la double théorie des *Kwas* et des deux principes. Ce qui ressort de plus clair, au milieu de ces explications tout à fait obscures, c'est que les trois espèces de fruits qui mûrissent une fois dans trois mille, dans six mille et dans neuf mille ans, se rapportent à ceux qui obtiennent l'un des trois états ou Véhicules, de *Grāvaka*, *Pratyékabouddha* et *Bodhisattva*.

² Cette reine des cieux, 天母, est la Dêvî, en tibétain *Lhamou*, des bouddhistes de l'Inde.

précieuses, le lac d'Ambroisie étant le lieu choisi pour célébrer la fête des Pêches immortelles¹. Voici qu'entrent d'abord sept jeunes filles divines, vêtues de robes de couleur rouge, bleue, verte, jaune, violette, blanche, noire, portant chacune sur la tête un panier de fleurs. Elles allaient au jardin des Pêchers, cueillir les pêches pour la fête. Arrivées devant la porte du jardin; elles aperçoivent la Terre, les gardiens armés placés par elle, et les deux grands mandarins du palais du Grand Saint (du singe), qui leur défendent d'entrer. S'approchant de ces personnages, les jeunes filles immortelles leur dirent : « Nous avons reçu un ordre de la Reine du ciel, qui nous enjoint de cueillir les pêches du jardin, pour célébrer la grande fête.

« Jeunes Immortelles, répliqua la Terre, arrêtez. Maintenant les choses ne sont plus comme par le passé. Les cinq Vénérables (le dieu du ciel et ceux qui président aux quatre saisons) ont été mis à la retraite. C'est le Grand Saint du Ciel rectifié qui commande ici; présentez donc votre requête à ce Grand Saint, alors nous oserons vous ouvrir les portes.— Où donc est ce Grand Saint? — Dans la galerie, à dormir.— En ce cas, allons donc le chercher; partons, sans plus tarder. »

La Terre se joint aux jeunes filles immortelles, et va, en leur compagnie, chercher le singe jusque dans la galerie des Fleurs; elles ne l'y trouvent pas. Dans cette galerie, il y avait bien son bonnet et ses vêtements; mais où était-il allé? Elles poursuivent leurs investigations de tout côté, sans arriver à aucun résultat. C'est que le Grand Saint, après avoir avalé quelques pêches, s'était métamorphosé en un petit homme long de deux pouces. Perché à l'extrémité d'une branche, il dormait à l'ombre². »

¹ Il y a, dans le texte chinois, 勝會, littéralement : « vainqueur — assemblée. » Expression qui pourrait signifier la réunion des Djinas, जिनसङ्गः.

² Il avait dépouillé sa forme matérielle et grossière pour prendre

Les sept jeunes filles immortelles étaient donc fort embarrassées. Comment retourner près de leur souveraine, sans avoir accompli leur mission? Encouragées par l'un des grands mandarins du jardin des Pêchers, qui leur conseillait de passer outre, en prenant sur lui la responsabilité de leurs actions, elles se mettent à l'œuvre. Déjà elles ont rempli trois paniers des fruits cueillis sur les pêchers de la première et de la seconde catégorie. Au moment où elles vont porter la main sur les plus précieux, sur ceux de la troisième espèce, elles voient un intervalle entre les fleurs et les fruits, causé par l'absence des pêches que le singe a mangées. D'abord elles regardent à l'est et à l'ouest; sur la branche méridionale, il y a des pêches moitié rouges et moitié blanches. La jeune immortelle vêtue de bleu attire la branche, la jeune immortelle vêtue de rouge détache le fruit. C'était précisément la branche sur laquelle dormait le roi des singes, transformé et enivré par le suc des pêches surnaturelles. Tout à coup, il revient à lui et reprend sa forme première; tirant de son oreille son arme divine, il gourmande de sa grosse voix les jeunes immortelles, en les traitant de méchantes petites fées. Celles-ci expliquent qui elles sont, pourquoi elles sont venues, et le singe demande quels sont les personnages invités au banquet de la *Dévi*.

celle de *Pouroucha*, de l'être en raccourci, inaccessible aux choses de ce monde. Comme le ver à soie, il était sorti, laissant là sa grosse enveloppe, ses vêtements et son bonnet.

« Ce sont, répondent les jeunes immortelles, ceux qui y sont conviés d'après l'ancien usage, savoir : pour l'ouest, le Bouddha, roi de cette partie du ciel, les Bodhisattvas, les Arhats; pour le sud, Kouan-yn (Avalokîtêvara); pour l'est, Tsong-ngên-chinh-ty (Mahâ-Karouna-Bouddha), les vénérables Immortels des dix continents et des trois îles; pour le nord, les Esprits-merveilleux, et pour le centre, les Immortels de toutes les extrémités et tous les coins. A ces cinq Vénérables de premier ordre, il faut ajouter l'Étoile des cinq Boisseaux; puis, pour les régions supérieures, les quatre grands empereurs des Trois puretés; les Immortels de l'air; pour les régions intermédiaires, le Dieu de Jade, les Esprits immortels des prisons de la mer des neuf limites; pour les régions inférieures, le Régent des ténèbres, les habitants de la terre devenus immortels après avoir traversé le siècle...¹ »

¹ La glose, qui paraît écrite par un écrivain matérialiste, dit que les quatre points cardinaux et le centre, représentés ici par autant de saints personnages et d'immortels de diverses classes, ne signifient rien de plus que les cinq éléments. (Voir, sur cette interprétation des cinq Bouddhas, l'*Introduction à l'Histoire du Bouddhisme indien* de M. Eug. Burnouf, p. 116 et suiv.) Dans notre texte, nous avons, pour l'ouest, Bouddha, les Bodhisattvas et les Arhats, tous les saints du Bouddhisme indien. Au sud, se trouve Kouan-yn (*Avalokîtêvara*), connu aussi sous le nom de *Padmapâni*, et qui est particulièrement révééré des Népalais et des Chinois. Les mots: 崇恩

帝 « élevée, grande — faveur — saint — empereur, m'ont

paru correspondre au sanskrit महाकरुणसिद्धेशः. Mahâkarouna est un Bodhisattva qui a donné son nom à un *sôûtra* cité par M. Eug. Burnouf, et dont le texte existe en tibétain. On voit que le nord n'a plus que des esprits merveilleux, sans noms particuliers; le centre ne renferme non plus que des immortels, très-nombreux, mais aussi mal définis. Chacune des trois régions est désignée par le mot 八

洞, littéralement : « les huit profondeurs, ou les huit cavernes; » il y a celles d'en haut, du milieu et d'en bas. Les quatre Empereurs

Le singe prétendit avoir le droit d'assister à ce banquet, en sa qualité de grand saint. Il s'élance sur un nuage vers le lac d'Ambroisie, et se trouve bientôt en présence du grand Immortel aux pieds rouges¹.

« Respectable sage, lui dit-il, où allez-vous ? » — L'Immortel répondit : « La déesse Tien-mou m'a donné l'ordre de convier aux festin des Pêches ceux qui doivent y assister. — Respectable sage, reprit le Grand Saint, vous êtes dans l'erreur ; le dieu de Jade, sachant que je puis voler sur un nuage avec rapidité, m'a désigné pour aller de toutes parts faire les invitations. Je suis allé d'abord préparer la cérémonie dans le palais Tong-ming (de l'Esprit pénétrant) ; ensuite je me rendrai au banquet. » — L'Immortel aux pieds rouges était éclairé et doué de rectitude ; et pourtant il prit ce mensonge pour la vérité. Faisant retourner en arrière le nuage propice qui le portait, il s'envola droit vers le palais Tong-ming, tandis que le Grand Saint (le singe), au moyen de formules magiques par lui répétées, se métamorphosa. Ce fut la propre forme de

des trois Puretés, placés dans les régions d'en haut, sont les quatre *Tathâgatas*, dont les noms se trouvent cités dans l'*Introduction à l'Histoire du Bouddhisme indien* (page 530) : « A l'orient, Akchôbhya ; au midi, Ratna Kêtu ; à l'occident, Amitâbha ; au nord, Dundubhigvara. » (Les cinq empereurs célestes des Tao-ssé sont cités aussi au *Livre des Récompenses et des Peines*, traduit par M. Stanislas Julien, p. 11). Pour les régions intermédiaires, on voit reparaître le *Yu-hoang*, dieu de Jade des Tao-ssé, qui ressemble un peu à Indra. Enfin, dans les régions inférieures, ce sont les dieux des enfers et ceux qui, parmi les vivants, sont déjà destinés à l'immortalité. 注世地仙, littéralement : « les immortels qui ont flotté (comme l'eau qui coule) à travers la terre du siècle. »

¹ Cet immortel aux pieds rouges (ou aux jambes nues) ressemble beaucoup à Nârada ; comme celui-ci, il accomplit les messages des dieux et sert d'intermédiaire entre le ciel et la terre. Il joue un grand rôle dans les légendes bouddhiques chinoises.

l'Immortel aux pieds rouges qu'il revêtait, et en peu de temps il arriva au-dessus du lac d'Ambroisie. Parvenu auprès des galeries précieuses, il retient son nuage, met pied à terre légèrement et pénètre dans l'enceinte. »

Là, tout était disposé pour un banquet, mais aucun des convives immortels ne se trouvait présent. Le singe avance, regarde avec attention; il lui arrive une bouffée enivrante : la vapeur d'un vin exquis lui monte au cerveau et lui fait venir l'eau à la bouche¹. Oh! qu'il eût bien voulu le goûter! Mais comment faire? Recourant encore à la magie, il mâche ses poils, en disant: « Changez! » Et les voilà qui se transforment en petits vers qui provoquent le sommeil. Ils se glissent dans le corps des hommes, et alors vous voyez ces hommes languissants, la tête penchée, l'œil à demi clos, s'en aller dormir.

Décidé à enlever ce précieux régal assaisonné de toutes les saveurs, le Grand Saint pénètre dans la grande galerie. Là est la tymbale dans laquelle on boit l'ambroisie, là sont les amphores. Sans prendre la peine de mesurer, il avale à longs traits le précieux liquide. Mais voilà qu'il est ivre²; il

¹ 止不住口角流涎, littéralement : « Il ne put empêcher qu'au coin de sa bouche la salive ne coulât. » Il y a une expression analogue dans le *Mahābhārata*; lorsque l'ogre Hidimba voit le fils de Pāṇdou couché à ses pieds, et qu'il se réjouit de le dévorer, il laisse échapper cette exclamation : स्नेहवान् प्रस्रवति जिह्वा पर्व्यति मे मुखं ॥. « Ma langue fait couler des gouttes de graisse; elle lèche ma bouche tout à l'entour. »

² « Ce fut là une ivresse véritable, divine, et telle qu'on n'en a jamais vu depuis. » (Note de l'éditeur chinois.)

essayé de retrouver son chemin. — « Mauvais, mauvais ! se dit-il à lui-même ; et encore voilà les invités qui vont arriver l'un après l'autre ! Après tout, il n'y a pas grand mal ; allons-nous-en d'ici... C'est une excellente idée... Le mieux sera de retourner dormir dans le palais du jardin des Pêcheurs. » — Et d'un pas mal assuré, marchant sans savoir où, il part et se trompe de chemin.

Il était arrivé jusqu'au trente-troisième ciel, où est le palais de l'Adibouddha¹, au lieu où réside Lao-tseu. Celui-ci, alors absent, se trouvait dans la tour de la Pierre philosophale, en compagnie de Dīpaṃkara Bouddha², enseignant la doctrine au milieu des auditeurs et des grands de sa cour. Le Grand Saint (le roi des singes) ne sait à qui parler. A côté d'un fourneau qui sert à préparer la pierre philosophale,

¹ Il y a, dans le texte, 兜率天 *Téou-sô-tien*, littéralement : « exciter — régler — ciel ou dieu. » Dans le Dictionnaire de Khang-hy, on lit au mot *sô* : « Son cœur est (fixé, établi) dans le dieu qui excite et règle (les êtres, qui leur donne la vie et les dirige) ; dans le palais de celui qui étend au loin sa puissance et qui retient dans le devoir, il écoute l'enseignement de la loi. » Les mots que je traduis par « étend au loin sa puissance et retient dans le devoir » sont 彌勒 *My-lé*, que l'on sait être le nom du Bouddha, considéré comme créateur et maître des êtres, c'est-à-dire l'Adibouddha des théistes, appelé aussi *Adinātha* et *Svagaṃboū*. (Voir l'Introduction à l'Histoire du Bouddhisme de M. E. Burnouf, p. 222.)

² Tel est, je le crois, le sens des deux caractères 燃燈 *Jen-téng* « qui allume la lampe, qui produit la clarté d'une lampe. » Ce Bouddha Dīpaṃkara est le dernier dans la série des âges. Il est cité dans le *Lotus de la bonne Loi* de M. E. Burnouf, p. 14, et souvent aussi dans la *Vie de Bouddha*, publiée en tibétain, et traduite en français par M. E. Foucaux.

il y a cinq calebasses, dans lesquelles se cuisent les pîlules merveilleuses. Alors, le Grand Saint se dit à lui-même :

« Ces choses-là doivent être ce qu'il y a de plus précieux chez les Immortels. Depuis que j'ai obtenu la grande Intelligence jusqu'à ce jour, j'ai appris à connaître la vérité intrinsèque et extrinsèque et tout ce qui s'y rapporte. Il convient de préparer ce breuvage merveilleux, afin de rendre service aux habitants de la terre, après quoi j'arriverai, sans plus tarder, dans ma demeure. Oh ! j'ai fait là une bonne trouvaille ! Puisque j'ai rencontré ce précieux breuvage, sans attendre davantage, je vais en avaler quelques gorgées... »

A peine a-t-il dérobé cette ambroisie, qu'il se sent pris d'une sorte d'ivresse. Craignant d'avoir irrité le seigneur du ciel, il s'évade par la porte de l'ouest, et descend, à l'aide d'un nuage, sur la montagne habitée par les singes, ses sujets. Les quatre grands mandarins qui gouvernent en son absence, et les génies-fées des soixante et douze cavernes célèbrent son retour par des cris de joie. Il croyait n'avoir été absent que bien peu de jours ; mais les jours du ciel sont des années de la terre. Il était resté cent dix ans hors de son royaume. A la suite du banquet dans lequel on a célébré son retour, le Grand Saint, le roi des singes, raconte ce qu'il a fait ; il promet de retourner dans les hautes régions puiser le breuvage merveilleux qui donne l'immortalité. Partant aussitôt vers le lac d'Ambroisie, où les convives réunis pour le banquet des Pêches immortelles étaient encore assemblés, il saisit le breuvage précieux et revient le

verser à tous les siens, qui le boivent à longs traits¹. Or les sept jeunes Immortelles dont nous avons parlé plus haut étaient retournées auprès de *Dévi* lui rendre compte de leur mission. « Eh bien ! avait demandé la déesse, en apportez-vous beaucoup de ces Pêches immortelles ? » Les jeunes filles durent raconter comment la rencontre inattendue du Grand Saint et ses rudes paroles les avaient empêchées d'accomplir entièrement la tâche qui leur avait été confiée. La-dessus, la déesse va trouver le Maître des dieux pour lui expliquer l'affaire ; mais avant qu'elle eût dit un mot, arrivent un échanson et d'autres immortels, qui s'écrient : « Un être inconnu, jetant le désordre au milieu du banquet des Pêches immortelles, a dérobé et mangé les fruits divins ! . . . » Des divers lieux où le singe a commis des méfaits, on apporte des plaintes : il a dérobé le breuvage immortel dans le palais de l'Adibouddha, et déserté le poste qui lui avait été assigné dans le jardin des Pêchers. Transporté de colère, le roi des cieux, le Maître suprême met sur pied ses armées.

Les troupes célestes viennent donc attaquer le mont *Hoa-ko*. Mais le roi des singes a fait sortir les esprits cornus et les fées des soixante et douze cavernes ; il se rit des menaces de toutes les puissances célestes. Une étoile (l'étoile aux neuf splendeurs) s'avance bravement, et lui reproche ses crimes : « Tu as commis

¹ Ici le singe rappelle Garouða allant dérober l'ambrosie pour la porter aux serpents ; mais le singe n'a point à lutter ni à braver la foudre pour ravir le précieux trésor.

dix péchés ! Tu as d'abord volé les pêches, puis le vin du repas, puis troublé le banquet des Pêches immortelles, etc. Ne le sais-tu donc pas ? — Et oui, je le sais bien, répond le singe en se moquant, tout cela est vrai ; mais que veux-tu ? — Te forcer à te soumettre, ainsi que l'ordonne le Maître des cieux ! » Le combat s'engage ; après bien des péripéties, la victoire reste au roi des singes ; mais les rois des esprits unicornes et les génies-fées des soixante et douze cavernes ont été faits prisonniers. Il y a donc de grands cris et des larmes de désespoir du côté des habitants du mont Hoa-ko. Le roi des singes trouva mauvais qu'en le voyant revenir sain et sauf, et victorieux, puisqu'il avait repoussé les armées célestes, ses sujets se livrassent à la douleur. « Le succès et la défaite, dit-il avec indifférence, sont la loi des combats ; pourquoi se lamenter ainsi ? Gardons-nous avec vigilance ; mangeons notre souper, reposons nos esprits par un bon sommeil, . . . et demain nous nous battons encore. »

Cependant, le bodhisattva Avalokitéçvara, qui habite sur le mont Pottaraka, dans la mer méridionale ¹, ayant été in-

¹ Le Kouan-yn des Chinois, nommé souvent, au féminin, la déesse Kouan-yn, correspond au fameux Bodhisattva Avalokitéçvara, patron des Tibétains. Son nom est expliqué (voir l'Introduction à l'Histoire du Bouddhisme de M. E. Burnouf, vol. II, p. 226) de cette manière : « Le Seigneur qui regarde avec compassion les êtres souffrant des maux de l'existence. » Tel est, en effet, dans les caractères chinois, le sens exact et précis de ce nom, que l'expression sanscrite ne fait qu'indiquer : 觀世音菩薩 Kouan-chy-yn-pou-sā, lit-

ulté au banquet des Pêches immortelles par les jeune filles de la suite de Dêvi, arriva avec son grand disciple Pradjnâ-kouta¹ et les autres ; ensemble ils montèrent vers la galerie Précieuse, au bord du lac d'Ambroisie, et virent que le plus grand désordre régnait dans la salle du banquet. Il y avait quelques Immortels du ciel qui, au lieu de commencer le repas, parlaient entre eux confusément. Avalokitêçvara apprend de leur bouche tout ce qui s'est passé. — « Puisque ce banquet n'a pas lieu, leur dit-il, suivez le pauvre bonze (suivez-moi), et allons voir le Maître du ciel. » — Les Immortels suivent donc le Bodhisattva ; ils arrivent ainsi au palais de l'Esprit pénétrant. Là il y avait les quatre grands Intendants du ciel et l'Immortel aux pieds rouges ; ils vinrent tous recevoir le Bodhisattva, qui leur dit : « Je désire me présenter

téralement : « le Pousa, le Bodhisattva qui regarde les bruits du monde, qui prend intérêt aux nouvelles émanant de cette terre. » Le plus souvent, on écrit ce nom sans le caractère *chy*, et la signification demeure incomplète. D'après les légendes tibétaines, traduites par Csoma de Kôros (voir l'*Introduction à l'Histoire du Bouddhisme*, vol. I, p. 539), Avalokitêçvara habiterait le pays septentrional nommé *Outlara-Kourou*. Notre texte dit : 南海普陀落

伽山 *Nan-hay-phou-to-lo-kia-chan* ; et ces mots me semblent devoir être traduits comme je le fais, par « le mont Pôtaraka de l'Océan méridional, c'est-à-dire du Djamboudvîpa, de l'Inde. » Pôtaraka, aujourd'hui Potala, se trouve être précisément cette ancienne capitale du Tibet, dont les légendes locales attribuent la fondation à Avalokitêçvara, ainsi qu'on le voit établi par un curieux passage de l'*Introduction à l'Histoire du Bouddhisme*. (Vol. I, p. 542.)

¹ 惠岸 *Hoey-ngân*. Le premier de ces deux caractères signifierait plutôt « faveur » प्रसाद ; mais je le trouve donné comme l'équivalent de « sagesse, haute intelligence » प्रज्ञा, dans d'autres noms propres. Quant au second, comme il a le sens « d'escarpement », il correspond tout à fait au mot sanskrit कुट : « pic, » lieu escarpé, propre à bâtir une forteresse. Dans l'*Introduction à l'Histoire du Bouddhisme* (vol. II, p. 158), on trouve la mention d'un Bodhisattva de ce nom.

devant le Seigneur du ciel, veuillez lui porter mon message. »

Le Koumbhanda, intendant du ciel¹, alla dans la galerie de la Région des âmes², pour accomplir son message; et comme il y entrait, parut le respectable Lao-tseu, que précédait la reine du ciel Wang-mou.

Le bodhisattva 'Avalokitêçvara, ayant été introduit avec son disciple, salua respectueusement le Seigneur du ciel; puis, après qu'il eut échangé des politesses avec Lao-tseu et la Reine du ciel, chacun prit un siège. Alors le Bodhisattva se mit à faire des questions sur ce qui s'était passé à l'occasion du banquet des Pêches immortelles. Le Seigneur du ciel répondit : « Chaque année ce banquet avait lieu au milieu de la joie et de l'allégresse. Cette fois, ce maudit singe y a jeté le désordre, et, dans mon cœur, j'en suis fort affligé. J'ai donc envoyé cent mille soldats des milices célestes vers les mondes inférieurs pour le soumettre; mais j'attends encore leur retour, et je ne sais s'ils sont victorieux ou battus. »

A ces mots, Avalokitêçvara ordonne à son disciple Pradjnâkouta de s'élancer au plus vite des hauteurs du ciel vers le mont Hoa-ko, pour recueillir des nouvelles de l'armée : « Si vous trouvez que le combat se prolonge sans avantage

¹ 丘宏濟 Kieou-hông-tsy. La transcription du sanskrit

Koumbhanda ou *Kouchmānda* par ces trois caractères ne me satisfait pas pleinement. Je l'ai adoptée cependant, après mûre réflexion, pour deux motifs : le premier, c'est que la syllabe *tsy* ou *tse*, d'après les recherches de M. Stan. Julien, représente l'une des cérébrales indiennes, *t*, *d*, *r* : la seconde, c'est que les *Koumbhāndas*, serviteurs de Roudra, dieu du ciel et l'une des formes de Civa, ont été conservés dans la mythologie bouddhique. Le *Tchin-jin* qui avait porté au ciel la nouvelle de la fuite du singe portait aussi ce titre de *Kieou-hông-tsy*.

² 靈霄 Ling-siao « âme, esprit — région supérieure », expression qui répond au sanskrit *Svargaloka* « le monde du ciel. »

de part ni d'autre, vous devrez prêter un secours efficace aux troupes célestes.....»

Le disciple rajuste ses habits, s'arme d'un épieu de fer, s'élance hors du ciel sur une nuée, et arrive devant le mont Hoa-ko. Là il voit les armées des Génies qui enveloppent le mont comme un filet de leurs lignes serrées. Forcé de s'arrêter, il appelle les soldats célestes de garde à l'entrée du camp, et les charge d'aller annoncer sa présence.

Cette fois, l'envoyé du Seigneur suprême déclare se nommer *Mo-y*¹, second fils de Ly-tien-wang et grand disciple d'Avalokitéçvara de la mer Méridionale, et portant pour nom de religion Hoey-ngân (*Pradjnâ-kouta*). Les quatre grands rois (Tchatourmahârâdjas) vinrent le saluer, et, comme ils causaient entre eux de la révolte du singe surnaturel, on vint annoncer

¹ 木叉 *Mo-y*, littéralement : « bois — gouverner, l'emporter sur. » Peut-être faut-il lire, pour le second caractère, 叉 *Tchay*; le sens serait : tenir à deux mains un bâton, *Dandapâni* (?), ou bien *Gadâdhara*, *Gadâbhrit*. Les mots 太子 *Tai-tseu* peuvent être la traduction de *Koumâra* « jeune prince, ou fils de race royale. » Il est beaucoup question, dans l'*Histoire de Bouddha* (traduite du tibétain par M. E. Foucaux), d'un certain *Dandapâni*, fils de la famille royale des Çâkyas, qui offrit en mariage à Çâkyamouni sa fille Gopâ. (Voir aussi l'*Introduction à l'Histoire du Bouddhisme*, vol. II, p. 535, et p. 151, où ce même personnage est qualifié d'artisan de la ville de Kapilavastou.) Je sais bien que la manière la plus simple d'interpréter ces deux caractères, en lisant *Motcha*, serait d'en faire sortir le sanskrit मोक्ष, *mokcha* « libération finale »; mais *mokcha* ne peut former un nom propre sans l'adjonction d'un qualificatif, comme, par exemple, *Mo-ictu-kio-to*, *Mokchagoupta*. (*Vie et Voyages de Hiouen-thsang*, traduits par M. Stanislas Julien, liv. II.)

que ce dernier s'avanceit aux portes du camp pour livrer de nouveaux combats.

Les quatre grands Rois du ciel et Ly-tien-wang délibèrent sur le parti à prendre; ils veulent faire avancer des troupes, mais Mo-y leur dit : « Mon respectable précepteur spirituel Avalokitéçvara, en m'ordonnant de venir savoir des nouvelles de l'armée céleste, m'a aussi recommandé de me mêler au combat; et, quoique je n'aie pas de valeur, je veux aller voir ce qu'est ce Grand Saint. — Mon fils, répondit Ly-tien-wang, votre résolution est excellente. » — Et le jeune Tai-tseu (*Koumâra*), s'armant de sa lance de fer, s'élance hors de la porte du camp; il provoque à haute voix le Grand Saint du ciel bien réglé. — « Me voici, répond aussitôt le roi des singes! Qui es-tu donc, toi qui oses me provoquer ainsi? — Je suis Mo-y, second fils de Ly-tien-wang, je suis Pradjnâ-kouta. — Quoi! au lieu de pratiquer la vertu sur les bords de la mer Méridionale, tu es venu ici. . . ? — C'est mon précepteur spirituel qui m'a envoyé pour savoir des nouvelles de la lutte engagée ici, et voici que je vais te faire prisonnier. . . . »

Le combat s'engage au penchant de la montagne Hoa-ko. Cinquante, soixante fois de suite, Pradjnâ-kouta lutte contre le roi des singes sans pouvoir le vaincre. Il finit par se retirer, et tandis que son ennemi, rentré tranquillement dans ses cavernes, s'y repose à l'abri de toute attaque, il retourne à son camp annoncer à son père, le Roi du ciel¹, que le singe est, en vérité, un génie supérieur, impossible à vaincre. Alors Mo-y, accompagné des esprits aux grands

¹ C'est-à-dire le *Déva*, le dieu, l'un des immortels qui siègent dans les régions d'en haut.

glaives, est chargé d'aller vers le Seigneur suprême, pour lui exposer le véritable état des choses. Avalokitêçvara reçoit le message et le transmet au Seigneur des cieux. Celui-ci, voyant qu'il s'agit encore de demander des secours, se met à sourire. Un peu surpris de la puissance de ce démon de singe, qui a pu vaincre les cent mille soldats de l'armée céleste, il ne perd point sa sérénité, et se contente d'ordonner l'envoi d'un nouveau corps d'armée; mais Avalokitêçvara prend la parole, et dit au Seigneur suprême :

« Que Votre Majesté m'accorde la permission de faire paraître un génie qui saura bien le prendre. — Ce génie, quel est-il? — C'est le neveu de Votre Majesté, le second Saint éclairé, prince des esprits célestes ¹. Il habite dans le Kouang tchéou, à l'entrée du Kouang-kiang; jadis il a eu assez de puissance pour dompter les six monstres ². Il y a aussi les

¹ *Lien-ching-eul-lâng-tchin-kun* « le prince des esprits qui vont où ils veulent (après avoir dépouillé leur corps), le second sage éclairé. »

² 六怪 « les six monstres, les six espèces de démons et de génies malfaisants et rebelles. » Il y a ici une allusion à la révolte ancienne des démons contre le ciel, des titans contre les dieux, tradition que la Chine aura empruntée aux Indiens. La glose de l'édition in-8° a parlé ainsi de ces six monstres, à propos de la quiétude du cœur : « Une fois que le cœur s'est déposé, abdiqué lui-même, il sait que les six monstres lui obéissent. De ces six monstres, la moitié ont des noms de démons : le bœuf (*gômoukha*, espèce de *yakcha*); le crocodile (*graha*, espèce de génie qui tourmente les enfants, et aussi le nom de Rahou, dragon ennemi de la lune et du soleil); le *páng*, grand oiseau fabuleux du genre des *souparṇas* ou *garouḍas*. . . . On les appelle aussi les six vices. . . . » Les six vices, selon les Indiens, sont : le désir, la colère, la convoitise, le trouble, l'orgueil et l'envie.

jeunes frères Mey-chan, qui comptent devant leurs tentes jusqu'à douze cent mille esprits à tête d'herbe¹. Ce sont des esprits d'une intelligence vaste et profonde; mais ils ont cela d'extraordinaire, qu'ils obéissent à la persuasion et non à un ordre direct. Que Votre Majesté daigne manifester à leurs chefs le désir qu'elle a de les voir s'armer, et elle verra qu'ils ont assez de force pour s'emparer du rebelle. »

A ces mots, le Maître suprême manifeste son désir de voir ces génies prendre les armes. Aussitôt que le roi des génies aux grands glaives a reçu cet ordre, il s'élance au haut des cieux pour y obéir, et arrive à l'entrée du Kouang-kiang. En un instant, il arrive auprès du palais de Tchîn-kun. Les gardes l'introduisent et l'annoncent à leur maître, qui vient jusqu'à la porte, accompagné de ses jeunes frères, pour recevoir la volonté suprême. Après avoir brûlé des parfums, il ouvre la lettre qui renferme cette volonté.

Dans ce message était racontée la révolte du singe et les rudes combats que soutenaient vainement contre lui les armées célestes. Tchîn-kun y lut aussi que le Maître suprême le priait de vouloir bien aller avec ses jeunes frères achever la campagne et s'emparer du rebelle. Il accepte avec empressement cette difficile mission. Les six frères cadets de Mey-chan sont convoqués, ainsi que les quatre lieutenants, Khang, Tchang, Yao et Hy, et les deux chefs de corps Kouo-kia et Tchîn-kun. Les voilà qui partent tous; suivons-les donc dans leur expédition, et voyons comment le génie chinois sait comprendre ces combats

¹ *Tsao-teou-chin*. L'éditeur chinois se contente de mettre en note : « Voilà des génies qui ont un drôle de nom. » Dans une pareille glose, il m'est impossible de trouver aucun éclaircissement.

merveilleux, où des êtres fantastiques s'attaquent avec des armes enchantées.

Tchin-kun range les génies de son corps d'armée, montés sur des aigles et conduisant des chiens en laisse; ils portent des arbalètes, que l'on tend avec le pied, et de grands arcs. Avec la rapidité de l'ouragan, ils traversent la grande mer Orientale et arrivent devant le mont Hoa-ko. Là se tenaient les puissances du ciel en lignes serrées et rangées par ordre. Ne pouvant s'en approcher tout près, il s'écrie : « Je suis Tchin-kun, le second des saints au grand éclat, c'est moi que Sa Majesté le Seigneur suprême a chargé de venir prendre les singes endiables. » — A ces mots, les portes du camp sont ouvertes, et chacun des esprits qui l'accompagnent entre l'un après l'autre en bon ordre. Les quatre grands Rois du ciel et Ly-tien-wang vont le recevoir jusqu'à l'entrée principale, et, après qu'ils ont échangé les saluts de politesse, Tching-kun leur demande de quel côté est la victoire. Les grands rois lui racontent toutes les péripéties de cette longue lutte, et il répond en souriant : « Puisque me voilà venu, il faut que je combatte contre l'ennemi, au moyen de quelques transformations magiques. Que toutes les puissances constituées du ciel et de la terre soient attentives à faire leur devoir, et qu'elles s'établissent tout autour de nous en lignes serrées, tandis que je vais jouer la partie. Je prie To-ta-tien-wang de venir avec moi, et de faire en sorte que le miroir enchanté au vif éclat soit tenu au milieu de l'espace, pour empêcher que l'ennemi, au moment de sa défaite, ne nous échappe par la fuite..... » Ly-tien-wang promet de suivre ces instructions et se retira. Cependant Tchin-kun, suivi des quatre grands intendants de son armée, de ses deux lieutenants et de ses six frères cadets, sortit du camp pour livrer bataille. Les autres chefs, qui veillent à la garde du camp, retiennent attachés les aigles et les chiens; les génies à tête d'herbe ont aussi leurs instructions. Arrivé devant la

caverne du *Treillis des eaux* ¹, Tchîn-kun aperçoit les singes rangés en ordre, et qui semblaient l'attendre sans crainte. Du milieu des bataillons épais et serrés, à l'aspect imposant, s'élevait la bannière sur laquelle se lisaient ces mots : « Le Grand Saint du ciel bien réglé. » Aussitôt Tchîn-kun s'écria : « Singe endiable, comment as-tu pu usurper le titre d'un pareil rang dans le ciel ? » — Et un petit singe qui l'avait vu courut annoncer l'approche de celui-ci à son roi.

Le roi des singes saisit sa lance enchantée, revêt sa tunique, son bonnet de combat, sa cuirasse, et d'un bond il s'élance aux portes du camp. Avec son œil pénétrant, il a compris que la physionomie de Tchîn-kun révèle une nature supérieure; dans son allure se trahit un être qu'anime un souffle plus délicat. Cependant il le regarde en souriant et d'un air moqueur; il lève vers lui son arme enchantée, et dit à haute voix : « Quel est ce petit champion assez audacieux pour venir ici me provoquer ? — Tes yeux n'ont donc pas de prunelles, répondit Tchîn-kun; quoi! tu ne me reconnais pas! je suis le neveu du Seigneur suprême, j'ai obtenu le titre honorifique de *Tchao-hoen-ling-lien-wang-eul-long* ². Un ordre suprême m'enjoint de m'emparer de ta personne; c'en est fait de toi. »

Le roi des singes répliqua : « Et moi, je n'ai pas oublié l'époque où la jeune sœur du Seigneur suprême, songeant au monde, s'unit à Yang-kun et en eut un fils qui fut chargé

¹ La nappe d'eau qui séparait de la voûte du ciel la caverne habitée par les singes, ainsi qu'il a été expliqué au commencement de ce travail.

王二郎. Littéralement : « la

science brillante, le second parmi les rois des esprits éclairés. » *Tchao-hoëy* pourrait se traduire par दीपकप्रज्ञा, *Dīpakapradjnā*; il y a lieu de croire qu'il s'agit ici d'un de ces गणपतिप्रा, *gaṇādhīpās* (chefs des troupes célestes) dont les Djaïns reconnaissent un très-grand nombre.

de tailler à coups de hache le mont Mey-chan¹; serait-ce toi? Un petit roi de ton espèce ne mérite pas de recevoir les coups que je frappe. Va donc au plus vite appeler tes quatre grands rois, pour qu'ils sortent des rangs! — Un méchant singe, reprit Tchîn-kun fort en colère, ne peut être qu'un grossier personnage; avale le coup que voici. ».

Le roi des singes avait levé son arme enchantée; les deux champions en vinrent aux mains. Trois cents fois de suite ils luttent sans pouvoir se vaincre. Tchîn-kun, excitant l'énergie de sa puissance, s'agite pour opérer une transformation. Voilà qu'il se donne un corps d'une hauteur gigantesque, tenant dans ses deux mains un grand glaive à trois pointes, et doué d'une puissance surnaturelle. A le voir, on dirait le mont Hoa-chan², avec les pics azurés qui se dressent sur son front. Son visage frappe d'effroi; ses dents sont rouges; sur son crâne se mêlent des cheveux hérissés et en désordre. Il attend que le singe montre sa tête pour la lui couper. Mais le singe, ayant aussi recours aux transformations qu'il sait accomplir, grâce à son esprit surnaturel, prend un corps égal et un visage semblable à ceux de son adversaire. Il dresse son arme enchantée, celle qui se nomme *comme la pensée*. On peut le comparer au mont Kouen-lun³, dont le sommet est comme le pilier sur lequel repose la voûte du ciel. C'est ainsi qu'il fait face et tient tête à Tchîn-kun. Il ordonne à son premier lieutenant Ma-liéou, le chef des singes à croupion rouge, de combattre avec acharnement :

¹ 楊君. Littéralement : « Prince du figuier sucré. » Il y a encore ici une allusion à quelque légende indo-chinoise qui m'est inconnue. Nyagrodha (nom sanskrit du figuier sacré) est un nom propre qui a été porté par un brahmane, et aussi par un roi légendaire, fils d'Ougrasèna, et qui fut frère de Kansa, par conséquent oncle de Krichna, comme ce dernier.

² L'une des principales montagnes de la Chine, dans la province de Chen-sy.

³ Montagne fameuse, dans le nord-ouest de la Chine.

mais il ne peut agiter les bannières. De son côté aussi, Pang-pa¹, le second général (des singes), frappé de terreur, ne peut plus se servir de son glaive. Devant cette première ligne, Kang, Tchang, Yao, Ly, Kouo-chin et Tching-kien (généraux et lieutenants de Tchun-kun), lancent le bataillon léger des esprits à tête d'herbe. Ils se précipitent en face de la caverne qui forme l'entrée du mont habité par les singes. Avec les aigles et les chiens, avec leurs arbalètes et leurs grands arcs, ils assaillent vivement leurs ennemis. Voilà donc les singes qui jettent bas leurs lances, délient leurs cuirasses, abandonnent leurs cimenterres, se débarrassent de leurs lances et se prennent à courir, les uns criant, les autres fuyant au sommet de la montagne; d'autres encore retournent dans les cavernes.

Pendant ce temps, le Grand Saint, leur roi, était aux prises avec Tchun-kun. Quand il voit que les démons et les singes de son propre camp sont mis en déroute, il se trouble en son cœur². Abandonnant la forme surnaturelle qu'il avait revêtue, il contracte son arme et son propre corps. Il fuit;

¹ 馬流 et 崩芭. Une note de l'édition in-8° indique que ce sont là des caractères purement phonétiques, et qui ne forment pas de sens.

² L'éditeur chinois met en note : « Une fois troublé, il perd la tête; une fois qu'il a perdu la tête, il est battu. » L'une des trois gloses placées en tête du chapitre, dans l'édition in-8°, dit, à propos de ce passage : « Ces deux mots : *son cœur se trouble*, montrent bien la source du découragement et de la défaite. En effet, le cœur de l'homme est ce qui dirige tout en lui. Qu'il s'agisse du roi des singes, qui est dans le ciel, ou de l'homme sur la terre, soyez sûrs que c'est le cœur qui conduit tout. » Ces lignes rappellent les beaux vers de la Bhagavadguitâ, où la même pensée est exprimée ainsi : « Il est dit que les organes des sens sont puissants, l'esprit est plus puissant que les organes des sens; mais l'intelligence est plus puissante que l'esprit; ce qui est plus fort encore que l'intelligence, c'est lui (le cœur ou les affections du cœur, la passion, etc.). » (Lect. III. çloka 42.)

Tchin-kun le poursuit à grands pas et lui crie : « Si tu fuis ainsi, tu seras bientôt soumis. Je te fais grâce de la vie ! » Peu disposé à continuer le combat, le roi des singes courait toujours. Arrivé près de la caverne, il rencontre Kang, Tchang, Yao, Ly, Kouo-chin et Tching-kien, qui veulent l'arrêter, en criant : « Ah ! le misérable singe qui a pris ainsi la fuite ! » Le roi des singes frissonne dans tous ses membres. Saisissant son arme enchantée réduite à la longueur d'une aiguille à broder, il la cache dans son oreille, se secoue et se change en un passereau, qui se pose en voltigeant sur la cime des arbres et sur la tige des moissons. Les six jeunes frères de Tchin-kun, troublés et surpris, le cherchaient de toutes parts, sans pouvoir le trouver. « Il a fui, le singe invisible, répétaient-ils, il a fui, le singe endiable ! »

Pendant ces clameurs, arrive Tchin-kun ; il interroge ses frères, qui ont vainement poursuivi le roi des singes jusqu'à son palais. . . . Contractant son œil de phénix, Tchin-kun regarde à son tour ; il aperçoit le roi des singes transformé en passereau, perché sur le sommet d'un arbre. Aussitôt, abandonnant la forme surnaturelle qu'il avait prise, il jette de côté sa lance enchantée, ainsi que son arbalète et ses flèches ; il s'est changé en un grand aigle ; il déploie ses ailes pour se précipiter sur le passereau. Le roi des singes (caché sous cette forme de passereau) l'a aperçu ; d'un coup d'aile rapide, il a pris la fuite, et, se changeant en un vieux cormoran, il disparaît dans les profondeurs du ciel. A cette vue, Tchin-kun hérisse les plumes qui le couvrent, se secoue et se transforme en un grand aigle de mer ; il s'enfonce jusqu'aux régions du tonnerre, pour harceler son ennemi. Celui-ci se précipite au milieu d'un torrent, et, s'étant métamorphosé en poisson, se cache dans les eaux. Arrivé sur les bords du torrent, Tchin-kun ne peut retrouver les traces de celui qu'il cherche. — « Ce singe endiable aura plongé sous les eaux, se dit-il à lui-même ; il aura pris la forme d'un poisson, d'une écrevisse ou d'une autre bête aquatique. Eh bien ! j'en ferai autant, afin de l'aller prendre. »

Le voilà qui se change en un aigle pêcheur. Se balançant sur ses grandes ailes, il s'abaisse sur le torrent et plane à la surface des vagues. Il attend quelques minutes; mais le roi des singes, qui, sous la forme d'un poisson, se laisse aller au fil de l'eau, aperçoit le volatile qui, malgré la gracieuse couleur bleue de son plumage, ne ressemblait point, par sa nuance, à une sarcelle, et qui n'avait ni la houe sur l'arrière de sa tête, ni les pieds rouges de la cigogne. Il lui sembla que cet oiseau pourrait bien être Tchín-kun, qui avait ~~par~~prêtu cette forme et l'attendait pour l'avalier. En un clin d'œil il se transforme; le voilà devenu un poisson à l'aspect trompeur¹. Il se prend à fuir. Tchín-kun se dit, lorsqu'il le voit : « Ce poisson étrange ressemble assez au poisson d'or qui se change en dragon; mais la nageoire de la queue n'est pas de la même couleur rouge; il ressemble aussi au poisson à grosse tête, pourtant les mouchetures des écailles ne paraissent pas. Serait-ce un poisson noir²? Mais il n'a point sur la tête la marque d'une étoile. Il a l'air encore d'un poisson armé³; mais je ne vois pas de crochets à ses mâchoires. M'aurait-il donc aperçu? Le voilà qui s'est mis à fuir.... Ce doit être le singe endiable qui, sous cette forme, cherche à se dérober aux coups de mon bec. »

Le roi des singes se décide à sortir du milieu des eaux. Prenant la forme d'un serpent aquatique, il se glisse vers la rive et s'enfonce parmi les herbes. Or Tchín-kun, qui s'appêtait à donner le coup de bec, voit disparaître le poisson, et il découvre à sa place le serpent, qui émergeait du milieu du torrent. Soupçonnant avec raison que c'est son ennemi, il se change en un héron cendré à tête couleur de feu; il allonge un grand bec pareil à un crochet de fer bien acéré;

¹ Il y a, dans le texte, 打華魚, un poisson illusoire, de fantaisie, mensonger, qui n'appartenait à aucune espèce connue.

² Il s'agit de deux espèces de poissons, l'un à grosse tête, l'autre de couleur noire, dont j'ignore les noms.

³ La même observation s'applique à cette autre espèce.

il se met à se promener pour attraper le serpent. Celui-ci se transforme en une oie mouchetée, qui se tient immobile comme une pierre au milieu des terrains bas et salés. A la vue de cette transformation d'un ordre inférieur, Tchinkun se dit : « Parmi les oiseaux, c'est là le plus vil et le plus méprisable; il ne marche de pair, ni avec le phénix, ni avec le faisan, ni avec l'aigle, ni avec le corbeau; aussi n'échappera-t-il pas à mes coups. » Reprenant donc sa première forme et restant à portée de son ennemi, il s'avance pour saisir son arc, qu'il tend et arme d'une flèche, puis il marche à petits pas. Le roi des singes, qui fuyait toujours, profite d'un instant favorable pour se soustraire aux regards de son ennemi. Se jetant au pied d'une montagne où il peut se cacher, il se change; mais, cette fois, il se change en un temple de la Terre. Il est si grand, que sa bouche en est comme l'entrée; ses dents deviennent les battants de la porte; sa langue est l'idole; ses yeux sont les fenêtres. Cependant, comme il lui restait sa queue, difficile à ramasser, il la releva en arrière et en fit un mât de pavillon. Tchinkun, qui arrive marchant toujours à petits pas au pied de la montagne, ne voit plus l'oie qui s'y est abattue : à la place de l'oiseau se montre un petit temple. Avec ses regards perçants, il a bientôt remarqué le mât de pavillon qui se dresse derrière l'édifice, et il dit en souriant : « Voilà le singe; il est là maintenant pour me déjouer. Ce n'est pas la première fois que je vois une pagode; mais j'ai jamais encore je n'en avais rencontré qui eût son mât de pavillon par derrière. Sans aucun doute, la vilaine bête a cru me tromper. Il voudrait, en me tendant ce piège, me faire entrer, puis me saisir entre ses dents; aussi me garderai-je bien d'avancer. Un instant, je vais le tâter; d'abord à coups de poings je vais frapper les fenêtres, puis donner des coups de pieds dans les battants de la porte. »

Quand il entendit ce monologue, le roi des singes se mit à avoir grand peur. « Le méchant! se dit-il; ces portes sont mes dents, ces fenêtres sont les prunelles de mes yeux. S'il

me brise les dents, s'il me crève les yeux, comment pourrai-je échapper ? » Il fait donc un bond de tigre et disparaît dans l'espace. Tchinkun cherche vainement de toutes parts ; il ne voit plus que les généraux de ses quatre corps d'armée et ses deux lieutenants, qui l'entourent et lui disent : « Eh bien ! frère aîné, vous avez pris le rebelle depuis longtemps ? — Ah ! répond Tchinkun avec un sourire, le vilain singe s'était changé en une pagode pour me tromper ; j'allais lui crever les yeux et lui casser les dents, lorsqu'il s'est métamorphosé de nouveau, et a disparu sans laisser de traces. C'est extraordinaire et merveilleux ! »

Les assistants sont frappés de crainte et de surprise, les généraux pâlisent. « Jeunes frères, dit alors Tchinkun, restez ici à veiller ; faites bonne garde, tandis que je vais aller à la recherche du rebelle. » Et le voilà qui s'élance dans l'espace. A moitié route du ciel, il rencontre Ly-tien-wang, qui tenait en main le miroir magique, avec Tso-ta, qui était debout sur un nuage. « Roi du ciel, demanda Tchinkun, avez-vous vu le roi des singes ? — Il n'est pas encore monté par ici, répliqua le roi du ciel ; nous sommes ici pour éclairer cette partie des cieux. » Tchinkun leur raconte toutes les transformations du singe, puis il ajoute : « Immédiatement après le changement en pagode, il a pris la fuite. » A ces mots, Ly-tien-wang promène vers les quatre côtés du ciel le miroir magique. Tout à coup il s'écrie, avec l'accent de la plus grande joie : « Oh ! Tchinkun, marchez vite, hâtez-vous ! Le singe, caché sous une forme magique, est allé se sauver dans votre propre camp, à l'embouchure du Kouankiang. » Dès que ces paroles ont frappé son oreille, Tchinkun saisit sa lance divine et retourne vers son propre camp. Or le singe, à peine arrivé dans le camp de son ennemi, s'y était métamorphosé, et il avait emprunté la propre physionomie et le corps même de Tchinkun ; ainsi changé, il avait pénétré dans le temple. Les génies chargés d'en garder l'entrée, ne l'ayant pu reconnaître, l'avaient respectueusement accueilli, en frappant la terre de leur front. Là, le singe est

tranquillement assis ; on allume le feu pour brûler des parfums, et voici les trois victimes (le bœuf, le mouton et le porc) que Ly-hou lui offre respectueusement en tribut. Les vœux que font les mortels lui sont présentés par Tchang-long ; les pétitions écrites par ceux qui demandent un fils lui sont remises par Tchao-kia ; les bonnes résolutions des malades implorant la santé, c'est Tsien-ping qui les lui fait passer ¹.

Or voici que quelqu'un vient dire : « Le Seigneur arrive. » Les génies gardiens du lieu regardent, et sont tous frappés de terreur. Tchin-kun leur demande si le Grand Saint établi par le ciel n'est pas là. Tous répondent qu'il n'y a pas de Grand Saint dans le temple ; qu'il n'y a personne que Tchin-kun lui-même, au milieu des parfums et des lampes. Tchin-kun ouvre brusquement la porte. Dès qu'il l'a vu, le singe lui dit, après avoir repris sa forme naturelle : « Ça ne vaut pas la peine de crier ; ce temple sera désormais rendu célèbre par mon nom ². » Tchin-kun a saisi sa pique surnaturelle à double tranchant et à trois pointes, qui se nomme *coupe-visage* ; mais le roi des singes esquive ses coups, et, prenant la petite aiguille à broder cachée dans son oreille, il cherche à se dérober à un si pressant danger. Il fuit ; mais de toutes parts des ennemis le pressent et l'assiègent. Une fois hors de la pagode, au milieu des brouillards, au milieu des nuées, tantôt fuyant, tantôt combattant, il cherche à regagner le mont Hoa-ko. Cependant les troupes des quatre grands rois du ciel veillent attentivement à ce qu'il ne puisse échapper.

¹ Il y a plusieurs difficultés dans ce passage, non quant au sens des phrases, mais en ce qui touche aux noms propres, que je crois être des noms de génies composant la cour de Tchin-kun, dont le singe a usurpé un instant la place.

² La note du texte dit : « Ce temple n'est pas celui de la Tête du singe, mais il exprime la même idée. » Cette courte observation de l'éditeur chinois ferait supposer qu'il y a un temple nommé *Sun-miao*, qui rappelle la transformation du singe Sun-ou-kong.

Le grand général Khang-tchang et les autres sont unanimes à redoubler d'efforts pour l'arrêter, en le serrant de près ¹.

Cependant, le roi des Esprits aux grands glaives a donné ordre aux jeunes frères de Tchîn-kun d'amener des troupes pour s'emparer des démons rebelles, après quoi il s'élève dans les régions supérieures; il voulait se présenter au Seigneur suprême. Le Seigneur suprême était dans le palais de la région des âmes, avec Avalokitêçvara, la Mère du ciel, et la foule des immortels. S'entretenant avec sa cour de la ~~gloire~~ des dieux avec le singe, il exprimait son étonnement de ce que Tchîn-kun, parti depuis toute une journée, n'eût point encore donné de ses nouvelles. « Que Votre Majesté permette au bonze, dit Avalokitêçvara en parlant de lui-même, que Votre Majesté permette à l'humble bonze d'aller, en compagnie de Lao-tseu, hors des portes méridionales du ciel, pour apprendre la vérité sur ce qui se passe. — Vos paroles sont justes, » répliqua le Dieu suprême. Les portes méridionales du ciel sont ouvertes; Avalokitêçvara s'avance, regarde et voit partout sur la terre les puissances célestes qui veillent en armes autour des rebelles. Ly-tiên-wang est avec No-tcha; ils tiennent à la main le miroir céleste, dont ils projettent la réverbération à travers l'espace, tandis que Tchîn-kun tient le roi des singes étroitement bloqué et joue avec lui au plus fin.

Avalokitêçvara s'adressant à Lao-tseu, lui dit : « Ce Tchîn-kun, que j'ai envoyé contre le singe, a bien de la peine.

¹ Une glose de l'édition in-8° dit à ce propos : « A la vue de ses sujets les fées et les singes, qui commençaient à perdre contenance, le Grand Saint sentit son cœur se troubler. . . . Dans toutes ses transformations, il n'a fait que descendre du quadrupède au volatile, au poisson, et enfin au reptile. Ne sachant plus quelle forme prendre après celles-là, il se métamorphose en pagode; il a caché sa tête, mais sa queue le trahit. Oh! que cela est pitoyable! Le voilà donc réduit à se changer en son propre adversaire. C'est se quitter soi-même pour entrer dans un autre, sortir d'un plus grand pour se réfugier dans un plus petit. . . . »

Certes il est doué d'un esprit pénétrant, et il serre déjà de bien près le rebelle. Cependant il n'a pu encore le faire prisonnier; si je lui prêtais un peu d'aide maintenant, sans nul doute, il le tiendrait bientôt. — Eh bien ! aidez-le, répliqua Lao-tseu. — Avec ce vase de porcelaine, dans lequel trempe une branche de saule¹, je frapperai la tête du singe, reprit le Bodhisattva; non pas de manière à ce qu'il en perde la vie, mais de sorte qu'il tombe; ainsi je mettrai le petit saint Tchin-kun à même de le saisir. — Ce vase est de porcelaine, dit Lao-tseu; s'il atteint la tête du singe, tout sera au mieux; mais si, au lieu de frapper la tête du rebelle, il rencontre sa lance magique, certainement il ne la brisera pas, et l'ennemi ne sera pas pris. Laissez-moi plutôt entrer en lice. — Et quelle arme avez-vous ? — Des armes ? répliqua Lao-tseu; j'en ai, j'en ai, j'en ai ! »

Relevant sa manche, il tira, du haut de son bras gauche, un anneau, et dit : « Cette arme est d'acier fondu; j'y ai adapté tout alentour de petites incrustations de la pierre philosophale pour compléter sa puissance divine. Elle a la faculté de se transformer; l'eau ni le feu ne peuvent l'entamer, et elle a le pouvoir de tout envelopper dans sa circonférence. On la nomme l'*acier taillé*, ou bien encore l'*acier qui enveloppe*².

¹ L'un des deux textes dit, « La branche de saule du vase de porcelaine; » l'autre dit : « Le vase de porcelaine à la branche de saule. » J'ai adopté cette dernière interprétation, parce que, dans l'édition de la Bibliothèque impériale, il y a une gravure (dont j'ai fait autrefois le décalque) qui représente *Kouan-yn*, suivie d'une servante, qui tient à la main un vase allongé, d'où l'on voit sortir une petite branche fine et flexible. Devant la déesse marche le disciple *Hoeï-ngan*; il porte à la main une bannière, et à sa ceinture est attaché un cimeterre.

² « Si l'on raisonne d'après les notions reçues, il est évident que le feu peut entamer le métal, tandis que le métal ne peut triompher du feu. Le métal dont il est ici question n'est donc point de la même nature que l'acier fondu ordinaire. En incrustant des points de la pierre philosophale sur sa circonférence, Lao-tseu l'avait rendu

Traverser le passage de la vallée Han¹, et changer sa longue existence pour arriver à l'état d'un Bodhisattva; voilà ce qu'il lui faut obtenir, et ce à quoi il ne peut arriver. C'est donc à moi de l'aller frapper pour qu'il tombe. »

En achevant ces paroles, il se précipite des portes du ciel, comme une nuée, sur la tête du roi des singes. Celui-ci, tout occupé à combattre contre Tchinkun et ses six frères, ne prévoyait point la chute de cette arme, qui le menaçait. Du milieu des esprits célestes, parmi lesquels il venait de monter, il perdit pied et chancela. Il essayait de se relever en s'aidant de ses pattes, lorsque l'un des chiens de Tchinkun, qui le suivait de près dans sa fuite, lui donna un coup de dents au mollet, et le fit tomber en le tirant à lui. Étendu à terre, le singe se mit à injurier ses adversaires : « Misérables ! vous n'êtes pas de force à m'arrêter ; il y a longtemps que vous cherchez à mordre le vieux singe ! »

Il se retourne et fait un effort pour se relever ; mais Tchinkun et ses six frères se précipitent sur lui. Avec des cordes, ils le lient solidement ; au moyen de couteaux à pointes recourbées, ils percent ses os décharnés², pour l'empêcher de

pareil à cette pierre même. Était-il difficile, avec une telle arme, de comprimer et d'abattre les cœurs rebelles et téméraires ? » (Note de l'édition in-8°.).

¹ 過函關化胡 Kuo-han-kouan « traverser le passage, la porte de la vallée Han. » Comme cette vallée s'ouvre vers l'ouest (voir le Dictionnaire de Khang-hy), il faut traduire : faire un voyage à l'ouest, dans les pays bouddhiques. Hoa-hou « changer sa longue existence », ou mieux « corriger, rectifier sa vie, prendre une autre manière de vivre, qui permette (au singe) de mériter l'état de Bouddha et d'y atteindre. »

² 琵琶骨. Littéralement : « ses os de pi-pa, ses os pareils au luth. » Le Dictionnaire de Khang-hy dit que cette expression signifie : « L'apparence d'un poisson qui n'a plus d'écailles, que l'on a gratté. » La glose dit, à propos de ce dénouement : « Le petit saint a pu triompher du grand saint ; c'est là une parole qui renferme

leur échapper par une nouvelle transformation. Après avoir ramené à lui le disque, Tchîn-kun alla présenter ses devoirs au Maître suprême, avec Kouan-yn et la Dêvi, et tous les immortels; il retourna au palais des nuées divines. D'autre part et dans la région inférieure, les quatre grands rois, ainsi que Ly-tien-wang et tous les génies, ayant réuni les

une grande vérité. Ce qu'il y a de plus grand sur la terre ne triomphe pas du plus grand. Le plus petit vient à bout du plus grand, comme le rat de l'éléphant, le porc du tigre, le moucheron du serpent.... Les choses excessives sont sujettes à des revers; il faut abandonner ce qui est trop haut et implorer les petits. Avalokitêçvara fait surgir Tchîn-kun, et le roi des singes va être fait prisonnier. Ce n'était pas que Tchîn-kun eût la puissance de prendre le roi des singes; mais le petit saint pouvait triompher du grand saint; et si, après l'avoir fait prisonnier, à la fin il était incapable de le retenir, c'est que la différence de force entre les deux adversaires continuait d'exister réellement. Dans les choses du monde, pouvoir les grandes choses et non les petites, comme réussir dans les petites et non dans les grandes, cela se rencontre communément. Il y a, dans tous les degrés, des obstacles, des empêchements qui arrêtent; mais celui qui peut les petites et les grandes choses, celui-là a le pouvoir de faire qu'il n'y ait ni petites, ni grandes choses. Celui que l'on appelle un brin d'herbe, capable de transformer les six métaux; celui qui, avec un poil de son corps, a manifesté les mers, les cavernes, le ciel et la terre, celui-là, ce n'est point un esprit pénétrant comme les autres; non, c'est le Tathâgata Bouddha vénérable (*Ju-lay-fotsou*): voilà pourquoi, si le singe a été soumis par le petit saint, il fallait que Bouddha intervînt pour l'arrêter.» Une autre glose, après avoir fait remarquer que les génies à tête d'herbe sont de la même nature que le singe, ajoute cette réflexion : « Les médecins disent : Attaquez la maladie avec la maladie ! Les militaires disent : Attaquez des brigands avec des brigands ! Il fallait donc que ces rebelles du mont *Hoa-ko*, pour être soumis, fussent attaqués par les génies à tête d'herbe. » Le fond de l'idée semble être que l'homme dont l'esprit s'élève si haut et qui défie le ciel peut être vaincu par les passions, par les désirs qui appartiennent à sa nature. Ces génies à tête d'herbe sont comme une image des mille petites misères qui troublent l'homme et le font tomber !

troupes célestes, les firent rentrer au camp. Là furent célébrées les louanges du petit saint Tchinkun, à qui on attribuait le mérite de la victoire. « C'est à la faveur du ciel vénérable qu'on doit le succès, répliqua Tchinkun, tous les génies ont fait leur devoir; quel mérite particulier ai-je pu acquérir? — Frère aîné, reprirent Kang-tchang et Yao-ly, si vous envoyiez vers les régions supérieures un exprès, annoncer au Maître suprême le succès de l'entreprise? — Tant que le Dieu souverain n'a pas fait connaître sa volonté, vous ne pouvez paraître en sa présence, répondit Tchinkun; . . . je vais d'abord monter vers lui avec les quatre grands rois... »

Dans tout ce récit, qui ne manque ni de mouvement, ni de fantaisie, il s'agit maintenant de mettre un peu d'ordre, si cela est possible. Et d'abord, au ciel, nous voyons siéger une triade que les gravures (de l'édition de la bibliothèque de l'Arsenal) représentent ainsi : au milieu, un personnage plus grand que les deux autres, coiffé et vêtu à la façon d'un empereur, avec une barbe : c'est l'*Ádinátha*, le *Yu-ty*, ou Empereur de Jade. A la droite du souverain seigneur, se montre un vieillard, qu'à sa longue barbe et à sa tête chauve on reconnaît pour Lao-tseu ; à la gauche du roi des cieux, paraît Kouan-Yn, coiffée à la manière des dames chinoises, tenant en main un chapelet, et, derrière la déesse chère aux Bouddhistes du céleste empire, on distingue le vase de porcelaine à branche de saule. Ces trois divinités ont le nimbe autour de la tête ; la partie inférieure de leur corps demeure cachée dans les nuages. Au-dessous de la triade ainsi figurée, viennent les quatre rois des cieux, les *Tchatourmahârádjas*, qui commandent les

divers ordres d'esprits célestes. Ceux-ci ne sont point en rapport direct avec le Maître suprême ; ils ne communiquent avec lui que par l'intermédiaire des quatre grands rois. La terre aussi a ses esprits inférieurs, ses démons (*Kouan*)¹, ses esprits-fées (*Yao*)² ; mais l'homme (représenté ici par le singe) l'emporte sur ces êtres doués d'une énergie et d'une puissance assez grandes cependant, puisqu'ils font la guerre aux génies du ciel. Une glose dit même à ce sujet : « Les esprits de la terre craignent de nuire aux hommes ; pourquoi les hommes du siècle ont-ils donc peur des esprits ? » Nous avons vu, en effet, le roi des singes subjuguier assez facilement tous les génies de la terre, ou, si l'on veut, ranger sous sa domination tous les animaux de la création, même les animaux fabuleux. Lorsqu'il était à l'école du Bodhisattva Soubhoûti, qu'a-t-il voulu apprendre ? Les transformations, l'art de se transporter librement là où bon lui semblait, sous toutes sortes de formes. Il a acquis la puissance, mais non la sagesse ; il a étendu le champ de ses désirs et de son ambition, au lieu d'apprendre à dompter ses instincts impétueux. Il a dérobé, lui aussi, le fruit de l'arbre de la science ; il a voulu devenir l'égal des dieux immortels, et, pour y parvenir, il a dérobé les pêches d'or, le breuvage mystérieux, la pierre philosophale. Comme Prométhée, petits-fils du Ciel et fils de la Terre, il a épouvanté les habi-

怪.
妖.

tants des régions supérieures par sa puissante et turbulente activité. Vaincu, après une lutte acharnée, il tombe vivant entre les mains des dieux; mais cette défaite n'aura pas pour résultat de le faire enchaîner sur un roc pour livrer son foie aux vautours; il y aura une réhabilitation de cette créature désordonnée, inquiète, toujours prête à bouleverser la nature. Comment s'opérera cette réhabilitation, nous l'étudierons dans un prochain article. Pour cette fois, nous laisserons notre héros, le quadrumane, s'en aller, comme un malfaiteur, entre quatre esprits aux grands glaives, dans sa noire prison, qui se nomme la *Tour du démon décapité*.

ÉTUDES

SUR LA GRAMMAIRE VÉDIQUE.

PRATIÇĀKHYA DU RIG-VÉDA.

CHAPITRES X ET XI.

Les chapitres X et XI traitent du *Kramapāṭha*, ou « Lecture par redoublement », c'est-à-dire de la méthode de lecture qui coupe les stances par membres de deux mots, reprenant toujours le second mot du membre pour en former un membre nouveau avec le mot suivant. Cette méthode est une combinaison du *saṁhitāpāṭha* et du *padapāṭha*. Elle offre toutes les permutations euphoniques, toutes les particularités d'accentuation et de quantité, toutes les anomalies de la *saṁhitā*,

puis elle ramène toutes les formes, comme fait le *pada*, à leur état primitif et normal, soit dans le premier énoncé, soit dans le second, soit encore, fort souvent, au moyen d'un *bahukrama*, ou membre de plus de deux mots, suivi d'un *parigraha*, c'est-à-dire d'une double reprise avec *iti* intercalé.

Le chapitre X expose la théorie et les règles essentielles de cette méthode de lecture. Uvaṭa, en divers endroits, l'appelle, par excellence, le *Kramaśāstra*. Le chapitre XI peut être considéré comme un supplément et une espèce de commentaire du chapitre X : il donne la raison des règles qui y sont enseignées, y ajoute des préceptes accessoires, des observations critiques et montre les divergences des écoles, les opinions diverses des maîtres; puis, après avoir recommandé de suivre l'ancienne méthode, les procédés primitifs enseignés par Pāṇcāla, fils de Babhru, il présente les objections qu'on fait au sujet du *Kramapāṭha* en général, les réfute et loue les avantages de ce système de récitation, très-efficace pour la conservation du texte sacré dans toute sa pureté, et très-propre à appeler l'attention, par un rapprochement immédiat, sur tous les faits remarquables de phonétique, de quantité, d'accentuation. Aux yeux du scoliaste, l'objet de ce second chapitre est si évidemment de donner les raisons des préceptes, que, partout où les *sūtras* omettent de le faire, il a soin de combler la lacune et d'indiquer lui-même ces raisons dans son commentaire. De la nature même du chapitre XI, on peut conclure, avec assez de vraisemblance, qu'il est moins ancien que celui qui le précède; mais ce n'est pas ici le lieu de parler de la composition du *Prātiśākhya*, et d'exposer les conjectures qu'on peut faire sur l'âge relatif de ses diverses parties. Il serait à désirer que chacune des parties du *Prātiśākhya* fût suivie d'un travail d'explication, de contrôle, de critique, semblable à celui que nous trouvons dans le chapitre XI, pour le sujet traité dans le chapitre X. Ce seraient de précieux matériaux pour l'histoire des origines de la grammaire, des indications, partielles sans doute et bien incomplètes, mais malgré cela, d'un grand intérêt, sur la conciliation qui s'est

faite entre les diverses théories, les diverses pratiques des écoles.

M. Roth est le premier qui nous ait donné sommairement, il y a une dizaine d'années, des notions générales, mais nettes et exactes, sur le *Kramapâtha*, dans ses dissertations si souvent citées, *Zur Litteratur und Geschichte des Weda*. En 1854, M. le Dr Pertsch a publié le texte et la traduction d'un petit traité spécial, intitulé *Upalekha*, qui expose, comme notre chapitre X, cette méthode de lecture védique. A sa traduction il a joint un commentaire qui fait honneur à sa prudente sagacité, non moins qu'à son érudition, et dans son introduction il donne, sans le traduire, le texte de nos deux chapitres, d'après les manuscrits de Berlin. Je relèverai les variantes que ce texte nous offre : elles sont assez nombreuses dans le chapitre XI. M. Pertsch fait remarquer avec raison que ce chapitre est difficile, en maint endroit, tant pour le fond que pour la forme, et il paraît que le manuscrit 394 de la collection Chambers, qui renferme le commentaire, est trop incertain et trop fautif, dans cette partie, pour pouvoir aider beaucoup à l'intelligence des sûtras.

C'est à cause des difficultés du sujet et de la langue, que je suis revenu pour ces chapitres à la méthode d'interprétation et d'annotation que j'avais suivie pour toute la première lecture. J'ai cité, à peu près en entier, les scolies d'Uvâta, et je les ai traduites partout où il était utile de le faire. Le sens une fois bien arrêté, il sera facile de disposer les règles dans un ordre plus conforme à nos habitudes européennes.

CHAPITRE X (lecture II, chap. iv).

(TEXTE, TRADUCTION ET COMMENTAIRE.)

KRAMAPÂTHA. — Règle générale du *krama*. — Mots à santer, donnant lieu à des membres de plus de deux mots. — Où l'on doit faire le *sandhi* et où on doit le rompre. — Mots sujets au *parigraha*. — Règles du *parigraha*. — Réunion en un seul membre des *samayas*, ou assemblages de mots déjà connus.

क्रमो द्वाभ्यामभिक्रम्य प्रत्यादायोत्तरं तयोः ।

उत्तेरेणोपसंदध्यात्तथार्धर्चं समापयेत् ॥ १ ॥

एकवर्णमनोकारं नते सु स्मेति नःपरे ।

पदेन च व्यवेतं यत्पदं तच्च व्यवायि च ॥ २ ॥

ईं लुप्रांतं मुतादीनि स्कंभनेनेति लुप्रवत् ।

इतो षिंचतावर्तः पूर्वै द्वैपदयोर्द्वयोः ॥ ३ ॥

स्वसारम्स्तेत्युभे परं वीरास एतन ।

अतीत्येतान्यवस्यंति मुतादिप्रभृतीनि च ॥ ४ ॥

पूर्वोत्तरकृतं रूपं प्रत्यादानावसानयोः ।

न ब्रूयात्सर्वमेवान्यद्यथासंहितमाचरेत् ॥ ५ ॥

अवगृह्याण्यतिक्रम्य सहेतिकरणानि च ।

धक्षि धुक्षि प्रवादौ च विक्तादौ मुतादि च ॥ ६ ॥

अंतःपदं च येषां स्याद्विकारोऽनन्यकास्तिः ।

एतानि परिगृह्णीयाद्बहुमध्यगतानि च ॥ ७ ॥

अर्धर्चात्यं च नाकारं प्रागतोऽननुनासिकं ।
 प्रत्यादायैव तं ब्रूयादुत्तरेण पुनः सह ॥ ८ ॥
 उपस्थितं सेतिकरणं केवलं तु पदं स्थितं ।
 तत्स्थितोपस्थितं नाम यत्रोभे आह संहिते ॥ ९ ॥
 अट्टवर्णे प्रथमे चोदकः स्यात्प्रदर्शकः ।
 एतद्विष्टं समासांस्तु पुनर्वचन इंगयेत् ॥ १० ॥
 इतिपूर्वेषु संधानं पूर्वैः स्वः स्यादसंहितं ।
 तद्वग्रहवद्भूयात्सन्धिर्नार्धर्चयोर्भवित् ॥ ११ ॥
 दृष्टक्रमत्वात्समयान्संदध्यात्सर्वशः क्रमे ।
 पदेन च पदाभ्यां च प्रागवस्येदतीत्य च ॥ १२ ॥
 नकास्योष्मवद्धत्तं प्रुतोपाचरिति नतिः ।
 प्रश्नेषश्च प्रगृह्यस्य प्रकृत्या स्युः परिग्रहे ॥ १३ ॥
 शोद्धः श्रुत्वाऽपैति न्यायं यांत्युत्तरे त्रयः ।
 रिफितान्यृष्माणोऽघोषे दृभावः स्वधित्वा च ॥ १४ ॥

TRADECTION.

1. [Règles du] *krama*. — Ayant commencé par deux mots, qu'il reprenne le second, le joigne avec le mot suivant, et qu'il compose ainsi la demi-stance. —

2. Un mot d'une seule lettre, autre que [la particule] *o*; *su* et *sma* altérés [c'est-à-dire avec *sh* pour *s*], suivis de *nah*; un mot coupé par un autre mot, et ce mot qui le coupe;

3. *Îm*, ayant la fin tronquée [c'est-à-dire devenu *î*]; les mots qui ont l'initiale allongée; *skambhanena*; tronqué [c'est-à-dire devenu *kambhanena*]; le premier terme des deux mots doubles *ito shiṃcata* et *avar tamaḥ*;

4. Les deux mots *svasāram askṛita*; le second des deux mots *vīrāsa etana*: c'est en sautant ces [mots dont l'énumération précède, que] l'on coupe [comme il est dit au premier *śloka*]; — et [en passant les mots] qui suivent ceux dont l'initiale est allongée (voy. chap. II, 43)¹. —

5. Que [le lecteur du *kramapāṭha*] ne prononce pas, à la reprise ni à la clôture [du membre], la forme produite par le mot antécédent ou par le mot suivant [c'est-à-dire, qu'il ne conserve pas, pour le mot repris en tête d'un membre, les modifications dues au mot précédent, ni, pour le mot qui clôt le membre, les modifications occasionnées par le mot suivant]. — Que, pour tout le reste, il se conforme aux règles de la *saṃhitā*. —

6. Sautant les [mots] sujets à l'*avagraha* [c'est-à-dire que le *pada* coupe en deux], ceux qui sont accompagnés d'*iti*, les thèmes *dhaksh dhuksh* quand leur initiale est modifiée, et les mots dont la voyelle initiale est allongée,

7. Et ceux dans l'intérieur desquels il y a un changement qui n'est pas produit par une influence ex-

¹ Selon une autre interprétation, donnée également par le scoliaste : « ou [en passant les mots] de l'espèce de ceux dont l'initiale est allongée », c'est-à-dire les mots dont l'altération est initiale.

térieure, qu'il fasse, pour toutes ces [formes-là], le *parigraha* [c'est-à-dire qu'il les répète deux fois avec *iti* intercalé]; — [qu'il fasse] de même [pour les mots] placés entre plusieurs autres mots; —

8. Et [pour] le dernier de l'hémistiche; — mais non [pour] la particule *á*, non nasalisée, et ne terminant pas l'hémistiche. — La reprenant, qu'il la prononce **de** nouveau avec le mot suivant. —

9: [Le mot] accompagné d'*iti* [se nomme] *upasthita* [c'est-à-dire « suivi, » ou « placé auprès »]; — le mot seul [c'est-à-dire non suivi d'*iti*, se nomme] *sthita* [placé]. — Quand on les dit tous deux combinés [à savoir l'*upasthita* et le *sthita*], le nom est *sthito-pasthita*. —

10. Si, dans le premier [membre du *krama*], la lettre [finale du premier mot] n'est point visible [par un effet du *sandhi*], que le *parigraha* [la] montre [sous sa forme primitive]. Cela est désiré [c'est-à-dire ce n'est point une règle obligatoire]. — Que, dans la répétition [après *iti*], l'on coupe les composés. —

11. Pour les mots précédés d'*iti*, le *sandhi* [avec *iti* est désiré] par les anciens maîtres. Que *svah* ne soit pas lié. Qu'on le prononce à la manière de l'*avagraha*. — Qu'il n'y ait pas de *sandhi* entre les deux hémistiches. —

12. Qu'on lie complètement ensemble, dans le *krama*, les *samayas* [ou assemblages de mots déjà vus précédemment], par la raison que leur *krama* est connu; et qu'on termine par un mot [du *samaya*]

le membre qui précède, et [le membre que le *sa-maya* commence] par les deux mots [suivants]. —

13. Que le *n* changé en *ûshma*, l'allongement, l'*upâcarita*, l'altération [en cérébrale], la contraction d'un *pragrihya*, soient [ramenés] à leur état naturel et primitif, dans le *parigraha* [avant-et après *iti*]. —

14. L'insertion [nommée] *çauddhâksharasandhi* disparaît [dans le *parigraha*]. — Les trois *sandhis* suivants reviennent à leur état naturel : 1° les *riphitas*, où le *r* remplace un *ûshma* devant une sourde; 2° le changement [de *duḥ*] en *dû*; et 3° *svadhitva*.

NOTES.

I. SÛTRA 1. क्रमः... — C'est le titre du chapitre : क्रम इत्यधिकारो वेदितव्यः

I. SÛTRA 2. द्वाभ्यां... — Commentaire : द्वाभ्यां पदाभ्यामभिक्रम्यायेत्यर्थः । तयोर्द्वयोर्भिक्रान्तयोर्हत्तरं पदं प्रत्यादाय पुनर्गृहीत्वा ताभ्यामुक्तेरेण पदेनोपसंख्यात् । एतेन कल्पेनार्धार्चं समापयेत् । Exemple : पर्जन्याय प्र । प्र गांयत । गांयत् दिवः । दिवस्पुत्राय । पुत्राय मीळङ्गणे । मीळङ्ग इति मीळङ्गणे (Rig-Vêda, VII, cii, 1). C'est toute la première demi-stance. Nous verrons plus loin (sûtra 9) la règle en vertu de laquelle le dernier mot de l'*ardharca* se répète avec *iti* intercalé.

II-IV. SÛTRA 3. एकवर्णं... — On passe, dans le *krama*, les mots énumérés dans ce sûtra, d'où il résulte que, là où ils se rencontrent, il se fait des coupes ou divisions formées de plus de deux mots. Exemples :

1° Mots d'une seule lettre : आ मंद् । मद्मा वरेष्यं । (Rig-

Vēda, IX, LXV, 29) : on ne répète pas la particule अ, qui suit मद्, et ainsi la seconde coupe est formée de trois mots. On réunit de même les trois mots उदेति, pour उद् उ एति (VII, LXIII, 2), et उद् त्वं, dont le *krama*, en y joignant le mot suivant de l'hymne, s'écrit, en vertu de règles que nous verrons plus loin, de la manière que voici : उद् त्वं । ऊं इत्तू । त्वं ज्ञातवेदस । (I, L, 1).

ओ fait exception : ainsi pour अभूदो (I, CXIII, 11), on suit les règles ordinaires du *krama*.

Après avoir donné ces trois exemples, Uvaṇa ajoute : एकाक्षरं पदमन्यं नास्ति, « Il n'y a pas d'autre mot d'une seule lettre (dans le *Rig-Vēda*). » Notre sūtra considère ई comme tenant la place de ई, et composé par conséquent, dans le principe, de deux éléments.

2° Su et sma, altérés et suivis de nah : ainsi, en une seule coupe : मो बु णां (I, XXXVIII, 6); et आसु ष्मां णाः (VI, XLIV, 18).

Contre-exemples non sujets à l'exception, parce que le s initial n'est pas altéré, ou parce que nah ne suit pas : प्रसू न आयुर्जोविसे (VIII, XVIII, 22); इद् सूरिन्कृणुहि त्मां नो अर्थ (VI, XLIV, 18); मो बु त्वां वाघतश्चन (VII, XXXII, 1); त्वं हि ष्मां च्यावयन्नच्युतानि (III, XXX, 4).

3° Dans les tmēses (voy. II, 43), le mot coupé et le mot qui coupe; ainsi l'on passe नरा च ग्रसं, et le membre est de quatre mots pour le passage suivant : ईयते नरांच्ग्रसं दैव्यं (IX, LXXXVI, 42). Le scoliaste donne pour synonyme à व्यवयि la proposition conjonctive यच्च व्यवैति, « et celui qui coupe ».

4° ई, quand on supprime la finale (voy. IV, 36). Membre de trois mots : यमो गर्भे (IX, CII, 6).

Contre-exemple où la coupe se fait régulièrement, parce que ई n'a pas perdu sa nasale : समी रेभासः (VIII, LXXXVI, 11).

5° Les mots qui ont l'initiale allongée. Membres de trois mots (voy. II, 40 et 42) : योनिर्मौगपं, dans le *pada* : योनिं । अरैक् । अप । (I, CXXIV, 8) ; कुरुअवंपामावृषि राजानं, dans le *pada* कुरुअवंपां । अवृषि । राजानं । (X, XXXIII, 4).

6° *Skambhanena*, quand le *s* initial est supprimé (voy. IV, 7). Membre de trois mots : चित्कंभनेन स्कंभोयान् (X, CXI, 5).

Contre-exemple où le *s* n'est pas retranché et où le *krama* se fait d'après les règles ordinaires : अयं महान्महता स्कंभनेन (VI, XLVII, 5).

7° Dans les deux *sandhis* irréguliers : *Ito shiṃcata* (V, 7), *avar tamah* (IV, 13), on passe le premier mot. De là encore des membres de trois mots : परितो सिंचत, dans le *pada* परि । इतः । सिंचत । (IX, CVII, 1) ; उषा आवर्तमं, dans le *pada* : आवर्ति-
त्यावः । तमः (I, XCII, 4).

8° Les deux mots *svasāram askṛita* (IV, 38) : निरु स्वसारम-
स्कृतोषसं, dans le *pada* स्वसारं । अकृत । (X, CXXVII, 3).

9° Le second des deux mots *virāsa etana*. Lescoliasle, qui, pour les exemples précédents, ne fait pas le *krama* (au moins dans mon manuscrit), donne ici la forme de la coupe : परा
वोरासः । वीरास एतन मर्यासः ।, dans le *pada* वीरासः । इतन । (V, LXI, 4).

IV. SŪTRA 4. मृतादि०... — Ce sūtra est obscur, et le
scoliasle nous apprend qu'on l'interprète de deux manières.
Les uns l'appliquent aux deux premières tmèses citées au
chapitre II, 43, à la suite de l'énumération des mots qui al-
longent leur initiale dans la *saṃhitā* : शुनश्चिच्छेपं निदितं, dans
le *pada* शुनःशेषं । चित् । (Rig-Véda, V, II, 7), et नरावाशंसं
पूषणं, dans le *pada* नराशंसं । वा । (X, LXIV, 3). — Ceux qui
expliquent ainsi cet axiome disent que la règle précédente,

relative aux tmèses, ne s'applique qu'à des cas où la tmèse, comme dans l'exemple cité plus haut (इयते नराचमसि दैव्यं), ne commence pas l'hémistiche, c'est-à-dire où l'un et l'autre mot doit devenir final, chacun à son tour.

Ceux qui rejettent cette interprétation subtile prennent च dans le sens de वा, et traduisent प्रभृति par प्रकार « espèce »; d'après eux, le sūtra 4 se rapporterait à योनिमार्गैः । चित्कभनेन । वीरास एतन । परीतः ¹ (voyez plus haut परीतो षिंचित). Uvaṭa renvoie à ce sujet au chapitre XL 7, où il n'est question que des trois premiers de ces quatre *sandhis* irréguliers. — L'un et l'autre sens est peu satisfaisant, mais je n'en vois pas de meilleur qu'on puisse substituer à ces deux opinions des interprètes indiens.

V. SŪTRA 5. पूर्वोत्तरांतं... — Ce sūtra signifie qu'il y a d'un membre à l'autre solution de continuité : quant à la liaison des mots d'un même membre entre eux, on observe les lois du *sandhi*, mais les lettres initiales et finales du membre en sont affranchies. Il résulte de là que ce système de lecture est, comme nous l'avons dit, un mélange de la *saṁhitā* et du *pada*.

1° Exemples de modifications initiales, dues au mot précédent, et qui ne se font pas, à la reprise, dans le *kramapāṭha* : यच्छक्त्रेषु । शक्त्रेषु बृहता ।, dans le *pada* यत् । शक्त्रेषु । (*Rig-Vēda*, VII, xxxiii, 4) : dans l'intérieur du membre, le श् initial se change en छ्, en vertu de la règle donnée au chapitre IV, 5; à la reprise, en tête du membre suivant, il reprend sa forme naturelle;

मो णु । मो इति मो (voy. plus bas les sūtras relatifs au *pari-graha*) । सु (et non णु) त्वा । (VII, xxxii, 1);

¹ Ici इतः n'est pas suivi de षिंचित, dans le manuscrit de Paris, comme il paraît l'être, par suite d'une erreur sans doute, dans le manuscrit de Berlin. (Voyez l'*Upalekha* de M. Pertsch, p. vii, note 4.)

प्र णः । न् (et non ण) इंदो । (IX, XLIV, 1); voy. V, 26.

2° Exemples de modifications finales, dues au mot suivant, et qui ne se font pas, à la fin du membre, dans le *kramapāṭha* : धनेवं वज्रिन् । धनेवेति धना इव । वज्रिज्झयिहि (I, LXIII, 5) : le न् de वज्रिन् reste dental, tandis que, dans l'intérieur du membre, il devient palatal, en vertu de la règle IV, 5;

अग्ने अच्च् । अच्च्वा वद् । (X, CCLI, 1) : la *pluti* prescrite pour l'अ final de अच्च्, VII, 2, se fait dans l'intérieur du second membre, mais non à la fin du premier.

V. SŪTRA 6. सर्व . . . — Le scoliaste explique यथासंहितं de la manière suivante : यथासंहिताविधाने विहितं. Cf. ch. XI, s. 44.

Exemple : वज्रेणु सासहिः । सासहिर्भव । (*Rig-Véda*, III, xxxvii, 6).

VI et VII. SŪTRA 7. २. एवृष्ट, ॥ १॥ . . . — Commentaire : अव-
गृह्याणि = द्विखंडानि पूर्वोत्तरपथभूतानि पदानि. — सहेतिकरणानि = इतिक-
रणसहितानि. — अनन्यकारितः = आत्मकारितः .

Exemples : 1° Termes sujets à l'*avagraha* : ऋषिभिरीड्यैः ।
ऋषिभिरित्यृषिऽभिः । (*Rig-Véda*, I, 1, 2, dans le *pada* ऋषिऽभिः);

2° Termes suivis d'*iti*, dans le *pada* : इन्द्राग्नी अयात् । इन्द्राग्नी
इतीन्द्राग्नी (VI, LIX, 6, dans le *pada* इन्द्राग्नी इति);

3° Les radicaux *dhaksh*, *dhuksh*, quand ils perdent leur aspiration (voy. IV, 41) : अनु दक्षि । दक्षि दावने । धक्षीति धक्षि । (II, 1, 10); मंदिनं दुक्तन् । दुक्तन्वृधे । धुक्तविति धुक्तन् । (I, cxxi, 8).

Contre-exemples où ces radicaux ne sont pas sujets au *parigraha*, parce qu'ils conservent leur aspiration : नीचा तं ।
तं धक्षि । धक्ष्यतसं । (IV, IV, 4); निर्धुक्तन् । धुक्तन्वक्षणाभ्यः (VIII, 1, 17);

4° Termes dont l'initiale est allongée (voy. II, 40-42) :
 अरैक् (dans le *pada* अरैक्) पंथां । अरैमित्यैक् । (I, cxiii, 16) ;
 आयुञ्जातामश्विनां । अयुञ्जातामित्ययुञ्जातां (X, xxxv, 6) ;

5° Termes modifiés par eux-mêmes et sans influence extérieure : सुषुमा यतं । सुसुमेति सुसुम । (I, cxxxvii, 1) ; ववृधाना शुभः । ववृधनिति ववृधाना । (VIII, v, 11), voy. IX, 17.

Contre-exemple où la modification est produite par une influence extérieure : शक्र एषां (VIII, i, 19). Le *parigraha* ne se fait point, parce que le changement de न् en ए est dû au रू de शक्रः (voy. V, 28).

Ces divers exemples montrent comment Uvaṭa entend *atīkramya*. On fait d'abord la reprise du mot, et c'est après l'avoir joint au mot qui le suit qu'on le répète deux fois, avec insertion de la particule *iti*. Il serait donc peut-être plus exact de traduire : « en sautant, en passant par-dessus [le mot suivant] » (voy. les exemples qui précèdent.)

La particule च, qui suit अंतःपदे au commencement du *śloka* 7, a été omise dans le manuscrit de Paris.

VII. SŪTRA 8. बहु०... — Les exemples que donne Uvaṭa prouvent qu'à ses yeux ce sūtra s'applique à tous les termes placés entre plusieurs mots, à tous ceux que l'on saute en vertu du sūtra 3. Je ne crois pas qu'il y ait un autre sens préférable (cf. chap. XI, 13) ; seulement, si l'on entend ainsi la règle, la mention spéciale de सुतादि est inutile dans le sūtra précédent, à moins qu'on ne prenne la conjonction च du sūtra 4 dans le sens de वा, conformément à la seconde opinion citée par Uvaṭa, et qu'on ne rende facultative la partie de la règle relative aux *plutis* initiales.

Exemples : इयते नरांश्चशंसं दैव्यं । नराशंसमिति नराशंसं । चेति च । (IX, lxxxvi, 42) ; शुनंश्चिच्छेपं निदितं । शुनःशेषमिति शुनःशेषं ।

चिदिति चित् । (V, II, 7); नरावाशंसं पूषणं । नराशंसमिति नराशंसं ।
वेति वा । (X, LXIV, 3); मो णु णाः । मो इति मो । स्थिति सु । (I,
xxxviii, 6). Dans le dernier exemple, on fait le *parigraha* de
मो, parce que c'est, dans le *pada*, un *sahetikaraṇam*, et celui
de सु, parce que c'est un mot placé entre plusieurs mots et
sauté dans le *krama*.

VIII. SŪTRA 9. अर्धर्चात्यं... — Exemple : मोऽङ्गु इति
मोऽङ्गु (voy. sūtra 2).

VIII. SŪTRA 10. न... — Exemple : मद्रूमा वरेण्यं (*Rig-Véda*,
IX, LXV, 29; voy. plus haut, sūtra 3). Le *parigraha* devrait
se faire pour *d*, en vertu du sūtra 8.

Contre-exemples : 1° *d* terminant l'hémistiche तनूषा (dans
le *pada* तनूषु । आ ।); *parigraha* d'*d* : एत्या । (IX, LXV, 30);

2° *d* nasalisé (voy. II, 30) : गभीर आँ अणुने । एत्या । (VIII, LVI,
11) : ici l'*d* est nasalisé, parce qu'il est précédé d'un mot
terminé en *e* : गभीरे, et suivi d'une voyelle qui commence
un *páda*.

VIII. SŪTRA 11. प्रत्यादाय... — Exemple : मद्रूमा वरेण्यं ।
आ वरेण्यं । (*Rig-Véda*, IX, LXV, 29), déjà cité au sūtra 10.

IX. SŪTRAS 12 et 13. उपस्थितं..... — केवलं.....
— सेतिकर्णं a exactement la même valeur que सहेतिकर्णं,
que nous avons vu au *śloka* 6. Uvaṭa cite, comme exemple
d'*upasthita*, le *pragrihya* बाह्, qui s'écrit dans le *pada* : बाह्
इति. — Emploi cité de *upasthita* et de *sthita*, XI, 31.

IX. SŪTRA 14. तत्... — Le commentaire complète la
proposition, en supplant वक्ता « le récitateur, le lecteur »,
comme sujet du verbe आह. Exemple : विभावसो इति विभावसो

(*Rig-Véda*, I, XLIV, 10). — Dans cette répétition avec *iti* ou *parigraha*, le premier *vibhāvaso*, placé devant *iti*, est *upasthita*; le second; placé après *iti*, est *sthita*; les deux sont *sthitopasthita*. — Emploi cité de ce *dvandva*, XI, 31.

X. SŪTRA 15. *अदृष्टं चोदकं*... — Dans le manuscrit de Paris, le texte a *चोदकं*; mais la glose *चोदकः*. — Commentaire : *प्रेषमे द्वैपदे पूर्वपदस्यान्ति वर्णे अदृष्टे तस्य प्रदर्शकः चोदकः स्यात्*. J'ai donné dans la traduction même du sūtra l'interprétation de cette scolie. — *चोदकः परिग्रह इत्यनर्थान्तरं*. La racine *चुद्* signifie « exciter, ordonner ». Le mot *चोदकः* s'applique bien au *parigraha*, dont l'objet est d'exciter l'attention, de l'appeler sur une forme. Nous retrouverons ce terme au chapitre IX, 14. — Au sujet d'*ishṭam*, Uvaṣa ajoute : *इष्टवचनादेवास्यानित्यत्वं गम्यते*. J'ai aussi tenu compte de cette mention, en traduisant le texte.

Exemples : *तन्नः । तदिति तत् ।* (*Rig-Véda*, I, CVII, 3); *तं नः । तमिति तं* (ou plutôt *तम्*) (II, XXXIV, 7); *तां त्वां । तामिति ताम् ।* (I, XLIX, 4). — Je n'ai pas besoin de faire remarquer que les deux derniers exemples ne s'appliqueront pas moins bien à la règle, si, pour suivre plus exactement les lois du *sandhi*, nous remplaçons l'*anusvāra* de *तं* et de *तां* par la nasale labiale.

X. SŪTRA 16. *समासान्*... — Commentaire : *समासान् = अवगृह्याणि पदानि; पुनर्वचने = परिग्रहस्य द्वितीये वचने; इंगयेत् = अवगृह्णीयात्*. Voy. chap. I, 25, note du sūtra 102.

Exemple : *पुरोजिती वः । पुरोजितीति पुरः ऽजिती ।* (IX, CI, 1).

XI. SŪTRA 17. *इतिपूर्वेषु*... — Commentaire : *इतिपूर्वेषु पदेषु परिग्रहे क्रियमाणो इति : पूर्वो येभ्यस्ते इतिपूर्वास्तेषु इतिना संधानं पूर्वैराचार्यैरिष्टं । अस्माकमपि । स्वरिति पदसंहितं स्यात्* (Il y a évidemment

ment une faute dans ces derniers mots, et il faut lire, avec le manuscrit 394 de Berlin, cité dans l'*Upalekha*, p. VII, note 11 : स्वरितीदं पदमसंहितं स्यात्, ou changer simplement पदसंहितं en तद- ou एतदसंहितं.) असंहितमिति युथेतिकर्यान्तो निघातं न प्राप्नुयात् । स्वरितिप्रत्यये तदवग्रहवद्भूयात् । अवग्रहवदिति यथा मात्राका-

लोऽतरं स्यात् । स्वरि॑ति स्वरः । (*Rig-Véda*, I, LII, 12). « Pour les mots qui ont *iti* devant eux, quand on fait le *parigraha* (suit la décomposition du possessif *itipârva*), le *sandhi* avec *iti* (voy. chap. I, la note qui précède le 1^{er} sûtra) est désiré par les anciens maîtres. Et aussi par nous. Que le mot *svaḥ* [qui suit *iti*] ne soit point lié [avec cette particule]. « Non lié » est pour que la fin de la particule *iti* ne prenne pas l'*anudatta* (इति स्वरः, et non इति स्वरः). Quant au *svaḥ* qui est suivi d'*iti* [et commence le *parigraha*], qu'on le prononce à la manière de l'*avagraha*. « A la manière de l'*avagraha* » est pour qu'il y ait comme intervalle le temps d'une mesure. (Voy. chap. I, 6, sûtra 28). »

Les manuscrits de Berlin, que M. Pertsch a suivis, donnent, à ce qu'il paraît, असंधानं, au lieu de संधानं. Mais, dans le manuscrit de Paris, ni le texte, ni le commentaire n'ont l'*a* privatif, qui ne se trouve pas davantage dans une citation de cet axiome faite au chap. XI, 16. Je n'ai pas besoin de dire qu'à cause de la leçon qu'il a adoptée, M. Pertsch coupe aussi autrement que nous les mots de la glose अस्माकमपि.

X. SÛTRA 18. संधिः... — Comme les hémistiches ne se lient pas non plus dans le *samhitâpâtha*, le scoliaste se demande : « Pourquoi cette défense ? De quelle règle pourrait-on conclure cette liaison ? » — « Du sûtra 19 », répond-il. केन प्राप्तावयं प्रतिषेध आरभ्यते । दृष्टक्रमत्वात्, etc. (voy. sûtra 19) इति प्राप्तेः.

XI. SÛTRA 19. दृष्टक्रमत्वात्... — Les manuscrits de Berlin ont समयात्, que M. Pertsch a changé avec raison en

समयान्त्. Le manuscrit de Paris a समयान्, sans l'insertion euphonique du त्. — Uvaṭa ajoute हेतोः, pour faire ressortir le sens causal de l'ablatif, qui commence le sūtra. Il construit avec le second hémistichie, si je m'en rapporte à la division qui est dans mon manuscrit, le locatif क्रमे, qui termine le premier. L'instrumental singulier पदेन est expliqué par समय-प्राच्यपदेन, « le mot initial du *samaya* », et अतीत्य par समयमतीत्य, « après avoir passé le *samaya* ». — Notre axiome entend par *samaya* les assemblages de mots, tels que certains refrains, etc. que les copistes du *pada*, et parfois de la *saṃhitā*, omettent dans les manuscrits, en indiquant les lacunes par un petit cercle. Les exemples donneront une idée bien nette de la manière d'écrire ces groupes de mots dans le *krama* :

1° प्रथं वः । प्रयेति प्रथं । वस्त्रिष्टुभमिषं मंदद्वीरुयेदंवे । (*Rig-Vēda*, VIII, LVIII, 1) : le *samaya* est *vas trishṭubham ishaṇ*; il est joint au membre précédent par *vas*, puis réuni en un seul membre avec les deux mots suivants : *mandad-vīraya indave*.

2° योनिष्ठ इंदु सदेने अकारि । अकारि तमा नृभिः पुरुहत् । (VII, XXIV, 1) : le *samaya* est *akāri tam ā*; la liaison se fait de même que dans l'exemple précédent.

Il faut plus de deux mots pour constituer un *samaya*. Ainsi la règle ne s'applique pas à la 2^e stance de l'hymne 24 du 1^{er} *maṇḍala*, bien qu'elle renferme les deux termes अमृतानां मनामहे, qui se lisent déjà à la stance précédente; ce n'est point un *samaya* : दृष्टक्रमत्वादिति हेतुसामान्ये सत्यपि । अग्नेर्वयं प्रथमस्यामृतानामित्येवमादीनामनुदृष्टानां सर्वशः संदध्यादिति तन्नोपपद्यते । कस्मात् । समयसंज्ञाया अभावात् । « Malgré la communauté de la cause exprimée en ces termes : par la raison que le *krama* est connu, la règle qui ordonne de lier complètement ne s'applique pas à des passages tels que : *agnor vayam... amritānām*

(I, xxiv, 2). — Pourquoi? — Parce qu'il n'y a pas dénomination de *samaya*. »

La règle qui fait l'objet de ce sūtra est parfaitement expliquée par M. Pertsch, dans son *Upalekha*, p. 33 et 55.

XIII. SŪTRA 20. नकारस्य . . . — 1° *n* changé en *ûshma*. — उप्वदृत्तं signifie « manière d'être, forme consistant à être comme un *ûshma* ». Voy. IV, 26-35. — Dans l'*Upalekha* (V, 6), il y a *ûshmavṛittir nakārasya*. — Dans le chap. IV, 35 du *Prātiçākhya*, le mot *ûshma* a un sens moins étendu : नकारस्य लोपरेफोष्मभावे.

Exemples : 1° अभीष्टूँरिव् सारथिः । *parigraha* : अभीष्टूँनिवेत्यभीष्टूँ इव । (*Rig-Véda*, VI, LVII, 6); संहानिश्चिकित्वान् । *parigraha* : संहानिति संहान् (voy. chap. IX, 27); विभ्राजमानांश्चमसान् । *parigraha* : विभ्राजमानानिति विभ्राजमानान् । (IV, xxxiii, 6); अखदंस्त्वं । *parigraha* : अखद्वित्याऽखदं (II, xliii, 3); स्वतंवाँः पायुः । *parigraha* : स्वतंवानिति स्वतंवान् (IV, ii, 6); अस्माँ अस्माँ इत् । *parigraha* : अस्मानस्मानित्यस्मान् अस्मान् । (IV, xxxii, 4).

2° Pluti ou allongement. Exemple : मन्नुमन्नु कृणुहि । *parigraha* : मन्नुमन्नुविति मन्नुऽमन्नु । (III, xxxi, 20) : voy. ch. VII, 2.

3° *Upācarita* (voy. chap. IV, 14). Exemple : ज्योतिष्कृदसि । *parigraha* : ज्योतिः कृदिति ज्योतिःऽकृत् (I, I, 4).

4° Altération en cérébrale (voyez chapitre V, 10 et 20). Exemple : सुषुमा वातं । *parigraha* : सुषुमति सुषुम (I, cxxxvii, 1); पितृयाणं युमन् । *parigraha* : पितृयानमिति पितृयानं । (X, ii, 7).

5° Contraction d'un *pragrihya* (voy. ch. II, 27). Exemple : दंपतीव । *parigraha* : दंपती इवेति दंपती (II, xxxix, 2).

Contre-exemple montrant que cette règle ne s'applique qu'aux *pragrihyas* : प्रवृद्धीव यः । *parigraha* : प्रवृद्धीवेति प्रवृद्धीऽइव (II, XII, 4).

XIV. SÛTRA 21. शौद्धाक्षरागमः... — Commentaire : शौद्धाक्षराणां संधीनामागमो य ऊक्तः । सोऽपैति परिग्रहे क्रियमाणो । (Voy. ch. IV, 37 et 38.)

Exemples : पुरुचंद्रं यंजतं । *parigraha* : पुरुचंद्रमिति पुरुऽचंद्रं (Rig-Véda, V, VIII, 1) ; वनर्षदो वायवः । *parigraha* : वनसद् इति वनसदः । (X, XLVI, 7.)

XIV. SÛTRA 22. न्यायं... — Le commentaire explique न्यायं (« propriété », d'où « forme propre ») यांति par प्रकृतिं गच्छति; उत्तरे त्रयः par l'addition de संधयः, et अग्रधौ par celle de प्रत्यये. — Comme ils s'agit particulièrement de la forme que doit prendre le mot devant इति, dans le *parigraha*, le vrai sens de न्यायं यांति est « reviennent à la règle, à la forme régulière ». Ainsi, dans le premier exemple que cite le scoliaste, le *r*, substitut du *visarga*, se remplace devant *c*, selon la loi du *sandhi*, par un *ç* palatal.

Ex. : 1° *riphitas* devant des sourdes (voy. ch. IV, 12 et 13) : स्वर्चक्षा र्षिः । *parigraha* : स्वर्चक्षा इति स्वःऽचक्षाः । (Rig-Véda, IX, XLVII, 46), cf. sùtra 17 ; धूर्षदं वनर्षदं । *parigraha* : धूःसदमिति धूःऽसदं । (X, CXXXII, 7) ; स्वर्पति यत् । *parigraha* : स्वः पतिमिति स्वः पति (VIII, LXXXVI, 11) ;

2° *Duh* changé en *dú* (voy. chap. V, 24) : दूपाशं सख्यं । *parigraha* : दुर्नशमिति दुःऽनशं (VI, XLV, 26) ; जनस्य दूह्यः । *parigraha* : दुर्ध्य इति दुःऽध्यः । (VIII, XII, 15) ; दूकभो रथः । दुर्दभ इति दुःऽदभः । (IV, IX, 8).

3° *svadhittva* (voy. V, 13) : स्वधितोव रीयन्ते । *parigraha* : स्वधितिरिवेति स्वधितिः ऽइव । (V, vii, 8).

Contre-exemple montrant qu'il ne s'agit que des *riphitas* suivis de sourdes. Quand le *r* est devant une sonnante, on ne modifie pas le mot, dans le *parigraha*, devant *iti* : स्वर्जितं महि । *parigraha* : स्वर्जितमिति स्वः ऽर्जितं । (X, CLXVII, 2).

D'autres, comme Uvāta nous en avertit, coupent autrement cet axiome : अत्रे इदं सूत्रं योगविभागेन वर्णयन्ति । न्यायं यांत्युत्तरे त्रयः । श्रौतान्तरागमादुत्तरे त्रयः संधयः प्रकृतिं यांति परिग्रहे क्रियमाणो । कतमे त्रयः । जुधुक्त इति धक्षधुक्षिप्रवादौ च । न जुगुक्ततः । जुधुक्त इति जुगुक्ततः । (VIII, xxxi, 7; voy. plus haut, note du sūtra 7, les exemples relatifs à धक् et à धुक्)..... । योगविभागादत्रे परिग्रहे एतेषां प्रकृतिभावो न सिध्यति । योगविभागे ह्यसति उत्तरे त्रय इति ग्रहणमनर्थकं भवति । रिक्तान्यूपस्यो ऽद्योषे दूभावः स्वधितोव चेति यथोक्तमेवेति । « D'autres expliquent différemment ce sūtra, en coupant la construction (et entendent) : les trois derniers retournent à la forme régulière, [c'est-à-dire] les trois derniers *sandhis* [du chapitre IV, enseignés] à la suite [des sūtras qui traitent] de l'insertion d'une lettre dans les *ṣauddhāksharas*, reviennent à l'état naturel, quand le *parigraha* se fait. — Quels [sont ces] trois ? — *Jughukshataḥ* et les thèmes *dhaksh*, *dhuksh*. (Suivent les exemples.) Sans la coupe de la construction, le retour à la forme régulière de ces mots-là, dans le *parigraha*, n'est enseigné [par aucune règle]. Car s'il n'y a pas coupe de la construction, l'expression : « les trois autres » est [inutile et] sans objet. [Le reste du sūtra] *riphitāni*, etc. a le sens qui a été dit [dans la glose qui précède cette nouvelle explication]. » Le sens de ce long développement est facile à saisir. D'autres interprètes, dont l'opinion est peut-être préférable, coupent autrement la phrase. Ils détachent les mots उत्तरे त्रयः des mots qui suivent, et les appli-

quent à *jughukshatah*, etc. ils rendent ainsi la règle plus complète.

CHAPITRE XI (lecture II, chap. v).

(TEXTE, TRADUCTION ET COMMENTAIRE.)

KRAMAPĀṬHA (suite). — Raisons des règles et des procédés exposés dans le chapitre précédent. — Observations critiques. — Opinions et théories diverses. — Éloge du *kramapāṭha* et réfutation des critiques dont il est l'objet.

३. धार्थ्यलोपेन यद्वाह स क्रमः समानकालं पदसंहितं
[द्वयोः ।

अथो बहूनामविलोपकारणः परैवस्यत्यतिगम्य का-
[निचित् ॥ १ ॥

अपृक्तपदेनापृक्तपदयोनि यत्तदानुनासिक्यभयाद्वतीयते ।
नतं च पूर्वेण पस्य कारणां नतेः पस्योभयहेतुसंग्रहात्
[॥ २ ॥

परीत इत्युत्तमेतयोर्द्वयोः परं हि पूर्वं नमतीत्यतीयते ।
ततो ऽपरे संध्यमवेक्ष्य कारणां तदर्थजं द्विक्रममत्र कुर्वते
[॥ ३ ॥

तमः परं रेफनिमित्तसंशयात्तथावस्थितेदप्युच्यते पदं ।
अदो पितो सो चिदुषर्वसूयवो न धक्षिधुक्षीत्यपि चा-
[तिर्यन्ति किं ॥ ४ ॥

स्वसारमित्येतदपोद्यते पदं परः सकारोपजनो ऽस्कृतेति च ।
 निस्कृतेति व्युपसर्गकारित्तदन्वयादाचरितं पञ्चभिः । ५ ।
 सहेति चेमेति च स्तत्संग्रहं गुणाममादृतनभावि चेतन ।
 पदं च चास्कंभचिदित्यतः परं मृतादि चैतानि निर्मित्त-
 [संशयात् ॥ ६ ॥

द्व्यभिक्रमं पूर्वनिमित्तमानिनस्त्रिषूत्तमेष्वाकुस्नंतरं हि
 [तत् ।

अनंतरं त्वेव चतुर्थपञ्चयोः परं कथं तत्र च न द्व्यभिक्रमं
 [॥ ७ ॥

अनानुपूर्व्ये पदसंध्यदर्शनात्पदव्यवेतं च पदव्यवायि च ।
 ततो ऽपरे द्विक्रममादुराश्रयात्कृताविलुप्रात्र हि वर्णसंहि-
 [ता ॥ ८ ॥

पदानुपूर्व्येण सपूर्व आ ततस्ततो व्यवेतं च सह व्यवायि
 [च ।

ततो निराकृतस्योश्च ते पदे ततो ऽव्यवेतेन परस्य संहिता
 [॥ ९ ॥

अनंतरे त्रिक्रमकारणे यदि त्रिभिश्च गार्ग्यः पुनरेव च
 [त्रिभिः ।

त्रिसंगमे पञ्चभिरार्थ्यनुग्रहस्तुःक्रमस्त्वाचरितो ऽत्र शा-
 [क्लेः ॥ १० ॥

अलोपभावादपरे बहुक्रमं प्रति स्वमार्षीति न कुर्वते
[द्वाचित् ।

असर्वशस्तिप्रभृतिष्वनेकशः स्मरन्ति संख्यानियमेन शा-
[कलं ॥ ११ ॥

अयावने पूर्वविधानमाचरेद्यथापदं संधिमपेतहेतुषु ।
अथो पदाभ्यां समयं पदेन च क्रमेष्टवस्येदतिगम्य संदधत्
[॥ १२ ॥

सहेतिकाराणि समासमंतभावबहुक्रमे मध्यगतानि यानि
[च ।

तृतीयतां गच्छति यस्य सोष्मवाननन्ययोगं विज्ञतं प्लुतादि
[च ॥ १३ ॥

अतीत्य तेषां पदतां प्रदर्शयित्वा तु गार्ग्यस्य पुनस्त्य-
[भिक्रमे ।

अट्टवर्णे प्रथमे प्रदर्शनं स्मरन्ति तत्त्वत्र निराह चोदकः
[॥ १४ ॥

पदं यदा केवलमाह सा स्थितिर्यदेतिकारांतमुपस्थितं
[तदा ।

अथो विपर्ययस्य समस्य चाह ते यदा स्थितोपस्थितमाच-
[रंत्युत ॥ १५ ॥

पुनर्ब्रुवंस्तत्र समासमिङ्येत्स्वरित्यतो ऽन्येषु च संधिमा-
[चेत् ।

अवग्रहस्येव हि कालधारणा परिग्रहेऽस्तीत्युपधेत्यनु-
[स्मृता ॥ १६ ॥

अभिक्रमेतोभयतोऽनुसंहितं ततोऽस्य पञ्चात्यद्वतां प्रद-
[शयेत् ।

यथापदं चान्यतेरेण संधधत्त्रिषूत्तमेध्वंतदलोपसंभवात्
[॥ १७ ॥

अरक्तसंधेत्यपवाच्यते पदं पुनस्तदुक्ताध्यवसाय पूर्ववत् ।
तथा यदृच्छोपनते बहुक्रमे क्रमेत तस्यैकपदानि निःसृ-
[जन् ॥ १८ ॥

नकारलोपोष्मभावमानयेदपेतरागां प्रकृतिं परिग्रहे ।
नतिं पुतोपाचरति च यत्र च प्रगृह्यमेकीभवति स्वरोदयं
[॥ १९ ॥

प्रवादिनो दूणाशदृढ्यदृढभा न्यरेष्वधोषेषु च रेफमूष्मणः ।
महाप्रदेशं स्वधितीव चानयेन्मुदेच्च शौद्धाक्षरसंध्यमागमं
[॥ २० ॥

अभिक्रमे पूर्वविधानमाचरेत्पुनर्ब्रूवस्तूत्तरकारिति क्रमे ।
विकारमन्यद्यदतोऽनुसंहितं तदाचरेदंतगताययोस्तु न
[॥ २१ ॥

सक्यथासंहितमेषु वाचरेत्पुनर्विवक्षन्पदमप्यसंधधत् ।
परिग्रहे संधिषु कारणान्वयादविक्रमं द्यूष्मसु चोष्मसंधिषु
[॥ २२ ॥

मानकालावसमानकारणावमंतरं वा यदि समिग-
[च्छतः ।

पदस्य दोषावथ ह्रस्वसंग्रहे नियुक्तमार्धन्यतोरेण लुप्यते
[॥ २३ ॥

मकारलोपे विकृतस्वरोपधे तृतीयभावे प्रथमस्य च ध्रुवं ।
विपर्ययो वेतस्याभ्युपेयुषां तथोभयेषामनुनासिकोदये
[॥ २४ ॥

अथो नतेनोपहिते ऽनुनासिके तथाक्षस्य क्रम एकपा-
[तिनः ।

न चात्र पूर्वः स्वरितेन संहितां लभेत तस्मिन्नियतस्व-
[रोदये ॥ २५ ॥

यदा च गच्छत्यनुदात्तमक्षरं वशं पदादेरुदयस्य तेन च ।
उदात्तपूर्वे नियतस्वरोदये परो विलोपो ऽनियतो यदावरः
[॥ २६ ॥

स्वैकोद्देशं स्वरितस्य चोत्तरं यदा निहन्त्यादनिमित्तमक्षरं ।
उदात्तपूर्वो ऽप्यनुदात्तसंगमो यदा स्वरौ द्वौ लभते ऽपि
[वा बहून् ॥ २७ ॥

यथा प्रकृप्ते स्वरवर्णसंहिते तयोस्तयोश्चस्वरवर्णयोस्तथा ।
अदृशन् ऽनार्धविलोप उच्यते क्रमेष्ट्वनार्धं ब्रुवते ऽपरे स्वरं
[॥ २८ ॥

अदृष्टमार्थ्या यदि दृश्यते क्रमे विलोपमेवं ब्रुवतेऽपरे
[तथा ।

सकारणान्यार्थ्याविलोपविक्रमः क्रमेण युक्तोऽपि बहूनि
[संदधत् ॥ २८ ॥

पठं पदांतश्च यदा न गच्छति स्वरावसानं स तु योऽत्र
[युज्यते ।

तदानुरूपं लभते निराकृतं न चेन्निराहोपनिवृत्य तत्पठं
[॥ ३० ॥

स्थितस्थितोपस्थितोऽपि दृश्यते पठं यथावद्व्यवस्थुप-
[स्थिते ।

क्वाचिस्थितौ चैवमतोऽधि शाकलाः क्रमे स्थितोपस्थि-
[तमाचरंत्युत ॥ ३१ ॥

क्रमेत् सर्वाणि पदानि निर्ब्रुवन्निति स्मरंत्याचस्तिं तु नो-
[क्रमेत् ।

क्रमस्य वर्त्म स्मृतिसंभवौ ब्रुवन्समादिभस्यान्वितराणि
[कीर्तयेत् ॥ ३२ ॥

यथोपदिष्टं क्रमशास्त्रमादितः पुनः पृथक्तैर्विविधैर्न सा-
[ध्रुवत् ।

इति प्र बाभ्रव्य उवाच च क्रमं क्रमप्रवक्ता प्रथमं शशंस
[च ॥ ३३ ॥

क्रमेण नार्थः पदसंहिताविदः पुराप्रसिद्धाग्रयपूर्वसिद्धि-
[भिः ।

अकृत्ससिद्धश्च न चान्यसाधको न चोदयापायको न च
[श्रुतः ॥ ३४ ॥

असिध्यतः सिद्धिविपर्ययो यदि प्रसिध्यतो ऽसिद्धिविप-
[र्ययस्तथा ।

सहापवादेषु च सत्सु न क्रमः प्रदेशशास्त्रेषु भवत्यनर्थकः
[॥ ३५ ॥

विपर्ययाच्छास्त्रसमाधिदर्शनात्पुराप्रसिद्धेरुभयोरनाश्र-
[यात् ।

समभ्युपेयाद्भुभिश्च साधुभिः श्रुतेश्च सन्मानकरः क्रमो
[ऽर्थवान् ॥ ३६ ॥

श्रुते न च द्वैपदसंहितास्वरौ प्रसिध्यतः पारणकर्म चो-
[त्तमं ।

क्रमादतो ऽप्यग्यजुषां च वृहणां पदैः स्वैश्चाध्ययनं तथा
[त्रिभिः ॥ ३७ ॥

TRADUCTION.

1. Le *krama* [est] ce que [le lecteur] récite, sans rompre la *saṁhitā*, et avec une égale durée, en combinant les mots deux à deux. — [Il y a] aussi [un *krama*] de plus de deux [mots], sans solution de la *saṁhitā*,

[où,] sautant certains [mots, l'on] termine [le membre] par ceux qui les suivent. —

2. Une [particule] d'une seule syllabe, sans consonne, et non diphthongue, est passée [dans le *krama*], par crainte de la nasalisation; — et [de même] un [mot] altéré par un [mot] précédent, et [devenant] cause [à son tour] de l'altération d'un [mot] suivant, [est sauté dans le *krama*,] pour réunir la double cause [de l'altération] du dernier. —

3. Le second des deux [mots] *pari itaḥ* est sauté, parce que [c'est] le premier [à savoir *pari*, qui, quoique séparé,] altère le mot qui suit [*itaḥ*, à savoir *siṃcata*]. — Des [maîtres] autres que ceux [qui donnent cette règle], considérant la cause [d'altération] qui résulte du *sandhi*, [c'est-à-dire regardant comme principe du *sh* de *siṃcata*, l'*o* irrégulier de *ito*,] font ici, par suite de cela, le *krama* [ordinaire] de deux [mots.] —

4. Le mot *avar*, qui est suivi de *tamaḥ*, est également excepté, par suite du doute relatif à la cause qui produit le *r*. — Pourquoi ne passent-ils pas également [les *sandhis* non moins irréguliers] *ado pito*, *so cit*, *ushar vasūyavaḥ*, et aussi les [thèmes] *dhaksh*, *dhuksh*? —

5. [Dans *nir u svasāram askṛita*,] le mot *svasāram* est excepté, ainsi que le [mot] suivant *askṛita* [pour *akṛita*], parce qu'il a une insertion de *s*, et comme *niḥ* est ici préfixe d'*askṛita*, la pratique [des maîtres est que le membre], vu l'addition de ce mot, [soit composé] de cinq. —

6. [On passe] également *ím*, accompagné d'*iti* [et perdant le *m*], et *á*, accompagné de l'*anunásika*, et *itana*, devenu *etana*, par l'accession du *guṇa*, et le mot qui suit *cāṣkambha cit* [, à savoir *kambhanena*], et [tout mot] qui a l'initiale allongée : ces [divers mots ne peuvent terminer le membre], à cause du doute relatif à la cause [de l'altération]. —

7. Ceux qui pensent que l'altération est due au mot antécédent, veulent que, pour les trois derniers [*sandhis* qui précèdent], le membre soit [régulièrement] de deux [mots], parce que cet [antécédent] vient immédiatement avant [l'altération qu'il cause]. — Mais pour la quatrième et la sixième [des exceptions, énumérées à partir du *śloka* 2], c'est aussi un [mot] immédiatement voisin [qui est cause de l'altération, à savoir le mot] suivant. Pourquoi donc ne [fait-on] pas là aussi la coupe de deux [mots] ? —

8. Pour la *tmèse*, [on passe] le mot coupé et le mot qui coupe [et ils ne peuvent pas clore le membre], parce qu'on ne voit pas le *sandhi* de ces mots. — D'autres [maîtres] veulent que [pour les *tmèses*], la coupe soit de deux [mots], conformément à la règle, parce qu'ici la combinaison des lettres se fait sans solution [de continuité]. —

9. Quand [la *tmèse* ne commence pas l'hémistiche et] a des mots antécédents, [on les prononce deux à deux,] selon la succession des mots, jusque-là [à savoir jusqu'à la *tmèse*]; ensuite [on prononce] le mot coupé et le mot qui coupe [, avec l'antécédent et le suivant]. — Puis on répète ces deux mots

[avec *iti* intercalé, on fait de même] pour les deux autres *tmèses* [qui n'ont pas de mots antécédents et commencent l'hémistiche]. Ensuite il y a combinaison du mot non coupé [c'est-à-dire de celui qui suit la *tmèse*] avec le mot suivant. —

10. S'il y a [deux mots] immédiatement unis qui produisent un *krama* de trois [mots], Gârgya [est d'avis qu'on fasse le *krama*] avec trois [mots], puis [il veut que le membre suivant soit] encore de trois [mots]. — Quand il y a réunion de trois [mots à joindre ensemble, quelques maîtres veulent que] la liaison successive de la *sañhitá* [soit] de cinq [mots, en un seul membre]. — Mais les disciples de Çâkalya font, dans ce cas, un *krama* de quatre mots. —

11. D'autres, sans rompre [pour cela le *sandhi*], ne font nulle part de *krama* de plus de deux mots, disant : le *sandhi* [de chaque mot a lieu] avec son [voisin]. — [Cela ne s'applique] pas partout. [Les maîtres,] en grand nombre, mentionnent, par un précepte énumératif, la règle çâkalyenne, [relative] à [des membres de] trois [mots] et plus. —

12. Quand il n'y a pas mélange [de mots exerçant une influence phonique], il faut observer la règle précédemment établie [c'est-à-dire faire les coupes de deux en deux mots]. — [Qu'on fasse] le *sandhi* selon le mot [, selon la forme propre et primitive du mot], quand les causes [d'altération] ont disparu. —

Dans les membres du *krama*, on doit, sautant le *samaya* [ou assemblage de mots déjà connu], clore

[le membre], en combinant [ce *samaya*] avec les deux mots [suivants] et, au moyen de [son premier] mot [, avec le membre précédent]. —

13. Les mots accompagnés d'*iti* [dans le *pada-pâtha*], les composés, les mots qui terminent [l'hémistiche, et ceux qui, dans un *krama* de plus de deux mots, sont insérés au milieu, ceux dont l'aspirée se change en la troisième [de l'ordre], ceux qui sont modifiés sans liaison avec un autre [mot, c'est-à-dire par eux-mêmes], et les mots qui ont l'initiale allongée :

14. Après avoir sauté [ces mots-là, et les avoir combinés avec le mot suivant], qu'on montre [au moyen du *parigraha*] leur état de mot [, c'est-à-dire leur forme propre et primitive]. — Et [si l'on suit l'opinion] de Gârgya (XI, 10), [qu'on fasse de même le *parigraha*], après les deux membres de trois [mots]. — Lorsque le membre initial du *krama* [à savoir le premier de l'hémistiche] a une lettre non vue, [les maîtres] veulent qu'on la montre ; or, c'est le *parigraha* qui la prononce. —

15. Quand on dit un mot seul [, non suivi d'*iti*], c'est la *sthiti* ou position [c'est-à-dire on l'appelle *sthita*, « placé »]. — Lorsqu'il a à la fin *iti* [, c'est-à-dire qu'il en est suivi], alors [on le nomme] *upasthita* [« suivi » ou « placé auprès »]. — Mais lorsqu'on prononce ces [deux mots], en renversant l'ordre [observé ici, c'est-à-dire, d'abord l'*upasthita*, puis le *sthita*], et en les combinant ensemble, alors ils enseignent [que cette combinaison se nomme] *sthitopasthita*. —

16. Qu'il coupe le composé, en le répétant [après *iti*]. — Qu'il fasse [dans le *parigraha*] le *sandhi* [avec *iti*] des mots, autres que *svaḥ* [, qui suivent cette particule]. [Quant à *svaḥ*, les Çākalyens] enseignent qu'il a dans le *parigraha*, comme antécédent d'*iti*, un prolongement de temps [, à savoir une quantité,] égale à [celle de] l'*avagraha*. —

17. [Ou bien] qu'il fasse le *krama* des deux côtés, de manière à produire un *sandhi* continu [, en laissant au mot sa forme irrégulière]; puis qu'il montre ensuite [au moyen du *parigraha*] la forme propre du mot. [Ou bien] encore qu'il lie [le mot irrégulier], selon sa forme propre, avec l'un ou l'autre [des mots voisins, soit l'antécédent, soit le suivant. Cela se fait] pour les trois derniers [mots ou espèces de mots, énumérés au *çl.* 6, ou selon d'autres au *çl.* 13], pour qu'il n'y ait pas séparation [du mot altéré et du mot altérant, quel qu'il soit]. —

18. Le mot *á*, non nasalisé, est excepté [du *parigraha*]. Qu'on le répète et qu'on termine le membre [par le mot suivant], comme [il a été enseigné] plus haut [c'est-à-dire d'après la règle générale du *krama*]. — De même [pour montrer la nature propre des mots], dans un *krama* de plus de deux mots, abandonné à la fantaisie [, c'est-à-dire qui n'est soumis à aucune des règles données], on peut procéder en détachant les mots un à un. —

19. Qu'on ramène à sa nature propre [, avant et après *iti*], dans le *parigraha*, en supprimant la coloration [c'est-à-dire l'*anunāsika* et les modifications

qu'il accompagne], le mot qui a subi [dans la *saṁhitā*] le retranchement de *n*, l'addition d'un *úshma* ou d'un *r*; — et de même l'altération [en cérébrale], — la syllabe allongée, l'*upácarita*, — et [le *sandhi*] où un *pragrihya*, suivi d'une voyelle, se contracte [avec elle]; — .

20. Les thèmes *dûṇāça*, *dûḍhya*, *dûḷabha*, — et le *r* remplaçant un *úshma* devant des sourdes; — et le mot qui occupe une grande place [dans les *çāstras*, à savoir] *svadhitva*; — et qu'on écarte la lettre intercalée, née du *sandhi* de syllabes pures. —

21. Que l'on applique, dans l'*abhiškrama* [c'est-à-dire quand on prononce le mot pour la première fois], la règle du mot précédent [c'est-à-dire qu'on dise le mot avec les altérations que peut causer le mot précédent]; mais, en le répétant, dans le *krama* [dans la reprise], [qu'on fasse] les changements produits par le mot suivant. [Tout mot] autre que ceux-là [c'est-à-dire tout mot altéré par lui-même et non par l'influence de l'antécédent ou du conséquent] doit se prononcer conformément au *saṁhitāpāṭha*. Mais cette règle ne s'applique pas au mot de la fin ni au mot du commencement [de l'hémistiche, parce qu'il n'y a pas de reprise pour eux]. —

22. Pour ces [mots et catégories de mots énumérés dans les *çl.* 19 et 20], on peut aussi procéder une fois, dans le *parigraha*, [avant *iti*,] conformément à la *saṁhitā*, mais en répétant ensuite le mot [après *iti*], sans faire de *sandhi*. C'est parce que la cause qui donne lieu aux *sandhis* suit [dans le *pa-*

rigraha, s'y trouve avec son effet, qu'on y fait ainsi une fois le *sandhi*]. — Dans les *sandhis* d'*úshmas*, formés de deux *úshmas*, [qu'on ne rétablisse] pas le *visarga* [avant *iti*]. —

23. Si deux altérations d'un mot, qui n'ont pas la même cause vont ensemble, soit simultanées, soit immédiatement rapprochées, sans qu'il y ait réunion des causes [en un seul membre, au moyen d'un *bahukrama*, donnant lieu à un *parigraha*], alors la *saṁhitā* doit obligatoirement se dissoudre par l'un ou par l'autre [énoncé, à savoir par le premier ou par la reprise]; —

24. De même aussi, nécessairement, quand il y a un retranchement de *m*, précédé d'une voyelle altérée, et quand une consonne première [d'un ordre de *sparças*] passe à l'état de troisième. — Ou bien le contraire a lieu [, à savoir le retour d'une première à l'état de troisième], pour ceux qui suivent l'autre opinion [, celle de Gārgya]; — et pour les deux [écoles, une telle dissolution du *sandhi* a lieu], quand [une première ou une troisième] est suivie d'une nasale [et est altérée par elle]; —

25. Et aussi pour une nasale précédée d'une [consonne] altérée [en cérébrale]. — Semblable est le *krama* d'une syllabe qui se fond en une seule [avec la suivante]; — dans ce *krama* [ainsi fait], l'accent qui précède [la syllabe fondue en une seule avec la suivante] ne doit pas prendre le *sandhi* avec le *svārīta*, quand cette [syllabe fondue] est suivie d'un accent bas [, à savoir d'un *anudātta*]. —

26. Et lorsqu'une syllabe *anudâtta* entre dans la dépendance d'une initiale suivante [qui est *udâtta*], [on rompt] aussi [le *sandhi* qui a lieu] avec cette [syllabe conséquente]. — Quand [la contraction] a pour premier élément un *udâtta* et pour second un *anudâtta*, la solution [du *sandhi* est] postérieure [, c'est-à-dire se fait dans la reprise avec le mot suivant]; quand [le second élément est] *udâtta*, [elle est] antérieure [, c'est-à-dire se fait dans le premier énoncé, avec le mot précédent]. —

27. Quand la portion postérieure d'accent d'un *svarita* est prononcée bas [c'est-à-dire avec le ton de l'*anudâtta*, parce qu'elle est suivie d'un *udâtta*], [alors on résout le *sandhi* dans le premier énoncé, où] la syllabe n'est plus accompagnée du principe [d'altération de son accent, lequel principe est l'initiale *udâtta* du mot suivant]. — Quand un assemblage de syllabes *anudâtta*s précédé d'un *udâtta* [et aussi d'un *svarita*], prend deux accents ou même plus [, on résout le *sandhi* dans le premier ou le second énoncé]. —

28. Quand on ne voit pas [dans le *krama* ordinaire] les deux *sandhis* d'accents ou de lettres de telles ou telles syllabes ou lettres, [quand on ne les voit pas, dis-je,] tels qu'ils sont prescrits [par les règles], il n'y a pas lieu [pour cela] à la non solution du *sandhi*. D'autres [maîtres] disent l'accent, dans les membres du *krama*, non combiné d'après les règles de la *sâmhitâ*. —

29. Si l'on voit dans le *krama* [, en faisant les coupes ordinaires, des particularités phoniques] qui

ne se voient pas dans la *saṁhitā*, [alors d'autres maîtres], pour ce cas, prescrivent la coupe de la façon suivante : un membre à part, joint au *krama*, et ne rompant pas le *sandhi*, et réunissant, même plusieurs mots, joints à leurs causes [d'altération]. —

30. Quand un mot n'arrive pas à [avoir] son accent, et une fin de mot à clore [un membre], mais que c'est [la fin du terme] combiné là [avec lui qui le clôt], alors ce mot a sa forme propre exclue [du *krama*], à moins qu'on ne le dise à part [sous forme de *parigraha*], en le répétant après [le membre]. —

31. Le mot se voit tel qu'il est [, c'est-à-dire sous sa forme propre], dans la *sthiti* [, c'est-à-dire quand il est prononcé sans *iti* dans le *krama*,] et dans le *sthitopasthita* [ou *parigraha*]; car dans l'*upasthita* [, c'est-à-dire quand il est suivi d'*iti*, il paraît] avec un retranchement, et quelquefois de même dans la *sthiti* : c'est pour cela que les Çākalyens pratiquent, dans le *krama*, le *sthitopasthita* [ou *parigraha*]. —

32. Ils disent : « Que [le lecteur] fasse le *krama*, en reprenant tous les mots [au moyen du *parigraha*]. » — Mais qu'il ne transgresse pas la règle traditionnelle [de l'école]. Disant la méthode du *krama* [, laquelle consiste dans] la *smṛiti* [les préceptes du *çāstra*] et la nature originelle [des mots], qu'il applique dans sa récitation les autres [prescriptions], en vue de la perfection de ce [*krama* et de la conciliation des diverses règles]. —

33. La bonne méthode [est de faire] comme

[~~arété~~] enseigné, au commencement, le *çâstra* du *krama*, mais non comme disent, chacun à sa façon, les divers [maîtres]. — Ainsi le fils de Babhru [, à savoir Pañcâla], le premier auteur du *krama*, a d'abord enseigné cette méthode [à ses disciples] et l'a louée [pour son utilité]. —

34. Le *kramapâtha* [, objecte-t-on,] est sans objet pour qui connaît le *pada* et la *saṁhitâ*, vu que ses effets sont postérieurs à [ces deux autres méthodes,] auxquelles il doit son origine, et non connus anciennement. Il n'est pas produit complet [, mais moitié une chose, moitié une autre], il n'effectue pas autre chose [que le *pada* et la *saṁhitâ*], n'ajoute ni ne retranche rien; [enfin] il n'est pas révélé [dans les livres saints]. —

35. [A cela on peut répondre d'abord : l'objection se contredit elle-même;] si, pour une chose inefficace, il y a le contraire d'effet, d'autre part, pour [toute] chose efficace, il y a le contraire de non-effet. — [Puis] les *çâstras* qui montrent [les faits du langage] renfermant des exceptions, le *krama* [qui rend attentif à ces exceptions, au moyen du *bahukrama*, du *parigraha*, etc.] n'est pas sans objet. —

36. Le *krama* [est une méthode bonne et] utile par ce contraire [que nous venons de dire], puis parce qu'il met d'accord les [prescriptions diverses des] *çâstras*, qu'il est anciennement connu, qu'il ne se réfère pas aux deux autres [méthodes, de manière à n'avoir rien de distinct d'elles], parce que beaucoup de bons maîtres se sont accordés à y re-

courir, enfin parce qu'il fait autorité en vertu de la révélation. —

37. Et sans [le *krama*], le *sandhi* et l'accentuation par groupes de deux mots ne peuvent se faire. C'est le meilleur des modes de lecture. — Aussi le *krama* est-il la conservation des *Riks* et des *Yajuh*, par les mots et les accents. Ainsi la lecture du [Véda se fait] par trois méthodes.

NOTES.

1. SÛTRA 1. अथ... — Commentaire : आर्ष्याः = संहिताया (अलोपेन); समानकालं = तुल्यकालं. — La 3^e personne आह est expliquée par l'addition du sujet वक्ता, que nous avons déjà vu dans une des gloses du chapitre précédent. — स क्रमः indique le sujet du chapitre : अधिकृतो वेदितव्यः.

Uvaṭa fait remarquer que le sūtra dit : « combinaison de deux mots égale en durée », pour distinguer ce *krama* des mots du *varṇākrama* ou *krama* des lettres dont traite le chapitre VI : स्वरानुस्वरूपहितो द्विरुच्यते संयोगादिः स क्रमः (VI, 1) इति मा भूत्. — Par cette égalité de durée, il faut entendre sans doute qu'on met le même temps dans le *krama* à prononcer chaque mot en particulier, abstraction faite de la répétition, que dans la *saṁhitā*.

Le scoliaste analyse पदसंहितं comme un *dvandva* : ते च पदे तयोश्च संहिता, d'où l'on pourrait déduire un sens, préférable peut-être à celui que rend ma traduction : le *krama* combine le *pada* et la *saṁhitā*; les mots y sont dits tour à tour d'après les deux méthodes. Dans le texte même du sūtra, le manuscrit de Paris porte पदं संहितं en deux mots ; mais dans le commentaire, le composé पदसंहितं est répété plusieurs fois, et c'est aussi la leçon des manuscrits de Berlin (voy. l'*Upalekha* de

M. Pertsch, p. VIII, et cf. p. v). — Je n'ai pas traduit la particule de transition अथ; elle sert sans doute à marquer que ce chapitre se rattache étroitement au précédent, qu'il traite et développe le même sujet; on pourrait aussi peut-être la considérer comme un corrélatif de अथो, qui commence le vers suivant.

Exemple de *krama* : अग्निमीके । ईके पुरोहितं । (*Rig-Véda*, I,

I, 1

I. SÛTRA 2. अथो . . . — M. Pertsch lit अबह्नां et अवस्यंति. Je préfère les leçons du manuscrit de Paris (अपि बह्नां, dans le commentaire). — La règle que contient cet axiome sera expliquée dans la suite; elle résume plusieurs des sùtras suivants, et Uvaṭa nous dit qu'il citera plus loin les exemples des mots que l'on saute (तानि पदान्युत्तरत्रोदाहरिष्यामः). Le chapitre précédent (au sùtra 3) nous a d'ailleurs déjà donné des détails circonstanciés sur les mots que l'on saute. — Le substantif क्रमः désigne, soit la méthode du *kramapāṭha*, soit les membres mêmes du *krama*; ce dernier sens est celui que le mot a le plus ordinairement dans ces deux chapitres (voy. Pertsch, *Upalekha*, p. 23). — Nous avons déjà vu अथो au chapitre IV, 17 et V, 17, et nous le retrouverons au chapitre XV, 11. Dans ce dernier endroit, le scoliate le traduit par च; dans les autres, par अपि ou अथ च.

II. SÛTRA 3. अपृक्तं (X, s. 3) . . . — Sur अपृक्त (= अव्यंजन), voy. chap. I, 19. — अद्वियोनि = असंध्यक्षरं, voy. chap. I, 1. La métaphore « ayant une double matrice (cf. II, 11) » désigne la particule o (= a + u). On saute ces particules, pour éviter que, devenant finales, elles ne se nasalisent, conformément à l'opinion exprimée au chapitre I, 19, où le scoliate nous renvoie. Les exemples cités sont ceux que nous avons donnés dans la note du sùtra 3, 1°, du chapitre précédent.

Contre-exemples : 1° Il faut que ce soit une simple voyelle;

ainsi la règle ne s'applique point à *dh* : *दुहितुरा* : , dans le *pada* : *दुहितुः । आः ।* (*Rig-Véda*, X, LXI, 5);

2° La particule *o* fait exception. Voy. ch. X, sūtra 3, 1°.

Uvaṭa fait remarquer que le mot *एकाक्षरं*, servant d'épithète à *पदं* sous-entendu, empêche d'appliquer la règle à une syllabe voyelle qui ne serait pas un mot : *एकाक्षरग्रहणं पदविशेषणं । अपृक्तमेकाक्षरं पदमनवसानीयमिति । इतरथा एकाक्षरं विशेष्येति । अपृक्तमद्वि-योनि यदक्षरं तदंतमनवसानीयमिति ।* Et quel mal y aurait-il à cela? ajoute le commentaire. *अत्र को दाषः*. Il en résulterait, répond-il, qu'on ne finirait pas le membre, par exemple, à l'*u* du passage que voici [, *u* qui n'est pas un mot, et doit être par conséquent final] : *शमीध्वमधिगा ३ उ इति । अवसानं न स्यात्*. Relativement à cet exemple, qui se trouve en partie dans une citation du commentaire de M. Böhtlingk sur Pāṇini, VII, III, 95, p. 339, voy. la remarque faite au sujet d'une décomposition de diphthongue, dans le Dictionnaire de MM. Böhtlingk et Roth, t. I, p. 861.

II. SŪTRA 4. *नतं* (X, s. 3)... — Uvaṭa explique bien la fin du sūtra : *किंकारणं*. « Pourquoi [saute-t-on ce mot et ne peut-il être final]? » *परस्योभयहेतुसंग्रहार्थं । मो शु णं इत्यत्र स्वब्रह्मक्षरे-णेति नामिनिमित्तं षत्वं । शु णं इत्यत्र नते सु स्मेति षत्वनिमित्तं णत्वं । नाम्यभावे षत्वं न स्यात् । षत्वाभावे णत्वं नेति ।* « Pour réunir la double cause de l'altération du mot suivant. Dans *mo shu ṇaḥ* (*Rig-Véda*, I, xxxviii, 6), le changement en *sh* a pour cause occasionnelle la voyelle altérante (*o*), en vertu de l'axiome *su abahvakshareṇa* (chap. V, 2). Dans *shu ṇaḥ*, le changement en *ṇ* a pour cause le changement en *sh* [du *s* de *su*], en vertu de l'axiome *nate su sma* (chap. V, 26). S'il n'y avait pas une voyelle altérante [, la finale de *mo*], il n'y aurait pas changement en *sh*; et s'il n'y avait pas changement en *sh*, il n'y aurait pas changement en *ṇ* ».

Autre exemple : *आसु ष्या णः* (VI, XLIV, 18).

III. SÛTRA 5. परि (X, s. 3). . . . — J'ai inséré dans ma traduction, pour la rendre intelligible, les explications du commentaire : अनवसानियात्परं सिंचतेति पदं व्यवहितमपि पूर्वं परीति पदं नमतीति. — Dans le texte du sùtra, *iti* termine la proposition qui donne la raison de la règle; c'est une tournure fort usitée.

Exemple : परीतो षिंचत (*Rig-Véda*, IX, cvii, 1). (Voy. ch. V, 7.)

III. SÛTRA 6. ततः... M. Pertsch, d'après les manuscrits de Berlin, donne अपेक्ष्य pour अवेक्ष्य. — Commentaire : ततः ऋषेभ्यः परे आचार्या अस्यामवस्थायां संधिज्ञं कार्ष्णामवेक्ष्य । किं कारणं । इतो षिंचतेति श्रुत्वनिपातनं । तदर्थज्ञमेव अत्वं मन्यमानाः । द्विक्रममत्र कुर्वते । « Des maîtres autres que ceux-là, considérant, en cette circonstance, la cause [d'altération] née du *sandhi*..... (Quelle cause? — Le changement irrégulier [d'*aḥ*] en *o*, dans इतो षिंचत)....., pensant que le changement en *sh* est né justement de là, font là le *krama* de deux mots » : परीतः । इतो षिंचत । Je ne me suis écarté de l'interprétation du scoliaste que pour तदर्थज्ञं, qu'il explique au moyen d'une ellipse qui me paraît grammaticalement impossible. Cette différence partielle n'affecte en aucune façon le sens général du sùtra.

IV. SÛTRA 7. तमःपरं... (X, s. 3). — Uvaṣa explique तथा, comme rattachant ce sùtra au chapitre précédent : तथा यथा पूर्वोक्तं. — Il commente अपोचते (cf. chap. IV, 18) par le synonyme अपनीयते et par le complément अवसानात्, « et excepté, exclus de la conclusion, » c'est-à-dire se saute et ne peut être final d'un membre. — Il ajoute : किंकारणं । « Pourquoi? » — रेफनिमित्तसंशयात्, « par le doute relatif à la cause du r. » — न हि विज्ञायते पूर्वेषां पदानि । उन्नेषां वा पदादिना रेफो

भवतीति । « car on ne distingue pas si le *r* [d'*avar*] est produit par la fin du mot précédent (*ushd*), ou par le commencement du mot suivant (*tamah*). — अत उभयसंग्रहार्थमतीयते । « c'est pour cela qu'on passe (*avar*), pour réunir les deux [causes possibles]. »

Exemple : उषा आर्वर्तमः (Rig-Véda, I, xcii, 4).

IV. SŪTRA 8. अदो... — Pour les trois *sandhis* irréguliers cités dans ce sūtra, voyez chap. IV, 13. — Pour *dhaksh* et *dhuksh*, IV, 41. Il est parlé de ces deux derniers thèmes au chapitre X, 6, comme étant sujets au *parigraha*, mais non comme devant être sautés dans le *krama*.

Uvaṭa fait observer avec raison que la cause de ces *sandhis* [et de l'altération de l'aspirée dans *dhaksh*, *dhuksh*] est tout aussi incertaine que celle du *r* d'*avar* : सांशयिकनिमित्तानि, et ne trouvant pas de réponse à la question du présent sūtra, il dit naturellement que, si on ne les passe pas, c'est uniquement pour cette raison, qu'ils ne sont pas compris dans les mots que le *kramaṣāstra* énumère comme ne devant pas clore les membres du *krama* : यद्यपि तुल्यानि तथापि क्रमशास्त्रे अनवसानेषु न गृहीतानीमानि तस्मान्नातिर्यन्ति. — Ici l'on ne donne que la raison des faits compris dans le *śāstra* : तत्र गृहीतानामिह हेतु-
रुच्यते.

V. SŪTRA 9. स्वसारं (X, s. 3)... — अपोद्यते = अवसानादपोद्यत, comme au sūtra 7. — सकारोपजनः = सकारागमः — तदन्वयात् = उपसर्गान्वयात्. — Les adjectifs masculins se rapportant à *askṛita* et à *niḥ*, s'expliquent sans doute par l'ellipse de शब्दः.

VI. SŪTRA 10. सहेति (X, s. 3)... — Uvaṭa explique le doute relatif à la cause de l'altération, comme il l'a fait plus haut : on ignore si l'altération est produite par la fin du mot précédent, ou par le commencement du mot suivant. — Les

exemples relatifs à ce sūtra se trouvent, pour la plupart, dans la note du sūtra 3 du chapitre X. Il faut y joindre celui de l'*ā* nasalisé : अ॒भ्रं अ॒ँ (dans le *pada* अ॒भ्र) अ॒पो वृ॒णा॒ना वित॑नोति (Rig-Vēda, V, XLVIII, 1). — Pour rendre intelligible la mention relative à *skambhanena*, voici la citation complète : चा॒स्क॒भं चि॒त्क॒भने॒न् स्क॒म्भीया॒न् (X, CXI, 5).

VII. SŪTRA 11. **अभिक्रमं** (X, 4)... — Commentaire : द्वाभ्यां पदाभ्यामभिक्रममिच्छंत्युक्तेषु त्रिषु निमित्तसंशयेषु । अनवसानीयात्पूर्वं पदं निमित्तं मन्यन्ते । Si le mot altéré et le mot qui altère se suivent immédiatement, il suffit, en effet, d'un membre de deux mots, pour faire le *sandhi*, et rendre compte de la modification euphonique. — Les trois irrégularités énumérées à la fin du sūtra précédent affectent le commencement des mots : ce sont le *guṇa* (de *vīrāsa etana*), la chute de *s* (dans *cit kambhanena*) et l'*ā* long (de *yonim āraik*) : गुणागमः सकारलोपश्चात्वं च. — A ces trois *sandhis*, Uvaṇa, au chapitre X, 4, en ajoute un quatrième (*parīto shiṃcala*).

VII. SŪTRA 12. **अनंतरं**... — La quatrième exception est *āvar tamaḥ* (sūtra 7), et la sixième *yam ī garbhaṃ* (sūtra 10). — Uvaṇa, dans sa glose, développe le raisonnement par un dilemme : « De deux choses l'une : ou bien il ne faut pas faire la coupe de deux mots pour les trois *sandhis* mentionnés au sūtra 11, ou bien il faut la faire aussi pour les deux dont il est question ici ; car il y a, pour les uns comme pour les autres, rapprochement du mot altéré et du mot qui altère. C'est le voisinage immédiat qui, dans les deux cas, est cause de la modification : उभयत्रापि हि विकारहेतुरानंतर्यमेव. — Nous avons vu, dans les notes des sūtras 7 et 10, qu'il y a doute sur le principe de ces deux altérations. Aussi la question critique du sūtra 12 et le dilemme du scolaste ne s'adressent-ils qu'aux *pūrvanimittamāninaḥ*, qui veulent que la cause soit immédiatement voisine de l'effet.

VIII. SŪTRA 13. अनानुपूर्व्ये (X, 3)... — Commentaire :

अनानुपूर्व्यसंहिते, « dans le *sandhi* par non-succession, par interruption » : c'est le nom donné à la *tmèse* au chap. II, 43.—
 पदेन यद्व्यवेतं यच्च व्यवेति ते उभे अनवसानीये भवतः । किंकार्षी । पद-
 संध्यदर्शनात् । शुनः श्रेषं चिदित्येतयोः पदयोरन्येन सह संधिरदृष्टो भवति ।
 On ne voit pas le *sandhi* de *ṣanaḥṣepaṁ*, le mot coupé, avec *cit*, qui le coupe, tandis qu'il devrait le suivre. (Voy. la note du sūtra 15.), — Les exemples ont été cités au chapitre II et au chapitre X.

VIII. SŪTRA 14. ततः... — Ces maîtres font ainsi le *krama* :
 शुनश्चित् । चिच्छ्रेषं । श्रेषन्निदितं । (*Rig-Vēda*, V, 11, 7). Uvāṭa ex-
 plique les divers *sandhis* qui se font dans ces trois membres,
 en citant les sūtras 31, 11, 4 et 6 du chap. IV. — आश्रयात्
 = लक्षणात्, « en vertu de la définition, de la règle générale ».
 — La seconde moitié du sūtra est expliquée par la glose sui-
 vante : कृता रुत्राविलोपेन वर्णानां वर्षाः सह संहिता भवतीति. Cette
 glose, que confirme, du reste, toute la suite du commen-
 taire, montre qu'il ne faut pas, dans le texte du sūtra, lire
 कृता विलुप्ता, mais कृताविलुप्ता, pour कृता अविलुप्ता. — Pour ततो
 ऽपरे, voy. plus haut, sūtra 6.

IX. SŪTRA 15. पदानुपूर्व्येण... — M. Pertsch, d'après un
 manuscrit de Berlin, lit आगतः pour आ ततः ; mais l'ensemble
 du sūtra et le commentaire ne laissent, ce me semble, sub-
 sister aucun doute sur cette dernière leçon. Commentaire :
 पदानामानुपूर्व्येण सपूर्वे विद्यमानपूर्वे ऽनानुपूर्व्यसंहिते ऽर्धवस्य पूर्वे द्वैपदशः
 क्रमो वक्तव्यः । आ ततः = अनानुपूर्व्यसंहितायाः । « Quand la *tmèse*
 (le *sandhi* interrompu) a quelque chose d'antécédent, des
 [mots] antécédents existants, le *krama* doit être prononcé,
 dans la partie de l'hémistiche qui précède [la *tmèse*], par

[membres de] deux mots, selon la succession des mots, Jusque-là, c'est-à-dire jusqu'à la tmèse. »

Exemple : द्वा जना । जनां यातयन् । यातयन्नतः । श्रन्तीर्यते । (*Rig-Véda*, IX, LXXXVI, 42).

Après cet exemple, Uvāṭa continue en ces termes : किमर्थमिदमुच्यते । ननु क्रमो द्वाभ्यामभिक्रम्येत्येव सिद्धं । न सिध्यति । ईयते इत्येतस्य नरा इत्येतेन पदैकदेशेन सह संधिरदृष्टः । नराशंसमित्येतेन पदेन सह संधिरदृष्टः । तदा पदसंध्यदर्शनादीयते इत्येतस्यापि पदस्यानवसानोपपत्तिः प्राप्नोति । सा मा भूदित्युच्यते । ततो व्यवेतं च पदं यच्च व्यवेति ते उभे सह वक्तव्ये । केन सह । ईयते दैव्यमित्येताभ्यां सह । « Pourquoi cela est-il dit ? Cela n'est-il pas établi par le 2^e sūtra du chap. X ? — Non, cela n'est pas établi. On voit bien [dans la *saṁhitā*] le *sandhi* du mot *īyate* [, qui précède la tmèse,] avec la portion de mot *narā*, mais non avec le mot entier *narāṇsaṁ*; et alors il résulterait du texte *padasandhyadarśanāt* (s. 13), que le mot *īyate* ne peut pas clore [un membre]. C'est pour empêcher cette déduction que cette règle est donnée. — Ensuite il faut prononcer le mot coupé et le mot qui coupe avec... — Avec quoi ? — Avec [le mot qui précède la tmèse et le mot qui la suit, c'est-à-dire, dans l'exemple cité, avec] les deux mots *īyate* et *daivyaṁ* : ईयते नराचशंसं दैव्यं (en un seul membre) ». Le commentaire ajoute que, selon d'autres maîtres, il ne résulte pas de ce qui a été dit plus haut, que *īyate* ne puisse pas terminer un membre; peu importe que le *sandhi* ait lieu avec une portion (initiale) du mot ou avec le mot entier (pदैकदेशेन वा कृत्स्नेन वा). Et en effet le *sandhi* ne peut affecter que le commencement de *narāṇsaṁ* et la fin de *īyate*.

IX. SŪTRA 16. ततः (X, s. 8)... — J'ai suivi fidèlement l'interprétation du scoliaste. Pour bien comprendre ce sūtra, il faut se rappeler qu'au chapitre II, 43, le *Prātiçākhya* cite trois tmèses, les seules qui se trouvent dans le *Rig-Véda*. De ces trois tmèses, il y en a deux qui commencent l'hé-

mistiche, et une seule qui soit précédée d'autres mots; c'est à cette dernière que s'applique le sūtra précédent. Celui-ci s'applique à toutes les trois. — निराह (वक्ता) = परियहेया योजयति, « il combine au moyen du *parigraha* [d'abord le mot coupé, puis le mot qui coupe] ». Uvaṭa donne le même sens à *nirāha*, au *śloka* 30; nous retrouverons aussi ce mot au *śloka* 14, avec le sujet चोदकः. Il est bien formé. Le préfixe *nih*, entre autres sens, marque « en dehors », et ce composé, par conséquent, s'applique très-bien à une reprise en dehors du membre. — ते पदे । कर्त्तरे । व्यवेतं च यच्च व्यवेति ।

Exemple : इयते नरांश्चांसं दैव्यं । नरांश्चांसमिति नरांश्चांसं । चेति च । (Voy. le sūtra précédent.)

Suit l'explication de *itarayoh* कर्त्तृत्योः । अव्ययमानपूर्वयोस्ते पदे निराह । « De quelles deux autres [tmèses]? — De celles qui n'ont pas de mots antécédents (c'est-à-dire qui commencent l'hémistiche). Il en répète également les deux mots (en faisant le *parigraha*). Exemples : 1° शुनश्चिच्छेपं निदिशं । शुनः-श्रेषमिति शुनःश्रेषं । चिदिशं चित् । 2° नरांश्चांसं पूषणं । नरांश्चांसमिति नरांश्चांसं । वेति वा । (Voy. chapitre X, note du sūtra 8).

La seconde moitié de la règle est commentée ainsi : ततः अव्यवेतेन पदेन परस्य संहिता कर्तव्या, « ensuite, il faut faire le *sandhi* du mot suivant avec le mot non coupé [qui clôt le membre où est la tmèse]. » Exemples : 1° दैव्यं च । 2° निदिशं सहस्रात् ; 3° पूषणमगोक्षं. — M. Pertsch donne व्यवेतेन pour अव्यवेतेन. On voit que le sens de l'axiome et le texte de notre manuscrit, qui viole le *sandhi* pour conserver l'*a* privatif, rendent indubitable la leçon que nous avons adoptée.

Uvaṭa nous dit, en terminant, que c'est pour ne laisser aucun doute sur le sens que le maître a ainsi développé sa règle : असंदिग्धार्थमिदमाचार्येणा विस्तरेणोक्तं.

X. SŪTRA 17. अनन्तरे... — Commentaire : अनन्तरे = अव्य-

वह्नि त्रिक्रमकारणे द्वे यदि भवतः । त्रिभिः पदैर्वसानमिच्छत्याचार्यो
 गार्ग्यः । La traduction du sūtra, avec les additions explica-
 tives, rend bien compte de ce commencement du commen-
 taire. Uvāta ajoute : तेषामेव त्रयाणां मध्यमं पदं प्रत्यादाय पुनरेव च
 त्रिभिः । किंकार्पां । एवमपि निमित्तनिमित्तिनामविलोपो भवतीति ।
 « De ces trois [mots] reprenant [au membre suivant] le mot
 du milieu, [il fait] encore [le *krama*] avec trois mots. — Pour-
 quoi ? — De cette façon encore, il y a non-solution de con-
 tinuité de la cause et de l'effet (c'est-à-dire du mot altéré et
 du mot qui altère). » (Voy. plus haut, sūtra 4, et ch. X, 2.)
 — Exemple : उ॒रू णु । उ॒ णु पां : , dans le *pada* उ॒त् । उ॒ इति । सु ।
 नः । (Rig-Vēda, VIII, LIX, 9).

X. SŪTRA 18. त्रिसंगमे... — Commentaire : अस्मिन्निमि-
 त्तनिमित्तिनां त्रयाणां नामिषत्वपात्वानां संगमे पंचक्रमेणार्था अविलोपो
 भवतीति मन्यन्ते एके आचार्याः « Quelques maîtres pensent que
 dans cette réunion de trois [mots], qui produisent ou subissent
 [l'altération], [à savoir] du mot altérant et de ceux qui éprou-
 vent le changement en *sh* et en *ṇ*, la non-solution de la *saṃhitā*
 a lieu par un *krama* de cinq mots (c'est-à-dire par un membre
 réunissant aux trois mots le mot qui les précède et celui qui les
 suit). » Exemple : उ॒रू णु पां वसो । (Voy. le sūtra précédent.) —
 किंकार्पां । उ॒क्तं हि । उ॒रू णु पां इत्यत्र नामिनिमित्तं षत्वं । षत्वनिमित्तं पात्वं ।
 नाम्यभावे षत्वं न स्यात् । षत्वाभावे पात्वं न स्यात् । स विलोप इति । न
 इत्येतस्यानवसानीयत्वं कस्मात् । नकारभूतस्य णकारस्योत्तरेण पदेन सह
 प्रत्यादाने नो वसो इत्यत्र वसो इत्यनेन सह संधिरदृष्टो भवतीति । « Pour-
 quoi ? car l'on dit : dans *ud ā shu ṇah*, le changement en *sh*
 a pour cause la voyelle altérante (*ā*) ; le changement en *ṇ* a
 pour cause le *sh* ; sans la voyelle altérante, il n'y aurait pas
 changement en *sh* ; sans le changement en *sh*, il n'y aurait
 pas changement en *ṇ*. [C'est la non réunion de ces principes

et effets qui serait] solution de continuité (voyez sūtra 3). Mais pourquoi *ṇaḥ* ne peut-il terminer le membre? — [C'est qu'en reprenant le *ṇ* (cérébral), devenu *n* (dental), de cette manière : *no vaso*, on ne voit pas le *sandhi* du *ṇ* avec *vaso*. »

X. SŪTRA 19. चतुःक्रमः (X, s. 3) . . . — Exemple : उ॒ पु पाँः । — Nous avons déjà vu आचरति au sūtra 9. Le mot s'applique bien à une pratique traditionnelle. — Le manuscrit de Berlin donne, à ce qu'il paraît, *ācarite*; la leçon du manuscrit de Paris, *ācarito*, est confirmée par la glose : शाक लाश्चतुः क्रममाचरति. — Le commentaire ajoute : तुशब्दः पक्षांतरनिवृत्त्यर्थः, « le mot *tu* a pour objet d'exclure l'autre opinion [mentionnée dans le sūtra précédent]. » — Pour l'exemple cité par Uvaṭa, le membre finit bien à *ṇaḥ*, et le *krama* est bien de quatre mots; mais si l'on appliquait le sūtra aux exemples cités au chapitre X, sūtra 3, 2°, ou bien il faudrait ajouter un mot à *ṇaḥ*, ou bien le *krama* ne serait que de trois mots. On peut se demander si le sūtra 17 ne se rapporte pas à des exemples comme मो पु पाँः, et les sūtras 18 et 19 à une combinaison comme उ॒ (उत् । उ) पु पाँः, où nous avons, outre *shu* et *ṇaḥ*, la particule *ū*, qui est aussi comprise dans les exceptions, comme mot à sauter. Ne serait-ce pas à ce dernier cas que s'appliquerait proprement le mot *trisaṅgama*?

XI. SŪTRA 20. अलोपभावात् . . . — Commentaire : अलोपभावात् = आख्या लोपस्याभावात् । « Mais comment, se demande le scoliaste, y aura-t-il non solution de la *saṁhitā*, si l'on ne fait pas de *krama* de plus de deux mots, et si l'on ne combine pas ensemble les mots qui produisent et ceux qui subissent l'altération? » यदि बद्धक्रमो न क्रियते निमित्तनिमित्तिकविप्रयोगं कथमर्थ्या अलोपो भवति । Il répond par les mots du texte प्रति स्व-

मार्धो भवतीति , et il les explique de la manière suivante : पदांतपदायोः संधौ क्रियमाणो लोपागमविकाराः प्रति स्वमिति द्वयोर्गर्भविलोप एवेति । « Le. *sandhi* se faisant entre les fins et les commencements des mots, les retranchements, additions, changements [ont lieu pour chaque mot] à l'égard du mot voisin, et il suffit qu'il n'y ait pas solution de la *saṁhitā* entre les mots deux à deux. »

Exemple du *krama*, conformément à cette méthode : मो षु । सु नः । (Voy. chap. X, sūtra 3, 2°.)

XI. SŪTRA 21. असर्वशः... — Commentaire: प्रति स्वमार्थोति युक्तं तदसर्वशः । न सर्वत्र युज्यत इत्यर्थः । कथं । यत्र पदांतपदायोः न्योन्यं प्रति निमित्तत्वं तत्र युक्तं । तत्रः । नो मित्रः । इत्यादौ । यत्र तु द्वाभ्यां पूर्वं परं वा विकारस्य निमित्तं न भवति न तत्र युक्तं । Toute cette glose est relative à l'adverbe असर्वशः, qui forme à lui seul une proposition : « Les mots *prati svam ārshī* ne s'appliquent pas partout. — Comment ? — Là où il y a influence réciproque du commencement et de la fin des deux mots [voisins], là cela s'applique. (Suit un exemple : *Rig-Vēda*, I, xciv, 16.) Mais là où, des deux mots, l'antécédent ou le suivant n'est pas cause occasionnelle du changement, là cela ne s'applique pas. » J'ai ajouté entre *nimittam* et *bhavati* la négation न, qui manque dans mon manuscrit.

Uvaṭa cite ensuite le passage connu मो षु पाः, et répète sur les influences altérantes ce qu'il a déjà dit aux sūtras 3 et 18. Puis il continue en ces termes : तस्मादनेकशः = बहवः स्मरन्ति = इच्छन्त्याचार्याः संख्यानियमेन । त्रिक्रमः चतुःक्रमः पञ्चक्रम इत्येतेन संख्यानियमेन शाकलविधानं.

Exemples (déjà cités), 1° *krama* de trois mots : मो षु पाः । 2° *krama* de quatre mots : ऊ षु पाः । 3° *krama* de cinq mots : निह स्वसारमस्कृतोषसं ।

XII. SŪTRA 22. **अयावने**... — Commentaire : **अयावने** (de la racine **यु**, **यौति**, « mêler ») = **अमिश्रणो** । **किमुक्तं भवति** । **यत्र क्रमे वचनप्राप्ताभ्यां पदार्थां पूर्वपदं निमित्तं न भवति तत्रेत्युक्तं भवति** । **पूर्वविधानमाचरेदिति** । **द्वाभ्यां क्रममाचरेदित्यर्थः** । « Que veut-on dire [par ce mot : *sans mélange*] ? — On veut dire : là où il n'y a pas un mot antérieur aux [deux mots] qui, d'après la règle, doivent être prononcés ensemble dans le *krama*, qui soit principe d'altération. — Qu'il observe la règle antérieure [signifie] qu'il fasse le *krama* par deux [mots]. (Voy. ch. X, 1.) » — Suivent des exemples, déjà cités, du *dvikrama* et du *bahukrama*.

XII. SŪTRA 23. **यथापदं**... — Exemple : **प्र णाः । न इंदो** । (*Rig-Vêda*, IX, XLIV, 1). — **प्रशब्दो णात्वहेतुः । तस्यापयि उत्तरेण सह प्रत्यादने क्रियमाणो नत्वं** । « Le mot *pra* est cause du changement en *ṇ* cérébral; quand ce mot a disparu, la reprise [de *naḥ*] se faisant avec le mot suivant, le *n* redevient dental. »

XII. SŪTRA 24. **अथो** (X, 12)... — M. Pertsch, d'après les manuscrits de Berlin, donne **अतो**, au lieu de **अथो**. — Pour donner la raison de cette règle, Uvaṭa nous renvoie au chapitre X, 12, et, à ce propos, il nomme encore le chap. X, *kramaçāstra*, par excellence. — Exemple : **त्वां ह । ह त्यदिद्रूपि-सातौ स्वर्मेज्हे** । (*Rig-Vêda*, I, LXIII, 6). Le *samaya* est **ह** । **त्यत् इद्र** ; il est lié par son premier mot au membre précédent, puis prononcé tout entier, en un seul membre, avec les deux mots suivants : **अर्पा ऽसातौ । स्वः ऽमीज्हे**.

XIII et XIV. SŪTRA 25. **सहेतिकाराणि** (X, s. 7-9)... — M. Pertsch a lu **चोष्मवान्**, au lieu de **सोष्मवान्**, et il a placé **गच्छति** après **यस्य**. — Uvaṭa donne avec beaucoup de soin la synonymie de tous les mots, sujets au *parigraha*, qui sont énu-

mérés dans le texte; j'ai introduit ses explications dans ma traduction, partout où cela était nécessaire pour la clarté. — Dans le sens de *सहेतिकारं*, nous avons vu (chap. X, 6 et 9) *सहेतिकर्णं* et *सेतिकर्णं*. — समासं = अवगृह्याणि । — अंतभाक् = अर्ध-चर्तं यत्पदं भजते । — बहुक्रमे मध्यगतानि = त्रिक्रमप्रभृतिषु बहुक्रमेषु यानि मध्यगतानि पदानि. — Le changement d'aspirée ou quatrième en troisième, est expliqué par la citation des deux premiers mots du dernier *çloka* du chap. IV : जुगुञ्जतो टुटुञ्जन्, et सुतादि par l'exemple ordinaire योनिमौक्. — अनन्ययोगं विकृतं = अनन्यकृतो यस्य विकार आत्मकारितः ।

तेषां पदानामुत्तरेण सह प्रत्यादानं कृत्वा या पदे प्रकृतिर्दृष्टा तां प्रदर्शयेत् ।
 « Par quoi ? » ajoute-t-il. केन । परिग्रहेण । — « Par le *parigraha*. » — किंकारणं । « Pourquoi ? » Dans la réponse à cette question, Uvaṭa passe en revue les diverses catégories de mots sujets au *parigraha* qui sont énumérés dans le sūtra. 1° mots accompagnés d'*iti* dans le *pada* : स्विति सु । स्तु इति स्तः (*Rig-Veda*, VIII, III, 2) । इत्यत्र युग्मांतः स्यात् . . . इति परिग्रहस्य द्वितीये वचने षत्वप्रसंगः । स मा भूदिति । « Pour *sv iti su, sta iti stah*, il résulterait de la règle [donnée au chapitre V, 10], que dans la seconde énonciation du *parigraha* [, après *iti*,] il devrait y avoir *sh* [au lieu de *s*, après la voyelle altérante *i*]; c'est pour que cela ne soit pas [que notre sūtra ordonne de montrer la forme primitive du mot; on pourrait aussi entendre, et cela revient au même : la forme que le mot a dans le *padapāṭha*]. » Il résulterait de l'application qu'Uvaṭa fait ici, et plus bas, 3° et 4°, de la règle du chapitre V, 10, que le *parigraha* doit être considéré comme ne faisant en quelque sorte qu'un mot.

2° Composés : दुर्हनो इति दुःहनो (X, CLV, 3) । इत्यत्र ऋकारेणो इति परिग्रहस्य पूर्ववचने षत्वप्रसंगः । स मा भूदिति । « Pour *durhano*, n'était notre sūtra, il faudrait, dans le premier énoncé du

parigraha [, avant *iti*], un *ṛ* cérébral [à cause du *r*], en vertu de la règle [donnée au chap. V, 20]. »

3° Dernier mot d'un hémistiché : स इति सः ।. Même observation que plus haut, 1°.

4° Mots placés au milieu d'un *bahukrama* : सो षु पांः । Le *parigraha* nous donnerait स्वति सु ।. Voyez 1° (पूर्ववत्, dit le scoliaste).

5° Mots qui changent une quatrième en troisième : जुधुक्षत इति जुधुक्षतः (VIII, xxxi, 7) । इत्यत्र परिग्रहस्य संहितावत्पूर्ववचनं पदवदुत्तरमिति परिग्रहस्य पूर्वे वचने तृतीयत्वप्रसंगः । स मा भूदिति । « Ici [c'est-à-dire pour *jugukshataḥ*, tenant la place de *jughukshataḥ*], nous devrions avoir une troisième [c'est-à-dire un *g* non aspiré], dans le premier énoncé du *parigraha*, en vertu de la règle qui veut que le premier énoncé du *parigraha* (c'est ainsi que le fait le *pada*) soit comme dans la *saṁhitā*, et le second comme dans le *pada*. »

6° Mots modifiés par eux-mêmes : सुसुमेति सुसुम (I, ci, 9). Même observation que plus haut, 1° et 5°.

7° Mots dont l'initiale est allongée : ऋगित्यैक् (I, cxxiv, 8) । इत्यत्र पूर्ववचने दीर्घत्वप्रसंगः । स मा भूदिति । « Dans le premier énoncé, nous devrions avoir une longue [en vertu du principe exposé plus haut, 5°]. »

Uvāṭa propose ensuite, pour les quatre premiers mots du *śloka* 14, une autre construction, qui ne change pas le sens d'une manière essentielle.

XIV. SŪTRA 26. कृते... — Uvāṭa renvoie au *śloka* 10 (sūtra 17), et cite l'exemple connu ऋ षु । उ षु पांः । *parigraha* : उ इत्यै । स्विति सु ।.

XIV. SŪTRA 27. अट्टवर्णे (X, s. 10)... — M. Pertsch

donne तं तत्र, au lieu de तत्त्वत्र, que porte mon manuscrit (तत् । तु । अत्र ।). — Pour निराह, cf. sūtra 16, et pour चोदकः, X, 10. — Commentaire : प्रथमे द्वैपदे पूर्वपदस्यात्यवर्णे ऋदृष्टे तस्य प्रदर्शनमाचार्याः स्मरन्ति = इच्छन्ति । तत्तु प्रदर्शनं निराह = प्रवदति चोदकः = परिग्रहः, voy. s. 16. (Cette partie de la glose est expliquée par les additions que j'ai faites à ma traduction.) किंकारणं । पदांतसंशयनिवृत्त्यर्थं तां त्वामित्यत्रार्धर्चाद्ये द्वैपदे न ज्ञायते नकारांतं वा पदं मकारांतं वा । तस्मात्परिगृह्णाति । तामिति तां । « Pour quelle raison ? — Pour faire cesser le doute relatif à la fin du mot. Par exemple, dans le membre de deux mots : *tām tvām* (ou plutôt *tān tvām*), qui commence l'hémistiche (I, XLIX, 4), on ne distingue pas si le premier finit en *n* ou en *m*. C'est pour cela qu'on fait le *parigraha* : *tām iti tām*. »

XV. SŪTRAS 28-30. पठं...—यदा...—अथो... — (X, s. 12-14)... — Le terme technique स्थितिः, que j'ai traduit comme mot abstrait, est pris par Uvaṭa comme synonyme de स्थितं, que nous avons vu au chap. X, 9, c'est-à-dire comme désignant le mot même qui est employé seul et sans *iti* (पदमनितिकर्णं). — Il donne pour exemples : 1° de *sthiti* : ताव्रः (*Rig-Vēda*, X, CLVI, 2) । तां (ou plutôt ताम्) 1; 2° de *upasthita* : इदूगन्ती इति (VI, LIX, 8); 3° de *sthitopasthita* : ताव्रः । तामिति ताम् 1, et en outre l'exemple déjà cité au chapitre X, sūtra 15.

Le gérondif विपर्यस्य est expliqué ainsi : उपस्थितं पूर्वं कृत्वा स्थितं¹ पश्चात्, « ayant mis l'*upasthita* en tête et le *sthita* après ».

— Quant au verbe आचरन्ति, le commentaire le considère comme exprimant à lui seul toute la proposition que voici : एवं स्थित्युपस्थितस्थितोपस्थितानामन्यतमेन पदप्रदर्शनमाचरन्ति, « ainsi

¹ Peut-être vaudrait-il mieux lire स्थितिं. Au moins est-ce la forme qu'Uvaṭa emploie dans le commentaire de ces trois sūtras.

ils font la montre du mot [c'est-à-dire, ils en montrent la forme propre et primitive], au moyen de l'un des [trois, à savoir] de la *sthati*, de l'*upasthita* ou du *sthitopasthita*. »

XVI. SÛTRA 31. पुनः (X, s. 17)... — Comme le *parigraha* est déjà ordonné par le sùtra 25, cette règle-ci a pour objet, dit le commentaire, de défendre l'*avagraha* pour le premier énoncé [avant *iti*]. — Exemple : पुरोहितमिति पुरोहितं । (*Rig-Véda*, I, 1, 1).

XVI. SÛTRA 32. स्वरिति (X, s. 18)... — इत्युपधा, « antécédent d'*iti* », forme un composé. — Cette règle, relative à स्वर, à sa quantité et à son accentuation dans le *parigraha*, est bien expliquée par la glose et l'exemple que nous avons donnés dans la note du sùtra 18 du chapitre X. Uvaṣa y renvoie. — C'est d'après le commentaire que j'ai ajouté : « les Çākalyens », शाकलैरनुस्मृता. — Il donne pour exemples du *sandhi* avec *iti* : और्वभृगुवदित्यौर्वभृगुवत् (*Rig-Véda*, VIII, xc1, 4) ; इंद्राग्नी इतींद्राग्नी (VI, l1x, 8).

XVII. SÛTRA 33. अभिक्रमेत... — Entre le sùtra et la glose, à la suite de अलोपसंभवात्, mon manuscrit donne comme variante संभवदर्शनात्, « pour montrer la combinaison, le rapport des mots ». Il n'est pas question de cette variante dans le commentaire. — Les additions et explications diverses que j'ai insérées dans ma traduction sont, comme toujours, empruntées à Uvaṣa, qui commente ce sùtra avec beaucoup de soin et de netteté. — उभयतः = पूर्वेषां पश्चाच्च, « avec l'antécédent et le conséquent ». — अन्यतरेण = पूर्वेषां पश्चाच्चा. — Le composé qui termine le sùtra est commenté ainsi : निमित्तहेतोरेवमप्यलोपः संभवति, « de cette façon aussi il y a non sépa-

ration de la cause qui motive l'altération [que cette cause soit l'antécédent ou le conséquent]: » — त्रिषून्नेषु peut avoir deux sens. Selon, les uns, il s'applique aux trois derniers निमित्तसंशयेषु, énumérés au sūtra 10, c'est-à-dire à *vīrāsa etana*, *cit kambhanena*, et aux mots qui ont l'initiale allongée; selon d'autres, vu que la section des mots dont la cause d'altération est douteuse comprend aussi l'énumération faite au sūtra 25, ce sont les trois derniers de cette énumération que cette règle-ci concerne. Elle expose deux méthodes de *krama*, que les exemples cités par le scoliasie éclatrcissent parfaitement.

La première consiste à faire en deux membres le *sandhi* du mot irrégulier (sous sa forme irrégulière), d'abord avec le mot antécédent, puis avec le mot suivant, et à montrer ensuite la forme propre et primitive du mot, au moyen du *parigraha*. Exemples : वीरास एतन् । एतन् मर्यासिः । इत्नेतीतन । — चित्कम्भेन । कम्भेन स्कभीयान् । स्कम्भेनेति स्कम्भेन । — योनिमरैक् । अरैगपं । अरैगित्यरैक् । Tous ces exemples ont été souvent cités; ce qui est nouveau ici, c'est la coupe du *krama*.

D'après la seconde méthode, on rétablit la forme propre et régulière du mot, soit dans le membre où on le combine avec le conséquent, soit dans celui où on le joint à l'antécédent : ce genre de *krama* rend le *parigraha* inutile. Exemples : वीरास एतन् । इतन् मर्यासिः । ou वीरास इतन् । एतन् मर्यासिः । चित्कम्भेन । स्कम्भेन स्कभीयान् । ou चित्स्कम्भेन । कम्भेन स्कभीयान् । — योनिमरैक् । अरैगपं । ou योनिमरैक् । अरैगपं ।

Ceux qui remplacent les trois derniers mots ou catégories de mots du sūtra 10 par les trois dernières catégories du sūtra 25, changent simplement les deux premiers exemples cités; le troisième est le même (योनिमरैक्), pour les deux sūtras. Ainsi, d'après la première des deux méthodes proposées : पत्सन्दक्षुषः । धक्षुषः कृष्याङ्गहसः । धक्षुष इति धक्षुषः । (Rig-

Véda, I, CXLII, 7); वरुणो मामहंता । मामहंतामदिति । मामहंतामिति
ममहंता । (I, XCIV, 16).

XVIII. SÛTRA 34. अस्तसंधि (आ इति).... — Cette règle est identique avec celle que contiennent les sùtras 10 et 11 du chapitre X. Uvaṭa cite le même exemple d'*ā* non nasalisé qu'il a donné dans la glose de ces sùtras; et pour l'*ā* nasalisé, celui que nous avons vu plus haut au sujet du sùtra 10 du chapitre XI.

C'est une exception à बहुक्रमे मध्यगतानि यानि च (sùtra 25, 4°). — अपवायते a pour complément sous-entendu परिग्रहात्. — अथवसाय (de la racine सो) = अथवसानं कृत्वा. — On peut, avec le scoliaste, donner pour sujet à la seconde proposition क्रमेत, sous-entendu.

XVIII. SÛTRA 35. तथा... — Uvaṭa rattache तथा au sùtra précédent : « de même qu'on montre la nature propre d'*ā*, par la reprise au membre suivant ». — एकपदानि = एकैकपदं, « chaque mot un à un [en commençant par les premiers] ». — निः सृजन् = अपनयन्. — Pourquoi [cette règle]? कस्य हेतोः । Réponse : यथा सर्वे पदांताः स्वराश्च सार्धदृष्टाः स्युरिति, « afin que toutes les fins de mots et tous les accents soient vus ayant leur nature propre. »

Exemple : आ त्वेता नि, dans le *pada* : आ । तु । आ । इत् । नि । (*Rig-Véda*, I, v, 1) : *krama* par retranchement successif des premiers mots : त्वेत । एत । इत् । नि ।

Le commentaire ajoute : निमित्तनैमित्तिकप्रसंगेन यो बहुक्रमः क्रमशास्त्रेषु नाम्नातः स यदृच्छोपनतः । यथा आत्वतो नीत्यत्र आ तु इति द्वाभ्यामवसाने क्रियमाणो तकारस्य द्वित्वाभावाद्गदवसानोऽयं भवति । अनुनासिकभयान्नृतीयं । दीर्घभावार्थं चतुर्थं । « Le *krama* de plusieurs

mots, par combinaison des causes et effets d'altération, lequel n'est pas mentionné dans les préceptes du *krama* (au chap. X), est dit abandonné à la volonté propre [du lecteur]. Ainsi, dans *ā tv etā ni* (ou plutôt, selon la règle du *varṇakrama*, chapitre VI, 1, *ā ttv etā ni*), le mot *tu* ne peut clore un membre, parce qu'il ne pourrait y avoir redoublement du *t*, si l'on faisait la coupe par les deux mots *ā tu*; le troisième mot (*ā*) non plus, de peur de l'*anundsika*; ni le quatrième mot (*itā* pour *ita*), à cause de l'allongement. » Il peut paraître étonnant que le redoublement du *t* dans आ त्वा . . . , d'après les lois du *varṇakrama*, exerce de l'influence sur les coupes du *krama*, et fasse de तु un mot à sauter. Je ne puis pourtant voir d'autre sens à cette partie de la glose : il est vrai qu'il s'agit d'un *krama* abandonné à la volonté du lecteur.

XIX. SŪTRA 36. नकारलोपः (X, s. 21) . . . — Il s'agit des diverses modifications relatives au *n* final, dont il est traité au chapitre IV, 26-35. — Voyez les exemples au chapitre X, sūtra 21. Uvaṭa en cite ici quelques autres, que nous avons vus au chapitre IV; ils diffèrent quant aux mots, mais non quant à la nature de l'altération, ni quant à la manière dont le *parigraha* rétablit la forme primitive.

Ce sūtra, se demande le scoliaste, n'est-il pas simplement une répétition inutile du sūtra 25 (ch. XI, 13 et 14)? — Non, car le sūtra 25 ne prescrit pas de ramener le mot, quelles que soient sa nature et son altération, à la forme propre, à la fois avant et après *iti*, mais seulement avant *iti*. Ainsi les composés conservent, dans le premier énoncé du *parigraha*, l'altération irrégulière qui affecte le *sandhi* même des deux éléments, parce que le sūtra 31 (chap. XI, 16) n'ordonne de couper le composé qu'après *iti* : धनर्चमिति धनं ऽ अर्च (*Rig-Vēda*, X, XLVI, 5), voyez chapitre II, 36; ककुम्भानिति ककुम्भं ऽ मान् (X, VIII, 2), chap. IV, 7; अहोमितिहः ऽ मिः (X,

xiv, 9), chap. IV, 13; दशोऽपिमिति दशोऽश्रोणिं (VI, xx, 4), chap. II, 37.

Pour les altérations au contraire dont il est question dans le présent sūtra, on les fait disparaître aussi bien avant qu'après *iti* : विभ्राजमानांश्चमसान् । विभ्राजमानानिति विभ्राजमानान् । (IV, xxxiii, 6).

XIX. SŪTRAS 37-39. नतिं... — मुत०... — यत्र... —

Voyez le chap. X, sūtra 21, 2°, 3°, 4° et 5°, et les exemples cités dans la note. — Dans le manuscrit de Paris, ... भवति manque après एकी... J'ai comblé la lacune d'après le texte de M. Pertsch. Le commentaire donne pour synonyme एकीभावं गच्छति. — Pour la règle des *pragrihyas*, il renvoie au chapitre II, 27.

XX. SŪTRAS 40 et 41. प्रवादिनः... — पेषु... — Voy. le chap. X, sūtra 23, 1° et 2°, et les exemples cités dans la note. — Il faut remarquer प्रवादिनः employé comme synonyme de प्रवादान्.

XX. SŪTRAS 42 et 43. महाप्रदेशं.... — नुदेत्.... — Voy. ch. X, sūtras 23, 3°, et 2°, et les exemples cités dans la note. — Les manuscrits de Berlin donnent, à ce qu'il paraît, प्रौढाक्षरसंधिं, au lieu de... संध्यं. — Le commentaire explique l'épithète emphatique de *svadhitva* (pour *svadhitir iva*) par la double irrégularité du mot, à savoir le retranchement du *r* et l'allongement de la voyelle : रेफस्य लोपो दीर्घत्वं च युगपद्विपातितं । तस्मादयं महाप्रदेशः । Avant cette explication, il en donne une autre fondée sur la qualité de *pratikanṭha* : महानयं प्रदेशो यत्प्रतिकंठमस्य ग्रहणं । सर्वाणि हि शास्त्राणि प्रतिकंठं पठ्यन्ते । सर्वशास्त्रार्थप्रतिकंठस्य विधिरूढः (chap. I, 13) ; puis il cite *svadhitva* avec

l'irrégularité qui le précède et celle qui le suit, au chap. IV, 13 : नाच्चा इटुः स्वधितीवाह एव.

Au sūtra suivant, ... संध्यं est interprété par संधिर्ज्ञ.

XXI. SŪTRA 44. अभिक्रमे (X, s. 5 et 6) — Commentaire : अभिक्रमे = द्वैपदस्य प्रथमे वचने. — पूर्वविधानमाचरेत् = पूर्वप्रयुक्तं विकारं पठेत्. L'accusatif masculin विकारं, qui est en tête du second *ardharca*, doit se construire avec le premier, et la proposition suivante commence par अन्यत्. — Exemple : प्र पाः (*Rig-Vēda*, IX, XLIV. 1) ; le ण् (cérébral) par l'influence de प्र. — A la reprise न इटो १. — अन्यदतः = पूर्वोत्तरकृतविकारादन्यत्पदं स्वयंविकृतं. « Un mot autre que celui-là, c'est-à-dire autre que le mot qui a des altérations produites par l'antécédent ou le conséquent, [un mot] modifié par lui-même. » — अनुसंहितं = यथासंहितं, synonyme emprunté au chap. X, sūtra 6. (Voy. aussi chap. XI, sūtra 33, où ce mot est traduit un peu différemment, mais où l'on pourrait mettre, comme ici, sans que ce changement dénaturât la règle : « conformément au *samhitāpāṭha* »). — Le *dvandva* qui suit est décomposé ainsi : अंतगतस्याद्यगतस्य. et, pour préciser la fin de la règle, le scoliaste ajoute : स्वयंविकृतस्यापि अयवचने नाचरणं कुर्यात्. Pour quelle raison ? Parce que ces deux mots (le premier et le dernier de l'hémistiche) ne se disent pas deux fois : तयोर्हयवचनस्याभावात्. L'exemple relatif à cette dernière règle est omis dans mon manuscrit ; mais une autre main a écrit à la marge : वावृधाना (pour ववृधाना) शुभं : (VIII, v, 11) : c'est le commencement de l'hémistiche.

XXII. SŪTRA 45 सकृत् . . . — Uvaṭa explique ce sūtra comme une règle facultative, qui permet de ne rompre le *sandhi* qu'une seule fois, dans le *purigraha*, après *iti*, pour

les mots énumérés dans les *çlokas* 19 et 20. Dans la glose du *çloka* 19, il nous avait dit que l'usage ordinaire était de faire disparaître, pour ces mots et classes de mots, les altérations du *sandhi*, aussi bien avant qu'après *iti*. — M. Pertsch donne, dans son texte च - आचरेत्, pour वा - आचरेत्. — Les mots संधिषु कार्णान्वयात् sont expliqués, dans le commentaire, par la scolie suivante : संधौ हि तत्कारणमन्वेति परिग्रहस्य पूर्वे वचने यस्मिंस्ते नकारलोपादयो विहिताः, « car cette cause du *sandhi* suit [et produit son effet] dans le premier énoncé du *parigraha*, à l'occasion duquel le retranchement et les diverses [altérations] de la lettre *n* sont prescrits. »

Exemples : प्रयेनाँ इव ध्रजतः । *parigraha* : प्रयेनाँ इवेति प्रयेनान्ऽ इव (*Rig-Véda*, I, CLXV, 2);

विष्वश्चंद्रा अमित्रहन् । *parigraha* : विष्वश्चंद्रा इति विष्वऽचंद्राः (X, CXXXIV, 3).

Dans le manuscrit de Paris, ces deux exemples sont écrits avec solution du *sandhi*, même avant *iti*; mais la faute est corrigée par une autre main, à la marge.

XXII. SÛTRA 46. अविक्रमं... — Nous avons déjà vu विक्रमः, dans le sens de *visarga*, au chapitre VI, 1; nous le retrouverons aux chapitres XIII, 11, et XIV, 11. — Les exemples cités par le scoliaste éclaircissent bien ce sùtra : निषिध्वंरीस्ते. dans le *pada* निऽसिध्वंरीः । ते । (*Rig-Véda*, III, LV, 22); स्वर्णात् यत्, dans le *pada* स्वऽसात् । यत् (VI, XXXIII, 4). Si nous supprimons, dans le premier exemple, la cérébrale, dans le second le *r*, dit *Uvāṭa*, nous aurons, en vertu du sùtra 32 du chap. IV, deux *s* dentales, ou en vertu du sùtra-facultatif 34 du même chapitre, nous pourrions mettre un *visarga* devant le *s* dental. Cette seconde orthographe est interdite ici pour le premier énoncé du *parigraha*, et le présent sùtra veut qu'il y ait व्यापत्तिः, c'est-à-dire changement du *vi-*

sarga en sifflante (voy. chap. V, 1). Ainsi l'on dira : निस्सिध्वं-
रिर्गितिं निःसिध्वरीः. — Le commentaire cite pour contre-
exemple : दिवः पृथिव्याः (I, xxxiii, 10), où il n'y a pas *san-*
dhi de deux *úshmas*, mais rencontre du *visarga* et d'une la-
biale (voy. chap. IV, 11).

XXIII. SÛTRA 47. समानकालौ... — Commentaire :
समानकालौ = एककालौ. — असमानकारणौ = नानानिमित्तौ. — अनंतरौ =
अव्यवहितौ. — सन्निगच्छतः = सन्निहितौ भवतः. — दोषौ = विकारौ. — अथ
= अस्यामवस्थायां. — हेत्वसंग्रहे बहुक्रमेण, « quand il n'y a pas réu-
nion des causes (cf. sùtra 4), au moyen d'un *bahukrama*
(membre de plus de deux mots) », अपरिग्रहे सति, « quand il
n'y a point de *parigraha*. » — नियुक्तं, « obligatoirement » =
नियोगतः. — आर्षो = संहिता, « la *saṁhitā* (et les altérations qu'elle
amène) ». — अन्यतेरेण (वचनेन) = पूर्वेण वा परेण वा.

Exemple.: प्र णः, dans le *pada* प्र नः 1. Le scoliaste ap-
plique avec beaucoup de netteté notre sùtra à cet exemple :
अत्र प्रनिमित्तं णत्वमुदात्तनिमित्तमनुदात्तस्य स्वरितत्वं च. « [La *saṁhitā*
amène ici un double changement :] celui du *n* en *ṇ*, qui a
pour cause *pra*; celui de l'*anudātta* en *svarita*, qui a pour
cause l'*udātta* [de *pra*]. उत्तरेण सह प्रत्यादाने क्रियमाणे लुप्यते । न
इंदो ।, « la *saṁhitā* est dissoute, en faisant la reprise avec le
mot suivant. »

Il explique de même णक् णं । एनं पीपयत् (*Rig-Véda*, VIII,
1, 19); voyez chap. V, 28. — Dans ce second exemple, les
changements sont अनंतरौ, l'altération de l'accent sur l'*e*,
celle du *n* à la syllabe immédiatement suivante; dans प्र णः,
les deux altérations portent sur la même syllabe.

XXIV. SÛTRA 48. मकारलापे... — Cette prescription

est aussi pour le cas où l'on ne fait point de *bahukrama* : बहु-
क्रमे अक्रियमाणो.

Exemples : 1° ए रिणंति, dans le *pada* आ । ई । रिणंति । (*Rig-Vêda*, IX, LXXI, 6). — अत्र एकदिशनिमित्तमेत्वमुदात्तत्वं च, « ici le changement en *e* et l'état d'*udatta* ont pour principe la contraction [d'*d* + *îm* en *e*] », तदुत्तरेण प्रत्यादाने क्रियमाणो लुप्यते, « et ce [principe d'altération et ses effets] sont supprimés, quand on fait la reprise avec le mot suivant. » Ainsi : ई रिणंति.

2° इंदूस्य त्रिष्टुब्धि (dans le *pada* त्रिऽस्तुप् । इह ।) भागो अङ्गः (X, CXXX, 5) : ici l'altération a pour principe le mot suivant (परिनिमित्तं), et par conséquent elle se supprime dans le premier énoncé, avec le mot précédent : इंदूस्य त्रिष्टुप्.

XXIV. SÛTRA 49. विपर्ययः... — Nous avons vu au chapitre I, 3, que l'avis de Gârgya est que les mots se terminent par des troisièmes ; c'est cette diversité d'opinion qui donne lieu à ce sùtra. — Uvaṭa explique un peu différemment विपर्ययः, mais sans rien changer pour cela au sens de la règle : लोप इति प्रकृतमलोपस्तस्य विपर्ययः, « il a été parlé dans la règle précédente du retranchement, le contraire de cela, c'est le non-retranchement », c'est-à-dire ceux qui suivent l'opinion de Gârgya ne ramènent pas la troisième à l'état de première ; mais au contraire la première, s'il y a lieu, à l'état de troisième : इंदूस्य त्रिष्टुब्ध. Pour cet exemple, il y a, comme dit le scolaste, *alopa*. — अभ्युपेयुषां est le génitif pluriel de अभ्युपेयुः, formé de la racine इ, « aller » : गार्ग्यमतं ये ऽभ्युपगच्छंति तेषां.

XXIV. SÛTRA 50. तथा... — M. Pertsch lit अथ, au lieu de तथा. — अभ्येयुषां = गार्ग्यमतं ये ऽभ्युपगच्छंति । ये च शाकटायनमतं. Voyez chap. I, 3. — Exemple : त्रिककुम्भिवर्तत्, dans le *pada* त्रिऽककुप् । नि० । (*Rig-Vêda*, I, CXXI, 4). — Le changement

du *p* (ou *b*) en *m*, prescrit par le sūtra 4 du chapitre IV, est dû à la lettre suivante (परिनिमित्तं), et le mot doit par conséquent revenir à sa forme propre dans le premier énoncé, avec l'antécédent : प्रसर्गे त्रिकुप्. — On peut entendre par द्वु « d'une manière déterminée, » c'est-à-dire : forcément dans le premier, ou forcément dans le second énoncé, et non à volonté, dans l'un ou dans l'autre. Au reste, le membre où doit se faire la solution du *sandhi* est toujours ainsi déterminé par la nature même des altérations.

XXV. SŪTRA 51. अथो... — C'est toujours pour le cas où l'on ne fait point le *bahukrama*. — नतेन (et non en deux mots नते न), complément de उपहिते, « précédé de ». — Exemple : (सो णु मां) नः परांपरा (*Rig-Véda*, I, xxxviii, 6).

XXV. SŪTRA 52. तथा... — Exemple : मुंचता वि । व्यंहः । (*Rig-Véda*, IV, xii, 6) : c'est dans le premier énoncé qu'on voit la forme propre de वि, fondu, à la reprise, en une seule syllabe, avec l'initiale de व्यंहः.

XXV. SŪTRA 53. न च... — M. Pertsch lit पूर्वस्वरितेन en un seul mot. — Quand une syllabe *udatta* est suivie d'une syllabe *anudatta*, avec laquelle elle se fond en une syllabe unique, cette syllabe unique prend le *svarita*, dans les divers cas indiqués au chapitre III, 7. Devant le *svarita*, l'*anudatta*, même précédé d'un *udatta*, dont le voisinage devrait le changer en *svarita*, reprend le ton bas, celui d'*anudatta*, qui est sa nature propre. Dans le *krama* enseigné au sūtra 51, ce *sandhi* d'accentuation ne peut avoir lieu. Ainsi : हंसि नि । न्यं त्रिणं । (*Rig-Véda*, VIII, xii, 1) : dans cet exemple नि + अ, contracté en न्य, prend le *svarita*, et la finale de हंसि, se trouvant, par le premier énoncé de नि, séparée de ce *svarita*, ne peut pas entrer en *sandhi* avec lui.

C'est là le meilleur sens que j'aie pu tirer du sūtra et de la glose; mais j'avoue qu'il ne me satisfait point entièrement. Pour que d'autres puissent trouver mieux, je donne ici textuellement le commentaire : अत्रैकपातिनः क्रमे तस्मादेकपातिनः पूर्वः स्वरः स्वरिति न संहिता न लभते तस्मिन्नियतस्वरोदये सति । हंसि नि । न्यं १ त्रिणं । — Nous avons vu नियत, dans le sens d'*anudātta*, au chapitre III, 9, et नियमः, dans un sens analogue, au chapitre III, 13.

XXVI. SŪTRA 54. यदा... — Il s'agit encore de la fusion de deux syllabes en une seule. Quand une syllabe *anudātta* se contracte avec une syllabe suivante *udātta*, ou en occasionne la suppression, le résultat de la contraction ou la syllabe unique qui reste après le *sandhi*, est *udātta* (voyez chapitre III, 6). Le *krama*, dit notre règle, doit dissoudre cette sorte de *sandhi*, et rendre à chacune des syllabes son accent propre. — A voir la glose d'Uvaṭa, on dirait qu'il lit उदान्नस्य pour उदयस्य; il faut, en effet, que le premier de ces deux mots soit exprimé ou sous-entendu, et je serais tenté de croire que le texte du sūtra doit l'exprimer; car उदयस्य est peu utile après पददिः.

Exemples : आ तेऽवः, dans le *pada* आ । ते । अवः । (*Rig-Véda*, V, xxxv, 3); पवंमानं स्वाध्योऽनु, dans le *pada* सुऽआध्यः । अनु । (IX, lxxxvi, 24). Ce sont deux exemples d'*abhinihita-sandhi*: dans le premier, nous avons devant l'*a* initial *udātta* une syllabe *anudātta*, dans le second une syllabe *svarita*; l'une et l'autre, après le *sandhi*, sont *udāttas*, conformément à la règle du chapitre III, 6. Le *krama* dissout ce *sandhi* et rétablit l'accentuation primitive, dans le premier énoncé du mot qui a subi l'altération. Ainsi : आ ते (dans le *pada* ते), ∴, पवंमानं स्वाध्यः । — C'est pour donner plus d'extension à la règle que le scoliaste a ajouté l'exemple du *svarita*, qu'elle comprend au reste très-naturellement.

XXVI. SŪTRA 55. उदात्तपूर्वे... — Commentaire : उदा-

त्पूर्वे एकादेशे नियतस्वरोदये सति परः = परेषा सह वचने आर्षोविलोपो भवति । अनियतः = उदात्तो यदा परो भवति अनुदात्तश्च पूर्वस्तदा अवर्ः = पूर्वेषा सह वचने....। « Quand une contraction ayant pour pre-

mier élément un *udātta*, a pour conséquent [pour second élément] un *anudātta*, la solution du *sandhi* est postérieure, [c'est-à-dire se fait] dans l'énoncé avec le mot suivant [à savoir dans la reprise]. Quand le second élément est non bas, c'est-à-dire *udātta*, et que le premier est *anudātta*, la solution est antérieure, [c'est-à-dire se fait] dans l'énoncé avec le mot précédent [à savoir dans le premier énoncé du mot] ». — Je n'ai pas besoin de faire remarquer la hardiesse de l'ellipse de परः, que le scoliaste supplée dans la seconde proposition. — L'adjectif अवर्, qui signifie proprement « inférieur, placé plus bas », désigne, en parlant d'un ouvrage, d'un discours, ce qui précède; अधस्तन, अधस्तात्, s'emploient, comme nous l'avons déjà vu, dans un sens analogue.

Exemples : 1° ऐदं सान्सिं, dans le *pada* आ । इदं । सान्सिं । (*Rig-Véda*, I, VIII, 1) : le premier élément de la contraction est *udātta*, le second *anudātta*, la solution se fera donc dans la reprise : ऐदं । इदं सान्सिं ।

Uvaṭa fait remarquer que, même dans le cas où le premier élément est *udātta*, il peut se faire que la solution et le retour à l'accent primitif aient lieu dans le premier énoncé. Par exemple, quand la syllabe qui reste après la suppression d'une autre, prend le *svārīta*, en vertu de la règle çakaliennne, exposée au chapitre III, 7. Ainsi, en faisant le *krama* de ते ऽ वन्तु, dans le *pada* ते । अवन्तु । (X, xv, 5), où l'*udātta*, vu la suppression de l'*anudātta* qui le suit, se change en *svārīta*, on rétablit l'accent primitif de *te* dans le premier énoncé : व्रवन्तु ते (et celui d'*arantu* dans la reprise : अव्रवन्तुस्मान्)

Pour le cas où c'est la seconde syllabe qui est *udātta*, le commentaire nous renvoie aux exemples du sūtra précédent.

XXVII. SŪTRA 56. स्वरैकदेशं... — Cette règle devient fort claire, si nous nous reportons au chapitre III, 2 et 3, qui nous enseigne que l'accent *svarita* se compose de deux portions, dont l'une est plus élevée que l'*udātta*, tandis que l'autre est de sa nature *anudātta*, mais s'entend comme l'*udātta*, à moins que la syllabe suivante ne soit elle-même *udātta* ou *svarita*; car, dans ce cas, cette seconde portion du *svarita* a, dans la prononciation, le ton de l'*anudātta*. Dans l'exemple : ओषयो ऽ र्सं (*Rig-Vēda*, IX, xvi, 1), la syllabe finale de ओषयोः est *svarita*; mais la seconde moitié de ce *svarita* se prononce du ton de l'*anudātta*, parce qu'elle est suivie de र्सं dont l'initiale est *udātta*. Ce sera donc dans le premier énoncé que le *krama* résoudra le *sandhi*, parce que ओषयोः combiné avec le mot qui le précède, et terminant le membre, se trouvera séparé de son principe d'altération, qui est र्सं. Ainsi सोतार ओषयोः.

La fin du sūtra, qui est fort elliptique, est développée ainsi par le scoliaste : तदक्षरं यदा पूर्वेण सहानिमित्तं ब्रूयादार्धं लुप्यते.

Nous avons vu नि — हन्, « frapper bas », employé deux fois (au passif निहन्यते), dans la glose d'Uvāṭa, au chapitre III, 16; et, dans un sens différent, au chapitre III, 18, le même verbe avec le préfixe *niḥ* : निर्हण्यात्.

XXVII. SŪTRA 57. उदात्तपूर्वः... — Commentaire : उदात्तपूर्वः स्वरितपूर्वो ऽप्यनुदात्तानामक्षराणां समवायो यदा द्वौ स्वरौ लभते ऽपि वा ब्रह्मन् स्वरांस्तदा बहुक्रमे ऽक्रियमाणो आर्धो लुप्यते. C'est, comme l'on voit, sur l'autorité du scoliaste que nous avons, dans la traduction, ajouté le *svarita* à l'*udātta* (voy. le 3^e exemple).

Exemples : 1° उत देवा (dans le *pada* देवाः) अवहितं (*Rig-Vêda*, X, cxxxvii, 1). Dans देवाः, qui se compose de deux syllabes *anudâttas*, la première prend le signe du *svârîta*, à cause de l'*uddâta* qui précède : cet effet du *sandhi* disparaît dans la reprise du mot avec le conséquent : देवा अवहितं. La seconde syllabe prend le signe de l'*anudâta*, à cause de l'*uddâta* qui suit : cet autre effet du *sandhi* disparaît dans le premier énoncé du mot, avec son antécédent : उत देवाः.

2° पुरु पुरुभुजा यत् (V, lxxiii, 1). Ici de même le *svârîta* initial de पुरुभुजा disparaît, avec l'antécédent पुरु (पुरुभुजा यत्), et le signe de l'*anudâta* sous la syllabe finale disparaît, avec le conséquent यत् (पुरु पुरुभुजा).

3° वाचं वदता (dans le *pada* वदत) वदः* (X, xciv, 1). Dans ce troisième exemple, les deux premières syllabes de वदत ont, dans le *sandhi* continu, l'accent *pracaya* (chapitre III, 11), qui ne se marque par aucun signe ; si nous retranchons l'antécédent वाचं, pour dire dans la reprise : वदता वदः, ces deux *pracayas* se trouvent remplacés par deux *anudâttas* ; si nous retranchons le conséquent, ce sera l'*anudâta* de la finale qui disparaîtra : वाचं वदता.

Uvaṭa renvoie à ce sujet au sūtra 47, et dit que quelques maîtres veulent qu'on fasse, en ce cas, un *bahukrama* (réunion de plus de deux mots en un même membre) : तस्माद्-
इक्रममिच्छन्त्येक आचार्याः (voy. plus bas, sūtras 58 et 59).

XXVIII. SŪTRA 58. यथा... — M. Pertsch lit तदा pour तथा et इष्यते, pour उच्यत ; mais il fait remarquer que cette dernière leçon (उच्यते) est aussi celle du manuscrit du commentaire de Berlin.

Le *krama* est, comme nous l'avons dit, la combinaison de la *saṁhitā* et du *pada*. Il faudrait donc qu'on y trouvât

tous les faits, tous les caractères phoniques qu'offrent ces deux modes de lecture. Cependant il y a des cas où, en divisant simplement les mots deux par deux, on modifie certaines particularités, d'accentuation, par exemple, qui se trouvent dans la *saṁhitā*. Ainsi, en coupant, d'après le *krama* ordinaire : प्र षां । न इंदो । इंदो महे ।, nous avons des *anudāttas* là où la *saṁhitā* nous offre des *pracayas* : प्र षां इंदो महे. Le *bahukrama* pourrait seul obvier à cet inconvénient (voy. la fin de la note du sūtra 57) ; la plupart des maîtres cependant disent qu'il ne faut pas y recourir dans ce cas, et qu'on ne doit pas se dispenser pour cela de couper les mots deux par deux. Il en est qui prétendent (ce qui justifie cette interdiction du *bahukrama*) que dans le *krama* la combinaison des accents ne se fait pas d'après les lois de la *saṁhitā*.

La syntaxe de ce sūtra est assez remarquable : अदर्शनि (सति.... संहितयोः) तथा यथा... संहिते (au duel féminin) प्रकृप्ते....

« quand il y a non-vue [des *sandhis*] tels qu'ils sont prescrits (प्रकृप्ते = विहिते) ». Le duel...संहिते est un *dvandvā*, où la dualité est marquée par les deux compléments : स्वर et वर्ण ; il y a ellipse de संहिता après le premier. — अक्षर désigne ici la syllabe en tant qu'affectée de l'accent. — Le scoliaste analyse très-minutieusement le composé अनार्षविलोप ; dans lequel il y a deux négations affectant une idée déjà négative par elle-même, « la solution du sandhi » : विलोपः = विनाशः । तस्याभावोऽविलोपः । आर्ष्या अविलोपः = आर्ष्यविलोपः । न आर्ष्यविलोपः = अनार्ष्यविलोपः ।

Après l'analyse de ce composé doublement négatif, Uvaṇa, appliquant la règle à l'exemple que nous avons cité, ajoute ce qui suit : प्र षां इत्यस्मिन्वचने णत्वस्वरितयोर्दर्शनादनार्ष्यविलोपो भवति । यद्यपि णत्वस्वरितौ तत्र दृष्टौ । न इंदो । इंदो महे । इत्यत्र इंदो इत्येतस्य प्रचयस्वरस्याभावाद्विलोप एव । नैष दोषः । क्रमेषु कृपरे आचार्याः स्वरम-

नार्थं क्रमन्ति । « Dans ce [premier] énoncé, प्र पां: (dans le *pada* नः), il n'y a pas non-solution du *sandhi* [ni *bahukrama*, et cela est légitime], parce qu'on voit le *ṇ* cérébral et le *svarita* [et leur cause प्र, sans qu'on ait besoin d'ajouter d'autres mots]. Mais, bien qu'on voie là le *ṇ* et le *svarita*, dans les membres suivants न इंदो । इंदो महे । (*Rig-Véda*, IX, XLIV, 1), par suite de l'absence d'accent *pracaya* (remplacé par l'*anudatta*), il y a bien solution du *sandhi* [et par suite on ne voit pas la cause du changement d'accent]. Ce n'est pas un défaut; car d'autres maîtres, dans les *kramas*, ne prononcent pas l'accent d'après les combinaisons de la *saṁhitā* (ब्रुवन्ति = क्रमन्ति). » Ils croient qu'il n'est pas nécessaire de le ramener à la forme qu'il a dans le *sandhi*, et qu'on peut, dans le *krama*, le dire à la façon du *pada*.

XXIX. SŪTRA 59. अट्टं... — C'est l'opinion contraire à celle qu'exprime le sūtra précédent. Il y a des maîtres qui, dans le cas où le *krama* offre des faits qui ne se voient pas dans la *saṁhitā* (par exemple les *anudattas* de l'exemple cité dans la note précédente), veulent qu'on joigne au *krama*, à ses coupes régulières deux par deux, un *bahukrama*, réunissant tous les mots ainsi modifiés et ceux dont le voisinage les modifie. Ainsi l'on fera un seul membre du passage que voici : इमं मे गंगे यमुने स्रस्वति शुतुद्रि स्तोमं (*Rig-Véda*, X, LXXV, 5). En se contentant de couper d'après les lois ordinaires du *krama*, on aurait : इमं मे । मे गंगे । गंगे यमुने । यमुने स्रस्वति । स्रस्वति शुतुद्रि । शुतुद्रि स्तोमं ।, c'est-à-dire huit *anudattas* qui ne sont pas dans la *saṁhitā*, et qui ne reviennent, dans aucun des membres, à l'état de *pracaya*.

Uvaṣa traduit एवं (M. Pertsch donne एव) par अस्यामवस्थायां, « dans cette circonstance, en ce cas »; — कार्णानि par निमित्तानि; — आर्यविलोपविक्रमः par आर्यविलोपहेतुः, « ayant pour cause la non rupture du *sandhi*. » J'ai cru pouvoir donner à

विक्रमः un sens différent de celui qu'indique le commentaire ; il m'a paru qu'avec le préfixe *vi*, marquant distinction, *kramah* pouvait prendre la signification de « membre à part », laquelle convient parfaitement ici. Au fond, cela ne change rien à la valeur de l'axiome. Partout ailleurs dans le *Prâtīśākhya*, **विक्रमः** a le sens de *visarga*. — Dans le premier hémistiche, je lirais volontiers (क्रमे) ऽ विलोपं, « non solution du *sandhi* », leçon qui s'accorderait mieux peut-être avec la suite du sūtra ; mais le commentaire, au moins dans mon manuscrit, n'admet point cet *a* privatif (अपरे आचार्या विलोपं मन्यन्ते). — J'ai réuni en un seul mot सकारणानि ; le sens y gagne, ce me semble. D'après la glose, on doit supposer que le scolaste détache स et en fait le sujet (स क्रम आर्व्यविलापहेतुः).

XXX. SŪTRA 60. पदं... — Ce sūtra s'applique au mot initial de l'hémistiche. Comme ce mot ne se reprend pas, il ne peut, s'il est modifié quant à l'accent ou quant aux lettres, paraître dans le *krama* sous sa forme propre qu'au moyen du *parigraha*. Voici la glose d'Uvāṭa : पदं यदा स्वरं न गच्छति । पदान्तश्च यदावसानं न गच्छति (il coupe en deux le *dvandva* et fait rapporter पदं à la première moitié, et पदान्तः à la seconde) । तदानुरूपं लभते निराकृतं = विस्मृतमन्येन केनचिच्छादिते, « alors il prend, il a sa forme propre exclue, c'est-à-dire oubliée, non mentionnée, détruite par quelque autre mot. » । पदकाले स्वरकृतं च वर्णकृतं च यत्र (il y a तत्र dans mon manuscrit ; mais il faut évidemment lire तत्र) ज्ञायते, « la forme que, dans le temps du *padapāṭha*, l'accent ou les lettres font [au mot], n'est pas produite [dans le *kramapāṭha*]. »

Exemples : 1° Modification d'accent : ते ऽवदन्, dans le *padu* ते । अवदन् । (*Rig-Vēda*, X, cix, 1) : l'*udātta* (ते) est changé en *svarita* (ते), en vertu du sūtra 12 du chapitre III. Le *parigraha* rétablit l'accent propre du mot : त रति ते.

2° Modification de lettre : नू इत्या, dans le *pada* नु । इत्या । (I, cxxxii, 4); voy. chapitre II, 35. Le *parigraha* rétablit la quantité propre du mot : न्विति नु.

Nous avons déjà vu निराह dans le même sens (chap. XI, 9 et 14). Le commentaire lui donne ici pour synonyme निर्ब्रवीति (voyez plus bas, dans le texte du sūtra 62, निर्ब्रुवन्).

— Les mots स तु योऽत्र युज्यते ne sont pas expliqués dans les scolies, au moins dans celles que contient mon manuscrit.

XXXI. SŪTRA 61. स्थित०... — M. Perlsch donne स्थितिः, qu'il détache du long composé qui commence le śloka; mais il nous apprend que le manuscrit du texte qu'il avait sous les yeux, a la même leçon que le manuscrit de Paris. — व्ययवद्वयुपस्थिते est évidemment une faute du copiste; व्ययवद्वयुपस्थितं se compose de व्ययवत् । हि । उपस्थिते ।

Ces sūtra établit que, ni l'*upasthita* (voy. plus haut, sūtras 28-30), ni parfois même la *sthiti*, ne suffisent à ramener le mot à sa vraie forme, et que pour être toujours sûr de la donner complètement, il faut combiner les deux méthodes, à savoir l'énoncé ordinaire sans *iti*, et le *parigraha*. C'est la négation d'une assertion contenue dans la glose du 15° śloka, et que j'ai citée et traduite à la fin de la note relative aux sūtras 28-30.

Exemples : अरैक्पंथां ।, *sthitopasthita* : अरैगित्यरैक् (Rig-Vēda, I, cxiii, 16); ici, dit le scoliaste, l'*upasthita* अरैगिति ne nous donne que partiellement, avec perte (व्ययवत् = लोपवत्), la forme de अरैक्, il n'a pas le *svarita* que nous offre le *pada*, et le remplace par l'*anudatta*.

• Pour सो षू पां : , l'*upasthita* स्त्विति ne rétablit pas la brève de सु.

Pour प्रातः सोमं (VII, xli, 1), la *sthiti*, comme le remarque encore Uvaṭa, ne nous donne pas le *r* que nous offre le *pada*, dans l'*upasthita* प्रातरिति.

Dans le commentaire, il y a अतो ऽपि, au lieu de अतो ऽधि, que donne, dans mon manuscrit, le texte du sūtra, et qui se trouve aussi dans le texte de Berlin, tel que le reproduit M. Pertsch. Sur *adhi*, après l'ablatif, voyez le Dictionnaire de MM. Böhtlingk et Roth. Uvaṭa ajoute, comme synonyme, अस्मादितोः.

Dans la traduction du *dvandva* initial du sūtra, j'ai remplacé le mot concret *sthita* par l'abstrait *sthiti*. Cela ne change rien au sens et empêche la confusion; car *sthiti* se trouve au second hémistiché.

XXXII. SŪTRA 62. क्रमेत... — Commentaire : क्रमेत क्रमं ब्रूयात्क्रमकः सर्वाणि पदान्येकैकं पदं निर्ब्रुवन् द्विक्रमे बहुक्रमे वा इति स्मरति । एवमिच्छंत्येके आचार्याः । कस्य हेतोः । एवं सुखतरामार्थ्या अवि-
लोपो भवति । « Ils veulent qu'on fasse le *parigraha* aussi bien pour le *dvikrama* (membre de deux mots), que pour le *bahukrama* (membre de plus de deux mots). — Pour quelle raison? — De cette façon, la non-solution du *sandhi* se fait mieux [et plus sûrement]. » On voit qu'Uvaṭa ne rattache pas ce sūtra au précédent; il donne pour sujet à स्मरति le nominatif एके आचार्याः, « quelques maîtres ». — Il faut remarquer क्रमकः, « le lecteur du *krama* », qui se trouve déjà plus haut dans la scolie du sūtra 60, et que le commentaire nous offre deux autres fois dans la suite de ce chapitre. Précédemment il n'avait employé que le terme générique वक्ता.

Exemple : आ मंद्रं । एत्या । मंद्रमा वरेष्यं । मंद्रमिति मंद्रं । आ वरेष्यं । एत्या । (*Rig-Véda*, IX, LXV, 29). « Et ainsi partout », ajoute le scoliaste, एवं सर्वत्र.

XXXII. SŪTRA 63. आचरितं... — Un des manuscrits de Berlin, au lieu de नोत्क्रमन्, a नोत्रयेन्, leçon qui se trouve aussi, nous dit M. Pertsch, dans le manuscrit du commentaire, mais substituée, par correction, à celle que nous avons

adoptée. — Commentaire : पार्शदीयं यदाचरितं पूर्वशास्त्रविहितं क्रमो द्वाभ्यामभिक्रम्येत्येवमादि (chapitre X, 1) तनु नोत्क्रमेत् । नान्यथा कुर्यादित्यर्थः । Uvaṭa considère partout comme la vraie règle le premier des deux chapitres, et nous avons vu qu'il l'appelait, par excellence, le *çāstra* du *krama*.

Le reste du sūtra n'est pas fort clair. J'ai donné à chaque mot en particulier et à l'ensemble la signification qui m'a paru la plus naturelle à la fois et la plus logique. Le commentaire donne pour synonyme à वर्त्स, « voie, méthode », वृत्तं, « manière d'être, procédé »; il ajoute au *dvandva* स्मृति-संभवौ le duel हेतू, « causes, principes », puis il en explique le premier terme par शास्त्रदर्शनादि, et le second par उपपत्तिः, qui signifie à la fois, comme संभवः, « origine » et « combinaison. » Ne pourrait-on pas entendre par स्मृतिः la tradition en tant qu'elle enseigne les lois de la *saṃhitā*, et par संभवः, la forme originelle des mots, telle que les donne le *pada*? Cette interprétation s'applique bien, ce me semble, au texte et à la glose. La *saṃhitā* et le *pada* sont les principes constitutifs du *krama*; le *krama* combine ces deux méthodes de lecture.

Pour le dernier *pāda* du *çloka*, Uvaṭa nous apprend qu'on le construit et l'explique de deux manières. Les uns donnent pour régime à अनु l'accusatif pluriel इतराणि, les autres l'accusatif singulier समार्थं. De là les deux traductions que voici : « qu'il récite la perfection (समार्थं = संपदं) du *krama* [la suite parfaite du *krama*], en suivant (अनु = अनुगम्य अनुलक्ष्य च) les autres prescriptions [occasionnelles, données en vue du *krama* dans le second chapitre इतराणि क्रमहेतोः शासनानि; suit un exemple relatif au chapitre XI, 29] »; ou bien « qu'il n'applique ce qui est dit dans ce second chapitre qu'autant que cela s'accorde avec le premier, qui est le seul vrai *çāstra* du

krama. » C'est la seconde construction que j'ai suivie dans ma traduction.

XXXIII. SŪTRA 64. यथोपदिष्टं... — Commentaire : यथोपदिष्टं क्रमशास्त्रमादितस्तदेव साधुवदध्येतव्यं । पुनः पृथक्कैर्विविधैर्यदुक्तं तन्न साधुवद्विधात् ।.

XXXIII. SŪTRA 65. इति... — Le commentaire explique le patronymique ब्राह्मव्य : par बभ्रुपुत्रः भगवान्पंचालः ; il réunit la tmèse प्र... उवाच en un composé प्रोवाच, auquel il donne pour complément शिष्येभ्यः ; puis il ajoute à प्रशशंस (= प्रशंस) le datif हिताय, qui amène le śloka suivant :

क्रमाभिगमभिन्नानि दृग्गणि मुमहंत्यपि ।

विलीयन्ते ऽर्कभिन्नानि तमांसीव, निशात्यये ॥

« Les mauvais pas, même très-grands [, qui se rencontrent dans la lecture du Véda], sont fendus [et franchis] par le recours au *krama*, comme les ténèbres se fondent dissipées par le soleil, à la fin de la nuit. »

M. Roth a parlé du śloka 33 et des suivants dans sa *Dissertation sur la littérature et l'histoire du Véda*, p. 85.

XXXIV. SŪTRA 66. क्रमेण.... — M. Pertsch lit पूर्वप्रसिद्धो pour पुराप्रसिद्धो — Uvaṭa commente avec beaucoup de soin ce śloka. La seule difficulté qu'il offre est le long composé qui forme le second pāda : « par les effets postérieurs à [ces méthodes qui sont] son origine, effets non anciennement connus ». आग्रयपूर्व est un composé possessif qui signifie proprement « ayant antérieur à soi-même, ce à quoi il se réfère, ce à quoi il doit son origine ». On pourrait, sans modifier essentiellement le sens, concevoir d'une autre manière le rapport de पुराप्रसिद्ध (पुरा अग्रप्रसिद्ध) à सिद्धिभिः, et traduire cette

première épithète comme un génitif : « les effets... de [cette méthode] non anciennement connue. »

Les derniers mots : न च श्रुतः sont commentés ainsi : न चायं क्रमो ऽष्टानां ब्राह्मपापयानामन्यतमस्मिन्ब्राह्मपापये श्रूयते । यथ ऋषि-
दैवतब्रह्मोक्तस्वाध्यायग्रन्थकर्मसु संहिताविधिः । यथा च नामाख्यातोपसर्गनि-
पाताः पदमिति पदविधिः । « Ce *krama* n'est enseigné dans au-
cune des sept voies brâhmaniennes, comme [le sont la *saṁ-
hitā* et le *pada* :] la règle de la *saṁhitā*, dans [les préceptes
relatifs au] *ṛishi*, [à la] divinité, [au] mètre [des hymnes, à la]
lecture sacrifice, [à l']œuvre sacrifice; et la règle du *pada*,
dans [l'énumération suivante :] le nom, le verbe, la prépo-
sition, la particule, sont le *pada* [proprement : le mot]. »

XXXV. SŪTRA. 67. असिध्यतः... — La forme du sūtra est bizarre, mais le raisonnement est logique. « Si ce qui est inefficace est sans effet, d'un autre côté, ce qui est efficace ne peut être sans effet. Or vous dites à la fois : d'une part, que le *krama* est inutile, parce qu'il vient après la *saṁhitā* et le *pada*; et, d'autre part, qu'il se réfère à la *saṁhitā* et au *pada*, et n'est pas autre chose que ces méthodes. Comment peut-il être inutile, s'il est identique avec des choses utiles ? » A quoi il serait facile de répondre que c'est précisément à cause de cette identité qu'il fait double emploi. — Voici le texte du commentaire : यदुक्तं पदसंहितात्पूर्वमयं क्रमो न सिध्यति । तस्मादस्य प्रसिद्धिविपर्यय इति । तन्नास्ति । प्रसिध्यतो ऽसिद्धत्वस्य विपर्ययस्तथा भविष्यति । प्रसिद्धं हि पदसंहितामाश्रित्य यद्ययं क्रमो वर्तते । ततः प्रसिद्ध एव । अनन्यश्चायं पदसंहितात्क्रमो भवतीति प्रतिज्ञा पूर्वमुक्ता । एक-
देशं हि साधयत्येकदेशः । « Ce qu'on a dit en ces termes : ce *krama* n'est pas fait avant le *pada* et la *saṁhitā*, donc le contraire d'effet existe pour lui, cela n'est point; car le contraire d'inefficacité existera de même pour ce qui est efficace : or ce *krama*, se référant au *pada* et à la *saṁhitā* qui sont efficaces, est efficace par cela même. Ce *krama* n'est pas autre chose que le

pada et la *saṁhitā* : telle est la proposition énoncée d'abord. Une partie [du raisonnement] détruit l'autre partie. »

XXXV. SŪTRA 68. **सहापवादेषु...** — Commentaire : अपवादो निवृत्त्यर्थः — धैर्याः प्रदिश्यन्ते तानि प्रदेशशास्त्राणि । यथा संयोग-शास्त्राणि । तेष्वन्यस्मिन्नन्यस्यापवादो दृश्यते । « *L'apavāda* (exception) a pour objet de défendre [l'application d'une règle]. — On appelle *pradeṣaḥśāstrāṇi* les *śāstras* par lesquels les choses sont montrées, ainsi, par exemple, les *śāstras* (ouvrages et parties d'ouvrages, des *Prātiśākhya*s, entre autres), relatifs à la connexion [des lettres et des mots]. Dans ces *śāstras*, on voit, dans l'un, la défense d'une règle donnée par l'autre. »

XXXVI. SŪTRA 69. **विपर्ययात्.....** — J'ai suivi aussi exactement que je l'ai pu, dans ma traduction, les scolies d'Uvaṭa. Pour *विपर्ययात्*, il cite le commencement du *śloka* précédent, puis il ajoute : अस्मिद्धावपि हि भावाः सिद्धानाश्रित्य सिद्धा भवन्ति, ce qui est une répétition du raisonnement de tout à l'heure. — समाधिः signifie la conciliation des différends. Nous avons dans les deux chapitres relatifs au *krama* des opinions fort diverses ; dans l'application de la méthode, il faut prendre parti, concilier ces différences, et c'est un bon fruit que la conciliation des préceptes sacrés. — Nous avons vu plus haut le concret पुराप्रसिद्ध, avec *a* privatif entre les deux termes ; ici l'abstrait पुराप्रसिद्धिः est sans négation, et nie par conséquent l'assertion précédente. — Au sujet d'अनाश्रयात्, le commentateur fait remarquer que le *krama* a des choses qui lui sont propres, par exemple le *parigraha* des mots dont le *pada* ne fait que l'*avagraha* : यथैवावगृह्याणां परिग्रहाणां. — समभ्युपेयात् = समभ्युपगमनात्. — बद्धमिश्र साधुभिः, sc. पूर्वाचार्यैः. — Les derniers mots sont expliqués ainsi : अतौ चायं दृष्टः क्रमः । दैपदेनांगिरसः

प्रोचुः । त्रिपदेन बालखिल्याः, « et le *krama* est vu (mentionné) dans la *çruti* : les Ângiras ont récité le Vêda par membres de deux mots ; les Bâlakhilyas, par membres de trois. »

XXXVII. SÛTRA 70. ऋते... — Commentaire : क्रमादन्ते. — द्वैपदसंहिता च द्वैपदस्वरश्च, dans ce *dvandva*, द्वैपदं est le complément commun de संहिता et de स्वरः. Uvaṭa ajoute द्वैपदे हि सिद्धे उत्तरारंभः शक्यते कर्तुं पादार्धचक्रकसूक्तसिद्ध्यर्थं, « car, le membre de deux mots une fois fait, on peut procéder aux combinaisons ultérieures, en vue de la composition du *pâda*, de l'hémistiche, de la stance, de l'hymne. » — भगवता पंचालेन स्थापितानां पारायणकर्मणां क्रमपारायणामुत्तमं । परंपरया महिम्ना च । « des méthodes de lecture établies par le bienheureux Pañcâla, la méthode du *krama* est la meilleure » Puis il ajoute une explication qui donne à *uttama* son double sens de « dernier » et de « supérieur ». Il est *uttama* et par l'ordre et par la grandeur.

XXXVII. SÛTRA 71. अतः... — M. Pertsch donne यथा pour तथा. — Le scoliaste rattache, comme l'on voit, क्रमात् au sûtra précédent. Il serait peut-être plus naturel de le rapporter au second hémistiche. — बृहणं = संधारणं. — त्रिभिः = संहितापदक्रमैः (s. e. वर्तते)

Les scolies des derniers sûtras sont terminées par des *çlokas*, que je n'ai pas donnés dans mes notes, parce qu'ils sont inutiles pour l'interprétation du texte, et ne me paraissent rien contenir d'intéressant.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 10 OCTOBRE 1857.

Il est donné lecture du procès-verbal de la séance dernière; la rédaction en est adoptée.

M. le président lit une lettre de M. le Ministre de la guerre, qui annonce l'envoi d'un exemplaire d'un rapport sur l'Algérie adressé à l'Empereur.

M. Sully Leiris, procureur impérial à Chandernagor, écrit pour demander des indications sur les meilleurs travaux publiés sur la législation musulmane et indienne. M. le président et M. Lancereau se chargent de lui fournir ces renseignements.

M. Khalil el-Khourî écrit pour annoncer la publication prochaine d'un journal arabe qu'il va commencer à Beyrouth, et qui paraîtra une fois par semaine; il envoie un prospectus, dont il demande l'insertion dans le Journal asiatique.

M. Joachim MENANT, juge à Lisieux, est nommé membre de la Société.

M. Mohl demande l'autorisation du Conseil pour négocier, avec la Société des missions de Londres, l'achat d'une fonte de caractères chinois. Cette demande est renvoyée à la Commission des fonds.

M. Defrémery donne des détails sur une nouvelle édition critique du Gulistan de Sadi, qu'il a terminée; il communique quelques corrections qu'il propose dans le texte de l'ouvrage, et lit quelques extraits de sa traduction.

Le bibliothécaire adjoint demande que le Conseil vote

des remerciements à M. Pauthier, pour avoir racheté et restitué à la Société un ouvrage qui avait appartenu à la bibliothèque de la Société, et qui avait été vendu à la vente des livres de M. Marcel, à qui il avait été prêté. Cette proposition est adoptée.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par la Compagnie des Indes. *Ibrahim Rozah at Beejapoor. Photographies* (2^e cahier. Londres, 1857), in-fol.

Par la Société. *Bibliothecæ societatis artium scientiarumque quæ Bataviæ floret Catalogus systematicus*, curante P. BLEEKER. Batavia, 1853, in-8°.

Par la Société. *Publications of learned societies and periodicals in the library of the Smithsonian institution*. Grand in-8°, sans nom de lieu, ni date.

— *Tenth annual report of the Board of regents of the Smithsonian institution*. Washington, 1856, in-8°.

Par l'Institut néerlandais. *Werken van het Koninklijk Instituut voor taal- land- en volkenkunde van Nederlandsch-Indië*. Amsterdam, 1857, I et II en 3 tomes in-8°.

Par la Société. *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*. II^e vol. 1^{re} et 2^e livraison, in-8°. Leipzig, 1857.

Par M. Logan. *Journal of the Indian Archipelago*. Vol. I, n° 2, et vol. II, n° 1 (sans date). Singapore, in-8°.

Par la Société. *Journal of the asiatic Society of Bengal*. 1857, n° 1 et 2, in-8°.

Par la Société. *Proceedings of the Royal Geographical Society of London*. Février à mai 1857. 3 cahiers in-8°.

Par les éditeurs. *Tijdschrift voor Indische taal- land- en volkenkunde*, de 1852 à 1855, 22 livraisons in-8°.

Par le Conseil. *Boletim e annaes do Conselho ultramarino*. Lisboa, de 1854 à 1857, 32 livraisons in-4°.

Par l'Académie de Vienne. *Sitzungsberichte der Akademie der Wissenschaften*. 1856 et 1857, livr. 1 et 2.

— *Fontes rerum austriacarum*. Tomes X et XIII, in-8°.

Par l'Académie de Vienne. *Archiv für Kunde österreichischer Geschichts-Quellen*. 6 numéros, in-8°.

— *Almanach der K. Akademie der Wissenschaften*. 1857. in-12.

Par la Société. *Verhandelingen van het Bataviaasch Genootschap*. Vol. 24 et 25, in-4°.

Par l'auteur. *Nouveau système de traduction des hiéroglyphes égyptiens, au moyen de la langue chaldéenne*, par M. PARANT. In-fol.

Par l'auteur. *Al Nouzhet al schéhiyet fi'l rihat al-selimiyet*, par SELIM BOTROS. Beyrouth, 1856, in-8°.

Par l'auteur. *Le Pêcheur et le Génie*, conte des Mille et une Nuits, texte arabe, par M. E. COMBAREL. Oran, 1857, in-12.

Par l'auteur. *Relation du voyage de M. le capitaine de Bonnemain à R'dâmes* (1856-1857), par M. A. CHERBONNEAU. Paris, 1857, in-8°. (Tiré du *Journal de la Société de géographie*.)

Par l'auteur. *Zoroastre. Essai sur la philosophie religieuse de la Perse*, par M. Joachim MÉNANT. Paris, 1857, in-8°.

Par l'auteur. *Rig-Véda Sanhita*. Vol. III, by H. H. WILSON (traduction anglaise). London, 1857, in-8°.

Par l'auteur. *Ueber die geographische Anordnung der Namen arischer Landschaften im ersten Fargard des Vendidad*, von H. KIEPERT. In-8°.

Par l'auteur. *Die Lieder des Hafis*, von Herm. BROCKHAUS. 1^{er} vol. livr. 3 et 4. Leipzig, 1856, in-4° (en persan, avec le commentaire turc de Soudi).

Par l'auteur. *Les Psaumes disposés suivant le parallélisme*, par M. l'abbé BERTRAND. Versailles, 1857, in-8°.

Par l'auteur. *Mantic uttaïr*, ou le Langage des Oiseaux, publié en persan par M. GARCIN DE TASSY. Paris, 1857, in-8°.

Par l'auteur. *Petit livre de poche*, par M. DE MAS-LATRIE père. 1854, in-24

Par l'auteur. *Rapport à l'Empereur sur la situation de l'Algérie*, par le maréchal VAILLANT. Paris, 1857, in-8°.

Par l'auteur. *De l'origine et de la formation des différents systèmes d'écritures orientales et occidentales*, par M. G. PAUTHIER. Août 1838, in-4°.

Par l'auteur. *Mémoire sur les Calendriers judaïque et musulman*, par MAHMOUD. 1^{re} partie, Calendrier judaïque. Bruxelles, 1855, in-4°.

GRAMMAIRE FRANÇAISE DE LHOMOND, traduite en arabe, par M. Soliman al-Harairi. Paris, chez Benjamin Duprat, 1857, in-8°.

L'ouvrage de M. Soliman al-Harairi se compose d'une préface à l'adresse des musulmans, de deux traductions de la Grammaire de Lhomond : l'une littérale, avec des notes ; l'autre libre, et d'un court dialogue.

L'auteur a ajouté à son ouvrage quelques pièces et certificats, notamment une lettre de son Exc. le Ministre de l'instruction publique, qui, sur le rapport de M. Reinaud, a accordé une souscription à l'auteur ; et une appréciation de l'ouvrage par M. Baissac, interprète-traducteur du ministère de la guerre.

Dans sa préface, l'auteur convie les musulmans à l'étude ; il leur rappelle leur science d'autrefois, et leur montre leur ignorance d'aujourd'hui. Pour mieux nous connaître, amener la conciliation, il leur recommande d'apprendre notre langue et nos sciences. Comme il sait qu'en s'adressant à des musulmans il faut leur parler pièces en main pour les convaincre, il fait de nombreuses citations des textes du Koran et des traditions de Mahomet, par lesquelles il prouve que la loi musulmane fait un devoir de s'instruire et d'avoir de bons rapports avec les peuples étrangers. Voici quelques-unes de ces citations :

Cherchez la science, eussiez-vous à vous transporter en Chine pour la trouver.

Apprenez tout métier de ceux qui le possèdent, à quelque religion qu'ils appartiennent.

Si quelqu'un cache une science utile aux autres, Dieu le bridera, au dernier jour, d'un mors de feu.

Dieu hait l'homme oisif.

Si quelqu'un se rend coupable de torts ou d'injustices envers un sujet qui n'est pas musulman, je l'accuserai au jour du jugement.

Toutes les créatures sont la famille de Dieu, et le plus aimable parmi vous, c'est celui qui fait du bien à la famille de Dieu.

L'auteur, en parlant du musulman qui ne sait que le Koran par cœur et qui en ignore l'esprit, lui applique ces paroles de Mahomet :

Cet homme est semblable à l'âne qui porte des livres.

La traduction de la Grammaire de Lhomond, dont le texte français est en regard, quoique littérale, est claire et suffisante. L'auteur a atteint deux buts : faire connaître le génie de la langue française, en se servant du style simple et net du grammairien Lhomond, et initier aux règles. Il suit pas à pas le grammairien français, avec une rigueur presque mathématique. Nous ne reprocherons pas à l'auteur cet amour de l'exactitude ; car ce qui peut faire avancer l'étude d'une langue, ce sont bien les traductions littérales. Cependant, qu'il nous permette de lui faire une observation : nous craignons que son habitude de serrer le texte de près ne l'ait mené trop loin, en lui faisant traduire notre auxiliaire *avoir* par *عند* qui, en arabe, n'a d'autre sens que celui de *chez*, *près de*, et répond, en certains cas, au verbe *appartenir*. Ainsi, j'ai un livre *عندي كتاب* ; mais dans *j'ai aimé* *أحببت*, vous exposez les Arabes à traduire : *عندي محبوب*. Les Arabes n'ont pas besoin d'un mot étranger pour rendre le prétérit et la 1^{re} personne, il leur suffit de la désinence *ت*. C'est là un véritable *arabisme*. L'auxiliaire *avoir* n'a d'autre rôle en français, comme son nom l'indique, que d'aider à conjuguer les verbes en indiquant les temps. Le mot *عند*, employé comme équivalent de ce verbe auxiliaire,

n'a pas de sens. M. Soliman al-Harairi fait connaître la valeur de ce verbe dans une note (p. ۳۳, ۳۴).

هذا الفعل في الفرنسية ليس بفعل في العربية بل ظرف وهو عند وغلط من عربيه بملك لانهم يقولون هل عندك خبر عندك ثلاثة من كتبى فانت لا تملك الخبر ولا الكتب التى لى وهذا الفعل وفعل كان الذى بعده يسقيان معينين لانها يدخلان في بعض الازمنة من تصارييف الافعال فيعينان على تصريفها كما تراه في التصارييف ،

Ce verbe, en français, n'est pas un verbe en arabe, c'est un *z'arf* (ad-verbe de temps) qui est عند, et celui qui le traduit par ملك se trompe; car les Français disent : *Avez-vous des nouvelles? Vous avez trois de mes livres*; cependant vous ne possédez pas de nouvelles, ni les livres qui sont à moi. Ce verbe et كان qui vient après sont appelés auxiliaires; car ils entrent dans quelques temps des conjugaisons des verbes et aident à les conjuguer, comme tu le verras dans les conjugaisons.

Pour éviter toute espèce de méprise, il aurait fallu, dans cette note, dire que le verbe auxiliaire *avoir* ne pouvait pas être traduit en arabe par un mot spécial, pas plus par عند que par un autre mot; que, lié à un participe passé dans la conjugaison d'un verbe, il indiquait un *temps*; mais que la manière dont les Arabes rendaient le temps était sans analogie en français. Le verbe *avoir*, considéré comme ayant le sens d'*appartenir*, doit se conjuguer sur la 3^e conjugaison des verbes irréguliers en oir. J'admets que le mot عند rend mieux le verbe *avoir* (dans le sens d'*appartenir*) que ملك « posséder ». Et ici, entre les deux mots arabes, il y a presque la même nuance qu'entre *avoir* et *posséder*.

Dans la *Grammaire française à l'usage des Arabes* que nous avons faite, le cheikh Fâres et moi, et qui a précédé de plusieurs années celle de M. Soliman, nous avons eu soin de ne pas traduire le verbe auxiliaire *avoir*, et d'expliquer son

rôle comme auxiliaire et comme verbe ayant le sens d'*appartenir*. J'avoue que nous avons eu tort de traduire le verbe *être*, considéré comme auxiliaire; car ce que je dis du verbe *avoir* doit s'appliquer au verbe *être*, qui ne doit être traduit que comme verbe signifiant *exister* et se conjuguant sur la 4^e conjugaison des verbes irréguliers en *re*. M. Soliman est tombé dans la même erreur. On donne ainsi aux Arabes une idée fausse de nos verbes auxiliaires. Je sais bien que les explications ne leur manquent pas; mais vous créez inutilement un embarras aux étudiants, et vous les exposez à traduire : *je suis aimé par* **أكون محبوب**.

Dans sa traduction libre de la Grammaire de Lhomond, l'auteur a donné les règles françaises en suivant la structure de la phrase arabe. C'est une répétition de la traduction précédente, seulement il a négligé, avec raison, de donner une seconde traduction des conjugaisons et de quelques exemples.

Je ne dirai rien du dialogue, qui est très-court, et nécessairement insuffisant.

A une connaissance profonde des ressources de la langue arabe, l'auteur a joint des études solides sur la nôtre; il se montre grammairien habile, écrivain correct et élégant. Dans ces conditions, il ne pouvait faire qu'un bon livre. Le style littéraire qu'il a adopté, le seul qui pouvait convenir, fera tomber les illusions de ceux qui pensent que les livres destinés aux Arabes de l'Algérie doivent être écrits dans le langage usuel. Il en est de l'arabe comme de toute autre langue : du moment qu'on met la main à la plume, il faut faire comme Buffon, endosser l'habit des dimanches, ajuster les manchettes brodées.

G. DUGAT.

SUPPLÉMENT À L'ARTICLE SUR L'ÉTAT DE LA LITTÉRATURE CHEZ LES
POPULATIONS CHRÉTIENNES ARABES DE LA SYRIE ¹.

Tout ce qui précède était écrit et même sur le point d'être mis sous presse, lorsqu'il m'a été donné communication d'un opéra et d'un vaudeville arabes qui viennent de Beyrout. L'auteur de ces deux pièces est un négociant maronite, mort récemment. Son nom était Maroun, absolument comme celui du personnage que l'intéressante population des Maronites s'honore d'avoir eu pour chef; la famille à laquelle il appartenait était celle des Naccasch ². Il était à la tête d'une maison considérable de Beyrout, et il fut le premier chez qui, en Orient, les livres de comptabilité furent tenus en parties doubles.

Maroun vécut dans une étroite amitié avec Nasif, et, de son vivant, représenta en Syrie le monde nouveau, de même que Nasif représente le vieux monde. Al-Khourî l'a chanté après sa mort dans deux pièces de vers qui se trouvent dans son recueil, et où il lui donne le titre d'*Astre de l'Orient* ³, comme il a donné le titre d'*Astre de l'Occident* à M. de Lamartine.

Outre l'arabe, Maroun possédait le français, l'italien et le turk, et à ses connaissances littéraires, il joignit le goût de la musique et des arts. Les diverses pièces de sa composition furent jouées et chantées chez lui, en présence des personnes les plus éclairées du pays; et rien ne montre mieux la grande place que la littérature occupe parmi les indigènes, que la sensation qu'elles produisirent. On cite surtout, pour l'en-

¹ M. Reinaud ayant ajouté, dans un tirage à part de son article qui a paru dans le numéro de juin 1857, p. 465 et suiv. la notice ci-jointe, nous l'insérons ici pour que les lecteurs du Journal asiatique possèdent l'ensemble du travail. — (La rédaction.)

² مارون النقاش.

³ كوكب في الشرق.

thousiasme qu'il excita, un vaudeville où le khalife Haroun al-Raschid figure dans une des mêmes scènes que dans les Mille et une Nuits. Aucune de ces pièces n'a jusqu'ici été imprimée.

Les deux pièces que j'ai eues sous les yeux, et qui portent le nom de *Récit*¹, sont, 1° un opéra en cinq actes, intitulé : *L'Avare*². Au nombre des airs qui le distinguent est l'air un moment si fameux de *La Parisienne*. 2° Un vaudeville en trois actes intitulé : *L'Envieux*³. C'est la dernière pièce pour la date de la composition, et c'est celle qui a le plus frappé l'attention des connaisseurs; aussi trouve-t-on à la fin des morceaux de vers, dans lesquels les amis de l'auteur, notamment Nasif, lui font compliment sur le mérite de son œuvre⁴. Dans ce vaudeville, d'une part, un des acteurs répète la scène de M. Jourdain, et fait de la prose sans le savoir; de l'autre, une espèce d'instituteur entreprend un cours de métrique arabe, et ne fait grâce d'aucun des mots techniques qui hérissent le sujet, et qui, même chez les Arabes, ne sont familiers qu'aux personnes tout à fait lettrées. Il n'est pas étonnant, d'après cela, que là même où l'auteur ne s'exprime pas en vers, il emploie la prose rimée et cadencée dont il a été parlé.

Une circonstance que présente le manuscrit du vaudeville, et que je n'avais pas encore remarquée dans les écrits des Orientaux, c'est la présence des points d'admiration, d'interrogation et des autres signes qui, chez nous, ajoutent tant de clarté à la phrase. En arabe, dans le style ordinaire, la phrase est coupée de manière que le sens se déduit de lui-même; mais ici, où le dialogue est pressé et où il prend toute sorte de formes, du moment qu'il ne s'agissait plus d'une action à mettre sous les yeux des spectateurs, mais d'un ex-

¹ رواية.
² البعيل.
³ الحسود.

⁴ Le mot *naccasch*, en arabe, signifie « peintre ». Les poètes dont il s'agit n'ont pas manqué de jouer sur ce mot.

posé à lire dans le silence du cabinet, le secours de ces petits signes, auxquels nous sommes trop habitués pour en sentir toute l'importance, devenait indispensable.

Il est à regretter que les divers écrits de Maroun ne soient point parvenus en France, ou que, du moins, les deux pièces dont il s'agit ici n'aient pas été connues plus tôt de moi. Ces écrits, devenus l'objet d'un examen moins rapide, auraient probablement été jugés dignes de l'attention du monde lettré.

On dit qu'un frère de Maroun a composé une tragédie, qui n'a pas été non plus imprimée.

N. B. — Page 486, ligne 14 du numéro de juin 1857; si, au lieu de *قوم*, on lisait *أقنوم*, leçon qui ne détruirait pas le mètre, le sens, serait :

Elle vit ce sol où, par une faveur dont l'effet n'aura pas de terme, Dieu se fit homme.

SANSKRIT WOERTERBUCH, herausgegeben von der K. Akademie der Wissenschaften, bearbeitet von Otto Jæthlingk und Rudolph Roth. Vol. II, feuilles 31-40. Saint-Petersbourg, 1857, in-4°.

GRAMMATIK DER SYRISCHEN SPRACHE MIT VOLLSTÄNDIGEN PARADIGMEN, CHRESTOMATHIE UND WOERTERBUCH. Bearbeitet von Fr. Uhlemann. Deuxième édition. Berlin, 1857, gr. in-8°, XXIII, 276, LXIV et 63 pages.

La première édition de cet ouvrage a paru en 1829; depuis ce temps, il a été traduit en anglais, et aujourd'hui l'auteur en publie une nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée. C'est surtout la syntaxe qui a reçu des additions considérables; la chrestomathie a été complétée par une partie poétique, et les règles de la métrique ont été ajoutées à la grammaire.

JOURNAL ASIATIQUE.

DÉCEMBRE 1857.

ÉTUDES

SUR LA GRAMMAIRE VÉDIQUE.

PRÂTIÇÂKHYA DU RIG-VÉDA.

CHAPITRE XII. (Lecture II, chap. vi.)

Quelles sont les lettres qui ne peuvent pas être finales et celles qui ne peuvent pas être initiales. — Quelles lettres peuvent se combiner entre elles dans l'intérieur des mots. — Les quatre parties du discours. — Énumération des prépositions.

Ce chapitre, qui est le plus court de tout le *Prâtiçâkhya*, se divise en deux sections bien distinctes. La première, qui se placerait bien, ce semble, après l'alphabet et la classification des sons et des articulations, traite de la nature des lettres et de leurs convenances et répugnances, non plus quant au *sandhi* extérieur et à la liaison des mots entre eux, mais quant à la formation même des mots et aux combinaisons intérieures. La seconde section divise les parties du discours en quatre espèces, auxquelles en effet toutes les autres, qu'on a imaginées dans la suite, peuvent se ramener; et, après les avoir divisées, elle donne, des trois premières, des définitions très-concises, mais qui en marquent bien le caractère essentiel. Ces définitions, pour lesquelles Çaunaka est parfaitement d'accord avec l'auteur du *Nirukta*, sont tout ce que nous avons dans le *Prâtiçâkhya* de philosophie grammaticale. C'est fort peu de chose encore; ce ne sont que de premières fondations; mais elles sont si solides, si bien assises, qu'elles

porteront sans peine tout l'édifice : il semble même, cette base une fois posée, qu'il ait dû s'y élever nécessairement, et, en quelque sorte, de lui-même.

ऊष्मांतःस्थसोष्मचकारवर्गा नांतं यांत्यन्यत्र विसर्जनी-
[यात् ।

ऋकारल्कारौ परमर्धमूष्मणां नादिं तकाराद्वरे च सप्र
[॥ १ ॥

नान्योन्येन मध्यमाः स्पर्शवर्गाः संयुज्यन्ते न लकारेण
[रेफः ।

स्पर्शैर्वकारो न परैरनुत्तमैस्तथा तेषां घोषिणः सर्वथो-
[षभिः ॥ २ ॥

नांत्यांतःस्था च प्रथमोष्मभिः परैर्रेफो रेफेण न सो-
[षणोष्मवान् ।

न स्पर्शैर्ह्रस्वा प्रथमः परः सन्नानुत्तमैः स च सोष्मा च
[पूर्वौ ॥ ३ ॥

नानुत्तमा घोषिणोऽघोषिभिः सह स्पर्शैः स्पर्शा नोत्तमा
[ऊष्मभिः परैः ।

लकाराद्वर्गेन यकार उत्तरैर्ह्रस्वाणोऽन्योन्येन च नकर्ष-
[द्वेष्टिदं ॥ ४ ॥

नामाख्यातमुपसर्गो निपातश्चत्वार्याहुः पदज्ञातानि शा-
[द्धाः ।

तन्नाम येनाभिदधाति सत्त्वं तद्वाख्यातं येन भावं स धातुः

[॥ ५ ॥

प्राभ्या परा निर्द्गन्तु व्युपाप सं परि प्रति न्यत्यधि सूद-

[वापि ।

उपसर्गा विंशतिर्र्थवाचकाः सहेतराभ्यामितरे निपाताः

[॥ ६ ॥

विंशतेरुपसर्गाणामुच्चा एकाक्षरा नव ।

आयुदात्ता दशैतेषामंतोदात्तस्त्वभीत्ययं ॥ ७ ॥

क्रियावाचकमाख्यातमुपसर्गो विशेषकृत् ।

सत्त्वाभिधायकं नाम निपातः पादपूरणः ॥ ८ ॥

निपातानामर्थवशान्निपातनादनर्थकानामितरे च सार्थ-

[काः ।

नेयं त इत्यस्ति संख्येह वाङ्मये मिताक्षरे चाप्यमिताक्षरे

[च ये ॥ ९ ॥

TRADUCTION.

1. Les *ûshmas*, les intermédiaires [*y*, *r*, *l*, *v*], le *rî*, les aspirées, et l'ordre de *ca*, ne vont pas à la fin [des mots], à l'exception [d'un seul *ûshma*,] le *visarga*. — Le *rî*, le *li*, la seconde moitié des *ûshmas*, ne vont pas au commencement [des mots], non plus que les sept lettres qui précèdent le *t* [dans l'alphabet, à partir de *jh*].

2. Parmi les *sparças*, les [trois] ordres du milieu

ne se combinent pas entre eux. — Le *r* ne [se combine] pas avec *l*; — ni le *v* avec des *sparças* non [nasals, à savoir] derniers [de leur ordre], placés après lui. — De même, les *sparças* sonnants [, non nasals, ne se combinent] jamais avec les *úshmas*. —

3. La première et la dernière des intermédiaires [*y* et *v*, ne se combinent pas] avec des *úshmas* placés après elles; — ni le *r* avec le *r*; — ni une aspirée avec une aspirée. — Le premier *úshma* [à savoir *h*] ne [se combine] pas avec des *sparças*, étant placé après [eux]; — ni ce même *úshma*, ni une aspirée, comme antécédents, avec des *sparças* non derniers [à savoir non nasals]; —

4. Ni les *sparças* sonnants, non nasals, avec des *sparças* sourds; — ni les nasals avec des *úshmas* placés après; — ni le *y* avec *l* ou avec des *sparças* postérieurs; — ni les *úshmas* les uns avec les autres. — Cela est relatif à l'intérieur des mots des stances [du *Rig-Véda*, non au *sandhi* entre les mots]. —

5. Le nom, le verbe, la préposition et la particule : voilà les quatre espèces de mots, disent ceux qui connaissent les termes [ou parties du discours]. — Le nom [est] ce par quoi [l'on] désigne un objet; — le verbe, ce par quoi [l'on exprime] l'action; il [se nomme aussi] *dhātuḥ* [thème ou racine]. —

6. *Pra*, *abhi*, *á*, *pará*, *niḥ*, *duḥ*, *anu*, *vi*, *upa*, *apa*, *saṁ*, *pāri*, *prati*, *nī*, *ati*, *adhi*, *su*, *ut*, *ava*, *api* : voilà les vingt prépositions qui expriment un sens avec les deux autres [espèces de mots, les noms et les

verbes]. — Les [mots] autres [que ces trois espèces] sont des particules. —

7. Des vingt prépositions, les neuf monosyllabiques sont *udâtta*s; — dix ont l'*udâtta* sur la première syllabe; — mais *abhi* a l'*udâtta* final. —

8. Le verbe dit l'action; la préposition fait la distinction; le nom exprime un objet; la particule est un remplissage du *pâda*. —

9. Et parmi ces particules, qui, par leur incidence dépendante du sens, sont insignifiantes, il y en a d'autres qui ont un sens. Il n'y a point ici d'énumération disant : [voici] celles qui [s'emploient] dans le style mesuré [c'est-à-dire dans les vers], et [celles qui s'emploient] dans [le style] non mesuré [c'est-à-dire dans la prose].

NOTES.

I. SÛTRA 1. उष्मांतःस्य०... — Le composé initial a dans mon manuscrit la forme suivante : उष्मांतःस्यसोष्मऋकारवर्गः, mais ऋ est évidemment de trop; उष्मांतःस्यसोष्म० est pour उष्मांतःस्या + ऋ + सोष्म०. La leçon que j'ai adoptée est d'ailleurs confirmée par les deux manuscrits de Berlin, et par le manuscrit de Paris lui-même dans une citation que le scoliaste fait de ce sùtra (f. 25, b). L'ordre que suit Uvâta dans sa glose la justifie également : उष्माणाश्च । श्रंतःस्याः । ऋकारः । सोष्माणाश्च । चकारवर्ग इत्येते सप्तविंशतिवर्गाः पदान्तं न गच्छन्ति । Le commentaire ajoute : पारिशिष्यादन्ये गच्छन्ति । तानुदाहरिष्यामः । « Les autres lettres vont toutes sans exception [à la fin des mots]. Nous allons en donner des exemples », et il en donne en effet onze pour les voyelles (le *ri* bref à la fin d'un *padya*

नृऽभ्यः), et huit pour les consonnes (la forte non aspirée et la nasale des quatre ordres non exceptés). Le *li* a été excepté, dès le commencement, dans l'alphabet même. Toutefois cette mention préliminaire, qui exclut aussi le *li* du nombre des lettres initiales, n'empêche pas qu'il ne soit expressément compris dans le sūtra suivant.

Il résulte de là, d'une part, que, dans la doctrine du *Prātiśākhya*, les sifflantes et le *r* ne sont jamais finales essentielles et primitives, et ne peuvent terminer les mots qu'accidentellement, en vertu du *sandhi*; et, d'autre part, que l'*anusvāra* final n'est qu'une abréviation d'écriture substituée à म्.

I. SŪTRA 2. ऋकारल्कारौ... — Commentaire : परमर्थ = उत्तरो भागो विसर्जनीयादिः । तकाराच्च पूर्वे ककारादयः सप्त । Ce sont en tout treize lettres, toutes les autres, ajoute Uvaṣa, peuvent commencer les mots, et il en donne des exemples, onze pour les voyelles, et vingt-quatre pour les consonnes. Il n'y en a point du *n'* du premier ordre. — Nous avons déjà vu अवर dans le sens de पूर्व, au chap. XI, 26; nous le retrouverons, avec la même signification, chap. XIII, 16; XIV, 20; XV, 14; XVIII, 21.

II. SŪTRA 3. नान्योन्येन... — Les trois ordres du milieu sont les palatales, les cérébrales et les dentales. Le commentaire ajoute : स्ववर्गवैस्तु संयुज्यन्ते अन्यैश्च, « mais ils se combinent avec ceux de leur ordre et avec les autres lettres. » Suivent des exemples de combinaisons diverses, non interdites par le sūtra : यत्तनीः (*Rig-Vēda*, I, xv, 12); ऋक्कंतीरिव (V, LI, 6); सुष्टु (VIII, xxii, 18); दृष्ट्यः (VIII, xix, 15); मंडूकः (IX, cxix, 4); रथैव (X, cxvii, 5); अध्वनयत् (VI, xviii, 10); इंदो (IX, xxxv, 2); ग्धेति ग्ध (I, clviii, 5); वध्वः (X, lxxxv, 30 et 31); अचंति (I, vi, 8); वज्रं (VIII, xxix, 2); उद्धापां

(VIII, v, 37); वर्तनीः (IV, xix, 2); आर्धं (II, xxix, 6); ओ-
तंति (I, LXXXVII, 2).

Contre-exemple montrant que la règle ne s'applique qu'aux
trois ordres moyens : वाक्पंतंगायं धीयते (X, CLXXXIX, 3).

II. SÛTRA 4. न लकारेण... — Mon manuscrit ajoute à
la glose du sùtra : पूर्वैस्तु संयुज्यते, « mais il se combine avec
les précédentes ». Cette addition se trouve également dans
le commentaire du sùtra suivant, où elle est beaucoup mieux
à sa place. Ici il faut ou ajouter परैश्च « et avec les suivantes »,
ou lire ऋन्यैः — Exemples : अर्चति (Rig-Véda, I, xcii, 3); सर्पिः
(IX, LVII, 32); बर्हिः (I, xiii, 5); वर्ष्य (V, LXXXIII, 3).

II. SÛTRA 5. स्पर्शः... — Commentaire : पूर्वैस्तु संयुज्यते.
Ici पूर्वैः signifie : « avec des sparças, placés devant lui ». Ce
serait un autre sens qu'au sùtra précédent, ce qui est une
raison de plus pour regarder plus haut la leçon comme fau-
tive. — Exemples de groupes où v suit une consonne sparça :
क्लृ (Rig-Véda, I, xxxiv, 9); ज्वलंती; अन्द्वाहौ (X, LXXXV, 10);
त्वां (I, v, 8); बिभ्वां (I, cxiii, 1).

Contre-exemples montrant que le v peut précéder la na-
sale ou dernière consonne de l'ordre : दधिक्काव्वाः (IV, xl, 1);
सुतपावै (I, v, 5).

II. SÛTRA 6. तथा... — Le commentaire supplée उन्ममा-
दन्त्ये « [les sparças sonnants] autres que le dernier, la nasale »,
et la proposition négative : सर्वैर्ब्रह्मभिः सह न संयुज्यन्ते. Puis il
ajoute : अघोषास्तु संयुज्यन्ते, « mais les [sparças] sourds se com-
binent [avec les úshmas]. » Exemples : स्कम्भयुः (Rig-Véda, VI,
LXXII, 2); ओतंति (I, LXXXVII, 2); स्तैति; स्थ; स्पष्ट (V, LIX, 1).

Contre-exemples montrant, 1° que les nasales sont exceptées de la règle : यक्ष्मं (X, CXXXVII, 4); पृष्णिः (I, CLXVIII, 9); बिष्णुः (I, XXII, 16); स्म;

2° Que le sūtra ne s'applique qu'aux *sparças* : ह्यामि (I, XXXV, 1); स्वः (II, v, 7); स्यात् (I, XVII, 6).

III. SŪTRA 7. नात्या... — Les manuscrits de Berlin ont, à ce qu'il paraît, न pour च. Pour expliquer la leçon du manuscrit de Paris, il faut faire rapporter अंतःस्था à प्रथमा et les sous-entendre avec अंत्या. — Commentaire : पूर्वैस्तु संयुज्यते. Exemples : प्रयावाप्रवंस्य (Rig-Véda, VIII, XXXVII, 7); स्वाहां (I, XIII, 12).

Contre-exemples montrant que cette interdiction n'est relative qu'à y et à v : अर्दशि (VII, LXXXI, 1); श्रतवल्शः (III, VIII, 11); बर्हिः (I, XIII, 5); वष्यन् (V, LXXXIII, 3).

III. SŪTRA 8. न रेफः... — Commentaire : अन्यैस्तु संयुज्यते. Exemple : अर्यमा (Rig-Véda, III, LIV, 18). — Voy. chap. VI, sūtra 8, la règle qui interdit le *krama* de r.

III. SŪTRA 9. न सोष्मणा... — Les deux termes सोष्मा et उष्मवन् sont synonymes et désignent également les *sparças* aspirés. स (pour सह) et le suffixe वत् forment l'un et l'autre des mots possessifs. — Commentaire : अन्यैस्तु संयुज्यते. Exemples : तुह्येनावपिहितं (Rig-Véda, X, CXXIX, 3); अमघ्रात् (I, XCIII, 6).

L'interdiction ne s'étend pas absolument au redoublement d'une même aspirée : voy. le 2° exemple du sūtra 3, et अव्वलीकृत्यं (VII, CIII, 3).

III. SŪTRA 10. न स्पर्शः... — Commentaire : पूर्वः सन्स्य-

ज्यते. Voyez la restriction contenue au sūtra suivant. Exemple :

अङ्गाङ्गा नः (*Rig-Véda*, X, xxxvii, 9).

Contre-exemple montrant qu'il ne s'agit que des *sparças* : बर्हिः.

III. SŪTRA 11. नानुत्तमः... Je lis पूर्वः dans la copie de M. Pertsch. Le duel est préférable et confirmé d'ailleurs par le commentaire (पूर्वो संतौ न संयुज्येते). Uvāṭa ajoute : उत्तमैस्तु संयुज्येते. Exemples ; ब्रह्मं (*Rig-Véda*, X, LXV, 11); अङ्गां (IV, xvi, 3); वृत्रघ्नः (VIII, LV, 10); अमंथात् (I, xciii, 6); दध्ना (IX, LXXXI, 1); गृष्णामि (X, LXXXV, 36).

IV. SŪTRA 12. नानुत्तमाः... — Commentaire : उत्तमैस्तु (ou mieux उत्तमास्तु) संयुज्यंते. Exemples : पालिङ्गोः (*Rig-Véda*, V, 11, 4); अमंथात्; अप्रस्वतीमप्रिबना (I, cxii, 24). À la marge, dans mon manuscrit, sont ajoutés les deux exemples suivants, où la nasale précède : ईविंयंति (I, xix, 7); पंथाः (I, xxxv, 11).

- IV. SŪTRA 13. नोत्तमाः... — Commentaire : पूर्वैस्तु संयुज्यंते. Exemples déjà cités : ब्रह्मं; विष्णुः; स्म; पृश्निः.

Contre-exemples montrant qu'il ne s'agit que des nasales : अप्सु (*Rig-Véda*, I, xxiii, 20); विष्पृशी (I, viii, 8).

IV. SŪTRA 14. लकारो... — Commentaire : पूर्वैस्तु संयुज्यते. Exemples : पातल्यं (*Rig-Véda*, III, LIH, 17); दृह्यः (VIII, xix, 15); सत्यं (I, xxxviii, 7); आरभ्यं (I, LVII, 4).

Contre-exemple montrant que la règle ne s'applique qu'à l et aux *sparças* : इहवायोः.

IV. SŪTRA 15. ऊष्माणः... — Commentaire : स्वैस्तु संयु-
ज्यन्ते, « mais elles se combinent avec leurs semblables », à sa-
voir *sh* avec *sh*, *s* avec *s*, etc. Exemples : शुनःश्रेपः (*Rig-Véda*,
I, xxiv, 12; j'ai suivi l'orthographe de mon manuscrit; mais,
pour que l'exemple s'applique à la remarque du scoliaste,
il faut écrire : शुनश्श्रेपः, et c'est en effet de cette façon que
le mot est écrit au chapitre XIV, 11); निष्पिध्वरीः (VĀL. ix,
2); निष्पिपी (I, civ, 5); शास्तिं (I, xxxi, 14).

IV. SŪTRA 16. ऋक्पदेषु... — Commentaire : यदिदमस्मि-
न्यप्ले विधानमुक्तं तदृक्पदमध्य एव भवति । पदसंधौ न भवतीति वेदितव्यं.

Exemples de *sandhi* extérieur, contraires, 1° au sūtra 3 :
वर्णं ते (*Rig-Véda*, VII, xcix, 7); उपं मा षड् द्वाद्वं (VIII, lvii,
14);

2° Au sūtra 4 : सुमदंशुर्ललामीः, dans le *padu*..... श्रंशुः । ललामीः
(I, c, 16);

3° Au sūtra 13 : देवान्ङ्वे (X, lxvi, 1); दध्यङ् हं मे (I, cxxxix,
9); अर्वाङ् शश्वत्तमं (III, xxxv, 6; mon manuscrit, en vertu du
sūtra 16 du chapitre IV, insère un *k* entre *n'* et *ç*); त्वं रूजिं
पिहीनसे दशस्यन्ष्टिं (VI, xxvi, 6); प्रत्यङ् स विश्वां (IX, lxxx, 3);
शर्मन् स्याम (I, li, 15 : mon manuscrit insère un *t* entre *n* et
s, en vertu du sūtra 17 du chapitre IV).

V. SŪTRA 17. नाम.... — Le scoliaste fait précéder sa
glose de la remarque suivante : उदाहरणं भवति, « c'est une
citation »; puis il répète les mots du texte, en remplaçant
simplement le dérivé curieux शाब्दाः par शाब्दविदः. Le *Nirukta*
(I, 1) fait l'énumération dans les mêmes termes : चत्वारि
पदज्ञातानि नामाख्याते चोपसर्गनिपाताश्च.

V. SŪTRA 18. तन्नाम... — Uvaṭa donne pour sujet a अभिधाति le nominatif वक्ता, « celui qui récite, qui dit », et il explique सत्त्वं « être » par इदं, « objet ».

Exemple de noms : अग्नं इन्द्रं वह्नेम मित्रं देवाः (*Rig-Véda*, V, XLVI, 2).

VI. SŪTRA 19. तद्वाख्यातं.... — Le commentaire répète les mots du texte, et explique भावं par क्रियां.

Exemple de verbes : हतं नुदेयां नि शिशीतमत्रिणाः (*Rig-Véda*, VII, CIV, 1).

Le *Nirukta* (l. c.) emploie également dans sa définition les termes भावः et सत्त्वं. — तत्रैतन्नामाख्यातयोर्लक्षणां । प्रदिशन्ति भावप्रधानमाख्यातं सत्त्वप्रधानानि नामानि ।

VI. SŪTRA 20. प्र... — La glose de ce sūtra est incomplète dans mon manuscrit. Je n'y trouve que l'explication du dernier mot : कतराभ्यां नामाख्याताभ्यां । « [avec] quels deux ? — [Avec] le nom et le verbe ».

Exemples : 1° *pra* : प्रयाणं ज्ञातवेदसः (*Rig-Véda*, VIII, XLIII, 6); प्र देवं देव्या धिया भरत (X, CLXXVI, 2);

2° *abhi* : अभिष्टने तं अद्विवः (I, LXXX, 14); अभि ष्याम रत्नसः (X, CXXXII, 2);

3° *ā* : आयतारुं महिं स्थिरं (VIII, XXXII, 14); मृद्भिर्गन् आ गहि (I, XIX, 1, etc.);

4° *parā* : परायती मातरमन्वंचष्ट (IV, XVIII, 3); परां शृणीहि तपसा यातुधनान् (X, LXXXVII, 14);

5° *niḥ* (dans le manuscrit *nir*) : त्वष्टुर्देवस्य निष्कृतं (I, XX, 6); तिर्यक्तां पार्श्ववर्तिमानि, dans le *padā* नि. । गमन्ति । (IV, XVIII, 2);

- 6° *duh* : पुरा॒ने दु॒रि॒तेभ्यः (VIII, XLIV, 30); दु॒र्मि॒यंतुः परि॒प्रीतः;
- 7° *anu* : अनु॒ नु स्या॒त्यवृ॒काभि॒हृति॒भिः (II, XXXI, 3); तन्नं ऋ॒भुक्ता
न॒राम॑न्तु॒ष्यात् (I, CLXI, 10);
- 8° *vi* : वि॒राट् स॒म्राट् (I, CLXXXVIII, 5); अपेत॑ वी॒त् (dans le *pada*
वि । इत ।) वि चं (X, XIV, 9); वि॒पाट् शु॒तु॒द्गी (III, XXXIII, 1);
- 9° *upa* : य॒ज्ञेयं॑ उ॒पस्तु॑ता (I, CXXXVI, 1); इ॒न्द्र॒मग्नि॑मु॒प॑ स्तु॒हि (I,
CXXXVI, 6);
- 10° *apa* : अस्य॑ प्रा॒पाद॑पान॒ती, dans le *pada* अप॑ः अ॒न॒ती (X,
CLXXXIX, 2); अपे॑हि (dans le *pada* अप॑ । इ॒हि ।) मन॑स॒स्पते॑ (X,
CLXIV, 1);
- 11° *sañ* : प्र स॒म्राज्ञं॑ च॒र्षणी॑नां (VIII, XVI, 1); स॒म्राज्ञो॑र॒व आ वृ॑णो
(I, XVII, 1);
- 12° *pari* : वि॒टुर्वि॒षाणं॑ परि॒पानं॑ (V, XLIV, 11); वा॒ज्ञी स॒न्यरि॑
णी॒यते॑ (IV, XV, 1);
- 13° *prati* : प्र॒ति॒यंतं॑ चि॒दे॒न॒सः (VIII, LVI, 17); प्र॒ति के॒तवः॑ प्रथ॒मा
अ॒टश्च॑न् (VII, LXXVIII, 1);
- 14° *ni* : अपो॑ नि॒षिंच॑न्न॒सुरः॑ पि॒ता नः॑ (V, LXXXIII, 6); म॒हांतं॑ को॒
श॒मुद॑चा॒ नि बि॑ंच (V, LXXXIII, 8);
- 15° *ati* : अ॒ति॒वि॒द्वा वि॒धुरे॑षां (VIII, LXXXV, 2); अ॒ति क्र॑मि॒ष्टं नु॒रतं॑
प॒पोः (I, CLXXXII, 3);
- 16° *adhi* : मम॑ रा॒ष्ट्रस्याधि॑प॒त्यमे॒हिं (X, CXXIV, 5); अ॒भि॒शंस्ते॒रधी॑हि,
dans le *pada* अधि॑ । इ॒हि । (I, LXXI, 10);
- 17° *su* : सु॒कृत्सु॑पा॒णिः स्व॒वान् (III, LIV, 12); अ॒श्वि॒वना॒ स्व॒षे
(dans le *pada* सु । ऋ॒षे ।) स्तु॒हि (VIII, XXVI, 10);
- 18° *ut* : उ॒यंतं॑ त्वा मि॒त्रम॑हः (X, XXXVII, 7); उ॒मे उ॒दे॒ति॒ सूर्यो॑
अ॒भि (VII, LX, 2);

19° *ava* : अवस्पर्तर्धिवृक्कार्मस्मयुं (II, xxiii, 8); अवाधमं (dans le *pada* अव । अधमं ।) वि मध्यमं अंथाय (I, xxiv, 15);

20° *api* : यदेति गच्छन्त्युशतीरपिष्ठितं (I, cxlv, 4); देवा देवानामपि यन्ति पायः (III, viii, 9).

Le *Nirukta* (I, 3) énumère les mêmes prépositions ou préfixes dans un ordre différent, et en indique la signification.

VI. SÛTRA 21. इतरे... — Commentaire : कतरे । नामाख्यातोपसर्गभ्योऽन्ते निपाता वेदितव्याः. J'ai suivi l'interprétation d'Uvaṇa, mais इतरे, qui s'emploie proprement quand on parle de deux choses, sert à distinguer surtout les *nipātas* des *upasargas*. — Exemple : अस्माच्च तांश्च (Rig-Véda, II, i, 16).

VII. SÛTRA 22. विंशतेः... — Commentaire : प्र । अ । नि । हु । वि । सं । नि । सु । उत् । इत्येते उपसर्गा ऐकान्तरा उच्चा उदात्ता इत्यर्थः. — Nous avons vu उच्च dans le même sens, au chapitre III, 19.

VII. SÛTRA 23. आयुदात्ताः... — Le scoliaste les énumère, comme ceux du sūtra précédent, sans donner d'exemples : परां । अनु । उप । अप । परि । प्रति । अति । अधि । अव । अपि ।

VII. SÛTRA 24. अतोदात्तः... — Exemple : अग्निं प्रियाणि पवते चनोहितः (Rig-Véda, IX, lxxv, 1).

VIII. SÛTRA 25. क्रियावाचकं... — Ce sūtra et le suivant sont sans commentaire dans le manuscrit de Paris. — Le *Nirukta* (I, 4) distingue trois espèces de *nipātas* ou particules; celles qui expriment comparaison, celles qui annexent et coordonnent, et enfin celles qui font remplissage. Ces dernières, qui sont कं, ई, इत्, उ, sont désignées, dans le texte

de M. Roth, par le mot पदपूर्णाः (*pada* par *a* bref), orthographe qu'a pu paraître confirmer l'opposition de वाक्यपूर्णाः (*Nirukta*, I, 9).

IX. SÛTRA 26. निपातानां... — M. Roth (ad *Nirukt.* I, 9) pense avec raison que ce distique (et l'on en peut dire autant, je crois, du *çloka* 8) n'est vraisemblablement pas authentique. Pour l'expliquer, le secours d'Uvaṣa ne serait point inutile, car il offre plusieurs difficultés. — Le substantif निपातनं signifie habituellement, dans le style des grammairiens, « irrégularité, exception »; mais il ne paraît pas, avec cette acception technique, dans le texte du *Prātiçākhya*; voilà pourquoi j'ai préféré donner au mot un sens analogue à celui où *Yāska* emploie le verbe निपतति en parlant des particules. J'ai considéré अर्थवशात् comme un composé possessif « ayant dépendance du sens (de la proposition) ». — नेयं त इति, pour न इयं ते इति. J'ai construit de la façon suivante l'ensemble de la dernière proposition : « ce compte, disant : [ce sont] celles-ci, n'est point ici [dans le *Prātiçākhya*], [celles-ci] qui [s'emploient] comme *pādapūraṇas*] dans la composition à syllabes mesurées [c'est-à-dire dans les vers], et [comme *vākyapūraṇas*] dans [la composition] à syllabes non mesurées [c'est-à-dire dans la prose]. » En d'autres termes : il n'y a point ici (comme dans le *Nirukta*, I, 4) une énumération qui détermine quelles sont celles de ces particules qui s'emploient, etc. C'est une allusion, qui semble évidente, au passage suivant du *Nirukta* (I, 9, fin) : अथ ये प्रवृत्ते ऽर्थे ऽमिताक्षरेषु ग्रन्थेषु वाक्यपूर्णाः आगच्छन्ति पदपूर्णाः स्ते मितोक्तोऽर्थः... Cette allusion serait historiquement intéressante, si l'on pouvait considérer comme authentique ce dernier *çloka* du chapitre XII.

MÉMOIRES
SUR LES CONTRÉES OCCIDENTALES,

TRADUITS DU SANSKRIT EN CHINOIS, EN L'AN 648.

PAR HIOUEN-THSANG,

ET DU CHINOIS EN FRANÇAIS,

PAR M. STANISLAS JULIEN.

TOME PREMIER,

CONTENANT LES LIVRES I À VIII, ET UNE CARTE DE L'ASIE CENTRALE.

I.

Position du bouddhisme dans le monde antique.

Cet ouvrage de Hiouen-thsang est pour nous d'une très-grande signification historique. Il nous instruit, et bien souvent il nous instruit à fond de l'état religieux et de l'état moral, et, par suite, de l'état politique et de l'état social de l'Inde du temps où le bouddhisme y dominait, quoiqu'il y fût déjà vivement combattu et qu'il tirât à son déclin. Grande et curieuse époque, qui tombe entre l'établissement du christianisme dans l'empire romain et les premiers développements de l'islam dans un monde arabe naissant.

Hiouen-thsang est un témoin important de la situation de l'Inde, telle qu'elle se dessina immédiatement après l'établissement des races du Touran dans son territoire. Il s'agit des Indo-Scythes et de leur domination dans le Kaboufestan, le Gândhâra, le Kashmir et toutes les contrées traversées par l'Indus depuis Attok, jusqu'à son embouchure. Telle fut

L'Inde nouvelle, qui naquit au pied de la vieille Inde des successeurs d'Alexandre, qui surgit dans le Panshab, et qui s'étendit jusque dans le voisinage du Guzurate.

L'Inde scythique, plus favorable encore au bouddhisme que l'Inde grecque annexée à l'empire des rois de la Bactriane, l'Inde scythique est comme une relique du Bouddha, même pour le cœur du pieux Hiouen-thsang. Il la chérit dans le souvenir de son roi Kanischka ; mais elle avait succombé sous les coups triomphants que lui avait portés la caste des Kchatriyas : c'était donc un passé, ce n'était plus un présent. N'importe, l'esprit d'Ashoka, du grand roi bouddhiste de la primitive Inde des Kchatriyas, cet esprit soufflait encore dans les régions occidentales de l'Inde lorsque Hiouen-thsang y pénétra. Il n'en était plus de même dans l'Inde centrale ou dans le Madhya-desha ; il n'en était surtout pas ainsi dans l'Inde orientale, vrai berceau de la doctrine du Bouddha. Non-seulement le bouddhisme y était déjà puissamment ébranlé par la vigueur d'un brâhmanisme en pleine recrudescence, mais le pays était couvert de ruines : il y avait des cités bouddhistes écroulées ; il y avait des empires bouddhistes déchirés par des divisions intestines. On voit les pas attristés d'Hiouen-thsang, on les entend qui errent dans les lieux si pleins encore de la tradition qu'il cherche à réchauffer.

L'histoire de l'Inde bouddhiste renferme ainsi deux éléments que nous pouvons apprécier dans les récits du voyageur chinois : l'élément indigène et l'élément étranger. Le premier est encore puissant, mais il est puissamment combattu et plus puissamment controversé ; l'autre est anéanti ; il avait été l'appoint de la cause du Bouddha, appoint que lui offraient les conquérants étrangers, les rois scythes, successeurs grossiers des rois grecs, distingués par la culture de leur esprit ; mais les Scythes avaient été capables d'une plus grande piété que les Grecs, à cause de la simplicité de leurs instincts moraux et intellectuels. Il est probable que la haine de l'étranger, de cet étranger qui s'était si vivement intéressé au

maintien de la cause du bouddhisme, qui avait si vivement combattu la cause d'un brâhmanisme recrudescant; il est probable, dis-je, que cette haine fut pour beaucoup dans les désastres auxquels le bouddhisme tomba en proie dans l'Inde tout entière durant le cours du VIII^e siècle.

L'histoire de l'Inde bouddhist^e a pour nous, du reste, un intérêt encore plus puissant que son intérêt local et national; elle tombe entre l'anéantissement de l'empire grec de la Bactriane et l'invasion d'Attila, à laquelle succombe l'empire romain; elle se rattache ainsi à un chaînon intermédiaire de l'histoire du monde. Converties au bouddhisme, les hordes scythiques ou touraniennes calmèrent leur fureur guerrière dans l'Inde, dans la Sérique, dans la Bactriane, où elles fondèrent des empires. Il n'en fut pas ainsi dans les régions où elles conservèrent la foi de leurs pères, la foi à ce dieu de l'épée dont Attila fut un symbole vivant. Nous voyons les Mongols se pacifier également au moyen âge, dans le Tibet et dans la Chine, dès qu'ils ont reçu la loi du Bouddha. Ceux qui ont passé à l'islam, les prédécesseurs et les successeurs de Tamerlan, font tout périr par l'épée, en Europe comme en Asie.

Voici donc le très-grand intérêt que nous offre l'action du bouddhisme sur les races du Touran; or Hiouen-thsang nous introduit au plus vif de cet intérêt. En outre, et si nous savons l'étudier avec fruit, il peut encore aider à nous faire comprendre la cause de sa grande faiblesse politique et sociale, la cause de son impuissance en face de l'énergique opposition qu'il rencontra de la part du brâhmanisme. En effet, si le bouddhisme adoucit les mœurs des hordes féroces, des tribus houniques, turques, mongoles; s'il les rend humaines sans leur ôter toute leur virilité, il agit en sens contraire sur les Âryas de l'Inde, de l'Afghanistan, de la Bactriane, de la Sérique. Prêchant une constante inaction politique et sociale, il hébête à la longue les peuples et les gouvernements.

Né d'une réaction contre un brâhmanisme oppresseur,

contre un brâhmanisme qui prétendait absorber toute la puissance politique des princes et des peuples, il prospéra d'abord et fit de grands progrès, à cause de cette réaction même. Mais il ne put tenir longtemps contre le brâhmanisme recrudescant, qui sut animer contre lui la caste des Shôûdras, lorsqu'il parvint à l'attirer dans ses intérêts. Il ne put résister davantage, dans les régions orientales de la Perse et de la Bactriane, aux prédications d'un zoroastrisme qui célébrait sa renaissance sous le sceptre des Sassanides. Le bouddhisme manque essentiellement de vigueur; car, s'il corrige la férocité des barbares, l'histoire le prouve, l'histoire prouve aussi qu'il extirpe la force politique chez d'autres races d'hommes beaucoup plus civilisés. Telle est probablement une des raisons pour lesquelles la race chinoise lui a énergiquement résisté par les principes de gouvernement et les institutions de Confucius.

II.

Du bouddhisme en face de l'Inde sectaire du temps de Hiouen-thsang.

Hiouen-thsang nous renseigne abondamment sur l'état des sectes dans l'Afghanistan et les diverses portions de l'Inde. Il parle des enthousiastes de Roudra dans ses manifestations terribles, et des partisans de Shiva dans ses manifestations placides; il cite encore les adorateurs des Nâgas ou des dieux serpents. Ce qui frappe, c'est son silence absolu sur la secte des Vaischnâvas, résultat négatif, il est vrai, mais un des plus importants qui jaillissent de son récit : voilà pourquoi il importe de s'y orienter.

Entendons-nous d'abord sur le fond des choses.

Vischnou, c'est-à-dire *le Pénétrant*, c'est-à-dire *le Souffle vivant*, *l'Esprit vivificateur*, Vischnou est un dieu de l'ère védique; il paraît comme l'associé intime du dieu Indra dans plusieurs hymnes du Vêda. Si Indra dérobe le Soma aux dieux de l'antiquité, s'il combat Tvashtar ou le Gandharva, Vischnou fait exactement la même chose. Il est le dieu qui

monte en trois pas de la terre au ciel, ou qui descend en trois pas du ciel sur la terre. Il en descend comme porteur du Soma, qu'il a dérobé aux anciens dieux; il y remonte dans la personne de son pontife, l'inspiré du Soma, qui le transporte aux cieux dont Vischnou s'est rendu le maître. Ce dieu ne fait que poindre, du reste, dans le Vêda; il y joue un rôle moins important qu'Indra, quoique celui-ci soit aussi un dieu nouveau; car il substitue son empire à l'empire de l'Asoura, qui est l'esprit de vie des temps primitifs. Indra détrône, pour ainsi dire, Varouṇa, qui est l'Ouranos des Grecs, mais dans un sens beaucoup plus vivant: c'est ce même Asoura qui est aussi l'Ahoura ou l'Ormazd des Bactriens.

Il y a plus: avant que le règne de ce Varouṇa ou de cet Asoura fût établi, il y eut un dieu plus vieux encore, un dieu qui le précéda dans l'ordre des temps. Il y eut un Asoura primitif, le Gandharva par excellence, le Savitar du Vêda, le Tvashtar, qui est le dieu des Gandharvas et très-probablement celui des Gāndhārāh. La puissance d'Indra se développe ainsi au détriment de deux autres dieux, dont l'un, Tvashtar, a plus d'un trait de ressemblance avec Kronos; dont l'autre, Varouṇa, est identique de nom et d'idée à Ouranos. Vischnou, qui sera si grand dans l'épopée; Vischnou, qui y grandira à côté d'Indra; Vischnou, qui finira par effacer Indra même; Vischnou n'est qu'un autre Indra dans l'ère védique; il est l'Indra sacerdotal, l'Indra mystique. En revanche, on peut affirmer d'Indra qu'il est, sous un certain point de vue, le Vischnou héroïque.

Disons un mot de ce Roudra qui paraît sous tant de formes dans le récit de Hiouen-thsang: il se manifeste, en principe et dans le Vêda, au sein de la tempête; il est le chasseur sauvage, l'Orion typique, celui qui parcourt les airs à la tête de la troupe des morts. Mais ces morts sont les mortels, les Maroutah, dont les âmes se mêlent au vent après avoir quitté leurs dépouilles terrestres. Fils de Roudra, postérieurement instruits par Tvashtar et les Gandharvas, ils de-

viennent immortels en recevant d'eux les *Sacra* d'Agni et la boisson du Soma; ils cessent d'errer dans l'atmosphère nocturne; ils brûlent leur pêché dans les flammes du sacrifice.

Mais voici ce qui arrive plus tard : accaparés par Indra, ils finissent par devenir ses compagnons, les associés de toutes ses entreprises; car c'est Indra qui achève son œuvre, qui hérite des dieux de l'antiquité, qui les dépouille de toute chose; il ôte à Roudra les Maroutah, ses fils; à Tvashtar, les Ribhavah, qui sont et ses fils et ses disciples. Tel est cet Indra, qui ne fut plus un dieu vivant, mais qui fut une grande tradition épique du temps de Hiouen-thsang. Si celui-ci se tait donc sur les incarnations de Vischnou, sur celle en Râmatchandra dans le royaume d'Ayodhya, sur celle en Kṛschṇa dans celui de Mathoura, qu'en conclure? Ayant séjourné dans les deux pays, il n'aurait pu garder le silence sur les Vaischnavas, si le principe des incarnations de Vischnou eût vécu de son temps.

Une chose est encore à remarquer : Indra n'a jamais été le dieu d'aucune secte. Il n'en fut pas ainsi de Roudra ni de Vischnou, quoiqu'ils soient également les dieux d'une époque védique. Désarmant sa colère (son *manyou*), Roudra revêt, comme dieu d'une secte, deux formes opposées : il est Kâla sous l'aspect du temps destructeur; il est Shiva sous la forme du temps réparateur; Vischnou est, avant tout, un dieu mystique; il est le principe d'une incarnation et celui d'une déification; il est le dieu de l'apothéose. C'est en cette qualité surtout qu'on pouvait l'opposer au Bouddha, qui sortait de la vie pour s'éclipser dans le *vide*, par opposition avec l'*être absolu*, dans lequel les Brâhmanes prétendaient s'absorber comme dans leur principe suprême.

A tout prendre, Indra est un dieu d'action qui n'a rien de philosophique en soi; mais Roudra se rapporte aux tourments du cœur humain, en même temps qu'il renferme un principe d'abstraction ou d'ascèse. Se mariant à l'âme humaine de la manière la plus intime, Vischnou en devient

l'époux mystique; il la tient suspendue aux lèvres de son amitié, aux voluptés de son amour.

A part cette raison de leur aptitude spéciale à devenir des dieux de sectes, il y a autre chose encore dans la cause de leurs succès. Leurs croyances se sont très-anciennement conformées à de très-vieux éléments du culte des Shouâdras, dépouillés de leurs grands dieux par le peuple conquérant. Quoiqu'ils soient devenus une caste dans l'organisation sociale de l'état politique des Âryas, quoiqu'ils aient fini par parler un idiome de la langue de leurs vainqueurs, il n'en est pas moins vrai que les Shouâdras constituent un peuple à part. Ils sont identiques aux Gédrosiens de l'antiquité persane, à ceux que les Grecs désignent sous le nom de *Céphènes*, ou sous le nom également ancien d'*Éthiopiens orientaux*. Ne participant pas aux *Sacra* des Âryas, ne possédant pas le culte de leurs mânes, ne remontant pas au ciel des *Pitrîs*, ne célébrant pas les *Shrâddhas*, ils ont dû se rattacher à des divinités de l'ère védique qui se trouvaient être les plus étrangères à toutes les formes du culte domestique, à toutes les formes du culte public et politique de leurs vainqueurs. Accorder aux Shouâdras l'adoration des *Pitrîs* et la participation aux *Sacra* d'Agni et de Soma, c'eût été leur reconnaître une parité de droits, par suite d'une parité d'obligations avec leurs maîtres; or cela ne se pouvait pas.

Tel était donc l'état des sectes du temps de Hiouen-thsang, après l'épanouissement de la fleur d'un bouddhisme qui commençait à se faner. Plus de traces de la vieille religion védique des Brâhmanes, plus de traces de la vieille religion épique des Kchatriyas; le nom de Brahma et le nom d'Indra, voilà tout. Les croyances populaires avaient pris le dessus sur les croyances héroïques et sur les croyances sacrées. Le principe des *incarnations* de Vischnou avait pu poindre dès cette époque, mais il n'était pas encore venu à terme; car, quand il vint à terme, ce fut l'ère de la ruine du bouddhisme.

Ce qui a donné naissance au système des *Avatârâh* n'est

pas difficile à deviner; la polémique contre les Bauddhas en fait foi; elle éclate dans le Rāmāyaṇam de Valmiki lui-même; on la lit surtout, et surabondamment, dans les Pourāṇas, où l'on célèbre le triomphe des Shaivas et des Vaischnāvas sur le Tripoura. Le Tripoura est la cité que les Bauddhas ont pervertie, cité idéale, figure du monde conçue sous le point de vue de l'allégorie; triple cité, séjour de l'imposteur qui a envahi le ciel, la terre, l'atmosphère, qui a pénétré jusqu'aux enfers. Mais Shiva et Vischnou se sont entendus; ils ont renversé tout l'édifice de cette imposture du haut de son piédestal.

Que l'on me comprenne bien; car il importe d'éviter, à ce sujet, une méprise.

En effet, il ne s'agit ici, en aucune façon, du *fond* même de la poésie épique des Indiens. Il ne s'agit pas du Parashou Rāma, personnage mythique qui remonte à la plus haute antiquité; il ne s'agit pas du Rāma Tchandra, à moitié mythique et à moitié historique. Le Rāma Tchandra historique fut un roi d'Ayodhya, et probablement un conquérant, quoique sa conquête n'ait pas laissé de traces dans le midi de l'Inde. Weber nous a parfaitement révélé l'autre personnage de ce nom, le personnage mythique, celui qui n'est qu'une forme du Rāma au soc de charrue, l'équivalent de l'Aloïde des Grecs. C'est le Hala-bhrīt, le Hal-âyoudha; c'est, au fond, un Shiva qui est devenu agriculteur après avoir été pasteur. Il ne s'agit pas davantage de Krīschṇa, qui est le prototype des Yādavaḥ, du peuple souverain des cités de Mathoura et de Dvārakâ. Ces dieux, ces demi-dieux, ces héros sont tout à fait hors de question. Il s'agit purement et simplement du costume vaischnāva, de la forme sectaire dont on a revêtu ces personnages d'une haute antiquité mythique et héroïque.

III.

De l'importance des voyageurs chinois, pour la connaissance des rapports entre les peuples de l'Orient et de l'Occident par la route des caravanes dans l'Asie centrale.

Nous venons de voir la haute importance des récits de Hiouen-thsang, et M. Stanislas Julien a rendu un grand service à la science en nous le faisant connaître; mais il ne veut pas que nous lui soyons seulement redevables de Hiouen-thsang. Il promet de le compléter par le récit d'autres voyageurs chinois, qui appartiennent tous également à la foi de Bouddha, qui se sont tous mis en route en s'inspirant des mêmes intérêts, les uns aux premiers jours de l'introduction du bouddhisme au sein de la Chine, les autres postérieurement au temps de Hiouen-thsang. Grâce à M. Stanislas Julien, nous posséderons donc, tôt ou tard, un véritable *Corpus* de pèlerins bouddhistes, qui nous éclaireront dans les ténèbres, en marchant devant nous dans des régions jusqu'ici inexplorees par la science européenne.

Il ne s'agit ici, en aucune façon, d'exagérer le talent de Hiouen-thsang. Il est vrai, cet écrivain ne porte un véritable intérêt qu'aux objets qui concernent sa foi; mais il a aussi des yeux pour autre chose. Non-seulement il rend très-bien compte de tout ce qui est hostile à sa croyance, mais il jette aussi un regard lumineux sur les objets de la vie matérielle, de la vie sociale et même de la vie politique quand l'occasion se présente de les faire valoir. Ce n'est pas tout à fait un Hérodote, mais c'est plus qu'un Pausanias, et c'est même plus qu'un Plin. Cependant, tout le monde sait de quels secours nous sont Plin et Pausanias, quand il s'agit d'investigations et de recherches. Sachons donc jouir de Hiouen-thsang malgré ses imperfections, et prions seulement M. Stanislas Julien d'une chose, au nom de cette érudition historique qui ne s'en tient pas aux mots, mais qui cherche des idées et des faits dans les mots mêmes. Qu'il complète son œuvre

par un second ouvrage qui se rattache au premier par sa nature et par son importance. Nous avons un antécédent dans la monographie sur la ville de Khoten par M. Rémusat; quels traits de lumière ne jailliraient pas d'un certain nombre de monographies sur les autres cités de la Sérique, telles que Kaschghar, que Yarkand, qu'Aksou, que Koutché, que Hami, etc. Ce serait comme la vue d'un nouveau monde. Il n'y a que les Chinois dans le monde antique pour rivaliser avec les Grecs sous ce point de vue. A part les Arabes des temps postérieurs, il n'y a que les Chinois pour nous instruire, en Orient, de ce qui peut intéresser l'histoire générale, de ce qui a trait à la civilisation du globe, de ce qui importe à la connaissance des rapports de commerce et d'industrie qui lient les cités de l'Asie entre elles, et cela dès un temps très-reculé sur lequel, il est vrai, nous n'avons pas de date. Les Perses ont été partout par les armes; les Banyans de l'Inde, ceux de la religion brâhmanique aussi bien que ceux de la religion bouddhique, ont foulé, de toute antiquité, les routes de commerce de la haute Asie, de l'Asie centrale, de l'Asie méridionale; ils nous devaient le récit de leurs aventures, mais ils n'ont pas su, ou ils n'ont pas voulu parler comme les Grecs, les Chinois et les Arabes.

IV.

Du voyage de Hiouen-thsang en lui-même.

J'ai dit que Hiouen-thsang était exclusivement préoccupé des objets de sa foi. Cela le rapproche déjà de ces voyageurs juifs du moyen âge, qui parcourent l'Orient et l'Occident dans le but de retrouver les membres dispersés des familles de leurs coreligionnaires, pour gémir de leurs douleurs et se réjouir de leurs félicités. Il en est de même de ceux d'entre les voyageurs arabes de la même époque qui poursuivent un but de sainteté. Il en est ainsi encore du plus grand nombre des missionnaires de l'Église catholique, dans les relations de leurs voyages parmi les peuplades sauvages et dans les pays

païens, et dans ces coins de la terre où l'islam leur permet un accès sans tolérer la propagation de leur foi. Ce point de départ, ce but de Hiouen-thsang une fois constaté, tel qu'il porte avec lui son instruction spéciale, et sans nier les limites que ce but porte à son investigation, nous ne pouvons pas nous refuser au plaisir de la reconnaissance, en applaudissant aux lumières qu'il fait jaillir sur une foule de points, accessoirement il est vrai, mais toujours avec une certaine abondance.

Ainsi Hiouen-thsang n'est pas un esprit politique, et il n'offre aucune curiosité dans le genre de la curiosité d'Hérodote. Il ne présente rien non plus qui ressemble aux recherches d'un marchand instruit. Il est moine, d'une portée d'esprit exclusivement ascétique. Cela ne l'empêche, en aucune façon, d'aider à la connaissance des choses du monde réel, en dehors des choses du monde imaginaire. C'est ce monde qui est, en effet, le grand intérêt du bouddhisme légendaire, car il surpasse, en ce genre, tout ce que l'on pourrait lui comparer chez les autres peuples.

Il y a d'abord l'*itinéraire* de Hiouen-thsang, qui offre à lui seul la plus haute instruction. Il suit la route des caravanes formées dans l'Afghanistan et le Tokharestan, qui traversent la Sérique et qui aboutissent à la Chine. Il franchit la chaîne du *Belour*, comme les Âryas l'appellent; car Belour signifie *Vidoûra* dans leur langue, c'est-à-dire la région éloignée des montagnes aux extrémités du monde des Âryas. C'est la même chaîne qui porte le nom de *Belout*, ou des monts Noirs, dans l'idiome des Turcs. C'est la chaîne de l'*Imaüs* qui sépare les deux Scythies; la Scythie des Sères, ou la Sérica à l'Orient; la Scythie des Tocharès, ou le Tokharestan, y compris le Ferghana, à l'Occident. Les Âryas, les Tibétains, les hordes turques et tartares y placent également leur paradis. Mère de l'Oxus et du Iaxartes, mère des rivières de Kaschghar et de Yarkand, mère encore de la rivière de Khounar ou du Tchitral, qui s'unit au fleuve de Kaboul pour former la branche occidentale de l'Indus, cette chaîne, que couvrent

tant de voiles, et que soulèvent tant de regards, a été traversée par Hiouen-thsang et les pèlerins chinois à ses deux extrémités; car ils ont suivi la route des rivières de Kaschghar et du Iaxartes, ainsi que la route de l'Oxus et de ses affluents, dans le voisinage des sources de la rivière de Khounar.

Tel est donc ce nœud des montagnes qu'il faut dénouer à ses deux extrémités, pour pénétrer dans la Chine par la route de l'Outtarakourou des Indiens, c'est-à-dire de la Sérique; pour pénétrer dans la Bactriane et dans la Transoxane par la route de l'Outtaramadra des Indiens, c'est-à-dire du Ferghana et du Tokharestan. C'est une des grandes voies du monde. Elle a été très-certainement frayée dès les jours de la plus haute antiquité, par suite des mêmes nécessités de la vie commerciale qui ont ouvert la route des déserts de diverses portions de l'Inde et d'une très-grande partie de la Perse, qui ont frayé les steppes de la mer Caspienne et les steppes du voisinage de la Crimée, qui ont sillonné des efforts de l'activité humaine et les déserts de la Syrie et les solitudes de l'Arabie, qui ont bravé les abords de Méroë et de l'Égypte, de la Libye et des régions du Soudan ou de la Nigritie. La plupart de ces voies de communication entre les hommes appartiennent, sans contredit, à un très-vieux monde. Ce monde fut le monde d'une humanité chamitique, qui précéda le monde des Sémites et celui des Âryas. Il nous rend compte des plus vieilles civilisations de l'espèce humaine, de celle de la Chine, de la primitive Babylonie et de la primitive Égypte. A part les notions très-insuffisantes, quoique toujours curieuses, que les géographes de l'antiquité ont eues des contrées qui nous occupent ici, ce ne sont que les voyageurs chinois qui en percent décidément les voiles.

Quant à Hiouen-thsang, tout moine qu'il est, il n'en participe pas moins au génie mercantile de la race chinoise: c'est ce qui se trahit par l'attention qu'il porte sur plusieurs articles de commerce dont le débit a dû être des plus grands dans sa patrie. Il note constamment plusieurs espèces de plantes et de bois odoriférants de l'Afghanistan et de quelques régions

voisines. Il porte une grande attention aux produits du monde minéral et du monde végétal, et toujours c'est visiblement dans leurs rapports avec le trafic des marchandises. A part les reliques, ce sont là les objets qui le frappent le plus en route.

L'intérêt du voyage de Hiouen-thsang ne se borne pas au parcours de la Sérique, du Tokharestan, de diverses portions du Ferghana, de la Transoxane, de la Bactriane, du Badakchan, de l'Afghanistan jusqu'aux confins du Baloutchistan. Ces itinéraires sont déjà de la plus haute importance pour l'histoire du commerce du vieil Orient. L'intérêt redouble encore par suite de son long séjour dans toutes les régions de l'Inde occidentale, centrale et orientale, dans une foule de localités de l'Inde himâlayenne, de l'Inde du Vindhya et par son parcours du Dékan. Il serait temps enfin de comparer ces itinéraires de Hiouen-thsang avec la section du *Tīrthayātrā-parva*, comprise dans le *Vanaparva*, ou dans le troisième livre du *Mahābhārata* (t. I, éd. de Calcutta, p. 517-618). C'est une étude que l'on pourrait utilement corroborer par le parcours des Pourāṇas, dont les compilateurs aiment à s'arrêter aux *tīrthas*, car ils nous en racontent les légendes. Ces *tīrthas* sont des lieux de dévotion et des lieux de commerce tout ensemble. Il y a là des temples et des marchés, où l'on voit constamment une grande affluence de pèlerins et de commerçants venus de toutes les parties de l'Inde. Le Catalogue des manuscrits de la collection de Mackenzie, publié par Wilson en deux volumes, offre aussi, à ce sujet, de curieux renseignements pour ce qui concerne le Dékan. Qu'un géographe d'une science aussi éprouvée que M. Vivien de Saint-Martin se mette donc à l'œuvre, lui à qui ce sujet revient de droit, lui qui a été, pour ainsi dire, l'œil géographique de M. Stanislas Julien, par l'excellente carte dont il a doté sa traduction.

C'est ainsi qu'une grande partie du monde antique nous sera splendidement dévoilée dans ses rapports mutuels. L'Inde surtout et la Sérique des marchands issédons de l'Asie cen-

trale, qui voyagent entre la Sérique et la Scythie, donnant la main aux compagnies des Banyans qui leur sont probablement parentes. L'Altai et l'Oural seront ainsi explorés dans leurs légendes métallurgiques, aussi bien que les montagnes de l'Afghanistan et du Baltistan, aussi bien que les déserts du Lahdak et les contrées montagneuses du Badakchan et du Tokharestan. L'histoire de la métallurgie du monde antique pourra en tirer de très-grands avantages, et la mythologie entièrement métallurgique des races finnoises, originaires du Touran, en sera probablement éclairée jusque dans ses profondeurs.

V.

De l'Inde védique, qui était morte, et de l'Inde brâhmanique du temps de Hiouen-thsang.

Nous allons aborder maintenant notre sujet dans ses prémisses les plus indispensables. Nous allons plus spécialement étudier l'Inde de Hiouen-thsang, parler de ce qu'elle n'était plus, et indiquer ce qu'elle n'était pas encore, mais ce qu'elle allait devenir avant l'ère de l'envahissement arabe.

Il y a deux Indes qui avaient complètement disparu du temps de Hiouen-thsang, et cela depuis un assez grand nombre de siècles. L'une de ces deux Indes était celle de l'époque védique et l'autre celle de l'époque épique, dont la première embrasse à elle seule une période considérable. Cette Inde correspond, par son état social, à une Grèce anté-homérique et anté-hellénique, à une Grèce pélasgique, ou encore à une Italie anté-étrusque et anté-romaine. Il s'agit de l'Inde historique, d'un corps de peuple ârya pur sang, d'un peuple dont nous pouvons suivre la marche à l'issue de son berceau, d'un peuple qui sort de l'Afghanistan, où il est d'abord exclusivement concentré jusqu'au temps où il se répand dans le Sindhou-dvîpa, où il descend jusqu'aux embouchures de l'Indus, purifiant de son point de vue les pays de la conquête. Il finit par s'établir solidement dans les régions du Panshab,

il progresse vers le Madhya-desha, qui est l'Inde centrale; enfin, il finit par occuper le Magadha, ou l'Inde orientale. Plus tard, il pénètre dans le Vindhya, qu'il assujettit à son empire, après avoir séculairement occupé les territoires de l'Adscha-mîdha et du Thchagala-mîdha, de l'Adchmer et du Djessalmer, territoires possédés par la race guerrière des pasteurs, chevriers ou *Aegicores* de la vieille Ârie. C'est le Râdsch-poutana de l'Inde du moyen âge, boulevard contre lequel vinrent se briser les flots de l'islam envahisseur.

Le corps du peuple ârya n'est pas encore constitué en castes tranchées durant toute cette époque védique. Il forme un corps de *Vishah*, ou de gens *domiciliés* qui se divisent en cinq *Dchânas*, comparables aux cinq Phyles de la vieille Grèce pélasgique et aux *Gentes* originales de la très-vieille latinité. Ces *Pantcha dchandh*, ces *Gentes* s'appellent encore du nom des *Pantcha Tcharschanayah* ou des *Pantcha Tchurschanîh* (Benfey, *Glossar.* à son édition du *Sāmaveda*, p. 67 h. v.), qui étaient d'abord des nomades, ce qu'implique le mot de *Tcharschanîh*. Ce sont les hommes qui marchent, qui sont en route (de *tschar*). Les familles pontificales se sont approprié ce nom d'une manière spéciale. Leur pensée se met en route, elle *marche*, elle est à la recherche du dieu Agnis, qui est caché dans l'eau de la nuée et dans le bois; elle est aussi à la recherche du dieu Soma, qui est caché dans la plante de ce nom. Ces sages veulent allumer le feu de l'autel, ils veulent boire le nectar et manger la viande du sacrifice. Leur pensée est à l'œuvre. Elle fabrique (*takchat*) des mantras ou des hymnes; elle tisse (*vayat*) les mètres et les rythmes; elle brode le manteau de la parole. C'est ainsi que les *Aurors*, jeunes et immortelles épouses de ces hommes infatigables, brodent le vêtement de la création à l'issue de la nuit.

Un autre nom de ces tribus est celui des *Pantcha Krîsch-tîh* ou *Krîschtayah*, ou encore celui des *Pantcha Kchitayah*. On les désigne ainsi comme *agriculteurs* sous la première, et comme *propriétaires d'un bien fonds* sous la seconde de

ces deux formes de mots. Tels ils occupent les champs en maîtres du sol, tels ils siègent dans les primitives cités rurales.

Ils ont à leur tête des *Dchanakāh*, c'est-à-dire des rois des *Gentes*, ou des *Vishampatayah*, organes souverains du corps des *Vishah*. Ce système offre une complète analogie avec le régime des dèmes de la vieille Grèce; c'est la primitive Oikokratie, c'est la vieille Amphiktyonie. Telle est cette souveraineté des *Kchattrāh*, c'est-à-dire encore celle des *gens domiciliés* qui occupent une *kchitih*, un *kchaya*, une demeure fixe; car toutes ces dénominations sont dérivées d'un verbe *kchi* qui signifie habiter.

Nous avons ici le tuf ārya pur sang, le vieux fond des propriétaires du sol de la conquête. C'est de son sein même que s'élève graduellement une *gens* par excellence, une *gens* royale, composée de la parenté des chefs de la tribu. C'est d'abord le groupe de leurs familiers, de leurs *sakhayah*, ou des *socii* confédérés qui les entourent, dans le genre des *Hakhamanah*, qui sont les Achéménides. Telle est l'origine de la souche des *Kchatriyāh*, qui en dérivent. Ces *Kchatriyāh* ne sont pas encore réunis dans une caste entièrement close. Cela n'arrive que beaucoup plus tard, à l'époque où les *Brāhmanes* se sont complètement séparés du vieux fond des *Vishah*.

Cette grande révolution ne s'était du reste pas encore accomplie dans le principe de l'ère épique ou héroïque. La séparation des *Brāhmanes*, leur isolement du reste de la société des *Āryas* amena le déclin de cette époque. De là date un temps nouveau, une ère juridique et théocratique commence. Les *Brāhmanes* composent un corps d'ouvrages théologiques qui leur servent à changer l'esprit de la religion védique, à lui attribuer un nouveau sens, à les mettre dans la possession exclusive des *sacra* domestiques et des *sacra* publics. Cela ne leur suffit pas. Réunissant les *Grihya Sūtra's*, les traditions de l'établissement domestique et de l'établissement public à un corps de doctrines nouvelles, ils en

forger des codes, usurpant la science de la loi comme ils avaient usurpé la science de la religion : double levier de leur grandeur et de leur orgueil.

VI.

Qu'est-ce que Hiouen-thsang a connu de la vieille Inde védique et de la vieille Inde épique ou héroïque ?

De toute l'Inde védique, Hiouen-thsang ne sait qu'un nom : celui de la littérature sacrée, commentée, ordonnée et amendée par les Brâhmanes ; littérature dont ils ont prétendu tirer violemment, et par extorsion évidente, le droit de leur domination, quoique cette domination ne soit fondée que sur un texte fabriqué, celui du code des lois. Hiouen-thsang, voyageant dans la patrie de Pâṇini, un des principaux grammairiens de l'époque où la littérature védique était déjà séculairement close, et où il ne s'agissait plus que de l'exploiter et de la commenter, parle de la célébrité de Pâṇini, de l'illustration de ses disciples, et des conversions opérées dans leurs rangs par le Bouddha.

Qu'est-ce que l'Inde épique et que sait-il de l'Inde épique ?

L'Inde épique ou héroïque est l'Inde des Kchatrîyâh, celle qui a fourni l'étoffe des épopées du Râmâyanam, mais surtout et avant tout du Mahâbhârata, ainsi que de l'Harivansha. On y remarque des fragments d'épopées antérieures encore, et cela dans les histoires de Yayâti, de Kârtavîrya-Ardchuna, etc. Nous ne possédons plus un seul monument intact de toute cette Inde guerrière ; car toutes les épopées ont été remaniées à diverses reprises par les Soûtas ou les rhapsodes des âges postérieurs, gagnés aux intérêts de la domination des Brâhmanes. Elles ont été définitivement remaniées bien plus tard, et cela par l'action exclusive des sectes Vaichnâvas naissantes, quand les Brâhmanes les ont armées contre les Bouddhistes. En réalité, et par sa nature même, cette grande et belle Inde héroïque est le pendant de la Grèce d'Homère, de la Germanie odinique dans la

période qui s'étend entre le commencement de la guerre des Cimbres et l'établissement des Germains sur les ruines de l'empire romain, etc. On peut l'étudier parfaitement, mais au moyen de la seule critique, en écartant les voiles nombreux dont la politique des Brâhmanes l'a systématiquement enveloppée. Elle s'est associée, dans cette œuvre, les Sou-tas, bardes d'un âge postérieur, qui prétendirent se rattacher aux Sou-tas de l'antiquité, bardes et généalogistes des vieilles races royales de l'Inde héroïque.

Rien de tout cela ne se trouve dans Hiouen-thsang, sauf une pauvre et triste contraction d'un aussi vaste sujet, un lambeau singulièrement écourté de l'histoire de la grande guerre qui fait le sujet du Mahâbhâratam, la mention incomplète du champ de bataille de Kouroukchetram, où finit l'Inde héroïque, où elle nage, pour ainsi dire, dans le sang des Kourous. Le bouddhisme ayant donné une place curieuse à étudier aux dieux Brahmâ et Indra, l'Inde védique et héroïque est donc bornée à ces deux figures dans les récits de Hiouen-thsang.

VII.

Quel fut le brâhmanisme qui provoqua la réaction du bouddhisme contre son empire ?

L'Inde des Âryas ne peut être bien comprise que par la connaissance des deux Indes qui lui sont antérieures : celle des *Autochthones* et celle des *Shoûdras*. L'Inde primitive nous est attestée par la présence des montagnards dans quelques parties de l'Himâlâya, du Vindhya, comme dans quelques groupes isolés de montagnes dans l'Inde orientale et dans plusieurs parties du Décan. C'est l'Inde des Nischadas et des Tchândâlas de la tradition antique. Elle fut le point de départ des nègres de l'Océanie, des Papouas et d'autres peuplades sauvages plus éloignées encore. Sur cette Inde grossière et entièrement inculte vint se greffer une tige plus noble, le rameau *touranien*, qui rappelle les idiomes de la

haute Asie, ceux des Finnois et ceux des Turcs. Il rayonne dans le tamil, le telinga et les dialectes de la même famille, tous littérairement cultivés chez les peuples du Décan. Telle fut la première Inde dont il n'y a qu'une mention sourde dans la tradition des Âryas.

A cette Inde que nous pouvons appeler du terme impropre des aborigènes succéda la seconde Inde, celle qui précéda immédiatement l'Inde des Âryas et qui fut l'Inde des Shoûdras, des Éthiopiens, des Céphènes, l'Inde de l'ethnos des Koushikas. C'est cet ethnos qui fut le protecteur des aborigènes contre l'oppression du brâhmanisme naissant, et qui défendit en même temps sa propre cause. L'histoire de cette Inde est des plus importantes pour la connaissance de l'Inde védique et de l'Inde épique et brâhmanique. Indra, le dieu des Âryas, contracte une alliance avec les Koushikas d'origine guerrière. D'autre part, les Kâpyas et les Bâbhravas, qui sont de la famille des Kaushikas pontificaux, s'allient dans les familles brâhmaniques. Il s'écoule plus d'un siècle entre la lutte des Âryas envahisseurs et des Shoûdras envahis, et l'époque de la dépression totale des Shoûdras, qui ont fini par devenir une quatrième caste dans le système brâhmanique.

On se fait trop souvent une fausse idée des Brâhmanes, en comparant leur théocratie à la domination d'un sacerdoce tel que nous l'entendons; car s'il y a des prêtres parmi les Brâhmanes, ceux-ci ne sont pas tous des prêtres. Dans leur principe même, rien ne distingue les Brâhmanes du corps des Âryas ou des Vishah. Ils sont pasteurs, guerriers et agriculteurs comme les Vishah. Tels ils se présentent durant la plus ancienne époque védique des Bhrîgous et durant l'époque non moins védique des Angiras, qui succède à celle des Bhrîgous. Les Bhrîgous sont des Varounides, des adorateurs d'Asoura, qui est entièrement identique à l'Ahoura des livres zends ou à Ormazd. Les Angiras élèvent Indra sur le pavois, ils l'exaltent au-dessus des autres dieux. Indra obscurcit et remplace Varouṇa. Vrihaspatih s'établit à côté d'Indra; il

est le Brahmanaspatih, Vâgpatih, etc. la personnification du Mantra, de l'hymne, de l'œuvre de l'holocauste. C'est le prototype du Brahmâ des âges postérieurs, du Brahmâ des Brâhmanes, ses prétendus fils. Mais ils sont de beaucoup antérieurs à leur père fictif; c'est ce que Roth a supérieurement démontré (*Zeitschr. der deuts. morg. gesell.* vol. I, *Brahma und die Brahmanen*, p. 66-86). Vrihaspatih finit par devenir, durant l'époque épique, le *Pourodha* ou le *Pourohita*, la personnification pontificale d'Agnis, du dieu de l'autel. Il fonctionne alors à la cour d'Indra, qui est devenu le roi des dieux, le pendant du Zeus olympien des Hellènes, de l'Odin des Ases ou des Anses, du Wodan des races guerrières de la vieille Germanie. Le Râdsch ou le simple roi, le Samrâdsch ou le roi des rois, se tiennent chacun un chapelain, un pontife domestique, un Pourohitah à l'instar d'Indra, que Hiouentsang appelle l'empereur du ciel. C'est le temps de la primitive séparation des fonctions sacerdotales et patriarcales. Sans doute, le roi est toujours un sacrificateur de droit, comme chaque père de famille; mais, devenu riche et puissant, il n'a plus le loisir de sacrifier en personne. Il introduit à sa cour un pontife domestique, qui finira tôt ou tard par consolider la puissance de sa famille dans les conseils du roi, et toujours au détriment de la puissance royale.

La *confrérie sacrée* compose l'autre élément du sacerdoce antique des Âryas. C'est une *sodalitas* du genre des *soladitates* de la vieille Italie. Ce sont des compagnies de jeunes gens, encore dégagés des liens de la famille, et qui se dévouent temporairement au service des dieux. Associés au pontife sacrificateur, ils ont leur prototype dans le *sakhyam* ou dans la communauté des Maroutah, qui se groupent autour d'Indra, qui sont les *Sakhayuh*, les *Socii* du dieu, qui composent le *sakhyam*, la *societas* du dieu, vrai pendant d'un sacerdoce saïen, ou d'un sacerdoce de frères Arvales, réunis autour d'un Mars ou d'un Jupiter dans les vieilles religions du Latium. Quand l'antiquité épique fit retraite devant l'ère brâhmanique, ces corporations se dispersèrent et se re-

constituèrent en autant d'écoles, sous la discipline brâhmanique.

Le prototype de ces associations est à chercher dans un monde antérieur qui précède le monde des Âryas. Il relève d'un dieu Tvashtar ou Savitar, qui ressemble beaucoup au Phtha de Memphis, au Baal de la Chaldée, quoiqu'il ait été modifié par les Âryas. Les Brâhmanes ont fini par relever de sa déchéance ce dieu, qui tombe sous la domination d'Indra, lorsque Indra dérobe le feu sacré et l'ambroisie, les enlevant aux dieux de l'antiquité. Ils en ont fait leur Vishvakarman ou leur Brahmâ, comme ouvrier des mondes, et leur Pradschâpatih ou leur Brahman, comme seigneur des créatures. Tels nous pouvons les étudier dans les Brâhmanas du Vêda, tels ils paraissent déjà dans quelques hymnes. Après l'avoir identifié à leur Brahmâ, ils ont formé ultérieurement, et sur ce même type, leur conception d'un Brahman, d'un être absolu, d'un être abstrait, distingué du Brahmâ demiourgos, de l'auteur du code brâhmanique. Celui-ci réside dans le Brahmâloka, tandis que l'autre réside en soi.

Une œuvre pareille à la domination de la caste brâhmanique ne put s'effectuer qu'à la suite de longues luttes et de longues guerres intestines, dont les légendes épiques font foi, quelque arrangées et systématisées qu'elles soient par les Brâhmanes d'une époque postérieure. En supposant que les *sodalitates* et les collèges des *pontifes* de la vieille Rome royale et de la primitive Rome patricienne fussent parvenus à se dégager, soit de la royauté, soit du corps du patriciat, ils eussent offert l'exact pendant des Brâhmanes, en se constituant à part dans leurs familles.

Ce n'est pas sur les Kchatriyas seuls que les Brâhmanes ont pesé dans cette lutte; ils ont également pesé sur la classe moyenne, sur ce grand corps des primitifs Vishah, des propriétaires du sol, habitants de la primitive cité agricole et industrielle, marchands de la cité, qui ont fini par constituer la caste des Vaishyas. On les désigne, comme *jaunes* de couleur, sous cette nouvelle forme; on en fait de véritables mu-

lâtres, issus évidemment d'un *mélange* avec la race brune des Shoûdras, car les Shoûdras sont la race brune par excellence. Ils sont les descendants de la déesse brune, de la Kadrou; ils sont les Kâdraveyas, dans lesquels Lassen a reconnu les Kadrosiens ou Gédrosiens de l'antiquité persane. Ils ont pour auteur un dieu *Babhrou*, ou un dieu *Kapi*, un *Kapila*, qui se reproduit dans les écoles philosophiques naissantes des Brâhmanes, en leur caractère de reproducteurs, remanieurs et absorbeurs de l'antique sacerdoce éteint des Céphènes, et d'une des formes de leur grand dieu, de celle de leur dieu brun par excellence.

C'est donc ainsi qu'ont agi les Brâhmanes; ils ont voulu réglementer et dominer l'empire du Kchatrya roi, les Pourohitas se faisant les *ministres* et, au besoin, les *maires du palais*, les *Barmécides* de ce roi. Ils ont asservi l'antique *polis* ou la cité rurale, aussi bien que la cité marchande des Vaishyas. Ils y ont introduit leurs cours de justice et imposé leur magistrature; ils ont effacé le droit indigène des Vishah pour lui substituer le code brâhmanique. De là un très-grand mécontentement dans cette classe des Vaishyas, qui nous rend compte de la chaleur avec laquelle elle a embrassé le culte de Bouddha. C'est par la même raison que le bouddhisme se recruta si abondamment dans les rangs des Kchatryas, jusqu'à l'époque où Ashoka fonda l'empire indien du Bouddha même.

VIII.

Des antécédents du Bouddha dans l'Inde brâhmanique.

Certes, le Bouddha n'est pas sorti de terre comme une merveille. De même que toutes les hérésies et que toutes les révoltes de l'esprit humain et du cœur humain sont constamment nées de l'oppression au sein de la classe pontificale elle-même, comme chez les juifs, chez les mahométans, et trop souvent aussi chez les chrétiens, de même dans les écoles philosophiques de l'Inde. Bien avant le Bouddha, des Mou-

nis et des Tapasvis, des Sannyas et des Yogis, disciples de différentes écoles et relevant de divers systèmes, ont foulé aux pieds les ordonnances de la loi brâhmanique, ont rejeté les devoirs domestiques, sociaux, moraux de la famille brâhmanique, attaquant par là le patriciat de ces familles. Ils ont ainsi placé leur propre *ascendance*, la *transcendance* de leur élévation, de leur ascèse, de leur stoïcisme au-dessus des obligations de la vie domestique, civile et politique des Brâhmanes. Méprisant la vie du Pourohita ou du pontife, et celle du Grîhastha ou du chef de famille brâhmanique, ils se sont glorifiés de leur dévotion, de leur sainteté, de leur ascèse. Les Brâhmanes se sont promptement aperçus du danger que courait leur établissement; ils ont tonné contre ces saints, ces mystiques, ces théosophes et ces philosophes, qui s'entouraient de nombreux disciples, qui aggloméraient dans leur voisinage une grande masse de peuple accourue des divers points de l'Inde, et qui finirent par gagner l'oreille des Vaishyas, tandis que les rois les favorisaient pour résister à l'orgueil des Brâhmanes.

Le Bouddha ne fut que l'expression très-adoucie des tendances de cette classe d'hommes. Ce fut justement à cause de sa tempérance, parce qu'il n'était pas un démagogue, parce qu'il n'était pas un moine emporté et violent, parce qu'il ne s'entourait pas d'une tourbe de fanatiques, d'un peuple d'iconoclastes, d'une horde de chiliastes, de mazdakiens, parce qu'il ne fut pas davantage âpre et exclusif à la façon des donatistes, des puritains, des jansénistes; parce qu'il plaisait, comme les pélagiens, par le libéralisme de ses principes aux hommes du monde, par la vertu de sa pratique aux âmes pieuses, par sa charité aux classes populaires et aux déshérités de la fortune, qu'il finit par prendre un si grand ascendant, d'abord sur le corps des Vaishyas, ensuite sur la politique des Kchatriyas, et enfin sur une portion de la population des Shouâdras, y compris un reste des aborigènes.

IX.

De la constitution du bouddhisme en face de celle du brâhmanisme.

Nous venons d'esquisser les antécédents de l'ère bouddhiste de Hiouen-thsang; nous allons regarder cette ère d'un peu plus près.

Le bouddhisme constitue une sorte d'église ou de hiérarchie théocratique, fondée sur le principe d'une ascèse mitigée, ayant ses conciles, et se constituant à part dans ses écoles et dans ses monastères. C'est le pendant, sur un grand pied, de ce que nous voyons, sur un moindre pied, chez les Néo-Orphiques, chez les Pythagoriciens, chez les Plistes de la Thrace, chez les Druides, chez les Esséniens à part des Thérapeutes; constitution ébauchée qui n'a rencontré sa grande, sa haute et définitive expression que dans l'Église chrétienne.

Cette institution d'une école d'ascèse et de morale anticipée sur le christianisme, prototype d'une Église anticipée, tient, cela est évident, à un grand mouvement de l'esprit humain, soit dans le monde païen, soit dans le monde hébraïque. Le mouvement dont il s'agit remonte, pour le moins, au VII^e siècle avant l'ère chrétienne; et il se manifeste sous diverses formes, quoiqu'il ait des causes sociales analogues dans divers pays. Cela est vrai pour l'Inde brâhmanique, pour la Bactriane zoroastrienne, pour l'Asie Mineure dionysiaque, pour la Grèce éleusinienne; cela est vrai encore pour la Judée pharisaïque et pour la Judée sadducéenne. Il n'en est pas de même de la propagande d'un système d'église chez les Gètes et chez les Daces, ainsi que chez les Kymris. Le mouvement dont je parle ne relève pas chez eux d'une cause *interne*; il n'est pas le produit de leur état social: c'est un fait de *propagande étrangère* qui vient de loin; c'est donc un fait sans cause morale et sociale. Quand il s'est produit, les Gètes, les Daces, les Kymris vivaient encore au sein d'une grande simplicité; ils n'avaient pas de longs antécédents de

culture comme les Âryas de l'Inde et de la Bactriane, comme les Grecs et comme les Juifs.

Il serait bien plus faux encore de ramener ces diverses manifestations de l'esprit des temps à un principe d'unité rigide. Il est vrai, la propagande bouddhiste fut des plus actives; elle se signale de bonne heure dans l'Inde, l'Afghanistan, le Badakchan, le Tokharestan, à Bamiyan, dans la Bactriane, la Transoxane, la Sériqne, avant de percer en Chine à l'extrême Orient, et d'essayer de pénétrer en Perse et dans la Syrie. Il est même probable qu'elle a agi, mais très-indirectement, sur les hordes turques des régions du Touran et les tribus finnoises des contrées de l'Oural; et qu'elle s'est propagée parmi les Saces et parmi les Massagètes; mais voici ce qui a dû arriver dans les derniers cas :

Pour occuper l'esprit de ces peuples tout neufs, le bouddhisme a dû fatalement capituler avec quelques-unes de leurs croyances; ce qui ne lui a jamais, du reste, beaucoup coûté. Il a dû forcément renoncer à tous ses antécédents de philosophie, d'ascèse et d'école indienne; il a dû se plier, comme chez les *Argippæi* d'Hérodote, à d'autres cultes. C'est ainsi seulement qu'il est possible qu'une impulsion bouddhiste se soit fait ressentir au loin, jusque dans les contrées voisines des Palus-Mæotides; qu'elle se soit communiquée à des restes de Cimmériens, à des tribus de Gètes et de Scythes. Il se peut donc, mais je ne voudrais pas l'affirmer, comme on l'a fait avec beaucoup d'imprudence, il se peut donc que le sacerdoce cymrique d'un dieu *Hu*, et que le sacerdoce gétique d'un dieu *Salmoxis*, aient subi le contre-coup d'une chaîne de longues commotions asiatiques; que le premier se soit transporté dans les Gaules, par suite de ces commotions, en y constituant le druidisme propagandiste et conquérant; que l'autre ait fini par aboutir aux institutions de Romové chez les Prusso-Lithuaniens. Mais si nous exceptons le fond de l'organisation sociale, il n'y a pas trace de doctrines bouddhistes, ni chez les Druides, ni chez les disciples de Sal-

Est-ce de la même façon *indirecte*, est-ce par un ébranlement analogue, mais par une tout autre voie que le bouddhisme aurait agi sur la formation d'une école néo-orphique de l'Asie Mineure, mère d'une école pythagoricienne de la grande Grèce? Qui saurait le dire? Une chose est certaine de toute façon, c'est qu'il n'y a pas un seul élément de spéculation bouddhiste, ni chez les Néo-Orphiques, ni chez les Pythagoriciens, quoique l'on y retrouve le principe bouddhiste d'une *école* qui se constitue en une hiérarchie politique et sociale, sous la forme d'une *église* et dans l'esprit d'une *propagande*.

Démocrite, qui a longtemps voyagé en Orient, cherche à fonder, en revanche, une école de la vie pratique et spéculative; une école qui reproduit très-exactement les conceptions matérialistes des Baouddhas sur l'origine et la formation des mondes, et qui leur emprunte de plus, tout en les modifiant un peu, les vrais principes de leur ascèse. L'école d'Épicure essaye à son tour de concilier le mode de vie pacifique et toute d'abstinence, telle qu'elle fut pratiquée par Démocrite, avec le mode de vie toute mondaine d'Aristippe. Elle identifie ces deux formes très-opposées de l'existence, au moyen de la doctrine d'une *Edoné* (*svâdou* en sanscrit), d'une *douceur*, d'une *suavité*, d'une *volupté* qui leur est commune. Cette théorie mitigée du plaisir est conçue dans le sens de la *modération*, et cela, pour la durée des plaisirs mêmes. Elle a des antécédents bouddhistes sur lesquels il est très-important d'insister, parce qu'on me semble avoir méconnu le principe même du bouddhisme, en isolant trop son ascèse de son *Edoné*, et en l'envisageant même à part de ses conceptions sur l'origine des choses. M. Barthélemy Saint-Hilaire, du reste, ne s'y est pas trompé, pas plus que Colebrooke. M. Burnouf a touché aussi à la vérité, çà et là obscurcie par la notion, suivant moi totalement erronée, que le bouddhisme serait issu des antécédents de la philosophie de Kapila et du Yoga de Patandchali, tandis qu'il relève plus directement du Nyâya de Gautama, mais surtout et avant

tout de la physique de Kanada. Un mot maintenant sur le principe de cette méprise.

X.

Des systèmes physiques et du principe métaphysique des Baudddhas.

La cause de la méprise dont nous venons de parler tient à l'ignorance du vrai principe de l'ascèse des Baudddhas. On dirait qu'elle continue le *Tapas* des Sannyasis et le *Yoga* des sectateurs de Patandchali; mais c'est une grosse erreur. Elle ne les modifie pas seulement, elle les anéantit; car elle les transforme dans l'esprit d'une *Edoné*, ou d'un système de *volupté* qu'elle cherche dans le repos absolu, dans l'absolue *quiétude*. Tel est le point saillant, le vrai point de la méprise.

L'erreur est excusable; car tout est anomalie, tout est contradiction dans le système du Bouddha. C'est ce qui a fait croire à M. Burnouf que le système, comme tel, ne vient pas foncièrement du Bouddha même; que le Bouddha n'a pas eu de philosophie, pas plus qu'il n'a eu de religion et de culte; qu'il fut de pure *pratique*; qu'il enseigna une ascèse modérée dans l'esprit de cette *pratique*, et qu'il la mit en œuvre par son enseignement. Il n'y a pas de *tortures physiques* dans la *pratique* de l'ascèse des Baudddhas, et cela, par suite d'une opposition flagrante contre le *Tapas* stoïque des philosophes Cyniques de l'Inde, qui sont ses *Sages nus*, ses Gymnosophistes, ses *Dig-ambarâh*; je parle des vrais Dig-ambarâh, des Shaivas, et non pas des Baudddhas, qui en ont usurpé le nom.

Le Bouddha rejette du même coup le vrai principe, le principe suprême du *Yoga*, l'*Ahankara* absolu, le *Grand Moi*. Il s'agit de la tendance abstractive des Yogis, de leur effort pour anéantir le monde des sens en soi et hors de soi, pour établir le *Moi absolu* en triomphateur sur les ruines du monde et de l'humanité. Ce *Moi absolu*, c'est le *Dieu absolu*, le *Moi unique* dont les individus ne sont que des modes d'appari-

tion. Rien n'est plus opposé au bouddhisme que cette pratique du Yoga pour atteindre au sommet de la transcendance, pyramide d'orgueil de l'esprit humain; pyramide, dis-je, car à ses degrés correspondent des pratiques violentes, des exercices spirituels et des exercices physiques pour tuer le monde en soi et hors de soi.

On le voit, il en est tout autrement de la *Toushti* ou de l'*Edoné* des Bauddhas, qui est placée absolument comme chez Démocrite, qui se trouve renfermée dans la sphère d'un repos graduellement amené, d'une quiétude d'esprit unie à une quiétude de corps, et dont le dernier terme est la *paix dans le néant*, comme M. Barthélemy Saint-Hilaire l'a parfaitement observé. Tel est donc le véritable, le grand principe de la philosophie du Bouddha. Il est tout d'une pièce avec le principe de son ascèse, il en est tout à fait inséparable. C'est la pratique du souverain bien comme identique à la souveraine quiétude.

Ce principe souverain s'appelle le *Shoûnyam*, c'est-à-dire le *vide* dans le langage des Bauddhas. Le *poûrnam*, le *plein* est, au contraire, le principe suprême pour tous les partisans de l'*Sânkhya* de Kapila et du Yoga de Patandschali, sans exception. Or qu'est-ce que les Bauddhas entendent par le *vide*?

Ce vide est double à leurs yeux : c'est le vide du monde et le vide de l'esprit. Ce monde est vide; c'est un *espace extérieur*, et cet espace n'est que la *forme* du vide. Cet esprit est vide; une *expansion* purement imaginaire *au dedans* de nous, et cet espace est encore vide. Il n'en est pas ainsi de Kapila et de Patandschali; ils disent que le monde est plein, que l'esprit est plein, que le monde sort du plein et qu'il rentre dans le plein, que l'esprit sort du plein et qu'il rentre dans le plein; doctrine antérieure, du reste, à leur spéculation; car elle se trouve énergiquement formulée dans le texte d'un petit Brâmanam que l'on peut lire dans le *Bṛihad-âraṇyakam* (*Bibliotheca indica*, *Bṛihad-âraṇyak-opanichat*, Calcutta, 1849, adhyâyah VII, p. 948) :

Pârṇam adah, pârṇam idam; pârṇat pârṇam udatchyate, pârṇasya pârṇam ādāya pârṇam ev-āvashitchyate.

« Celui-là, cet espace céleste, est plein. — Celui-ci, cet espace terrestre, est plein. — Enlevez le plein de cette plénitude de l'espace céleste; — ôtez le plein de cette plénitude de l'espace terrestre; — ce qui reste sera le plein. »

Pour bien entendre ce vide des Baouddhas dans le contraste du plein des Brâhmanes, il faut savoir que les premiers nient ce que les autres affirment. Ils nient l'existence de l'*ākāsha* ou de la *substance éthérée*. Ils la nient sous ses deux formes : d'abord comme éther externe, c'est-à-dire comme espace du monde, *bhōūt-ākāsha*; ensuite comme éther interne, c'est-à-dire comme espace du cœur ou comme espace de l'âme, *hārd-ākāsha*. Ils rejettent et la notion d'une substance lumineuse éthérée comme principe matériel des mondes, et la notion d'une lumière spirituelle propre à l'âme humaine, qui enfante en soi le monde des idées dans la correspondance avec le monde des figures. Tel est le *Shoûnyam* des Baouddhas, qui coïncide avec l'idée abstraite de l'espace sans contenu. C'est une conception de l'école des Mathématiciens que l'on rencontre également chez les Mages et chez les Chaldéens; elle se trouve formulée dans la philosophie toute physique de Kanada. Vivement adoptée par les philosophes du grand monde, les élégants, les viveurs, les beaux-esprits, elle devint chère aux *Tchârvakas* ou aux Sophistes et aux rhéteurs de l'Inde, à ces pendants des Cyrénaïques, des émules d'Aristippe et des Sadducéens. Or ce sont eux que les Baouddhas rencontrèrent partout sous leurs pas; ce sont eux que les Brâhmanes confondirent malicieusement avec les Baouddhas, en les traitant de *Nâstikas* ou d'athées; ce sont eux qui formèrent l'appoint des Baouddhas parmi les courtisans des princes, et parmi les riches commerçants et les riches industriels.

XI.

De l'origine du monde et de l'ascension du Bouddha
dans le vide suprême.

Le Monde repose ainsi dans un cadre vide. Il y existe par juxtaposition des objets dans l'espace et par combinaison chimique des atomes élémentaires. Il est l'œuvre du *Temps* (*Kāla*), et il a pour principe le *Hasard*; car c'est d'une rencontre fortuite des éléments que provient le choc qui, parcourant la série des myriades de siècles, finit par dégager le Monde du *Chaos*, qui lui sert de fondement. L'ordre repose ainsi sur le *désordre* comme sur un fondement. L'ordre c'est l'apparence; le désordre, ce sont les *éléments*, ce sont les *infiniment petits* qui servent de principe aux *mondes* ou aux *infiniment grands*. Tout cela se compose et se décompose par un mélange de hasard et de fatalité, par les combinaisons à la fois fortuites et fatales du temps, ou du mouvement, et de l'espace.

Si tel est le néant du monde physique, tel est aussi le néant du monde moral ou intellectuel. Aux yeux des Baudhas, il n'y a pas plus de Pourouscha dans le sens du Sāṅkhya et du Yoga qu'il n'y a de Prakṛiti dans le même sens. L'*Homme typique* ou le Pouroucha est un *non-sens* pour les Baudhas, comme la *Nature typique* ou la Prakṛiti. Il n'est ni le fils ni l'époux de cette femme mythique. Il n'est pas le créateur d'un monde qu'il n'a pas fécondé, et il ne se survit pas à lui-même sur les ruines du monde, en se retirant en soi, en se repliant sur sa *bouddhi*, sur son intelligence des êtres et des choses. Il n'est pas le *Mahat* des Yogis, le *Moi absolu*, le *Ahankārah*, le grand *Moi* dont tout sort et en qui tout rentre. Il n'est pas ce *lion* de Kapila dont les rugissements enfantent et dont les rugissements détruisent les mondes. Le *Shākya Sinha*, ou le lion de la maison de Shākya, n'a aucune de ces prétentions. Il est doux comme un agneau et il périt comme un souffle.

Nous venons de contempler ce *Shoûnyam*, ce vide moral et intellectuel des Bouddhas, ce défaut absolu de toute conscience de soi; mais aussi cette absence de tout orgueil dont ils combattent le principe dans leurs adversaires, auxquels ils prêchent l'entière *humilité* d'un entier néant. Ils aspirent au suprême repos, à la suprême quiétude, au *Nirvânam* où il n'y a plus rien, où tout souffle cesse et où toute existence s'éclipse.

C'est pour amener l'espèce humaine à cette félicité dans la suite des âges, pour que les hommes marchent sur les traces du Bouddha et de ses apôtres, pour qu'ils finissent par copier le Bouddha et par devenir Bouddha à leur tour, chacun individuellement et dans la révolution des âges, que le Bouddha s'est manifesté. Il a mis au néant le système des Brâhmanes, qui se réservaient le privilège de leur ciel ou de leur Brahmaloka, et qui se réservaient bien plus encore, le privilège d'une identification finale à un Brahma suprême. Les Brâhmanes avaient ordonné la loi des transmigrations pour les autres castes sans exception. Il fallait une longue série d'épreuves, et cela sous plusieurs formes de l'existence, pour que le Shoûdra respectueux aux Brâhmanes pût renaître comme Vaishya, pour que le Vaishya respectueux à l'égard des Brâhmanes pût renaître comme Kchatriya, pour que le Kchatriya respectueux à l'égard des Brâhmanes pût renaître comme Brâhmaṇa. Il fallait plus d'une épreuve aussi pour que le Brâhmane fidèle à la loi pût aller au Brahmaloka, et pour que le Rîschi entre les Brâhmanes pût s'identifier au Brahma même. Le Bouddha renversa toute cette échelle d'épreuve; il prétendait que l'on naissait directement Bouddha si on l'avait mérité; fût-on Thchaṇḍâla, fût-on Shoûdra, aussi bien que si l'on était Vaishya, aussi bien que si l'on était Kchatriya, aussi bien que si l'on était Brâhmaṇa, en pratiquant la vie du Bouddha, on arrivait au Bouddha même.

XII.

Pourquoi les Shoûdras ont fait l'appoint des Brâhmanes contre
les Bouddhistes.

On s'étonne de voir les Shoûdras faire l'appoint des Brâhmanes contre une doctrine qui les intéressait avant tout, puisqu'ils devaient être les premiers *affranchis* d'un monde nouveau auquel voulaient les convier les Bouddhistes. Cet étonnement cesse quand on se rend compte de la vraie position des choses.

Quand les Brâhmanes commencèrent à se brouiller avec les Kchatriyas, et qu'ils en furent venus à ces massacres de Kourou-Kchetram, attribués au Parashou-Râma, au dieu guerrier des pontifes de l'Inde, au Sou-Brahmanya, au dieu à la hache, l'ennemi d'Indra, du dieu des Kchatriyas, ils se virent dans la nécessité, pour repousser les armes par les armes, de créer de nouveaux rois et de nouveaux guerriers. Ils les tirèrent en partie de leurs propres rangs, et en partie de la caste des Shoûdras, caste légalement avilie par les Brâhmanes, mais partiellement relevée de sa déchéance sous la condition d'un grand dévouement. Les rois Mauryas de l'Inde orientale étaient des rois Shoûdras du temps d'Alexandre. Il y eut certes de longs antécédents à ce fait, jusqu'à l'époque plus récente où des rois Shoûdras mêmes, désireux de secouer le joug, devinrent infidèles, et finirent par se laisser séduire par la loi du Bouddha. Mais il y avait toujours la même ressource pour les Brâhmanes; faiseurs et défaiseurs de rois, ils élevèrent la grandeur des soi-disant Râdchapoutirâh, nouvelles castes guerrières issues d'un bas-fond social, et que l'on essayait de rattacher aux dieux et aux héros de l'antiquité par des généalogies fabriquées pour cet objet.

Tel est donc le phénomène en bloc. Ce fut pour attirer davantage ces fils d'une Inde nouvelle dans les lacets de la politique des Brâhmanes, que l'on réforma plusieurs por-

tions du vieux code brâhmanique. On poussa en même temps à la formation des sectes populaires sous leur costume moderne. Les Brâhmanes épousèrent personnellement la foi du dieu Shiva; mais cela ne suffisait pas aux besoins du temps. On ouvrit, comme nous l'avons dit, une ère nouvelle dans le système des *avatâras* de Vischnou. On se créa, dans cet esprit, des rois obéissants, des *héros de vertu*, que l'on pouvait opposer à la tradition des Ashoka du Bouddhisme. Les guerriers de nouvelle souche, les Vaischnâvas, s'enivrèrent du vin délirant d'un religion à la fois mystique et sensuelle. Cela rappelle les Houris du paradis de Mahomet, que les Soufis chantent à leur façon, mariant la volupté au platonisme.

XIII.

Des Avatâras de Vischnou dans leur opposition au système du Bouddha.

Je le répète encore une fois, et cela parce que je tiens à être parfaitement compris et entendu sur cette grave et importante matière. Chacun sait que la poésie épique de l'Inde, en tant qu'elle rappelle Homère et qu'elle ne rappelle pas Virgile, en tant qu'elle rappelle les Nibelungen et qu'elle ne rappelle pas le Tasse, etc. est spécialement renfermée dans deux vastes compositions, le Râmâyana et le Mahâbhârata, auquel le Harivansa fait suite. Râma, le roi d'Ayodhya, est le héros du Râmâyana; Youddhischtira, l'aîné des Pândavas, est le personnage saillant dans la collection des récits épiques du Mahâbhârata; Krîshna, comme chef et comme roi des Yâdavas, est le héros du Harivansa. De ces trois hommes, deux seulement, les deux derniers, sont des personnages strictement épiques ou héroïques.

Le Râmâyana porte un tout autre caractère que les deux autres ouvrages. La conquête de Lanka semble un sujet épique, il est vrai, mais cette conquête est moins une conquête que l'acte d'un ordre de civilisation, on pourrait dire que la mission d'une propagande. Weber, je le répète ici,

l'avait déjà judicieusement observé. Comme époux de Sîtâ, la fille du Sillon, issue de la charrue que le roi Dchanaka promenait sur le terrain sacré, lui le roi laboureur, le Sîradhvadscha, le Shîrin qui a la charrue pour emblème, Râmatchandâ n'est autre, au fond, que son homonyme. Il est l'autre Râma, il est le Hala-bhrît, le Hal-âyudha, qui a pour armes le soc de la charrue. Le Hala-bhrît canalise le Doab de la Yamounâ, le père de la Sîtâ colonise le pays de Mithila : c'est la même conception. L'expédition de Râma, de l'époux de la Sîtâ, se lie à l'enlèvement de Sîtâ par Râvaṇa. Ce dernier est une personnification du Hadès. Il enlève Sîtâ comme Pluton enlève Koré. Râvaṇa est Paulastya de son nom; il est nommé, d'après son père, Pulastya, qui est un vrai Plutus; car il accumule les richesses de la terre, comme son nom l'indique.

C'est en suivant la Koré, en courant après elle comme un autre Triptolème, c'est-à-dire comme le possesseur d'un *Tripolos* ou d'un champ trois fois labouré, d'un *Tristtya*, d'un *Tri-halya* en sanscrit; c'est en arrachant la Sîtâ (la Sitô, ou la déesse de la terre labourée) aux stérilités des embrassements du Hadès que Râma entreprend la conquête de Ceylan, où le ravisseur séjourne. On le voit, ce sujet est purement mythique, et il remonte à la plus haute antiquité. C'est le sujet des expéditions d'Osiris, tel qu'il nous est rapporté par Diodore de Sicile, en dépit d'une foule d'altérations grossières. Il constitue tout le fond épique de l'hymne à Déméter, de la légende de Triptolème, et nous le découvrons dans un grand nombre de légendes semblables chez les Celtes, les Germains, les Slaves, et très-certainement aussi chez une foule d'autres peuples de l'antiquité.

C'est donc un très-vieux fond dont je ne discute pas ici les origines. C'est un fond qui s'est trouvé fréquemment reproduit, sans aucun doute, par les bardes de la cité d'Ayodhya, par les généalogistes de la maison royale des Aikhvâkavas, dont Râma Tchandra fut le dernier et le plus illustre des héros. Ayodhya fut très-certainement un point central pour

la propagation d'une vieille culture, et cela dans des temps de beaucoup antérieurs à l'époque de son principal héros.

J'ai dit le sujet du poème, en laissant de côté ses brillants épisodes. Je dirai maintenant un mot de l'état sous lequel il se présente.

Râma est devenu d'abord un *idéal de roi*, non pas à la façon guerrière des Kchatriyas, mais à la façon pieuse des Brâhmanes. Il ressemble à un roi de l'ère héroïque comme Louis le Débonnaire ressemblait à Charlemagne. C'est un vrai roi de moines; c'est de plus un controversiste qui dispute volontiers sur des matières spéculatives et religieuses, ou qui prend du moins un grand plaisir à voir débattre ces matières en sa présence. C'est un modèle de délicatesse, mais, avant tout, de scrupule et de délicatesse religieuse. C'est le prototype d'un roi brâhmanique, dans l'esprit de la secte naissante des Vaischnâvas, et c'est dans cet esprit qu'il a été conçu tout entier. On dirait qu'il est appelé, surtout et avant tout, à faire la contre-partie de la valeur idéale d'un roi des Bauddhas, pour remplacer la valeur idéale d'un Ashôka dans l'amour et dans la vénération des hommes. Il faut ajouter à cela qu'il y a dans le Râmâyana une controverse positive contre le Bouddha, une vive polémique des Brâhmanes contre sa doctrine, et que cet assaut a lieu en présence de Râma Tchandra, qui ne s'abstient pas d'y prendre part.

Le style de cette épopée est d'une très-grande beauté; il est, en outre, d'une simplicité tout homérique; mais il faut formellement distinguer entre le poète et son idiome. Cet idiome est le sanscrit, classique par excellence, et, sous ce point de vue, d'une tout autre *coloration* que l'idiome homérique. Ce n'est pas tout: les expressions les plus abstraites du langage de la philosophie et de la scolastique, ainsi que les termes de la jurisprudence, s'y rencontrent tout naturellement comme un langage usuel; elles y ont élu leur domicile, elles y ont acquis droit de cité et de bourgeoisie. Si la poésie est simple et naïve, et elle l'est à un haut degré, elle

l'est en dépit de l'extrême délicatesse et parfois du raffinement du sentiment qui s'y découvre. Curieux problème d'une poésie homérique de diction et d'esprit, et d'un idiome saturé de locutions que l'on dirait empruntées à Platon ou à Aristote, ou à la *Stoa*, et à un certain fond de néoplatonisme.

Qu'en conclure pour la solution de ce problème, sinon que le vieux style épique a été renouvelé avec un rare bonheur, et non pas dans une pensée de pur archaïsme? Les *Soûtas* de cette époque de la Renaissance se sont rattachés aux *Soûtas* de l'antiquité, dont ils avaient conservé la tradition vivante.

Quel qu'il soit, le *Râmâyaṇam* n'en est pas moins important. Il l'est pour son fond mythique, pour son fond historique, comme il est curieux et instructif pour l'esprit sectaire, à la fois religieux et politique, dans lequel il a été revu, retravaillé, refondu. Honneur donc à cette magnifique édition d'un aussi beau poème, à cette parfaite traduction que nous devons aux soins, à l'enthousiasme et à l'admirable dévouement de M. Gorresio! Imprimé à Calcutta avec une coupable négligence, le *Mahâbhârataṃ* n'a pas eu, malheureusement le même bonheur, et cette édition n'est guère qu'un manuscrit à l'état d'une terre en friche.

Ce *Mahâbhârataṃ* est une encyclopédie tout entière. On dirait un hôpital poétique où l'on aurait placé côte à côte les débris mutilés de nombre de poèmes épiques, entre autres les chants sur *Yayâti* et les destinées de ses enfants. C'est un arsenal puissant pour aider à la construction d'une vieille Inde héroïque tout entière. On dirait d'une collection qui réunirait les poèmes d'Homère et des *Homérides*, de *Pisandre* et de *Panyasis*, etc. le tout joint aux poèmes des *Argonautiques* d'*Apollonius* et du pseudo-*Orphée*, ou des *Dionysiaques* de *Nonnus*, sauf l'unité de style qui s'y trouve. Il y a, dans la partie capitale du poème, dans les chants de la guerre des *Kourous* et des *Pândous*, une grandeur épique et héroïque étrangère au sujet du *Râmâyaṇam* : on y sent un autre souffle. A cela près, c'est toujours le langage du

Râmâyana; et l'on peut se demander avec raison : le sanscrit était-il encore une langue complètement vivante du temps de la dernière rédaction, de la remise en œuvre de ces compositions colossales?

En faisant abstraction d'une compilation souvent irréfléchie, car le même sujet y est répété dans la rédaction de diverses légendes, ce vaste réservoir de la tradition indienne que nous appelons le Mahâbhârata a encore un but didactique. C'est, pour ainsi dire, un miroir des rois, tels que ces rois doivent sortir façonnés de la main des Brâhmanes. On vulgarise la science brâhmanique pour leur instruction. Le *Shânti-parva*, ou le XII^e livre, est plein de cet enseignement : le *Râdcha-dharma* d'abord, et, à sa suite, le *Mokcha-dharma*. L'exposition des divers systèmes de la philosophie et de la théologie brâhmaniques, l'exposition de la loi brâhmanique, tout s'y trouve, depuis les notions sur l'origine et la dissolution du système des mondes, embrassant l'ordre de la création et la théorie de l'Apocalypse, jusqu'aux notions physico-chimiques sur les éléments de la matière. C'est aussi un cours entier de politique à l'usage des rois placés sous la tutelle des Brâhmanes. La morale, l'art de la guerre, les arts d'agrément, rien n'est omis dans cette éducation d'un Kchatriya, pour le rendre l'instrument de la domination des Brâhmanes.

Je suis entré dans quelques détails au sujet de ces compositions, sans faire mention du Harivansha, dont la rédaction est des plus négligées. Le Kṛiṣṇa du Harivansha n'est déjà plus le Kṛiṣṇa du Mahâbhârata, poème où il figure moins comme un dieu que comme un héros. Son histoire y offre encore le fidèle reflet de la grandeur et de l'éclipse de l'ethnos des Yâdava, dont il est le représentant. Mais dans le Harivansha c'est tout autre chose; la dissolution des mœurs y est déjà fort avancée, et tout y respire les voluptés du harem.

XIV.

De l'époque de Hiouen-thsang comme d'une époque de transition entre un génie guerrier éteint et un génie guerrier renaissant.

Voici maintenant la conclusion que j'aurais à tirer de ces prémisses par rapport au temps de Hiouen-thsang.

Il est hors de doute que Râma Tchandra fut un roi d'Ayodhya qui vécut sur le déclin de l'ère héroïque, et qu'il fut le sujet d'une légende épique. Une période toute nouvelle commence avec ses fils Kousha et Lava, quoiqu'ils paraissent encore sous la forme de Dioscures. C'est ainsi que l'ère héroïque finit également à la suite du triomphe des Pâṇdous sur les Kourous. Cette poésie est comme l'ossuaire de l'âge héroïque, dont elle nous présente la tombe. Recueillant les cendres du vieux monde, c'est le pendant d'Homère; car l'ère héroïque se termine, pour les Grecs, avec la guerre de Troie. C'est ainsi qu'elle finit par Théodoric de Vérone dans l'épopée germanique, roulant son dernier flot du temps où les Germains s'établissent dans l'empire romain; car l'épopée carlovingienne, et bien plus encore l'épopée chevaleresque, appartiennent à un tout autre monde. On sent déjà l'influence d'une classe lettrée, et le passé d'une science dans l'une et dans l'autre forme de ces deux épopées du moyen âge.

Voici le grand fait qui en résulte : ces poèmes résument un passé et ne commencent pas un présent, ni chez les Indiens, ni chez les Grecs, ni chez les Germains. Ce *présent* de la poésie épique existait chez tous ces peuples; mais il n'en est resté que quelques bardes contemporains des rois guerriers de la Scandinavie et de l'Angleterre anglo-saxonne.

Le bouddhisme n'est pas guerrier et s'épouvante du son de la trompette. Quand le brâhmanisme se redressa et commença à gronder d'une voix menaçante contre les usurpateurs de son pouvoir, il devait enflammer de nouveaux courages en excitant la guerre sainte contre cette œuvre de

philanthropie efféminée. Il y voyait une œuvre d'athéisme et une œuvre d'hypocrisie, à cause de la nature à la fois négative et ascétique de la pensée du Bouddha. Il renouvela la mémoire des héros de la fin des temps héroïques; mais il les affubla d'un nouveau costume; de là la *descente* d'un dieu spécialement appelé pour purger la terre d'une hérésie infecte. Weber voit dans cet *avatâra* où dans cette descente une influence manichéenne ou gnostico-chrétienne. Je crois qu'il a raison.

Je ne veux d'autre preuve de la faible veine héroïque qui animait le corps des Bauddhas, que leur création d'une royauté mitoyenne dans les rangs des *Dchainas*, qui sont des Bouddhistes d'un âge postérieur à Hiouen-thsang, des Bouddhistes qui adoptent la loi des castes pour échapper à la destruction dont leurs frères étaient tombés victimes. Ce nouveau Bouddha, qui se donne spécialement la gloire du nom de *Dchina* ou de *victorieux*, a beau enflammer une nouvelle caste à son service, dont le métier est le port des armes, il ne triomphe de rien ou de peu de chose. Les rois *dchainas* du Décan sont aussi peu guerriers que les rois bauddhas du nord de l'Inde. Ils sont plus scrupuleux encore en face du sang humain; car ils ne voudraient pas même tuer une mouche par excès de philanthropie, redoutant de frapper une âme humaine qui en eût revêtu le corps. On sait la passion des riches marchands de la secte des *Dchainas* pour les hôpitaux qu'ils fondent en faveur de toutes sortes d'animaux et même en faveur de toutes sortes d'insectes.

Nous avons vu fleurir les Shaivas du temps de Hiouen-thsang. Ils se ruent sur les Bauddhas avec une fureur qui trahit leur origine sauvage. Une nouvelle secte se forme néanmoins dans leurs rangs, une secte contemporaine de l'époque des *Dchainas*; je veux parler des *Laingas*, qui adoptent le phallus pour leur emblème. Rien de plus bizarre que la combinaison de leurs doctrines et que la pratique de leurs théories. On les croirait licencieux, ils ne le sont en aucune façon. C'est un compromis étrange entre la foi boud-

dhiste ou *quakeresse*, philanthropique et ultra-doucereuse des Djainas, et la rudesse, la grossièreté ou la licence des croyances du shivaïsme, tel qu'il se forme chez les montagnards du Décan.

L'ardeur guerrière que les Brâhmanes avaient excitée dans l'âme de leurs soldats, cette mine de naphte qu'ils avaient enflammée dans le cœur des Râdchapoutras trouva un plus noble emploi dans la lutte contre les Arabes que dans l'extermination de l'hérésie des Baoudhas. Toutes les guerres de religion sont horribles, et toutes les guerres qui ont la patrie pour principe sont sublimes. Du temps de l'invasion des Arabes, le sanscrit classique n'était plus décidément qu'une langue savante. C'est pourquoi le dernier grand barde de l'Inde guerrière, Thchand, qui accompagna son roi sur le champ de bataille, où il le vit glorieusement succomber sur des montagnes de cadavres; c'est pourquoi Thchand, dis-je, a composé son poëme dans un des dialectes populaires le plus curieux de l'Inde. Il s'est servi de la *bhâschâ* ou de l'idiome du pays de Mathoura, né sur le sol des Yâdava de l'antiquité. Il serait digne d'un homme aussi entendu que M. Pavie dans le langage de l'Inde du moyen âge, de nous introduire dans la connaissance de cette noble époque d'une ère posthume. Je ne la connais que par des passages d'une très-grande beauté, extraits dans le bel ouvrage que le colonel Tod a composé sur le Râdchasthan, où il fut longtemps l'envoyé de la Grande-Bretagne.

XV.

Du Brahmâ tel qu'il figure dans le bouddhisme du temps
de Hiouen-thsang.

On se demande ce qui avait survécu de tout un long passé séculairement éteint dans les mœurs et les croyances des Âryas et des Shôûdras du temps de Hiouen-thsang. Je veux tâcher de satisfaire à cette demande.

Les Brâhmanes avaient conservé intact le *Corpus* de la littérature védique. Il s'était formé dans leurs rangs une nouvelle phalange de grammairiens et de commentateurs, tous ennemis de la doctrine de Bouddha, légion sainte d'hommes d'école, qui gardaient le dépôt de l'arche sacrée. Parmi ces universitaires enragés, le nom de Shāṅkara Atchârya l'emporte sur tous les autres; car c'est lui qui donna le signal de la destruction du bouddhisme sur une grande échelle et qui le persécuta depuis les monts Himâlâya jusqu'aux extrémités du Décan. Le Vêda était du reste, depuis des siècles, une lettre morte, et les dieux du Vêda n'étaient plus connus que des Brâhmanes seuls. Ils le maintenaient comme une tradition domestique, et pour la partie rituelle et la liturgie. Au fait, ils n'adoraient plus depuis longtemps les dieux de l'époque védique. J'ai déjà montré comment tout cela avait été séculièrement remplacé, comment on y avait glissé un Brahmâ créateur, inconnu des hymnes du Vêda, un Brahmâ père des Brâhmanes, un Brahmâ formé de deux éléments védiques essentiellement hétérogènes. Tel fut le Brahmâ qui remplaça le Vrihaspati ou le Brahmanaspati, le grand-pontife des Angiras, qui s'accommoda d'un Tvashtar ou d'un Vîshvakarman, qui se fit démiourgos comme lui, et dont les livres liturgiques de la seconde ère védique ont donné le modèle dans leur Pradchâpati, leur seigneur des créatures. Il fut établi sur le type du Tvashtar, qui figure comme Savitar ou comme engendreur dans les hymnes du Vêda; du Tvashtar, qui est le Gandharva, qui constitue la splendeur du monde solaire et qui ordonne l'harmonie du monde stellaire, dieu *anté-ârya*, dieu qui a civilisé les Âryas dans la nuit des âges. C'est ce dieu que nous avons vu soumis par Indra et par Vischnou. Ils lui enlèvent Agnis et Soma, le feu de l'autel et la boisson de l'immortalité, et ils le remplacent dans l'adoration des peuples. Si les Brâhmanes le relèvent de sa déchéance, c'est donc par opposition à Indra et à Vischnou, aux dieux héroïques, aux dieux des Kchatriyas, hostiles à la caste brâhmanique. Indra et Vischnou sont des dieux sans éléments mys-

tiques et sacerdotaux, sans éléments philosophiques, sans principe de dialectique et de métaphysique. Ils possèdent, en revanche, des éléments éthiques et, par conséquent, juridiques et politiques. C'est dans ce dernier sens et pour les subordonner à leur Brahmâ que les Brâhmanes les ont exploités, qu'ils ont essayé de devenir par eux, autant que possible, les maîtres du gouvernement ainsi que de l'administration de la justice.

Voilà donc ces deux grands éléments dont se compose leur Brahmâ. L'élément ârya pur est celui du Brahmanâspati, du dieu du foyer des Âryas. C'est le Brahmâ domestique, le Grîhaspati, le père de famille, tel qu'il se manifeste dans le *Gârhapatyah*, le feu du foyer, et dans l'accompagnement des deux autres feux. L'élément *anté-ârya*, celui qui a civilisé les Âryas, leur a été apporté par les Céphènes; car Tvashtar est le père commun des deux familles ennemies, ancêtres de l'espèce humaine.

Les Bhrîgous, les adorateurs de Varouṇa, d'Asoura, d'Ormazd, lui ont toujours rendu hommage; mais les Angiras l'ont asservi et combattu jusqu'à ce que les Brâhmanes le relevassent de sa déchéance. Cependant on le tient dans l'abaissement chez les sectes de l'Inde. Quoiqu'elles soient Shoûdras d'origine, on les a positivement privées de ce Tvashtar sous son ancienne forme, et pour cause; car il fallait leur enlever leur grand dieu, le principe de leur force sociale, en les courbant sous une loi de servitude. On l'a remplacé pour eux par un Roudra védique, transformé en Shiva, et par un Vischnou védique, devenu un maître bienveillant, sous la figure d'un *Avatâra*. Puis on a rendu le Tvashtar aux Shoûdras, mais sous la forme d'un serf, de l'ouvrier qui travaille au profit des dieux Shiva et Vischnou. Le grand dieu, que les Brâhmanes ont scientifiqnement identifié à leur Brahmâ même, joue le rôle d'un *maçon* chez tous les Shaiwas et surtout chez tous les Vaischnâvas. C'est ainsi que le même dieu, qui est au fond le démiourgos des Brâhmanes, le grand architecte, l'ouvrier des mondes, se trouve placé à la

tête de la caste des Shouûdras comme l'architecte servile qui bâtit les cités célestes et les cités terrestres, les temples et les palais de Shiva et de Vischnou. Il est notoirement au service de Krischna, pour lequel il fonde la cité de Dyâarakâ, sur les ruines de l'antique Kousha-sthâlî des Céphènes, c'est-à-dire de la cité dont il fut naguère le maître.

Voici maintenant ce qui est arrivé à ce Brahmâ dans le système du Bouddha tel que Hiouen-thsang nous le révèle. Il est placé à la *droite* du Bouddha, dans la suprême ascension du Bouddha aux cieux, comme Indra est placé à sa *gauche*, chacun d'eux remplissant des services de courtisan et des fonctions de chambellan auprès de la personne du Bouddha. Brahmâ lui érige une pyramide ou un Stoûpa à droite, et Indra une pyramide ou un Stoûpa à gauche, pour renfermer les reliques mortelles du Bouddha. Il tient constamment une place centrale entre ses deux serviteurs, soit dans sa sépulture, soit dans son ascension. Il monte entre le Brahma-loka à droite et le Indraloka à gauche, avant d'entrer dans son *nirvâṇam*, avant de s'éclipser.

Ceci nous fait comprendre toute la politique du bouddhisme à l'égard de la vieille foi de la caste brâhmanique et à l'égard de la vieille foi de la caste des Kchatriyas. Il n'avait pas intérêt à les mépriser ni à les avilir. Il voulait les honorer et les respecter, mais il voulait les tenir dans une position subalterne. Il voulait se créer par là des prosélytes en foule dans les rangs des Brâhmanes aussi bien que dans ceux des Kchatriyas.

XVI.

De l'Indra tel qu'il figure dans le bouddhisme du temps de Hiouen-thsang.

La conduite toute spéciale du bouddhisme, tel que Hiouen-thsang nous le révèle, est bien plus curieuse encore dans ses rapports avec le dieu Indra, comme père des Kchatriyas, qu'en ses rapports avec le dieu Brahmâ, comme père des

Brâhmanes, car les Brâhmanes étaient les ennemis du bouddhisme en bloc et les Kchatriyas furent au nombre de ses plus anciens partisans. Aussi, voici ce qui arrive. Le Bouddha s'attribue sur plusieurs points les actes de l'Indra, qu'il transforme ou absorbe ainsi en sa personne. Il le pouvait d'autant plus aisément, qu'Indra était un dieu guerrier et non pas l'ouvrier des mondes. Il existe des hymnes du Véda, il est vrai, mais ils sont en très-petit nombre, où il usurpe sur le Tvashtar et sur Varouna; ce n'est là toutefois qu'une première tentative, et elle ne tire pas à conséquence. Les Kchatriyas l'adorent comme dieu des dieux, comme roi des cieux, le prototype du roi des rois, d'un empereur ârya terrestre. Il n'est pas plus le créateur du monde à leurs yeux que ne le fut le Zeus olympien pour les Hellènes, le Jupiter Capitolinus pour les Latins, le Wodan guerrier pour les Germains. Ces dieux de l'ère héroïque effacent un dieu antérieur et le plongent complètement dans l'ombre; c'est ce dieu-là qui est le véritable ouvrier des mondes.

L'Indra que le Bouddha absorbe est le *Shyénah*; c'est l'*Indra-faucon*; qui dérobe l'ambrosie au Gandharva, ou à Tvashtar. Associé à Agnis, il se nourrit de la victime et devient son propre pontife en mangeant la victime. Agnis figure en ceci comme *Kapotah*, comme *pigeon* ou comme la victime. Or le Bouddha abolit tout holocauste et le remplace par la *Charité*; il s'offre pour le *Kapotah* et devient la victime à sa place. Alors Agnis et Indra lui rendent hommage et s'effacent devant lui; l'holocauste des vieux temps est aboli en faveur de la charité de l'époque nouvelle.

L'autre Indra, celui qui n'est pas absorbé par le Bouddha, est l'empereur des cieux, le serviteur respectueux du Bouddha. Le Bouddha ne pouvait pas s'attribuer le caractère de cet empereur, comme il avait pu s'attribuer celui du faucon et du pigeon, ou celui du sacrificateur et de la victime.

XVII.

Du Shiva de l'époque de Hiouen-thsang.

Dieux populaires, dieux shoùdras, dieux aussi d'un certain nombre de familles kchatriyas et brâhmaniques, les dieux Roudra et Shiva étaient très-puissants à l'époque de la naissance du bouddhisme. Ils dominaient à Benarès ou à Kashi la grande université des Brâhmanes, où Shiva avait élu son domicile, et ils régnaient encore dans plusieurs portions de l'Inde himâlayenne, ainsi que dans les contrées de l'Occident. Les Râdchapoutras adoraient le *Mayoâra*, le fils du dieu, le paon guerrier, l'oiseau de la Héré de Samos, qui y figure comme une vraie Pârvati. Le dieu guerrier, l'Arès de l'Inde, reçoit ailleurs le coq ou le *koukkoutah* pour symbole. C'est absolument la même idée.

Partout où cela se peut, et par acte de conciliation, le Bouddha cherche à se maintenir en rapport d'amitié avec le Shiva et avec son fils le Mayoûra, et il n'est hostile que là où les Brâhmanes exploitent la secte shivaïte contre le bouddhisme en particulier.

Nous arrivons à cette foule de *Larves* et de *Lémures* qui se rencontrent dans le cortège du Shiva, comme Roudra et comme Kapâlabhrît, porteur d'un crâne. Le bouddhisme s'accommode parfaitement de ces *Bhoûtas* et de ces *Pishâtchas*, de ces fils de la nuit et de l'abîme, qui sont radicalement étrangers au culte des Pitarah ou des Mânes, culte complètement opposé à l'idée de l'émancipation bouddhiste, puisque c'était le culte des aïeux du peuple de l'ère védique, que les Brâhmanes prétendaient exclusivement continuer dans leurs familles. Partout où ils se rencontrent, dans le Vindhya et dans l'Himâlaya, au Décan, au Népal, au Tibet, ces *Larves*, ces *Lémures* sont les dieux des peuplades foulées. Ce sont les Génies de leurs ancêtres, ce sont les déshérités de leurs dieux. Le bouddhisme s'accommode, en général, de toutes les superstitions populaires.

C'est là évidemment un grand trait de ressemblance avec Épicure, qui croit aux spectres et aux fantômes, à toutes les visions de l'esprit, mais qui ne croit pas aux dieux et qui adore des hommes, c'est-à-dire des sages qui sont les ancêtres des épicuriens, et notamment Épicure et Démocrite en personne, l'antique Leucippe, etc. Non pas que les Bouddhistes, que les épicuriens, etc. y voient des *Immortels*; mais ils les considèrent comme des images, des réminiscences, des ombres, des apparitions, des idées, les évoquant dans la pensée seule et ne leur appliquant d'existence réelle que dans les fantaisies de l'esprit humain. C'est dans ce sens que les Bauddhas adoptent toutes les superstitions populaires comme les épicuriens, qu'ils croient à tous les contes de vieille femme. Il est vrai qu'ils leur enlèvent en même temps leur substance.

XVIII.

De. plusieurs travaux à entreprendre pour utiliser le voyage de Hiouen-thsang dans le sens des études sur l'antiquité indienne.

Je viens de débayer le terrain sur plusieurs points de l'antiquité indienne qui se rattachent à l'état du bouddhisme tel que Hiouen-thsang nous l'expose. Je compte entreprendre une suite de travaux indépendants sur ce sujet important, qui aboutiront au bouddhisme de Hiouen-thsang, comme ils y prendront leur point de départ. C'est le meilleur moyen de faire valoir le livre de M. Stanislas Julien que de l'accepter, en quelque sorte, comme le pied métrique pour prendre la mesure de quelques recherches historiques sur ce même pied; je ne les crois pas sans importance pour la juste appréciation du bouddhisme.

Je m'occuperai ainsi graduellement des antécédents des dieux Indra et Brahmâ, de ceux de Roudra, comme de toutes les formes du shivaïsme, et je terminerai mes recherches par un travail spécial sur le commerce des caravanes de la Sérieque, ainsi que sur le mouvement commercial de la vieille

Inde. On y discutera des formes de culte intéressantes pour l'histoire des mœurs de l'antiquité, et la question des fondations de temples qui se lient aux rapports du commerce.

C'est dans ce sens que je vais tracer une esquisse préalable des groupes de faits que j'aurai successivement à examiner.

XIX.

De l'Indra des Baudddhas comme d'un sujet d'études dans ses rapports avec le Bouddhisme.

Indra se présente d'abord, comme nous l'avons dit, sous la figure védique du *Shyena* ou du faucon, comme Agnis son associé, sous la figure non moins védique du *Kapota* ou du pigeon. Le *Shyena* est le type du sacrificateur et le *Kapota* est celui de la victime. Ils se présentent devant le roi *Shibi*, qui joue un rôle dans le Vêda comme roi sacrificateur, et ils le mettent à l'épreuve. *Shibi* veut sauver le pigeon de la poursuite du faucon; mais le faucon est destiné à s'alimenter de la chair du pigeon, et en lui enlevant sa proie, le roi lui fait un tort irréparable. Tel est le conte imaginé par les auteurs de la fable indienne, qui se trouve contenue dans le *Mahâbhârata* sous plusieurs formes. *Shibi* rachète l'animal en s'offrant lui-même en holocauste au dieu, qui se révèle alors comme tentateur, aussi bien qu'Agnis, son collègue. Il refuse naturellement cette offre. Le Bouddha s'attribue le rôle du roi dans le récit de Hiouen-thsang, de même qu'il s'attribue, en fait, le double rôle du faucon et du pigeon. Nous savons déjà dans quelle intention religieuse et sociale.

Rien de plus curieux que de suivre les transformations de la mythologie védique dans le cours des âges. A l'époque la plus reculée, le faucon et le pigeon étaient deux types, deux figures et probablement deux *hiéroglyphes*, passés dans les Mantras ou les hymnes des Âryas. Employés originellement dans le langage des Céphènes, communiqués aux Bhri-

gous par les Gandharvas, leurs maîtres, ils étaient descendus de ces fils et de ces disciples de Tvashtar aux fils et aux disciples d'un Vrihaspati ou d'un Brahmanaspati.

Vint ensuite un temps où ces types et ces figures n'existaient plus sous leur forme védique, où ils n'avaient plus cours que dans la tradition des Brâhmanes. Le faucon et le pigeon devinrent alors le sujet d'une légende qui se rapporte, du reste, à un roi de l'époque védique. (*Mahâbh.* vol. I, *Vana-parva*, lib. III; *Tîrtha-yâtrâ-parvaṇi Shyena-kapotîye*, adhy. 130, 131, p. 586, 587. — *Mahâbh.* vol. IV; *Anushâsana-parva*, lib. XIII; *Shyena-kapot-âkhyâne*, adhy. 32, p. 72, 73.)

Cette légende revêt une autre forme. Le roi est remplacé par le *Loubdhakah* ou le chasseur des bois (le *Labdakos*, l'homme du *désir*). D'abord il s'agissait de la tentation d'un roi, il s'agissait d'éprouver sa piété envers les dieux, la grandeur de son dévouement royal et pontifical. Ensuite il s'agit d'un chasseur qui appartient à la caste la plus méprisée des habitants des bois, et il s'agit de sa conversion, comment il renonce à son métier sauvage en pénétrant dans les flammes du sacrifice. (*Mahâbh.* vol. III; *Shânti-parva*, lib. XII; *Kapota-Lubdhaka-Samvâde*, adhy. 143-149, p. 558, 562.)

Enfin le Bouddha s'empare d'un sujet familier et l'interprète dans le sens de sa doctrine, revêtant, comme nous l'avons vu, le caractère du pontife et de la victime. Que de siècles, que de révolutions d'hommes écoulés entre la première et la dernière de ces rédactions !

Si je voulais plaisanter, je retrouverais une dernière métamorphose de la fable jusque dans celle des deux pigeons qui s'aimaient d'un amour si tendre chez le bon Lafontaine ; car c'est exactement l'élégie amoureuse du pigeon et de la colombe, telle qu'on la lit dans ce chapitre du *Mahâbhârata* où le Loubdhaka remplace le faucon, et où le pigeon va se dévouer pour sa femelle.

Le lieu de la légende est ensuite à considérer. Hiouen-thsang (p. 137) le place dans l'*Oudyâna* ou dans le royaume du *Jardin*, qui fait partie de l'Afghanistan oriental. Le Foe-

kue-ki (chap. ix, p. 64, 65) lui assigne à peu près la même localité dans le voisinage des Gândhârâh; c'est la Suastène des géographes de l'ère macédonienne.

Ce pays porte encore un autre nom, celui d'*Oushî-nara*, car il est habité par les *Oushi-narâh* ou par les hommes du désir. Shibi, leur roi, est connu sous le nom patronymique d'*Aushînarah*. *Oushanas*, ou celui qui désire, est un nom du pontife des Bhrîgous, qui joue un des plus grands rôles dans les hymnes du Vêda. Cet *Oushanas* correspond, littéralement de nom et mythiquement de fait, à un dieu germanique du nom de *Wunsch*, identique à un dieu scandinave du nom d'*Osk* ou *Oskr* (*Oscar*); dieu érotique, dieu du désir, sur lequel Grimm s'est savamment expliqué dans son Histoire de la mythologie allemande.

Les *Oushî-narâh* ou les hommes du désir forment le cortège de ce dieu et les *Oushî-narâni* ou les femmes du désir sont les compagnes d'une *Oushik*, qui est évidemment leur déesse. Ces dernières se reproduisent dans les *Wunschweiber* de la mythologie germanique et dans les *Oskmeyar* de la mythologie scandinave, sur lesquelles il est également utile de consulter l'ouvrage de Grimm.

Le peuple auquel appartiennent ce dieu érotique et cette déesse qui s'en rapproche par le nom et par l'esprit, ce peuple est de la race des Bhrîgous. Les *Siboi* des géographes de l'ère macédonienne sont les sujets du roi Shibi, comme il est anciennement écrit dans le style du Vêda, tandis qu'il s'appelle *Shivi* dans le *Mahâbhâratam*; chez Hiouen-thsang il est connu sous le nom de *Shivika*. Ce peuple s'est avancé dans le *Madhyadesha*, comme d'autres tribus de la vieille Arya brâhmanique des régions de l'Occident. (Voyez Lassen, *Ind. Alt.* vol. I, p. 559, note 1; p. 589, 590; vol. II, p. 168.)

XX.

Suite.

L'*Indra-serpent* dont parle Hiouen-thsang nous est tout à

fait inconnu. Nous connaissons bien un usurpateur du rang d'Indra, le roi védique Nahouscha, qui n'est, au fond, que l'homme même, car l'homme revêt plusieurs noms dans le Vêda, en joignant à ces noms le suffixe *sha*. Ainsi, nous avons Manou et Manou-sha, ou l'homme qui pense; Pourou et Pourou-sha, ou l'homme qui se multiplie; Nahou et Nahou-sha, ou l'homme vêtu d'un habit *cousu* (de *nah*, coudre, lier), ou également vêtu d'une cuirasse (*naddha*), l'homme captif d'un vêtement, lui qui allait originairement nu.

Dans les rangs opposés aux Âryas il y a (comme nous le verrons bientôt) l'homme brun, le Kapi ou le Kapisha, qui correspond à un Cercops ou à un Cécrops, ou à un Cyclops. De toutes ces figures de l'homme, il n'y en a qu'une seule qui veut se faire dieu, qui se fait proclamer roi du Ciel et de la Terre, selon la légende épique, qui détrône l'autre Indra et se fait nommer Indra à sa place, qui se fait porter sur les épaules des autres hommes et qui tombe enfin maudite sur la terre, sous la figure du serpent.

Il n'y a pas d'autre Indra qui me soit encore apparu sous la figure du serpent dans tout ce que j'ai rencontré dans les légendes épiques. Dans le Vêda, c'est Indra qui combat le serpent sur tout et avant tout.

Cependant les légendes indiennes distinguent entre les bons serpents (qui rappellent la figure des Séraphins), et les mauvais serpents, les ennemis des hommes (le Nahasch de l'Écriture). Il se peut qu'Indra ait été quelque part, mais cela doit être alors dans une fable très-subalterne, un de ces serpents-là. Quoi qu'il en soit de la bête, l'Indra-serpent de Hiouen-thsang est le pendant du Bouddha qui s'offre en aliment pour sauver la vie d'un autre sous la figure du roi Shivi. C'est ainsi, si nous devons croire ce que Hiouen-thsang nous rapporte de lui, qu'Indra se fait *serpent de terre* et *serpent d'eau*, et cela pour sauver les peuples de l'Oudyâna et du Gândhârâh précédemment cités. Offrant son corps de serpent en aliment, il les arrache à la *famine* qui les accablait, à la *peste* qui les dévorait, et à la *mort* qui les enlevait. Ici

nous tenons la clef de cette fable, et nous pouvons pénétrer le mystère qui nous en voilait le sens intime.

Dans le Vêda, Indra combat le serpent, le Ahi, qui est la cause de la *sécheresse* et, par suite, de la *famine*, de la *mala-*
die, de la *mort*. Ce serpent embrase l'atmosphère de *ses feux*, enveloppant la cime des montagnes et empêchant le nuage de crever, d'abreuver les troupeaux et de féconder les champs des Âryas. Il est en même temps le type d'une royauté et d'un sacerdoce des Céphènes, adorateurs de dieux-serpents, *Kâdraveyas* ou serpents eux-mêmes. Ce sont les Shouûdras, les *Kadrosiens* ou les *Gédrosiens*. Il protège ses propres sujets sur le territoire de l'*Ahi-thschatram*, c'est-à-dire sous le *para-*
sol du dragon, à l'ombre de sa puissance tutélaire, qui les garantit de la morsure du serpent dans les rages de la canicule. Mais il n'est pas si bien intentionné pour les Âryas, pour les ennemis de son peuple, qu'il mord et qu'il pique à plaisir.

En frappant ce serpent, en le précipitant des cieux, Indra ouvre de nouveau la source de l'abondance pour les Âryas. Le serpent mort tombe sur la terre d'abord, et roule ensuite dans les flots de l'Indus avec le cadavre de la déesse qui l'a mis au monde. La mère et le fils, *quittant* les régions célestes et terrestres, *nettoient* ainsi le ciel et la terre, *enlèvent* les péchés des dieux et des hommes, et les entraînent tous par les embouchures de l'Indus au sein de l'Océan. Or s'il y a un Indra-serpent quelque part dans la légende indienne, il est évident qu'il repose sur une identification légendaire du meurtrier et de la victime, du *dieu vengeur* qui frappe le serpent de terre, qui le lance du ciel sur la terre, et du *dieu purificateur* qui roule le serpent de l'eau, qui entraîne ses débris du côté de l'Océan. C'est ainsi que le serpent devient aussi *utile*, aussi *secourable* à l'Ârya par sa mort, qu'il lui avait été *funeste* durant sa vie.

Tel doit être le sens de cet Indra double serpent, l'un de terre et l'autre d'eau, de cet Indra qui nourrit volontairement les peuples affamés de l'Oudyâna et du Gândhârâh de sa

chair de serpent, et qui les arrache ainsi aux horreurs de la famine, de la peste, de la mort.

Ce miracle s'opère dans un *tírtha* ou un lieu sacré de pèlerinage, qui en revêt le titre de *Sarp-auschadhi*, de *serpent-médecine* ou de *serpent-remède*. Qui ne songerait aussitôt à Asklépios, le dieu de la médecine, dont le bâton sauveur est entouré d'un serpent, qui a pour emblème le serpent, sauveur de la maladie et de la mort?

Or voici les rapports qui se rencontrent dans la conception d'un dieu Asklépios et d'un dieu Indra, quoiqu'ils n'aient rien de commun dans l'apparence. C'est qu'Asklépios est le fils d'Apollon, c'est qu'Apollon tue la mère et le fils comme Indra tue la mère et le fils, c'est qu'Apollon frappe la Pythô et le Pythôn, le serpent et la femelle du serpent. Le mot *Poúta* correspond en sanscrit aux mots grecs *Pythô* et *Pythôn*. Ce mot offre un double sens. Il indique l'infection *putride*, la *puanteur*, qui en est la suite; il exprime le *péché*, dont le serpent est la figure au physique comme au moral. Il désigne également la *purification* et ce qui en est la suite, la *pureté*, comme si l'on disait l'*odeur de sainteté*, par contraste de l'autre odeur, la purification se prenant comme la pureté, et dans le sens physique et dans le sens moral; car le corps pur ou purifié est l'emblème de l'âme pure ou purifiée dans la liturgie sacrée de toutes les races âryas, comme de toutes les races indo-européennes.

Du reste, la racine *poú* se retrouve indistinctement dans les langues de tous ces peuples, et cela également dans le double sens que nous venons d'indiquer. Elle y forme des mots dont les uns doivent s'entendre dans le sens de la pureté, et les autres dans celui de l'impureté.

Asklépios, le dieu qui a le serpent sauveur pour symbole, le dieu qui est le fils du tueur du serpent de l'impureté, est donc, en quelque sorte, le serpent lui-même, à la façon d'Indra, tel que nous venons de l'expliquer. Indra est *Poúta-Kratou*, parce qu'il a rendu l'holocauste *pur*, en le dégageant des étreintes du serpent, et Apollon est *Pythios* à

l'autel de la Pythie, qui s'élève sur le fondement de la résidence de la *Pythô* ou de la mère du dragon que le dieu a mis à mort. Voilà comment Indra et Apollon peuvent être considérés, *indirectement* il est vrai, comme des dieux médecins, Indra à *Sarp-auschadhi*, comme Apollon au temple de Delphes.

Le lieu où Indra réside comme serpent d'eau s'appelle *Soûma* dans le récit de Hiouen-thsang; or, *Soûma* est, en sanscrit, une désignation de la *mer lactée*, en style védique de la *nuée* bienfaisante qui, en crevant, en foudroyant le serpent, imbibe la terre de torrents de lait et de miel, cette eau étant à la fois douce, fécondante et guérissante.

Le récit de Hiouen-thsang, qui se trouve aux pages 137 et 138, est également corroboré par le Foe-kue-ki, comme dans la légende du roi Shivi, qui, ainsi que nous l'avons dit, se présente dans les mêmes lieux.

XXI.

Suite.

Rien de plus curieux que le rapport du Bouddha et des dieux serpents ou des *Nâgas*. Les *Nâgas* expriment la mythologie populaire de la race brune ou de la race céphène qui en porte le nom. Ils sont les dieux des *laboureurs*, qui se regardent comme autochthones. De ce point de vue, ils rappellent les cultes latins et les cultes pélasgiques de la vieille Italie et de la vieille Grèce, domaines d'un peuple de cultivateurs de souche ârya ou indo-européenne, d'un peuple instruit, comme le furent les laboureurs âryas de la vieille Inde et de la vieille Bactriane, par une race brune qui a eu les prémices de la culture et de la civilisation d'une portion de l'Asie centrale dans les vieux âges du monde.

Il y eut un temps où les *maîtres*, qui étaient de la race des *Nâgas*, ont dû opprimer leurs *disciples*, qui étaient de la race des *Bhrīgous*, où ils ont dû faire peser sur eux un rude esclavage. Il y eut aussi un temps où les *Bhrīgous* seconèrent

leurs chaînes, les brisant sur la tête des Nâgas. C'était aux jours du Trita, comme l'appelle le Vêda, et du Traetôna, comme dit le Zendavesta, du Trita qui est devenu le Feridoûn de l'épopée persane.

Il y eût une troisième époque, celle de la conquête d'une nouvelle souche des Âryas, de la souche guerrière et héroïque qui usurpa sur les Bhrîgous, qui effaça la splendeur de leur Trita, parce que les Bhrîgous avaient adopté des portions de la foi des Gandharvas, des fils de Tvashtar, et que le Tvashtar était l'auteur du dragon. Les Bhrîgous avaient reconnu la divinité de Tvashtar sans la subordonner à Varouṇa, leur propre dieu. Il est vrai qu'ils ont attribué à Varouṇa la création du monde, mais dans un tout autre esprit que celui qui se manifeste dans le dieu Tvashtar comme auteur du monde. Le symbole de l'alliance entre Tvashtar et les Bhrîgous se rencontre dans l'union de la fille du Tvashtar et du pontife Vivasvat, et dans la naissance de Vaivasvata (Manou ou Yama), le père des Manouvidés ou des Vaivasvatides, qui furent le produit de cette union.

Je ne fais ici qu'effleurer ce sujet, en me proposant de le traiter ailleurs et à fond. C'est à MM. Roth et Kuhn qu'appartient l'honneur d'avoir pris l'initiative de ces études.

Indra, le dieu de la souche des Âryas conquérants, frappe donc le serpent; mais en frappant le serpent il commet aussi un meurtre *brâhmicide*; car le serpent est le fils du Tvashtar, et il est un pontife. Le Vêda et la poésie épique enseignent ce que les mythes d'Apollon et d'Héraclès enseignent en pareille matière. Il faut toujours *expier le sang versé* par une *servitude momentanée*, ce sang eût-il été celui du *méchant* ou de l'*impie*. Qui n'est pas frappé, à ce sujet, de la malédiction que Dieu fait peser sur les meurtriers de Caïn dans les récits de la Genèse, et sur l'application que Lamech veut en faire par rapport à lui-même? Or Caïn et Lamech sont eux-mêmes des méchants, des meurtriers. En les frappant on empiète sur les droits de Dieu, et quoique la loi du ta-

tion soit une loi du monde antique, il faut encore que celui qui se venge dans sa propre cause soit puni et soit purifié, le tout pour empêcher une extermination à l'infini.

Les Nâgas de la Sérique, du Belour, de l'Afghanistan, du Kashmir, du pays de Taxila, de l'Ahi-thschatram, ou de l'Ahi-kschetra dans le Madhyadesha, etc. sont les débris d'une race de Shoûdras anciennement souveraine et qui ont conservé une partie de leur indépendance en passant sous le sceptre des Âryas mêmes. Ils étaient fort vivaces du temps du Bouddha, comme ils étaient fort vivaces du temps des Macédoniens : c'est ce que l'on peut voir par le témoignage des géographes de l'antiquité classique, qui nous racontent leur culte et leur adoration dans le pays de Taxila, dans le Kashmir, etc. Le Bouddha est avec eux en des termes fort singuliers, et sur lesquels j'aurai l'occasion de m'expliquer dans la suite des travaux indiqués. Il les combat et ils finissent presque généralement par lui rendre hommage. Il est d'ailleurs bon prince à l'égard des Nâgas et de leurs dieux; en général, ce n'est pas contre les sectes populaires que les Baudddhas déchargent leur courroux, même quand elles leur sont hostiles. Toute leur colère tombe sur les Brâhmanes, qui sont leurs ennemis jurés, leurs adversaires par excellence.

XXII.

Suite.

Nous sommes toujours encore sur le terrain de l'antique Suastène et de la région des Gândhârâh; car le Bouddha nous y apparaît une autre fois encore et toujours sous le point de vue du saint qui s'offre en holocauste pour abolir l'holocauste et le remplacer par la pratique de la charité.

Nous voulons parler du *Kchânti Rîschi*, du récit de Hiouen-thsang (p. 133), c'est-à-dire du saint qui souffre tout, qui endure tout, qui est un modèle de résignation et de patience. Il est le *Jin-jo-sien* des Chinois, comme M. Stanislas Julien

nous l'apprend, c'est-à-dire celui qui *supporte la honte*. Pour quoi supporte-t-il ainsi tout affront de la part des hommes ? Parce qu'il offre son corps au *Kali rādschā*, c'est-à-dire au *roi du siècle*, au roi du quatrième âge du monde, au roi de l'âge actif, qui est l'âge de la perversité. De même que le roi Shivi coupe ses membres pour nourrir le faucon et sauver la colombe, de même que Indra, serpent de terre et serpent d'eau, coupe ses membres pour alimenter le peuple, qui meurt de faim, Bouddha, en revêtant la figure de Kchānti Rīschī, coupe ses membres et les offre à ce roi affamé, évidemment pour triompher du siècle et pour en changer le caractère.

XXIII.

Suite.

Nous voyons Indra qui figure dans un hymne du Vēda comme allié du *Kapi*, du Cercopie, du *singe* son vieil ennemi, avec lequel il contracte une alliance. Elle s'établit sous la forme d'une adoption. Or un des noms d'Indra est celui d'Ardjouna, et celui-ci est également son fils. Il doit être un fils d'adoption et le *Kapi* même, car Ardjouna est *Kapi-dhavadcha*, c'est-à-dire qu'il a le singe pour bannière, pour symbole, pour emblème.

Le *Kapi* est le dieu de plusieurs régions de l'Inde et de l'Afghanistan, en même temps qu'il est l'autochthone de ces lieux, qu'il est l'homme *brun* par excellence. Il réside dans le *Kapi-tha* qui se trouve dans le voisinage d'*Ahi-Kchetra* (ailleurs et plus anciennement *Ahi-thchatram*), ou dans la région placée sous le parasol, c'est-à-dire sous la tutelle du dragon (p. 237-239). *Kapi-tha* est pour *Kapi-stha* (*Sanskrit Wörterbuch*, vol. II, p. 64, h. v.) et identique à *Kapi-schthalāh*, à la région des *Kapischthalāh*, dont parle Pāṇini (VIII, 3, 91 ; II, 4, 69) et qu'il cite comme *Bhraschta-Kāpitchalāh* ou *Kāpischthalāh*, c'est-à-dire comme *déchus* de leur rang et de leur autorité, comme *viciés*, *dépravés*, comme ayant perdu leurs dieux, le séjour des dieux, toute chose que ce

mot *bhraschta* implique. Ils sont connus d'Arrien (*Indic.* IV, 8) sous le nom de *Kambi-stholoi*.

Nous nous trouvons ici en face d'une branche importante de cette grande race des Céphènes ou des Éthiopiens orientaux, qui se rattache évidemment aux Céphènes de la région de Kapisha et de la cité de ce nom que Cÿrus détruisit dans la contrée de Kapishayana ou de la Capisène. Elle refleurit plus tard, du temps de Hiouen-thsang, qui est plein de sa gloire; mais elle ne fut plus qu'un souvenir du temps d'Albirouni, comme nous le savons par le docte travail de M. Reinaud sur cette matière.

Il s'agit du Kaboul des modernes, de la cité et du pays des *Kabolitæ* de Ptolémée, de la patrie d'un *Kapi*, d'un *Kapi-lah*, d'un *Kapi-shah* mythique, qui fut un *Kerkops*, un *Képheus*, un primordial Céphène, qui fut de la race de ces Éthiopiens de l'Orient, du premier peuple de culture d'un monde antique, d'un monde anté-ârya, d'un monde anté-sémitique. Ce que les *Kapis*, les hommes bruns, typiquement les *singes* (indigènes du Lamgham et de la Suastène, comme du pays des Gândhârâh) furent pour les Gédrosiens, les Couthites, les Céphènes, les Éthiopiens de l'Orient, c'est-à-dire un peuple des bois, devenu plus tard un peuple laboureur, les *Maroutah* le furent pour les Âryas, les Maroutah, fils de Roudra, le dieu des bois; de là l'assimilation légendaire du Kapi et du Marout dans le Râmâyana, quoique le Kapi soit le père des Shouâdras, tandis que le Marout est le père des Âryas.

Il n'y a pas de *singes* dans tout le Tibet, ni dans le petit Tibet ou le Baltistan, ni dans le moyen Tibet ou le Lahdak, ni dans le grand Tibet ou le pays de Lassa, pas davantage dans la région des Sifans et aux extrémités de la mer du Kōkonor, contrées où s'étendit la race tibétaine dès la nuit la plus reculée des âges. Or tous ces peuples se disent descendre, et cela sans exception, depuis le Balti jusqu'au Sifan, se disent descendre d'un dieu ou d'un demi-dieu qui eut la figure d'un Cercops, d'un singe; preuve, selon moi :

faillible de la grande influence que le Kapi mythique, que le Kapi originel du Kapisha exerça, dans la nuit des âges, sur ces barbares, qu'il exploita en les pliant sous sa domination; mais sur lesquels il exerça une influence civilisatrice telle qu'ils pouvaient la recevoir ces fils perdus d'un père céleste.

Les rapports du Bouddha et du singe se dessinent ainsi sur un vaste territoire, et demandent une étude spéciale sur le singe typique et hiéroglyphique, auquel nous espérons avoir le loisir de consacrer un mémoire.

XXIV.

Suite.

Nous arrivons à l'Indra, secourable au Bouddha sous la figure d'un *gros rat blanc*, type sous lequel Hiouen-thsang nous le révèle dans une très-curieuse légende.

Ce rat nous est inconnu dans les légendes d'Indra, quoiqu'il soit très-connu dans les légendes de Skanda ou Soubrahmanya, qui est le Arès des Brâhmanes et que ceux-ci opposent, comme nous l'avons vu, à l'Indra des Kchatriyas, à leur dieu de la guerre dans le grand conflit des Kchatriyas et des Brâhmanes. Voyons cependant si nous ne trouverions pas le fil qui rattache le véritable Indra à ce rat sauveur. Toutefois, j'avertis d'avance que ce fil est d'une ténuité extrême, et qu'il faut, pour le découvrir, s'enfoncer dans la recherche mythique des effets et des causes.

Le rat s'appelle *Ākhou* comme animal mineur et fossoyeur, c'est-à-dire dans ses rapports avec un monde souterrain. Indra est invoqué comme *Ākhaṇḍala* dans le Vêda (*Sâma*, *outtara prap.* I, ardhâ 2, § 5, shl. 2; *Rîg.* VIII, 17, 12; *Nirukta*, III, 10, éd. Roth.) « On t'invoque, oh *Ākhaṇḍala*! » *Ākhaṇḍala prahûyase*, est-il dit dans les passages cités. Indra fait sauter la *nuée* comme il fait sauter la *montagne*, et toujours dans le but de faire jaillir l'eau, soit de la nuée, soit de dessous terre.

Il existe une importante légende sur un roi *Koushika*, c'est-à-dire sur un roi mythique qui appartient à l'ethnos de ce nom et qui devient un Vasou, lorsque Indra se fait son allié, qu'il lui prête son char, d'où il tire le surnom d'*Ouparitchari*, du roi qui se promène dans les airs. Il est le sujet de quelques légendes très-importantes du Mahâbhâratam, citées par Lassen dans son grand ouvrage.

Ce roi est un roi fossoyeur et canalisateur, et voilà comment il arrive à cet emploi de ses forces.

Il est d'abord précipité des cieux par la malédiction des Rîschis et il tombe au fond d'une caverne, dont il sort comme un vrai *Âkhandala* par le concours d'Indra son protecteur, perçant le mont pour opérer la canalisation d'une partie du Doab de la Yamounâ. Le vrai fond de cette légende ne m'occupe pas ici, je ne fais que prendre note d'une de ses circonstances.

Il y a en tout ceci, en dehors de ce qui concerne la canalisation et, par suite, la culture du sol, un antique rapport du dieu rat et du monde chthonien des *laboureurs* de l'antiquité céphène et, par contre-coup, d'une partie de la plus vieille race des *laboureurs* âryas et indo-européens, nous allons en dire quelques mots.

Or il faut savoir, pour l'entente de cet ensemble de choses, que les Bhrîgous morts remontent aux cieux dans le monde des pères ou des ancêtres de leur race, dans le monde d'un Yama céleste, qui reçoit dans sa demeure les descendants des Vaivasvatides. Roth en a suffisamment et très-brillamment traité. D'autres Âryas, une portion des *laboureurs* nommément, ont leur paradis sous terre, comme les *Nâgas*, dans la région d'un Ploutos ou d'un Ploutôn, dans la demeure des richesses souterraines. Ainsi dans les religions des Pélasges et des Latins, ainsi dans le culte d'Éleusis. C'est la demeure d'un Yama comme roi des morts dans un monde chthonien ou souterrain, par contraste d'un Yama comme roi des pères dans un monde céleste. La tradition bactro-persane traite ce Yimâ du monde chthonien (car elle donne

Le nom de Yimâ au Yama des Brâhmanes), elle le traite, dis-je, de *déchu*, par opposition avec le *Khsaëtha* ou le Yimâ *lumineux*. C'est le roi de l'*ombre*, comme l'autre est le roi de la *lumière*. Il est pour ainsi dire un Adam qui est devenu, comme laboureur, le sujet de la mort, comme l'Adam qui cultivait le jardin avait été le roi de la vie terrestre.

Nous voyons le rat jouer un rôle très-actif dans le culte des Mânes ou des Lares chez les Pélasges de la Grèce et de l'Asie Mineure, ainsi que chez les laboureurs de la plus ancienne Italie latine. L'Âdikaṇḍa du Mahâbhârataṁ, ce livre curieux qui renferme toutes les légendes du culte des Nâgas de la vieille Inde, contient aussi, dans la portion dont M. Pavie a donné une excellente traduction, l'histoire de deux, époux du nom de *Dcharat-kârôu*, c'est-à-dire l'histoire du *vieux* et de la *vieille*, du *Graikos* et de la *Graix* (*Graia*), car c'est le même mot. Le Dschâratkârôu était le *nomade* par excellence, ou le *Yâyâ-varâh*, le meilleur des nomades. Il ne pouvait s'arrêter nulle part, il ne pouvait fonder nulle part une maison ni un établissement.

Errant ainsi à travers le monde, il arriva un jour dans la demeure du Couchant. Il y entra dans une caverne, où il vit les *Yâyâ-varâh*, les nomades ses ancêtres, ayant tous la tête en bas, descendant du ciel, prêts à tomber dans l'abîme, et empêchés d'y tomber par une corde fragile dont un gros rat, habitant de la caverne, rongea le bout. Ses ancêtres l'instruisirent du sujet de leur effroi. Ils allaient descendre du ciel de leurs aïeux, ils allaient se précipiter dans l'Hadès, parce que leur descendant courait le monde, ne voulant se fixer dans aucun lieu, ne voulant pas se marier, ne voulant pas fonder de famille; une fois marié et établi, il offrirait des holocaustes, il sacrifierait aux mânes de ses aïeux et il les rétablirait ainsi dans leur céleste demeure.

Dscharatkârôu épouse la femme de son nom, qui appartenait à la race des Nâgas ou des serpents. Il devint donc laboureur et cessa d'être nomade. Ils eurent pour fils *Âstîkah*, le pontife des serpents, de la race chthonienne, et qui les

sauva de la destruction. Nous sommes ici en face de la légende patronymique du pays des *Graikoi* et des *Illyriens*. Le vieux Kadmos et la vieille Harmonia (le Graikos et la Graix) quittent les régions de l'Orient et arrivent dans les contrées du Couchant. Ils se transforment en serpents, en habitants des régions chthoniennes, après avoir engendré un fils, *Illyrios*, qui rachète le peuple illyrien des serpents, les *Enchéléens*, qui les sauve de la destruction dont les menaçaient leurs ennemis, et qui gouverne ainsi leur empire. (*Apollodor.* lib. III, cap. v, § 4.)

Le rat est donc un animal chthonien, une hiéroglyphe de la même nature que le serpent. Voici comment il figure dans la légende du Bouddha racontée par Hiouen-thsang, et la circonstance dans laquelle Indra revêtit cette figure.

Le Bouddha était au début de sa carrière, il lui importait donc de ne pas souiller sa robe virginale. Or c'est ce que prétendait faire une méchante femme, une Brâhmanâ, disciple fanatique des Brâhmanes, ennemis du Bouddha. Elle ne rougissait pas d'avouer sa honte, et pour confondre le Bouddha, elle se disait enceinte de ses œuvres. S'étant placée une écuelle sur le ventre, elle se présenta devant l'assemblée de ses auditeurs pour ébranler leur foi. Des doutes s'élevant ainsi partout autour de la personne du Bouddha, Indra vint à son secours et prit la figure du rat; il coupa de ses dents le cordon qui retenait l'écuelle. La terre trembla, s'entr'ouvrit, et la femme coupable fut précipitée dans l'*Avîtschi*, le plus bas des enfers, où tout mouvement s'arrête, où il n'y a plus de vagues, où il n'y a plus d'onde de l'existence qui rebondisse et donne signe de vie. (P. 303.)

Indra, sous la figure du rat, est au véritable Indra ce qu'Apollon *Smintheus*, ou Apollon sous la figure du rat, est au véritable Apollon. Le vrai Apollon n'est pas plus un *Smintheus* que le vrai Indra n'est un *Ákhou*; on ne les a rattachés qu'indirectement et sous de certains rapports au symbole d'un dieu qui appartient au monde inférieur, qui *ronge le fil de la vie*, parce que l'archer Apollon frappe et blesse ses en-

nemis comme l'archer Indra, et qu'il les précipite du faite de leur grandeur. On le voit, ils se rapportent au type du rat comme ils se rapportent au type du serpent. C'est ainsi que nous avons appris à connaître les deux divinités dont il s'agit dans leur rapport avec un Asklépios, ou un serpent médecin, un serpent sauveur qui guérit de la morsure du serpent destructeur.

Le dieu rat *réel* est le dieu des Shouûdras, en leur qualité d'un peuple de mineurs de la montagne et d'agriculteurs des vallées et de la plaine. Nous le rencontrons dans la Sérique des anciens, au pays de Khoten et dans les déserts qui se trouvent dans le voisinage de l'oasis de Khoten. C'est ainsi qu'on lit une légende sur les rats secourables, qui rongent durant la nuit les armes et les cuirasses de l'armée ennemie et sauvent le peuple laboureur qui les adore, légende rapportée au long dans l'Histoire de la ville de Khoten, publiée par M. Abel-Rémusat (p. 47-50). C'est ce qui se lit littéralement encore chez Hérodote (liv. II, ch. cxli), à propos du roi pontife Sethon, qui est l'adorateur de Phtha. Ce dieu, qui a pour symbole le rat, est le vrai sauveur de Sethon et du menu peuple des ouvriers et des laboureurs, préservés de la fureur du roi d'Assyrie par le rat qui ronge les cuirs et les cordes des armures et des arcs de l'armée ennemie. Pareille chose est dite du dieu Smintheus, dans l'Asie Mineure, lorsque Teukros y débarqua avec son armée. (Strabon, XIII, ch. 1; Serv. *Comment. ad Æn.* lib. I, v. 38; lib. III, v. 104, etc.) Je crois le type du rat amené de la Sérique et des régions de l'Asie centrale; c'est le pays de leur rassemblement, le pays d'où ils émigrent par troupes en parcourant des espaces immenses. Ils causent de grands dommages, sont redoutés et pour cela invoqués par les laboureurs comme agents des divinités chthoniennes, afin d'écarter leur courroux. C'est évidemment un des plus vieux types, que je compte examiner plus à fond dans la suite de mes recherches.

Le Bouddha venait d'échapper ainsi au plus grand des

dangers par le secours du rat. Il allait se rendre à Shra-vasti pour y prêcher, pour la première fois, dans le jardin *Anâtha-piṇḍikah*, quand les Brâhmanes lui tendirent des embûches pour détruire sa réputation naissante.

XXV.

Suite.

Indra figure, dans le Vêda, comme oiseau Kapindchala, et c'est encore là un vieux type que la légende bouddhiste a accaparé à sa manière.

Les *Brâhmaṇas*, qui font partie du Vêda, traitent au long, et à plusieurs reprises, l'histoire du meurtre commis par Indra sur le fils du Tvashtar, sur le Ahi dahaka, sous la figure de Vishvaroupa, du serpent à trois têtes. C'est une légende très-curieuse, très à part, car c'est une forme toute particulière donnée au combat d'Indra, du bienfaiteur des Âryas en sa qualité de destructeur du serpent, qu'il détrôna de son empire des trois mondes. On se demande aussitôt : d'où vient-il que le dieu hostile à tous les Âryas sans exception, que ce dieu combattu par Trita ou Taitana (*Thraetôna* ou Feridoun) du temps des Bhrîgous, combattu par Indra du temps des Angiras, soit revêtu tout à coup dans le Vêda même, du moins en quelques hymnes, d'un caractère particulièrement sacré ou sacerdotal ?

Nous avons observé déjà que le Tvashtar, le père du serpent, est aussi le dieu qui a instruit les Bhrîgous ; nous avons dit de plus qu'il y avait des Âryas laboureurs et autres, qui avaient embrassé le culte des divinités chthoniennes, tout en les modifiant, tout en les accommodant au génie de leur race ; nous avons ajouté que Indra, le dieu des Angiras, combattait ces Âryas en combattant en même temps le serpent. De là le brâhmicide attribué à Indra ; de là la nécessité pour lui de se purifier du meurtre, son servage temporaire, sa dégradation momentanée. L'épopée en prend acte pour lui

substituer un nouvel Indra, ce Nahouschah dont nous avons précédemment parlé et qui, précipité à son tour des cieux, rampe sur la terre comme serpent, tandis que le vrai Indra, suffisamment purifié, réoccupe à son tour le trône céleste.

Ce n'est pas le moment de poursuivre les traits de cette légende dans le Véda et dans l'épopée indienne, d'en indiquer les phases et les transformations. Nous nous arrêtons sur ce point unique où le *Kapindchala* joue un rôle.

Dans le Véda, Indra asservit le Tvashtar; Zeus asservit de même Héphestos et le force à forger les fers dont Prométhée est enlacé; Prométhée, qui n'est qu'Héphestos sous une autre forme; Prométhée, déchu comme homme, tandis que Héphestos est déchu comme dieu. C'est ainsi qu'Indra, qui a combattu le Tvashtar, le force à forger la foudre dont le dragon est frappé. Or ce dragon est le fils du Tvashtar dans la légende védique comme dans la légende bactrienne, car le fils du Tvashtar est l'Ahi dahaka (l'Azidahak, le Zohak, l'Astyage ou l'Azdehak) aux trois corps. Dans la légende épique, Indra oblige un Takchaka, un pontife des bois, un charpentier porteur de la hache, un sectateur du Tvashtar à abattre d'un coup de la hache sacrée les trois têtes du fils de Tvashtar, déjà frappé par la foudre d'Indra. Trois espèces d'oiseaux sortent de ces trois têtes, trois espèces de perdrix, et de ce nombre sont les Kapindchalâh. Ces oiseaux sont les âmes ailées qui s'élancent immortelles du corps de la victime mortelle.

J'ai montré ailleurs (dans mon travail sur les légendes brâhmaniques qui a paru dans le Journal asiatique de 1856) que les principaux traits de cette légende se rencontrent dans la Grèce et l'Asie Mineure sous diverses formes; que le Takchaka de l'épopée indienne et le Tvashtar du Véda y paraissent dans les caractères du roi Térée et du charpentier Polytechnos, etc. et que les oiseaux s'y retrouvent également, à part les variantes nombreuses, telles qu'elles sont propres à tous les sujets mythiques sans exception. Je m'y réfère, sauf à revenir au fond du sujet sous une autre forme.

Selon le récit de Hiouen-thsang (p. 335-337), c'est le Bouddha qui revêt le caractère d'Indra-Kapindchala dans la cité de Koushi-nagara. Il y figure comme *Kapindchala-râdshah*, ou comme roi des perdreaux de l'espèce des francolins. Voici à quelle occasion.

Agni, le dieu du feu, dévorait des forêts entières, et menaçait l'univers d'une conflagration générale. Un perdreau de l'espèce des francolins (c'est ici le Bouddha) but l'eau d'un torrent à pleines gorgées et s'y humecta les ailes, pour éteindre le feu avec l'eau renfermée dans son bec et avec les battements de ses ailes. Indra fut charmé de cette œuvre généreuse, quoique impuissante, et joignant ses deux mains en creux, les remplit à tel point qu'il éteignit la flamme. C'est encore ici une morale toute nouvelle tirée d'une légende antique, c'est encore ici la métamorphose d'un mythe dans une fable populaire; car ce que le francolin tente de faire ici, Garouða l'accomplit sous une autre forme et dans un autre esprit, et cela dans une légende que nous lisons dans l'*Âdiparva* du Mahâbhâratam, très-curieuse collection d'une foule d'antiques légendes.

Garouða s'est chargé d'enlever l'ambrosie au ciel d'Indra, comme Indra l'avait enlevée, précédemment, au ciel de Tvashtar ou du Gandharva. Jadis les *Gandharvâh*, les archers et les fils du Tvashtar gardaient l'ambrosie et cherchaient à empêcher le Shyenah de s'en emparer; les *Devâh*, les soldats d'Indra, du Devâh des Devâh gardent maintenant l'ambrosie à leur tour, afin d'empêcher le Garouða ou l'aigle de s'en emparer. Pourquoi cette ardeur de l'aigle à dépouiller le faucon? C'est que l'aigle, type de Vischnou, et tombé avec sa mère dans la servitude des serpents, avait obtenu des serpents la promesse de sa délivrance, ainsi que la liberté de sa mère, s'il allait leur procurer l'ambrosie.

Mais Indra est aux aguets; le dieu du feu allume autour de la coupe du nectar un vaste incendie, pour qu'il ne soit pas possible à l'aigle de s'en approcher. Celui-ci dessèche les eaux, en buvant un grand nombre de rivières, et en éteignant

les forces d'Agnis; il pénètre, sous une moindre forme, dans le lieu où l'ambrosie restait sous la garde de deux dragons célestes. Les ayant aveuglés par la poussière qu'il ramasse par le vent de ses ailes, il dérobe la coupe et prend la fuite avec l'ambrosie. Indrale poursuit de sa foudre, mais ce fut en vain; car s'il parvenait à frapper, une des ailes du voleur, il en renaissait une nouvelle qui prenait aussitôt la figure d'un nouveau Garouḍa.

On le voit, c'est absolument le mythe de ces deux colombes qui vont chercher (voler) l'ambrosie aux sources de l'Océan pour l'apporter à Zeus, qui s'en nourrit; mais des deux colombes qui sont en route, l'une périt toujours, parce que son aile est brisée dans le passage des Planctes; une nouvelle colombe est aussitôt créée pour remplacer l'autre.

Sans nous occuper ici de la lutte d'Indra et de Garouḍa, ou de leur accord final, j'insiste sur l'analogie de la légende du Garouḍa et du Kapindchala qui éteignent également un incendie de la même manière et dans le même but; mais le sens mythique est absolument perdu dans le récit de Hiouen-thsang et la fable des Bouddhas; il a été remplacé par un sens tout nouveau. Bouddha se fait petit oiseau pour enseigner la grandeur du faible, qui apporte son contingent en faveur de la cause de l'espèce humaine, du faible, qu'il ne faut pas apprécier à la valeur de sa force physique, mais qu'il faut estimer à la grandeur de sa force morale.

La légende de Garouḍa se lit, du reste, dans le 32 et le 33 adhyâyah de l'*Āstika Parva*, *Sauparṇa*, p. 54, 55.

XXVI.

Suite.

Il existe d'autres rapports encore entre l'Indra et le Bouddha qu'il ne sera possible de bien classer et de bien déterminer que par les progrès de nos connaissances sur l'immense champ de la mythologie indienne. C'est ainsi que nous rencontrons Indra, dans le Magadha (p. 472), sous une forme tout à

fait inattendue, dans le costume d'un *serf*, sous la figure d'un *moissonneur*. Ces prétendus *déguisements* des dieux, expédients des mythographes compilateurs, comme Apollodore, comme les auteurs de Pourânas, etc. ne sont rien moins que des déguisements dans leur réalité même. Un dieu qui paraît sous le costume du *serf* est le dieu qui *expie* le meurtre, tel qu'Apollon dans plus d'une légende, tel qu'Héraclès dans plusieurs autres, et tel qu'Odin, qui se manifeste, comme Indra, dans la qualité d'un *faucheur*. Portant une botte d'herbe sur l'épaule, il la remet au Bouddha, qui l'en avait prié, ce qui revient à dire que le Bouddha s'était chargé, ici encore, de la tâche humble et abaissée qu'Indra avait été obligé d'accepter. Il est très-évident que les Bauddhas n'ont pas connu le sens du mythe; ils n'y ont vu que le fait d'une *humilité* extrême, comme ils ont vu, dans des mythes analogues, des faits de *charité*, ou encore des applications *morales*. C'est que les Bauddhas sont à l'autre extrémité du pôle de l'antiquité mythique, dont ils ignorent absolument l'esprit, radicalement éteint du reste durant l'ère du Bouddha, environ six siècles avant l'ère chrétienne.

Odin est *malfaiteur* ou *Böl-verkr* sous le costume du *faucheur*; et pourquoi est-il malfaiteur? C'est qu'il lui est arrivé ce qui est arrivé à Jason dans *Aia Colchis*, à Kadmos dans le champ de Thèbes. Chacun sait que ces deux héros y avaient semé les dents du dragon, les dents de la discorde, à part les variations des deux mythes. Chacun sait qu'il était sorti de ce blé, issu dans le champ d'Arès, du dieu de la guerre, une moisson de *Spartoi*, de gens *semés* avec les dents du dragon, qui reviennent fréquemment dans les brâhmanas du Vêda, où ils paraissent comme les dieux anciens, les Asourâh, les dieux des Bhrîgous, et comme les dieux nouveaux, les Devâh, les dieux des Angiras, qui se *combattent*, *sparddhanta*, de *sprîdh*, *spardh*, « combattre. » Ces *Spartoi*-là sont les *Sprîdhah* ou *Sparddhah* des hymnes du Vêda, le vrai prototype des Spartiates. Or ce sont des *Spartoi*, des *faucheurs* de ce genre qu'Odin avait enflammés les uns contre

les autres ; ils s'étaient mutuellement détruits. Odin fut obligé de servir leur maître à son tour, de devenir faucheur à son tour, et de faire leur ouvrage durant tout le temps de son abaissement, de son expiation, de sa captivité. Voici comment il se dégagea de ses fers. Il glissa comme serpent dans un trou où le maître tenait cachée la boisson inspiratrice, le nectar, l'ambroisie, et, après l'avoir bue sous la forme du serpent dans le monde chthonien, il s'envola vers l'empyrée sous la figure de l'aigle. Il fut poursuivi, dans sa fuite, comme le faucon ravisseur de la même boisson, comme l'aigle ou le Garouça, comme la colombe, auxquels j'ai déjà fait allusion.

Cette légende d'Odin se lit dans *Bragaraedur*, 58 (*Edda Snorra Sturlusonar*, vol. I, Havniæ, 1848, p. 219-225). Il a dû y avoir un rapport originel entre Indra comme moissonneur et Indra comme Shyena, ou Vischnou comme Garouça. Ils volent l'ambroisie de la manière indiquée, et se rendent coupables d'un meurtre, absolument comme Apollon, comme Kadmos, comme Héracles, après avoir tué le dragon, le symbole d'un pontife autochtone ; ce qui les oblige à se cacher, à servir sous une humble condition. *Disjecta membra* d'un curieux système de mythologie primitive, bien commun de toutes les races âryas et indo-européennes, et qui appartient à l'Asie centrale, leur patrie commune. Nous en voyons expirer, en quelque sorte, le dernier souffle sur les lèvres d'un bouddhisme bégayant, vieillard d'un monde païen très-avancé, et qui retombe, sans en avoir la conscience, dans une sorte d'enfance, où il reprend le langage de quelques mythes sous la forme de paraboles.

XXVII.

Suite.

Voici une nouvelle légende où le Bouddha se rencontre encore avec Indra d'une façon toute spéciale (p. 478), et dans la même localité du Magadha. Elle nous montre le

Bouddha, qui est tour à tour dans le *sec* et dans l'*humide*. Il a besoin d'un *bain*, et Indra crée obligeamment un lac pour lui procurer ce bain. Il s'agit de l'Indra du Vêda, du pendant d'un Zeus *Nephel-âgereta*, d'un Zeus qui rassemble les nuages, qui fait pleuvoir, forme des lacs et grossit des rivières comme Indra. C'est le Zeus *Ombrios*, le Zeus *Hyëtios*; c'est le dieu du *Nabhas*, de l'*Abhram* (l'*Ombrios*); c'est, comme je l'ai dit, le tueur du serpent, l'Indra du Vêda. Il ouvre la nuée comme un entonnoir; il crève, comme Héraclès, le *tonneau* du Gandharva ou du Kentaure; il grise la terre des torrents d'une pluie fécondante.

Il y a un rapport intime entre le Bouddha qui a besoin d'un bain, et pour lequel Indra crée un lac, entre ce Bouddha qui fait, au fond, comme Indra, et le Bouddha qui sort du bain, et auquel Indra rend les vêtements, qu'il a eu la bonté d'étendre sur les arbres et les rochers pour les faire sécher au soleil. Quand l'orage est fini, quand Indra a mis une fin à la domination du démon de la sécheresse qui tourmentait les Âryas, le dieu fait resplendir de nouveau le soleil, il fait sécher les vêtements du ciel et de la terre; car, dans le langage sacré des hymnes, le ciel et la terre (*rodasi*, ceux qui pleurent ensemble, qui gémissent et se lamentent ensemble), reçoivent le nom de *shitschau*, de vêtements, du manteau céleste et de la robe terrestre, conjointement mouillés et aspergés, conjointement séchés au même soleil. Il est dit du Dakcha, du pontife cosmique qui revêt les costumes du ciel et de la terre après l'orage : *Ubhe sitschau yatate*. (*Rigveda*, édit. Rosen, liv. I, hymne, xcvi, shl. 7, p. 195.) « Il revêt avec zèle les deux vêtements, les attirant à soi avec véhémence. »

Le sens mythique de ces expressions du Vêda resta lettre close pour les Baudhdhas, qui désertaient les écoles des grammairiens et des commentateurs brâhmaniques, où ils eussent pu l'apprendre, et qui s'adressaient au peuple, chez lequel le langage des mythes avait passé dans une foule de contes, du genre des *Mabinogion* chez les Celtes, etc.

XXVIII.

Suite.

Il faut encore avoir recours aux conceptions du Vêda pour retrouver le rapport de l'Indra avec le Bouddha sous une nouvelle forme. Indra est le dieu de la nuée; il foudroie le démon de la nuée, celui qui s'est renfermé dans le sein de la nuée, qui l'empêche de produire son enfant, le jeune dieu de la pluie, le vent qui soupire dans le sein de la nuée, l'embryon du feu que le serpent retient confiné dans le sein maternel.

Dans le langage épique, cette Néphélé ainsi captive s'appelle la *Diti*, par le contraste d'une Héré libre, d'une *Aditi*. La *Diti* signifie la *divisée*; car elle est agglomérée sous diverses formes; et l'*Aditi* veut dire l'*unique*, l'*indivisible*; car elle n'est pas morcelée, comme l'autre, en groupes de nuées distinctes; elle est un air frais et pur, elle est un éther sans bornes. Or cette *Diti* est le prototype de la *femme terrestre*, dont le ventre est gonflé et ballonné quand elle porte un enfant dans son sein, appelé pour cela un *Ditya*, un *Diti-dscha*, postérieurement un *Daitya*. Il est donc le fœtus d'une mère déchirée, souffrante dans ses entrailles, d'une mère qui accouche dans le sang; son fils naît également déchiré, à la suite d'un *foudroiement* naturel. Les dieux des Bhrīgous sont les *Adityāh*, les indivisibles, naissant d'une *Aditi*, d'un espace lumineux, indivisible et indivisé, sortant d'un fond sans bornes.

Un autre nom des Bhrīgous, *Dityas* au premier stage de leur existence, est celui de *Maroutah*, de *mortels*. Ils sont les *Roudrāsah*; les fils de *Roudra*, du dieu qui *pleure*, qui *se lamente*, et qui est lui-même l'embryon de la nuée, le génie du vent qui hurle dans la tempête. Or Indra, le dieu des Angiras, se substituant à Roudra comme il se substitue à Varouṇa, entre dans la nuée, déchire le sein maternel de la *Diti* comme mère des *Maroutah*. Il y pénètre dans l'atmos-

phère pendant l'orage, comme il entre sur terre dans le sein des femmes en couches. Le Marout naît dans l'atmosphère comme sur la terre; il y naît par la suite d'un foudroiement. Indra le précipite en dehors du sein de la mère, le lance violemment par terre, d'où le nom de *Tchyavanah*, du tombé, du précipité, donné à cet enfant tombé, comme Héphestos, du haut des cieux. Ce nom est donné à Bhrigou, soit comme fils de la nuée, soit comme fils du Bhrigou, du pontife terrestre.

C'est ainsi que le péché de la conception charnelle est brûlé et expié dans le sein maternel et dans l'enfant, qui naît avec le péché héréditaire. En naissant, son Père céleste l'adopte comme son Père terrestre; car il le relève de sa chute et le porte autour de la flamme du foyer, brûlant ainsi son péché et purifiant ses membres.

La légende de la naissance des Maroutah par suite d'un foudroiement se lit dans une dernière, curieuse et belle relation du Râmâyana, édition de Gorresio. (*Garbhaheda, Âdikânde*, 47^e sarga, vol. I, p. 196-198.) L'accouchement de la femme terrestre sur le type de la Diti atmosphérique se trouve dans les brâhmanas du Véda, entre autres dans le *Garbha brâhmanam*, ou le brâhmanam de la conception de l'embryon et de la naissance de l'enfant. (*Vrihad âranyakam, uschtamasya tschaturtham brâhmanam*, édit. de Calcutta, p. 1075-1092.) Il faut y distinguer surtout le passage suivant, où il est question de la descente du dieu vengeur dans le sein de la mère, du foudroiement qu'il y opère, pareil au foudroiement du Dionysos quand il sort du sein de la Sémélé. C'est une allocution faite à la mère au moment où elle accouche :

*Evâte garbha edschatu sah-âvâitu dscharâyuṇā
Indrasy-âyam vadchrah krîtah s-ârgalah sa parishrayah.
Tam Indra nirdschahi garbheṇa s-âvarâm sah-eti.*

« Que ce fœtus s'agite et se mette en mouvement, qu'il descende par l'utérus (*dscharâyou*, littéralement, par l'or-

gène de la vieillesse, de la maladie, de l'infirmité, l'homme sortant de l'utérus pour vieillir et pour mourir). La *vulva* a été faite pour être la route d'Indra (*vadchrah* est route, foudre, enfant; armé de la foudre, déchirant la mère, la purifiant par la tourmente, il précipite l'enfant. La foudre ou la colère du dieu est à la fois un châtimement et un instrument de réhabilitation). Cette *vulva* est le verrou (qu'Indra brise comme Zeus brise le verrou de l'appartement de Sémélé, où il entre avec la foudre au moment où elle doit accoucher de Dionysos). Cette *vulva* est un *asile* (*parishrayah*, parce qu'elle protège l'embryon, quoiqu'il y soit captif). Indra le frappe pour qu'il descende par en bas au moyen de l'utérus.»

En naissant, l'homme contracte une dette qui lui constitue un engagement, *riṇam*, et cette dette, il l'a contractée par suite d'une coulpe ou d'une faute dont il n'est pas l'auteur, mais avec laquelle il est né dans le sein maternel, par suite de sa conception même. Dette et faute, devoir et coulpe, tout cela est exprimé par le seul mot *riṇam*, d'un très-fréquent usage dans le Vêda, et qui correspond au mot germanique *schuld*, dans toute l'étendue de la signification de ce mot même. C'est pourquoi nous lisons dans le Shatapatha Brâhmaṇam (*The white Yadschurveda*, édit. Weber, vol. II, br. III, adhy. V, 2, p. 283, 284) :

Riṇam ha vai puruscho dschâyamâna eva, mrîtyor âtmanâ dschâyute.

« L'homme étant né, pour ainsi dire, avec une faute et une obligation, une coulpe et une dette à acquitter; car de soi (c'est-à-dire naturellement), il naît le sujet de la mort. »

Or cette obligation pour lui, c'est la piété envers deux classes d'êtres, les dieux et ses ancêtres, et, ultérieurement, ses obligations comme Grîhastha, comme chef de famille, envers les siens, envers ses serviteurs, envers ses troupeaux, à quoi il faut joindre les Larves et les Lémures, les oiseaux sous le ciel et toutes les créatures vivantes; car il est obligé

de les nourrir, par l'institution brâhmanique, du restant de ses repas et de ses offrandes, après avoir eu soin d'entretenir les dieux, les Pères ou ses ancêtres, sa famille et ses enfants, ainsi que ses serviteurs; après avoir acquitté, en outre, les dettes de l'hospitalité envers des visiteurs et des invités.

Nous comprenons maintenant ce qui se passe à Kapilâvastou lors de la naissance du Bouddha (p. 324). Au moment où il tombe en naissant, où il sort du ventre de sa mère, Indra, le seigneur des dieux, le *devâdâm patih* (comme qui dirait Zeus ou Jupiter), est à genoux devant la mère en couches; elle accouche, comme on sait, debout, entre deux arbres, se soutenant à leurs branches dans les douleurs de l'enfantement. C'est ainsi qu'Indra aide à l'accouchement, qu'il reçoit l'enfant respectueusement dans ses bras, et qu'il le revêt d'un vêtement splendide.

Quelle série de révolutions n'a-t-il pas fallu, je le répète, dans les idées de l'homme, pour que la conception originelle de l'Indra accoucheur puisse s'amoindrir de cette sorte, et pour qu'elle puisse devenir un piédestal pour la gloire du Bouddha!

La conception de cet accouchement de la *garbhiñî*, ou de la femme grosse, et de l'intervention du grand dieu des Aryas en cette matière, rappelle, du reste, le passage de la Genèse qui se rapporte à la sentence de punition portée par Dieu contre la femme dans ses enfantements. (*Gen.* III, 16.)

XXIX.

Conclusion sur l'Indra des Bauddhas.

Nous avons dit qu'Indra figure à gauche du Bouddha et que Brahmâ est placé à sa droite, le rang d'honneur étant ainsi donné au dieu des pontifes sur le dieu des guerriers. Dans un arrangement systématique de l'ordre des cieux, arrangement qui remonte déjà à une antiquité commune aux Aryas de l'Inde et de la Bactriane, d'où il résulte qu'il précède leur séparation en races hostiles, les cieux se composent des

Traya-trinshas, formés de douze Âdityâh comme génies de l'année solaire, de huit Vasous, qui occupent très-certainement les quatre points cardinaux et les espaces intermédiaires, et de onze Roudras, qui se rapportent au Manas ou au cœur humain, intérieurement agité et placé à la tête des cinq sens et de leurs cinq organes. A cela il faut joindre Indra et Pradchâpati, qui gouvernent ce système, c'est-à-dire le Dieu du ciel et le Père des créatures vivantes, y compris l'espèce humaine. (Burnouf, *Yaçna*, additions et corrections, ch. xxxvii-xxxviii.) Du reste, il y a un grand nombre d'énumérations diverses quant à ces trente-trois dieux, qui ne sont pas absolument les mêmes chez les Brâhmanes et les Bactriens, et que les Brâhmanes expliquent eux-mêmes de plus d'une façon.

Indra bâtit trois escaliers dans le pays de Kapitha (p. 237-239), pour que le Bouddha puisse monter à ce Ciel des trente-trois, ayant à sa gauche Indra, comme seigneur de l'Indraloka, et à sa droite Brahmâ, comme seigneur du Brahmaloça, tandis qu'il s'élève au-dessus d'eux et entre eux deux. Le Ciel des trente-trois, dont il fait ainsi la toute pacifique conquête, est évidemment considéré comme étant au-dessus du Ciel d'Indra et du Ciel de Brahmâ; il doit les renfermer comme les deux moitiés d'un ensemble dont il offre le type.

Nous voyons Indra et Brahmâ dans une attitude bien plus humble encore que l'attitude précédente, toujours en face du Bouddha. Ils sont, comme nous l'avons déjà dit, les fondateurs de *stoûpas*, de pyramides destinées à recevoir les cendres et les ossements du Bouddha, ses vêtements, ses nippes et ses reliques, objets de vénération pour ses disciples, témoignages de son existence terrestre, tandis qu'il est allé en personne dans le néant, comme unique séjour d'un absolu repos, d'une entière quiétude.

De pareils *stoûpas* sont entre autres érigés à Kanoge, par les soins d'Indra et de Brahmâ (p. 240). Il n'en est pas tout à fait ainsi à Pouschkalavatî, qui est la Peukela des géographes

classiques, la capitale des Gândhârâh, ou de la Peukelaotide des compagnons d'Alexandre. Car il est dit (p. 120) qu'Indra et Brahmâ n'y ont pas seulement construit un tombeau pour le Bouddha, mais qu'ils y ont aussi construit leur propre tombeau. Cela veut dire qu'Indra et Brahmâ sont pris dans le sens d'Évhémère, selon la constante interprétation des Baouddhas, qu'ils ne sont pas des dieux, qu'ils sont des hommes aussi bien que le Bouddha, mais qu'inférieurs au Bouddha, ils n'ont pas, comme lui, un *Nirvânam*, une apothéose finale. Leur tombeau rappelle celui du Zeus de l'île de Crète, monument qui se rapportait, en principe, au dieu chthonien, mais qui fut interprété, dans le sens du tombeau d'un roi mortel du nom de Zeus, par les disciples d'Épicure, suivis avidement, sur ce point, par les Pères de l'Église.

On voit à Canoge (p. 258), comme à Kapilavastou (p. 320), la statue du Bouddha, placée entre les deux statues d'Indra et de Brahmâ, qui y gardent naturellement les mêmes positions à la gauche et à la droite du Bouddha. Ces statues sont également celles de trois hommes, et non pas de trois dieux, le Bouddha éclipsant les deux autres hommes par la sublimité de sa vie et la sainteté de ses rapports.

XXX.

Des rapports du Bouddha et du Roudra, ou du Shiva des sectes shivaïtes.

Je me résumerai brièvement sur un second travail, aussi important que l'autre par son sujet, et que je compte faire sur les rapports du Bouddha et du Roudra. Je l'envisagerai d'abord sous la forme védique de *Kapardin*. C'est le *Dschatin* ou le *Dschatadhârah* des sectes shivaïtes, le dieu des *Gêtes*, qui sont les ancêtres des Lithuaniens. C'est aussi le dieu des *Chattes*, qui adorent Wodan ou Odin sous la forme du *Hoettir*, c'est-à-dire sous la forme du Roudra, distingué par l'arrangement de sa chevelure en tresses nattées, espèce de diadème sauvage ou de *chapeau naturel* occupant le haut de son front. Je l'examinerai ensuite sous la forme sectaire de Shiva, dieu

aussi placide que Roudra est terrible, dieu qui a désarmé et dont le courroux est apaisé.

Ceux d'entre les Maroutah, ceux d'entre les ancêtres des Âryas qui sont restés fidèles à Roudra, qui sont demeurés *Roudrasah* et qui ont séjourné dans les bois, sont les chasseurs âryas, fils et disciples d'un dieu de la chasse, d'un Orion qui conduisait la troupe des morts, qui parcourait les airs à leur tête, et cela aux époques où les morts, où les Pères des vieux temps revenaient, où ils troublaient le repos de leur postérité contre laquelle ils s'indignaient, de leur postérité infidèle à Roudra, de leur postérité qui avait embrassé la vie du pasteur et du laboureur. Ces Maroutah se sont évidemment rencontrés, et se sont plus tard liés à des races d'hommes plus barbares qu'eux, ainsi qu'à des races sauvages.

Tels nous les voyons dans les montagnes, les bois, les forêts du Paropamise et de l'Afghanistan, alliés aux Kapis, aux Céphènes de la vie sauvage, et finissant par s'identifier sur plusieurs points. Témoin la reproduction de ces Maroutah dans leur assimilation avec les Kapis, du temps des expéditions mythiques de Râmatchandra; témoin encore l'identification du Hanoumat comme chef des Kapis, avec le Marout comme chef des Maroutah.

D'autres se sont liés avec les hordes barbares ou les hordes sauvages de race tibétaine, de race finnoise, de race turque, peut-être même de race mongole, dans l'embranchement graduel des chaînes de montagnes de l'Himâlaya, du Tibet, du Kouenloun, dans le système des montagnes des monts Belour, du Thian-chan ou du Moustagh, et finalement dans les chaînes les plus écartées de l'Altai et de l'Oural.

Les races shivaïtes, embranchées dans les monts Vindhya et parcourant les rameaux de montagnes dans les chaînes du Décan, y ont recueilli d'autres débris d'une vieille humanité barbare, comme d'une vieille humanité sauvage. Elle se rattachait, en principe, aux nègres de l'Océanie, mais elle fut grossie, dans le cours des âges, par les fugitifs de toutes

les races déshéritées des différentes parties de la terre indienne, comme, en général, de tous les pays qui avaient succombé sous les armes des Aryas.

Il en est né une foule de cultes éminemment mélangés. Il y avait le culte d'un Apollon chasseur et d'une Artémis chasserresse, culte âpre et sévère, comme le culte de Roudra et de Roudrant, qui sont les plus vieilles divinités âryas du système des Védas; il y avait le culte des Larves et des Lémures propre aux tribus sauvages qui figuraient dans le cortège ârya des dieux de la tempête; il y avait des dieux céphènes, des déesses céphènes d'une origine lascive et érotique, dénotant une grossièreté et une licence de mœurs, rendues plus hideuses encore par le cortège des dieux de la mort, qui se signalaient par un mélange de cruauté et de volupté, tout cela dans l'esprit de la dégénération extrême d'un très-vieux monde. Que l'on y joigne les plaintes épiques du corps des peuples céphènes, quand ils furent ruinés, dans le midi comme dans le centre de l'Asie, et qu'ils y furent acablés par la conquête et la réaction des races âryas et des races sémitiques. De là ces plaintes et ces gémissements sur la mort d'un Dieu à la fleur de l'âge, sur la mort d'un Kâma ou d'un Érôs, d'un Memnon, d'un Attès, d'un Thammouz, d'un Adonis, etc. On pleurait en lui la fleur d'un printemps, le germe de l'amour et de l'espérance. On se lamentait dans le cortège de sa mère, de son épouse, de son amante. Tous ces chants plaintifs se font entendre dans le monde antique dès une époque reculée. Mêlés, du reste, d'un très-grand nombre d'éléments hétérogènes, ces accents de la vie passionnée des bois, unis aux accents lamentables de la misère humaine, frappent l'oreille dans le cortège des sectes shivaïtes, comme dans les formes de toutes les religions de la famille du shivaïsme.

Telles sont, d'un coup d'œil et à vol d'oiseau, ces sectes auxquelles Hiouen-thsang touche, dans son récit, sous une foule de formes.

Ici paraissent également des doctrines ascétiques d'un nou-

veau genre, celles qui produisent des *Galles* et des *Combabes*, comme dans les légendes que Lucien rapporte dans son curieux travail sur la *Dea Syria*. On les rencontre littéralement dans le pays de Koutché (p. 3-10), où Hiouen-thsang nous en rend bon compte, de même qu'il nous renseigne sur l'antiquité des *Kapdlabrāh*, des porteurs de crânes humains, que nous rencontrons également dans les religions guerrières des Scythes aussi bien que dans le culte odinique; mais nous nous référons, sur toutes ces matières, à notre travail spécial.

Baron D'ECKSTEIN.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 13 NOVEMBRE 1857.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu, la rédaction en est adoptée.

Il est donné lecture d'une lettre de M. le ministre de la guerre, qui demande l'envoi des exemplaires restants de sa souscription au *Précis de Sidi Khalil*.

M. Jomard écrit pour annoncer l'envoi d'un mémoire de Mahmoud Effendi.

M. Bouzerant écrit pour demander à la Société la permission de faire, dans les séances mensuelles, quelques lectures de son *Système de l'unité linguistique*, ou de la *Philosophie du verbe dans la trinité universelle*. Il sera répondu à l'auteur

que la Société ne lui peut offrir ni un public, ni du temps suffisant pour son but, et qu'il serait mieux de faire ses lectures à quelque autre société, qui remplirait mieux son attente.

M. le docteur Walther Munzinger, de Berne, écrit à M. Reinaud que son frère Werner Munzinger, ancien membre de la Société asiatique et élève des écoles de Paris, se trouve à Kerem en Abyssinie; qu'il s'occupe d'un ouvrage considérable sur les langues des peuples et tribus de ces pays, et qu'il désire trouver en Europe les moyens nécessaires pour se consacrer uniquement à la continuation et à l'élaboration de ses recherches, qui lui ont fourni déjà des matériaux considérables. Le conseil charge le bureau de répondre à cette lettre, et d'exprimer toutes ses sympathies pour le plan et les efforts de M. Munzinger.

Sont présentés et admis comme membres de la Société :

MM. HAUSER, professeur de mathématiques au lycée Charlemagne ;

CARTWRIGHT, à Paris ;

AGOP EFFENDI, conseiller à l'ambassade ottomane.

M. de Rosny donne lecture d'un fragment sur les mœurs des Aïno, extrait d'ouvrages japonais.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par le traducteur. *Histoire des Berbères*, par IBN-KHALDOÛN, traduction de M. le baron DE SLANE. Tom. III et IV. Alger, 1855 et 1856, 2 vol. in-8°.

Par l'auteur. *Toison d'or de la langue phénicienne*, par l'abbé F. BOURGADE ; 2° édit. Paris, 1856, in-fol.

Par l'auteur. *Address at the anniversary meeting of the royal geographical Society*. London, 25 mai 1857, in-8°.

Par l'auteur. *Cuadro sinoptico de la lengua inglesa*, par D. VICENTE ALCOBER Y LARGO. Un tableau grand in-plano colombier.

Par l'auteur. *Bibliotheca arabo-sicula*, ossia raccolta di testi arabici che toccano la geografia, la storia, le biografie e la bibliografia della Sicilia, da Michele AMARI. Lipsia, 1855, in-8° (forl. I, II et III).

Par l'auteur. *Indische Studien*, von Albr. WEBER. IV^e vol. 1^{re} livraison. Berlin, 1857, in-8°.

Par l'auteur. *Mithra*, ein Beitrag zur Mythengeschichte des Orients, von Frid. WINDISCHMANN. Leipzig, 1857, in-8°.

Par l'auteur. *Grammaire française de Lhomond traduite en arabe* par SOLIMAN AL-HARAÏRI. Paris, 1857, in-8°.

Par l'auteur. *Le Bouddha et le Bouddhisme*, par C. SCHÖE-
BEL. Paris, 1857, in-8°.

Par l'auteur. *Al-Kindi* von D^r FLÜGEL. Leipzig, 1857, in-8°.

Par les éditeurs. *Transactions of the American philosophical Society*, Vol. XI, part. 1^{re}. Philadelphie, 1857, in-8°.

Par les éditeurs. *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1857, in-8°, n° 2.

Par les éditeurs. *Proceedings of the American philosophical Society*. Vol. VI, janv. 1856, n° 55, in-8°.

Par l'auteur. *Sultán Ahmad's I Bestallungs und Vertrags-Urkunde für Gabriel Bathori von Somlyo, Fürsten von Siebenbürgen, vom Jahre 1608 der Chr. Zeitrechnung*, von D. Walter Friedr. Ad. BEHRNAUER. Wien, 1857, in 8°.

Par l'auteur. *Mémoire sur l'état actuel des lignes isocliniques et isodynamiques dans la Grande-Bretagne, la Hollande, la Belgique et la France*, par MAHMOUD EFFENDI. Bruxelles, 1856, in-4°.

Par la Société. *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*. II^e vol. n° 4. Leipzig, 1857, in-8°.

Par M. le comte Chr. LAZAREFF. *Collection de chants nationaux arméniens*, publiée par l'association littéraire connue sous le nom de *Gamar-Katsba*. Saint-Petersbourg, 1856, in-8°.

FLEURS DE L'INDE, comprenant un épisode de la Ramaïde de Valmiki et plusieurs autres poésies indoues ; suivies de deux chants arabes, etc. et d'une troisième édition de l'*Orientalisme rendu classique dans la mesure de l'utile et du possible*. Nancy, chez Wagner, et Paris, chez B. Duprat, un vol. grand in-8°. Prix : 5 fr. et par la poste, 5 fr. 50.

Pourquoi, le peuple français, à qui ce n'est assurément pas l'esprit qui manque, est-il de tous les peuples du monde celui qui repousse le plus longtemps les innovations utiles ? Il y aurait là-dessus beaucoup à dire ; mais, quelle qu'en soit la cause, le fait est certain. Ce n'est jamais qu'après avoir fait le tour de l'Europe, et quelquefois celui de l'univers, qu'une idée neuve est pratiquement acceptée par nos concitoyens, quand même ce serait l'un d'eux qui l'aurait mise au jour.

Ainsi, bien que ce soit d'un Français (d'Anquetil du Peron) que soit venue la pensée d'étudier à fond l'antique et véritable Orient, non plus le *Levant* seulement ; et quoique, depuis lors, des hommes de premier ordre, les Silvestre de Sacy, les Abel-Rémusat, les Chézy, les Eugène Burnouf, aient allumé dans Paris un foyer qui aurait dû inonder de lumière les réalités de l'Asie, cette connaissance n'a pas pris chez nous droit de bourgeoisie ; elle y est demeurée traitée en étrangère, et laissée pour ainsi dire au lazaret ; elle n'a nullement fait pénétrer son influence dans les enseignements de la nation. La manière étrange, par exemple, dont viennent d'être expliqués ici, de presque tout le monde, les derniers événements de l'Indoustan, a montré jusqu'à l'évidence combien nous étions, en général, ignorants sur tout ce qui dépasse l'horizon des paquebots de la Méditerranée : Smyrne, Beyrout ou Alexandrie.

Vulgariser tout de bon les langues et les littératures de l'Orient, les faire entrer à la fin dans la masse des idées qui circulent en France, voilà ce dont il est temps de s'occuper ; voilà une tâche opportune, indiquée aux travaux des hommes qui ont le désir et la compréhension du bien public.

On sait si la Société asiatique a rien négligé pour entrer largement dans cette voie. Pouvait-elle faire plus que d'éditer une collection usuelle d'auteurs orientaux qui, imprimés avec une traduction française, fussent vendus au même prix que de simples classiques latins ? Eh bien ! c'est tout au plus si le public a paru frappé de ce qu'avait d'énorme une pareille révolution dans les habitudes de la librairie, et s'il a répondu par une adhésion quelque peu vive aux efforts des savants qui se dévouaient pour lui.

Pour motiver son hésitation à recueillir les trésors qu'on se donne la peine de lui offrir, prétendait-il que c'est l'aspect des caractères typographiques orientaux qui le fait reculer encore ? Eh bien ! de tels moyens échappatoires vont lui être enlevés. Voici venir un ouvrage qui ne laisse pas même aux paresseux cette mauvaise excuse.

On sait qu'il y a quatre ans (1853) deux sociétés savantes de province, l'académie de Stanislas à Nancy, et l'académie impériale de Metz, émirent le vœu de voir enfin adopter, comme seul moyen efficace de former un nombre suffisant d'orientalistes, la création, dans toutes les facultés des lettres, de deux chaires : l'une de sanscrit, pour représenter le groupe des vieilles langues aryanes ; l'autre, d'arabe littéraire, pour représenter le groupe des idiomes sémitiques.

Cette proposition fut adressée au ministre de l'Instruction publique, qui, après l'avoir reçue officiellement, la mit confidentiellement à l'étude ; et, quoique rien n'ait paru encore s'opérer, on ne saurait affirmer sans erreur qu'elle n'ait pas déjà fait des progrès assez marqués.

Néanmoins toute pensée n'est saisie qu'à demi, tant qu'elle n'est pas accompagnée d'un commencement d'exécution ; il était bon, par conséquent, que la question fût un nouveau pas, un pas expérimental. L'académie de Stanislas a compris cela ; et si l'initiative théorique est partie de son sein, c'est de son sein aussi que sera partie l'initiative pratique de l'ouvrage que vient de publier *ad hoc* un de ses membres, et calculé de manière à rendre possible chez nous,

pour les beautés de la littérature orientale, un degré de popularité auquel jamais encore elles ne sont parvenues, et dont même, quoique à tort, on ne les juge pas susceptibles.

Fleurs de l'Inde, etc. tel est le titre d'un livre qui renferme des échantillons de poésies choisis dans le domaine des deux chaires demandées, c'est-à-dire sanscrits et arabes. On les y a rendus aussi abordables que faire se pouvait, en donnant, soit aux traductions, soit aux notes ou développements, une forme soigneusement littéraire, soumise à toutes les conditions d'un classicisme rigoureux.

De ces morceaux, le plus remarquable (un épisode de la Ramaïde) nous est présenté à la fois en vers français et en vers latins, car on a voulu le mettre et à l'adresse des salons et à celle des collèges. En outre, comme il y avait des incrédules, qui niaient que de telles choses fussent réelles, primitives et non récemment inventées, l'écrivain a jugé utile d'imprimer en regard le texte de Valmiki, mais en caractères européens, de peur d'effaroucher les écoliers et les femmes. Ces caractères, dont le système lui appartient¹, il n'a pas hésité à les faire graver et fondre à Nancy. A part donc la simple paresse, le simple amour de l'ignorance, aucun prétexte de répulsion n'est laissé, fût-ce aux gens les plus sauvages et les plus récalcitrants. On leur livre, pour un écu, un petit volume blanc, élégant, mis à la portée du lecteur le moins docte; un volume dans lequel mille choses antiques peuvent les intéresser, si seulement, à défaut de savoir, ils ont de l'intelligence et du cœur.

Ernest MASSON.

¹ Ce n'est ni celui de Bopp, ni celui de Brockhaus, ni tout à fait non plus celui de Chézy. Par voie d'éclectisme d'abord, et aussi par quelques additions à lui propres, l'orientaliste lorrain s'est formé un alphabet transcritif, qui lui paraît réunir les avantages partiels de chacun des autres et n'avoir pas leurs inconvénients.

A JOURNAL OF TWO YEARS TRAVEL IN PERSIA, CEYLON, ETC. by Robert Binnings. Londres, 1857, 2 vol. in-8° (453 et 437 pages).

L'auteur est membre du service civil de Madras ; il se mit à voyager en 1850 pour sa santé, et visita d'abord Ceylan, où il resta peu de temps ; sa description de l'île est courte et contient peu de choses nouvelles. De là il alla en Perse par Bushire, visita Schiraz, Persépolis, Isfahan et Téhéran. Ses remarques sur ce pays ne sont pas sans intérêt, il s'occupe peu des antiquités, et ce qu'il en dit ne nous apprend rien ; mais sa connaissance de la langue, et l'habitude qu'il avait acquise dans l'Inde de s'occuper de l'état de l'agriculture et du commerce, lui donnent les moyens et la curiosité, très-rare parmi les voyageurs en Perse, de s'enquérir de la condition du peuple. Il trouve plus de sécurité, au moins sur les grandes routes, qu'il n'espérait ; mais la description qu'il fait de l'état moral, physique, industriel et agricole du pays est des plus déplorables. Il a le mérite de donner les noms persans d'une grande quantité de plantes et d'objets de tout genre, mérite considérable ; car nos dictionnaires sont très-défectueux sous ce rapport. L'ouvrage est singulièrement mal écrit, mais cependant avec une sincérité et une simplicité parfaite qui dédommagent le lecteur et lui inspirent une confiance entière dans la vérité des impressions qu'il reçoit de l'auteur.

J. M.

THE WHITE YADJOUR VEDA, edited by Albrecht Weber. Part. III. The Çrautasûtra of Kâlyâyana, with extracts from the commentaries of Karka and Yâdjñikadeva. Numéros 1 et 2. Berlin, 1857, in-4°

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME X.

MÉMOIRES ET TRADUCTIONS.

| | Pages. |
|---|--------|
| Études sur la Grammaire védique. Chapitres VII, VIII et IX.
(M. REGNIER.) | 57 |
| Études sur la Grammaire védique. Chapitres X et XI. (M. REGNIER.) | 374 |
| Études sur la Grammaire védique. Chapitre XII. (M. REGNIER.) | 461 |
| Étude sur une stèle égyptienne appartenant à la Bibliothèque impériale. (M. le V ^e E. DE ROUGÉ.) Deuxième article. | 112 |
| Études assyriennes. Inscription de Borsippa, relative à la restauration de la Tour des langues par Nabuchodonosor. Fin. (M. OPPERT.) | 168 |
| Notice sur Khalil, fils de Caïcaldy, extraite du Dictionnaire biographique d'Assafady, intitulé : <i>الروافى بالوفيات</i> ; texte arabe, publié, traduit et commenté par M. le D ^r B. R. SANGUINETTI. | 227 |
| Description historique de la ville de Kazvin, extraite du Tarikh-Guzidèh de Hamd-Allah Mustôfi Kazvini. (M. C. BARBIER DE MEYNARD.) | 257 |
| Étude sur le Sy-yéou-tchin-tsuen, roman bouddhique chinois. (M. Théodore PAVIE.) Deuxième article. | 308 |
| Mémoires sur les contrées occidentales, traduits du sanscrit en chinois, en l'an 648, par Hiouen-thsang, et du chinois en français, par M. Stanislas Julien. Tome I, contenant les livres I à VIII et une carte de l'Asie centrale. (M. le baron D'ECKSTEIN.) | 475 |

NOUVELLES ET MÉLANGES.

| | Pages. |
|---|--------|
| Procès-verbal de la séance annuelle de la Société asiatique, tenue le 24 juin 1857..... | 5 |

Tableau du Conseil d'administration. — Rapport sur les travaux du Conseil de la Société asiatique, pendant l'année 1855-1856. (M. J. MOHL.) — Liste des membres souscripteurs. — Liste des membres associés étrangers. — Liste des ouvrages publiés par la Société asiatique.

| | |
|--|-----|
| Procès-verbal de la séance du 10 juillet 1857..... | 250 |
|--|-----|

Zoroastre, Essai sur la philosophie religieuse de la Perse, par M. Joachim MENANT; 2^e édit. Paris, 1857; in-8° (xxviii et 212 pages.). — *De Novo Testamento ad versionum orientalium fidem edendo*, scripsit Antonius-Paulus DE LAGARDE. Berlin, 1857; in-4° (20 pages). — *Pauli-Antonii DE LAGARDE De Geoponicon versione syriaca commentatio*. Leipzig, 1855; in-4° (24 pages). (J. M.). — *The Kingdom and people of Siam*, by Sir John BOWRING. Londres, 1857; 2. vol. in-8° (432 et 446 pages, avec des gravures et une carte.) (J. M.). — *A residence amongst the Chinese*; in land, on the coast and at sea, by Robert FORBUNE. Londres, 1857 in-8° (xvi et 440 pages, avec des gravures). — *Indische Skizzen* von Albrecht WEBER. Berlin, 1857; in-8°. — Annonce des articles de M. J. Princep, tirés du Journal asiatique de Calcutta, en deux volumes in-8°, par M. THOMAS. — Note sur la nouvelle édition du *Sabda Kalpa Druma* du Rajah Radhakant deb. — *Handbuch der gesammten ägyptischen Alterthumskunde* von D^r Max UHLEMANN. Leipzig, 1857, 2 vol. in-8°, 252 et 311 pages.

| | |
|--|-----|
| Procès-verbal de la séance du 10 octobre 1857..... | 451 |
|--|-----|

Grammaire française de Lhomond, traduite en arabe, par M. SOLIMAN AL-HABAIRI. Paris, chez Benjamin Duprat, in-8° (G. DUGAT). — Supplément à l'article sur l'*État de la littérature chez les populations chrétiennes arabes en Syrie* (M. REINAUD). — *Sanskrit Wörterbuch*, herausgegeben von der K. Akademie Wissenschaften, bearbeitet von Otto BÖETHLINGK und Rudolph ROTH. Vol. II, feuilles 31-40. Saint-Petersbourg, 1857; in-4°. — *Grammatik der syrischen Sprache mit vollständigen Paradigmen und Wörterbüchern*. Bearbeitet von Fr. UHLMANN. 2^e édition Berlin, 1857; gr. in-8°, xxiii, 276, lxiv et 63 pages.

| | |
|---|-----|
| Procès-verbal de la séance du 13 novembre 1857..... | 552 |
|---|-----|

Fleurs de l'Inde. Nancy, 1857. — *Journal of travels in Persia*, by BURNINGS. Londres, 1857.

